





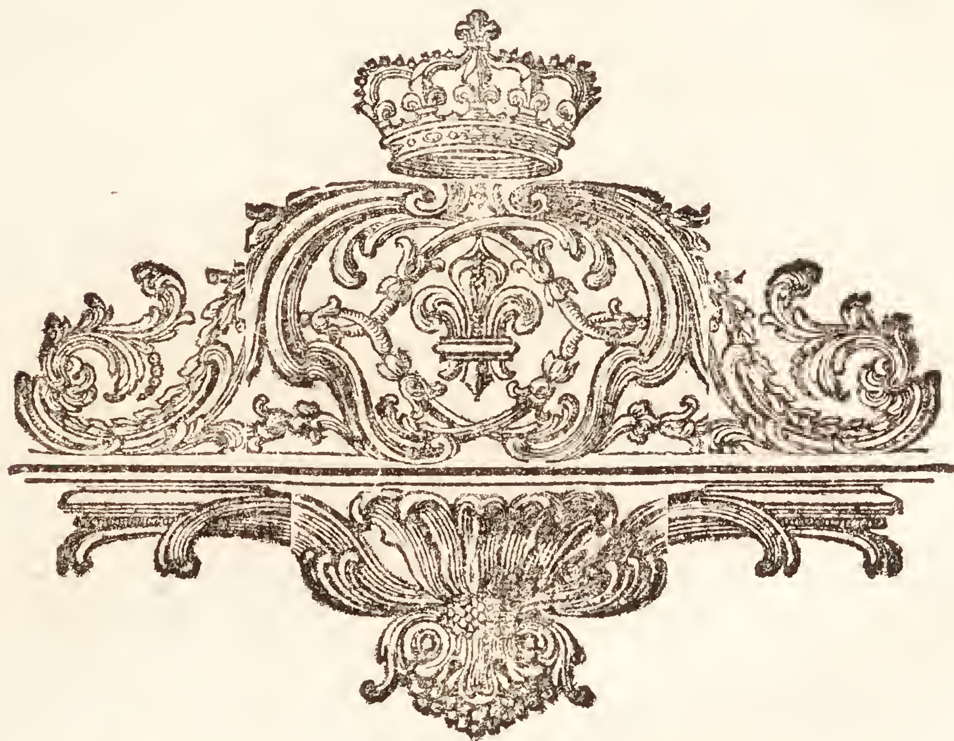
aux armes de Louis XVI

g

TRAITÉ
DES
AFFECTIONS VAPOREUSES
DES DEUX SEXES,
OU
MALADIES NERVEUSES,
vulgairement appelées
MAUX DE NERFS.

Par M. POMME, *Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, Médecin-Conſultant du Roi.*

NOUVELLE ÉDITION,
Augmentée & publiée par ordre du Gouvernement.

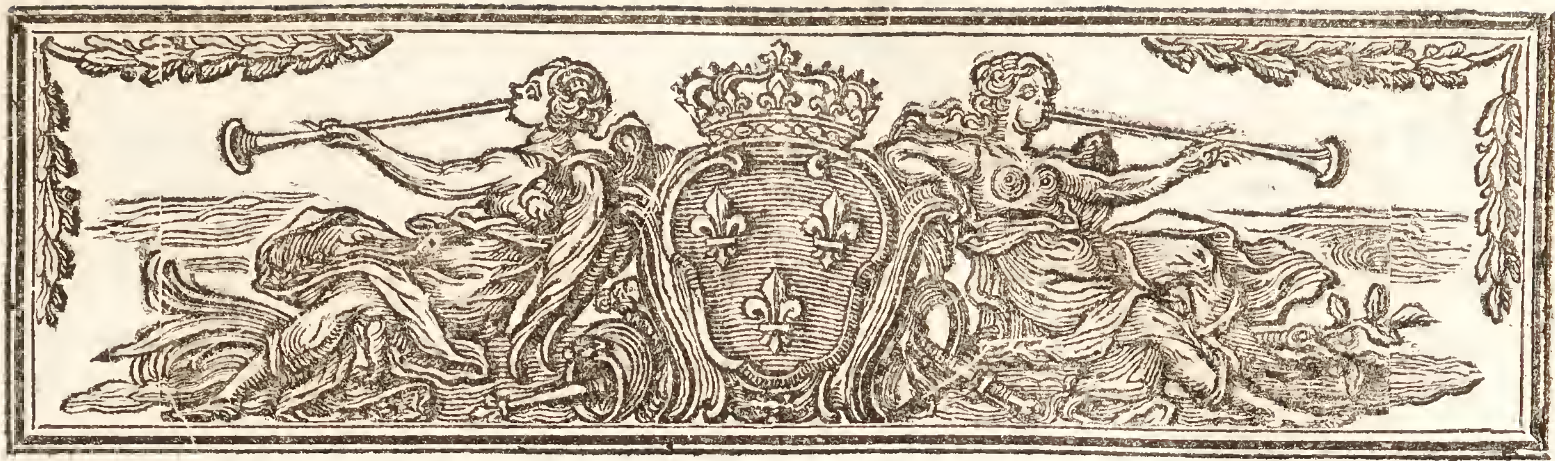


A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXXII.







AU ROI,

SIRE,

La Médecine éprouve aujourd'hui une révolution qui fait époque sous votre règne; elle avouoit sous celui de votre Auguste Aïeul, qu'elle ne connoissoit pas la cause des maux de nerfs (maladie cruelle qui tyrannise l'homme jusque dans sa vieillesse, le décompose & le détruit) : elle invitoit les Médecins à faire des recherches. Je m'en

occupai dès-lors, SIRE, avec tant d'autres, & je crois y avoir réussi; mes expériences le prouvent; celles que l'on fait journellement en suivant mes préceptes, le confirment. C'en est fait, SIRE, le mystère d'incurabilité est dévoilé, le préjugé est détruit, la routine est rejetée, l'empirisme enfin est renvoyé dans les siècles barbares qui l'ont vu naître. Il ne manquoit à ma satisfaction, que d'obtenir de VOTRE MAJESTÉ, la permission de lui faire hommage de ma découverte. En m'accordant cette faveur, Elle y ajoute le plus grand prix, c'est celui d'avoir mérité son suffrage.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE *VOTRE MAJESTÉ,*

Le très-humble, très-obéissant
& très-fidèle serviteur & sujet,
POMME.



AVANT-PROPOS.

JE n'écris point de Péterſbourg, ni de Berlin, ni de Rome; mais, à l'exemple de Baglivi, j'écris dans ma patrie: *ſcribo in aëre Arelatenſi (a);* on ſaura donc que je ſuis à Arles, & mes Compatriotes atteſteront que je ne me ſuis jamais expatrié.

Des Adverſaires mal-adroits & toujours mépriſables avoient cependant publié dans une Affiche de province *(b)*, que telle avoit été ma deſtinée. Une ſeconde prononça très-affirmativement que j'étois mort *(c)*, lorſqu'au mois de Février 1772, j'eus le courage de partir bruſquement de Paris, étant réduit dans le plus triſte état; mais ayant reparu dans cette capitale quatre ans après pour me rendre aux deſirs de madame la comteſſe de Boufflers qui réclamoit mes ſecours, on ne douta plus de mon rétabliſſement. Quelle réſurrection,

(a) Baglivi a déjà dit dans ſa Pratique médicinale, *livre I, page 53; ſcribo in aëre Romano.*

(b) Dans celle d'Amiens.

(c) Dans celle de Bordeaux.

s'écrièrent alors mes partisans ! qu'elle sera funeste à la Pharmacie !

Je ne tairai pas, en effet, que depuis cette époque, on m'accable de Lettres & de Mémoires à consulter; qu'on me demande journellement la réimpression de mon Traité des Vapeurs, tandis que d'un autre côté je reçois les différentes traductions de cet Ouvrage, faites à Naples, à Londres & à Madrid; que les malades étrangers viennent enfin s'établir auprès de moi. Dans cette extrémité, je me vois obligé de reprendre la plume, espérant que par cette nouvelle entreprise, je grossirai le nombre de mes disciples, & que ceux-ci me remplaceront dans le besoin.

J'avois eu primitivement à cœur la conversion des Médecins de Paris, & si je n'ai pas eu la satisfaction d'arracher d'eux l'aveu public d'une conquête si glorieuse, ai-je du moins le doux plaisir de les voir se déclarer tacitement en faveur de ma doctrine. Je dirige aujourd'hui mes vues sur celle des Médecins de Montpellier, puisque je vis auprès d'eux. Fasse le Ciel que mes vœux soient exaucés !



PRÉFACE.

Les Médecins avouent que, de toutes les maladies qui affligent l'Humanité, il n'y en a point dont la cauſe ſoit moins connue, & le procédé curatif moins aſſuré, que celle que l'on appelle *Affection vaporeuſe*, ou ſimplement *Vapeurs (a)*; il eſt donc eſſentiel de travailler à fixer ce Protée, puiſqu'on loue les efforts que font ceux qui en cherchent la cauſe & le remède *(b)*.

De tous les obſtacles qui ſe préſentent pour parvenir à ce but, le préjugé des Médecins eſt celui qui me paroît le plus difficile à vaincre; & en effet, vouloir apprendre aux uns une route nouvelle, vouloir forcer les autres à changer d'idée & de ſyſtème, c'eſt l'ouvrage du génie le plus ſubtil: & quelle eſt l'éloquence aſſez perſuaſive pour convaincre des eſprits prévenus, & pour détruire une erreur preſque univerſelle?

Cette difficulté auroit dû m'arrêter à l'entrée de

(a) Voyez le Journal de Médecine, *Année 1751, p. 195.*

(b) Ibidem, page 196.

ma carrière; mais enhardi par la pureté des motifs dont j'étois animé, je n'écoutai que la voix de mon cœur. Je publiai donc ſans héſiter toutes mes découvertes ſur cette cruelle maladie, & le Public dont je plaidois la cauſe, m'encouragea par des applaudiſſemens. Ce fut alors que commença le combat littéraire; on l'a vu très-opiniâtre & ſouvent orageux *(c)*. Il dureroit encore ſi je n'avois impoſé le ſilence à mes adverſaires, en leur demandant des guériſons qu'ils n'ont jamais pu me préſenter.

Animé du même zèle, je reprends aujourd'hui la matière, & je leur répète pour la cinquième fois, que la cauſe prochaine & immédiate des affections vaporeuſes doit être attribuée à la tenſion & au racorniſſement des nerfs. Si le terme les choque encore par ſa nouveauté, & qu'ils exigent de moi une explication qui le caractériſe plus parfaitement, je leur dirai que la ſéchereſſe des membranes & des nerfs forme elle-même ce racorniſſement qui ſeul enfante tous les ſymptômes de la maladie que j'attaque.... Pour exprimer ma penſée avec plus d'énergie, je me ſervirai d'une comparaiſon

(c) *Voyez* le Recueil des pièces relatives au traitement des Vapeurs, chez Hériſſant père, *rue Saint-Jacques; Paris, 1771.*

palpable.

palpable. Qu'on imagine un parchemin trempé, mou & flexible (tels doivent être les nerfs dans leur état naturel); les Physiologistes savent que les tuyaux excrétoires des glandes, dispersés çà & là, séparent du sang le suc qui arrose le tissu des nerfs pour entretenir la souplesse & cette flexibilité naturelle qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions : par un défaut de ce suc, le parchemin se roidit, & par une sécheresse totale il se *racornit.* Tel est l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit; vouloir les rétablir ensuite dans leur première situation, c'est leur rendre tout l'humide dont ils sont dépourvus : c'est de cette manière que je prétends triompher de la cause que j'assigne; la plus invétérée ne pourra y résister.

Pour pousser l'argument jusqu'à la démonstration, je n'ai qu'à rappeler ici les causes éloignées des vapeurs; je verrai arriver du plus loin la sécheresse dont je parle, & le *racornissement* qui la suit : je dis plus, si je rassemble en même-temps les effets des remèdes chauds, si usités de nos jours, je verrai augmenter insensiblement la cause du mal, bien loin de la détruire; si je rappelle enfin les effets salutaires des remèdes opposés, je

ſerai convaincu & j'avouerai la mépriſe : en un mot, pour détendre le genre nerveux qui, de l'aveu des Médecins anciens & modernes, pèche ici dans le principe, faut-il des irritans, & ne faut-il pas employer les contraires ?

Les complications de cette maladie n'embarraſſeront plus le Médecin, quand il ſaura qu'elles ſont le fruit de la première cauſe ; les obſtructions de chaque viſcère du bas-ventre, n'étant que l'effet de celle-ci, céderont au torrent d'une circulation plus facile : il verra avec ſatisfaction les merveilleux effets d'une méthode ſi ſalutaire, par des cures miraculeuſes, & le ſouvenir de celles où la pratique commune aura échoué, le convaincra toujours plus de la ſolidité de la nouvelle. En effet, combien d'hydropiſies que le racorniſſement produit, contre leſquelles les hydragogues ſont employés ſans ménagement & ſans ſuccès ? Combien d'obſtructions produites par cette cauſe, que l'on attaque journellement par les apéritifs ; & quelles en ſont les ſuites ? Combien de maladies enfin de cette eſpèce, que la Pharmacie mutile & décompoſe après les avoir elle-même engendrées à la honte de ceux qui empruntent indiſcrètement ſes ſecours ?

La cafcarille, le cachou, les amers & autres remèdes ftomachiques, feront donc remplacés ici par ceux qui reftituent le velouté de l'eftomac. Le tympanitique apprendra à fe guérir par des remèdes oppofés à ceux qui ont donné naiffance à fa maladie; le plus grand nombre d'apoplectiques & de paralytiques rejettera les Eaux de Balaruc *(d)*: cette fille épileptique, ci-devant incurable, fervira elle-même d'exemple à celle qui eft menacée de ce mal. Que fera-ce fi l'hyftérique invétérée & ce vaporeux languiffant *(e)*, trouvent ici le remède à leurs maux? Telle eft l'heureufe révolution qu'a opérée mon fyftème dans la pratique médicinale, & cet heureux changement, établi & confirmé par l'expérience la plus conftante, n'effuiera plus de contradiction.

Je donnerai à cet Ouvrage la même forme fous laquelle je l'ai déjà préfenté; c'eft-à-dire, qu'après avoir défini les affections vaporeufes, j'en détaillerai

---

(d) Nous comprenons avec elles toutes les Eaux thermales quelles qu'elles foient.

(e) .... *Ombre de l'Homme, & des Vivans rayé,*
Sot par nature, & fage par foibleffe,
Malade, fain, ennuyeux, ennuyé,
Je ris fans joie & pleure fans triftеffe.

les ſymptômes, pour en établir enſuite la cauſe prochaine & la cure. Les Obſervations ſur leſquelles j'ai fondé mon ſyſtème, augmentées de celles que j'ai faites à Paris ſous les yeux de mes Adverſaires, ſuivront immédiatement après; elles ſeront plus nombreuſes & plus raiſonnées, pour ſatisfaire les jeunes Médecins, & pour répondre à leurs queſtions.





TRAITÉ DES AFFECTIONS VAPOREUSES *DES DEUX SEXES.*

DÉFINITION *des Affections vaporeuses, avec l'exposition de leurs symptômes.*

J'APPELLE *Affection vaporeuse*, cette affection générale ou particulière du genre nerveux qui en produit l'irritabilité & le raccorniſſement; elle eſt appelée *hyſtérique* chez les femmes, parce que les Anciens regardoient les différens dérangemens de la matrice, comme l'unique cauſe de ces maladies. On l'appelle *hypocondriaque* chez les hommes ou *mélancolique*, parce que les mêmes Auteurs en ont établi la cauſe dans les hypocondres & dans les viſcères du bas-ventre.

L'énumération des ſymptômes eſt auſſi vague qu'elle eſt étendue; le Protée dans ſes métamorphoſes, ſuivant l'expreſſion de Sydenham, & le Caméléon ſous ſes différentes couleurs, n'expriment encore que foiblement leur

variété & leur bizarrerie : la tête eſt plus ou moins affectée ; on y reſſent une peſanteur qui en gène les fonctions, & quelquefois une douleur très-vive, peu étendue, que l'on nomme *clou hyſtérique* chez les femmes. Pluſieurs perſonnes ſont incommodées du battement des artères temporales ; d'autres ſe plaignent d'un froid au ſommet de la tête : la plupart ont des ſifflemens dans les oreilles, des vertiges, des frayeurs, des terreurs paniques, des tremblemens ou trémouſſemens de tout le corps, des laſſitudes, des douleurs, des engourdiſſemens, &c. La triſteſſe, la mélancolie & le découragement, empoiſonnent tous leurs amuſemens ; leur imagination ſe trouble : elles crient, chantent, rient & pleurent ſans ſujet. Elles rendent des vents par la bouche, acides ou nidoreux ; elles ont un crachottement incommode & quelquefois mal aux dents : la plupart ſont expoſées à des ſuffocations alarmantes ; quelques-unes éprouvent une toux sèche qui devient convulſive. L'hémoptiſie, le hoquet, les palpitations de cœur, ſont ici très-communes ; elles ſont quelquefois ſi violentes, qu'on peut les entendre auprès de quelques perſonnes maigres. On ſent encore des battemens au bas-ventre, que l'on rapporte à la céliaque, à la méſentérique ſupérieure ou à l'aorte ; leur pouls eſt petit, inégal, intermittent & même effacé dans quelques paroxiſmes : la fièvre ſurvient quelquefois, mais rarement ; les malades ſe plaignent communément des anxiétés & des nauſées, & ſont tourmentés par le vomiſſement qui approche quelquefois par ſa violence, de la paſſion

iliaque : on ſent un grouillement, des tiraillemens & des douleurs dans les entrailles, & même des plus aiguës ; le ventre dans ces circonſtances eſt dur & élevé : pluſieurs diſent y ſentir le mouvement de bas en haut d'une ſorte de boule ; cette ondulation a imité pluſieurs fois (ainſi que je l'ai obſervé moi-même) celle d'un ſerpent, & ſe fait ſentir du bas-ventre à la gorge qui en ſouffre un étranglement plus ou moins violent. Le cours de ventre ou la conſtipation, les urines limpides, leur ſuppreſſion totale ou leur rétention, ſont encore des ſymptômes familiers aux deux affections, de même que le froid & le chaud qui ſe ſuccèdent ; ce dernier ſe fait principalement ſentir au dòs qui eſt ſouvent le ſiége de très-grandes douleurs. Les malades ſe plaignent auſſi de crampes & d'inquiétudes aux jambes qui troublent leur repos ; on voit enfin ſur ces parties des enflures qui le plus ſouvent ne reçoivent pas l'impreſſion du doigt, & que le lit ne diſſipe point.

Tels ſont les ſymptômes les plus ordinaires qui caractériſent les affections vaporeuſes de l'un & de l'autre ſexe, & qui les confondent tellement enſemble, au rapport de Sydenham, qu'on a de la peine à les diſtinguer. *Si tamen affectiones hypocondriacas, vulgò dictas, cum mulierum hyſtericarum ſymptomatibus conferamus, vix ovum ovo ſimiliùs quàm ſunt phænomena deprehendemus (a).*

Mais l'affection hyſtérique eſt ſujette à des paroxiſmes

(a) Sydenham *in Epiſt. ad Guillem. Cole, tom. 1, p. 256.*

dont le retour eſt quelquefois régulier, & qui reconnoiſſent des ſymptômes particuliers; ils ſe manifeſtent communément par un reſſerrement ou étranglement à la gorge, par la difficulté d'avaler, par la perte de la parole, par la ſuffocation, par une ſorte de ſommeil profond qui prive les malades de tout ſentiment: elles perdent quelquefois la connoiſſance auſſi ſubitement que dans l'apoplexie, ce qui en impoſe plus d'une fois à ceux qui négligent d'examiner alors l'état de la mâchoire qui eſt en convulſion dans l'accès hyſtérique: celui-ci eſt quelquefois ſuivi des convulſions les plus terribles, peu différentes des épileptiques; dans cet état les muſcles de la reſpiration & du bas-ventre eſſuient les plus rudes ſecouſſes, & ces derniers s'élèvent prodigieuſement.

Il reſſemble encore quelquefois à la ſyncope, mais la pâleur du viſage & les ſueurs froides peuvent diſtinguer cette dernière qui d'ailleurs eſt fort courte, quel qu'en ſoit l'évènement, pendant que l'accès hyſtérique peut durer pluſieurs jours. Dans quelques femmes, le pouls eſt totalement éclipſé, & la reſpiration ſe fait d'une manière ſi inſenſible qu'elle ne ternit point la glace, & n'ébranle point la flamme d'une bougie qu'on préſente au nez; la roideur du corps les a fait paſſer pour mortes plus d'une fois, & il peut arriver de cette mépriſe, le plus affreux de tous les malheurs.

Pluſieurs hyſtériques, quoique ſans mouvement & ſans parole, entendent tout ce qu'on dit, & voient même tout ce qu'on fait auprès d'elles; on en a vu revenir par

un mouvement de colère contre ceux qui vouloient faire quelque chose qui leur déplaisoit : une entr'autres, citée par un Auteur célèbre, à laquelle on vouloit appliquer des vésicatoires, qu'elle avoit en aversion, prit si bien ses dimensions, qu'elle appliqua le plus vigoureux soufflet à son Chirurgien, & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle retomba dans son premier état *(b)*.

Vésale voulut disséquer le prétendu cadavre d'une femme qui étoit depuis long-temps dans une pareille syncope, la fin de son attaque approchoit sans doute ; elle se plaignit vivement au premier coup de scalpel, ce qui causa une double frayeur à l'Anatomiste, qui quitta l'Espagne pour se mettre à l'abri de l'Inquisition. Asclépiade fut plus heureux ; il rencontra le cadavre d'une femme qu'on portoit au tombeau : il s'en approcha & reconnut qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle étoit en syncope. J'ai vu moi-même, nous dit M. Raulin, des syncopes durer près d'un jour, & moi j'ajoute en avoir vu durer plusieurs jours de suite ; il retarda les funérailles d'une fille du peuple, parce que sa couleur n'étoit pas tout-à-fait changée : elle se rétablit quelques heures après. La Demoiselle qui sera ci-après le sujet de la première Observation, auroit été enterrée plusieurs fois, si on ne se fût pas familiarisé avec ses attaques hystériques.

On voit par ces exemples, combien il faut être sur

(b) Voyez *le Précis de la Médecine pratique*, par M. Lieutaud, *page 655*.

ſes gardes dans les maladies vaporeuſes, pour ne pas confondre avec les morts, des perſonnes vivantes.

L'accès hyſtérique ſe montre ſouvent ſous un période réglé qui ſe termine quelquefois par les ſueurs, encore plus ſouvent par les urines; il peut durer pluſieurs jours (comme je le montrerai ailleurs); les malades qui en ſortent, pouſſent de longs ſoupirs, & font quelquefois mille geſtes ridicules, avec des éclats de rire: lorſque la raiſon leur eſt revenue, elles ſe plaignent d'une peſanteur douloureuſe & d'un embarras à la tête; elles ſentent un grand accablement & tout le corps briſé. Telles ſont les bizarreries & les caprices par où ſe montrent les affections vaporeuſes, tant hyſtériques qu'hypocondriaques. Si l'on remarque quelques différences entre elles, ce ſera, ſi l'on veut, dans l'affection hypocondriaque, qui rarement eſt portée à ce haut degré de force; mais en revanche eſt-elle plus difficile à guérir.

CAUSES des Affections vaporeuſes.

LEUR cauſe prochaine & immédiate a déjà ſouffert beaucoup de contradictions. Chaque Auteur, qui a écrit ſur cette maladie, en a marqué une particulière. Sydenham *(c)* établit pour cauſe le cours irrégulier des eſprits animaux, *ſpirituum ataxia.* Hoffman *(d)* l'attribue à la tenſion ſpaſmodique des nerfs provenant du vice de

(c) Sydenham, *tome I, page 26.*

(d) Frédéric Hoffman, *de malo hyſt. & hypoc. ſect. I, cap. V & VI.*

la matrice chez les femmes; *motus nervorum ſpaſmodicus ex uteri vitio ;* & chez les hommes, il accuſe le mouvement périſtaltique des boyaux renverſés, *motus nervorum ſpaſmodico flatulentus ab inverſo ac perverſo motu inteſtinorum periſtaltico.* M. Raulin reconnoît le même vice des nerfs, qu'il appelle *ſenſibilité du genre nerveux* ou ſon *irritabilité ;* mais ne le croyant pas ſans doute ſuffiſant pour produire tant de ſymptômes variés, il y joint en même-temps l'obſtruction particulière de chaque viſcère du bas-ventre *(e).* Je ne ferai pas mention d'un autre Auteur moderne qui a imaginé des eſprits prolifiques, ſéminaux, des levains fermentans, acides, ſulfureux, &c. Encore moins citerai-je celui qui accuſe la foibleſſe des forces centrales; comme cet autre qui ſe perd dans les expériences de *Sanctorius,* au ſujet de la tranſpiration inſenſible, & qui accuſe cette excrétion. Je ne m'arrêterai pas non plus à diſcuter le vrai ou le faux de leur opinion; animé comme eux du même eſprit d'humanité, je cherche à guérir: qu'il me ſoit donc permis d'expoſer mon ſyſtème, & de prononcer d'après mon expérience. C'eſt elle qui m'oblige à reconnoître le ſpaſme, l'éréthiſme & le raccorniſſement des nerfs pour cauſe prochaine & immédiate de ces affections, & la ſeule choſe à combattre dans ces maladies; les autres vices qui accompagnent communément cette indiſpoſition, n'en ſont que les effets.

(e) Raulin, *Traité des Affections vaporeuſes du ſexe.*

Sur ce principe, la matrice chez les femmes n'aura pas plus de droit que les vaisseaux spermatiques chez les hommes; elle sera quelquefois plus particulièrement affectée à raison de sa structure & du jeu de ses liqueurs. L'obstruction de chaque viscère du bas-ventre sera l'effet de ce raccornissement, & le cours irrégulier des esprits animaux, sera celui de l'irritabilité & de l'excessive sensibilité du genre nerveux.

Qu'on se rappelle l'énumération des symptômes, & qu'on parcoure scrupuleusement toutes les parties internes & externes soumises à cette indisposition, on conviendra que les parties nerveuses & membraneuses sont toujours les plus affectées; aussi l'estomac & les entrailles des hystériques & des hypocondriaques sont-elles toujours les premières en jeu? La cardialgie, les vents, les borborigmes, les coliques, le vomissement, n'en fournissent-ils pas la preuve? les *meninges* seront donc affectées à leur tour. Les vertiges, les éblouissemens, le clou hystérique, l'assoupissement reconnoissent-ils d'autre cause qu'une tension extraordinaire & leur raccornissement? le diaphragme se présentera dans la suffocation, le cœur lui-même dans la palpitation, la vessie dans la rétention d'urine comme dans la qualité de son excrétion, les cordons spermatiques dans leur rétraction, le genre nerveux dans les mouvemens convulsifs & dans les convulsions de toute la machine. Toutes les parties enfin qui seront soumises à la puissance des nerfs, seront par conséquent soumises au même ébranlement;

par-tout

par-tout on trouvera le ſpaſme, l'érétiſme, le raccorniſſement, & par-tout on verra les eſprits effarouchés, leur mouvement déſordonné, parce que les nerfs qui en ſont les conduits, ſe trouveront érétiſés.

Pour mieux aſſurer la cauſe que nous admettons, jetons les yeux ſur celles que les Pathologiſtes appellent *éloignées,* c'eſt-à-dire, celles qui donnent naiſſance à celle-ci; & voyons d'abord quelles ſont les perſonnes les plus ſujettes aux vapeurs; les femmes tiennent ici le premier rang, les Médecins conviennent que celles qui habitent les grandes villes, & qui vivent dans la molleſſe, étant par cette raiſon d'une nature plus foible & plus délicate, ſont plus ſuſceptibles d'ébranlement. La vie ſédentaire & voluptueuſe que mènent les unes, les paſſions violentes auxquelles les autres ſe livrent ſans meſure, les longues abſtinences, les évacuations immodérées, & principalement les grandes pertes de ſang, la ſuppreſſion des vidanges, fourniſſent ordinairement chez elles les cauſes de leurs infirmités, ajoutons ſur toute choſe, l'adverſité inſéparable de leur état (ſur quoi il eſt eſſentiel de prendre toujours des informations, parce que cette connoiſſance aide ſouvent à dévoiler la maladie, & la rend quelquefois incurable). Il n'en ſera pas de même des femmes de la campagne; accoutumées à l'exercice & au travail, elles ſeront plus robuſtes dans un âge avancé, que les femmes délicates des villes ne le ſont dans leur jeuneſſe: leurs nerfs ſeront moins ſuſceptibles d'ébranlement & d'irritation, parce qu'ils ſeront

brisés, pour ainsi dire, & assujettis par les différentes contractions des muscles; aussi les femmes des anciens Scythes ne furent jamais sujettes aux vapeurs. Hyppocrate nous dit qu'elles étoient élevées à l'exercice des armes, & ne se marioient jamais qu'après avoir tué trois ennemis.

Chez les hommes, nous trouverons des contentions d'esprit de toute espèce; des gens de Lettres, des Solitaires studieux, méditatifs, mélancoliques; des jeunes gens livrés aux excès de la débauche, des pertes immodérées, des veilles continuelles, des boissons excessives en vin & en liqueurs; l'abus du tabac, celui des alimens indigestes, sans oublier celui du café, du chocolat & du thé, boissons très-pernicieuses, quoique souvent avantageuses à ceux qui n'en font pas ordinairement usage.

Qu'on cesse après cela d'être surpris si ces maladies sont devenues si communes. Le genre de vie des hommes qui leur a donné naissance, les a rendues héréditaires; des parens valétudinaires engendreront-ils des enfans robustes ? S'ils le paroissent quelque temps, c'est que la Nature a fait tous ses efforts, mais elle a épuisé ses forces; aussi les voit-on bientôt attaqués des mêmes maladies que leur père, & affligés des mêmes infirmités dont le principe a germé pendant leur jeunesse, avec ce désavantage, qu'il a pris de nouvelles forces en ne se développant que plus tard.

Un père & une mère hypocondriaques, dont le fluide nerveux aura dégénéré, pourront-ils avoir des enfans

qui ne participent point aux mêmes vices! Villis *(f)* rapporte plusieurs exemples de filles tourmentées de vapeurs qui leur venoient par succession de leurs parens. Je pourrois me joindre à lui & en citer bon nombre si je ne craignois de m'écarter de mon objet; il me suffira donc d'avoir rapporté en général les causes éloignées des vapeurs : qu'on examine après cela leur action, & on verra qu'il en résultera toujours le spasme & le raccornissement du genre nerveux par l'évaporation du fluide qui sert à le lubrifier, le rendre souple & propre à exécuter les fonctions vitales avec ordre & sans trouble. Le sang & les autres humeurs ne se ressentiront-elles pas aussi d'une telle constitution! Leur épaississement en sera la suite; les excrétions souffriront, & la circulation en sera dérangée : l'embarras des viscères, leur obstruction, l'oblitération des vaisseaux, le défaut de nutrition, seront donc l'effet du raccornissement, & nous verrons terminer ces maladies par l'atrophie générale de toutes les parties du corps & leur entière consomption.

CURE *des Affections vaporeuses.*

AYANT trouvé la véritable cause des Affections vaporeuses, on la détruira sûrement en s'écartant avec soin de la route ordinaire. Loin de tendre le systême nerveux par des remèdes forts & violens, nous ferons nos efforts pour le relâcher par les contraires; c'est de cette manière que nous rétablirons le ressort des solides, que leur ton

(f) Villis, *de motibus convul. cap. X.*

deviendra régulier, & que les fluides qui les animent, dépouillés de leur vice, entretiendront l'harmonie qui doit régner entre eux. Les délayans & les humectans me paroissent les plus propres à remplir mon objet, je veux dire, les bains domestiques simples, composés, tièdes & froids, le pédilure chaud, les lavemens rafraîchissans, ceux d'eau commune froide & même à la glace suivant les circonstances; les fomentations tièdes avec les herbes émollientes, les tisanes rafraîchissantes, l'eau de veau, ou d'agneau ou de poulet; le petit lait clarifié, le distillé; les bouillons de poulet, d'agneau, de mou de veau, ceux de grenouille & ceux de tortue; les potions huileuses & mucilagineuses: enfin, les eaux minérales rafraîchissantes, en préférant les plus légères.

Je me garderai bien d'avoir recours aux prétendus remèdes anti-hystériques ou anti-spasmodiques, tels que la teinture de castor, l'æther, l'huile de succin, le camphre, l'*assa fœtida,* le musc, la mélisse, l'armoise, la valériane, la citronelle, la matricaire, les fleurs de tilleul, l'eau de fleurs-d'orange, celle de mélisse composée, l'eau de menthe poivrée, l'eau de luce, & une infinité d'autres de cette espèce, que la Pharmacie invente chaque jour ou renouvelle avec emphase, ainsi que les amers, les emménagogues, les carminatifs & les purgatifs même les plus doux.

Ces remèdes, quoique d'une efficacité merveilleuse dans bien des maladies, ne peuvent dans ces circonstances produire que des effets pernicieux, puisqu'ils ne tendent

qu'à porter le feu & à jeter toujours de plus en plus le trouble dans des esprits déjà effarouchés, qu'il faudroit au contraire appaiser en prenant la voie douce, bien différente de celle que l'on fait suivre encore de nos jours aux victimes du mal que j'attaque, malheureusement esclaves & asservies à d'anciens préjugés dont elles ne triomphent jamais.

Je ne remplirois pas mes vues, si je me bornois à désigner les remèdes favorables pour les employer, & les contraires pour les éviter. Il est encore nécessaire d'exposer ici la manière de les appliquer & le temps d'en faire usage. Pour procéder avec méthode, nous distinguerons l'affection hypocondriaque de l'hystérique, celle-ci étant sujette à des paroxismes qui exigent des remèdes particuliers.

Le paroxisme hystérique se montre ordinairement avant le temps du période des règles ou dans le temps du période ; le sang menstruel qui ne peut alors circuler librement dans la matrice, tant par rapport à son épaississement, qu'à raison de la diminution du calibre de ses vaisseaux déjà tendus & peut-être raccornis, y cause des engorgemens & des irritations plus ou moins fortes, selon le degré de la cause qui agit : celle-ci augmente la tension spasmodique des nerfs de ce viscère, laquelle se communiquant ensuite à tout le genre nerveux, produit les symptômes les plus effroyables de la passion hystérique, déjà connus par l'exposition que j'en ai faite.

Ces sortes de paroxismes sont quelquefois si terribles,

que le Médecin en eſt effrayé; les femmes s'emparent ordinairement de ces ſortes de malades: le nombre que l'on compte dans un appartement, nous apprend déjà le nombre des remèdes que l'on mettra en uſage; les unes courent à l'eau de la reine d'Hongrie, à l'eau des Carmes ou au vinaigre, & ne ſe contentant pas d'en faire ſentir l'odeur, elles en font avaler pluſieurs gouttes, ou de gré ou de force, au riſque même de caſſer les dents ou de luxer la mâchoire, toujours en convulſion; d'autres, non moins à craindre, abbreuvent ces malades avec différens élixirs & certaines quinteſcences toujours nouvelles & toujours de mode: & d'autres enfin ſe contentent d'appliquer des emplâtres ſur le ventre, des véſicatoires, des ventouſes aux épaules & aux jambes, & certains autres remèdes que par décence je ne nomme pas, d'autant plus dangereux, qu'ils attaquent de plus près les parties les plus irritées.

Si tous ces différens remèdes ne réuſſiſſent pas, on court au Médecin; celui-ci mieux inſtruit raſſure les aſſiſtans ainſi que la malade, en aſſurant que ce ne ſont que des vapeurs; pour ſe conduire cependant avec méthode, il écrit ſur le champ une ordonnance qui ſera compoſée ſans doute avec les eaux anti-hyſtériques, où l'on ajoutera la teinture de caſtor, un ou deux grains de camphre & quelques gouttes anodines de Sydenham. Ce remède, auſſi déteſtable par ſon odeur que par ſa force, eſt ordonné pour ſauver la vie à cette pauvre victime, qui le prend goutte à goutte; le paroxiſme

court néanmoins ſon période, & quand il ceſſera, on croira que le remède y a contribué. Si la malade revient de ce combat, c'eſt, ſans contredit, par la raiſon que la ſource des eſprits a été épuiſée ; le relâchement, ſuite ordinaire du ſpaſme, doit arriver à ſon tour ; l'orage une fois paſſé, que reſte-t-il à obſerver ! Une langue sèche, le goſier aride, une ſoif dévorante, annoncent déjà les funeſtes effets de ces prétendus ſpécifiques : le ventre ſera tendu & ſouvent élevé, le flux menſtruel ſupprimé, & peut-être ſera-t-il regardé comme la cauſe du mal, & non comme l'effet; quelle erreur & quel déſordre ! on ſe repoſera tranquillement pendant tout l'intervalle du période pour recommencer de nouveau à ſon retour. Telles ſont les viciſſitudes du mal & de la Médecine.

Comment remédiera-t-on à tant de mépriſes & à tant de maux ! L'Empirique répond qu'aux maux violens, il faut de violens remèdes. Bien loin d'adopter ce faux principe, je dis au contraire que, plus le mal eſt violent, plus les remèdes doivent être doux. En pareil cas, je fais donner des lavemens froids avec de l'eau commune, & ſouvent à la glace ; ce remède ne manque jamais de réuſſir : le feu exceſſif des entrailles, ſuite ordinaire de l'engorgement & de l'irritation, s'appaiſe & s'éteint, la roideur diminue & le ſpaſme cède ; le cerveau, auparavant engorgé, ſe détend, la circulation devient plus libre, les eſprits animaux rentrent dans leur première ſituation, & reprennent la régularité de leur cours. L'efficacité de ce remède, & ſa ſimplicité, méritent

bien qu'on lui donne la préférence ſur le muſc aſſocié au ſang-dragon, dont ſe ſont ſervis pluſieurs Auteurs célèbres, ainſi que ſur le ſoufre & la noix muſcade de *Rivière,* & ſur toutes les potions anti-hyſtériques ſi uſitées de nos jours. Si c'eſt une ſuffocation violente qu'il faille appaiſer, & que le flux menſtruel ſoit tout-à-fait ſupprimé, je fais tremper les pieds dans l'eau chaude juſqu'aux genoux, & ſi ce pédilure n'eſt pas ſuffiſant, le bain tiède, & quelquefois encore le bain froid, emporteront le mal ſans retour. Dans les Indes orientales, ce remède eſt reconnu comme ſpécifique, au rapport des Médecins & des malades qui en ont fait l'épreuve. Dans la Caroline méridionale, où ces maladies ſont *endémiques,* on ne connoît pas d'autres ſecours. Lionet Chalmers, Médecin à Charles-Town, en fait foi *(g).* En Angleterre, en Écoſſe & en Irlande, on préconiſe ſes vertus. Le Chevalier Floyer, qui en a été témoin, atteſte ſi bien ſon efficacité dans les maladies hyſtériques & hypocondriaques, qu'on ne peut le révoquer en doute *(h);* & en effet, quelque violente que ſoit la raréfaction du ſang & des eſprits, elle ne peut réſiſter à celui-ci: leur volume diminue par la condenſation, & les nerfs ſe détendent.

Si le paroxiſme revient au premier reflux des mois, je ne rejette point une ſaignée au pied, mais je ne paſſe jamais outre, parce que cette évacuation ſanguine, quand

---

(g) Journal de Médecine, *Novembre 1759, page 388.*

(h) Uſage des Bains froids, *par le Chevalier Floyer.*

elle

elle eſt trop abondante, deſsèche toujours plus les nerſs, & dérange ainſi l'équilibre qui doit régner entre ceux-ci & les humeurs; je la fais alors précéder, &, en cas d'inſuffiſance, j'ai promptement recours aux lavemens froids & aux bains: mais il eſt très-rare que les lavemens froids n'emportent eux ſeuls le plus grand nombre de ces paroxiſmes. J'ajoute enſuite une boiſſon copieuſe d'eau de poulet, d'orge ou de riz, & quelques ſoupes au lait pour tout aliment; ayant conſtamment obſervé que le bouillon irritoit le velouté de l'eſtomac par ſes parties âcres & volatiles, & entretenoit ainſi le paroxiſme; auſſi combien de fois n'ai-je pas été obligé de recourir à la diète blanche avec tout le ſuccès que je pouvois deſirer!

Je tiens mes malades à ce régime, je les laiſſe dans l'eau pluſieurs heures de ſuite; l'orage une fois calmé, je les fais ſortir du bain pour les y faire rentrer le lendemain, en les y aſſujettiſſant pendant tout l'intervalle du période, trois ou quatre heures par jour, quelquefois ſix & même plus, ſuivant le degré de la cauſe que j'ai à combattre, & c'eſt ici où il ſera permis de dire qu'aux maux violens, il faut de violens remèdes, à quel degré que ſoit porté le raccorniſſement des nerſs *(i)*. On

(i) Parmi les ſignes qui caractériſent le dernier degré de ce raccorniſſement, on en trouve un auſſi nouveau que convaincant. Les Phyſiciens verront avec ſatisfaction les malades ſurnager dans l'eau du bain juſqu'à ce que le relâchement de la peau ſoit ſurvenu; auquel temps le corps devenu plus peſant, parce que la chaleur interne étant diminuée, l'air ſera moins raréfié, & les particules d'eau qui auront pénétré, auront rendu au corps ſon premier poids, il ſe précipite au fond de la baignoire.

conçoit bien qu'il ne résistera pas long-temps à de tels secours ; trois ou quatre périodes, rarement six, amènent toujours une cure radicale, à moins que l'on ne rencontre dans le commencement de la maladie (ce qui est assez ordinaire) des difficultés dans le régime ou de la désobéissance de la part des malades, ce qui rend le traitement plus long & souvent infructueux.

Le flux menstruel, auparavant supprimé, annonce ordinairement par son retour, le relâchement des fibres de la matrice, & s'il trouve encore des obstacles dans son passage, on est assuré pour-lors de le lui faciliter en rappelant la circulation dans les parties inférieures du tronc. Le pédilure chaud, & les frictions des extrémités, si vantées par le grand Boërhaave, feront ici des merveilles. L'application des sangsues à la vulve, ainsi que je l'ai pratiqué quelquefois sous l'autorité de M. Majault, Docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris *(k)*, contribueront aussi à rétablir cet écoulement si précieux pour entretenir la santé, & pour prévenir le retour de ces maladies ; les autres remèdes trouveront place dans l'intervalle des paroxismes : on pourra même les substituer à ceux-ci quand le vice sera plus léger & moins invétéré.

Le paroxisme hystérique se montre encore communément par des coliques violentes, accompagnées de diarrhées & du vomissement, symptômes pleins de danger,

---

(k) Journal de Médecine, *Janvier 1759, page 18.*

quand ils ſont mal traités; les lavemens gras, les potions huileuſes, adouciſſantes & mucilagineuſes, ſeront ici d'un grand ſecours: ces remèdes agiront, tantôt comme cathartiques, tantôt comme vomitifs, ſelon la ſenſibilité des fibres de l'eſtomac; ils débarraſſeront les premières voies des matières irritantes qui procurent ce ſymptôme: l'eau de poulet ſuppléera enſuite à toutes les potions ſtomachiques & cordiales, dont on a coutume de ſè ſervir, & ne tardera pas à donner des preuves de ſon efficacité.

Le clou vaporeux, que l'on rencontre ſi ſouvent dans l'affection hyſtérique, ne connoît pas d'autre ſpécifique que l'eau froide appliquée ſur la tête, & enſuite le bain tiède qui ſupplée au narcotique, auquel on a communément recours, & que je déclare ſuſpect.

La toux convulſive cédera conſtamment aux fomentations ſur le ventre & à l'eau de poulet; dans la ſyncope, on préférera les lavemens froids à tous les irritans: la cardialgie qui la précède toujours, ou qui lui ſuccède, ne réſiſtera pas davantage à une copieuſe boiſſon d'eau tiède & aux lavemens fréquens.

Le hoquet eſt encore un ſymptôme familier de l'affection hyſtérique; il eſt le produit d'un mouvement convulſif qui s'empare du diaphragme & quelquefois de la partie ſupérieure de l'eſtomac. Les boiſſons les plus adouciſſantes ſont ſouvent infructueuſes; mais le petit-lait clarifié pour boiſſon ordinaire & le bain l'emporteront ſans retour.

Le ſein ſe gonfle quelquefois par l'effet de la cauſe vaporeuſe; j'ai vu plus d'une fois prendre ce gonflement pour une véritable tumeur. Que de fautes en conſéquence & que d'inconvéniens ne voit-on pas arriver quand la Chirurgie y apporte ſes ſecours ! Ces gonflemens ſont douloureux, & d'autant plus incommodes que les femmes en ſont toujours alarmées, tandis que l'air trop dilaté dans le tiſſu cellulaire des mamelles, l'engorgement des veines mamaires par le reflux des hypogaſtriques, donnent lieu à cette erreur; l'application d'un linge trempé dans l'eau froide, diſſipe ordinairement le mal & les alarmes qu'il avoit cauſés. Les autres ſymptômes, qu'il eſt inutile de récapituler, trouveront toujours dans les remèdes humectans & relâchans, des ſecours prompts & ſalutaires; ce ſera au Médecin éclairé à les appliquer par choix ſuivant les circonſtances.

L'affection hypocondriaque reconnoît le même vice des nerfs; elle ſera par conſéquent ſoumiſe aux mêmes loix. On voit, il eſt vrai, plus rarement chez les hommes, des ſymptômes graves; le traitement ne ſera donc pas ſi rigoureux : les bains domeſtiques conviennent également bien, mais avec plus de ménagement. Le lait leur eſt défendu par l'Oracle de la Médecine *(l)*, & l'expérience journalière nous prouve qu'il eſt réellement pernicieux; mais le petit-lait, la tiſane de poulet, les lavemens tièdes & froids, les fomentations, &c. tout doit être

(l) Hippocrate, *cap. LXIV, ſect. 5.*

employé comme dans l'autre affection : si elle demande plus de ménagement, exige-t-elle aussi plus de constance à cause de son opiniâtreté. L'application des sangsues sur les hémorroïdes, si connue des Anciens, & trop peu usitée aujourd'hui, sera d'un grand secours pour rétablir cet écoulement si salutaire aux hypocondriaques ; les passions de l'ame, le dérangement de l'esprit (effet ordinaire de ces maladies) l'entretiennent, & la rendent quelquefois très-difficile à guérir : aussi sommes - nous obligés de travailler avec autant de patience sur le vice de celui - ci que sur celui du corps. Le Médecin ne doit rien oublier pour détourner leur esprit des idées toujours lugubres & erronées, & en compâtissant aux maux de ces infortunés, il les dissuadera adroitement de leur illusion. La dissipation, l'exercice du cheval, celui de la voiture, les assemblées, les concerts, le spectacle, doivent entrer dans le régime que nous leur prescrivons ; les eaux minérales acidules leur conviennent aussi parfaitement, mais on doit avoir observé avec moi qu'elles réussissent beaucoup mieux sur la fin du traitement de la maladie ; les parties minérales, dont les unes & les autres sont plus ou moins chargées, exigent un certain degré de relâchement dans les fibres des entrailles, pour qu'elles soient en état de leur faciliter le passage, & entraîner avec elles sans tumulte & sans fougue, les matières étrangères contenues dans les viscères du bas-ventre.

Quelqu'invétérées que soient ces maladies, on en détruira la source lorsqu'on n'emploîra que des remèdes

humectans, & au contraire, on les rendra incurables lorſqu'on joindra à ces remèdes, les ſtomachiques, les apéritifs, les purgatifs & les anti-ſpaſmodiques; méthode très-familière à beaucoup de Médecins, quoique des plus accrédités & des plus célèbres (c'eſt celle que l'on ſuit à Montpellier depuis pluſieurs ſiècles, & que l'on a ſoin de préconiſer par des raiſons que je ne dirai pas ici).

Hippocrate, ce Légiſlateur de l'Art, a connu cette vérité *(m)*. *Sanctorius* après lui nous a dit *(n)*; *Hypocondriaci ſi frequentibus balneis eorum corpora reddantur perſpirabilia & victu humido utantur, ſani fiunt.* Celſe *(o)* ordonne dans l'affection hypocondriaque, de boire beaucoup d'eau froide & de ſe baigner dans l'eau tiède. Galien, Arétée, *Cœlius Aurelianus*, emploient les fomentations & le bain. Alexandre de Trales *(p)* en publie les avantages en des termes bien énergiques: *Dulcium balneorum uſus, ſi quid aliud opitulatur, aliam namque partem bilis diſcutere, aliam humidorum qualitate contemperare, totum verò corpus aquâ calidâ ſuperfundere, caput tepidâ potiùs & luteis ovorum abſtergere, ac univerſum ſanè corpus hydroleo, caput etiam roſato ungere convenit, &c.* Hoffman *(q)* rapporte, d'après pluſieurs Auteurs, des cures

(m) C'eſt d'après Hippocrate que l'on a dit proverbialement: *Melancholici in tantùm curantur in quantùm balneantur.*

(n) Sanctorius, *aphor. 102, ſect. 1.*

(o) Celſe, *lib. I, cap. 1.*

(p) Alexand. *lib. I, cap. XVII.*

(q) Hoffman, *de malo hypocondriaco.*

merveilleuſes & promptes par le ſeul uſage du bain tiède. Baglivi *(r)*, à l'exemple de ces Oracles de la Médecine, nous enſeigne que tous les autres remèdes ſont inſuffiſans. *Fateor tamen ea remedia aliquid poſſe contrà morbos animi, quæ ſtatum ſanguinis funditùs immutare valent, quæque non ſurperficialiter agunt; ſed fluidarum atque ſolidarum partium corporis intima quæque loca pervadunt.* Et quels ſont ces remèdes qui ne pallient point, mais qui attaquent le mal dans ſa ſource en agiſſant également ſur les ſolides & ſur les fluides, *& inter hæc balnationes frequentes!* Si après cela les Médecins ſe plaignent de rencontrer des difficultés dans la guériſon de cette cruelle maladie, doivent-ils en accuſer l'opiniâtreté & la bizarrerie, & ne doivent-ils pas au contraire s'imputer à eux-mêmes ſon incurabilité? Ils me pardonneront ſans doute ce reproche en reconnoiſſance de la généroſité avec laquelle je leur fais part du traitement que j'emploie contre ces deux affections ſi communes aux deux ſexes, qu'elles les attaquent ſans diſtinction, puiſque l'on voit tous les jours des hommes que l'on pourroit appeler hyſtériques, & des femmes réellement hypocondriaques. Si la Nature ſe plaît ainſi à dérouter les Médecins, pourquoi ne nous ſeroit-il pas permis d'abandonner nos règles pour la ſuivre dans ſes écarts?

Ces deux affections ſont ſouvent compliquées avec d'autres maladies; quelle attention & quels ménagemens

---

(r) Baglivi, *Pratiq. Med. lib. II, cap. XIV.*

n'exigent-elles pas dans leur complication ! La connoiſſance du tempérament eſt ici très-néceſſaire ; les femmes en couche ſont celles qui en éprouvent les ſymptômes les plus effrayans ; ſi elles ont fait des accouchemens laborieux, toutes les membranes du corps ſouffrent des irritations cauſées à la matrice : les vidanges diminuent ou ſe ſuppriment, ce qui procure des accidens de toute eſpèce, comme des frénéſies, le délire, la fièvre, des ſpaſmes, des convulſions qui mènent ſouvent à la mort ; il eſt donc eſſentiel de rétablir les vidanges & comment. Un Auteur des plus reſpectables *(ſ)*, applique à cet effet des emplâtres contre les vapeurs ; il mêle des cordiaux aux apéritifs & aux anti-ſpaſmodiques : il en forme des opiats où il ajoute encore des ſels volatils. Mais quelqu'un pourroit-il atteſter en faveur de ces remèdes ! & combien de Médecins n'avoueroient-ils pas au contraire en avoir vu de très-mauvais effets !

Un autre Auteur des plus modernes *(t)*, nous fait le même aveu ; mais trop timide ſans doute pour oſer y ſubſtituer d'autres ſecours, il ſe repoſe ſur la Nature, qui fait ſouvent, nous dit-il, plus que les remèdes. M. Hazon, Docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, plus courageux que celui-ci, nous enſeigne par ſon exemple, ce qu'il convient de faire en pareil cas ; uniquement attaché à la cauſe du mal, & animé du deſir de la vaincre, il n'héſita pas de faire plonger une accouchée

(ſ) Sydenham, *page 280.*

(t) M. Raulin, *page 265.*

dans le bain, & ce fut par ce puiſſant ſecours que les vidanges ſe rétablirent *(u)*. Un exemple de cette eſpèce doit encourager les Médecins à ſecouer le joug des préjugés antiques, pour marcher avec nous dans des routes nouvelles, où ils trouveront des preuves conſtantes des vérités que nous leur annonçons.

La fièvre miliaire, ſi commune chez les femmes en couche, ſur-tout en Angleterre, en Allemagne & en Italie, reconnoît-elle d'autre cauſe que la ſuppreſſion des lochies; & n'eſt-elle pas le plus ſouvent l'effet des remèdes anti-hyſtériques que l'on a coutume de donner aux accouchées dans leurs attaques de vapeurs ! La malade de M.*** *(x)* en a éprouvé les triſtes effets, & il eſt à préſumer que cette malheureuſe femme n'auroit point ſuccombé à la maladie, ſi elle n'eût été gorgée de potions cordiales & anti-ſpaſmodiques. L'eau de poulet, les lavemens fréquens & autres remèdes de cette eſpèce, auroient infailliblement calmé les ſecouſſes dans les tendons, ainſi que les friſſons & les tremblemens convulſifs, & alors l'éruption miliaire ſe feroit faite ſans trouble. C'eſt par cette même raiſon que Frédéric Hoffman regarde l'uſage immodéré du café, comme une des cauſes qui rend cette maladie ſi commune dans l'Électorat de Brandebourg.

Les hommes hypocondriaques feront auſſi expoſés aux mêmes complications. Si le virus vérolique attaque

(u) *Voyez* le Journal de Médecine, *Février 1756, page 110.*

(x) On trouve cet exemple dans le Journal de Médecine.

un corps vaporeux, que de ménagemens & quelles précautions n'exigera pas ce traitement ! Les préparations seront ici plus étendues ; le nombre de bains domestiques sera beaucoup plus considérable ; le petit-lait, les bouillons de poulet, les fomentations & les lavemens entreront dans le régime pour prévenir les irritations que procure un remède toujours fougueux dans son action, & par-là même diamétralement opposé au tempérament vaporeux. Un savant Professeur de Montpellier, trop éclairé pour n'avoir pas connu les dangereux effets de ce puissant spécifique, nous a appris *(y)* tout ce qu'il falloit faire pour les prévenir. Nous n'avons donc rien à ajouter aux préceptes de ce Médecin, & nous adoptons sa méthode, avec d'autant plus de confiance, qu'il seroit dangereux de nous en écarter.

Le virus scorbutique compliqué supportera-t-il mieux l'effet des remèdes anti-scorbutiques âcres ? Les hémorragies deviendront plus considérables, la fièvre surviendra, & la rétraction des tendons & des nerfs nous forcera bientôt d'abandonner ces remèdes ; mais les acides pourront les remplacer, &, à l'exemple du Docteur Lind, nous nous replierons sur le régime végétal & humectant *(z)*.

Les écrouelles n'exigeront pas moins de ménagement ; les remèdes fondans & les incisifs seront associés aux délayans, & si, par ce double secours, on ne peut pas

(y) Méthode de guérir la vérole, par *M. Haguenot.*

(z) Traité du Scorbut, traduit de l'Anglois, du *Docteur Lind.*

détruire le vice de la lymphe, on ſera du moins très-aſſuré de ne pas l'augmenter, en y ajoutant la deſtruction des ſolides, ſuite ordinaire d'un traitement inconſidéré.

La goutte elle-même exigera ici un régime particulier: les ſtomachiques chauds, & les différens vins ſi vantés par les Auteurs, deviendront ſuperflus, pour ne pas dire contraires. La *métaſtaſe* de cette humeur ſera d'autant plus à craindre, que l'oſcillation des vaiſſeaux la favoriſera, ſi on n'a l'attention de la diminuer par des remèdes appropriés. Le lait d'âneſſe, le petit-lait, une copieuſe boiſſon d'eau froide, préviendront les effets de cette humeur étrangère, & j'oſe avancer qu'ils en ont étouffé plus d'une fois le germe.

La cachexie hypocondriaque méritera bien auſſi toute notre attention; ſi les fluides ſurabondent dans cette conſtitution, c'eſt parce qu'ils trouvent moins d'intervalles à occuper, puiſque la rigidité ſuppoſe moins de vaiſſeaux. Que deviendront donc ces fluides? Ils s'épancheront de néceſſité quand le moindre des émonctoires naturels refuſera de les expulſer au-dehors par les voies naturelles, & alors la cachexie qui ſurviendra à cette conſtitution, ſera compliquée de ſpaſme. Les purgatifs réitérés & les diurétiques chauds favoriſeront la cauſe de la maladie; l'anaſarque, la leucophlegmatie & l'hydropiſie aſcite ſuccéderont à ce traitement, & dévoileront bientôt la mépriſe, tandis que le petit-lait ſeul triomphera de la cauſe du mal & de ſes ſuites.

Cette pratique eſt d'autant plus eſſentielle à connoître

pour la ville d'Arles, que, de l'aveu des Médecins de cette province, la ſécchereſſe du climat, la qualité des alimens dont on ſe nourrit, celle de l'air qu'on y reſpire, donnent lieu à la ſécchereſſe de nos fibres & à celle de nos humeurs; auſſi les maladies auxquelles nous ſommes le plus expoſés, participent-elles de ce caractère. M. Raymond, Médecin de Marſeille en fait foi *(a)*. « J'ai traité, nous dit-il, un grand nombre d'aſcites & » de timpanites à Marſeille, dans l'Hôtel-Dieu, dans » le quartier de la Miſéricorde & dans le reſte de la ville, » & j'oſe avancer que je n'ai jamais reconnu d'autre » cauſe que la chaleur jointe à la ſécchereſſe; auſſi ces » maladies ne ſont-elles adoucies que par l'uſage des » délayans: elles ſont au contraire irritées par les remèdes chauds. J'en atteſte les Médecins de cette ville ».

Par-tout, en un mot, où le ſpaſme ſera compliqué avec d'autres maladies, par-tout il ſera reſpecté, & les humectans ſeront les ſeuls remèdes qu'on pourra lui oppoſer. Mes Obſervations prouveront ce que j'ai avancé; j'en fournirai un nombre ſuffiſant pour ſervir à l'explication de chacun des ſymptômes qui caractériſent la maladie que je traite. La première fournira elle ſeule des preuves convaincantes de la vérité de mon ſyſtème; elle ſervira d'appui aux autres, puiſque c'eſt à elle que je ſuis redevable de ma découverte.

(a) Raymond, *Diſſertation ſur le Bain*, qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en 1755.

RÉGIME du Tempérament vaporeux.

JE ſerois coupable d'omiſſion ſi je n'ajoutois ici des règles de régime pour les perſonnes ſujettes aux vapeurs. Les unes ſe plaindroient avec raiſon de mon inſuffiſance, & les autres continueroient à vivre dans leurs erreurs, puiſqu'on ne leur auroit pas appris à ſuivre d'autres règles que celles qui ont donné naiſſance à leurs infirmités, & qui les entretiennent continuellement en leur fourniſſant chaque jour de nouvelles forces. Pour éviter les reproches des uns & pour inſtruire en même-temps les autres, j'expoſerai des règles diététiques que je tirerai de la qualité du tempérament vaporeux. L'ouvrage ſeroit pénible s'il falloit parcourir avec les Anciens, les différences des tempéramens, les diſtinguer entre eux, & leur aſſigner à chacun un régime particulier ; peut-être ſera-t-il au-deſſus de mes forces : je me bornerai donc à un ſeul que j'appelle *vaporeux* ou *mélancolique,* c'eſt-à-dire, ſec, bilieux, vif, atrabilaire & ſanguin; ce ſera ſur celui-ci que je fixerai mes regards, puiſqu'il eſt particulièrement affecté à la maladie que je traite, & pour prouver ſon exiſtence, je le peindrai par ſes effets.

Les mélancoliques ſont des hommes ſecs, maigres, pâles, bruns ou noirs, très-ſenſibles au froid & aux impreſſions des objets extérieurs, digérant mal, ſujets aux vents & aux hémorroïdes, à la conſtipation, urinant beaucoup, jetant beaucoup de pituite par les émonctoires naturels de cette humeur ; telle eſt l'idée que l'on doit

ſe faire des mélancoliques. Le dérangement & la fougue des digeſtions, la groſſièreté de la bile, la difficulté qu'elle éprouve dans ſon paſſage, ſans qu'il y ait d'arrêt ou d'obſtruction formée, la tenſion & la ſéchereſſe des ſolides, mais ſi grande, qu'elle peut être regardée comme rigidité, ſont les élémens de cette conſtitution, conſtitution appelée *mélancolique*, parce qu'il eſt rare que la triſteſſe ou la défiance de ſoi-même & de la force de ſes fonctions, ne ſe joignent à ces ſymptômes. Le régime de ce tempérament doit être exact; le grand art conſiſte à introduire dans le ſang aſſez de liquide pour qu'il puiſſe en pénétrer les parties trop rapprochées, ſe mêler avec elles, & être porté par un mouvement commun avec la maſſe des humeurs: tous les alimens de difficile digeſtion, ceux qui ſont par conſéquent capables d'engendrer des glaires & des humeurs viſqueuſes, doivent être bannis du régime qui appartient à ce tempérament; les farineux non fermentés & les légumes ſecs, ſeront donc ici proſcrits: d'un autre côté ces ſubſtances qui peuvent ſe pourrir dans l'eſtomac & dans les entrailles, & donner au ſang des principes putrides, ſont auſſi très-dangereuſes, parce qu'elles croupiſſent dans quelqu'endroit du corps que nous les ſuppoſions portées. Le tempérament vaporeux eſt donc preſque entièrement réduit aux alimens qui, placés dans un juſte milieu, n'ont aucun des excès que l'on peut reprocher à ceux dont les parties ſont mal liées ou ſont au contraire trop denſes. Le pain bien fermenté, les viandes les plus ſimples, tirées des animaux

qui ne vivent que d'herbes, les jeunes volailles; doivent être le fond de leur nourriture; les herbes potagères doivent en faire l'assaisonnement, il faut même qu'ils en fassent usage en tout temps : leurs sucs savoureux & légers forment un chile capable d'augmenter les fonctions sans les forcer; ces sucs servent de véhicule à l'eau en la mêlant avec le sang, en même-temps qu'ils aiguillonnent légèrement les solides. Il faut toujours craindre les aromates; en voulant exciter l'oscillation de l'estomac & augmenter son action, on peut nuire à l'état des solides, & procurer le danger d'immutabilité qu'un sang trop épais produiroit sur des vaisseaux secs & roides. Le café, le chocolat & le thé produiront cet effet; leur substance huileuse & inflammable irritera le velouté de l'estomac & incendiera la masse des liquides : je crois donc qu'ils sont pernicieux aux personnes vaporeuses, & ce n'est qu'avec regret que je leur en interdis l'usage; comme aussi des différentes pâtisseries, des mets artistement préparés avec la pâte, les œufs, l'huile, le beurre, le lait, le miel, & avec plusieurs autres choses de cette nature qui, à cause de leur facilité à se gonfler, procurent des vents & des rapports, & dérangent ainsi la digestion.

L'usage de la boisson ne demande pas moins d'attention que leur nourriture. Si l'on consulte le plus grand nombre, le vin mérite la préférence; mais, à n'écouter que l'expérience, l'oracle de la vérité, nous apprendrons que cette liqueur qui est le produit de la fermentation,

& qui eſt pleine d'eſprit ardent, eſt en général contraire aux vaporeux. Le vin, au lieu de délayer & diſſoudre les alimens, les durcit & les rend plus compacts, communique ſon ardeur aux tuniques de l'eſtomac, le deſsèche & le reſſerre extrêmement, &, de cette façon, ôte entièrement l'appétit; il eſt donc néceſſaire de le défendre très-ſévèrement, &, à plus forte raiſon, doit-on s'abſtenir de ces liqueurs ſpiritueuſes ou plutôt de ces agréables poiſons qui ont pour baſe l'eſprit-de-vin, liqueurs toutes ardentes de leur nature, leſquelles par leur cauſticité, criſpent, reſſerrent, épaiſſiſſent & brûlent encore plus puiſſamment que le vin, les parties ſolides & fluides du corps.

L'eau eſt donc la ſeule & véritable boiſſon; c'eſt elle qui délaye ſuffiſamment & tranquillement tout ce que l'on mange, qui balaye l'eſtomac, qui excite l'appétit ſelon Hippocrate qui l'appelle *vorace;* c'eſt elle qui conſerve la fluidité de nos humeurs, & qui, en entretenant la flexibilité & la ſoupleſſe des vaiſſeaux, entretient ainſi la ſanté. Celle qui eſt claire, légère, ſans mélange, paſſe pour la plus ſalutaire de toutes; celle de pluie étant la plus ſubtile, a toujours mérité la préférence ſur bien d'autres dont on peut faire uſage: celle qui approche le plus de la nature & de la bonté de celle-là, c'eſt l'eau de rivière; celle qui, puiſée au milieu du canal & gardée quelque temps dans un vaiſſeau, y dépoſe tout ce qu'elle a d'étranger, & devenue par-là claire & limpide, peut ſe conſerver des années entières, pour ne pas dire des

ſiècles,

ſiècles. Telle eſt celle que nous buvons à Arles, dont nos voiſins ne connoiſſent pas aſſez le prix, quoique ſi fort vantée par Jacques Spon, Médecin de Lyon *(b)*.

L'eau de fontaine ſuit immédiatement celle-ci par ſa légèreté & ſa limpidité; mais l'eau de puits doit être entièrement rejetée. C'eſt dans ces différentes eaux que les vaporeux trouveront un véritable remède; ſon uſage chez eux ne connoît point d'excès. Avicène nous dit: *Tales.... ventriculo potæ ſtomachum abluunt, alvum ſubducunt, coli doloribus opitulantur (c)*, & l'expérience journalière nous confirme que les coliques venteuſes, auxquelles les vaporeux ſont ſi ſujets, ne connoiſſent pas d'autres préſervatifs qu'une copieuſe boiſſon d'eau tiède, priſe tous les matins à jeun & quelquefois même après les repas. Ajoutons à cet éloge ce que *Rondeletius* en dit en nous aſſurant qu'il a guéri des goutteux par la ſeule boiſſon d'eau froide : *Ego multoties aquæ frigidæ potu podagroſos ſanavi, quòd faciliùs ſuccedit in bilioſâ (d)*. *Silvaticus* vante auſſi ſon effet, & la preſcrit de même à tous les goutteux *(e)*. *Martianus* en cite un bel exemple. *Solo aquæ frigidæ potu Bernærius Cardinalis a podagrâ liberatus eſt (f)*. *Ballenius* nous dit: *Miror cur in herpetibus,*

(b) Obſervatio rara circa aqu. Rhodani. Jacob. Spon, *Med. Lugd. Acta erud.* ann. 1673.

(c) Avicen. *lib. I, ſect. II, cap. XVI, pag. 102.*

(d) Rondelet, *page 612.*

(e) Silvaticus, *cap. I, obſerv. I.*

(f) Martianus *in Hippocrate.*

inflammationibus, in quibus humectandi & refrigerandi consilium est, non potiùs ad aquam accedamus (g). Rivière nous assure qu'il a plus rétabli de flux menstruels par le seul usage de l'eau, que par tout autre emménagogue : *De mensibus vitiosis sive subsistentibus, solius aquæ repetito usu, & hoc simplici remedio plùs præstitutum fuisse quàm aliis emmenagoguis (h). Ridlinus* enfin nous atteste qu'il a guéri un nombre de mélancholiques & de maniaques par ce seul remède, & il ajoute : *Cujus usu cachetici & tabe confecti convalescunt (i).* Nous n'aurions pas besoin de recourir à tant d'autorités, si nous voulions seulement consulter la Nature & la raison ; l'un & l'autre ne nous dictent-elles pas que le Créateur a destiné l'eau pour la boisson ordinaire de l'homme & de tous les êtres animés ?

Quelque scrupuleux que soit un vaporeux à se choisir une nourriture convenable & une boisson salutaire, il n'en sera pas plus avancé, s'il ne joint à cela un exercice modéré ; il faut qu'il se rappelle continuellement cet oracle de Celse, que le travail fortifie le corps & que l'oisiveté l'énerve : *otium corpus hebetat, labor firmat.* L'exercice récrée & réjouit l'esprit par la variété des objets, augmente légèrement le ressort de toutes les fibres, rend égales leurs oscillations, divise & atténue dûment les humeurs, facilite leur mouvement, fait

(g) Ballenius, *lib. I, epidem. I, page 106.*

(h) Rivière, *lib. IV, cap. XXII.*

(i) Ridlinus, *Lineam. Med. ann. 1637, lib. XV.*

couler d'une manière uniforme, le fluide nerveux dans les différentes parties du corps, aide merveilleusement les secrétions & les excrétions, augmente l'appétit, & rend toutes les parties plus souples & plus disposées à exécuter promptement leurs diverses fonctions. De cette manière, il fortifie le corps, dissipe peu-à-peu tout ce qui cause de l'inégalité dans les mouvemens des fluides & des solides, rétablit l'harmonie entre les uns & les autres, & chasse si efficacement les vapeurs, au rapport de tous ceux qui en éprouvent constamment les salutaires effets, qu'il n'est aucun remède qui lui soit comparable, pourvu toutefois que l'on y joigne le régime que j'ai prescrit. De tous les exercices, celui du cheval mérite la préférence ; il se fait sans beaucoup de fatigue & sans diminuer les forces, &, pour m'exprimer comme Sydenham, sans une grande dépense d'esprit. Il secoue doucement & également toutes les parties du corps, & principalement les viscères du bas-ventre qui sont comme suspendus & flottans ; il aide la digestion, il s'oppose par conséquent aux obstructions, dissipe celles qui sont déjà formées, & qui deviendroient dans la suite la source de mille infirmités : nous le recommandons très-expressément aux vaporeux, puisque sans lui les autres remèdes seroient inutiles.

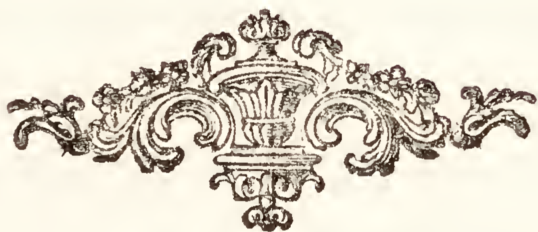
Les règles diététiques s'étendent encore sur les passions. L'ame & le corps sont tellement unis ensemble, que les affections de l'un se communiquent réciproquement à l'autre, & c'est par l'entremise des nerfs que se

fait ce commerce mutuel entre ces deux parties de l'homme ; les impreſſions du corps ſont tranſmiſes en peu de temps au ſiége de l'ame, & l'affectent diverſement : l'ame à ſon tour, étant vivement affectée, ébranle fortement les fibres nerveuſes, & excite dans le corps des mouvemens extraordinaires, irréguliers, qui deviennent d'autant plus fréquens chez les perſonnes vaporeuſes, que la tenſion naturelle de leurs nerfs & leur vibraſilité les favoriſent. Il faut donc qu'elles aient grand ſoin de modérer leurs paſſions ; elles doivent ſur-tout éviter la colère : car cette paſſion furieuſe tend avec excès toutes les fibres, accélère violemment la circulation du ſang & des eſprits, & jette ainſi le trouble dans la machine. Elles doivent ſe prémunir & ſe tenir en garde contre la frayeur ſubite qui, faiſant impreſſion tout-à-coup ſur le genre nerveux, y cauſe une contraction ſpaſmodique, & repouſſe le ſang vers les parties internes ; elles doivent auſſi éviter tous les travaux d'eſprit, qui mettent le fluide nerveux dans un trop grand mouvement, en font une grande diſſipation, appauvriſſent la maſſe des humeurs, & entretiennent ainſi la ſéchereſſe du ſang & du genre nerveux : elles ne doivent pas moins ſe garantir du chagrin qui ébranle tout le corps, chaſſe le ſommeil, ôte l'appétit, jette enfin dans une langueur univerſelle qui s'oppoſe à l'effet des plus puiſſans remèdes ; elles doivent fuir les inquiétudes, les grands embarras, l'envie, la jalouſie, &c. Mais elles doivent faire leurs délices des entretiens de leurs amis, vivre tantôt à la campagne,

tantôt à la ville, aſſiſter le plus ſouvent qu'il eſt poſſible à des concerts, ne pas s'occuper trop long-temps à contempler la même choſe ; mais chercher la diverſité des objets pour ſe récréer l'eſprit, & le détourner de tout ce qui peut rappeler l'idée des vapeurs.

OBSERVATIONS.

POUR ne pas déranger l'ordre œthiologique que je me ſuis propoſé de ſuivre dans ce Traité, j'y ſoumettrai mes Obſervations ; c'eſt-à-dire, que celles qui regardent l'affection hyſtérique, paroîtront les premières, & à leur ſuite viendront celles que l'affection hypocondriaque m'a fournies. Les complications de ces deux maladies, avec tant d'autres, termineront ce Recueil, dans lequel la théorie que je viens d'établir, diſcutera elle-même toutes les queſtions.



VAPEURS HYSTÉRIQUES.

AFFECTION hyſtérique, accompagnée de ſymptômes extraordinaires.

S'IL s'agiſſoit ici de donner une idée de l'affection hyſtérique, j'emprunterois volontiers la définition qu'en a donnée un Auteur des plus recommandables *(k)*, & je pourrois dire avec lui que, ſous le nom de cette maladie, on peut en comprendre pluſieurs : *Morbus ille aut potiùs morborum cohors, quam per vocem affectionis hyſtericæ interpretantur veteres.* Et, en effet, cette foule de ſymptômes, ſous laquelle cette maladie a coutume de paroître, l'incertitude & le caprice de ſa terminaiſon, & la difficulté de la vaincre, ont ſi fort étonné ceux qui s'étoient propoſé d'en démêler la cauſe, qu'après y avoir échoué pluſieurs fois, ils ſe ſont contentés d'en tracer le portrait à l'aide des différentes couleurs ſous leſquelles il a plu à un chacun de nous la préſenter. Toutes ces difficultés ſubſiſteroient encore, & la maladie dont il s'agit, ſeroit encore au nombre de celles qui n'ont pas ſubi les loix de la théorie, ſi l'obſervation pratique ne l'y eût ſoumiſe en nous montrant que tous les phénomènes qu'elle produit, & qui paroiſſent à pluſieurs ſi irréguliers, ne ſont que des rayons différens qui aboutiſſent à un centre commun.

(k) Hoffman, *Tractatus de malo hyſterico, lib. II, ſect. I, cap. IV.*

L'obſervation ſera toujours pour nous une route aſſurée qui nous conduit à la connoiſſance parfaite des maladies, puiſqu'elle a été de tous les temps la bouſſole de la pratique raiſonnée; elle eſt le terme où doit tendre le Médecin, le ſeul but où il doit rapporter toutes ſes connoiſſances: c'eſt elle enfin qui a formé l'Art, & qui répond de ſa conſervation.

Il ſeroit par conſéquent ſuperflu de nous arrêter ici à des définitions vagues & empruntées; on en connoît déjà l'inſuffiſance & les défauts. Écoutons l'expérience qui ſeule nous inſtruira, &, en marchant ainſi à la faveur de ſon flambeau, nous apercevrons des traits qui nous découvriront au naturel le vrai que nous cherchons, en nous montrant le faux que nous voulons éviter.

Dans le courant de l'année 1744, Mademoiſelle Authemant, âgée de dix-neuf ans, d'un tempérament bilieux & ſanguin, fut attaquée ſubitement d'une douleur violente au gros doigt du pied droit, qui lui ôta d'abord le ſommeil & l'appétit. Cette douleur ſe ſoutint ainſi pendant un mois, & elle n'augmenta que pour lui cauſer une foibleſſe dont elle ne revint qu'après bien des cordiaux de toute eſpèce, pour entrer dans des convulſions affreuſes, accompagnées de ſymptômes auſſi ſinguliers que terribles. Si on pinçoit légèrement quelque partie de ſon corps, ſi on verſoit deſſus une ſeule goutte d'eau, le mal redoubloit avec une fureur capable d'alarmer. C'étoit une machine détraquée, où tout alloit à l'aventure par ſauts & par bonds avec une irrégularité qu'on ſent mieux

qu'on ne l'exprime. La ſaignée arrêta le cours de ce déſordre ſans fixer celui des eſprits effarouchés, & le délire parut avec une hémiplégie qui occupoit tout le côté droit ; le bras étoit plié ſur la poitrine, ſans qu'il fût poſſible de l'étendre d'une ligne ; le ventre étoit tendu & relevé en dos-d'âne tout le long de la ligne blanche ; la cuiſſe & la jambe faiſoient par leur roideur une pièce continue : elle reſta onze jours dans cet état, ſans prendre d'alimens, la mâchoire & la langue ayant part à cette hémiplégie.

Pluſieurs Médecins, aſſemblés à ce ſujet, convinrent que cette maladie tiroit ſon origine de l'*érétiſme* des nerfs, comme de la ſéchereſſe des liquides, & qu'elle ne pouvoit être combattue que par les humectans ; les bains agirent d'abord avec quelque ſuccès, puiſqu'ils diſſipèrent le délire ; on ne vit plus de crachement de ſang, de vomiſſemens, des ſuffocations & autres ſymptômes qui ſurvinrent après la ſaignée, mais ils ne rendirent point la ſoupleſſe aux membres paralyſés.

Il étoit bien difficile à une fille d'un caractère vif & très-ardent, de ſe maintenir dans les bornes d'un régime ſévère, de prévoir bien des accidens, & de détourner les penſées fâcheuſes qui, en affectant ſon eſprit, portoient coup à ſa guériſon ; auſſi étoit-elle en butte à divers paroxiſmes, dont un fut ſi violent, qu'on déſeſpéra de ſa vie : elle étoit plongée dans un aſſoupiſſement léthargique ſi profond, qu'une épingle enfoncée dans la chair, étoit inacceſſible à ſes ſens ; les plus forts

forts irritans n'opérèrent qu'après douze jours, quand une hémorragie du nez, débarraſſant le cerveau d'un ſang épais, noir & gluant, en détruiſit la cauſe. Le feu des entrailles, que la privation totale de tout aliment avoit allumé pendant cet intervalle, dépouilla la langue de ſa première peau, & la rendit paralytique.

Huit années entières s'écoulèrent ainſi dans une alternative de chutes & de rechutes; preſque à chaque mois il falloit la ſaigner, ce qui procuroit conſtamment le délire & des convulſions affreuſes. Dans ces triſtes conjonctures elle me fut confiée; l'ouvrage étoit pénible, & je ne l'aurois jamais entrepriſe, ſi je n'avois été animé par l'envie de m'inſtruire & par une eſpérance ſecrette du ſuccès, que je ne pouvois attribuer qu'au deſir que j'en avois conçu.

Une ébullition de ſang qui augmentoit ſenſiblement, avec des taches qui imitoient aſſez celles de la rougeole, & la fièvre, loin de me rebuter à l'entrée de ma carrière qui fut le 6 Novembre 1752, m'engagèrent à redoubler mes ſoins. Je crus d'abord que la ſaignée calmeroit cet orage, mais à peine le ſang ſortit de la veine, que les facultés d'un œil, d'une oreille, du nez, de la bouche & de la langue, lui furent ravies par les convulſions, ainſi que de toutes les autres parties du côté droit qui, par leur roideur, ne firent plus qu'une pièce continue.

Quoique ces déſordres, dont le récit effraie, fuſſent d'une moindre conſéquence que ceux que la ſaignée

avoit prévenus, il ne fallut pas moins les calmer; pour cet effet, je recourus aux bains domeſtiques tièdes & à l'eau de poulet. Je ne regardai point la rigueur de la ſaiſon comme un obſtacle à l'emploi de ces remèdes, & je ne me trompai pas; car à peine fumes-nous arrivés au deuxième jour de ce régime, que nous entendimes des éclats très-douloureux dans les *inteſtins*, peu de temps après dans la cuiſſe : ces éclats reſſembloient aſſez au froiſſement d'un parchemin fort ſec, ou au bruit, quoique beaucoup plus fort, des phalanges des doigts rudement déplacées. Je conclus que ces éclats ſi agréables pour moi dans ces circonſtances, prenoient leur ſource dans l'impulſion violente & ſenſible du ſang & des eſprits qui forçoient leur paſſage dans ſes canaux fermés & racornis. Le lendemain la force du ſang détruiſit bruſquement ſa réſiſtance dans le bras qui, en éclatant, ſe mouvoit contre les parois de la baignoire; de cette manière, cette fille ſe retira du bain avec le ventre, la cuiſſe & les bras flexibles, quoique paralyſés : mais le délire parut accompagné de circonſtances auſſi irrégulières que celles dont j'ai déjà parlé.

Son viſage étoit riant, ſon humeur agréable; elle tutoyoit indifféremment les uns & les autres: les facultés de ſa main droite étant interdites par la paralyſie, elle peignoit avec la gauche, & brodoit avec une dextérité incroyable; les productions de ſon eſprit n'étoient pas moins ſurprenantes que celles de ſa main: elle nous récitoit des vers où l'on remarquoit toute la délicateſſe

poſſible, quoiqu'ils fuſſent ſes premiers nés *(l)*. Ce délire ingénieux & divertiſſant étoit périodique, & revenoit quelquefois irrégulièrement; dans un délire ſubſéquent, elle ſe ſouvenoit de tout ce qu'elle avoit dit dans celui qui l'avoit précédé. Sa mémoire la ſervoit au mieux; elle redemandoit ſa plume, ſon fil & ſon aiguille, pour finir les ouvrages qu'elle avoit ébauchés, & faiſoit toutes ces choſes d'un air aiſé, naturel & tranquille. Je laiſſe aux Phiſiologiſtes le ſoin d'expliquer les effets étonnans & variés de ce délire; comme auſſi de décider ſi l'enthouſiaſme poëtique n'eſt pas une eſpèce de délire: car cette fille, rendue à ſon état naturel, ne ſavoit pas faire un vers, tandis que, dans le paroxiſme, elle en faiſoit à milliers.

Cette héroïne fut en proie à de pareilles vexations juſqu'au mois de Juillet de l'année ſuivante; auquel temps la chaleur, plus conſidérable qu'elle ne l'eſt communément dans cette ſaiſon, ayant fomenté chez elle une étrange effervescence, lui procura un nouveau ſymptôme. Le ſang rudement fouetté dans les vaiſſeaux, dont les tuniques étoient en contraction, fit bruſquement irruption au jour périodique dans la matrice, & ſuinta à travers l'œil paralyſé & les vaiſſeaux entamés du crâne, de l'oreille, du nez, du nombril, du jarret & du pied, toujours du côté racorni, ce qui donna lieu à la catalepſie.

Pour combattre enfin cette hydre, dont les têtes renaiſſoient chaque jour, il fallut oppoſer aux armes,

(l) Ariſtote avoit déjà obſervé que ces malades avoient toutes de l'eſprit.

dont je m'étois ſervi juſque-là, de plus puiſſantes encore, pour m'aſſurer de ſa défaite; & ce fut à la faveur de la diète blanche, des glaçons qui ſe fondoient dans ſa bouche ſans en ſentir le froid, des bains domeſtiques de dix à douze heures par jour, pendant dix mois entiers (ce temps ne ſera pas trop long ſi on conſidère que pendant neuf ans le mal n'avoit eu que de très-petits intervalles), à la faveur, dis-je, de ces humectans, j'eus la ſatisfaction de voir ceſſer les convulſions; les membres érétiſés éclatèrent avec moins de douleur, & les éclats des meninges diſſipèrent le délire. La Nature ſurchargée ſe débarraſſa pour lors par le vomiſſement d'une matière limoneuſe, & le ſommeil, que les narcotiques avoient en vain rappelé, revint. Le ſang avoit donc perdu de ſa fougue; mais ſon épaiſſiſſement & ſa ſéchereſſe formoient encore des obſtacles au flux menſtruel. Ce fut dans cet inſtant critique que je plongeai la malade dans le bain; cette évacuation fut ſi abondante, que l'eau en fut teinte: la puiſſante harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau, de l'œil, de la mâchoire, de l'oreille & du nez, par pluſieurs petits éclats qu'elle procura *(m)*, & les rudes ſecouſſes d'une

(m) M. Roger ſe récrie ſur ces éclats, & ſe plaint avec mépris de ce qu'il n'en comprend pas le mécaniſme, dans une Thèſe qu'il ſoutint à Montpellier en 1758*. Il me ſemble cependant que je me ſuis aſſez bien expliqué dans la Relation de cette maladie, que je fis imprimer en 1754, pour me faire entendre de tous les Phiſiologiſtes.

* *Tentamen de vi ſoni & muſices in corpus humanum.* Montpellier, année 1758.

voiture choisie, rendirent au bras & à la jambe paralysée, la liberté de leurs mouvemens, tout comme aux parties intérieures du bas-ventre, la libre circulation des liqueurs par les mêmes éclats, quoique plus douloureux : c'est par ces voies que cette Demoiselle fut comme miraculeusement rétablie.

Nous ne déguiserons pas la vérité, & nous dirons avec franchise qu'elle ne jouit de sa santé que pendant un an ; la Nature, toujours industrieuse, voulut se reposer sans doute, & se préparer des forces pour soutenir de nouveaux efforts : cette convalescente fut attaquée à cette époque d'une nouvelle maladie, d'autant plus redoutable pour elle, que la délicatesse de son sexe & une modestie naturelle, la rendoient effroyable à son esprit. Ce fut une rétention d'urine que rien ne pouvoit soulager ; il fallut de nécessité recourir aux secours de la Chirurgie pour lui sauver une vie qu'elle eût voulu perdre tant de fois. La sonde écarta le danger, mais elle ne put

---

Je répéterai volontiers la leçon à ce Médecin, en lui disant que le son de cet instrument agissoit sur le cerveau par la continuité des filets nerveux dont la membrane du timpan est composée, & que, par les vibrations qu'il procuroit sur cet organe, il y rappeloit le cours du sang & des esprits, ce qui procuroit ces éclats douloureux que je ne pouvois mieux désigner qu'en les comparant au bruit du froissement d'un parchemin fort sec, ou à celui des phalanges des doigts, rudement déplacées ; toutes les parties voisines du cerveau reçurent les mêmes impressions. Qu'il cesse donc d'être surpris si l'œil éclata à son tour & avec douleur, s'il reprit ses fonctions, & si la mâchoire, le nez & la langue, profitèrent du même avantage.

remédier à la cauſe qui le procuroit; des corps étrangers qui ſe préſentoient au canal de l'urètre, mettoient un obſtacle invincible à l'écoulement des urines: celles-ci devinrent bourbeuſes; elles charrièrent des graviers & des morceaux de membranes; les douleurs devinrent toujours plus vives, lorſqu'une pierre ſe préſenta au paſſage: quelles douleurs, quels tourmens & quels efforts! Il fallut pourtant y réſiſter & ſoulager la Nature par tous les ſecours de l'Art. Cette pierre ſortit enfin enveloppée d'un kiſte; elle eſt de la figure & de la groſſeur d'une châtaigne blanche; elle entraîna avec elle des portions de membranes de pluſieurs figures, & une grande quantité de grumeaux de ſang.

Une fois débarraſſée de ce fardeau, elle ſe crut guérie, & qui ne s'en ſeroit pas flatté! Ces portions de membrane, ſemblables à des morceaux de parchemin trempé, continuèrent à ſe détacher par de légères douleurs, & ſortirent journellement avec les urines; l'uretère du côté droit s'exfolia à ſon tour, & ſortit tout entier par la même voie, mais les douleurs & la difficulté d'uriner augmentèrent, & le canal fut bouché pour la ſeconde fois. Alarmé de nouveau par le ſoupçon d'une ſeconde pierre, il fallut revenir à la ſonde qui nous aſſura du contraire, puiſqu'un corps plus mou ſe préſenta au paſſage. Je ne doutai plus alors que ce ne fût la membrane interne de la veſſie qui, s'étant détachée par la même exfoliation, s'étoit repliée ſur le ſphincter; n'en fut-il pas de même des inteſtins qui, dans un autre temps, ſe dépouillèrent

de leur tunique interne, que nous vimes ſortir par le rectum ; l'œſophage, la trachée-artère & la langue ne s'étoient-elles pas dépouillées à leur tour ? Inſtruit par conſéquent de ce qui ſe paſſoit dans la veſſie, il ne fut plus queſtion que de trouver les moyens d'y remédier, en aidant la Nature à ſe débarraſſer de ce ſecond fardeau. Les injections me parurent les remèdes les plus convenables ; j'en fis faire de pluſieurs ſortes, après en avoir éprouvé l'action ſur des morceaux de ces pellicules que je gardois toujours précieuſement : celles de l'eau de Barrège méritèrent la préférence ; on fit des injections pendant trois jours & trois nuits, la criſe fut douteuſe ; la malade fut réduite à toute extrémité, puiſque je me vis forcé de recourir aux cordiaux : mais elle triompha au moment qu'elle paroiſſoit ſans reſſource. L'injection détacha trois champignons, que différens replis de la membrane interne de la veſſie avoient formés, & enſemble la membrane interne du ſphincter, qui ſortit toute entière en ſubſtance & en figure. Un Chirurgien, Lithotomiſte de la plus grande réputation (M. Pamard), Anatomiſte par goût & par état, examina ſcrupuleuſement toutes ces parties ; il convint avec moi qu'elles étoient réellement celles que j'avois ſuppoſées ; il reconnut la membrane interne de l'uretère, celle du ſphincter, & les portions membraneuſes de la veſſie, & fut tout auſſi ſurpris que moi, de voir la Nature victorieuſe produire de pareils effets : la malade revint de ſa foibleſſe ; elle reprit pour-lors une nouvelle ſanté qui depuis n'a jamais été altérée.

Quelle gloire pour la Médecine de pouvoir étaler des merveilles de cette eſpèce ! Quelle preuve en même-temps plus ſolide du ſyſtème que je propoſe ! Le racorniſſement des fibres ne ſera donc plus conteſté, puiſqu'il ſe montre aujourd'hui à nos yeux ; les remèdes anti-hyſtériques ou anti-ſpaſmodiques ne ſeront donc plus appelés tels ! La demoiſelle Authemant nous annonce elle-même que ce ſont de vrais poiſons, & ſon exemple publiera à la Poſtérité l'efficacité des remèdes contraires.

Il eût été bien plus avantageux pour la demoiſelle Majot, que M. Laugier ſon Médecin, eût été inſtruit de cette cure ; cette Demoiſelle n'auroit point péri miſérablement ſous ſes yeux. Ce fut en 1760 que parut mon premier *Eſſai ſur les Vapeurs*, dans lequel la cure de mademoiſelle Authemant eſt rapportée ; & on lit dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1761, l'hiſtoire de la maladie & de la mort de la demoiſelle Majot, que je vais rapporter toute entière, avec ſes longueurs & ſes défauts, pour que l'on juge, d'après le parallèle de ces deux maladies, le différend qui partage les Médecins.

HISTOIRE d'une Maladie ſpaſmodique, dans laquelle la Perſonne qui en fait le ſujet, a ſouffert trois cents ſaignées pendant l'intervalle de deux ans & deux mois, par M. Laugier, Médecin à Pelliſſane en Provence.

« Le tableau de cette maladie préſente deux caractères différens (nous dit naïvement M. Laugier), quoi-» que les traits, ſous leſquels elle ſe montre, ſoient aſſez ſouvent

ſouvent reſſemblans & beaucoup analogues les uns aux «
autres. Un enchaînement de ſymptômes les plus variés «
& ſouvent confondus les uns dans les autres, n'a pas em- «
pêché de diſtinguer leur véritable ſource, & de regarder «
le tout comme une véritable épilepſie hyſtérique, d'au- «
tant plus terrible & opiniâtre, qu'elle a été abandonnée «
pendant quelque temps au caprice & à la bizarrerie de «
celle qui en fait le triſte ſujet, quoique digne d'un ſort «
plus heureux par tous les avantages & les faveurs que «
la Nature ſembloit avoir réunis en ſa perſonne. «

Vers le commencement de Septembre 1758, la «
demoiſelle Majot, native de S.t Maximin en Provence, «
âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament ſanguin & «
mélancolique, d'un eſprit vif & prompt, d'un naturel «
gai, badin & enjoué, étant à Peliſſane chez ſes parens, «
eut une frayeur ſi conſidérable, qu'il en réſulta la ſup- «
preſſion de ſes règles. Le 4 du même mois elle tomba «
dans un accident épileptique des plus effrayans, qui «
fut ſuivi de deux autres auſſi forts. Le même jour, on «
aperçut des mouvemens convulſifs, écume à la bouche, «
ſecouſſes violentes, contorſions aux lèvres & à tous «
les membres; le lendemain, oppreſſion laborieuſe, «
ſuffocation menaçante, efforts fréquens & ſoutenus de «
la poitrine: peu de jours après, on envoya à Salon, «
chercher M. Barthone, Médecin, dont le mérite & les «
connoiſſances dans ſon Art, lui ont acquis depuis long- «
temps l'eſtime & la conſidération de tout le monde, «
& à qui je ſuis redevable des Mémoires qu'il a bien «

» voulu me communiquer ſur le connencement de cette » maladie. Ce Médecin arrive, & trouve la malade dans » l'intervalle de ſes paroxiſmes & dans un calme ſi conſi- » dérable, qu'il eut de la peine à ſe perſuader qu'elle » fût le ſujet de ſon voyage; mais il ne jouit pas long- » temps de cette agréable erreur: car, tandis qu'il donnoit » cours aux réflexions que lui faiſoit naître le récit des » accidens paſſés, il fut témoin d'une attaque des plus » violentes qui ſe montra encore par les agitations les » plus fortes, mouvemens irréguliers, contractions ſpaſ- » modiques, oppreſſion ſuffocante, étranglement, écume » à la bouche; dès-lors il ne balança plus à croire qu'il » y avoit alliage d'épilepſie *(n)* avec les vapeurs hyſté- » riques. C'eſt pourquoi, afin d'aller au plus preſſé, il » fit faire des ſaignées que l'on réitéra en fort peu de » temps. La malade reprit l'uſage de ſes ſens, & recouvra » la liberté des fonctions de l'eſprit; elle fut purgée enſuite » & émétiſée: les accidens continuèrent à fort peu de » diſtance & d'intervalle; puis ils augmentèrent juſqu'au » point que la malade tomba dans un aſſoupiſſement » mortel; on lui appliqua pour-lors les véſicatoires qui » n'opérèrent rien *(o)*, car elle ne ceſſoit de jouer un rôle » que pour en commencer un autre.

(n) Fauſſe croyance de la part de ce Médecin; car jamais l'épilepſie ne ſe complique avec l'hyſtéricité, mais celle-ci joue ſouvent l'épilepſie.

(o) Le début de M. Barthone nous aſſure déjà l'incurabilité de cette maladie, puiſqu'il ajoute à la première cauſe, pluſieurs degrés

Les bains, les anti-épileptiques, les légers apéritifs, « les céphaliques, ont été proposés & en partie com- « mencés; mais l'inconstance de la malade & son opiniâ- « treté, rendirent le tout infructueux. M. Joannis, Mé- « decin d'Aix, qui jouit d'une grande réputation, & plu- « sieurs autres, ont été consultés à ce sujet; mais tous « leurs efforts ont été inutiles par les mêmes raisons : tout « cela s'est passé dans l'intervalle de cinq à six mois, «

Lorsque je fus appelé auprès d'elle, & ce fut dans « le mois d'Avril 1759, la malade étoit à cette époque, « assise sur son lit, avec un air tranquille, ne paroissant « avoir de malade qu'un visage pâle, mais d'ailleurs peu « défait, ni décharné; des yeux vifs & animés s'allioient « à un air de vivacité qui trahissoit, & sembloit démentir « sa situation: elle étoit dans un moyen embonpoint; sa « structure paroissoit être forte & vigoureuse, jouissant de « beaucoup d'élasticité & de ressort, ce qu'il faut absolu- « ment supposer pour qu'elle eût pu résister à tant d'assauts. « Je trouvai le pouls plein, fréquent & déployé, la main « fort chaude & la peau du bras un peu moite; on me « rendit fort en gros ce qui s'étoit passé à ce sujet : « tandis que je réfléchissois un peu sur le tout, il sembla « que la malade ne voulût pas me laisser conclure sur « son état d'après mes seules idées, mais m'en faire juger « par mon propre témoignage. C'est pourquoi je devins « dans le moment spectateur d'un de ses paroxismes; «

---

de force qui la rendirent dans la suite inaccessible à l'action des remèdes les plus puissans.

» elle ferme les yeux, baisse la tête, tombe sur son chevet, » alonge les bras, ramasse & fléchit les doigts dans la » main, & perd toute connoissance : la respiration baisse » un peu, mais le pouls se soutient dans le même état, » & insensiblement s'élève plutôt que de s'affoiblir; » jusque-là je pris cet accident pour un de ceux qui » caractérisent les vapeurs hystériques : depuis, lorsqu'elle » sortoit de ces mêmes évanouissemens vaporeux, elle » en revenoit fort tranquille & comme d'un songe ; assez » souvent même elle prévenoit son monde, & faisoit ses » adieux d'un ton badin : lorsqu'il entroit quelqu'un qui » faisoit sur son esprit une impression au-dessus de l'or- » dinaire, & qu'elle n'étoit pas accoutumée de voir tous » les jours, elle tomboit dans son paroxisme, qui ne » duroit guère plus d'un demi quart-d'heure, & qui, » hors de ces momens-là, reparoissoit plusieurs fois par » jour, & duroit davantage.

» On me fit observer qu'il y avoit chez elle un fonds » de phtisie héréditaire, qu'elle ne mangeoit que des » choses de haut goût, bizarres & de fantaisie. J'y re- » tournai le lendemain, &, après avoir fait bien des » réflexions sur un pareil désordre, je compris qu'il y » avoit à combattre *un embarras dans le cerveau, un sang* » *âcre, sec & couenneux, le genre nerveux racorni, obstrué,* » *irrégulièrement ému, sorti de son ton naturel, pincé,* » *aiguillonné & grossièrement frotté par des liqueurs trop* » *arides, ce qui ne pouvoit se faire qu'avec de très-légers* » *apéritifs, par rapport à la délicatesse des nerfs, les*

tempérans, calmans, humectans & balsamiques. C'est « dans cette intention que je proposai de faire respirer « à la malade un air champêtre, de prendre les bains, le « lait, le petit-lait, les bouillons de poulet, de tortue, « les crêmes de riz & autres farineux, de leur joindre « les anti-épileptiques dans un temps, les anti-hystériques « dans un autre; comme la poudre de gutette, celle de « castor & autres de la même classe *(p)*: mais de tout « cela, il n'y a eu que l'ordonnance du lait qui ait été « exécutée jusqu'à la fin, & qui, dans certain temps, a « fait presque seul toute sa nourriture. «

Comme nous étions pour-lors dans la belle saison, « les saines & douces impressions de ce temps, jointes « à celles du lait, firent éloigner les paroxismes; la malade « put sortir du lit & s'asseoir sur un fauteuil où je la trouvai « un jour avec la respiration laborieuse: elle demeura « dans cet état pendant quelque temps; mais un jour « qu'elle voulut passer de son appartement dans un autre, « pour voir de sa fenêtre passer la procession de la Fête- « Dieu, elle en fut si incommodée, que tous les accidens « reparurent; elle essuya ensuite une colère assez vive, « parce qu'on lui reprochoit ses imprudences: la révo- « lution fut si grande, que les symptômes augmentèrent « avec plus de force, & parurent devenir mortels. Les « choses se soutinrent dans cet état jusqu'aux chaleurs de «

(p) On ne peut pas mieux conclure que M. Laugier sur l'état de cette Demoiselle, aux anti-hystériques près, puisqu'il a reconnu le racornissement; mais suivra-t-il les indications qu'il propose?

» l'été, auquel temps parut la catalepsie; dans ces paroxismes, son corps étoit froid, & son visage étoit d'une couleur cendrée & d'une pâleur mortelle: la respiration étoit sourde & profonde, remuant à peine le feu d'une chandelle; le pouls étoit moins sensible & plus concentré qu'à l'ordinaire. Dans ces premiers accidens, & dans ceux qu'elle avoit essuyés aux mois de Juillet & Août de la même année, elle en sortoit toute brisée, ce qui n'arrivoit pas dans ceux qui étoient simplement vaporeux.

» On s'aperçoit aisément que les signes épileptiques, qui se sont montrés avec tant de violence au commencement, sont très-rares depuis quelque temps; plus de convulsion, contractions spasmodiques, écume à la bouche, du moins sont-ils très-rares. Aujourd'hui un mal de tête aigu, vif & pénétrant, jette la malade dans des agitations & des assauts étonnans: elle demande dans le fort de ses souffrances de lui ceindre & serrer fortement la tête, en quoi elle semble trouver un peu de soulagement; elle la penche & l'appuie en avant sur un carreau, sur lequel elle donne de grands coups, & se précipite à reprises réitérées. La compression de ce côté-là dans le cerveau, étant portée à son comble, elle étend ses coups jusque dans la source des organes, du mouvement & des sens; c'est pourquoi la malade tombe dans son paroxisme, devient immobile pendant quelques minutes, & n'en revient que pour entrer dans la suffocation.

C'eſt ici où l'eſprit humain a de la peine à concevoir «
comment il étoit poſſible que cette pauvre créature pût «
ſoutenir un ſi terrible travail ; qu'on s'imagine tout ce «
que peuvent faire des efforts & des mouvemens les plus «
robuſtes ; ce ſont ceux que mettoit en uſage notre ma- «
lade pour débarraſſer ſa poitrine ; on la voyoit quelque- «
fois s'élever de deux pieds au-deſſus de ſon lit, ce qui «
duroit pendant demi-heure plus ou moins ; ſa ſituation «
étoit ſi pénible & ſi touchante, que tous ceux qui reſ- «
toient auprès d'elle, ne pouvoient y réſiſter. Quels «
ſecours porter à cet état de danger & de ſouffrance ! Il «
ne pouvoit y en avoir que de palliatifs, ou de ceux qui «
n'ont d'autre mérite que de ſoulager pour un moment. «

Depuis le commencement de la maladie, on étoit en «
uſage de la faire ſaigner au bras, & on l'a fait juſqu'à la «
fin. Quelque répréhenſible que fût cette conduite, que «
tous les Médecins ont blâmée & condamnée, elle n'a «
pas moins été ſuivie à la honte de ceux qui ont applaudi «
à cette manœuvre ; dans le calme, la Demoiſelle con- «
ſentoit à n'en plus faire : dans les orages, elle auroit «
mis le feu à la maiſon ſi on la lui eût refuſée. Elle «
diſoit : *J'ouvrirois moi-même la veine avec les dents ou* «
avec un couteau, ſi je ne pouvois pas faire autrement. «
On auroit bien pu trouver des moyens de paſſer outre, «
ſi le Chirurgien qui la voyoit, avoit eu aſſez de doci- «
lité pour ſeconder l'intention des Médecins qui ne «
ceſſoient de lui repréſenter le danger de cette manœuvre ; «
mais une ridicule ignorance, ſecondée par beaucoup «

» de présomption, une foiblesse condamnable ou une
» complaisance mal placée, l'ont toujours emporté sur
» le bien de la malade & sur le devoir du Chirurgien :
» cela est si vrai qu'elle sembloit être soulagée après la
» saignée, mais, après quelques momens, il falloit y
» revenir, ce qui arrivoit en certains temps, presque
» toutes les nuits.

» Le sang qu'on lui tiroit, étoit dissous, séreux; il
» présentoit un fond jaunâtre dans lequel surnageoit un
» très-petit *coagulum.* Dans les différens reproches que
» je faisois à la malade sur l'inutilité & le danger de tant
» de saignées qui, en épuisant ses forces, portoient un
» coup mortel, je lui dis un jour, que puisqu'elle vouloit
» absolument se faire saigner, elle préférât la saignée du
» pied qui alloit aux deux fins, c'est-à-dire, au soulage-
» ment qu'elle desiroit & à la révulsion qui pourroit
» débarrasser la tête & la poitrine; cette saignée fut exé-
» cutée quelquefois avec succès, puisqu'elle avoit reculé
» le paroxisme : mais, soit que ce ne fût pas du goût
» du Phlébotomiste, soit que l'on eût beaucoup de peine
» à la pratiquer, on n'en a guère fait plus de trois
» ou quatre pendant tout le temps que j'ai suivi cette
» maladie.

» Lorsque la malade sortoit d'un paroxisme de suffo-
» cation, elle sentoit un feu dans le gosier; elle demandoit
» à boire avec empressement : pendant toute sa maladie,
» le sommeil a toujours été fort difficile malgré le sirop
» de pavot blanc dont elle faisoit usage à l'insu des
Médecins;

Médecins; car il faut obferver qu'auprès de cette ma- «
lade, les Médecins n'avoient que la voie de la repré- «
fentation, & fouvent avoient-ils la mortification de ne «
voir rien exécuter de ce qu'ils prefcrivoient *(q)*. «

Pour ce qui eft de fon régime, on avoit beau lui «
dire de s'abftenir de tous les alimens de haut goût, elle «
ne mangeoit que du jambon, des harengs falés, du fau- «
ciffon & autres de cette efpèce; fa boiffon n'étoit que «
du vin blanc, dont elle a bu une quantité étonnante: «
elle faifoit brûler du fucre dans l'eau de canelle, & «
l'avaloit ainfi. On avoit beau lui repréfenter le danger «
de ce breuvage, fa paffion l'emportoit fur toutes les «
repréfentations; fes boyaux fouffroient tellement de «
ce régime, qu'elle n'alloit à la garde-robe que tous les «
huit jours: auffi le ventre étoit toujours gros, tendu & «
élevé; fes urines n'ont jamais rien eu de particulier, fi «
ce n'eft d'être fort crues: fes jambes étoient maigres «
& décharnées; fon humeur étoit toujours gaie, & cette «
gayeté rempliffoit les courts intervalles de fes douleurs «
qui, pendant plus d'un an, étoient périodiques, c'eft- «
à-dire, de deux nuits l'une. La fièvre ne l'a jamais «
quittée pendant tout le temps que je lui ai donné mes «

(q) On cherche inutilement des excufes dans l'opiniâtreté de ces fortes de malades; car nous favons que leur indocilité prend fa fource dans la timidité du Médecin qui ne fait pas fe faire obéir: il vaut mieux en pareil cas abandonner les malades à leur malheureux fort, pour ne pas fe rendre refponfables de mille complaifances criminelles qui font toujours foupçonner l'infuffifance de l'Art.

» foins; elle fe foutenoit en chaud pendant le jour, elle » diminuoit fur le foir, & laiffoit enfuite la malade dans » un état de glace pendant la nuit *(r)*.

» Quelques-unes des particularités de cet état, c'eft » que la fenêtre de fa chambre qui regardoit l'oueft de » Pelliffane, bornée par un bâtiment voifin, ouverte ou » fermée un peu plus qu'il ne falloit, l'incommodoit » beaucoup, jufqu'à la faire évanouir, par la raifon fans » doute que l'impreffion de l'air fur fes nerfs, étoit alors » trop vive, comme par celle d'un plus grand jour qui » affectoit trop vivement la rétine *(f)*. Elle étoit toujours » à la même place dans fon lit, &, fi on vouloit l'en » tirer, elle s'évanouiffoit & tomboit immobile. Je voulus » une fois faire plonger fes pieds dans l'eau tiède pour » effayer de dégager la tête; mais à peine l'eut-on » portée fur le devant de fon lit, qu'elle tomba dans » fon paroxifme.

» Quoiqu'elle mangeât beaucoup ordinairement, elle » a refté quelquefois deux jours fans prendre aucun » aliment; foit qu'elle fût alors dans fon paroxifme, ou » que l'accablement où elle étoit, lorfqu'elle en fortoit, » lui laiffât cette indifférence pour les alimens, elle feroit » morte d'inanition, fi le lait, qu'elle a toujours affez

---

(r) Cette fièvre étoit fans doute fpafmodique; il paroît évidemment que le Médecin ne l'a pas connue.

(f) J'ai connu une Vaporeufe invétérée qui a vécu long-temps dans les ténèbres d'une chambre fermée, ne pouvant fupporter fur la rétine trop fenfible, l'impreffion des rayons lumineux.

bien pris, ne l'en avoit préſervée, & ne lui avoit tenu «
lieu d'aliment. Lorſqu'elle ſortoit de ſon paroxiſme, «
elle ouvroit les yeux, mais elle ne voyoit que long-temps «
après, à meſure qu'elle reprenoit ſes eſprits : un ton «
de voix un peu trop fort & trop long-temps ſoutenu, «
faiſoit des impreſſions douloureuſes ſur ſes oreilles. «

Il arrivoit ſouvent que les douleurs de tête la «
plongeoient dans un délire ſingulier pendant vingt- «
quatre heures ; c'eſt pendant ce délire qu'elle portoit «
la main au front, comme pour vouloir en arracher «
ce qu'elle y ſentoit de poids & d'embarras. Dans le «
fort de ſes ſuffocations, elle portoit la main vers le plis «
du bras, pour faire entendre qu'elle vouloit être ſaignée : «
ſi on tardoit trop à lui obéir, elle ſe fâchoit vivement «
contre le Chirurgien. Lorſque, pendant ſes accidens, «
la malade entroit dans la catalepſie, elle reſtoit dans la «
même attitude pendant tout l'accident. Si elle étoit «
aſſiſe ſur ſon fauteuil ou ſur ſon lit, un bras levé en «
l'air, quelque choſe dans la main, la tête baiſſée ou «
levée, les jambes fléchies ou alongées, elle reſtoit «
dans le même état, ainſi que des autres poſitions que «
le haſard nous préſentoit. Il arrivoit ſouvent que, ſi «
elle commençoit à prononcer un mot quand l'accident «
la prenoit, elle ne manquoit pas de le finir après ; «
comme, par exemple, voulant prononcer *mouchoir,* «
elle diſoit *mou,* & en ſortant de ſon paroxiſme, elle «
finiſſoit *choir :* elle avoit en outre, un air ſi intéreſſant, «
une converſation ſi agréable, que tout le monde «

» s'empressoit de lui faire compagnie. Lorsqu'elle étoit » dans son attitude cataleptique, si on touchoit sa main ou » ses pieds, on lui voyoit tout de suite remuer la tête; elle » a rendu très-souvent des gorgées de sang par la bouche » & sans efforts : l'état de paresse des entrailles nous » avoit souvent obligés à recourir aux purgatifs; mais » les selles n'étoient pas pour cela plus rangées *(t)*. Le » sang qu'on tiroit de la veine sur la fin de la maladie, » n'avoit presque plus de consistance ni de couleur natu- » relle. Cet étrange mal de tête & la suffocation, devenus » périodiques, se soutinrent ainsi depuis 1759 jusqu'à la » fin de 1760. Enfin, les derniers jours d'Octobre de » cette même année, cette pauvre martyre sentit des » douleurs très-vives dans le ventre; elle poussoit les » hauts-cris; ses gencives & sa bouche se noircirent : » elle tomba dans un sommeil léthargique, & mourut le premier Novembre ».

Les différens tableaux qu'offre à la réflexion, la peinture de cette maladie, étonneroient l'esprit humain, si les affections spasmodiques ou nerveuses ne nous montroient pas tous les jours des exemples de cette espèce. Nous remarquerons seulement que ces maladies, tout effrayantes qu'elles sont, résistent cependant le plus, &

(t) Vouloir remédier à une constipation aussi opiniâtre par des purgatifs, ce n'est pas redresser la Nature, mais bien la seconder dans ses écarts, puisqu'en augmentant ainsi l'excès de chaleur qui durcit les excrémens & cette roideur des fibres intestinales, on doit être assuré de favoriser ce symptôme.

que ces ſortes de malades ſuccombent le moins. La demoiſelle Majot nous en fournit la preuve, puiſqu'elle a tant traîné, & qu'elle eſt morte enfin d'une maladie étrangère à celle qu'on auroit dit devoir l'emporter à tout inſtant; car, ſi on avoit fait l'ouverture de ſon cadavre, on auroit trouvé infailliblement les entrailles gangrénées ou ſcorbutiques.

Voilà le triſte tableau d'une maladie hyſtérique dans ſa funeſte terminaiſon. Les Médecins qui en ont été chargés, tous ceux qui ont été conſultés, ne ſont pas plus reſponſables de cette mort, que le Chirurgien qui a été innocemment ſon bourreau; puiſque les uns & les autres ont ſuivi la route que nos Pères nous ont tracée, il eſt à eſpérer que tant d'exemples répétés apprendront enfin à s'en frayer une nouvelle. L'inefficacité des remèdes que l'on avoit mis en uſage dans le début de la maladie de la demoiſelle Majot, avoit fourni à M. Laugier, les idées les plus juſtes, & les indications qu'il avoit établies, étoient parfaitement conformes à celles que j'avois ſuivies moi-même chez mademoiſelle Authemant, puiſqu'il avoit eu en vue, tout comme moi, de combattre les embarras du cerveau, un *ſang âcre, ſec & coenneux. Le genre nerveux racorni, obſtrué, irrégulièrement ému, ſorti de ſon ton naturel, pincé, aiguillonné, & groſſièrement frotté par des liqueurs trop arides, ce qui ne pouvoit ſe faire,* dit-il, *qu'avec de très-légers apéritifs, les tempérans, les calmans, humectans, délayans & balſamiques.*

La plupart des Médecins reconnoiſſent comme lui les vices qu'il ſuppoſe, quoiqu'ils s'écartent de leur but

dans l'adminiſtration des remèdes. Ils conviendront que les humectans ſont les vrais ſpécifiques de cette maladie ; mais ils ne manqueront pas de leur aſſocier les purgatifs, les anti-ſpaſmodiques & autres de cette eſpèce, & c'eſt de cet aſſemblage que dépendra toujours l'incurabilité. Après cela trouvera-t-on bien étrange de la voir dégénérer en véritable affection ſcorbutique ? Tant de ſaignées répétées, tant de purgatifs & autres irritans, agiſſant également ſur la partie ſéreuſe & balſamique du ſang & des humeurs, les rendront bientôt impropres à circuler à cauſe de leur épaiſſiſſement ; leur acrimonie ne produira-t-elle pas la diathèſe ſcorbutique, telle que celle qui termina la vie de cette pauvre victime, à l'exemple de tant d'autres qui l'ont ainſi finie ſous le joug de l'empiriſme le plus meurtrier ?

Parmi le nombre d'hyſtériques que j'ai vu périr de cette manière, j'en citerai une qui a imité d'aſſez près la demoiſelle Majot. La femme d'un Procureur de cette ville, âgée de dix-huit ans, fut ſujette aux vapeurs dès la première année de ſon mariage *(u)*. On la traita toujours

(u) M. le Camus, dans ſon *Traité de Médecine pratique*, impute à la virginité de procurer des vapeurs ; mais cette imputation eſt auſſi indécente que dénuée de preuves : car l'expérience la plus générale nous apprend que l'acte conjugal eſt toujours contraire au tempérament vaporeux. Je citerai à cet effet, les filles proſtituées qui en ſont tourmentées, & ce nombre de femmes que l'état de leurs nerfs oblige de s'en priver. Comment cette nouvelle irritation à la matrice, & l'ébranlement des nerfs qui la ſuit, ne contrarieroient-ils pas la cauſe vaporeuſe ? On a vu cependant des filles vaporeuſes guéries par le mariage ; mais n'eſt-ce pas le remède de l'eſprit qu'elles ont trouvé au

ſuivant ſon goût, car elle ne ſoupiroit qu'après les cordiaux & les élixirs de toute eſpèce, ſans qu'elle ménageât davantage l'eau de la reine d'Hongrie & l'eau Sans-pareille, dont elle buvoit en même-temps qu'elle en flairoit l'odeur. Le ſymptôme le plus remarquable dont elle étoit affectée, conſiſtoit dans une douleur gravative à la région de l'eſtomac, qui ſe promenoit, diſoit-elle, dans les entrailles, & montoit quelquefois juſqu'à la gorge, avec un reſſerrement au goſier d'autant plus incommode, qu'il gênoit la déglutition des alimens, & quelquefois même le paſſage de l'air, de ſorte que la malade craignoit à tout inſtant d'étouffer & de mourir étranglée. Cette douleur étoit plus ou moins forte, ſuivant la ſituation de ſon corps; c'eſt-à-dire, que ſi la malade vouloit ſe redreſſer & lever tant ſoit peu la tête, qu'elle étoit forcée de tenir courbée & appuyée ſur la poitrine, la douleur devenoit inſoutenable: elle ne ceſſoit enſuite que par un éclat très-douloureux qu'elle reſſentoit dans l'eſtomac, ce qui l'obligeoit à ſe replier promptement ſur elle-même *(x)*. Dans cette triſte ſituation, elle

lieu de celui du corps! c'eſt l'ignorance & la diſſolution des mœurs qui ont donné lieu à cette erreur.

(x) On trouve dans ce ſymptôme la réalité de ma comparaiſon, puiſqu'il dévoile parfaitement le racorniſſement de l'eſtomac & celui des entrailles, par lequel tout ce canal membraneux ne pouvoit ſe prêter aux efforts des muſcles, du thorax & du cou; l'éclat qui ſuivoit cette extenſion forcée, imitoit celui d'un parchemin racorni que l'on voudroit étendre, en l'obligeant de ſe prêter en tout ſens malgré la roideur de ſes fibres.

accoucha ſucceſſivement de deux enfans; elle fit enſuite plusieurs fauſſes-couches avec des pertes de ſang, ce qui la jeta enfin dans une véritable affection ſcorbutique : elle perdit ſes dents & ſes gencives, & elle mourut à l'âge de vingt-cinq ans, après avoir gardé le lit pendant deux années entières. Le racorniſſement des nerfs étoit porté à ſon comble, puiſque ſon corps & tous ſes nerfs ſe replièrent entièrement.

Les trois cents ſaignées faites à la demoiſelle Majot, & les pertes de ſang qu'avoit eſſuyées cette ſeconde malade, forment enſemble les premiers traits du portrait de ces deux hyſtériques. Les élixirs, dont l'une s'abreu-voit journellement, le vin blanc & l'eau de canelle, dont l'autre faiſoit ſa boiſſon ordinaire, achèvent de le carac-tériſer ſi parfaitement, que la maladie dont elles étoient attaquées, ſe termina par un même genre de mort.

Je me borne à ces obſervations dans ce chapitre, pour arriver plus promptement au développement de ma théorie; & ce ſera en répondant à toutes les objections que l'on m'a faites & refaites mille fois : pour cet effet, je reviens ſur celles du Journaliſte de Trévoux, pour finir enſuite par celles de mon ami Tiſſot.

RÉPONSE

RÉPONSE aux Objections de l'Auteur des Mémoires de Trévoux, pour servir de preuve démonstrative du racornissement des solides, que j'admets pour le dernier degré de la cause immédiate des affections vaporeuses.

ANALYSER un Ouvrage, c'est en développer le fonds, en corriger les défauts, & applaudir à son mérite, si le sujet est intéressant. Le Journaliste de Trévoux a suivi ce même plan avec exactitude dans l'analyse qu'il a faite du Traité des Vapeurs *(y)*; il en a discuté avec esprit toute la théorie; il en a corrigé les plus petits défauts; il a enfin applaudi à la pratique qu'il a préconisée. Son Auteur eût été bien satisfait, si, dans la partie qui a mérité la censure, ce Journaliste ne se fût pas montré en Censeur partial. Une inexactitude dans l'ordre typographique, une lettre de trop, une autre à ajouter, doivent-elles attirer les plus sanglans reproches? Une fausse interprétation de sa part doit-elle être appelée *méprise impardonnable!* Débuter de cette manière dans l'analyse d'un Ouvrage intéressant, auquel on n'a pu refuser des éloges complets, en le reconnoissant *comme le seul dans cette matière qui contienne des préceptes curatifs appropriés à tous les cas, puisqu'ils paroissent propres à remplir toutes les indications, & à corriger radicalement le vice tant des fluides que des solides (z)*; débuter,

(y) Mémoires de Trévoux, *Janvier 1764, page 39.*

(z) Idem, *page 60.*

dis-je, de cette manière, c'eſt annoncer une partialité toujours repréhenſible. Les minuties ſont des fautes groſſières dans un ouvrage minutieux : mais ici la vie des hommes, leur ſanté, une réforme néceſſaire dans l'art de guérir, ſont des motifs trop puiſſans pour ne pas être pénétré de leur valeur ; & alors on pardonne aiſément à un Auteur des fautes légères qu'on pourroit bien ne pas lui imputer, &, s'il eſt du devoir d'un Cenſeur de ne pas les cacher, on les préſente ſur un ton moins ſevère.

Quoi qu'il en ſoit, notre Journaliſte a cru qu'il lui étoit permis d'appeſantir la main ſur deux lettres & ſur deux mots. Ce n'eſt pas-là ſur quoi j'ai à répondre, mais bien aux objections qu'il me préſente. Le développement de mes idées, & celles qu'il nous fournit en Phyſicien conſommé, ſerviront à éclaircir la théorie d'un ſyſtème trop connu aujourd'hui pour ne pas le diſcuter entièrement; je ne cherche pas à me venger : mon but n'eſt autre choſe que les progrès de notre Art.

J'entre en matière, &, ſans m'arrêter à une définition que celui-ci approuve *(a)*, & que l'autre rejette, je reviens ſur la cauſe prochaine & immédiate qui ſeule élève tant de conteſtations. Ce racorniſſement des nerfs, cette irritabilité qui en eſt le prélude, ſeront-ils reconnus pour les principaux moteurs des ſymptômes hyſtériques;

(a) Vendermonde, *Journal de Médecine, mois de Mars 1761, page 107.*

& ne répugne-t-il pas de rejeter le vice des liquides, pour n'admettre abſolument que le vice des nerfs? C'eſt-là précisément le point de la difficulté, & enfin le ſujet de la diſpute..... Éclaircir ce fait, c'eſt réſoudre la queſtion, & c'eſt perfectionner ſon ouvrage, que de donner enſuite une idée claire du racorniſſement des nerfs par des preuves inconteſtables. Tel eſt le plan que nous avons à remplir.

Que les fluides agiſſent ſur les nerfs, cela eſt inconteſtable, & que ceux-ci réagiſſent ſur eux, c'eſt encore un ſyſtème reçu; par la même raiſon, il eſt bien difficile que les cauſes qui agiſſent ſur l'un, n'agiſſent pas ſur l'autre. Cette uniformité d'actions ne les abandonne jamais, ſoit dans leurs mouvemens réguliers (je veux dire dans l'état de ſanté), comme dans les irréguliers (ce ſont ceux qui forment la maladie). Il falloit donc ne pas les ſéparer dans la cauſe que nous avons établie, dira notre Adverſaire.

A quoi nous répondrons que, quoique ces deux agens participent également aux effets des cauſes éloignées qui les altèrent, il n'eſt pas poſſible que l'un des deux ne reçoive une impreſſion particulière, & plus ou moins forte de l'action qui agit ſur eux; & alors ils produiſent des ſymptômes qui nous apprennent à diſtinguer celui qui eſt le plus affecté, ce qui nous force à reconnoître pour cauſe immédiate de la maladie qu'ils procurent, celui des deux qui paroît agir avec une partialité apparente. Comme, par exemple, dans le ſcorbut ce ſeront

les humeurs, quoique les causes éloignées qui l'ont procuré aient agi également sur les fluides comme sur les solides ; & dans la maladie dont il s'agit, ce sera le genre nerveux, tout étant égal d'ailleurs.

Si l'on demande ensuite d'où vient cette prédilection, & pourquoi le genre nerveux se montre ici plus particulièrement affecté, pourquoi ailleurs ce seront les liquides ! Une disposition particulière à chaque individu résoudra la question ; ce sera, si l'on veut, le vice héréditaire, celui du régime & de l'éducation ; en un mot, le tempérament, appelé par les Grecs *hydiosynerasia.*

De-là il résulte que les nerfs étant ici primitivement affectés, il faut qu'il se présente nécessairement des symptômes non équivoques de cette affection nerveuse. Sans en faire ici une seconde énumération, nous défierons notre Adversaire de nous en présenter un seul qui ne nous donne des preuves convaincantes de leur irritabilité primitive, avant même que les fluides aient agi sur eux ; (à moins que, dans la classe des fluides, on ne veuille y comprendre les esprits animaux, ce qui changeroit la question) il faut donc les reconnoître pour les principaux moteurs de chaque symptôme vaporeux, & conséquemment comme cause première.

Si l'on refuse encore cette préférence au genre nerveux, & que la force du préjugé exige qu'on lui associe le vice des liquides, ce second vice sera tout au moins analogue au premier, & nous serons assurés de le détruire avec les mêmes remèdes ; de sorte qu'en ne l'admettant

pas, il n'en résultera jamais le moindre inconvénient, tandis que le supposant pour cause de la maladie, on sera forcé de l'attaquer avec des armes différentes : & alors le projet est manqué, la cure est compliquée, les difficultés augmentent, l'incurabilité s'ensuit.

Pourquoi donc avouer que *la cause immédiate une fois connue, elle est à moitié guérie !* & pourquoi reconnoître le traitement que l'on propose *comme le seul spécifique (b)*, si on ne veut convenir que la cause assignée est la seule qui mérite d'être admise, puisque les remèdes qu'on lui oppose, agissant spécialement sur elle, deviennent spécifiques & radicaux ! C'est-là, s'il me semble, l'aveu le plus formel, démenti par les objections qu'on nous présente.

Ce n'est pas tout ; on s'obstine si fort à appeler les fluides dans ce concours, qu'en nous accordant que *la disposition particulière du genre nerveux est le principe de quelques affections spasmodiques*, *on nous défie de jamais prouver que l'acrimonie & l'exhalation des humeurs soient suffisantes pour produire tous les symptômes des maladies vaporeuses*, &, pour preuve incontestable, on nous dit : *qu'un homme prenne un poison, n'essuyera-t-il des spasmes que dans le cas où ses nerfs seront racornis, ou, pour parler plus correctement, seront dans un état de rigidité préalable (c) !* Cette objection nous a paru si foible, que

---

(b) Mémoires de Trévoux, *page 45.*

(c) Idem, *page 49.*

nous n'y répondrons que par une objection contraire. On demande au Journaliste pourquoi un vice cancéreux, scorbutique, en un mot, *la constitution la plus muriatique*, ne produit pas toujours l'affection vaporeuse ? Nous répondrons pour lui que cette constitution des humeurs ne suffit pas ; il faut encore que la disposition des solides soit telle, que les nerfs répondent à l'action irritante des fluides, & c'est cette disposition qui est ici la cause essentielle, primitive, sans laquelle nul effet. Le poison agira toujours dans quel corps que ce soit, parce que le degré d'irritation qu'il procurera, surpassera toujours celui des humeurs les plus acrimonieuses. Mais agira-t-il avec la même force dans chaque tempérament ; & s'il excite des contractions spasmodiques sur des fibres relâchées, que ne fera-t-il pas sur des fibres crispées ? C'est ainsi qu'agira le purgatif, je veux dire, avec plus ou moins d'irritation & d'effet, suivant le degré d'élasticité des fibres des entrailles, celui de sensibilité, de tension, de crispation & de racornissement ; ce sera donc relativement à l'état des solides que nous pourrons mesurer son action ?

Cet ovaire, rempli d'une humeur âcre, dont parle Harvée, ne suffisoit donc pas pour prouver la maladie hystérique ? Il falloit que les nerfs eussent acquis ce degré de tension qui forme l'état spasmodique, sans quoi la malade d'Harvée n'auroit jamais éprouvé les symptômes de l'hystéricité. Les plus cruelles douleurs de l'accouchement, celles que procure un calcul engagé dans l'uretère, produiroient donc toujours la passion hystérique ?

On voit cependant ſi ſouvent le contraire, & ſi quelquefois cela arrive, c'eſt à raiſon de cette complication nerveuſe, ſans laquelle on ne verroit jamais de mouvemens convulſifs & autres ſymptômes qui caractériſent l'affection vaporeuſe.

M'objectera-t-on enſuite des faits qui paroiſſent contradictoires? *Cette Dame à qui on a fait l'opération du cancer à la mamelle, fut débarraſſée, dira-t-on, des vapeurs dont elle étoit tourmentée.* On a emporté à cette Dame la cauſe irritante; les nerfs n'ont plus été provoqués à ſe contracter, & les ſymptômes ont ceſſé: mais ne reſte-t-il pas toujours chez elle la même diſpoſition ſpaſmodique, laquelle ſe réveillera bientôt ſi on néglige d'y apporter les remèdes efficaces, je veux dire, les relâchans, qui ſeuls peuvent l'attaquer & la vaincre *(d)*! C'eſt donc ici la cauſe primitive; elle ſera juſtement

---

(d) On lit dans le Journal Encyclopédique *(15 Février 1764, page 56)*, deux Obſervations qui ont été publiées par nos adverſaires. La première, tirée du Traité théorique & pratique de l'affection hyſtérique & hypocondriaque, par M. de Ponticelli, annonce la guériſon d'une Dame par l'uſage du bain ſec, d'une lampe d'eſprit-de-vin allumée, & par celui des ſubſtances réſineuſes, gommeuſes & fortifiantes, *jointes au lait pour tout aliment.* Sans vouloir rejeter cette Obſervation, j'aurai toujours le droit d'attribuer cette guériſon au lait, juſqu'à ce que pluſieurs autres de cette eſpèce viennent à l'appui de celle-ci.

La deuxième, tirée des Expériences & Mémoires des Curieux de la Nature, publie la vertu de l'électricité, & non celle des remèdes fortifians, puiſqu'au contraire on y rapporte qu'un ſeul minératif fit reparoître les ſecouſſes ſpaſmodiques, ce qui doit être attribué au

appelée *cauſe immédiate:* c'eſt ſur elle que nous porterons nos vues & nos remèdes, ſans quoi la cure ſera palliative, & jamais radicale.

On a ſenti la réalité de la cauſe que j'aſſigne; on n'a pas pu refuſer aux nerfs cette prédilection, puiſqu'on l'a avoué dans la huitième Objection que l'on m'a faite, où il eſt dit en propres termes: *Il eſt vrai cependant, tout*

déplacement du ſpaſme par l'effet de la commotion électrique, laquelle commotion accéléra la circulation des eſprits animaux, en détourna le cours, & rétablit ainſi, pour un certain temps, les fonctions du cerveau chez cette malade hyſtérique. Le magnétiſme agira de cette manière, ainſi que la muſique, dont l'effet a été encore fort vanté dans le même Journal *(15 Mars 1780, page 509).* Mais tout le merveilleux de ces ſortes de remèdes ſe réduit à les faire reconnoître pour des anti-ſpaſmodiques externes, & rien de plus.

Les cures ou les prétendues cures de M. Meſmer, rentrent dans cette claſſe; elles ſont le produit momentané d'un agent quelconque qui, agiſſant ſur la ſuperficie du corps en total ou en partie, en agace les nerfs, les contracte plus ou moins, ſuivant la diſpoſition organique du ſujet ſur lequel on l'applique, dérange de cette manière la circulation de toutes les liqueurs qui y circulent, ce qui produit des *métaſtaſes*, des effets prompts & ſubits qui portent le fluide nerveux avec tout le reſte de la maſſe des fluides, dans une partie éloignée de celle d'où il eſt repouſſé: & de-là s'enſuit le déplacement du ſpaſme, la ceſſation ſubite de certains ſymptômes nerveux, mais jamais la guériſon du malade, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en convaincre aujourd'hui par les faits.

Pour étayer cette aſſertion, je demanderai à M. Meſmer, pourquoi ſon remède n'agit-il pas ſur chaque individu! Je répondrai pour lui que c'eſt ſans doute à raiſon de la diſpoſition organique de tel ou tel

tout étant égal d'ailleurs, que les ſpaſmes naîtront plus facilement, & ſeront d'autant plus violens que les nerfs ſeront plus ſuſceptibles d'irritation (e). Pourquoi donc la reconnoître après l'avoir tant rejetée ! Car ſi tout étant égal d'ailleurs, les ſpaſmes naiſſent plus facilement, eu égard à la diſpoſition du genre nerveux, on ne peut pas déſavouer que les nerfs n'aient dans ce cas une diſpoſition ſpaſmodique innée.

Avançons & diſcourons avec notre Adverſaire ſur ce racorniſſement des nerfs qui fait le dernier degré de la cauſe immédiate des affections vaporeuſes; car j'ai dit dans ma définition, *l'irritabilité & le racorniſſement,* & non ou *racorniſſement,* comme l'a avancé le Journaliſte *(f),*

---

tel ſujet ſur lequel il l'applique, laquelle diſpoſition gît dans la plus ou moins grande ſenſibilité de ſes nerfs, ce qui démontre que cet agent n'eſt tel qu'autant que la fibre animale répond à ſon action, de ſorte que, ſi on l'applique ſur une fibre lâche, & par-là inſenſible, il n'aura point d'action; ſi au contraire on l'applique ſur une fibre tendue, & par-là très-ſenſible, il en aura une plus ou moins grande, relativement au degré de cette même tenſion: les terribles effets qu'il produit ſur les femmes nerveuſes (ou celles qui ont la fibre décidément tendue & dépouillée de ſon enveloppe muqueuſe), confirment mon opinion. Ce ſera donc en agaçant cette fibre nerveuſe, en l'invitant à ſe contracter qu'il agira, & de-là les effets que j'ai déjà annoncés; de-là tous les biens apparens qu'il procure, & tous les maux réels qui en réſultent: de-là enfin le caractère anti-ſpaſmodique externe que je lui ai donné, caractère beaucoup trop évident pour oſer le lui refuſer.

(e) Mémoires de Trévoux, *page 50.*

(f) Idem, *page 47.*

ce qui annonce deux états dans les nerfs, qui supposent deux degrés différens : quant au premier, qui est celui de l'irritabilité, tous les Médecins l'ont adopté & reconnu ; mais il n'en sera pas de même pour l'autre. Des nerfs racornis ! cela paroît absurde ; & quand même on montreroit ce racornissement à leurs yeux, ils le méconnoîtront encore : ils en rejetteront les effets pour les attribuer à d'autres causes. Nous en donnerons donc une nouvelle idée, & pour cela nous rappellerons ici notre comparaison.

Qu'on imagine un parchemin trempé, mou & flexible ; tels doivent être les nerfs dans leur état naturel. Les Physiologistes savent que les tuyaux de glandes, dispersés çà & là, séparent du sang, le suc qui arrose le tissu des nerfs pour entretenir leur souplesse naturelle & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions ; par le défaut de ce suc, le parchemin se roidit, & par une sécheresse totale, il se racornit. Tel est l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit.

Suivant cette comparaison, que le Journaliste auroit dû rejeter, il est prouvé que les nerfs sont plus ou moins relâchés, ou plus ou moins tendus s'ils sont plus ou moins arrosés & humectés. Nous dirons ensuite avec les Physiciens, que l'élasticité des nerfs & leur sensibilité, dépendent de leur tension plus ou moins grande, & que leur relâchement est l'état opposé à leur élasticité, comme à leur sensibilité ; sur ce principe, leur sécheresse augmentant, leur tension augmentera, & de degrés en

degrés, tout le genre nerveux ſe racornira, c'eſt-à-dire, que, faute d'humide, il ſe deſſéchera juſqu'au point qu'il perdra ſon extenſion naturelle, & ce ſera-là le dernier degré de la cauſe qui agit.

Quant aux preuves de ce racorniſſement, on les trouvera toujours dans la première Obſervation ci-deſſus, qu'on a eu ſoin d'interpréter à ſa manière, & de préſenter ſous une face avantageuſe pour ceux qui ſavent tout nier & tout conteſter. On veut que la malade qui en fait le ſujet, fût hyſtérique & incommodée en même-temps de la pierre; on veut encore que les membranes qui ſortirent dans le courant du traitement, fuſſent l'effet de l'éroſion produite par l'âcreté de l'urine & par les graviers, tout comme celui des alimens âcres & ſalés qu'affectionnoit cette Demoiſelle, au rapport même, dit-on, de M. Pomme *(g)*.

1.° Il n'eſt point dit dans cette Obſervation, que la malade ſe fût jamais nourrie d'alimens âcres & ſalés puiſqu'au contraire on y rapporte qu'elle ne vivoit que de lait.

2.° La malade n'a fourni des ſymptômes de la pierre qu'une année après ſa parfaite guériſon.

3.° Comment eſt-il poſſible que l'éroſion ou l'excoriation, produite par les graviers, eût entraîné la tunique interne de l'œſophage, celle du *rectum* & des autres inteſtins, ainſi que l'enveloppe membraneuſe de la langue

(g) Mémoires de Trévoux, *page 52.*

& des bronches ! Notre Cenſeur s'eſt oublié dans cet endroit ; trop de précipitation dans la lecture d'un Ouvrage que l'on analyſe, entraîne ſouvent après elle des *mépriſes réellement impardonnables.* Voici donc comment il auroit pu raiſonner; l'expulſion de toutes ces pièces anatomiques, que l'on garde précieuſement en faveur des incrédules, ne peut être que l'effet de la ſécheresse des membranes & des nerfs, par le défaut d'humide que le ſang a coutume de fournir : & voilà la preuve la plus démonſtrative du racorniſſement des ſolides, que l'on reconnoît pour le ſecond degré de la cauſe immédiate des affections vaporeuſes.

C'eſt ce même racorniſſement qui, ayant particulièrement affecté le côté droit chez cette Demoiſelle, avoit partagé ſon corps par moitié, & qui, en diminuant le calibre des vaiſſeaux du foie, du rein droit, de la veſſie & de la matrice, procuroit des ſymptômes particuliers à chacun de ces viſcères ; le rein & l'uretère en furent plus particulièrement affectés; celui-ci fournit un foyer au calcul en refuſant le paſſage aux urines, leſquelles ſe filtrèrent pendant des années entières, & déposèrent ainſi la matière calculeuſe, & ce fut de cet endroit que le calcul une fois expulſé, la membrane interne de la veſſie ſe détacha & ſe replia peu-à-peu ſur ſon col, ce qui forma trois champignons, dont la malade ſe débarraſſa dans la ſuite avec le ſphincter de la veſſie.

On concevra à préſent ſans peine que les obſtructions produites par le racorniſſement des ſolides, ne ſont point

idéales, puiſqu'elles ſont fondées en raiſons, par la théorie que nous avons établie, & en preuves démonſtratives, par l'effet des remèdes qui les détruiſent. En effet, les tuyaux excrétoires & ſecrétoires de chaque viſcère perdront de leur diamètre toutes les fois que la ſéchereſſe des ſolides agira avec aſſez de force pour exciter ſur eux des contractions ſpaſmodiques; &, ſi ces contractions augmentent par degrés (ainſi qu'il arrive toujours par l'effet des remèdes altérans qu'on y oppoſe), les vaiſſeaux ſeront bientôt oblitérés par le rétréciſſement de leur calibre, & c'eſt cette même oblitération qui formera l'obſtruction dont il s'agit, obſtruction qui reconnoîtra pour cauſe, le ſeul vice des ſolides, & à laquelle on ne pourra remédier qu'en attaquant ce même vice, c'eſt-à-dire, en diminuant la contraction des vaiſſeaux lymphatiques, en reſtituant leur ſoupleſſe & en élargiſſant ainſi leur calibre; & alors la matière arrêtée coulera avec d'autant plus d'aiſance, qu'elle ſera pouſſée & entraînée par la colonne du liquide qui la ſuit, dont la force ſera toujours proportionnée au degré de cette élaſticité que nous avons ſuppoſée dans les fibres.

Notre Journaliſte ne s'eſt pas tenu là, car ſon zèle n'a point de bornes. La réponſe que j'ai faite à un de ſes confrères (l'auteur du Journal des Savans), au ſujet du ſurnagement des malades dans le bain, ne l'a pas ſatisfait; il faut donc que j'y revienne, & ce ſera encore ſous les auſpices de l'Obſervation. Pour cet effet, je rapporterai ici l'hiſtoire de la maladie de madame de Cligny, ainſi

que ſa guériſon opérée à Lyon en 1763, ſous les yeux de mes plus cruels adverſaires; & cette cure fournira matière aux réflexions des Phyſiciens pour parvenir à l'explication de ce ſymptôme.

Madame de Cligny, âgée de cinquante ans, d'un tempérament robuſte & ſanguin, fut attaquée de vapeurs dès la première année de ſon mariage. Les ſymptômes les plus ordinaires dont elle étoit tourmentée, étoient des vertiges, des vomiſſemens, des crampes, des tiraillemens douloureux, un tremblement continuel & convulſif dans les jambes qui l'avoit réduite à garder le lit depuis vingt-ſept ans, lorſque je fus appelé à Lyon auprès d'elle; un état auſſi invétéré préſentoit au premier coup-d'œil, des obſtacles inſurmontables, & la malade dégoûtée avec raiſon de faire des remèdes, n'écoutoit qu'avec mépris les aſſurances de guériſon que chacun lui donnoit par le récit de pluſieurs cures en ce genre que j'avois opérées: mais comme le deſir de recouvrer la ſanté fut toujours inſéparable de notre être, elle ſe rendit aux preſſantes ſollicitations de ſes amis, non qu'elle fût déterminée à ſuivre mes conſeils, mais ſeulement pour ſavoir ce que je penſerois ſur ſon état. Le deſir que j'avois de connoître cette incurable, égaloit tout au moins celui des perſonnes inſtruites qui ſouhaitoient ardemment qu'elle me fût confiée. Je fus donc appelé chez elle; une Perſonne de diſtinction, homme éclairé & véritablement Médecin ſur cet article, m'y conduiſit: j'examinai l'état actuel de cette Dame avec une ſcrupuleuſe attention;

j'écoutai ſon récit; je remontai enſuite à la ſource du mal, en m'informant avec exactitude des ſymptômes qui avoient précédé, & de tout ce que l'on avoit fait pour les vaincre, & je ne vis qu'une victime de l'ignorance & de la cupidité.

Ma réponſe fut déciſive; la voici : *je vous plains, Madame; néanmoins raſſurez-vous, car vous êtes curable.* Cette aſſertion ne ſuffiſoit pas pour la convaincre; elle exigeoit du détail : il fallut donc expoſer le plus clairement qu'il fût poſſible, l'état actuel où elle étoit réduite, celui où elle avoit été primitivement avant que les Médecins l'euſſent dénaturé par mille traitemens divers, d'où elle conclut avec moi, que ſa maladie étoit plutôt le produit des remèdes contraires, que de la première cauſe qui l'avoit procurée. Une fois éclairée ſur ſon état, elle demanda quels ſeroient donc ceux qui pourroient enfin la guérir? Le bain froid & l'eau de poulet étoient les ſeuls efficaces, pourvu toutefois qu'ils fuſſent employés avec la conſtance qu'exigeoit la deſtruction d'une cauſe auſſi profonde & auſſi invétérée. Cette propoſition réjouit la malade qui, par inſtinct, ne ſoupiroit que pour l'eau; elle conſentit donc volontiers à cette nouvelle épreuve, & ce fut après huit jours de réflexions qu'elle entreprit ce nouveau traitement.

Ce fut le 14 Juin 1763 que madame de Cligny entra dans le bain froid pour la première fois; la tiſane de poulet devint pour-lors ſa boiſſon ordinaire : ſon ſéjour dans le bain fut de huit heures, ſavoir, cinq heures

le matin & trois heures le ſoir, ce qui fut continué pendant cinq mois conſécutifs. On obſervera 1.° que la malade ſurnagea pendant deux mois, au bout deſquels elle enfonça dans le bain. 2.° La froidure de l'eau fut conſtamment tempérée par la chaleur du corps ; cette température fut portée plus d'une fois à un ſi haut degré, qu'il fallut renouveler l'eau froide & en arroſer la tête pour appaiſer l'extrême chaleur du cerveau, & les raréfactions intérieures qui y étoient répouſſées par la froidure de l'eau & par ſon poids ſur l'habitude du corps, ce qui annonce déjà que la raréfaction des liqueurs dominoit ſur la tenſion des ſolides. 3.° Le bain ne procura d'effets ſenſibles qu'au vingt-deuxième jour, auquel temps la malade reſſentit des douleurs ſourdes dans tous les membres, leſquelles augmentèrent par degrés, & ſe terminèrent enfin par des éclats encore plus douloureux (ainſi qu'il a déjà été obſervé chez mademoiſelle Authemant), leſquels éclats continuèrent tout le temps du remède, & dont l'effet fut de rendre au corps ſes mouvemens & ſon agilité. 4.° Les accidens hyſtériques, tels que le vomiſſement, les vertiges, les mouvemens convulſifs, que la malade appeloit des *criſes*, diminuèrent peu-à-peu, & diſparurent enfin après dix mois de traitement : la malade ſortit alors de ſon lit ; elle reſta le reſte de la journée ſur un fauteuil, & fut en état de s'amuſer au jeu.

Tels furent les progrès de notre incurable après dix mois de bain & de l'eau de poulet, à la doſe de ſept ou

ou huit bouteilles par jour. La ſaiſon devint alors peu favorable à nos opérations ; il fallut ſe déſiſter : la malade quitta donc le bain ; mais, pour ſuppléer à l'action de ce puiſſant remède, je ſubſtituai le bain des pieds & le petit-lait diſtillé, dont elle buvoit alternativement avec l'eau de poulet. Ce pédiluve chaud étoit d'autant plus agréable, que la ſaiſon le rendoit néceſſaire ; les tiraillemens des nerfs & les éclats ne diſcontinuèrent jamais par l'effet de ces remèdes auxiliaires, & la malade faiſoit tous les jours des progrès. La tête devint toujours plus libre, le tremblement convulſif des jambes diſparut tout-à-fait ; elle acquit pour-lors aſſez de force pour ſe traîner elle-même ſur ſon fauteuil, avec lequel elle parcouroit tout ſon appartement à ſon gré.

Tout n'étoit pas fini, & pour perfectionner cet ouvrage, il falloit que la malade marchât ; ſon corps, auparavant très-léger, étoit devenu ſi peſant, que les mouvemens étoient gênés : l'extrême raréfaction de l'air, ſi puiſſamment condenſé par tant de véhicules aqueux qui avoient pénétré à travers le crible de la peau, lui avoit reſtitué ſon premier poids avec uſure ; & comment y remédier ? Les ſecouſſes de la voiture ne devoient-elles pas opérer avec une nouvelle force ? les vaiſſeaux aſſouplis ne devoient-ils pas céder à l'impulſion des liqueurs, & n'avois-je pas été le témoin de ces puiſſans effets chez la demoiſelle Authemant ? On la vit en effet opérer ces merveilles. Madame de Cligny marcha après avoir couru la poſte dans une voiture choiſie ; elle vint à Arles

publier à mes concitoyens que j'étois ſon libérateur.

Pour éviter la peine au Journaliſte de réfléchir ſur cette Obſervation, je la reprends, & je dis 1.° que, ſi la froidure de l'eau a toujours été tempérée par la chaleur du corps, c'eſt à la température de l'eau qu'il faut attribuer l'effet dont il s'agit, parce que perſonne n'ignore que le froid ſtimule & tend les fibres bien loin de les relâcher, & que par cette raiſon le bain froid deviendroit contraire s'il agiſſoit ici en cette qualité. C'eſt auſſi du degré de cette chaleur du corps & du degré de froidure de l'eau qu'on y oppoſe, que dépend toute la cure.

2.° Si le bain n'a montré ſes effets qu'après vingt-deux jours, c'eſt ſans doute par la raiſon que la peau étant obſtruée par la ſéchereſſe de ſes tuyaux, il a fallu tout ce temps à l'eau pour la ramollir & la rendre *perméable ;* & ſi les douleurs & les éclats ont ſuivi de près l'intromiſſion des particules d'eau, c'eſt encore par le développement des vaiſſeaux ci-devant oblitérés & racornis, ainſi qu'il a été expoſé dans la théorie que nous avons établie.

3.° Si les accidens hyſtériques ont diſparu dans le courant du traitement, c'eſt ſans contredit quand l'ouverture des vaiſſeaux ſanguins, lymphatiques & nerveux a été faite, ce qui a rétabli la circulation du ſang & des eſprits animaux. Les excrétions auparavant ſupprimées, ou tout au moins ralenties, ſe ſont faites ſans obſtacle; les humeurs ſecrétoires & excrétoires ne ſe ſont plus

arréragées, & les évacuations inférieures ont prévenu les reflux, d'où dépendent, à notre avis, les retours imprévus des paroxiſmes hyſtériques, ſur leſquels on s'arrête, & dont on demande raiſon *(h)*.

4.° Enfin ſi la malade a ſurnagé pendant deux mois, c'eſt parce qu'il a fallu tout ce temps à l'eau pour pénétrer, & pour reſtituer au corps ſon premier poids; mais ce ſurnagement exige de moi quelques détails, dans leſquels je vais entrer pour arriver à l'explication de ce nouveau ſymptôme.

J'ai attribué le ſurnagement des malades dans le bain, à l'effet de la chaleur interne du corps, laquelle chaleur raréfie extrêmement l'air contenu dans les liqueurs, ce qui rend (ai-je dit dans mes premières Éditions) le corps plus léger, & j'ai cru en avoir trouvé la preuve en ce que dans la ſuite, par l'effet du bain & des autres humectans, cette raréfaction condenſée, le corps ſe précipite au fond de la baignoire. C'eſt d'après cette erreur que j'ai accuſé les règles de l'hydroſtatique, & que je me ſuis égaré dans l'explication de ce ſurnagement. Mes Adverſaires, toujours plus mal-adroits, ont laiſſé ſubſiſter cette erreur; les raiſons qu'ils avoient à m'oppoſer, devenant favorables à mon ſyſtème, ils ont préféré de ſe taire. Mais, comme je n'ai d'autre intérêt que le bien de l'Humanité, & d'autre principe que l'amour du

---

(h) Voyez le Journal Encyclopédique, *15 Février 1762, page 56.*

vrai, je viens dévoiler moi-même cette faute par les objections que voici.

S'il étoit vrai que l'air raréfié dans le corps le rendît plus léger, & que la condensation de cet air le rendît ensuite plus pesant, au point de lui rendre son ancienne pesanteur, le surnagement dans le premier cas, & la précipitation à fond dans le second cas, s'accorderoient avec les règles de l'hydrostatique, & ce seroit mal-à-propos que je les accuserois de défaut de concert avec l'expérience; mais les Physiciens auront droit de rejeter cette explication, & celle qu'ils en donneront, prouvera le concert de mon expérience avec les mêmes principes de l'hydrostatique, sans qu'on puisse rien opposer de capable d'affoiblir ni mon expérience, ni les principes de l'hydrostatique, ni l'explication qu'ils en donneront, & ils imposeront silence à mes Adversaires sur ce point. Ainsi, en combattant mon erreur, ils viendront à l'appui de mon expérience, & il sera décidé que le remède administré (l'humectant) étoit nécessaire & le seul convenable.

La raréfaction ou dilatation de l'air dans le corps humain, n'anéantit point cet air; elle lui fait seulement occuper un plus grand espace, si tout ce qui l'environne dans ce corps lui permet cette dilatation; c'est-à-dire, si le desséchement des liqueurs & des solides lui fournit la place de l'humeur desséchée, ou si les parties environnantes cèdent à l'effort de son ressort, ce qui produira l'enflure amphisématique, & dans le cas contraire, l'air

ne pouvant ſe dilater, il ſera réduit à faire de vains efforts, ce qui produira des douleurs proportionnées au degré de chaleur. Cet air exiſte donc toujours dans ce corps ? Et, comme il eſt lui-même un corps, il a la peſanteur propre, mais peu conſidérable, & incapable de produire de grandes variations dans le poids du vaiſſeau qui le contient.

Si un volume d'air raréfié pèſe moins qu'un égal volume d'air dans ſon état naturel, c'eſt parce qu'il y a moins de globules d'air dans le premier, & conſéquemment moins de peſanteur; ce n'eſt point ici le cas. . . . La même quantité d'air eſt ſuppoſée dilatée dans l'intérieur du corps, dans le même corps dans lequel elle reſte toute entière en plus grand volume : conſéquemment nulle diminution de la quantité juſqu'à ce qu'il arrive une évacuation toujours poſtérieure au ſurnagement ; & conſéquemment encore nulle diminution bien ſenſible de ſa peſanteur ; 1.° puiſque l'air eſt très-léger ; 2.° que le corps humain ne peut en contenir une grande maſſe ; 3.° & que quand l'air intérieur ſeroit extrêmement deſſéché par la chaleur interne du corps, la variation de ſa peſanteur ne donneroit que quelques dragmes de diminution par pied-cube, ce qui produiroit une ſi légère différence de peſanteur, qu'elle ne ſera jamais ſoupçonnée d'être ſeule la cauſe du ſurnagement. Une diminution vraiment ſenſible de peſanteur de l'air raréfié dans le corps humain, ne pourroit donc être produite que par l'évacuation, par les voies ordinaires, en conſéquence

de la dilatation ; mais il réſulte de mes Obſervations, que dans le dernier degré de la maladie, lequel produit le ſurnagement, & exige preſque toujours le bain froid, l'évacuation de l'air ne commence que lorſque ce bain froid a produit une détente.

En effet, l'air eſt déjà raréfié par cette chaleur interne ; l'humidité chaude des liqueurs en augmente le reſſort & la tendance à la dilatation : tout eſt en contraction ; les iſſues ſont fermées avec plus de roideur ; le reſſort de l'air & ſa tendance à la dilatation, trouvent trop de réſiſtance de la part de ces iſſues : de-là les douleurs cauſées par cet air concentré, leſquelles augmenteront néceſſairement, d'autant plus que l'on emploîra des remèdes échauffans. Dans cet état, le bain froid opérant par ſa vive impreſſion, humecte les ſolides deſſéchés, tandis qu'il condenſe les liqueurs trop raréfiées, & éteint une partie de la chaleur intérieure qui paſſe dans ces parties d'eau inſinuées ; la ſécchereſſe des membranes & des nerfs commence bientôt à céder, & de proche en proche la ſoupleſſe pénètre toujours plus dans l'intérieur, de ſorte que le moment arrive où les iſſues, par leſquelles l'air peut s'échapper, s'aſſoupliſſent à leur tour, & à l'inſtant l'air renfermé dans le centre du corps, n'étant pas encore condenſé, ſort avec une impétuoſité proportionnée à la force de ſon reſſort. Or le ſurnagement exiſte avant cette évacuation ; il n'y a donc avant cet inſtant aucune diminution de quantité d'air, ni conſéquemment de ſa peſanteur qui ſoit le produit de l'évacuation :

&, comme j'ai prouvé plus haut, que par toute autre caufe, l'air ne pouvoit produire une diminution bien fenfible de pefanteur du corps, il eft donc impoffible de reconnoître que la raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs & ailleurs, rende le corps affez léger pour qu'il puiffe furnager, à moins que l'on ne dife qu'il ne falloit plus que cette très-foible diminution de pefanteur, caufée par le feul defféchement de l'air, pour produire cet effet; & dès-lors on reconnoîtroit que l'air n'y a qu'une très-petite part, fi elle peut être appréciée, ce qui nous met fur les voies de découvrir les autres caufes qui auront amené le corps malade au point de n'avoir plus befoin que de cette diminution infenfible de poids pour furnager.

Mais feroit-il plus poffible d'admettre que la condenfation de cette petite & légère maffe d'air puiffe rendre à un corps defféché fa première pefanteur, capable de le faire précipiter au fond du bain ! Cela feroit abfurde; nous voici donc fur les voies qut nous conduifent au vrai.

J'ai avancé & j'ai prouvé que le furnagement dans l'eau du bain arrive feulement lorfqu'il y avoit fécherefſe extrême des membranes & des nerfs; que les nerfs, dans leur état naturel, devoient être comme un parchemin trempé, mou & flexible; que cela étoit produit par le fervice des tuyaux excrétoires des différentes glandes difperfées çà & là, lefquels tuyaux féparent le fuc qui arrofe le tiffu des nerfs, pour entretenir leur fouplefſe

naturelle, & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions; que, par un défaut de ce suc, le parchemin se roidit, & que, par une sécheresse totale, il perd son extènsion naturelle & se racornit; que, pour rétablir les nerfs dans leur première situation, il faut rendre l'humide dont ils sont dépourvus. J'ai encore avancé & prouvé que les différens vaisseaux se rétrécissent; que les liqueurs s'épaississent; que le sang se desséche, ainsi que les autres humeurs; que de la sécheresse des entrailles & de leur chaleur brûlante, il peut en résulter la consomption de la plus grande partie des excrémens, &c. Combien ne trouverons-nous pas là de causes du surnagement? Elles sont en effet bien frappantes; & comment, après cet exposé, le surnagement pourroit-il passer pour un phénomène inexplicable?

Le corps humain en santé est plus pesant que l'eau, & conséquemment il doit se précipiter à fond; si quelque cause vient à diminuer la quantité de l'humide, tant des solides que des liqueurs, sa pesanteur diminuera nécessairement, & il y aura un certain degré d'évaporation & de desséchement, où le corps n'aura plus qu'une pesanteur égale à celle de l'eau, ce qui le fera nager entre deux eaux; de sorte que, si on le pose simplement sur la surface de l'eau, il y restera entièrement immergé; si on le place plus bas, il y restera également sans s'enfoncer ni s'élever tant que l'on n'excitera aucune agitation, parce que par-tout il sera en équilibre avec l'eau du bain, sa pesanteur étant supposée égale au poids du volume

volume d'eau dont il occupe la place. Mais ſi le deſſéchement devient plus conſidérable, ſon poids diminuera d'autant plus ; il deviendra plus léger que l'eau, & ſurnagera à proportion de ſon deſſéchement & de la diminution de ſa peſanteur, ne s'enfonçant alors dans l'eau du bain, que pour occuper la place d'un volume d'eau de peſanteur égale à la ſienne, &, dans tous ces cas, les règles de l'hydroſtatique ſeront ſuivies dans la plus grande exactitude : les graiſſes, les chairs, les os, les membranes, les nerfs, les vaiſſeaux, les glandes, tous les viſcères, les liqueurs, le ſang, toutes les humeurs, & généralement tous les ſolides & même les excrémens, ſeront ſuſceptibles de ce deſſéchement, ſelon divers degrés, en tout ou en partie, les uns plus, les autres moins. Nulle de ces parties du corps humain ne peut ſe deſſécher ſans perdre de ſon poids, & par conſéquent le poids total diminuera conſidérablement, tandis que le corps conſervera toujours un certain volume, & cette diminution de poids, jointe à ce volume, produira les divers cas du nagement entre deux eaux ou du ſurnagement, ſelon le degré de deſſéchement. L'air même, dans ce cas où le deſſéchement ſeroit extrême, pourroit, par ſon deſſéchement, y contribuer pour une très-petite part, ſi l'on veut, & ſi, par ſa raréfaction, il a pu ſe dilater ſans en être empêché par la roideur des ſolides, & produire une enflure, alors le volume du corps étant plus conſidérable, il arrivera que le deſſéchement, & conſéquemment la diminution de poids de toutes les

parties du corps, ne ſera pas à un ſi haut degré. Cependant la proportion qui régnera entre le produit de ce poids par ſon volume, & le produit du poids de l'eau par le ſien, donnera lieu au nagement entre deux eaux, ou au ſurnagement ſelon le degré de cette proportion, & les règles de l'hydroſtatique ſeront encore ici ſcrupuleuſement obſervées.

Si dans cet état de ſurnagement, on a recours au bain, l'eau agira bien vîte ſur la peau remplie d'un nombre de vaiſſeaux ſanguins, nerveux & lymphatiques; ainſi tout-à-coup elle attaquera l'ardeur de toutes ces parties; elle s'inſinuera dans le corps, humectera les ſolides deſſéchés, ainſi que le ſang, les liqueurs, & toutes les autres humeurs épaiſſies: tous les pores ſont autant de canaux qui lui ouvrent des milliers de routes pour parvenir juſqu'au centre, & aux parties les plus détournées & les plus enveloppées. Tant de petits ruiſſeaux d'eau qui pénètrent & furetent par-tout, n'ont-ils donc aucune peſanteur! Et comment ne s'attendra-t-on pas à voir bientôt couler à fond ce corps ſi chargé d'eau, qu'il en devient quelquefois trop peſant! Le temps de cette précipitation ſera plus ou moins retardé ſelon le degré de deſſéchement de la peau & de toutes les autres parties tant ſolides que liquides; ces divers degrés de deſſéchement exigeant des eſpaces de temps plus ou moins longs, & oppoſant plus ou moins de réſiſtance à l'effort de l'eau qui ne peut pénétrer au centre, qu'après avoir briſé toutes les clôtures, rompu toutes les digues, & nettoyé tous les

paſſages. Mais que cette précipitation au fond du bain ſoit prompte ou retardée, elle ſera toujours le produit de la peſanteur du liquide inſinué dans le corps ; & en cela les règles de l'hydroſtatique ſeront également ſuivies.

L'air n'aura pas plus de privilége dans l'évènement de la précipitation à fond, que dans le ſurnagement ; les raiſons en ont été dites, & on ne peut lui accorder qu'une très-légère participation à l'augmentation du poids total du corps : on doit même obſerver de plus, que, dans le nouvel état du corps malade, l'évacuation de l'air par les voies ordinaires, en diminue la quantité ; de ſorte que la légère augmentation de poids que paroît acquérir cet air reſtant par l'humide qui s'incorporera avec lui, ſera contre-balancée par la ſouſtraction du poids de l'air évacué ; au moyen de quoi l'air ne pourra abſolument être compté pour rien dans cette opération de la précipitation au fond du bain lorſqu'il n'y a point eu d'enflure, & dans le cas d'enflure précédente diſſipée, la condenſation de cet air, de concert avec tout l'humide reſtitué, contribuera à la ceſſation du ſurnagement, & tant qu'il aura ceſſé d'augmenter le volume du corps ; & il en ſera de l'effet de la légèreté de cet air, ce que nous en avons dit plus haut.

Si on compare la peſanteur de l'air avec celle de l'humide, on ſaura que le poids de l'air n'eſt à celui de l'eau, d'après les expériences des Savans, que comme 1 à 630 ; or toutes les parties du corps ſont remplies

d'humide : comment donc ne pas attribuer le ſurnagement à la privation ou ſouſtraction de la partie la plus peſante ! Diſons donc que toutes les parties du corps humain, & tout ce qu'il renferme, concourent à ces deux opérations par la ſouſtraction ou la reſtitution de l'humide acceſſoire, & que, ſi quelqu'une peut être ſoupçonnée de ne pas y contribuer par ſa peſanteur ou par ſa légèreté, ce ſera ſans contredit l'air. Je crois l'avoir ſuffiſamment prouvé contre ma première aſſertion qui, par la facilité qu'elle me préſenta dans l'explication de ce ſymptôme, m'avoit induit à erreur; d'où il ſuit qu'à la *page 481 de mon Traité des Vapeurs, volume I, édition 4,* au lieu de dire qu'il a fallu tant de temps pour pouvoir condenſer l'air, que cet air étoit trop raréfié pour être condenſé en un moindre eſpace de temps, & que c'eſt en condenſant cet air que l'on a reſtitué au corps ſon premier poids, il auroit fallu dire ſimplement (comme je l'ai dit enſuite, *page 482*, trop en bref), que la ſéchereſſe de la peau, des membranes & des nerfs, la contraction univerſelle, la roideur des ſolides, le deſſéchement des liqueurs & du ſang, étoient telles, qu'il a fallu tout ce temps à l'eau pour ſe faire jour, & pour rendre au corps ſon premier poids par la reſtitution de l'humide néceſſaire. Rien, en effet, de plus avéré que la facilité & la vîteſſe prodigieuſe avec laquelle l'air raréfié ſe condenſe par l'attouchement de l'eau froide.

D'après tout ce que je viens de dire, mon expérience eſt parfaitement d'accord avec les règles de

l'hydroſtatique, règles certaines & invariables, règles toujours infaillibles par-tout, en tout temps & en toutes matières qui y ont rapport; bien loin donc de rejeter ces principes de l'hydroſtatique, ce ſont les armes que je viens oppoſer aujourd'hui à nos Adverſaires; elles ſont ſeules capables de les terraſſer, & dès-lors que le ſurnagement ſera prouvé, principalement ſans enflure, les principes de l'hydroſtatique prouveront les cauſes de ce ſurnagement, la ſolidité de mon ſyſtème & celle de la méthode humectante & rafraîchiſſante.

Si l'Auteur du Journal des Savans eût été Médecin *(i)*, comment auroit-il oſé prétendre que le corps racorni, préſentant moins de ſurface, devroit s'enfoncer, & qu'étant relâché par l'eau du bain il devroit ſurnager? Si le ſurnagement ou l'enfoncement dans l'eau, ne pouvoient être produits que par la ſurface du corps, il auroit raiſon; mais un Phyſicien ne peut pas ignorer qu'ils ſeront toujours le produit du volume du corps par ſa peſanteur, & que ſi cette peſanteur diminue plus que le volume, le ſurnagement eſt de toute néceſſité, mais que ſi la peſanteur vient enſuite à augmenter, l'enfoncement eſt inévitable.

Attribuer comme il fait ce ſurnagement aux mouvemens du malade, & les regarder comme équivalent à ceux des nageurs, ce n'eſt pas apprécier les uns & les autres; c'eſt fermer l'œil pour ne pas appercevoir la différence

(i) Journal des Savans, *Octobre 1761.*

du malade en queſtion avec celle des nageurs. Celui-ci ne ſurnage point, il eſt entièrement immergé à la tête près, & couché de toute ſa longueur, en tenant le plus qu'il le peut, ſon corps dans une ſituation preſque horiſontale. S'il ſe contente de ſe débattre dans l'eau par des mouvemens irréguliers, comme peut faire un malade dans ſon bain, la partie la plus peſante de ſon corps lui ſera bientôt perdre ſa poſition, & il ſera comme tant d'autres qui ſe noyent en ſe débattant beaucoup; mais ſon ſecret eſt d'entretenir ſa poſition preſque horizontale, & de faire gliſſer ſon corps par l'effet de certains mouvemens réguliers, comme l'on feroit gliſſer une pièce de bois qui ſeroit plus peſante que l'eau, & qui couleroit à fond ſi l'on ceſſoit de l'aider. Que l'on compare avec préciſion ce nageur au malade ſurnageant, on reconnoîtra bientôt ſon erreur; mais bien plus, ſi le malade ne ſe donne aucun mouvement: le Journaliſte ignore donc que ceux qui ſe débattent le plus dans l'eau ſont les plus mauvais nageurs. Si notre Auteur ne trouve le ſurnagement poſſible que pour quelques ſecondes, c'eſt parce qu'il ne connoît d'autres cauſes que les débats & les mouvemens; mais en le renvoyant aux principes de l'hydroſtatique, il apprendra que le ſurnagement ſubſiſtera autant de temps que la peſanteur ſpécifique d'un corps quelconque, ſe trouvera plus foible que la peſanteur ſpécifique de l'eau; que ſi ces deux poids ſont égaux, le nagement entre deux eaux ſubſiſtera de même que ce nagement ne ceſſera qu'au moment de la ceſſation

d'égalité ; & qu'enfin ce qui produira l'augmentation & la diminution du poids du corps dans ces divers états, ce ſera la préſence ou l'abſence d'une plus grande quantité d'humide, & que l'augmentation ou la diminution du volume du corps ſeront le produit de la raréfaction ou de la condenſation de l'air & des liqueurs ; ce qui ne peut être conteſté dans le cas dont il eſt ici queſtion. Si le Journaliſte de Trévoux ſuppoſe que chez quelques malades ſurnageans il y a contraction des muſcles capable d'augmenter le volume du corps, on dira alors que l'augmentation ou la diminution du volume du corps ſeront quelquefois le produit de la raréfaction ou de la condenſation de l'air & des liqueurs, & quelquefois auſſi de la contraction ou ceſſation de la contraction des muſcles, ce qui ſera toujours conforme aux règles de l'hydroſtatique.

D'après ces réflexions, je demande à ces deux Journaliſtes, ſi l'Abbé Bermond, cité par M. Labrouſſe dans mon *Traité des Vapeurs, volume II, édition 4, page 277,* auroit ſurnagé. La réponſe ne peut être qu'affirmative, parce qu'il eſt évident qu'il ne pouvoit pas ſe précipiter au fond. En effet, quelque deſſéché qu'il fût, ſon corps, réduit à une peſanteur de quarante livres, étoit encore bien équivalent à un volume de trois quarts de pied cube, & le pied cube d'eau pèſe environ ſoixante-dix livres, ce qui donne cinquante-deux livres & demie pour les trois quarts ; d'où il ſuit, qu'étant plus léger de douze livres au moins que le volume d'eau dont il auroit occupé

la place, il n'auroit pas pu occuper la place d'un pied cube d'eau; il auroit donc ſurnagé, ne s'enfonçant que pour occuper la place d'un volume d'eau d'une peſanteur égale à la ſienne. Pourra-t-on dire ici que ce ſurnagement ſera l'effet d'une légèreté produite par la ſeule raréfaction de l'air? Cela ſeroit abſurde, & c'étoit-là mon erreur. En la reconnoiſſant, je me hâte de la réparer; l'intérêt de la matière, & plus encore celui des Humains, à qui ceci peut devenir utile, l'ont exigé de moi.

RÉPONSE *aux Réflexions critiques de M. TISSOT, au ſujet du racorniſſement des ſolides, inſérées dans ſon Traité des nerfs.*

LE Traité des maladies des nerfs vient enfin de paroître; ſi cet Ouvrage avoit été annoncé il y a dix ans, s'il avoit été ſous preſſe, & s'il en avoit été retiré enſuite, à l'exception d'un de ſes volumes *(k)*, il n'en vaudra que mieux, parce qu'il aura gagné depuis par les nouvelles découvertes de ſon Auteur. Mais quelles raiſons a eues M. Tiſſot d'en ſuſpendre ſi long-temps la publication? cette queſtion, toute indiſcrète qu'elle le paroît d'abord au premier aſpect, n'eſt pas indifférente, & c'eſt à moi à la réſoudre.

On ſaura donc qu'à cette même époque je publiai mon *Recueil de pièces relatives au traitement des vapeurs*, dont je fis hommage à mon ami M. Tiſſot, & que lui

(k) Traité de l'Épilepſie.

ayant

ayant adreſſé en outre par la voie de ce Journal *(l)*, une lettre par laquelle je repouſſois une première tentative qu'il avoit voulu faire contre mon ſyſtème, je l'obligeai à ſe rétracter *(m)*. Telle fut la raiſon qui ſuſpendit l'impreſſion du Traité des nerfs ; en effet, les circonſtances ne lui étoient pas favorables, puiſque tout le volumineux de cet Ouvrage roule ſur les objections que j'avois prévenues : *mais*, a-t-il dit, *j'attendrai, & j'y reviendrai dans un temps plus paiſible.* C'eſt ce qu'il vient de faire, ainſi qu'on en jugera par ce qui ſuit.

J'ai aſſigné pour cauſe prochaine & immédiate des affections vaporeuſes, la tenſion des nerfs, la roideur & le racorniſſement, & j'ai démontré enſuite ce racorniſſement par ſes effets. Si cette cauſe eſt la vraie, comme mes expériences le prouvent évidemment, il ne reſte plus rien à dire ſur cette partie des maux de nerfs, la plus eſſentielle de toutes ; & alors que deviendra l'ouvrage de M. Tiſſot ? Auſſi a-t-il ſenti qu'il falloit abſolument rejeter cette cauſe en l'attaquant dans ſon principe & ſa ſource. Car il nous dit très-affirmativement que *les nerfs ſont des corps mous qui ne ſe tendent point*, & qui conſéquemment ne ſe *racorniſſent point (n)*. C'eſt avec le même ton qu'il m'attaque encore plus perſonnellement, en me rangeant dans la claſſe de ceux qui ont regardé

(l) Mois de Mai 1770.

(m) *Voyez* le Recueil cité, imprimé à Paris chez Hériſſant, rue Saint-Jacques, *page 102*.

(n) Traité des nerfs, *tome II, page 263*.

les nerfs comme des cordes vibrantes *(o)*, & non comme des tuyaux dans lesquels circule le fluide nerveux; tandis qu'ayant reconnu la tension des nerfs pour cause prochaine, j'ai reconnu en même-temps le fluide qui les anime, & que c'est de la diminution du calibre de ces mêmes tuyaux, que je fais dépendre tous les symptômes hystériques *(p)*.

Il m'accuse enfin de ne vouloir reconnoître pour maux de nerfs, que ceux qui sont le produit de la tension de la fibre, & non ceux qui appartiennent au relâchement, *(q)* quoique dans le Recueil cité *(r)* j'aie désigné des cas où le relâchement avoit lieu, & dans lesquels j'ai employé moi-même les toniques avec succès.

Il ne me reste donc qu'à défendre cette cause prochaine contre les attaques de mon Adversaire, puisque les deux interprétations qui la suivent sont aussi fausses que déplacées. Pour procéder avec méthode, je m'empresse de faire remarquer que les Médecins ne s'entendent pas encore dans la dénomination des maux de nerfs; j'ajouterai même que la plupart ne veulent pas qu'on les entende, & que c'est cette mésintelligence

---

(o) Tome I, page 212.

(p) Par-tout, ai-je dit, on trouvera le spasme, l'érétisme & le racornissement, & par-tout on verra les esprits effarouchés, parce que les nerfs, qui en sont les conduits & le réservoir, se trouveront irrités & érétisés. (*Voyez* mon Traité des vapeurs, *page 13 & suivantes*).

(q) Tome II, page 255.

(r) Pages 261 & 394.

qui produit journellement tant de diſputes : pour moi j'entends avec Hoffmann, Boërhaave & autres Médecins de cette réputation, par *maladie du genre nerveux*, non-ſeulement celles des nerfs, mais encore celles de toutes les membranes du corps, même les vaſculaires, tandis que M. Tiſſot n'entend que celles des nerfs proprement dites; quoique dans le beſoin, il ſache fort bien embraſſer l'une & l'autre opinion.

Que cette diſtinction ſoit l'effet de la confuſion qui règne dans tout ſon Ouvrage, ou qu'elle ſoit volontaire, je ne lui répondrai pas moins que ſi la conſtitution originaire des nerfs eſt telle qu'il la ſuppoſe; ces mêmes nerfs ne ſont pas plus ſuſceptibles de relâchement que de tenſion. Ils ſe *relâchent pourtant*, nous dit-il, *dans l'atonie*, d'où je conclus qu'ils ſe tendent & ſe racorniſſent par un effet contraire. Cette ſuppoſition ne paroîtra pas gratuite à ceux qui ſavent qu'ils ne ſe relâchent que lorſqu'ils ſont trop abreuvés de ſéroſités *(ſ)*, & qu'ils ne ſe tendent que lorſqu'ils en ſont dépourvus, ce qui réaliſe la comparaiſon que j'ai donnée, du parchemin, à laquelle je renvoie mon Adverſaire.

Mais j'en appelle à l'ouverture des cadavres de ceux qui ſont morts des effets de ce racorniſſement, & non à ceux ſur leſquels M. Tiſſot a fait des expériences : j'en appelle encore à ces exfoliations membraneuſes, obſervées déjà pluſieurs fois dans le vivant, qui le réaliſent. Ces

(ſ) Boërhaave & Piſon nous l'apprennent.

faits ſont-ils vrais ? Ne ſont-ils pas authentiqués de manière à ne pouvoir pas les rejeter ? Pourquoi donc M. Tiſſot ne les a-t-il pas rappelés dans ſon Ouvrage ? ou bien, pourquoi ne les a-t-il pas contredits ?

Je reviens ſur ces membranes, & je dis que, lorſque je les ai citées, j'ai prétendu y comprendre les nerfs avec leurs enveloppes, & qui eſt-ce qui oſeroit penſer que ces deux parties ſolides de notre corps puſſent jamais ſe ſéparer ? Il ſeroit en effet bien abſurde de ſuppoſer les muſcles tendus, criſpés & racornis dans un membre contracté, tel qu'eſt celui d'un Paralytique par cauſe ſpaſmodique *(t)*, ſans que les nerfs ne participaſſent au même effet ; la ſurabondance des liquides, qui en jetant les ſolides dans l'atonie, leur enlève une partie de leurs forces & de leur élaſticité, reſpecteroit-elle les nerfs, & par contraire la ſouſtraction de cet humide radical, qui opère les effets oppoſés, n'agiroit-elle que ſur les fibres muſculaires ſans agir ſur les nerfs ? Cette hypothèſe ne ſéduira jamais que des eſprits prévenus ; elle enfantera des contradictions de toute eſpèce *(u)*, & ceux qui l'adopteront à l'exemple de M. Tiſſot, ſe perdront avec

---

(t) *Voyez* de Sauvages, *Noſologia methodica, tome III, page 364 ; Hemiplegia ſpaſmodica Dom. Pomme, an contractura.*

(u) Parmi celles qu'on trouve dans le *Traité des nerfs,* j'en citerai une qui m'a paru bien extraordinaire ; la voici : « M. Loob, nous dit » M. Tiſſot *(tome II, page 258)* établit que le trop grand dia- » mètre des tuyaux nerveux occaſionne des foibleſſes, des défaillances, » & toutes ſortes d'accidens hyſtériques & nerveux ; & il ſe plaint de

lui dans le dédale de ſon raiſonnement ; ils confondront très-ſouvent l'atonie avec la tenſion, & celle-ci avec l'atonie ; ils aſſocieront par conſéquent le relâchant au tonique, & celui-ci au relâchant ; & pour mettre le comble à cette confuſion, ils claſſeront comme lui parmi les anti-ſpaſmodiques, le lait & les bains *(x)*, de ſorte que les Médecins ne l'entendront pas *(y)*; & ce qui eſt pis encore, c'eſt qu'ils ne s'entendront pas eux-mêmes au préjudice des Humains.

Que je ne reconnoiſſe enſuite que la roideur des ſolides dans l'affection vaporeuſe, cela ne prouve pas que je ne connoiſſe pas auſſi des maux de nerfs par relâchement ; mais ceux-ci ne produiſent jamais des vapeurs, quoiqu'en diſe M. Tiſſot *(z)*; ce qui m'autoriſe à prononcer de nouveau que là où il y a *vapeurs*, il y a toujours tenſion dans les fibres, & qu'en pareil cas, les humectans ſont les ſeuls remèdes qui puiſſent réuſſir.

Mais enfin, inſiſtera-t-il à nous dire qu'il y a des vapeurs par relâchement, puiſque les guériſons opérées

---

ce que l'on n'a pas aſſez donné d'attention aux effets de cette « *dilatation* ou *conſtriction*, » c'eſt-à-dire, le relâchement & la roideur la plus décidée. Voilà donc la dilatation & la conſtriction données ici pour un même effet ou une même action.

(x) Traité de l'Épilepſie, *page 257*.

(y) A la page 317, tome III, on lit, *l'induration du fluide nerveux*, & l'on demande ce que cela ſignifie.

(z) Objection ci-devant réfutée dans mon Recueil de pièces, publié en 1771.

dans ces ſortes de cas par les humectans nous l'aſſurent? Cette aſſertion, pour être vraie, exige tout au moins des exemples qui la réaliſent. Où ſont donc ces guériſons ſi vantées? Telle a été ma demande, & telle elle ſera encore aujourd'hui : car dans celles que M. Tiſſot me préſente, je ne trouve pas le relâchement, tant s'en faut, mais le contraire : dans les unes, c'eſt la roideur la plus décidée ou la nudité de la fibre nerveuſe qui la joue ſouvent; dans les autres, c'eſt un déplacement de ſpaſme par l'effet enchanteur d'un anti-ſpaſmodique, & jamais la ceſſation dans les autres; enfin, j'y vois la raréfaction interne des liqueurs & de l'air en contraſte avec la roideur de la fibre, & dans aucune des trois, je ne vois pas le relâchement dont il s'agit, & s'il faut en citer des exemples, en voici quelques-uns pris au haſard dans le *Traité des nerfs*.

« J'ai conduit, pendant quelques années, nous dit » M. Tiſſot, une femme extrêmement vaporeuſe, qui » dans un air peſant & humide, ne pouvoit pas faire cent » pas ſans avoir un accès hyſtérique, mais qui dans un » air vif & ſec, faiſoit aiſément une lieue ſans être incom- » modée ; quand le vent du Nord ſouffloit, elle s'arrêtoit » pour le reſpirer mieux : elle ſentoit qu'il lui donnoit » de la force, du bien-être & de la gaïeté..... Si l'on » compare cet état avec celui d'une autre femme dont » j'ai parlé ailleurs, qui éprouvoit les mêmes maux, & » qui ne reſpiroit à ſon aiſe que dans une vapeur émol- » liente ; il me ſemble que ces ſeuls faits ſuffiſent pour

démontrer que les mêmes ſymptômes nerveux peuvent « dépendre de deux cauſes diamétralement oppoſées *(a)* ». Telle eſt la concluſion de notre Auteur ; & cette concluſion, ſelon moi, eſt auſſi fauſſe que toute ſa théorie. En effet, je vois dans la première femme la complication aérienne, ou cette raréfaction de l'air intérieur qui ſe manifeſte ſi ſouvent, & je vois en même-temps que, par l'impreſſion d'un air humide & relâchant, cette raréfaction dominoit alors ſur la tenſion de la fibre, puiſque celle-ci avoit perdu une partie de ſon reſſort ; & de-là des gonflemens internes, des diſtenſions douloureuſes, qui gênoient la circulation des eſprits animaux, & conſéquemmènt les vapeurs. Il falloit donc à cette femme un air vif & ſec, qui, en condenſant cette raréfaction interne, vînt donner plus d'aiſance à la circulation des eſprits animaux, & en rétablît le cours. Par les raiſons contraires, la roideur dominoit chez la ſeconde femme ; les vapeurs émollientes & tous les relâchans, devoient par conſéquent la ſoulager.

Si M. Tiſſot avoit connu ces deux effets oppoſés, tous deux *enfans* d'une même cauſe, il n'auroit pas traité infructueuſement ces deux femmes vaporeuſes pendant deux années entières ; mais il les auroit guéries, l'une avec le bain froid, & l'autre avec le bain tiède. S'il connoiſſoit tous les effets de la tenſion de la fibre, comme il connoît ceux du relâchement, il ne m'auroit

---

(a) Traité des nerfs, *tome II, page 278.*

pas reproché d'avoir confondu, dans la claſſe des maladies hyſtériques & hypocondriaques *(b)*, un flux hémorrhoïdal ſupprimé & une jauniſſe hypocondriaque, parce qu'il auroit reconnu, dans ces maladies, la complication d'une matière étrangère avec la roideur de la fibre ; & il auroit vu qu'en remédiant avec efficacité à cette roideur, j'avois remédié en même-temps au vice d'épaiſſiſſement que j'avois à combattre. S'il connoiſſoit auſſi les effets du racorniſſement, il n'auroit pas non plus trouvé de l'engorgement dans une hémiplégie ſpaſmodique que j'ai citée *(c)*, puiſque la ſeule contraction du membre paralyſé, & l'entière oblitération des tuyaux nerveux qu'elle entraîne néceſſairement s'y oppoſent, & que d'ailleurs, cette paralyſie n'auroit pas été guérie par les bains tièdes. S'il connoiſſoit enfin les effets de la raréfaction de l'air intérieur, ainſi que ceux de l'eau froide appliquée à cette raréfaction, il auroit reconnu la femme citée par Hippocrate pour une vraie hyſtérique *(d)* ; & il ſauroit que, ſi elle n'eût été telle, les purgatifs qu'elle prit pour ſe faire avorter n'auroient jamais procuré chez elle ni convulſion, ni ſyncope, mais ſeulement des irritations dans les entrailles, leſquelles auroient été ſuivies de grandes évacuations ; & alors il ne m'auroit pas reproché de m'y être trompé moi-même. Mais tous ces aperçus contrarioient ſa

(b) *Tome II, page 261.*

(c) *Ibidem.*

(d) *Ibidem.*

façon

façon de penſer ; & ce n'eſt point par les yeux d'autrui que M. Tiſſot voit les objets, mais bien par les préjugés de ſon eſprit.

Pourſuivons notre analyſe & voyons s'il ſera plus concluant. « L'homme le plus robuſte, le plus ſec, le plus brûlé par les travaux & par les liqueurs *(e)*, ne « connoît pas les maux des nerfs ; aucune cauſe morale « ou phyſique ne pourra lui occaſionner les ſymptômes « qui les caractériſent : mais cet homme prend une fièvre « inflammatoire, on le ſaigne, *on le baigne*, on le fait « vivre de lait d'amande, de décoction d'orge, d'eau de « poulet, de farineux légers, *on lui donne des bains (f)*, « des lavemens, on lui fait des fomentations aqueuſes ; « au bout de quelques ſemaines, ſon corps eſt devenu « *mou (g)*, ſon ſang eſt aqueux, ſes nerfs de parchemin « ſec ſont devenus parchemin mouillé : & alors cet « homme fort, robuſte, *ferme*, cet homme que rien «

(e) Nous dit encore M. Tiſſot, *tome IV, page 278.*

(f) Répétition fort intéreſſante.

(g) Cette aſſertion va trouver ſon antidote dans les paroles ſuivantes du même Auteur (inſérées à la *page 371 du tome IV*) : « Si une perſonne eſt tombée, dit-il, dans l'atonie par une ſuite de quelqu'indiſpoſition, dont les bains tièdes peuvent diſſiper la cauſe « (atonie & bains tièdes), non-ſeulement le malade recouvrera plus « de force, parce que les fonctions ſe feront mieux, mais ſes fibres « auront plus de denſité ; & il n'y a pas un Médecin qui n'ait pu « voir dans pluſieurs circonſtances les chairs reprendre de la fermeté « au bout d'un certain nombre de bains tièdes ».

» n'auroit ému, devient une femme hystérique ; les odeurs, » les surprises, les nouvelles intéressantes ou fâcheuses, » les alimens un peu trop âcres ou en trop grande quan- » tité, lui donneront des symptômes de l'hystérie, trem- » blement, palpitation, crainte, angoisse, gonflement, » urines aqueuses, évanouissemens vaporeux, sursauts, &c. » Vous n'avez fait que relâcher, & vous l'avez rendu vaporeux », conclut encore notre Auteur. Mais, toute hyperbolique que soit cette narration, l'on répondra que, si jamais il existe un homme de cette trempe, qui ait subi cette même altération dans ses organes, après une fièvre inflammatoire, & après s'être brûlé avec des liqueurs, cet homme, dis-je, ne deviendra vaporeux que par la perte totale de l'enveloppe muqueuse qui garantissoit ses nerfs de pareilles impressions; & cette perte lui arrivera, 1.° par l'effet de la fièvre inflammatoire & par celui des liqueurs avec lesquelles il s'étoit ci-devant brûlé, c'est-à-dire, par le desséchement; 2.° par l'effet du régime aqueux qui en facilitera la chute & le dépouillement; & dans cet état, les fibres de cet homme étant toutes nues, à l'instar de celles d'un enfant, deviendront susceptibles d'irritation & de convulsion, par les mêmes raisons que j'ai données à M. Tissot dans mon Recueil de pièces qu'il n'a pas entendues, de sorte que cet homme guérira dans la suite quand, par l'effet d'un bon régime, il aura repris ses premières forces, qu'il aura réparé les pertes de son sang & celles de ses esprits, qu'il aura ainsi régénéré l'enveloppe muqueuse de ses nerfs. Tel est l'homme de

M. Tiſſot, & tel ſera le mien, & ces deux hommes n'en ſont cependant qu'un ſeul.

Paſſerai-je à un tableau ſorti des mains de notre Artiſte ? « Une perſonne très-bien portante, très-ſaine, très-robuſte *(h)*, eſt tout-à-coup affectée par une violente paſſion qui lui fait éprouver des convulſions « générales, & elle reſte pour ſa vie ſujette à la plus « grande mobilité. Il n'y a ici ni *roideur*, ni *deſſéchement*, « ni *tenſion* permanente *(i)*; mais le *ſenſorium* a porté « les eſprits animaux avec plus d'impétuoſité dans tous « les nerfs qui ont été trop dilatés, & comme ils ſont « dénués de cette élaſticité qui répareroit cet effet, ils « reſtent trop foibles, & le mouvement des eſprits animaux trop facile & irrégulier, état que l'on a nommé « avec raiſon *force hyſtérique*, puiſque c'eſt lui qui, dans « le plus grand nombre de cas, paroît faire la baſe de « cette maladie ».

Une aſſertion auſſi extraordinaire, puiſqu'elle vient d'être contredite par celui qui l'a proférée, met le ſceau à la confuſion de ſes idées ; car perſonne, avant lui, n'avoit oſé prononcer que les violentes paſſions amenaſſent après elles la trop grande dilatation des tuyaux nerveux, mais au contraire la vraie contraction

---

(h) Dit-il encore, *tome IV, page 279.*

(i) Nouvelle aſſertion démentie par notre Auteur lui-même à la *page 277, tome IV*, où il nous dit que l'effet des paſſions eſt de tendre les nerfs, & que c'eſt par cette raiſon qu'il faut en pareil cas éviter les remèdes violens.

ou conſtriction ; à moins qu'à l'exemple de M. Tiſſot, nous ne faſſions encore de ces deux mots, *dilatation* & *conſtriction*, un ſynonyme. Mais ſi cet effet peut devenir tel, comment donner à cela le nom de force hyſtérique ! *Force* & *foibleſſe*, tout-à-la-fois, ſeront donc un autre ſynonyme dans le Dictionnaire de M. Tiſſot !

Nous l'avons vu ailleurs adopter le mou & le ferme, ſubſtituer l'atonie au ſpaſme, la foibleſſe à la force, la dilatation des tuyaux nerveux à la conſtriction de ces mêmes tuyaux, le défaut d'élaſticité à la plus grande irritabilité, remplacer enfin le muſc & le *caſtoreum* par le lait & les bains tièdes ; & c'eſt avec de telles armes qu'il attaque mon ſyſtème ; qu'il affecte de citer, par dériſion, le *parchemin ſec* & le *parchemin mouillé*, dont j'ai formé moi-même la comparaiſon la plus palpable ; qu'il ſe glorifie de ſe compter au nombre de mes antagoniſtes, après avoir publié dans ſes ouvrages que j'étois ſon ami ; après avoir ſouffert qu'en cette qualité je le choiſiſſe pour Mécène ; après avoir, enfin, préconiſé ma méthode. Je perds donc un ami dans la perſonne de M. Tiſſot ; mais j'en trouve un qui me dédommage de cette perte ; cet ami, c'eſt la vérité dont je plaide la cauſe en faveur des humains. *Amicus Plato, ſed magis amica veritas.*

Si je parcours toutes les obſervations dont M. Tiſſot a compoſé ſon roman, je les trouve toutes calquées ſur le même modèle ; de ſorte que, malgré ſa vaſte érudition, il ne nous apprend rien de plus que ce qui

avoit été dit avant lui ; il entretient, par conféquent, l'erreur des Médecins, bien loin de la détruire.

LETTRE aux Auteurs du Journal Encyclopédique (15 Mai 1781), au fujet de celle que M. Pomme leur a écrite fur l'Ouvrage de M. Tiffot, intitulé ; Traité des nerfs & de leurs maladies.

MESSIEURS,

« JE profiterai toujours avec empreffement de toutes les critiques utiles, fans répondre à aucune ; mais dans « celle que M. Pomme a faite de mon Traité des maux « de nerfs, il fe plaint de mes procédés, & ceux de vos « Lecteurs qui ne verront jamais mon Ouvrage, pour- « roient croire qu'en effet je lui ai manqué ; ainfi je vous « demande la grâce de vouloir bien mettre fous leurs « yeux les principaux endroits dans lefquels je parle de « ce célèbre Médecin, & qu'il n'a point cités. Je ne « fuis pas de fon avis en tout ; je l'ai déjà dit ailleurs ; « je le lui ai écrit ; & le plan que je m'étois propofé, « m'appelant à examiner fon fyftème, j'ai dû indiquer « ce que je ne croyois pas exact. Mais en difcutant « l'opinion d'un Auteur que je confidère infiniment, « que j'aime, & qui a rendu des fervices effentiels à la « Médecine, je me fuis toujours fait un plaifir de manifefter « ces fentimens. Les articles que je joins ici, & ceux qui «

» ſe trouveront dans les volumes ſuivans, en font foi : » je deſire que le Public les connoiſſe.

» *Tome I, partie II, page 259 :* M. Pomme trouvant » bien peu de choſes véritablement ſatisfaiſantes ſur les » maux de nerfs, voyant que l'incertitude ſur leur carac- » tère & leur cauſe, rendoit l'effet des traitemens très- » incertain, ayant trouvé des malades chez leſquels l'in- » dication des remèdes relâchans & adouciſſans étoit » très-marquée, & ayant fait à l'aide de cette méthode, » les cures les plus belles, il conclut avec raiſon que là » où les relâchans réuſſiſſoient, il n'y avoit pas relâ- » chement, mais un vice oppoſé. Tout eſt exact » juſque-là ; mais rappelant un très-ancien ſyſtème, » qui lui paroiſſoit juſtifié par ce qu'il voyoit, il crut qu'il » n'y avoit de maux de nerfs que ceux qui étoient pro- » duits par la ſéchereſſe, la roideur, la tenſion, le racor- » niſſement : c'eſt nier une choſe parce qu'on ne l'a pas » vue, & cette concluſion eſt vicieuſe en ce qu'elle » exclut tout un genre de cauſes de maux de nerfs, & » nie les obſervations les mieux atteſtées des maladies » de nerfs traitées par de très-grands Médecins, & guéries » par des méthodes entièrement oppoſées à la ſienne. » Il réſulte néceſſairement de-là qu'en ſuivant ſon ſyſtème, » on claſſeroit dans les maladies hyſtériques, des maladies » qui en ſont totalement indépendantes. Ce n'étoit point » un inconvénient pour l'Auteur qui a trop de génie & » de lumières, & qui eſt trop obſervateur pour n'avoir » pas ſu ſe conduire en pratique indépendamment de

tout syſtème; mais ce ſeroit un inconvénient pour « d'autres, & il eſt très-important d'apprécier exactement « chaque cauſe, & de n'en exclure aucune. «

Même tome, même partie, page 286. D'ailleurs, le « recueil des belles obſervations de M. Pomme, la « multitude de celles que peuvent faire tous les autres « Médecins, le grand nombre de maladies de nerfs, « dans leſquelles j'emploie tous les jours les bains, « les aqueux, tous les relâchans, ne permettent pas de « douter qu'il n'y ait grand nombre de maladies de « nerfs dans leſquelles la méthode de M. Pomme *(k)* « eſt la ſeule bonne. Cependant, doit-on croire que « cette cauſe ſoit extrêmement fréquente? J'avoue que « pluſieurs raiſons m'empêchent de le penſer. «

Même tome, même partie, page 293, la note. « L'ouvrage de M. Pomme n'a occaſionné des diſputes, « que parce qu'il a pris un titre trop général en traitant « une matière particulière. S'il eût ſpécifié dans ſon titre, « comme il l'a fait dans quelques endroits de l'ouvrage, « l'eſpèce de maux de nerfs dont il traitoit, il n'auroit « pas trouvé un ſeul contradicteur. «

Tome II, partie II, page 237. C'eſt dans ces cas « où la méthode de M. Pomme a opéré de ſi belles « cures. «

Même tome, même partie, page 369. Perſonne n'en «

(k) « Il l'a trop bien développée & trop perfectionnée pour qu'on « ne lui donne pas ſon nom; c'eſt une foible marque de la recon- « noiſſance des malades & du public, qui lui eſt bien dûe ».

» a porté l'usage (des bains) aussi loin que M. Pomme, » qui s'est frayé, dans leur emploi, une route qu'aucun » de ses devanciers ne lui avoit apprise.

» *Page 376.* Il en a fait prendre, pendant long-temps, » de six, de huit, de dix, de douze, de dix-huit, & même de vingt-deux heures ».

» J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé TISSOT, Docteur en Médecine.

A Lausanne, le 19 Avril 1781.

Si M. Tissot prétend que je me suis plaint de ses procédés, c'est sans doute pour avoir l'occasion de me faire des complimens & des excuses. Quant à la réfutation de son ouvrage, il n'a rien eu à repliquer, & ce silence annonce sa défaite.

Néanmoins, s'il insiste à penser qu'il y a des maux de nerfs, proprement dits (ou vapeurs) par relâchement, qu'il se hâte de le prouver par des faits plus vraisemblables & plus concluans que ceux que je viens de réfuter.

Je reviens sur mes observations; &, pour terminer le chapitre destiné à l'affection hystérique, je vais finir par l'histoire d'une hystéricité d'une nature différente de celles que j'ai ci-dessus rapportées.

MÉMOIRE à conſulter ſur une Affection hyſtérique invétérée & irritée par les toniques & les ſtimulans.

« JE gémis depuis que j'ai lû votre Traité des affections
vaporeuſes ; un de vos malades, Monſieur, qui me l'a «
procuré, gémit avec moi ; nous nous trouvons, l'un & «
l'autre, fort à plaindre de n'avoir pas eu le bonheur de «
vous connoître avant que nos maux fuſſent parvenus «
à leur comble. M. M** m'aſſure que je trouverai du «
ſoulagement à vous écrire ; je le crois ; mais, depuis «
un an que je le deſire, je n'ai pu en venir à bout. J'ai «
trop de choſes à vous dire ; & ma tête eſt ſi épuiſée «
par les ſouffrances, & plus encore par les remèdes, «
que je ne ſais ſi je pourrai jamais achever le récit d'une «
maladie à laquelle je ſuis en proie depuis vingt ans, & «
qui eſt aujourd'hui à ſon dernier période. Livrée depuis «
aux caprices de l'art, & aux miens propres, à des manies «
& aux déſordres d'une imagination qui a perdu tout «
frein, pourrai-je jamais vous peindre ma ſituation actuelle, «
& vous faire connoître les gradations par leſquelles j'y «
ſuis parvenue ! Mon ignorance ſur mes maux eſt des «
plus grandes. Leurs cauſes me ſont tout auſſi inconnues, «
& les expreſſions propres à les définir ne me ſont «
pas familières. Mon récit ſera donc informe ; vous me «
le pardonnerez ; je l'attends de vos bontés & de «
cette indulgence qui émane d'un cœur généreux & «
compatiſſant. «

Je ſuis âgée de trente-cinq ans ; ma ſanté fut aſſez «

» bonne jusqu'à l'âge de treize, auquel temps je devins » mélancolique, & tout-à-fait hypocondriaque. J'ai caché » mes maux pendant long-temps, soit par l'effet d'une » timidité excessive, soit que les idées bizarres & singulières, » qui me passoient dans l'esprit, ne me paroissoient pas » de nature à être confiées. Je me cachois pour pleurer; » je me livrois aux chagrins les plus amers; j'étois tour- » mentée par les craintes les plus funestes; je me voyois » le seul être existant susceptible de tant de malheurs. » Je passois des nuits affreuses par les songes les plus » effroyables, dont l'impression me restoit tout le jour: » je ne soupçonnois pas encore que tout cela fût une » maladie; ce qui donnoit lieu chez moi aux idées les » plus cruelles sur les châtimens de Dieu. Si j'avois confié » mes peines, on m'auroit soulagée; mais j'en avois trop » de honte, & je ne pensois pas alors que les maux de » l'esprit fussent des maux curables par des remèdes » physiques. Je faisois peu d'attention aux maladies de » mon corps. J'ignorois que l'embarras de ma tête, » l'engourdissement, l'apathie, l'assoupissement, fussent » des infirmités. Les inquiétudes de mon ame ne me » permettoient pas même de réfléchir sur les maux qui » n'étoient rien vis-à-vis de ceux de mon esprit.

» J'avois de bons intervalles où j'oubliois tout; & si » je me rappelois mes tourmens, ce n'étoit que pour » m'étonner d'avoir pu me laisser aller à des craintes si » frivoles. Je reprenois enfin courage, ne craignant plus » le retour du mal, remerciant Dieu, & faisant tous mes

efforts pour me corriger de tous les défauts qui avoient «
pu irriter la Divinité contre moi : jamais je n'ai fait «
d'auſſi ferventes prières ; j'aimois la vertu avec paſſion, «
& j'ai toujours travaillé avec le zèle le plus ardent à «
perfectionner mon ame. J'aimois auſſi la lecture des «
bons livres ; j'aurois eu la paſſion des ſciences, mais j'étois «
toujours arrêtée par la paſſion même qui me jetoit dans «
l'épuiſement, lequel étoit ſuivi des maux de cœur, de «
diarrhées très-fortes & des plus noires vapeurs. «

Je fus réglée à quatorze ans après avoir été agitée «
les deux années précédentes. Ce premier temps de «
ma maladie a été aſſez cruel. J'étois d'une foibleſſe «
extrême ; j'avois des tournemens de tête continuels, «
des maux de cœur & une triſteſſe inſurmontable : on «
me fit prendre, ſelon l'uſage, la limaille de fer avec du «
vin & la rhubarbe ; on m'ordonna de faire de l'exercice, «
ce qui étoit pour moi le plus cruel des ſupplices ; cepen- «
dant, comme j'étois ſouple & docile, & que je deſirois «
ardemment de guérir, j'exécutois de point en point «
l'ordonnance des Médecins. Je pouſſai l'exactitude ſi «
loin, que je crois avoir augmenté mes maux en épuiſant «
mes forces. Les règles parurent au bout de deux ans «
de ce régime, & l'on me crut guérie ; mais les vapeurs «
redoublèrent ſi fort, qu'il ne me fut pas poſſible de les «
cacher. On m'apprit alors que mon mal étoit une maladie «
réelle & ſuſceptible de guériſon ; on me fit voir des gens «
à vapeurs pour me le confirmer : mais je fus très-long- «
temps à me le perſuader, croyant toujours que les maux «

» des autres n'étoient pas comme les miens. Le Médecin » que l'on me fit consulter pour-lors, me parut connoître » si bien mon mal & ceux dont mon ame étoit affectée, » que j'y donnai ma confiance. Je sus alors que ma maladie » s'appeloit *maux de nerfs ;* on ne m'en dit pas davantage ; » je sus encore que les remèdes internes qui me furent » prescrits, étoient de la classe de ceux qui fortifient les » nerfs. On me fit faire en même temps des frictions sur » tout le corps ; on me mit des emplâtres sur l'estomac, » & on me prescrivit un régime sec & fortifiant, que je » suivis avec beaucoup d'exactitude dans l'espérance du » succès que l'on me promettoit. La vue du Médecin me » rendoit toujours cette confiance que la durée de mes » maux & leur augmentation m'ôtoient souvent. J'espérois » dans ce temps avec la facilité que donne la crédulité, » l'ignorance & l'inexpérience, & on me persuadoit aisé- » ment tout ce que je desirois.

» La constance de mes maux me fit enfin désespérer ; » mes parens se lassèrent à leur tour. On m'interdisit tout » remède ; on chercha à me dissiper ; on me fit monter à » cheval : mais les peurs continuelles auxquelles j'étois » sujette, détruisoient tout le bon effet de cet exercice. » Ma timidité & ma poltronerie étoient au plus haut point ; » elles amenoient des diarrhées violentes qui augmentoient » mes vapeurs, & me procuroient de nouveaux symptômes ; » c'étoient des tremblemens convulsifs dans tout le corps, » des craquemens de dents & un état d'horreur & de peur, » tel que celui d'un criminel que l'on conduit au supplice.

Mon ſommeil étoit de même, & le réveil encore plus « terrible ; il me ſembloit par fois qu'une flamme ſubtile « me pénétroit le cerveau, & m'y laiſſoit l'impreſſion la « plus vive ; ma foibleſſe étoit ſi grande que je me croyois « au dernier moment. J'ai vécu de cette manière juſqu'à « l'âge de vingt-deux ans, me laiſſant toujours bercer par « des eſpérances de guériſon ; car, dès que le mal étoit « paſſé, j'avois un penchant inouï à me flatter, & quel- « quefois des accès de gaieté, de joie & de bien-être « qui annonçoient toujours la rechute. «

Ce fut dans ce temps qu'un Médecin célèbre parut « dans ce pays *(l)* ; je me hâtai d'aller le conſulter. Si « j'euſſe laiſſé paſſer la foule, & que jeuſſe attendu « quelques années plus tard, peut-être que la connoiſſance « de notre climat & de nos tempéramens l'auroit mis plus « à portée de juger quels étoient les remèdes qui me « convenoient ; il m'en auroit épargné d'autres que je « ſoupçonne avoir laiſſé ſur mes nerfs une empreinte « ineffaçable. Il s'attacha à ma maladie : il eut de très- « longues converſations avec moi, où il fut cependant « beaucoup plus queſtion de mon ame que de mon corps : « il me donna des conſeils moraux, dont je lui aurai « toute ma vie la plus grande obligation. Je joignis à ma « confiance des ſentimens de vénération & de reſpect ; « perſonne n'aura jamais autant d'empire ſur une ame ; « il dirigeoit juſqu'à mes penſées. Je prenois des pillules «

(l) A Genève.

» par ſon ordre ; jamais je ne me ſuis informée de ce qui » entroit dans leur compoſition : ma foi étoit telle, que » je me ſerois reproché le moindre doute, quoique mes » maux augmentaſſent conſidérablement.

» Il m'ordonna de me lever de grand matin, de faire » toutes ſortes d'exercices ; il me preſcrivoit un régime » ſec & fortifiant ; peu de boiſſon, plus de vin que d'eau, » point de ſoupe, peu de légumes, beaucoup de viande, » & ſur-tout du bœuf ; lequel régime augmenta mes peurs » & mes angoiſſes ; mais un ſeul mot de ſa part calmoit » tout. Il ſe moquoit de moi ; il m'aſſuroit que tout finiroit, » que j'approchois de ma guériſon, & j'en étois convaincue. » Cependant, au bout de quelques mois, mes angoiſſes » redoublèrent ; je reſſentis des ébranlemens de nerfs » beaucoup plus forts, & des émotions excitées par le » moindre bruit, qui me mettoient au déſeſpoir. Je paſſai » l'été dans des tranſes continuelles, par la peur du » tonnerre que je n'avois jamais eue auparavant. Il eſt » impoſſible de ſe faire une idée de mes frayeurs ; j'en » avois de toute eſpèce qui ne me laiſſoient pas un inſtant » de calme, & mon imagination me préſentoit toujours » les plus affreux ſupplices. Dans cette ſituation, je » recourois à mon Médecin, qui me raſſuroit toujours, » en me diſant que, plus mon état étoit violent, plus » j'étois près de la guériſon. J'avois néanmoins des doutes ; » mais l'aſcendant qu'il avoit ſur moi en triomphoit. Mes » parens moins prévenus, gémiſſoient de ma conſtance à » perſévérer dans l'uſage des remèdes qui produiſoient

chez moi des effets auſſi terribles. Je n'écoutois que « mon oracle ; & pour n'être pas importunée, je cachois « de mes maux tout ce que je pouvois. Enfin, mes accès « devinrent plus fréquens ; les palpitations, la ſuffocation « accompagnée de crampes, comblèrent ſi fort la meſure, « que je ne pus m'empêcher de me plaindre de lui à lui- « même : il me ſoutint toujours que cela n'étoit rien ; il « s'attacha à raſſurer ma famille alarmée, & pour y réuſſir, il « leur diſoit que j'avois l'imagination ſi vive, que j'exagérois « infiniment mes maux, & me promit encore une cure « prompte & l'oubli de toutes mes ſouffrances *(m)*. «

Pour ranimer ma confiance, il venoit tous les jours « chez moi me faire prendre ſes remèdes, pour ne pas « dire ſes poiſons, & j'obéiſſois parce qu'il m'étoit impoſ- « ſible d'y réſiſter. Mes attaques augmentèrent à tel point, « que, lorſqu'on me laiſſoit ſeule, le déſeſpoir s'emparoit « de mon ame ; tout ce qu'on peut imaginer de plus noir « paſſoit dans mon eſprit ; je pouſſai les écarts de mon « imagination juſqu'à me perſuader qu'il me tourmentoit « à deſſein, & qu'il vouloit me punir de mes doutes par « le ſupplice le plus affreux : &, dans d'autres momens, « les remords s'emparoient de moi, & je lui avouois mon « crime. Mes parens étoient auſſi déſeſpérés que moi de « ma ſituation ; mais on leur aſſuroit avec tant de force ma « guériſon qu'ils n'oſoient penſer le contraire : jamais rien « ne m'a donné de ſi grandes idées de la puiſſance de «

(m) Quelle charlatanerie ! Et combien de fois ne l'ai-je pas rencontrée ſur mes pas !

» Dieu, que les tourmens de mon corps & de mon ame ;
» il sembloit que celle-ci se divisoit, se multiplioit. La
» rapidité de mes angoisses, leur multitude seroient inexpri-
» mables ; toutes les parties de mon corps étoient dans
» un degré de souffrance dont mon ame ne perdoit rien :
» elle étoit par-tout en même-temps, & jamais je n'ai rien
» su exprimer de cet état, quoique j'en eusse intérieurement
» l'idée la plus nette ; mais on ne me permettoit pas d'en
» parler, & l'horreur que m'en donnoit le souvenir, étoit
» si grande, que je n'aurois pas voulu la peindre. Voilà
» comme j'ai passé mon temps, jusqu'à celui où mon
» Médecin quitta cette ville.

» La nouvelle de ce départ fut pour moi un coup de
» foudre ; mon attachement pour lui n'ayant pas même
» diminué, quoique mes espérances fussent évanouies : je
» me crus perdue & abandonnée du Ciel ; aussi fallut-il
» qu'on m'assurât que ce voyage seroit court ; on le fixa
» même à la quinzaine. Son absence me fit faire de
» sérieuses réflexions sur mon état, que sa présence avoit
» jusque-là suspendues. Je crus voir que mon mal provenoit
» en partie des remèdes que j'avois faits jusque-là, & cette
» persuasion m'ôta toute confiance aux secours humains.
» J'accusois la Médecine, je la crus la plus pernicieuse
» de toutes les sciences & la plus fausse. Mon esprit se
» livroit à toutes sortes d'écarts sur la condition humaine ;
» je murmurois nuit & jour sur mon sort, & je m'aban-
» donnois à toutes les idées du plus violent désespoir.
» Mon humeur & mon caractère changèrent à cette époque.

Mes

Mes inquiétudes rendirent mon commerce insupportable; « on me plaignoit trop pour me le faire sentir : mais la « compassion s'épuise, & j'avois trop de pénétration pour « ne pas découvrir ce mystère : toujours occupée de mes « tourmens, j'en faisois la peinture la plus hideuse, & j'étois « incapable de m'occuper d'autre chose. «

Mon Médecin revint au bout de six mois; mon « attachement pour lui, que rien n'avoit pu diminuer, me « porta à le rechercher de nouveau, espérant que, s'il « changeoit de méthode, il pourroit me soulager; mais son « entêtement fut toujours indomptable, ou désespéroit-il « peut-être plus que moi; car il ne me donna que des « conseils pour supporter mes maux avec patience: je le « conjurai encore de me guérir, comme si cela eût dépendu « de lui. Par condescendance il m'ordonnoit de nouvelles « potions qui, m'irritant sans doute toujours davantage, « me forçoient plus d'une fois à les rejeter. Enfin une « maladie de mon père qui fut mortelle, & que le même « Médecin dirigeoit avec un de ses confrères, acheva de « mettre le comble à mes maux; je le perdis après deux « années de souffrances cruelles qui augmentèrent toujours « par gradation. Je perdis alors tout espoir dans la Méde- « cine & dans le Médecin, & je m'abandonnai moi-même, « résolue de mourir sans secours. «

Le second Médecin qui avoit vu mon père me prit « en pitié: soit raison, soit style de la profession, il me « dit qu'il ne comprenoit pas comment j'avois pu résister « à tant d'épreuves. Il m'apprit en même-temps que tous «

» les remèdes que j'avois pris étoient des plus chauds & » des plus irritans, qu'il en avoit vu le relevé chez mon » Apothicaire, & qu'il croyoit que, ſur cent perſonnes, » les deux tiers en ſeroient mortes. Il ajouta que, puiſque » j'avois eu la force d'y réſiſter, il avoit encore l'eſpé- » rance que des remèdes tempérans, joints à la ceſſation » de leurs contraires, pourroient amener le calme, & » enfin la guériſon tôt ou tard. J'oubliois que, quelques » mois auparavant, & dans le temps où je perſécutois » mon premier Médecin de me traiter par des remèdes » adouciſſans dont je connoiſſois le beſoin, il me fit » eſſayer la diète blanche, contre laquelle j'étois déjà » prévenue, m'ayant toujours été contraire. Il inſiſta » néanmoins & me la fit continuer pendant trois mois, » malgré mes repréſentations; ce qui ajouta à mes maux » une triſteſſe profonde & la ceſſation des règles, d'où » s'enſuivirent les plus grands déſordres.

» C'eſt dans ce temps que le Médecin dont il s'agit » eut pitié de moi ; il m'ordonna des calmans qui me » ſoulageoient dans mes attaques; il m'envoya aux bains » de Valais, voyage qu'il ne faiſoit faire qu'à ceux ſur qui » les remèdes de la Pharmacie ne pouvoient plus rien. » J'acceptai la propoſition du voyage, perſuadée qu'il » ſeroit pour moi une diſtraction; mais j'étois deſtinée à » être malheureuſe dans toutes mes entrepriſes : cette » route d'ailleurs eſt très-déſagréable; le ſéjour en eſt » affreux; on y eſt privé de la plupart des choſes néceſ- » ſaires au beſoin de la vie; & j'eus le malheur, par-deſſus

tant d'inconvéniens, de rencontrer une année très- «
pluvieuſe. Je ne me rappelle pas d'avoir ſouffert, à «
beaucoup près, dans l'hiver le plus terrible, autant de «
froid, ſans avoir les moyens d'y remédier. Je fus forcée «
de garder le lit; j'eus toujours les jambes froides comme «
du marbre, & toute ma perſonne, à ce que l'on m'a dit, «
avoit l'air ſtupéfiée. A force de ſentir, je ne ſentois «
plus rien; je ne voyois ni n'entendois : je prenois les «
eaux dans cette ſituation, & c'étoit pour faire quelque «
choſe; car l'ennui y auroit gagné le plus gai. Les «
nouvelles étoient par ſurcroît très-fâcheuſes, & ce «
triſte été ſe faiſoit ſentir par-tout. On me menaçoit de «
ne pouvoir plus revenir à Genève, parce que les pluies «
avoient gâté les chemins; j'étois encore ſenſible à cette «
crainte; ce pays me faiſoit horreur, j'en revins du moins «
avec plaiſir, mais ma ſanté n'y gagna rien. Je repris «
mes manies, je devins inſupportable; mon Médecin «
déſeſpéra de moi, & ne chercha plus qu'à m'occuper «
& me diſtraire. «

Le baume de vie du ſieur Lelièvre parut alors, il «
me conſeilla d'en faire uſage, dans l'idée qu'il pourroit «
me rappeler les règles : mais comme il fut obligé de «
faire un voyage, il ne me donna pas ſur ce remède les «
inſtructions néceſſaires, & il ne put auſſi juger de ſes «
effets. Je le pris pour faire quelque choſe & ſans crainte, «
parce que j'étois parvenue au point où je ne craignois «
plus rien. Je m'aperçus bientôt que les agitations de- «
vinrent plus violentes, je perdis totalement le ſommeil, je «

» n'allois plus à la selle, je maigrissois à vue d'œil ; j'étois
» si fort hors de moi, que je ne pouvois plus juger de
» mon état. En vain auroit-on voulu me calmer. Je
» n'écoutois personne. Les douleurs que je souffrois dans
» les entrailles, me persuadèrent alors qu'il falloit jeûner.
» Je n'avois pas de guide ; la seule personne par laquelle
» je me serois laissé conduire, étoit absente. Je suivis cette
» idée ; plus je jeûnois, plus je souffrois, & plus je me
» persuadois qu'il falloit diminuer ma nourriture : j'étois
» dévorée par la faim autant que par les douleurs, & la
» vue des alimens faisoit sur moi une telle impression,
» qu'elle me donnoit des mouvemens convulsifs par le
» combat que je me livrois pour ne pas y succomber ;
» j'étois si convaincue que j'augmenterois mes tourmens
» en mangeant, que j'avois la force de résister à ma faim.
» J'évitois à cet égard toutes sortes de tentations, je ne
» me mettois point à table, & je courois tout le jour, parce
» que l'agitation où j'étois, ne me permettoit pas du
» repos, & qu'il me sembloit que le grand air diminuoit
» mes angoisses : aussi faisois-je des courses prodigieuses,
» & je marchois si vîte, que des gens qui ne me connois-
» soient pas, m'ont souvent arrêtée dans les rues pour me
» calmer. La maigreur faisoit de grands progrès, mes agita-
» tions augmentoient toujours plus, je ne pouvois dormir,
» & malgré tout cela, je continuois mon baume &
» mon jeûne.

» Enfin mes maux redoublèrent si fort, que je desirai
» non-seulement de mourir, mais je crus qu'il m'eût été

permis d'en hâter le moment. Je n'avois pris de nour- «
riture pendant l'eſpace de ſix ſemaines que ce qui auroit «
à peine ſuffi à un moineau. Je fus trois jours enſuite à «
ne boire que de l'eau, étant toujours ſur pied & hors «
de la maiſon ; mais mes courſes n'étoient plus ſi rapides, «
& les jambes commencèrent à me refuſer le ſervice. «
La vue des objets propres à me ſatisfaire, que l'on «
mettoit continuellement ſous mes yeux, m'obligea enfin «
de céder. Je dévorai tout ce qui me fut préſenté, & il ne «
fut plus en mon pouvoir de modérer mon appétit ; je ne «
mangeois que par convulſion ; les alimens ſéjournoient «
à peine dans ma bouche : j'engloutiſſois, & de même «
que j'avois caché le deſſein de jeûner & de mourir «
de faim, je cachois auſſi mes excès ; je me livrois à «
cette eſpèce de rage avec une voracité que l'on ne peut «
concevoir : les douleurs qui accompagnoient mes digeſ- «
tions, ne m'arrêtoient pas, & j'eſpérois toujours que «
les alimens me ſuffoqueroient ; il eſt bien inconcevable «
que cela ne ſoit pas arrivé. «

Le Médecin abſent revint, & fut fort effrayé du «
changement qui s'étoit fait chez moi ; j'étois un véritable «
ſquelette. Mes parens lui apprirent ce qu'ils croyoient «
y avoir donné lieu, &, après avoir fait ma confeſſion, «
il fut décidé que c'étoit le jeûne qui m'avoit réduite dans «
cet état. Il m'ordonna de manger, me permit de me «
livrer à ma faim, & de manger tout ce qui me feroit «
plaiſir. En vain je voulus l'aſſurer que plus je mangeois, «
plus ma faim augmentoit, & que les ſouffrances de la «

» digeſtion étoient infinies, il ne me crut pas. Mes parens » & mes amis ſe joignirent à lui, de ſorte que je fus ſéduite » de tous les côtés. Mon Dieu, quel état! Je ne puis y » penſer ſans frémir d'horreur : j'étois de niveau avec les » animaux les plus voraces; on me promettoit toujours que » ma faim s'appaiſeroit; j'ai lutté pourtant pluſieurs années » contre elle infructueuſement : j'y ſuccombois toujours; » je me cachois ſoigneuſement parce que j'en avois honte, » avouant & niant mes excès ſuivant les circonſtances, me » plaignant au Ciel & aux hommes, prenant les plus fortes » réſolutions de m'en corriger ſans pouvoir en venir à bout. » Je conjurois ceux qui m'entouroient & qui s'intéreſſoient » vivement à mes ſouffrances, de me refuſer la nourriture; » mais, quand les accès de rage (je ne puis les appeler » autrement) me prenoient, j'oubliois tout & je recom- » mençois mes ſubtilités : je m'accommodois de tout ce » que je pouvois trouver ſous ma main. J'ai pouſſé cet » excès juſqu'à avaler des ordures & bien des choſes qui » ne ſe mangent point, tout ce qui n'auroit pas pu ſervir » enfin dans un temps de famine. La quantité d'alimens » que je prenois dans un inſtant eſt incroyable, parce que » je n'avois point de témoins, & que l'on n'a jamais voulu » croire les aveux que j'ai faits mille fois ſur cet article.

» Les Médecins avoient tellement perſuadé à mes » parens que la maladie me groſſiſſoit les objets, qu'on » n'a jamais ajouté foi à ce que je diſois; depuis que j'ai » plus de retenue & de calme dans mes eſprits, je n'ai » pourtant pas changé d'idées : c'eſt ce qui m'avoit

convaincue que j'étois immortelle. Cette ſolle imagi- «
nation ne me quittoit plus, & de tous les écarts dans «
leſquels j'ai donné, celui-ci ma rendu plus malheureuſe. «
L'immortalité dans l'état affreux où j'étois & l'éternité «
des ſupplices étoient pour moi la même choſe ; à cette «
forte & cruelle perſuaſion, ſe joignirent des guignons «
contre tout qui me firent enfin changer d'objet. Ce fut «
d'aller dans une petite ville de Suiſſe me mettre en «
penſion, croyant de pouvoir laiſſer chez moi mes manies «
& mes maux : mais ils me pourſuivirent, & je revins chez «
moi bien vîte. «

Ce fut alors que je fis connoiſſance avec le ſeul «
Médecin dont les conſeils m'aient été utiles ; mais mal- «
heureuſement pour moi je le connus trop tard. J'avois «
entièrement perdu cette docilité & cette confiance qui «
ſeules peuvent donner de l'efficace aux remèdes, & ma «
répugnance étoit ſi forte que je ſuivis très-mal ſes ordon- «
nances qui furent des *bains, du petit-lait & des bouillons* «
d'herbe, des lavemens & beaucoup de délayans. Dans «
certains momens j'avois aſſez de foi à ſes ordonnances, «
dans d'autres, je les rejetois toutes. Il commença par me «
faire ſaigner, ce qui me dégagea la tête & m'appaiſa la «
faim ; je ne pris pas les bains comme il auroit voulu ; «
j'avois une répugnance invincible pour tout aſſujettiſſe- «
ment : cependant le peu que je pris par ſes conſeils, «
remit quelque paix dans mon ame & du ſoulagement «
dans mes maux ; mais mes manies me firent bientôt «
deſirer le changement. Je ſouhaitai alors avec ardeur «

» d'aller respirer l'air des montagnes ; j'y fus, & j'y re-
» trouvai le même Médecin auquel je m'étois attachée. Il
» avoit une si vive compassion de mon état que, malgré
» ses grandes occupations, il me donna tous ses soins :
» mais mes obstinations mettoient toujours des obstacles au
» succès des remèdes, & le retour de mes maux me déses-
» péroit. J'avois cependant conservé assez de raison pour
» m'apercevoir de mes folies, mais celles-ci surmontoient le
» plus souvent ma raison. Je faisois alors mes remèdes avec
» excès, ce qui leur ôtoit également l'efficace. Les saignées
» auxquelles je revenois souvent, détruisoient le peu de
» bien que les humectans me procuroient ; je sentois cepen-
» dant que j'aurois vaincu mes fantaisies, & que je me
» serois enfin réduite sous les loix de ce Médecin, lorsque
» la Providence me l'enleva dans un temps où il me pa-
» roissoit si nécessaire. Il mourut, ce qui fut un nouveau
» coup de foudre pour moi, que j'essuyai avec ma résigna-
» tion ordinaire. Je l'ai regretté vivement & je le regretterai
» toute ma vie ; j'ai tâché de suivre ses conseils jusqu'à
» présent, mais j'ai outré la mesure. Je me suis fait saigner
» presque tous les mois quoiqu'il m'eût prescrit de ne le
» faire qu'avec retenue ; je me suis habituée aux lavemens,
» ce qui, depuis quatre ans, ne me permet plus d'aller
» à la garde-robe naturellement ; ils m'ont entièrement
» dérangé les digestions, affoibli le ton de mes boyaux :
» cependant la Nature a fait en moi un prodige qui ne m'a
» pas peu surprise, c'est d'avoir rappelé mes règles après
» neuf ans & demi d'intervalle. Tout le monde m'assuroit
qu'elles

qu'elles amèneroient la guérison; mais je n'ai point « trouvé d'amendement à mes maux : j'ai été tout au « contraire plus susceptible d'émotion, d'ébranlement & « de foiblesse; mes jambes ne m'ont pu servir : il m'est « survenu au bout de huit mois des coliques violentes, « accompagnées d'angoisses; j'ai regretté enfin le temps « où je n'étois pas réglée. «

Une des choses qui précédemment avoit le plus adouci « mes maux, c'étoit la liberté; je me la suis procurée en « vivant en mon particulier avec une Demoiselle que mes « maux m'ont attachée, & qui a des soins & une com- « plaisance qui, sans trop coûter à sa sensibilité, soulagent « beaucoup la mienne. La vue des peines que mon état « causoit à deux sœurs avec qui j'avois toujours vécu, étoit « pour moi un surcroît de douleurs; la gêne & la crainte « que cela m'imposoit, m'irritoit considérablement. La « réflexion m'a appris que les plaintes continuelles épuisent « la compassion; que dans les maux la patience est elle- « seule un adoucissement; qu'il falloit se retirer de la société « quand on n'avoit qu'un visage triste à montrer, des ré- « flexions amères, & que le poison que cela jette dans les « compagnies, retomboit cruellement sur celle qui en étoit « la source. Je ne me suis donc plus montrée que quand « j'ai eu la force de surmonter mes maux, de ne plus « paroître occupée de moi-même, d'avoir une contenance « tranquille, décente & convenable; aussi ai-je persuadé « que je me portois mieux; l'embonpoint qui étoit revenu « à peu-près au même degré où il étoit avant les remèdes «

» chauds, le teint assez naturel, toutes ces circonstances, » persuadèrent au public que j'étois infiniment mieux, & » j'ai gagné à cette persuasion. Mon abord ne fait plus » une impression fâcheuse sur les physionomies; l'intérêt » a semblé s'augmenter ou se réveiller : enfin la certitude » de n'être plus à charge, m'a fait supporter mon état » plus patiemment; mais, avant d'en venir-là, je pourrois » faire l'histoire de mes erreurs, de mes caprices, de mon » acharnement à me faire tout le mal possible, & le récit » en seroit infini : les impressions qui m'en restent, sont » encore affreuses, & c'est cet état, Monsieur, que je » voudrois vous faire connoître parfaitement.

» Le mieux que j'ai éprouvé pendant deux ou trois ans, » & que je dois à ce Médecin que j'ai perdu, ne s'est » pas soutenu; beaucoup de symptômes effacés ou adoucis » reprirent de nouvelles forces à l'époque des règles, ce » qui me détermina à recourir de nouveau au Médecin, » malgré le peu de confiance que j'avois à tout remède. » Celui-ci m'ordonna encore des pillules dans l'intention » de fortifier mon estomac & de remédier ainsi à ma cons- » tipation : ces remèdes m'échauffèrent encore davantage, » augmentèrent les vents dont je suis toujours tourmentée, » & qui sont la source de mes plus pénibles angoisses, » & me constipèrent davantage. On y substitua ensuite le » tartre soluble, qui me purgea à toute outrance, & mes » nerfs en souffrirent beaucoup; on termina le tout par des » eaux minérales qu'il fallut aller chercher au loin dans une » ville de Savoie qu'on nomme *Evian* ou *Amphion*. Je les

commençai à Genève; elles me ſatiguèrent pendant « quinze jours: cependant elles me rendirent un peu la « liberté du ventre, ce qui m'engagea d'aller ſur les lieux « pour les prendre à leur ſource, eſpérant qu'elles opé- « reroient mieux; car étant tranſportées à Genève, elles « n'avoient qu'une foible vertu, n'ayant abſolument ni « odeur ni goût. «

Ce voyage détruiſit le bien qu'elles m'avoient pro- « curé, & me donna de nouveaux maux; la faim canine « reparut avec plus de force; je fus plus échauffée & « plus conſtipée; j'en revins avec des maux de dents « affreux & la ſuppreſſion de mes règles. On m'appliqua « cruellement des véſicatoires derrière les oreilles & aux « épaules, on m'arracha pluſieurs dents ſans être ſoulagée; « mes douleurs augmentèrent à tel point, que je crus « devenir folle. Le ſeul adouciſſant qui me réuſſiſſoit dans « ces criſes, étoit de l'eau tiède ou preſque froide que je « tenois dans la bouche, & le frottement de mes doigts « ſur mes gencives, ce que j'ai fait ſans relâche pendant « quinze jours. Je n'avois de l'interruption qu'à huit heures « du ſoir; alors je ſoupois & ne les reſſentois plus de toute « la nuit; elles revenoient enſuite à ſix heures du matin. « On fit me prendre du quinquina, vu le périodique de « mes attaques; mon eſtomac ne put jamais le ſupporter, « il en fut extrêmement fatigué quoiqu'il m'appaiſât les « douleurs. Il fallut abandonner ce remède puiſqu'il me « procuroit des coliques affreuſes accompagnées d'oppreſ- « ſions & des crampes par tout le corps, ce qui abattoit «

» mon ame, me plongeoit dans une triſteſſe mortelle, me
» laiſſoit des ébranlemens dans le cerveau & des douleurs
» dans les yeux.

» Voilà, Monſieur, une légère eſquiſſe de ma ſituation
» dans une lettre bien longue que vous n'aurez pas la
» patience de lire; il y a près de deux mois que je l'ai
» commencée, étant pleinement convaincue que je n'en
» viendrois pas à bout. Je n'ai jamais écrit ſans en être
» malade; l'idée ſeule d'écrire me fatigue: jugez de-là ce
» qu'il m'en a coûté pour vous faire ce récit. Je ſais bien
» que ma maladie eſt fort mal détaillée, que les choſes
» eſſentielles n'y ſont point, & que les inutiles y abondent;
» mais j'eſpère que, dans la réponſe que je vous prie de
» me faire, vous aurez la bonté de me faire des queſtions;
» je crains fort qu'elle ne ſoit: *je vous plains, Mademoiſelle,*
» *& je n'ai que des vœux à offrir au Ciel pour votre ſoulage-*
» *ment.* Je m'y attends & c'eſt ce qui m'a fait héſiter
» à vous écrire.

» S'il étoit poſſible que vous euſſiez quelques eſpérances
» ſur mon compte, l'éloignement ſera toujours un grand
» obſtacle à ma guériſon, & à des maux comme les miens,
» la préſence du Médecin devient très-néceſſaire pour ne pas
» dire indiſpenſable. Il faudroit d'ailleurs une exactitude &
» une docilité analogues au beſoin que j'ai de vos conſeils;
» mais je n'en ſuis plus la maîtreſſe. Avant d'être parvenue
» où je ſuis, la foi me faiſoit faire les choſes les plus
» pénibles: aujourd'hui je l'ai perdue, je ſuis devenue
» machine; je n'agis plus que par inſtinct. Tel eſt mon

trifte état, auquel je pourrois ajouter bien d'autres chofes « qui hâteroient ma condamnation. Je ne veux pas épuifer « davantage votre patience, fans favoir fi elle fera affez « grande pour les fupporter. «

Dans l'intervalle de temps que j'ai commencé ce « détail, une de mes fœurs, Madame de *** a eu l'honneur « de vous confulter ; elle fe difpofe à fuivre vos confeils, « de la bonté defquels elle eft parfaitement convaincue : « j'ai cru pouvoir auffi, fans rien rifquer, effayer avec elle « l'eau de poulet, & je fuis chargée de vous demander « comment il faut la faire, & dans le cas où la faifon ne « permettra plus d'avoir de jeunes poulets, comment y « fuppléer ? Je crois devoir vous dire encore que les fucs « d'herbe, le petit-lait, que j'avois fi bien foutenus pendant « un temps, ne paffent plus à préfent, augmentent les « aigreurs, me donnent des feux dans les entrailles qui fe « portent de-là dans les parties fupérieures & fur-tout au « cou & à la mâchoire, me donnent des maux affreux, « dont je connois tous les degrés, ainfi que tout ce que « vous appelez dans votre Ouvrage, *fpafme, contraction,* « *rigidité, &c.* Le cliquetis des nerfs eft prefque continuel « chez moi, & fe fait fentir dans tous mes membres, ce qui « me prouve que je n'ai plus depuis long-temps cette « humeur douce dont vous parlez, qui arrofe les nerfs & « entretient leur foupleffe : je me compare enfin à un bloc « de fer. Pardon, Monfieur, mille fois, d'une lettre auffi « longue & auffi mal écrite ; mais je ne fuis pas en état de « faire mieux. Je n'ofe plus ajouter que les fentimens de « la parfaite confidération avec lefquels je fuis, &c. »

RÉPONSE.

« *Je vous plains en effet, Mademoiselle, &, quoique*
» *je fasse réellement des vœux pour votre soulagement*, je ne
» viens pas moins vous offrir les moyens de vous le pro-
» curer. Je n'entrerai point pour le présent dans les détails
» que vous pourriez exiger de moi, parce que je n'en ai pas
» le loisir ; mais en me bornant à vous dire que vous êtes
» dans le cas de recourir promptement à l'eau de poulet
» & aux bains tièdes, à l'exemple de Madame votre sœur,
» je vous apprendrai la manipulation de cette tisane.

» Prenez un jeune poulet de la grosseur d'une caille,
» que l'on aura écorché, ou, à son défaut, ce sera un
» morceau de veau de quatre onces, que vous ferez bouillir
» dans quatre pintes d'eau pendant un seul quart-d'heure,
» & rien de plus. Si j'exige une si courte ébullition, c'est
» pour n'extraire de ces viandes que la partie mucilagineuse
» dont j'ai besoin. Vous pouvez hardiment vous livrer à
» cette boisson. Vous m'instruirez ensuite des effets qu'elle
» aura produits, & je me charge bien volontiers de diriger
le traitement jusqu'au bout ».

La demoiselle M. *** fut obéissante & soumise ; elle a suivi le traitement pendant des années entières, & elle en a retiré le fruit, puisqu'on la voit aujourd'hui à Genève jouir d'une nouvelle santé.



COLIQUE HYSTÉRIQUE.

RIEN de plus commun dans ce climat que cette eſpèce de colique que l'on nomme *hyſtérique*, à laquelle les femmes vaporeuſes ſont ſujettes. Parmi les caractères diſtinctifs, la préſence du flux menſtruel eſt celui qui la caractériſe plus particulièrement. C'eſt toujours du dérangement de ce flux que dépendent tous les ſymptômes ci-après détaillés de cette maladie, à laquelle un ſavant Obſervateur *(n)* a donné le nom de *colique ſanguine*, puiſqu'elle ceſſe ordinairement en rappelant cette évacuation menſtruelle chez les femmes, tout de même qu'on la guérit chez les hommes, en rappelant le flux hémorroïdal ſupprimé.

Les Obſervations que j'ai faites ſur ce ſymptôme hyſtérique, ſerviront à éclaircir les idées que je propoſe ſur la curation, & les remèdes efficaces que j'emploie journellement en pareil cas, aſſureront toujours plus la réalité de la cauſe que j'aſſigne. L'application d'un linge trempé dans l'eau froide, ſur le ventre, & renouvelée auſſi ſouvent qu'il le faut pour le maintenir dans une certaine froideur, une copieuſe boiſſon d'eau froide, des lavemens froids très-fréquens, ſont les ſeuls ſpécifiques que je connoiſſe pour appaiſer ces douleurs & pour

(n) Carolus Piſo, *Tract. de morb. a colluvie ſeroſâ ortis*, ſect. IV, cap. II.

provoquer en même-temps le flux menstruel, d'où dépend toute la cure ; c'est-à-dire, qu'en condensant par le froid, la raréfaction interne du sang & des autres humeurs, j'en diminue le volume, ainsi que celui de l'air raréfié qui, en distendant les vaisseaux, provoque la contraction des nerfs, & ferme ainsi le passage au flux menstruel, d'où proviennent sans contredit les douleurs que ressentent les femmes hystériques dans tout l'hypogastre, ainsi que les autres symptômes de l'hystéricité, qui succèdent presque toujours à celui-ci, auquel on remédiera toujours avec efficacité quand on en connoîtra le principe & la source.

Plusieurs Auteurs célèbres l'ont connue avant moi, cette cause, puisqu'ils y ont apporté le même remède. *Amatus* & *Zacutus Lusitanus* nous en offrent des exemples. Le premier publie la vertu de l'eau de neige dans cette espèce de colique, & l'autre celle du bain froid dans la paralysie qui survient. *Septalius* (o) préconise l'efficacité de ce remède quand les douleurs ont été irritées par les remèdes chauds, ce qui arrive toujours. Frédéric Hoffman (p) est de ce nombre, puisqu'il nous dit : *Neque in colicâ flatulentâ a causâ calidâ, frigida exteriùs applicata penitus improbanda veniunt. Quâ in re autoritate eximiorum Medicorum, Cratoni, item Valexi de Tarentâ niti licet, qui lintea aquâ frigidâ madefacta & ventri*

(o) Lud. Sephalius, *Animad. lib. V, p. 248.*

(p) Fred. Hoffman, *tom. V, sect. 11, cap. V de intestin. doloribus, pag. 294.*

imposita

impoſita in colicis doloribus ſedandis magni faciunt. Un autre Auteur non moins célèbre par ſa pratique que ceux que je viens de citer, quoique répréhenſible dans les idées hypothétiques qu'il avoit fabriquées, adopte ici les mêmes vues curatives; je ne puis me diſpenſer de les publier. *Quando nimia fibrarum criſpatura & irritatio adeſt cum magno impetu ſpirituum, ſecretiones humorum in partibus minuuntur vel abolentur; tunc datis remediis criſpaturam laxantibus, ſecretiones reſtituuntur: ob nimiam enim irritationem ac ſtimulum, fibra quaſi intenditur, induratur, ac veluti immobilis evadit; unde impeditæ fluidorum ſecretiones.*

Et plus bas il ajoute : *Tota igitur curatio diligenda eſt ac impendenda in tollendâ morboſâ irritatione & criſpaturâ, per balnea, per oleoſa, anodina & laxantia remedia: nam eâ ſublatâ impeditæ tolluntur liquorum ſecretiones.* Il finit en diſant: *& , ſi contrario modo procedatur, plurium auctor erit Medicus difficilium læthaliumque concretionum liquidorum in parte affectâ (q).*

Les Obſervations de ces Auteurs ſont trop conformes à ma façon de penſer ſur cette maladie pour ne pas me déterminer à les ſuivre en tout point. La chaleur des entrailles qu'ils reconnoiſſent ici pour cauſe immédiate, n'eſt rien moins qu'idéale, puiſque l'effet des remèdes en démontre la réalité ſans pouvoir la conteſter; ce ſera donc du frottement des parties intégrantes du ſang & de l'action réciproque des ſolides ſur ce fluide, que

(q) Baglivi, *de fibrâ motrice, pag. 357.*

provіendra cette chaleur extrême & cette raréfaction aérienne qui s'opposent toujours au passage du flux menstruel; & ce sera en condensant l'air qui est contenu dans les vaisseaux des entrailles, que l'on remédiera à ce symptôme: en voici des exemples. La demoiselle Vacher, âgée de vingt-deux ans, fit une chute des plus dangereuses dans le temps critique de ses règles; elle s'effraya beaucoup, & la suppression en fut la suite: la fièvre survint; elle fut accompagnée de coliques les plus violentes & autres symptômes de l'affection hystérique la plus caractérisée. On saigna au bras & au pied infructueusement; on donna des lavemens tièdes, adoucissans; on recourut aux narcotiques, & tout fut employé sans succès. La malade souffrit constamment pendant tout l'intervalle du période; mais à son retour, les douleurs augmentèrent considérablement: les fomentations froides furent alors employées, & ce ne fut pas sans succès. Les règles parurent & on discontinua; le retour des douleurs obligea de revenir à la fomentation froide qui opéra le même effet: on continua pour-lors sans aucune interruption, & l'on vit avec surprise que l'écoulement menstruel ne cessa jamais sous la fomentation froide, ce qui termina la maladie.

Une Fille du peuple nommée *Seignoret,* souffroit depuis long-temps des coliques de cette espèce, pour lesquelles elle ne faisoit aucun remède, parce qu'elle n'étoit pas en état d'appeler des secours; le mal empira; il devint enfin si considérable, que je fus mandé auprès de cette

pauvre fille pour la ſecourir. On avoit ſaigné deux fois, on n'avoit pas épargné les potions anti-hyſtériques : on avoit enfin épuiſé les reſſources de l'Art, lorſque la fomentation froide que je fis appliquer d'abord à mon arrivée, opéra miraculeuſement; les coliques s'appaisèrent peu-à-peu; elles diſparurent le lendemain, & l'évacuation menſtruelle fut ſi abondante, qu'elle emporta le paroxiſme. Certains excès d'un travail trop pénible pour elle & trop aſſidu, donnent ſouvent lieu à des rechutes; mais cette pauvre fille qui eſt obligée de gagner ſa vie aux dépens de ſa ſanté, a-t-elle du moins la ſatisfaction d'y remédier par le ſecours des fomentations d'eau froide, de ſorte qu'elle a recours à ce remède toutes les fois qu'elle éprouve du dérangement dans ſes évacuations périodiques, ce qui ne manque jamais de produire les mêmes effets.

Madame la Comteſſe de *** étoit ſujette aux mêmes infirmités depuis ſon mariage, pour leſquelles elle prit des remèdes tous plus contraires par l'avis de différens Médecins, ce qui fit dégénérer le mal en colique habituelle, & en impoſa juſqu'à faire ſoupçonner le ver ſolitaire. Pluſieurs Médecins de la capitale furent conſultés à ce ſujet; on écrivit même à l'étranger: j'eus l'honneur d'être compté parmi le nombre, &, quoique cette opinion fût unanimement rejetée, on ne ſe décida pas moins en ſa faveur. Madame la Comteſſe de *** prit donc le ſpécifique connu; ce purgatif ne fit pas beaucoup de mal la première fois; mais ſes effets furent ſi terribles à la

ſeconde, que l'inflammation en fut la ſuite. Ce fut à cette époque que je fus appelé à Paris pour cette jeune Dame ; l'état inflammatoire des entrailles ne me permit pas de recourir à la fomentation d'eau froide ; mais les cataplaſmes émolliens, les bains tièdes, l'eau de poulet, les potions huileuſes & mucilagineuſes, éloignèrent d'abord le danger : La continuité de ces mêmes remèdes, jointe au régime le plus adouciſſant, achevèrent le rétabliſſement. Si Madame la Comteſſe a eſſuyé depuis pluſieurs rechutes qu'elle s'eſt procurées, elle a du moins la conſolation d'y remédier par le même traitement.

Je me borne à ces Obſervations, parce que je les crois ſuffiſantes pour aſſurer l'efficacité des remèdes que j'emploie contre la cauſe que j'indique. Le racorniſſement des fibres qui compoſent le tiſſu des vaiſſeaux de la matrice, & l'extrême raréfaction des liqueurs qui circulent dans ce viſcère, paroiſſent évidemment procurer ce ſymptôme hyſtérique, auquel on oppoſe très-ſouvent des remèdes chauds, tandis que l'on trouve un véritable ſpécifique dans la ſimple boiſſon d'eau froide, quand il eſt inférieur à ceux que je viens de rapporter.



SUFFOCATION HYSTÉRIQUE.

Les obſtacles que le ſang menſtruel trouve dans ſon paſſage à travers les tuyaux excrétoires de la matrice, devenant toujours plus invincibles, il faudra de toute néceſſité que ce fluide reflue ſur les autres parties du corps, après avoir agacé les nerfs de la matrice, & y avoir procuré ainſi des ſpaſmes plus ou moins conſidérables, ſuivant le degré de la cauſe qui agit. La poitrine ſera affectée la première; elle ſupportera d'autant plus les premiers efforts du ſang menſtruel ſupprimé, que ſes vaiſſeaux & ſes nerfs ſympatiſent davantage avec ceux de la matrice par l'anaſtomoſe qui les unit: ce ſera par cette voie que les poumons ſeront bientôt ſurchargés par la pléthore, & ne pouvant alors ſe dilater aiſément pour recevoir la quantité d'air néceſſaire à la reſpiration, ils ſeront agités par ces ſecouſſes précipitées qui forment elles-mêmes cette eſpèce de ſuffocation que nous nommons *hyſtérique,* pour la diſtinguer de toute autre où le vice de la matrice n'a aucune part.

La théorie de ce ſymptôme nous annonce déjà la qualité du remède que l'on doit employer, je veux dire, tous ceux qui pourront relâcher promptement le ſpaſme de la matrice, & condenſer en même temps la raréfaction des liqueurs, laquelle raréfaction forme elle ſeule la pléthore. L'Obſervation pratique éclaircira ce fait.

Madame M*** Religieuſe Urſuline, âgée de vingt-deux

ans, étoit ſujette à des attaques de ſuffocation hyſtérique qui revenoient à chaque période de ſes règles. Les ſaignées furent ſi prodiguées qu'il ſeroit difficile de pouvoir s'en rappeler le nombre. Les potions anti-hyſtériques, les pillules purgatives, apéritives & emménagogues, ne furent pas plus ménagées, ce qui porta le mal à ſon plus haut degré; l'eau de poulet & les lavemens d'eau froide, furent les premiers remèdes que je mis en uſage, & ce ne fnt pas ſans ſuccès. Au retour du paroxiſme, j'eſſayai le pédiluve chaud qui réuſſit de même; les règles auparavant ſupprimées, coulèrent le lendemain, & le paroxiſme ceſſa. La malade fut livrée enſuite aux bains domeſtiques tièdes pendant un mois; elle paſſa de-là à la diète blanche, ce qui réuſſit parfaitement: la continuité des mêmes remèdes amena enfin le relâchement; les règles coulèrent alors ſans obſtacle, & la malade fut entièrement rétablie.

Mademoiſelle M*** ſœur cadette de cette Religieuſe, d'un tempérament ſanguin & mélancolique, fut ſaiſie, quelque temps après, d'une fièvre continue & inflammatoire. Les fatigues qu'elle avoit eſſuyées dans la maladie de ſa ſœur, les effrois & les alarmes que lui avoient cauſés les retours imprévus de cette ſuffocation, avoient donné lieu à ſa maladie; elle fut ſaignée pluſieurs fois; on donna des lavemens, des émulſions & beaucoup de boiſſons aqueuſes; on fit des fomentations: tous ces remèdes enfin éteignirent l'incendie, la fièvre ceſſa, & la malade fut purgée très-légèrement. Mais ce minoratif irrita

les entrailles, le ventre fut tendu & douloureux, & à l'arrivée des règles, il parut des coliques violentes avec une ſuffocation égale à celle de Madame ſa ſœur. Le pédiluve chaud n'opéra rien; il fallut recourir au bain domeſtique dans lequel la malade reſta vingt-deux heures de ſuite pour la première fois, ce qui calma cet orage. Elle continua enſuite l'uſage de ce remède pendant tout l'intervalle du période, en reſtant conſtamment dans le bain ſix heures par jour; le ſecond période ne fut pas ſi orageux à beaucoup près, & le troiſième termina la cure.

On rencontre tous les jours des femmes vaporeuſes ſujettes à cette ſorte de ſuffocation, qui ne connoiſſent que la ſaignée *(r)*, & qui en comptent le nombre d'après celui des attaques de ſuffocations qu'elles ont quelquefois tous les jours. En diminuant ainſi le volume du ſang, on remédie, il eſt vrai, à la pléthore & au danger dont il ſemble qu'elles ſont menacées; mais remédie-t-on au vice des ſolides? Le volume des humeurs ainſi diminué, le calibre des vaiſſeaux ſe rétrécit, leurs oſcillations n'en deviennent que plus fortes & plus fréquentes; la chaleur, la ſéchereſſe & le racorniſſement des fibres en ſont la ſuite inévitable: auſſi voyons-nous ces pauvres victimes traîner une vie languiſſante juſqu'au trépas.

(r) Quoique le nombre de ſaignées que ſupporta cette Religieuſe ſoit des plus conſidérables, il n'approche pourtant pas de celui que M. Brillonet, Chirurgien à Chantilly, fit à une fille tourmentée des vapeurs hyſtériques, puiſque l'on compte mille & vingt ſaignées. *Voyez* le Journal de Médécine du mois de Mai, *année 1757, page 292.*

HÉMOPTYSIE HYSTÉRIQUE.

LA même cauſe qui agit dans la ſuffocation, procurera auſſi l'hémoptyſie, ſi les vaiſſeaux ſanguins du poumon, trop foibles pour réſiſter à l'impétuoſité du ſang menſtruel qui reflue ſur eux, cèdent aux efforts réitérés du ſang ſur leurs parois, ce qui formera des ouvertures & des crevaſſes plus ou moins grandes, par leſquelles le ſang s'échappera avec d'autant plus d'abondance, qu'il y ſera pouſſé avec plus ou moins de vigueur par la contraction des vaiſſeaux & des nerfs de la matrice; & cette hémoptyſie ſera d'autant plus difficile à guérir, qu'elle ſera périodique, En voici des exemples.

Mademoiſelle Mauche, âgée de vingt-ſix ans, d'un tempérament ſanguin & fort mélancolique, ſouffroit depuis long-temps des coliques inteſtinales que l'on attribuoit aux hémorroïdes; le mal augmenta par degrés, & la ſuppreſſion des règles en fut la ſuite. A cette époque, il ſurvint une hémoptyſie des plus conſidérables, avec vomiſſement & des mouvemens convulſifs qui réveillèrent enfin l'indolence des parens de cette Demoiſelle. Je fus appelé pour y remédier; la cauſe de la maladie étant d'autant plus profonde qu'elle étoit invétérée, il fallut recourir aux plus puiſſans ſecours. La ſaignée au pied fut le premier que je mis en uſage; la malade la ſupporta ſans murmurer, mais naturellement indocile, elle rejeta tout autre remède: le retour périodique des règles arriva,

l'hémoptyſie

l'hémoptyſie revint à ſon tour & avec plus de force; les convulſions, les évanouiſſemens, la ſyncope ſe joignirent à celle-ci, & la malade perdit tout ſentiment. La roideur de la mâchoire s'oppoſant alors au paſſage de tout liquide, il ne fut plus poſſible de prendre aucun aliment; le ſang s'aluma toujours plus, les nerfs ſe roidirent davantage, & la cauſe du mal fut bientôt portée à ſon dernier degré. Une pareille ſituation me rendit maître de cette malade indocile *(ſ)*; mais le mal étoit plus difficile à vaincre qu'il ne l'eût été dans le commencement: la malade fut ainſi plongée dans un bain tiède, dans lequel elle reſta dix-huit heures, ce qui calma le paroxiſme. Plus docile pour-lors, elle conſentit à reſter pendant ſix heures chaque jour dans la baignoire; le troiſième période fut encore très-dérangé; les règles coulèrent très-peu: mais le quatrième & le cinquième emportèrent la maladie.

Une jeune Religieuſe Hoſpitalière fut attaquée de la même maladie; le ventre étoit tendu & douloureux, les règles ne couloient que très-peu, ce qui caractériſoit l'affection hyſtérique: on ſaigna au pied, on donna des lavemens d'eau froide, de l'eau de poulet pour boiſſon; on employa tout-à-la-fois les bains domeſtiques tièdes: on détruiſit ainſi en peu de temps un vice naiſſant qui n'auroit pas manqué de germer & de croître.

(ſ) La déſobéiſſance, l'opiniâtreté, l'entêtement, & quelquefois encore le dérangement de l'eſprit, peuvent être comptés au nombre des ſymptômes de l'affection hyſtérique, puiſque la roideur générale des nerfs ſuppoſe celle des fibres du cerveau.

Si la cauſe qui produit le reflux des règles a toujours fait l'embarras des Médecins, la manière de les rappeler dans leur voie ordinaire ne fait pas moins aujourd'hui leur peine & leur étude; toujours occupés du dérangement qu'elles procurent, & des routes étrangères qu'elles ont coutume de ſe frayer, il ſemble qu'on ſe ſoit fait une loi de les ſuivre dans leurs écarts, & de les attaquer là où la Nature les a déterminées. C'eſt ainſi que l'on attribue journellement une hémoptyſie au vice local des poumons, une ophtalmie à l'inflammation locale des membranes de l'œil ou à l'effet de quelque humeur étrangère qui aura dépoſé ſur cet organe ſa ſalure & ſon acrimonie, un vomiſſement de ſang au relâchement des veines de l'eſtomac, ou à l'ouverture naturelle de quelque vaiſſeau ſanguin de ce viſcère, & ainſi des autres parties du corps par où elles ſe ſont montrées plus d'une fois *(t)*. Ces bizarres effets en impoſent ſi ſouvent aux Médecins par les maladies particulières dont ils prennent la forme & les ſymptômes, qu'il eſt bien difficile de ne pas s'y méprendre ſi on n'eſt pas au préalable aſſuré du tempérament des malades, & des ſignes qui ont précédé la maladie que l'on traite. Que de fautes! que d'écarts dans la pratique! Qui de nous n'en fut jamais coupable! On ſera donc ſur ſes gardes à l'avenir, & on évitera ſans peine les piéges que nous tend continuellement la Nature toujours bizarre dans

(t) Dans le *Journal de Médecine du mois de Janvier 1759*, on trouve une Obſervation au ſujet d'une évacuation périodique des règles qui ſe faiſoit par les mamelles & le viſage.

ſes égaremens, ſi, dans la perquiſition des ſignes qui caractériſent les maladies des femmes, on ne rejette pas avec tant de mépris la cauſe hyſtérique. Qu'on raſſemble ſcrupuleuſement toutes les maladies auxquelles le ſexe eſt expoſé, & l'on verra que celle-ci eſt devenue aujourd'hui bien commune. Un Praticien précoce, que Rome a vu en même temps naître & mourir à la fleur de ſon âge, nous enſeigne & nous prévient que, dans les maladies des enfans, il faut toujours ſoupçonner les vers, *pueris ſuſpicandum de vermibus.* Il veut auſſi que, dans celles des adultes, nous ne perdions jamais de vue le virus vérolique; *generaliter in virorum pertinacibus morbis delue venereâ:* nous ſommes en droit de dire ici après lui que, chez les femmes, il faut toujours ſoupçonner la cauſe hyſtérique, *fœminis verò de affectione hyſtericâ (u).* Quel avantage pour la Médecine & plus encore pour les malades ! Un pareil ſoupçon en ſauvera plus d'une du trépas, & telle qui auroit été déclarée étique, apoplectique, épileptique ou paralytique, ne ſe trouvera peut-être qu'hyſtérique : les remèdes humectans qui réuſſiſſent ſi bien dans celle-ci, ne pourront pas être nuiſibles aux autres, dans le cas qu'elles fuſſent réellement caractériſées ou compliquées, tandis que les remèdes contraires deviendront ici nuiſibles & mortels. Je ne doute nullement que les Médecins ne les ſachent diſtinguer mieux que moi; ce n'eſt donc pas à eux que je m'adreſſe, mais à tous ceux qui ſont à même de profiter de ce conſeil.

(u) Baglivi, *Prem. Med. lib. I, cap. LIX.*

ÉPILEPSIE HYSTÉRIQUE.

PUISQUE le reflux des règles peut produire des engorgemens dans les parties ſupérieures au baſſin, le cerveau ſera par conſéquent expoſé à ſon tour à en être plus ou moins ſurchargé ſuivant le degré de compreſſion qui ſe forme pour-lors dans les vaiſſeaux hypogaſtriques, parmi leſquels nous comprenons ceux de la matrice & du vagin. La cauſe de cette compreſſion ſera la même que celle qui procure les autres ſymptômes de l'affection hyſtérique; je veux dire, la tenſion ſpaſmodique des nerfs, leur ſenſibilité outrée & leur racorniſſement quand ils préſentent des obſtacles au paſſage du flux menſtruel, ce qui en procure le reflux ſur les différentes parties du corps, & dans ce cas, l'épilepſie deviendra périodique. En effet, toutes les fois que le flux menſtruel ſe préſentera à l'ouverture des vaiſſeaux utérins, qu'il ne pourra pénétrer à cauſe du rétréciſſement de leurs parois, il ſera forcé de rétrograder, ce qui aura lieu d'autant plus facilement, que ces mêmes vaiſſeaux irrités & doués d'une plus grande élaſticité, ſe contracteront avec plus de vigueur, agiront ſur le ſang menſtruel, & le forceront ainſi à refluer ailleurs. Une fois dépoſé dans le cerveau & dans les différens ſinus de ce viſcère, il y formera des compreſſions plus ou moins fortes & plus ou moins irrégulières, qui agiront ſur la circulation des eſprits animaux, procureront des mouvemens convulſifs, des

convulſions générales ou particulières, l'épilepſie enfin, la catalepſie, & toutes les autres maladies qui dépendent des différens engorgemens du cerveau.

Le paroxiſme épileptique n'aura donc lieu que dans le temps périodique des règles, & c'eſt ce qui le diſtinguera toujours de l'épilepſie réelle. Auſſi le voit-on ſe préſenter communément dans le temps de l'écoulement menſtruel, arriver au moment qu'il vient de ſe ſuſpendre, & ceſſer au moment qu'il reparoît. Sur ce principe que l'expérience établit & rend inconteſtable, toutes les femmes ou filles épileptiques ſeront-elles incurables ? Le remède au contraire n'eſt-il pas trouvé aujourd'hui ? puiſqu'en appaiſant le ſpaſme des entrailles, celui de tous les vaiſſeaux hypogaſtriques, nous ſommes aſſurés d'y rétablir la libre circulation des liqueurs, & de provoquer ainſi l'évacuation menſtruelle.

Ce ne fut jamais un paradoxe, puiſque cette vérité fut toujours établie ſur l'expérience qu'en ont faite tant de perſonnes malheureuſes & délaiſſées par les Médecins, & entr'autres, la Demoiſelle qui a fait le ſujet de ma première Obſervation, la demoiſelle Majot & Louiſe Bourbone que je citerai ci-après, &c. leſquelles avoient été déclarées épileptiques, & qui le ſeroient enfin devenues, ſi méconnoiſſant toujours plus la véritable cauſe du mal, on l'eût conſtamment combattue avec les remèdes contraires, ou bien les eût-on délaiſſées & abandonnées à leur malheureux ſort; & alors l'épilepſie, que j'appelle ici *ſymptomatique* ou *ſecondaire,* ſeroit-elle devenue

dans la ſuite eſſentielle ou primitive, c'eſt-à-dire, incurable, par la raiſon que le cerveau ſi ſouvent ſurchargé, auroit ſouffert de plus grandes compreſſions, leſquelles auroient infailliblement produit, à la longue, certains engorgemens & des dilatations forcées dans les tuniques des vaiſſeaux artériels & veineux de ce viſcère, d'où dépend la vraie épilepſie.

La demoiſelle M *** eſt dans ce malheureux cas; la preuve en eſt ſenſible, puiſque les attaques épileptiques auxquelles elle eſt ſujette depuis longues années, ne paroiſſoient jadis qu'au temps preſcrit, & accompagnoient toujours l'écoulement menſtruel, ce qui caractériſe parfaitement le ſpaſme des vaiſſeaux de la matrice, & enſemble la ſéchereſſe & le rétréciſſement de ſes couloirs, ſéchereſſe d'autant plus grande, qu'elle eſt invétérée & toujours irritée par la quantité de remèdes dont cette Demoiſelle a fait uſage par les conſeils d'un oncle habile Pharmacien, mais non pas Médecin aſſez éclairé pour juger de la valeur des remèdes qu'il ordonne. Combien pourrois-je citer d'exemples de cette eſpèce d'incurabilité! Chaque ville en eſt malheureuſement trop pourvue; mais encore voyons-nous d'un œil indifférent l'Empyrique s'approprier le droit de travailler ſur une maladie que nous n'appelons incurable que parce qu'elle nous paroît trop rébelle. Si les difficultés euſſent étonné nos premiers Maîtres, où en ſeroit aujourd'hui l'Art, & quelles ſeroient ſes conjectures & ſes incertitudes! De cet eſſaim de difficultés qui ſe préſentent dans la cure

de plusieurs maladies, il faut en conclure qu'un homme destiné à cette importante fonction doit mesurer son application sur les obstacles qu'il rencontre. Ils sont grands, ces obstacles, j'en conviens ; mais aussi combien de Médecins ont joui & jouissent encore tous les jours de l'honneur de la difficulté vaincue ! Cette difficulté consiste à développer la cause cachée de la maladie que l'on traite. Dans celle dont il est ici question, la matrice la fournit, & le vice du genre nerveux la procure. Celui-ci nous paroît évidemment tendu, crispé & souvent racorni ; il faut donc le relâcher par les secours convenables. L'autre est obstrué par le rétrécissement du calibre de ces vaisseaux ; il faut par conséquent ne s'occuper qu'à les assouplir & à délayer les liqueurs auxquelles ils doivent fournir le passage, & de cette manière on évitera le reflux. Une cure de ce genre & des plus extraordinaires que j'ai faite à Paris, va confirmer mon opinion.

Madame P*** étoit sujette depuis vingt ans à des attaques épileptiques qui se montroient pendant la nuit, & revenoient plusieurs fois dans le mois. Les mouvemens convulsifs se portoient par préférence à la tête ; la malade mordoit ses draps, ses mains & sa langue, ce qui lui apprenoit à son réveil qu'elle avoit eu son accident. Elle avoit vu tous les Empyriques dont cette malheureuse ville abonde, lorsqu'enfin elle vint me consulter. D'après son récit, je reconnus d'abord l'épilepsie hystérique dégénérée ; je doutai en conséquence de réussir : mais je ne prononçai pas moins que la chose étoit encore possible.

Pour cet effet, je preſcrivis un régime rafraîchiſſant & une bouteille de petit-lait à la glace que la malade prendroit tous les matins à ſon lever, ce qui fut exécuté ; &, au bout de deux ans de ce régime, la malade s'eſt trouvée guérie. Madame P*** continue depuis dix ans l'uſage de ſon petit-lait par pure reconnoiſſance, & ce n'eſt pas ſans ſurpriſe qu'on la voit aujourd'hui jouir de la plus brillante ſanté.



DÉLIRE MANIAQUE-HYSTÉRIQUE.

CE ne ſera point à l'inflammation du cerveau & de ſes membranes que nous attribuerons la cauſe de ce délire. La fièvre qui eſt inſéparable de tout ſtaſe inflammatoire, ne paroît jamais ici, ce qui fait le caractère eſſentiel du délire maniaque & hypocondriaque; mais l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins, produit par la tenſion ſpaſmodique des nerfs, ainſi qu'il a déjà été expoſé dans les articles précédens, procurera ce déſordre.

Une fois convaincu de cette vérité, on concevra ſans peine que des fibres trop tendues ſeront plus ſuſceptibles d'ébranlement que celles qui jouiſſent d'une ſoupleſſe naturelle qui leur permet d'obéir aux différens efforts de la circulation, & que le moindre engorgement d'un ſang épais & acrimonieux, fera ſur ces fibres de rudes efforts capables non-ſeulement de déranger les fonctions du cerveau, mais encore celles de toutes les parties qui en dépendent. Quelle confuſion dans la machine! Les ſolides ſeront bientôt le jouet des liqueurs; celles-ci émues & agitées par des ſecouſſes toujours plus fortes, s'embraſeront par leur frottement, & conſumeront ainſi la machine après l'avoir invitée à concourir elle-même à ſa deſtruction. Tel a été l'état de la Demoiſelle qui va faire le ſujet de l'Obſervation ſuivante.

Mademoiſelle *** âgée de dix-huit ans, tombe tout-à-coup dans le temps de ſes règles dans un aſſoupiſſement

léthargique ; elle eſt ſaignée en conſéquence, & ce ſymptôme s'évanouit. Au période ſuivant, l'aſſoupiſſement léthargique reparoît avec beaucoup de force ; on ſaigne pour la ſeconde fois : on y revient encore au retour du troiſième période des règles, & on livre enſuite la maladie aux efforts de la Nature pendant pluſieurs mois conſécutifs. Le mal augmente par degrés, & à cet aſſoupiſſement ſuccède le délire *cum furore & audaciâ.* La malade refuſe pour lors toute boiſſon & tout aliment ; elle eſt déclarée incurable.

On attendoit depuis dix-ſept jours que la mort terminât une vie ſi miſérable ; mais la conſtance du mal annonçoit ſa durée, ce qui me fit appeler par le Médecin qui conduiſoit lui-même cette malade. Une pareille ſituation exigeoit ſans contredit des remèdes prompts & efficaces ; le bain étoit le ſeul indiqué : la malade y fut plongée & attachée en ma préſence ; ſon indocilité exigea de grands efforts : mais bientôt on la vit ſe ſoumettre par l'action du remède ; ſa voix enrouée par les cris s'éclaircit peu-à-peu : dans l'eſpace de deux heures qu'elle reſta dans le bain, elle devint enfin naturelle ; on lui préſenta pour lors à boire & à manger, ce qu'elle ne refuſa que par coutume : on la preſſa ; elle obéit. Des progrès auſſi ſatisfaiſans ranimèrent l'eſpoir d'une famille déſolée ; huit heures de bain par jour, l'application conſtante d'un linge trempé dans l'eau froide ſur la tête, & renouvelé ſouvent, emportèrent le délire & tous les autres ſymptômes hyſtériques dans l'eſpace de deux mois. Je ne

cacherai point la rechute ſans pouvoir divulguer ce qui y donna lieu ; mais auſſi aurai-je la ſatisfaction de publier ſon entier rétabliſſement par l'effet des mêmes remèdes.

N'eſt-il pas démontré que, ſi cette Demoiſelle avoit été ſecourue par les mêmes remèdes au commencement de ſa maladie, on en eût prévenu les effets! Le premier engorgement qui fut produit par le premier reflux des règles, auroit d'abord cédé à une ſaignée & aux remèdes humectans. Son ſang, appaiſé par ces ſecours & moins raréfié, auroit moins agacé les fibres de la matrice, & le reflux ſur celles du cerveau n'auroit jamais procuré tant de ravages. Le période ſuivant auroit infailliblement emporté la cauſe du mal, & en auroit étouffé d'abord la première étincelle qui produiſit dans la ſuite l'embraſement du cerveau. C'eſt pourquoi il fallut recourir aux plus puiſſans remèdes, & pour peu que l'on eût héſité davantage, la malade auroit ſuccombé.

On lit dans le Journal encyclopédique du mois de Janvier 1762, *page 77*, l'hiſtoire d'une Fille citée par M. Planque dans ſa Bibliothèque de Médecine, qui fait le pendant de celle-ci. Cette Fille, au rapport de ce Médecin, étant devenue folle & ſourde, s'échappa dans un bois où elle reſta cinq jours toute nue & ſans aucune nourriture ; elle y eſſuya pendant deux jours conſécutifs une pluie continuelle qui la guérit.

J'ai par-devers moi nombre d'Obſervations de cette eſpèce que je ſuis obligé de tenir ſecrettes, par la crainte de déplaire à ceux ou à celles qui en ſont le ſujet ; mais

du moins me ſera-t-il permis de rapporter celles qui m'ont été adreſſées à titre de reconnoiſſance par un de mes Confrères (M. de Baux), Médecin à Marſeille.

« Zélé partiſan de votre ſyſtème, mon cher Confrère,
» je viens d'en faire une épreuve des plus ſatisfaiſantes
» pour vous & pour moi. Le 18 Novembre 1760, je
» fus demandé par le Capitaine d'un vaiſſeau Hollandois.
» Il étoit âgé de quarante-cinq ans, d'une taille au-deſſus
» de la moyenne, fort, vigoureux & muſculeux. Il étoit venu
» par terre de Hollande pour prendre le commandement
» d'un vaiſſeau qu'on chargeoit à Marſeille. En traverſant
» les provinces de France, dès qu'il eut touché celles où
» croît le vin, il s'en gorgea tous les jours juſqu'à l'ivreſſe
» pendant tout le reſte de ſa route, & fit de même à
» Marſeille ; il but avec auſſi peu de ménagement des
» liqueurs fortes & ſpiritueuſes : il ſe procura enfin la
» maladie que je vais décrire.

» Ce fut le 14 Novembre qu'il fut attaqué d'une fièvre
» des plus violentes au rapport du Chirurgien qui avoit
» été appelé le même jour, accompagné d'une grande
» douleur à la tête, d'une chaleur brûlante & d'une ſoif
» inextinguible. Les pulſations artérielles étoient très-
» fortes, ſur-tout aux artères temporales ; le pouls étoit
» dur & tendu comme une corde : on ſentoit de fré-
» quens ſoubreſauts aux tendons qui ſe changèrent bientôt
» en ſpaſme & en convulſion. Il ſurvint un hoquet qui
» fatigua le malade pendant pluſieurs jours, de fréquentes
» nauſées & un vomiſſement bilieux ; le ventre étoit

extrêmement ſerré : le malade rendoit fréquemment de «
l'urine, mais en petite quantité ; elle étoit ſans couleur, «
ſans odeur & ſans ſédiment. Cet état dura quatre jours, «
pendant leſquels le Chirurgien ſaigna le malade deux «
fois au bras & une fois au pied, lui donna pluſieurs «
lavemens, l'abreuva d'une tiſane rafraîchiſſante, & le «
purgea enſuite avec une médecine ordinaire, aiguiſée «
de quelques grains de tartre-ſtibié. «

Le 18 ayant été appelé, je trouvai le malade ſans «
fièvre ; mais travaillé par des convulſions violentes, «
avec un délire ſi frénétique, qu'à peine quatre matelots «
des plus vigoureux pouvoient le contenir dans ſon «
lit. Il parloit d'un ton haut, & pouſſoit par fois des «
cris qui reſſembloient à des hurlemens, ſon pouls étoit «
fort dur & fort tendu ; ſa peau brûlante, sèche & «
comme écailleuſe : les convulſions venoient d'une heure «
à l'autre ; elles étoient ſi fortes, qu'une force humaine «
n'auroit jamais pu fléchir un de ſes membres. Il refuſoit «
toute ſorte de nourriture depuis trois jours, mais il ſe «
livroit facilement à la boiſſon ; cependant malgré ſon «
délire, il répondoit toujours à la plupart des queſtions «
que je lui faiſois ſur ſon mal, & ſe plaignoit conſtamment «
d'une douleur aiguë au milieu de la tête. «

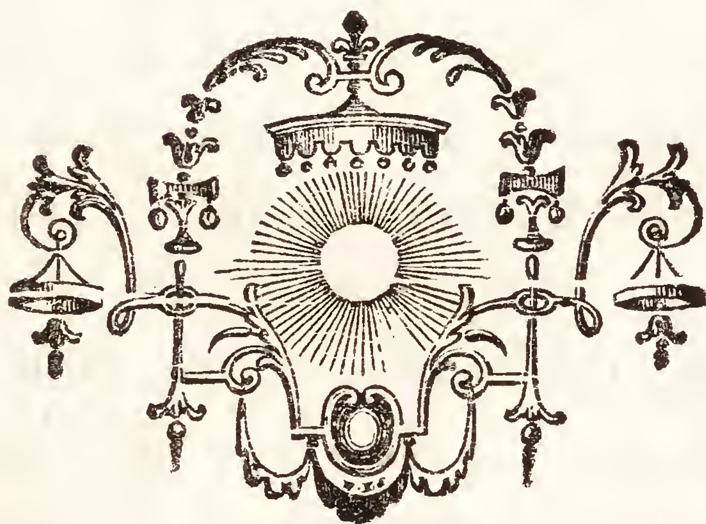
J'ordonnai qu'on lui fît une quatrième ſaignée à la «
jugulaire ; je lui fis prendre pendant quatre jours huit «
lavemens d'eau froide, & dans les intervalles, je lui «
faiſois appliquer ſur la tête une veſſie remplie d'eau «
froide qu'on renouveloit tous les quarts-d'heure, parce «

» qu'elle s'échauffoit bientôt. Je le fis gorger d'eau de » poulet acidulée avec du nitre, & de douze en douze » heures, on lui donnoit une émulsion nitrée & anodine. » L'application de la vessie sur la tête calma la douleur, » & les lavemens froids relâchèrent un peu le ventre; » ces deux remèdes avoient par conséquent produit un » petit bien, ce qui me détermina à recourir au bain » froid, sans égard pour la saison, & malgré la résistance » du malade, il entra dans le bain le 22 à six heures du » soir. Il y fut retenu de force pendant une heure, ayant « toujours sa tête coiffée avec la vessie remplie d'eau » froide: à sept heures il sortit du bain dont il avoit » dégourdi l'eau par la seule chaleur de son corps; on » le sécha avec des linges froids, & on le remit dans son » lit sans le faire chauffer auparavant; il y grelotta pendant » une heure, après laquelle il s'endormit, ce qui ne lui » étoit pas arrivé depuis huit jours; son sommeil fut » doux & tranquille, sa durée fut de treize heures, pendant » lesquelles il sua copieusement. D'abord, à son réveil, » je lui fis prendre un bouillon à la viande, sur lequel » il s'endormit de nouveau pendant dix heures; il sua » plus copieusement encore que la première fois, s'éveilla » & se trouva libre de sa douleur à la tête, délivré de » ses convulsions, sans délire, & fut en état de s'em- » barquer deux jours après pour prendre le commande- » ment de son vaisseau. *(x)*. Dans le mois de Décembre

(x) On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'année 1713, l'exemple d'une pareille cure opérée par le bain froid.

de la même année, je fus appelé pour une Dame qui « ſouffroit également depuis pluſieurs jours du clou hyſté- « rique ; je la guéris comme par enchantement, par la « ſeule application de la veſſie remplie d'eau froide & « par quelques lavemens froids. Voilà, mon cher « Confrère, des expériences de votre goût ; je vous « ferai part toujours avec un nouveau plaiſir de celles que « ma pratique me fournira en ce genre *(y).* »

(y) Voyez le Journal de Médecine du mois de Juin 1761, *page 504.*



ODONTALGIE HYSTÉRIQUE.

SI tous les nerfs en général souffrent dans ces maladies un certain degré de racorniſſement, pourquoi la cinquième paire qui ſe diſtribue ſur les mâchoires, ne ſeroit-elle pas ſuſceptible de ce même vice ? Les dents ſeront d'autant plus expoſées à l'effet de cette cauſe, qu'elles ſont toutes pourvues d'un filet nerveux qui, une fois pincé & tiraillé, produira des ſpaſmes qui ſe communiqueront bientôt aux deux mâchoires, & occaſionneront les plus vives douleurs. De plus la circulation étant pour lors interceptée dans cette partie, attendu la contraction des nerfs & celle des vaiſſeaux, les humeurs y croupiront, & acquérant ainſi un plus grand degré d'acrimonie, elles formeront de nouvelles irritations, non-ſeulement ſur tous les nerfs des deux mâchoires, mais encore ſur les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques qui en tapiſſent le tiſſu, d'où il s'enſuivra la carie des dents, quelquefois même celle des alvéoles, le plus ſouvent encore la chute des gencives, leur noirceur, les eſcarres ſcorbutiques & l'entière corruption de la bouche.

Pour remédier à de pareils ravages, on tente toujours inutilement d'attaquer les parties affectées. La Chirurgie, toute puiſſante qu'elle eſt dans ſes opérations, ne ſauroit remédier au vice caché qui procure le mal ; la texture du ſang, celle des humeurs & l'état des ſolides furent toujours inacceſſibles aux efforts de la main ; il faut attaquer

attaquer l'un & l'autre par des remèdes qui puiſſent en changer le caractère en corrigeant leurs vices. Dans le cas dont il s'agit ici, l'acrimonie des humeurs & la ſéchereſſe des ſolides doivent remplir toutes nos vues ; mais le dérangement que ces deux cauſes procurent dans la circulation, doit ſeul occuper le Médecin à la vue de ce ſymptôme.

Et en effet, ce ſera toujours de la compreſſion irrégulière qui ſe forme dans les viſcères du bas-ventre, attendu la diminution du calibre de leurs tuyaux, & des fréquentes irritations que les différens ſucs qui s'y ſéparent, y produiſent, que dépendront les ſpaſmes qui attaquent la tête. Le ſang comprimé & gêné dans la circulation, refluera pour lors ſur les parties ſupérieures ; celles-ci peu flexibles, comme les autres parties du corps, en ſeront aiſément ſurchargées ; d'où s'enſuivront les ſtaſes ſanguins & lymphatiques dans les vaiſſeaux intérieurs & extérieurs du cerveau, ce qui procurera des douleurs fixes & vagues ſur toutes les parties membraneuſes qui tapiſſent le crâne intérieurement & extérieurement ; c'eſt-à-dire, que ſi l'engorgement ſe fait ſur la cinquième paire des nerfs & ſur les parties où ſes ramifications aboutiſſent, on ſouffrira des douleurs aux dents qui ſeront plus ou moins fortes ſuivant le degré de la cauſe qui agit, leſquelles douleurs en impoſeront au Chirurgien le plus expérimenté qui ignorera parfaitement le vice que j'aſſigne. Si au contraire les membranes du cerveau ſe trouvent affectées, le clou hyſtérique ſe

montrera avec autant de fureur ; les nerfs optiques engorgés & agacés produiront la perte de la vue & des douleurs des plus aiguës dans l'orbite ; ils produiront en même temps des ophtalmies des plus rebelles, à proportion du degré d'irritation & d'engorgement qu'elles auront reçu des parties éloignées : mais ce qui étonnera davantage le Médecin, ce fera sans doute la métastase de ces humeurs qui, agissant sur des vaisseaux tendus & dénués d'une élasticité singulière, seront fouettées & expulsées au gré de ces mêmes vaisseaux, & changeront ainsi de lieu sans jamais changer de caractère, ce qui produira le plus souvent des ravages affreux. Aussi voyons-nous les pauvres victimes de ce mal continuellement tyrannisées par ces vicissitudes, & les Médecins étonnés à la vue de tant de symptômes amovibles, tantôt paroissant être le produit d'une même cause, & tantôt si opposés en apparence, qu'ils forment entre eux tous l'assemblage le plus bizarre par la variété de leurs couleurs & la difformité de leurs traits. Pour mieux caractériser le portrait que j'en fais, ajoutons aux désordres capricieux sous lesquels ils ont coutume de paroître, ceux que tant de remèdes opposés ne cessent de produire. Quel dérangement n'éprouvera pas pour lors la machine ! Des nerfs irrités & agacés par les pointes piquantes de différens remèdes aussi actifs que caustiques ; des esprits effarouchés par tant de parties volatiles qui, pressées de toutes parts & forcées, pour ainsi dire, de se mêler avec eux, produiront les ravages les plus affreux dans la circulation

du ſang & des eſprits. Les fonctions du cerveau, celles du cœur & du poumon, & enſemble celles de tous les viſcères du bas-ventre, ſuivront donc de près le premier dérangement; & pour peu que l'on néglige d'y apporter des ſecours, on verra crouler l'édifice ſous les coups redoublés de ceux même que l'on choiſit pour en être le ſoutien.

D'après cet expoſé, l'odontalgie hyſtérique méritera notre attention, puiſque nous ne pouvons plus méconnoître la cauſe qui la procure; elle exigera auſſi d'être diſtinguée de toute autre, puiſque par la mépriſe on commet tous les jours des fautes cruelles & toujours irréparables. On va en juger par le récit ſuivant.

La femme d'un Savetier, vaporeuſe à l'excès, fut ſaiſie à la fin d'une groſſeſſe, d'une douleur aux dents des plus cruelles; elle fut ſaignée & reſaignée: elle eut recours aux narcotiques & aux topiques les plus puiſſans que chacun s'empreſſoit de lui procurer, & tout fut ſans ſuccès. Les douleurs devinrent ſi vives, qu'elles l'auroient déterminée à ſe faire arracher toutes les dents, ſi les approches de ſon accouchement n'euſſent ſuſpendu ce ridicule projet. Elle attendit patiemment l'heureux moment de ſa couche; ce temps arriva enfin, & les vidanges étant une fois rétablies, on ſe flatta que le mal aux dents diſparoîtroit pour toujours. On exigea même qu'elle ne ſe plaignît plus du tout, parce que les lochies couloient en abondance, de ſorte qu'il ne fut plus permis à cette pauvre femme de ſe plaindre, puiſqu'il

avoit été prononcé par un oracle que le temps étoit arrivé où elle devoit être délivrée de ſes maux : les douleurs perſiſtèrent néanmoins tout le temps de la couche. La malade ſe voyant alors débarraſſée de ſon fardeau, & ne craignant plus les ſuites d'une opération qui lui paroiſſoit ſi néceſſaire, exigea de ſon Chirurgien qu'il lui arrachât trois dents molaires de la mâchoire inférieure. Cette opération faite, les douleurs reparurent, & l'on ne connut pas d'autre ſpécifique qu'une ſeconde opération par laquelle on en arracha deux autres ; les douleurs continuèrent toujours avec la même force, & ayant perdu pour lors tout eſpoir de guériſon par le ſecours de l'inſtrument, on eut recours au Médecin.

Je connoiſſois déjà cette femme pour une vaporeuſe invétérée, ce qui me donna lieu de caractériſer ſa maladie. J'ordonnai le bain tiède, dans lequel elle reſta pluſieurs heures ; on lui donna enſuite des lavemens d'eau froide ; on ſubſtitua à tous les élixirs dont elle ſe lavoit la bouche, le ſimple collyre fait avec quelques gouttes de vinaigre dans un verre d'eau ; l'intervalle des lavemens & du bain fut rempli par des fomentations émollientes ſur le ventre, & les douleurs diſparurent en peu de jours.

Quelque temps après, une Voiſine de cette Savetière, femme d'un Apothicaire de cette ville, ſe trouva dans le même cas. L'exemple étoit frappant, il n'y avoit qu'à le ſuivre ; mais une perte de ſang qu'elle avoit à cette époque, empêchoit, diſoit-on, de recourir au même remède. Je fus mandé & je prononçai pour le bain ; le

mari héſita pluſieurs jours avant de ſe ſoumettre à mon avis : il uſa de préférence de toutes les drogues qu'il avoit ſous ſa main ; mais inutilement voulut-il réſiſter ; il fallut obéir & recourir au bain tiède, dans lequel la malade trouva le vrai ſoulagement à ſes douleurs, & le remède aſſuré pour la perte de ſang *(z)*.

Madame Rey Foreſta, de Marſeille, a été dans le même cas que notre Savetière. Tourmentée depuis long-temps par les mêmes douleurs, elle fut à Paris dans l'eſpoir d'y trouver des ſecours. Un Chirurgien célèbre & trois Médecins de nom, ne connoiſſant pas plus les uns que les autres les effets du ſpaſme, livrèrent cette malade à l'inſtrument ; madame Rey perdit onze dents à Paris ſans y perdre ſes douleurs : revenue dans ſa province, elle les a noyées dans le bain tiède.

(z) On rencontre ſouvent des douleurs d'oreille produites par cette même cauſe ; on doit les attaquer avec le même remède.



VOMISSEMENT HYSTÉRIQUE.

LE ſpaſme de l'eſtomac, & particulièrement celui des houppes nerveuſes qui forment la première des membranes de ce viſcère que nous appelons *veloutée,* produiront ici le vomiſſement, puiſque c'eſt en attaquant cette cauſe que nous détruiſons ce ſymptôme. La ſenſibilité des nerfs ne provient, ſelon les Phyſiologiſtes, que de leur tenſion plus ou moins grande, laquelle forme en eux les différens degrés de leur élaſticité. Or dans le cas préſent, cette ſenſibilité paroît extrêmement augmentée, puiſque la membrane veloutée ſe révolte au moindre choc que fait ſur elle l'aliment le plus doux, ainſi que la boiſſon, d'où néceſſairement il faut conclure que l'érétiſme des nerfs procure cet effet. Quant aux cauſes conjointes qui agiſſent de concert pour procurer le vomiſſement, nous reconnoiſſons, outre celles qui agiſſent ſur les parties éloignées de ce viſcère, l'âcreté des ſucs ſtomachiques & digeſtifs qui, en agaçant l'eſtomac, l'invitent aux mouvemens convulſifs. On trouvera ces indications remplies dans les Obſervations ſuivantes.

Dans le mois de Février 1756, Suſanne Gouiret, âgée de trente-cinq ans, qui dès l'âge de puberté n'avoit jamais été bien réglée, fut attaquée de vapeurs hyſtériques; le ſymptôme le plus conſidérable qui ſe préſenta d'abord, fut le vomiſſement: il étoit ſi violent, que la malade rejetoit tout liquide avec des efforts qui amenoient

très-ſouvent le ſang avec eux. Le premier remède auquel on eut recours, fut, ſelon la coutume ordinaire, une potion anti-hyſtérique, compoſée avec les eaux de méliſſe & d'armoiſe, la teinture de caſtor & le *laudanum* liquide de Sydenham. Cette boiſſon déteſtable fut la ſeule, il eſt vrai, dont l'eſtomac ne ſe révolta pas; on en réitéra par conſéquent la doſe, mais inutilement. Le ſpaſme de l'eſtomac augmenta; il s'empara de l'œſophage, & il ne fut plus poſſible d'avaler, ni même de préſenter une ſeule goutte d'eau ſans livrer la malade à de pareils efforts. L'érétiſme de l'eſtomac, celui de tout le canal inteſtinal paroiſſant évidemment la cauſe du mal, & ne pouvant l'attaquer par des remèdes internes, je recourus au bain tiède, le reconnoiſſant en pareil cas comme le ſeul ſpécifique; je voulus même exiger que la malade reſtât dans l'eau juſqu'à parfaite guériſon; mais comme le préjugé étoit alors plus difficile à détruire, je ne pus obtenir que dix heures de bain par jour. La malade ſurnagea dans le bain; les particules d'eau qui pénétrèrent par les pores entamés, ſervirent à entretenir le ſang dans ſa fluidité naturelle, puiſque les urines coulèrent; ce fut au ſeptième jour que le relâchement ſuccéda au ſpaſme: la malade s'enfonça dans l'eau du bain, & elle s'évanouit. Dans cet inſtant, elle avala pour la première fois; ſa boiſſon fut de l'eau de riz au défaut de celle de poulet, dont on l'abreuva dans la vue de détremper les ſucs ſtomachiques, & d'en corriger l'acrimonie, & par ce double ſecours la malade guérit parfaitement.

Que l'on compare ici l'effet du bain avec celui des remèdes anti-hyſtériques, on verra clairement la vérité de ma thèſe. Si on demande après cela pourquoi la malade rejetoit toutes ſortes de boiſſon, à l'exception de la potion anti-hyſtérique ? il ſera fort aiſé de comprendre que le *laudanum* produiſoit cet effet; mais on conviendra que la vertu de ce puiſſant narcotique n'empêcha pas que les parties volatiles du caſtor & celles des autres cordiaux qui entrent dans la compoſition du *laudanum* liquide de Sydenham, ne laiſſaſſent des empreintes cruelles ſur les fibres de l'eſtomac, puiſque le ſpaſme des fibres de tout le canal inteſtinal en fut la ſuite.

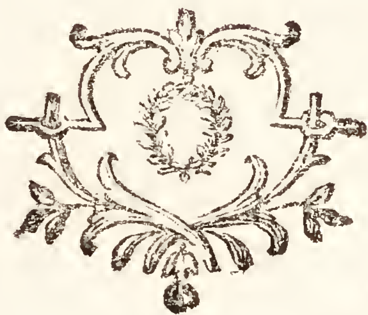
Les anti-hyſtériques ſeuls, indépendamment du narcotique, auroient ſans doute produit les mêmes effets, & c'eût été encore au préjudice de la fibre, c'eſt-à-dire, qu'en agaçant davantage les houppes nerveuſes de l'eſtomac, ils en auroient augmenté la tenſion ; & celle-ci préſentant alors un plus grand obſtacle à la circulation des eſprits animaux, en auroit interrompu le cours pour les porter ailleurs : c'eſt ce que j'appelle *déplacement du ſpaſme.* Telle eſt la manière d'agir de ces prétendus ſpécifiques ; telles ſont les prétendues guériſons qu'ils opèrent ; ce ſont celles que l'on publie journellement en faveur de ces remèdes : telle eſt enfin la ſource de l'incurabilité.

Une Demoiſelle de cette ville, âgée de vingt-cinq ans, qui n'a jamais éprouvé le moindre dérangement dans ſes évacuations périodiques, eſt ſujette depuis ſix

ans

ans à la même maladie que Susanne dont je viens de parler, par une désobéissance invincible à se soumettre au même traitement, & le mal fait tous les jours des progrès, ne fût-ce que par le défaut d'alimens. Je suis par conséquent obligé de pronostiquer à cette Demoiselle sa destruction prochaine, si elle ne se soumet au régime que je lui ai prescrit & sur-tout aux bains tièdes. Ce remède est seul capable de relâcher le tissu de la peau, d'en ouvrir les issues, de fournir au sang par cette voie, tout l'humide dont il est dépourvu, & de rétablir ainsi les fonctions naturelles de cette nerveuse entêtée.

On n'accusera point ici le dérangement du flux menstruel, & ne sera-t-on pas forcé de chercher la cause hystérique ailleurs ! L'érétisme des nerfs ne sera donc plus localement affecté à la matrice, puisqu'elle paroît ici exempte de toute irritation locale & particulière, & du moindre dérangement dans ses fonctions.



CARDIALGIE HYSTÉRIQUE.

DES douleurs dans l'eſtomac, qui s'étendent ſur toute la région épigaſtrique, & qui ceſſent ſouvent par l'effet du plus petit remède, pour reparoître enſuite avec plus de vigueur, forment le caractère de la cardialgie hyſtérique; ces douleurs annoncent la tenſion ſpaſmodique de ce viſcère : d'où s'enſuivent des gonflemens & des dilatations dans ſes couloirs, comme dans ceux du *duodenum* qui, en diſtendant les filets nerveux de toutes ces parties, procurent des douleurs plus ou moins fortes, ſuivant le degré de tenſion & de ſenſibilité des parties affectées. Pour y remédier avec ſûreté, nous n'enviſagerons que la cauſe primitive qui procure ce ſymptôme, je veux dire le ſpaſme & l'érétiſme des nerfs épigaſtriques; & ce ſera en procurant le relâchement des membranes affectées par leurs remèdes propres, que nous détruirons ce ſymptôme ſans en craindre le retour.

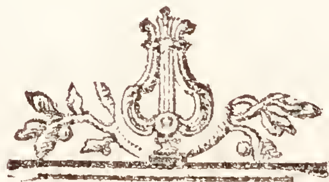
Une Religieuſe Urſuline, jeune & robuſte, qui ſe livroit avec paſſion à l'uſage du café & du thé, fut attaquée ſubitement, après les chaleurs exceſſives de l'été, d'une cardialgie des plus cruelles, qui fut ſuivie demouvemens convulſifs, & qui alarma d'autant plus ſes amies, que cette Religieuſe en étoit attaquée pour la première fois. On courut aux cordiaux & à tous les remèdes connus ; les ſymptômes redoublèrent en conſéquence, & ſe terminèrent enfin par un évanouiſſement

& par la ſyncope la plus complette; des lavemens d'eau froide que je fis donner d'abord en arrivant, rappelèrent la malade à la vie, mais la cardialgie reparut alors avec une nouvelle force: les coliques inteſtinales, les borborigmes, le vomiſſement & le hoquet, ſe mirent de la partie; tout, en un mot, acheva de caractériſer l'affection hyſtérique. La malade fut livrée à l'eau de poulet pour tout remède; elle en but abondamment, &, le ſixième jour, il parut une diarrhée bilieuſe qui amena le calme.

La criſe qui termina la cure de cette Religieuſe, annonce clairement la détente des membranes de l'eſtomac par l'effet du relâchant qu'on lui oppoſa, & les ſymptômes annonçoient à leur tour que la tenſion étoit la ſeule cauſe à combattre. Dans cet état, l'écoulement des ſucs gaſtriques étoit totalement ſuſpendu; les glandes en étoient par conſéquent ſurchargées, ce qui procuroit des tiraillemens dans les filets nerveux, & les douleurs qui caractériſoient la cardialgie par leur ſiége & leur nature. Le voiſinage du cœur donna lieu aux évanouiſſemens par l'ébranlement de la huitième paire des nerfs qui, ſe communiquant au cerveau, porta le trouble dans la circulation des eſprits. Le hoquet, le vomiſſement, les coliques & les vents qui tourmentoient en même temps la malade, déſignoient encore la même cauſe, c'eſt-à-dire, que le diaphragme fut entraîné à ſon tour par les mêmes ſecouſſes. Toutes ces parties furent par conſéquent ſoumiſes ſympathiquement aux mouvemens

irréguliers de leurs nerfs; il falloit donc les attaquer avec un feul remède.

Les caufes éloignées qui avoient donné lieu à celle-ci, étoient toutes affez puiffantes pour avoir fomenté de plus loin cette fécherefſe des nerfs fi effentielle à la maladie. L'ufage immodéré du café & du thé étoit feul capable d'opérer cet effet en agiffant continuellement fur les membranes de l'eftomac, comme fur la partie féreufe du fang. Celui-ci devenu plus épais & plus fec ne put fournir à l'eftomac que des fucs digeftifs de fa qualité; les digeftions en furent dérangées, le chyle devint groffier: la bile plus épaiffe & moins coulante forma bientôt des embarras; devenue enfuite plus âcre par fon féjour, elle irrita les vaiffeaux, & procura elle feule tant de ravages. Si l'on eût ajouté aux cordiaux dont on fe fervit au commencement du mal, des remèdes analogues à leur action, il n'eft pas douteux que cette première attaque auroit été fuivie de bien d'autres, & les fuites auroient été funeftes. Le genre nerveux, agacé de nouveau par les parties âcres & volatiles de tous ces remèdes, auroit fouffert de prodigieufes fecouffes; celles-ci enfin auroient décompofé le mal, ainfi qu'il arrive toujours en pareil cas.



FRISSON HYSTÉRIQUE.

PARMI les différens ſymptômes des affections vapo-reuſes, on compte la ſenſation du froid & du chaud qu'éprouvent ſucceſſivement toutes les parties du corps. On voit, en effet, aſſez communément des femmes qui en ſont continuellement tourmentées malgré toutes les précautions qu'elles prennent pour ſe garantir des injures de l'air, & d'autres qui ne le reſſentent que dans une ſeule partie du corps. L'explication de ce ſymptôme, déjà ſoumiſe aux loix de ma théorie, va l'être encore à celles de ma pratique, par l'expoſé de l'Obſervation ſuivante.

Une Demoiſelle de qualité, âgée de quarante ans, ſouffroit depuis pluſieurs années toutes les rigueurs de ce ſymptôme, qu'elle ne connoiſſoit pas pour un ſymptôme de vapeurs. Ce froid étoit ſi conſidérable, qu'elle étoit obligée de ſe couvrir dans les plus grandes chaleurs de l'été, comme en hiver. La chaleur exceſſive d'un poêle, celle d'un lit baſſiné, ne changeoient rien à ſon état, ce qui l'obligea à demander conſeil. Le premier Médecin à qui elle s'adreſſa, prononça que c'étoit là l'effet d'une tranſpiration ſupprimée, & propoſa des remèdes propres à ſes vues. Les ſaignées, les purgatifs & les ſudorifiques furent employés en conſéquence tour à tour, mais inutilement. L'inſuffiſance de ces remèdes ne changea pas les idées curatives de ce Médecin;

puiſqu'il propoſa le bain de ſable; on attendoit le temps favorable pour ſon exécution, lorſque je fus appelé pour donner mon avis. L'inutilité des remèdes que l'on venoit d'employer, & quelques ſymptômes vaporeux que je découvris dans le récit de la malade, me firent d'abord juger que la tenſion ſpaſmodique des nerfs qui aboutiſſent à la peau, ceux qui forment eux-mêmes le réſeau réticulaire, étoit la véritable cauſe à combattre. Je propoſai en conſéquence le bain tiède, dans la vue de relâcher le tiſſu de la peau, en ouvrir les pores, & rétablir par ce moyen la circulation des liqueurs dans cet organe. La malade le préféra au bain de ſable, &, dans l'eſpace de deux mois, elle quitta ſes couvertures, & guérit parfaitement.

Les Phyſiologiſtes nous apprennent que la peau eſt remplie d'un nombre de vaiſſeaux ſanguins, nerveux & lymphatiques, qui compoſent enſemble le réſeau réticulaire d'où partent les houppes nerveuſes ſur leſquelles ſe font les ſenſations du tact, du froid & du chaud. Ce ſera donc du vice de ce réſeau que provient ce ſymptôme. Si la contraction des nerfs qui compoſent ce réſeau, eſt trop forte, la circulation du ſang ſera alors gênée & même interceptée ; les molécules de ce fluide heurtant continuellement à l'ouverture de ſes tuyaux, y causeront un ébranlement qui ſe prolongera ſur tous les corps, en total ou en partie, ſuivant le degré de cette contraction; & alors ce ſentiment de froid ſe fera ſentir avec plus ou moins de vigueur. Sur ce principe, on remédiera

à ce ſymptôme en relâchant le tiſſu de la peau, & en facilitant ainſi la circulation dans cet organe, & enſemble les ſecrétions naturelles qui s'y ſont, trop eſſentielles à l'entretien de l'individu, pour ne pas s'empreſſer à les rétablir toutes les fois qu'elles paroiſſent dérangées. L'effet du bain tiède étaie ce raiſonnement théorique, & celui des tiſanes ſudorifiques, dont la malade avoit uſé ſi infructueuſement, contribue à l'éclairer. Le bain de ſable que l'on avoit preſcrit à la malade, auroit agi de même ; il auroit augmenté la ſéchereſſe des nerſs réticulaires ainſi que la contraction de la peau, &, bien loin de rétablir la tranſpiration, il l'auroit ſupprimée entièrement. Les idées curatives que je propoſe ici d'après l'expérience, apprendront à celles qui éprouvent les effets de cette tenſion des nerſs réticulaires, à ne point recourir aux échauffans pour rétablir la chaleur dans les parties où elle leur paroît éteinte. On en voit qui éprouvent ce froid à la tête, ſe couvrir ſi prodigieuſement, qu'elles éteignent, pour ainſi dire, la circulation dans les tégumens du crâne ; d'autres éprouvant le même ſentiment de froid à la région de l'eſtomac, ſurchargent cette partie de couvertures, &, non contentes de ce ſecours, parce qu'il ne leur réuſſit pas, recourent aux boiſſons chaudes & ſpiritueuſes, dans la vue de réchauffer ce viſcère qui leur paroît, diſent-elles, ne pouvoir faire ſes fonctions. . . . . . . Mais, pour ce qui regarde le froid des pieds & des mains, habituel à beaucoup

d'autres, nous adoptons volontiers les moyens que chacun ſe procure pour y remédier, pourvu toutefois qu'ils ſoient d'une nature à ne point deſſécher davantage les extrémités du corps. Le pédiluve chaud doit être cependant le préféré, puiſqu'il eſt le ſeul capable d'aſſouplir les vaiſſeaux, & de rétablir la chaleur naturelle dans les parties ſi éloignées du centre.



SUPPRESSION

SUPPRESSION TOTALE DES URINES ET DES SELLES

Dans une Fille attaquée de vapeurs hyſtériques.

PERSONNE n'ignore que les évacuations naturelles ſont ſuſceptibles de beaucoup de dérangement ; auſſi les voit-on devenir très-ſouvent la cauſe de pluſieurs maladies & l'effet de bien d'autres que la pratique nous fournit. On n'ignore pas non plus que ces évacuations ſont ſi analogues entre elles, qu'elles ſe prêtent mutuellement la main au gré de la Nature, toujours induſtrieuſe pour l'entretien de notre individu. C'eſt ainſi que l'on a vu, & plus d'une fois, les urines ſe ſupprimer & paſſer par la voie des ſueurs ; celles-ci, à leur tour, ont paſſé par celle des urines, & ainſi des autres *(a)*. Mais avoit-on jamais obſervé que toutes ces évacuations ſe ſupprimaſſent toutes à la fois ſans entraîner avec elles la deſtruction de la machine ? Un effet auſſi extraordinaire ne pouvoit être réſervé qu'à l'hyſtéricité. La Nature s'eſt

(a) M. Gigneux, Médecin à Valence dans l'Agénois, raconte qu'une femme reſta ſept années de ſuite ſans aller à la ſelle, ni uriner ; mais les ſueurs ſuppléoient tellement à ces deux évacuations, qu'elles revenoient au gré de la Nature, & portoient avec elles l'odeur des excrémens. Elle guérit contre toute attente & ſans remède ; les couloirs des urines & des ſelles s'ouvrirent d'eux-mêmes, & les ſueurs ceſſèrent totalement..... *Voyez* le Journal de Médecine, *année 1759, mois de Juin, page 510.*

jouée tant de fois dans cette maladie, que nous ne devons jamais être surpris de tout ce qu'elle offre de bizarre & de merveilleux. Quel que soit cependant son caprice dans le cas que je vais rapporter, il sera toujours vrai de dire que la sécheresse du sang & de toutes les humeurs l'a enfanté ; sécheresse toujours inséparable de cette maladie qui entraîne avec elle le racornissement des solides, source féconde de tant de maux, & l'unique objet du Médecin dans le traitement.

Louise Bourbone, âgée de dix-huit ans, fut attaquée dans le mois d'Août de l'année 1764, d'une colique hystérique & convulsive, à l'arrivée de ses règles. Le sang menstruel, qui ne put pénétrer pour la première fois à travers les vaisseaux excrétoires de la matrice, y forma des engorgemens, produisit des irritations, & procura une tension douloureuse au ventre, la suffocation & tous les symptômes de la passion hystérique. Elle fut saignée plusieurs fois tant du bras que du pied, sans aucun soulagement. L'insomnie survint ; la malade perdit l'appétit ; elle resta fort long-temps sans prendre le moindre aliment ; elle maigrit & donna lieu de craindre pour sa vie. Au retour périodique de ses mois, il survint un crachement de sang des plus considérables, un vomissement continuel & des attaques convulsives, que l'on prenoit pour des vapeurs épileptiques. Elle resta long-temps dans cet état, soit que l'on crût que son mal fût incurable, soit qu'elle éloignât elle-même tout secours par son opiniâtreté à ne vouloir point prendre de nourriture.

Huit mois s'écoulèrent ainsi dans une alternative de chutes & de rechutes; son ventre fut toujours tendu & douloureux; la suffocation devint habituelle. A tous ces différens symptômes, il s'en joignit un autre plus extraordinaire, qui réveilla enfin l'indolence des personnes aux soins desquelles cette pauvre fille avoit été confiée: ce fut une suppression totale des urines & des selles. Je fus alors appelé pour y remédier. J'examinai la chose avec toute la vigilance qu'exigeoit la singularité de ce phénomène. On sonda la malade plusieurs fois en ma présence, sans que l'on trouvât jamais d'urine dans la vessie, & ce ne fut qu'après des épreuves réitérées & faites sous mes yeux que je reconnus la vérité. Ce symptôme, unique dans son espèce, me parut provenir de la sécheresse du sang, duquel il ne se séparoit pas d'urine, faute de matière pour la fournir. La suppression des selles ne m'arrêta pas dans mes idées, puisqu'on a vu des personnes qui avoient été très-long-temps constipées *(b)*. Les veilles & le défaut de nourriture avoient beaucoup contribué à cette sécheresse; tout m'annonça la nécessité de recourir aux

(b) Dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1754, il est fait mention d'un homme qui a été deux ans sans aller à la selle. Je connois un vaporeux invétéré qui ne va à la garde-robe que de trois en trois mois. La cause de cette indisposition doit être attribuée à la sécheresse extrême des entrailles, & à cette chaleur brûlante qui en est la suite, laquelle consume la plus grande partie des excrémens. J'ai prescrit, en conséquence, l'eau de poulet & les bains tièdes. Mais un Médecin de nom prétend au contraire que ce vice est organique, & qu'il git dans une dilatation du boyau *colon*, au-dessous de laquelle

bains, & ce fut avec confiance que je prononçai en faveur de ce ſpécifique. La malade y fut plongée le même jour; elle ſurnagea dans la baignoire pendant un mois, au bout duquel elle s'enfonça & elle évacua. On eut par cette première criſe, des excrémens très-fétides, des vers & des grumeaux de ſang, mais point d'urine; elle continua les bains pendant deux mois encore ſans autre effet; & pendant tout ce temps, elle prit journellement des lavemens d'eau froide, ſans en rendre aucun. Elle fit uſage de pluſieurs remèdes laxatifs & rafraîchiſſans, de potions huileuſes, & elle fut nourrie avec des alimens très-doux. Comme nous étions alors en été, je m'imaginai que la tranſpiration inſenſible mettoit obſtacle à l'écoulement des urines, en enlevant le peu d'humide que je faiſois pénétrer chaque jour dans le ſang par les pores cutanés. Combattu dans mes idées ſur l'explication d'un phénomène ſi extraordinaire, je demandai l'avis de mes Confrères, qui doutèrent d'abord de la vérité du fait. La fille fut gardée à vue; elle fut enfermée enſuite dans une chambre qui n'avoit point d'iſſue; on lui donna à boire & à

il y a étranglement; c'eſt en conſéquence qu'il a preſcrit des frictions ſèches, & encore des onguens, dont le malade a uſé pendant un an, mais ſans ſuccès; d'où je conclus que, ſi la cauſe ſuppoſée par ce Médecin avoit lieu, il faudroit que le ſéjour des excrémens dans les entrailles produiſît les plus cruels ſymptômes de la paſſion iliaque. J'ai pris la liberté de repréſenter à cet oracle le ridicule de ſon opinion, prouvé par mes principes, & par l'inſuffiſance de ſes frictions; mais on ſait aſſez que les repréſentations ſont inutiles, quand certains Médecins ont une fois prononcé.

manger pendant huit jours, en préſence de témoins non ſuſpects; au bout deſquels il fallut avouer qu'elle n'avoit fait aucune fonction. La réalité du fait ne pouvant plus être conteſtée, on fut d'avis de revenir aux bains.

Mais, comme les chaleurs de l'été devenoient tous les jours plus fortes, la tranſpiration & la ſueur me parurent contrarier les effets du remède. J'y ſuppléai par le bain froid pour augmenter la réſiſtance du côté de la peau, & obliger ainſi le ſang à ſe décharger ſur les reins. Celui-ci opéra pour lors; la malade évacua, & elle urina avec douleur; elle continua ce remède pendant deux mois encore; elle reſta dans l'eau dix heures par jour, on y ajouta ſouvent de la glace pour la rendre plus froide, ce qui augmentoit alors l'évacuation de l'urine, & en diminuoit l'ardeur; & par ces ſeuls remèdes, j'eus la ſatisfaction de rétablir les fonctions de cette fille. Sa guériſon graduée & les circonſtances qui l'ont accompagnée confirmèrent la vérité du fait à ceux qui avoient voulu le révoquer en doute.

Pour expliquer l'action du bain dans les cas ci-deſſus rapportés, nous rappellerons ſes effets, qui ſont de détendre, d'aſſouplir, d'humecter les ſolides deſſéchés & racornis; de condenſer les liqueurs raréfiées, d'en diſſoudre les ſels, d'en corriger l'acrimonie, en leur reſtituant le véhicule dont elles ſont dépourvues. C'eſt de cette manière qu'il opère & qu'il guérit les maladies auxquelles il eſt approprié, dès qu'il eſt diamétralement oppoſé aux différentes cauſes qui les produiſent. Ce

remède, employé de cette manière, c'eſt-à-dire tiède ou agréablement frais ſera ſans contredit le plus grand humectant connu, non-ſeulement pour le relâchement qu'il procure, mais encore par la quantité de véhicule aqueux qu'il fournit à la maſſe du ſang.

La force avec laquelle l'eau s'inſinue dans les pores eſt immenſe : les Phyſiciens n'en connoîſſent pas encore les limites. Les particules de ce fluide pénètrent dans les pores des tégumens, dans leur tiſſu le plus ſerré, juſque dans les glandes ; elles en écartent les fibres, les ſéparent les unes des autres avec la même force qu'elles fendent les rochers: le tiſſu des parties abreuvées cédant en tout ſens, ſe ramollit au lieu de ſe fendre : l'eau pénètre auſſi dans les vaiſſeaux & les membranes, paſſe à travers tous les obſtacles ; elle attaque par cette voie le vice des ſolides & des fluides, juſque dans les derniers recoins, où elle ne pourroit aborder par la voie de la circulation, lorſqu'il y a des obſtructions. C'eſt ainſi que la ſéchereſſe extrême des membranes & des nerfs cédera à l'action de ce puiſſant ſpécifique. Les vaiſſeaux capillaires, dont le calibre eſt tellement rétréci, que la circulation y eſt interceptée, devenus ſouples, céderont aiſément à l'impulſion des fluides qui y abordent. Les ſecrétions, auparavant ſupprimées par l'obſtruction, ou, pour mieux dire, par l'oblitération de ſes canaux, ſe rétabliront en même temps, & les fluides, que la denſité, l'épaiſſiſſement, la ſéchereſſe & l'acrimonie rendent impropres à circuler, reprenant leur véhicule,

contribueront à leur tour au rétabliſſement général de la machine.

Tant de merveilleux effets ſeront dûs à l'action puiſſante du bain tiède, & quelquefois encore à celle du bain froid, & ce ſera par le degré de chaleur, & celui de la raréfaction interne, que nous meſurerons le degré de tiédeur ou de froidure de l'eau que nous y oppoſons. On conçoit aiſément que, dans le cas où la raréfaction des liqueurs eſt extrême, & que le racorniſſement des nerfs eſt porté à ſon plus haut degré, on ne pourra parvenir à la détente des ſolides, ſans qu'au préalable la raréfaction ne ſoit appaiſée, ce que l'on ne pourra jamais obtenir que par le bain froid. Auſſi verrons-nous en pareil cas tiédir l'eau du bain par le ſeul effet de cette chaleur interne qui ſe communiquera à l'eau par le ſeul contact immédiat de l'eau ſur l'habitude du corps, & nous ſerons forcés alors de renouveler cette froidure de l'eau, pour abſorber ces excès de chaleur, & pour nous procurer l'efficacité que nous cherchons dans la température du ſang & des autres humeurs. On voit par les raiſons contraires, combien ſeroit ici nuiſible le bain chaud, puiſque, par ſon action, le ſang ſe raréfie, la tranſpiration augmente, la graiſſe ſe liquéfie & tranſpire par la peau, dont les pores ſont alors très-dilatés. Le ſang devient toujours plus alkaleſcent, & ſon tiſſu ſe déſunit; auſſi le reconnoiſſons-nous, en pareil cas, comme très-nuiſible, & entièrement oppoſé à nos vues.

Ce que le bain tiède entier & le bain froid opèrent

par rapport à tout le corps, le bain particulier l'opérera dans les parties baignées; c'eſt-à-dire, que ſi la raréfaction du ſang eſt plus grande dans une des parties du corps, on l'attaquera toujours efficacement avec le même remède, & on calmera ainſi les ſymptômes qui en dépendent: la fomentation froide, appliquée ſur le ventre, éteindra les ardeurs brûlantes des entrailles, en appaiſant la raréfaction du ſang preſſé dans ces parties & gêné dans ſa circulation; ſi au contraire le cerveau ſouffre par cette même cauſe, l'eau froide appliquée ſur la tête en étouffera les premières étincelles, & remédiera elle ſeule aux plus affreux ravages d'un incendie général. Si, enfin, la vîteſſe & la fougue du ſang attaquent la poitrine, & qu'il faille promptement en detourner le cours, le pédiluve nous procurera dans cette circonſtance une révulſion prompte & ſalutaire, qui, en détournant le coup, éloignera le danger. Ce ſeront toujours là les armes avec leſquelles nous dompterons ce monſtre prothéiforme, ſous la figure duquel on a voulu dépeindre cette eſpèce de maladie, que nous connnoiſſons ſous le nom de *vapeurs.* La variété de ſes couleurs, comparée par Sydenham, à celles du caméléon, trouvera ſon antidote dans l'uniformité & la ſimplicité du remède que je lui oppoſe, &, quoiqu'il paroiſſe très-ſouvent invincible, la conſtance du Médecin n'en triomphera pas moins, & ſa défaite ſera d'autant plus glorieuſe, qu'elle fut toujours l'écueil des premiers Maîtres de l'Art.



FIÈVRE SPASMODIQUE.

LA fièvre, à laquelle les femmes vaporeuſes ſont ſujettes, ſera du même caractère que celle que les Médecins appellent *non humorale ;* c'eſt-à-dire, celle qui n'eſt point produite par la préſence d'une matière fébrile, mais par le ſeul vice des nerfs, lequel conſiſte dans un ébranlement général des fibres nerveuſes, d'où s'enſuit une augmentation conſidérable de force dans le cœur, les artères & les veines. Pour concevoir comment ce ſeul vice peut produire la fièvre, nous dirons, avec M. Fizes *(d)*, que lorſque le genre nerveux ſouffrira de violentes ſecouſſes, tout le ſymptôme des nerfs ſera ébranlé ; le fluide nerveux ſera déterminé par ces ſecouſſes violentes & inaccoutumées à ſe porter plus abondamment vers les parties auxquelles ces nerfs aboutiſſent. Toutes les fibres ſeront donc alors plus diſtendues qu'à l'ordinaire, ſur-tout celles qui ſont dans un mouvement continuel, puiſque le fluide nerveux trouvera des routes plus frayées de ce côté-là. Ainſi les ſolides, ſur-tout le cœur & les artères, dont les battemens ne diſcontinuent point, agiront avec plus de force ; le ſang en ſera agité avec plus de violence, & par-là il éprouvera une raréfaction qui diſtendra tous les organes & augmentera leur reſſort. Cette force ira toujours en croiſſant par l'action

---

(d) Voyez le Traité des Fièvres, par M. Fizes.

réciproque des ſolides ſur les fluides & des fluides ſur les ſolides. Le ſang ſera donc pouſſé avec plus de vîteſſe par le cœur dans les vaiſſeaux, & par les parois de ces vaiſſeaux dans le cœur. De-là la fréquence des contractions du cœur & conſéquemment celle du pouls.

De plus le ſang raréfié par cette grande agitation ne coulera qu'avec peine dans les vaiſſeaux capillaires; pluſieurs même de ces vaiſſeaux, trop reſſerrés par les contractions ſpaſmodiques qui leur ſont habituelles, ne tranſmettront que fort peu ou point de ſang, tandis que les autres lui laiſſeront un paſſage libre; & ce ſera encore là une autre cauſe de la fréquence du pouls & des contractions violentes du cœur, ce qui conſtituera les deux conditions requiſes pour la fièvre, qui ſont, ſelon le même auteur, une augmentation de vîteſſe dans le pouls, avec une léſion des fonctions conſtante & notable.

Suivant cette théorie, déjà adoptée dans les Écoles de Montpellier, le tempérament vaporeux eſt ſans contredit le plus propre à nous montrer cette eſpèce de fièvre, puiſque la tenſion ſpaſmodique des nerfs & la raréfaction des liquides ſont propres à cette conſtitution. La cure de cette fièvre différera donc de l'humorale. Ce ne ſera point par les purgatifs & autres remèdes altérans que nous en attaquerons la cauſe, puiſqu'elle réſide ailleurs que dans le vice des humeurs; ce ſera au contraire ſur le genre nerveux, tiraillé, irrité & violemment ébranlé que nous porterons nos vues & nos remèdes; & en appaiſant ainſi la raréfaction des liquides, nous ralentirons

le mouvement de la circulation, & conséquemment la vîtesse du pouls. Les observations-pratiques que je pourrois rapporter, prouvent évidemment l'existence de la cause que j'assigne ; je me contenterai d'en citer un exemple.

Mademoiselle de Saint-Jurs, prétendante chez les Dames Carmélites, âgée de dix-huit ans, fut attaquée d'une fièvre des plus aiguës, avec toux, oppression & un léger crachement de sang; elle fut saignée deux fois en conséquence, on prescrivit les tisanes les plus rafraîchissantes, les émulsions, & plusieurs lavemens, & ces symptômes s'évanouirent. La fièvre subsistoit néanmoins depuis plus de trois semaines, lorsque je fus consulté; la peau étoit aride & écailleuse, la langue sèche, l'insomnie étoit habituelle, ce qui dénotoit une effervescence considérable. A ces symptômes se joignirent ensuite des évanouissemens vaporeux, des coliques, des borborigmes, le spasme de la vessie & des reins, les urines claires, limpides, & le dérangement des règles; ce qui déclara parfaitement l'affection hystérique.

Je substituai d'abord au premier traitement la tisane de poulet & les fomentations émollientes, dont la malade reçut quelque soulagement; mais l'érétisme des nerfs & la raréfaction des liqueurs étoient portés à un si haut degré qu'il fallut recourir aux plus puissans remèdes. Le bain étoit indiqué : la malade le demandoit avec instance; elle ressentoit intérieurement, disoit-elle, les ardeurs d'une chaleur brûlante, qui invitoit la Nature

à demander elle-même ce ſecours : elle y entra donc avec plaiſir ; elle reſta dans le bain ſix heures chaque jour pendant deux mois entiers : l'inſomnie ceſſa pour lors ; le pouls, dont les pulſations étoient au nombre de cent trente-deux dans l'eſpace d'une minute, revint enſuite par degrés à celui de quatre-vingt-dix ; la peau devint ſouple & humide ; les règles ſe rétablirent en même temps que les urines ; celles-ci entraînèrent avec elles une quantité prodigieuſe de ſables & de graviers, dont les reins avoient été chargés par le rétréciſſement des tuyaux urinaires, & la malade reprit ſa première ſanté.

On trouve ici l'explication de la fréquence du pouls vaporeux, & on comprend auſſi pourquoi il ſe concentre ſi ſouvent pour ſe développer enſuite alternativement dans les paroxiſmes hyſtériques. Les oſcillations irrégulières des artères & du cœur, produites par les mouvemens ſpaſmodiques des nerfs & par l'irrégularité du cours des eſprits animaux en ſont la cauſe évidente.

L'efficacité du bain tiède dans cette eſpèce de fièvre eſt, je penſe, connue de tous les Médecins, & s'ils ne mettent pas plus ſouvent ce remède en uſage, c'eſt ſans doute par les difficultés qu'ils rencontrent dans ſon adminiſtration : car ignoreroient-ils qu'Hippocrate lui-même employoit ce remède dans la fièvre qui ne provenoit, dit-il, ni de la bile ni du flegme, mais de quelqu'autre cauſe *(e)*. Celſe propoſe le bain tiède

(e) Hippocrate, *epidem. lib. II.* Et encore *de morbis, lib. II, de dietâ, lib. II.*

dans la fièvre éphémère, même dans le déclin des autres lorſqu'elles reconnoiſſent des cauſes chaudes, & que les malades ſont d'un tempérament chaud & ſec *(f)*. Alexandre de Tralles avoit tellement accrédité ce remède dans la cure de ces ſortes de fièvres, que les malades y alloient d'eux-mêmes de ſon temps : *Qui ob laſſitudinem febricitarunt, plerumque medicos non expectant, ſed etiam ubi febrim declinaſſe cenſuerint, ad balneum proficiſcuntur, tanquam a Naturâ quâdam edocti optimum, præcipuumque remedium eſſe defatigatis lavacrum. Si namque corpus recrementis vacuum, neque plethoricum, aut vitiis obnoxium ſuccis inventum fuerit maximè juvantur (g)*. Gallien ne connoiſſoit pas d'autre ſpécifique dans la fièvre hectique (qui eſt la même que celle dont il eſt ici queſtion) que le bain tiède qu'il terminoit ſouvent par le bain froid : *In hecticis verò febribus id quòd remedium offert, calidæ ſolum non eſt, ſed frigidæ (h)*. L'antiquité connoiſſoit donc les avantages de cette pratique; qu'on liſe tous les anciens Médecins, on la verra généralement adoptée, puiſqu'ils en étendoient l'uſage ſur toutes les fièvres dans leur déclin. Le même Oracle, déjà cité, qui exerçoit ſa profeſſion dans un climat chaud & ſec, & par conſéquent égal au nôtre, ne dédaignoit pas de s'en ſervir dans la cure des fièvres tierces, puiſqu'il nous

---

(f) Celſe, *Method. med. lib. VIII, cap. II;* & *lib. X, cap. X.*

(g) Alexander, *lib. II, cap. I.*

(h) Galenus, *Method. med. lib. I, cap. X.*

dit : *Et ſi tibi coctionis ſigna oſtendantur, tunc etiàm ſi ſæpiùs laveris deliqueris (i).* Alexandre s'exprime encore avec plus d'énergie, car il ajoute : *Balneum ut maximè præſidium ipſis præbendum, maximè calido, ſiccoque temperamento præditis, & qui crebris uti lavacris conſueverunt : nec non coctio omnino expectanda eſt, ſed ubi ſiccitas urget, etiam ante concoctionem lavare convenit. Quid enim corpus bile exardeſcens humectare aut refrigerare præterquam aqua poteſt (k) !*

Peut-on trouver plus de conformité entre la pratique de ces grands Hommes & celle dont je publie aujourd'hui les ſuccès ! Tant d'autorités, toutes auſſi anciennes que reſpectables, feront ſans doute évanouir le titre odieux de *Novateur* que me donnent ceux qui le ſont eux-mêmes ; car, bien loin de vouloir m'ériger en Maître de l'Art, je fais gloire au contraire de me montrer avec reconnoiſſance le Diſciple de ces Hommes illuſtres qui ont ouvert les routes pénibles dans leſquelles nous marchons & dont nous nous trouvons égarés, parce qu'on a voulu en créer de nouvelles.

(i) Galenus, *de arte curandâ ad Glaucon. lib. I, cap. IX.*

(k) Alexander, *lib. XII, cap. VI.*



ÉLECTRICITÉ MÉDICALE.

JE reviens ſur l'Électricité, & après l'avoir reconnue pour un remède anti-ſpaſmodique externe, je prononce définitivement aujourd'hui, d'après de nouvelles expériences, qu'elle peut être employée dans certaines circonſtances & dans des cas graves, tels que ceux où elle vient de réuſſir ſous mes yeux.

Le premier de ces exemples regarde une fille de dix-huit ans, qui étoit en proie depuis trois ans aux mouvemens convulſifs avec perte de connoiſſance, & qui avoit déjà éprouvé les triſtes effets des remèdes évacuans. La ſuppreſſion des règles avoit été le premier ſymptôme de la maladie; en vain avoit-on voulu les rappeler, elles ſe dévoyèrent, elles paſsèrent par la poitrine. Dans cet état cette fille fut électriſée, & à la première tentative, faite dans un de ſes accès, elle ſe réveilla, l'attaque convulſive ceſſa, & ce fut en ſe plaignant qu'elle avoit reçu un grand coup ſur le front. On réitéra le même remède dans toutes les attaques convulſives, & au bout de quatre mois, les convulſions diſparurent, les règles ſe rétablirent, ainſi que l'appétit & le ſommeil; de ſorte que l'on pourroit dire que cette fille eſt guérie, ſi on en jugeoit par la diſparition des grandes attaques convulſives; mais on ſaura qu'elle eſt encore ſuſceptible aux impreſſions trop vives des objets extérieurs: une peur, une ſurpriſe, une affection morale plus ou moins forte,

réveillent les accidens. Cette fille eſt donc encore hiſtérique ou nerveuſe; elle ſera telle tant qu'on n'emploîra pas d'autres ſecours, ce qui eſt démontré par mes principes établis ci-deſſus, principes inconteſtables, que rien n'a pu détruire encore, pas même l'Obſervation ſuivante.

Une fille, âgée de vingt-deux ans, fut attaquée à l'âge de dix ans, de mouvemens convulſifs de la première force, & fut traitée avec méthode; c'eſt-à-dire, avec tous les remèdes pharmaceutiques, malheureuſement adoptés par tous les Médecins : à l'âge de douze ans les règles parurent, elles ne coulèrent qu'imparfaitement; on ſaigna & reſaigna ſans fruit : mais au contraire les règles ſe dévoyèrent, elles paſsèrent par la poitrine, les oreilles & le viſage. La malade fut condamnée à périr ſous la lancette; elle devint paralytique de tout le côté droit; elle fut martyriſée en conſéquence avec les remèdes les plus actifs, mais infructueuſement. Huit années entières s'écoulèrent de cette manière, au bout deſquelles elle fut électriſée par M. l'abbé Sans (on compte quatre ans de cette époque); cet Artiſte, célèbre par ſes ſuccès chez les paralytiques, employa auprès de cette malade, l'électricité médicale ſous deux manières différentes. La première, que nous appelons *poſitive,* fut employée pour la paralyſie; elle réuſſit. La ſeconde, que nous appelons *négative,* fut employée pour les convulſions; elle les détruiſit, de ſorte que ces deux opérations eurent le ſuccès le plus deſiré; mais depuis quatre ans on a été forcé de les mettre journellement en uſage, tant pour

pour prévenir le retour des mouvemens convulsifs, que dans l'espérance de rétablir plus parfaitement les membres paralytiques. On saura, en outre, que la maladie en question ayant attaqué cette fille à l'âge de dix ans, & dans le temps de l'accroissement du corps, les sucs nourriciers ne purent pas pénétrer à cause du desséchement des tuyaux lymphatiques & nerveux, & les membres paralytiques restèrent dans leur premier état, de sorte qu'ils sont plus courts que ceux du côté opposé. On saura enfin que cette fille est encore exposée à des petites rechutes par l'effet des sensations extérieures, & par les affections de l'ame, comme la première fille citée ci-dessus.

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai que l'électricité a réussi dans ces deux cas, en détruisant une partie de la cause des convulsions, c'est l'irrégularité du cours des esprits animaux ou fluide nerveux, si ce n'est pas le fluide électrique lui-même; & pour ne pas confondre les deux expériences de M. l'Abbé Sans, nous dirons que par l'électricité *positive* il a déplacé le spasme des membranes du cerveau, ainsi que l'engorgement de ce viscère; & que par la *négative* il a remédié à cette même pléthore en attirant au-dehors une partie de ce fluide électrique inné qui engorgeoit le cerveau, ce qui a produit un même effet. Or est-il que dans le choix des deux moyens on doit préférer le dernier dans le cas des convulsions, puisqu'il opère en raison de l'indication

curative, & qu'il n'entraîne après lui aucun des inconvéniens que l'électricité positive, sur-tout celle par commotion, a produits plus d'une fois, soit en agaçant trop fortement les fibres, soit en excitant une plus grande chaleur, en augmentant ainsi la tension spasmodique des nerfs & leur desséchement, comme il est aisé de le prouver par les faits contraires ; & je répète d'après cela, qu'il faut classer cette espèce d'électricité avec les remèdes anti-spasmodiques externes, mais la reconnoître en même temps propre à produire des effets salutaires dans les cas graves, dans ceux où il faut remédier aux effets de la cause primitive, avant d'attaquer cette cause ; dans ceux enfin où les vrais spécifiques (les humectans) trouvent des obstacles dans leur emploi ; & c'est précisément le cas de Madame de * * * : des léthargies profondes, prolongées jusqu'à vingt-deux heures, accompagnées de mouvemens convulsifs, dont le retour est marqué en tierce, annoncent un engorgement décidé & un stase du fluide nerveux que rien n'a pu détruire depuis un an, à raison des contrariétés indomptables qu'a essuyées le traitement aqueux, & ce symptôme est précisément celui qui plaide en faveur de l'électricité négative, c'est-à-dire que c'est une attraction ou soustraction du fluide nerveux qu'il faut se procurer pour tarir cette source de pléthore, & l'on doit s'attendre à en retirer le fruit, sauf de recourir à l'électricité positive simple, ou en bain, c'est-à-dire sans étincelles ni commotions, si la

première ne réussissoit pas complètement à détruire l'engorgement dont il s'agit.

Quand une fois les accidens périodiques auront cédé à cette manœuvre, les bains & les autres humectans acheveront la cure, puisqu'il est prouvé & démontré par les faits ci-dessus cités, en contraste avec ceux que j'ai opérés moi-même tant de fois, que, sans les remèdes aqueux, on n'arrivera jamais à la cure radicale; d'où je conclus que, pour agir avec connoissance de cause, il conviendroit de les employer tous les deux à la fois: la malade pourroit donc se baigner dans l'intervalle de ses accès, supposé qu'elle devînt plus docile; elle seroit électrisée ensuite dans le paroxisme. Une seconde malade de l'espèce de celle-ci, Madame de**, chez laquelle on trouve à peu-près les mêmes obstacles dans l'emploi du bain, ne doit pas hésiter de recourir au même remède. Mais il sera toujours vrai que la cure de ces deux Dames pourroit se faire sans recourir à l'électricité, puisqu'on connoît de pareilles guérisons opérées par les seuls humectans. A quoi je répondrai que si l'on emploie deux moyens, tous les deux propres à produire un même effet, il est évident que l'on arrivera plus tôt au terme de la cure..... On voit par ce récit que l'électricité médicale, assortie des expériences faites jusqu'ici par les Médecins, ne contrarie point mon système, mais au contraire qu'elle en fait l'appui, puisqu'elle plaide en faveur de la pléthore, en surabondance du fluide nerveux dans le cerveau, établie par ma théorie; que celle-ci

plaide en faveur de la tension spasmodique des nerfs, laquelle entraîne avec elle la diminution du calibre des vaisseaux: elle fait plus encore quand elle se montre insuffisante, puisqu'elle prouve par-là que ne pouvant pas produire par elle-même le relâchement qui seul amène la vraie guérison, elle ne peut pas être curative, mais seulement palliative, en tant qu'elle remédie aux effets & non à la cause. Cette même électricité (la négative) se trouve donc ici assortie avec le bain froid, les boissons aqueuses, rafraîchissantes, & les applications de glace sur les parties où la raréfaction de l'air intérieur se montre plus particulièrement, tels que ceux que j'ai indiqués ailleurs; & si c'est en condensant cet air trop raréfié que ces remèdes agissent, comme nous ne pouvons pas en douter, ce sera au préjudice de ce fluide électrique inné qui forme lui-même, par sa surabondance, la vraie pléthore, d'où s'ensuit l'engorgement du cerveau.

En deux mots: Éteindre par les remèdes rafraîchissans, la raréfaction de l'air intérieur, ou le feu électrique inné qui péche ici par trop d'abondance ou trop de raréfaction. . . . . D'un autre côté, le soustraire, en diminuer la quantité en l'attirant au-dehors par le moyen de l'électricité négative, c'est opérer un même effet, puisque c'est attaquer la pléthore de deux manières & la vaincre.

L'Apologiste le plus moderne de l'électricité médicale (M. l'Abbé Bertholon) a très-bien senti cette vérité, puisqu'il lui rend hommage; écoutons-le. « Ajoutons » à toutes ces preuves, nous dit ce *Savant distingué*

dans la république des Lettres, page 232 (l), que l'élec- « tricité négative diminue néceſſairement la grande « quantité du fluide nerveux qui occaſionne cette terrible « maladie (les convulſions); cette dernière raiſon, & « celles que j'ai rapportées au commencement de cet « article, nous prouvent que dans toutes les maladies de « vapeurs, produites par une abondante affluence du « feu électrique, en fluide nerveux, l'électricité négative « eſt un remède très-ſalutaire. J'ai fait autrefois ſur les « nerfs d'une femme vaporeuſe, la même expérience « que celle qui a été faite ſur les nerfs d'un épileptique « *(m),* & le réſultat a été le même; c'eſt-à-dire, que « les nerfs d'une femme, ſujette aux vapeurs, étoient « plus électriques, & donnoient dans l'obſcurité plus de « lumière électrique, que d'autres nerfs d'une femme « qui n'avoit jamais éprouvé cette maladie. Il y a quelques « années que je conſeillai à une perſonne qui étoit ſujette « aux vapeurs, de ſe faire électriſer négativement; elle « le fit pendant quelques jours, & elle s'en trouva bien; « depuis cette époque, je n'ai pas appris qu'elle eût eu « de nouveaux accès de ſpaſme. Il ſeroit à ſouhaiter que « les Obſervations de cette eſpèce fuſſent plus répétées. « Ce qui confirme encore notre doctrine, *dit-il enſuite,* « c'eſt la nature des remèdes qui ont été employés par «

(l) De l'électricité du corps humain dans l'état de ſanté & de maladie, par M. l'Abbé Bertholon, des Académies de Montpellier, &c. Ouvrage couronné par l'Académie de Lyon en 1780. *A Paris, chez Didot le jeune, Libraire, quai des Auguſtins.*

(m) Loco citato, p. 225 & 233.

» les meilleurs Praticiens, & qui ont eu le plus de ſuccès; » ils appartiennent tous à la méthode rafraîchiſſante : les » principaux ſont le petit-lait pris intérieurement, & les » bains froids à l'extérieur. *Voyez* le Traité des Vapeurs » par M. Pomme, ouvrage où ſont conſignées des gué- » riſons preſque miraculeuſes. La bonté de cette méthode » vient de ce qu'elle ne preſcrit que des ſubſtances » conductrices à l'intérieur & à l'extérieur; les boiſſons » aqueuſes & rafraîchiſſantes, paſſant dans le corps de » l'animal, partagent la quantité de fluide électrique qui » règne dans l'intérieur, & après ce partage la quantité » de matière électrique doit être néceſſairement moindre; » auſſi ſe ſent-on ſoulagé dans le même inſtant. Les bains, » par la même raiſon, produiſent des grands effets, & » d'autant plus grands, que ce ſont des conducteurs » appliqués ſur tous les points de la ſurface du corps » pendant pluſieurs heures. Ce contact de la ſubſtance de » l'eau ſur la ſuperficie du corps, eſt d'autant plus grand, » que l'eau eſt plus froide, parce que l'eau étant plus » condenſée, touche en plus de points, & ſi la denſité » de l'eau eſt plus grande d'un huitième, *verbi gratiâ*, » dans une température donnée, que dans une autre » température, le contact ſera plus grand d'un huitième, » & la perte que fera le corps de ſon excès d'électricité, » ſera d'un huitième plus grande; ainſi l'efficacité des bains » froids eſt en raiſon de leur froideur *(n)*.

(n) On obſervera ici que je n'emploie le bain froid que dans le cas où la raréfaction de l'air domine ſur la tenſion de la fibre nerveuſe, ce qui achève le parallèle.

Pour rendre plus grande l'efficacité des bains froids, « il faut les prendre dans une baignoire de métal ou tout « au moins doublée de métal, plutôt que dans un vaiſſeau « de faïence, parce que la première ſubſtance eſt con- « ductrice, & que la ſeconde ne l'eſt pas; ſi on étoit « obligé de ſe ſervir de celle-ci, il faudroit employer une « chaîne de fer, dont une extrémité plongeroit dans « l'eau, & l'autre traîneroit ſur le plancher. M. Barrère, « ancien Médecin de Cayenne, dit, dans ſon *Hiſtoire de* « *la France équinoxiale, page 71,* qu'il a guéri le *tetanos* « avec des douches d'eau froide, & l'on ſait que le « *tetanos* eſt la plus terrible des maladies ſpaſmodiques. « La plupart des maux de tête, *continue-t-il,* ſont des « tenſions de nerfs ou des eſpèces de vapeurs; je puis « aſſurer que j'ai preſque toujours réuſſi à les diſſiper en « électriſant négativement la tête & ſur-tout les artères « temporales, & en y faiſant des applications de linges « mouillés avec de l'eau froide qu'on renouveloit très- « ſouvent. . . . . Si je ne me trompe, *ajoute-t-il en* « *finiſſant,* cette application des principes de l'électricité « eſt entièrement neuve. »

Elle eſt ſi neuve, cette application des principes de l'électricité, qu'elle a été puiſée dans ma théorie & dans mes expériences ſur les bains froids; & cette franchiſe, compagne inſéparable des vrais talens, fait encore bien de l'honneur à M. l'Abbé Bertholon. Cet habile Phyſicien a trouvé dans mon Recueil d'Obſervations, des phénomènes analogues à ſes idées électriques; il

a vu que plusieurs de mes malades avoient réellement fourni des symptômes bien favorables à son opinion : &, en effet, si les yeux de celle-ci étoient continuellement en feu, si tous les objets qui se peignoient sur sa rétine, étoient représentés enflammés ou de couleur rouge dans toutes ses nuances ; si la lumière du jour représentoit à celle-là, l'éclat de plusieurs bougies allumées dans un appartement, n'étoient-ce pas là des effets naturels de l'électricité animale trop exaltée ; & si l'application de l'eau froide & de la glace sur la tête, a détruit constamment tous ces symptômes, n'est-ce pas en opérant négativement que cette glace & cette eau froide ont agi ? Ces éclats, que j'ai observés tant de fois dans le bain froid, qui se faisoient sentir sur tous les points de la superficie du corps, n'étoient-ils pas encore des phénomènes électriques, & de vraies étincelles qui, sortant par les pores cutanés, se répandoient dans l'eau ? Cette chaleur ardente de tout le corps qui, se communiquant à l'eau du bain, l'échauffoit à tel point, que l'on étoit obligé de la renouveler souvent, ne réalisoit-elle pas aussi cette même électricité interne trop exaltée ? Et l'effet curatif du bain froid, comme celui des boissons rafraîchissantes en pareil cas, ne confirment-ils pas l'une & l'autre électricité ?

J'ai vu enfin chez une de mes malades citée (Madame de Cligny), se former des taches soufrées sur le col de sa chemise, telles qu'on les feroit avec du soufre allumé que l'on étendroit sur un linge) dans le temps qu'elle

qu'elle étoit dans le bain froid, & qu'elle nous donnoit de ces petits éclats. N'étoit-ce pas là de vrais ſoufres exaltés, dont la tranſpiration de cette malade racornie étoit ſaturée; & quelle preuve plus complette de l'analogie qu'il y a entre l'électricité animale & celle de l'atmoſphère!

Si l'Abbé Bertholon avoit pu me ſuivre dans mes expériences pratiques, il en auroit déduit ſans doute des conſéquences encore plus avantageuſes pour ſon ſyſtème & pour le mien; & moi, à mon tour, j'aurois marché avec plus de fermeté ſi j'avois été ſoutenu par les lumières de cet habile Phyſicien. Mais enfin le temps eſt arrivé où la vérité a percée le nuage; le Médecin-praticien étoit ſeul capable de la rencontrer ſur ſes pas, cette vérité: il étoit réſervé enſuite au Phyſicien conſommé de nous la montrer dans toute ſa ſplendeur & toute ſon évidence.

D'après ceci, je conclus que l'électricité médicale manquoit à mon ſyſtème, & que cette nouvelle découverte le porte aujourd'hui à ſa perfection. Mais je ſuis en droit de conclure encore que cette même électricité ne pourra jamais rien ſans mon ſyſtème, puiſque ſans lui on ne retirera d'elle qu'un remède palliatif, employé toutefois par une main ſage; car de toute autre manière, il pourroit être dangereux & ſuſpect.

M. l'Abbé Sans s'occupe actuellement de cette matière; ayant fait la découverte de deux malades de cette eſpèce, réputées incurables, il n'a pas craint

d'exposer sa réputation : il a couru chez elles avec un zèle qui ne connoît point de bornes; il a appliqué son remède, & il en attend le fruit. Ces nouvelles expériences apprendront aux Médecins si l'électricité négative peut suppléer en total les remèdes rafraîchissans qui ont opéré jusqu'ici de si grands prodiges.





VAPEURS HYPOCONDRIAQUES.

AFFECTION hypocondriaque, invétérée & irritée par des remèdes chauds.

PARMI le nombre de Lettres ou Mémoires à consulter que j'ai reçus depuis 1760, que je publiai mon *Essai sur les Vapeurs*, j'en ai choisi deux que je vais exposer ici, dans lesquels les symptômes vaporeux sont détaillés, avec d'autant plus d'exactitude, que les malades, qui en étoient tourmentés depuis longues années, avoient appris par leur expérience à s'exprimer avec énergie, en employant jusqu'aux termes de l'Art. Ces deux Mémoires seront suivis de la Consultation que l'on me demandoit à leur sujet; ce qui nous fournira des idées claires & précises sur la nature de la maladie hypocondriaque, ainsi que sur le traitement qu'il convient d'employer pour la guérir.

LETTRE de M. de la Roquete.

« DANS un voyage que je viens de faire à Montpellier, j'ai lû avec une véritable satisfaction votre «

» Ouvrage, Monſieur, intitulé: *Eſſai ſur les Affections* » *vaporeuſes des deux ſexes, &c.* Vous combattez ces » maladies avec des armes ſi puiſſantes, vous les peignez » avec des traits ſi frappans, qu'il faudroit être double- » ment vaporeux pour les méconnoître, & pour ne pas » approuver une méthode auſſi éclairée que la vôtre. » Les faits, dont vos judicieuſes Obſervations ſont » étayées, ne laiſſent rien à deſirer; & tout Médecin » impartial, ami de l'Humanité, ſe fera je penſe, un » vrai devoir de marcher ſur vos traces. Belle leçon pour » nos eſclaves imitateurs des Oracles de la Médecine, » pour nos partiſans zélés de l'ambre & du caſtor, & » pour les plus téméraires d'entre eux, qui ne traitent » les maladies convulſives qu'avec les purgatifs & les » anti-ſpaſmodiques! Je pourrois vous citer, Monſieur, » plus d'une victime immolée par cette funeſte pratique; » & peu s'en eſt fallu que je ne fuſſe moi-même de ce » nombre, comme vous en jugerez par le Mémoire » ci-joint, que je prends la liberté de vous adreſſer. » Je me flatte, Monſieur, que par une ſuite du zèle » dont vous êtes animé, vous voudrez bien m'honorer » de vos conſeils, & m'apprendre la route que je dois » ſuivre pour me tirer de l'état de langueur dans lequel » je ſuis depuis long-temps. J'attends cette marque de » vos bontés, & vous prie d'être bien perſuadé qu'on » ne peut rien ajouter à la reſpectueuſe conſidération avec laquelle je ſuis, &c. *Signé* LA ROQUETE. »

A Breau dans le Vigan, le 12 Août 1760.

PREMIER MÉMOIRE.

« Je ſuis âgé de trente - huit ans, d'un tempérament
maigre & ſec, & fort mélancolique. J'ai joui d'une «
très - bonne ſanté juſqu'à l'âge de vingt - cinq ans, «
auquel temps j'ai reſſenti de légers maux de tête & de «
fréquens aſſoupiſſemens, que des contentions d'eſprit «
outrées me procurèrent. Mon Médecin me fit ſaigner «
au pied, & vingt-quatre heures après, il me fit prendre «
l'émétique diſſous dans une pinte d'eau, pour en faire «
pluſieurs verres : le premier me fit vomir; mais le ſecond «
paſſa dans les entrailles, & me purgea avec irritation; «
ce qui augmenta conſidérablement mes douleurs. «

Quelques jours après, je reſſentis dans l'eſtomac «
une chaleur extrême, accompagnée de cuiſſons très- «
conſidérables, & la fièvre ne tarda pas à ſe déclarer. «
Pour prévenir les ſuites de cet accident, je fus ſaigné «
trois fois; mes urines devinrent alors claires comme «
de l'eau; mon ventre ſe boucha entièrement; je fus «
attaqué en même temps de ſerremens, d'étouffemens «
convulſifs & d'hémorroïdes externes; il me prit des «
battemens dans le bas-ventre, dans les oreilles, qui «
ſubſiſtent encore, mais que je ne reſſens que quand «
je ſuis couché. Pour me tirer de cet état, on me fit «
prendre une douzaine de bains domeſtiques, avec des «
bouillons apéritifs de toutes les eſpèces; le petit-lait «
clarifié avec la fumeterre, des opiats apéritifs & fon- «
dans, des ſtomachiques, des amers, le camphre & la «

» teinture de caſtor : on me mit enſuite au lait de vache
» pour toute nourriture ; & je dois vous faire remarquer
» que le lait me conſtipe, m'aſſoupit & me donne des
» engourdiſſemens dans toute la machine.

» Il ſeroit inutile de faire l'énumération des différens
» remèdes que j'ai pris ; je dirai ſeulement que, malgré
» ma conſtance & mon exactitude, ils ont toujours été
» infructueux : comme il y a près d'un an que je n'en
» fais aucun, je vais vous détailler mon état préſent,
» qui eſt peu différent du paſſé pour vous mettre à
» portée de juger de ma maladie, & combien tous ces
» remèdes étoient peu convenables à mon mal.

» Mon appétit eſt aſſez bon ; mais je ſens, à la fin
» de chaque repas, une barre à la région ombilicale,
» avec des battemens qui montent juſqu'à l'eſtomac : ſi
» je n'ai pas cette barre, ou pour mieux dire, cet état
» ſpaſmodique, ma tête s'embarraſſe : il me prend alors
» un froid convulſif ; les nauſées & la migraine s'en-
» ſuivent. Voilà l'état alternatif dans lequel je me trouve
» journellement : il eſt le même pour un ſeul morceau
» de pain que pour un grand repas : mon ſommeil eſt
» très-profond ; mais le matin à mon lever je ſuis en-
» gourdi, & je me ſens le corps tout briſé : je ſuis ſi
» conſtipé, que je ne vais à la garde-robe que de quatre
» en quatre jours, après quoi il me reſte une roideur dans
» les entrailles ou un gonflement dans les vaiſſeaux hémor-
» roïdaux : ſi par haſard je n'éprouve ni l'un ni l'autre
» de ces ſymptômes, ma tête s'embarraſſe & la migraine

s'ensuit ; ma douleur est toujours fixe à la tempe « droite ; mon régime est exact : si je m'avise de manger « quelque chose de trop salé, j'ai alors les entrailles « crispées, ma tête s'embarrasse & je mouche du sang : « pour peu que je m'approche du feu, mon ventre se « tend ; je suis très-sensible au froid : on peut lever « tout soupçon sur le virus vérolique. Depuis la lecture « de votre Ouvrage, je me suis interdit le vin, les « liqueurs & le café dont j'ai toujours fait usage avec « excès : je ne bois plus que de l'eau, & je ne vous « dissimulerai pas que je m'en trouve mieux, puisque « mes migraines sont moins fréquentes. »

CONSULTATION.

LES symptômes énoncés dans le Mémoire ci-dessus, caractérisent l'affection vaporeuse invétérée : les contentions d'esprit auxquelles le malade s'est livré de fort bonne heure, & les remèdes chauds dont il a fait usage, ont agi de concert pour porter la maladie à son plus haut degré ; c'est-à-dire, que la dissipation extrême d'esprits animaux, & les évacuations considérables que l'on a excitées par les évacuans, ont extrêmement appauvri la masse des liquides. Ceux-ci, devenus plus épais & grossiers, n'ont pu fournir aux différentes secrétions ; les solides ont souffert par sécheresse, & le racornissement en a été la suite, ce qui constitue actuellement la cause essentielle que nous avons à combattre.

Cette maladie, quoique curable, résistera long-temps à l'effet des remèdes les plus appropriés, attendu les fautes grossières que l'on a déjà commises dans le premier traitement. Des purgatifs sans nombre, des émétiques, des stomachiques, des apéritifs, des diurétiques chauds & des anti-spasmodiques, ont jeté un si grand trouble dans la machine, en agaçant les nerfs & en desséchant les fluides, que ce ne sera que par le long usage des contraires que l'on viendra à bout de détruire le vice. Les indications que nous avons à remplir, sont de rétablir les digestions en appaisant leur fougue, de délayer la masse des liquides en leur restituant le véhicule, & de corriger le vice du genre nerveux en lui rendant la souplesse si nécessaire aux fonctions de l'esprit & du corps.

Pour nous procurer ces effets, on est d'avis que le malade se mette incessamment à l'usage de la tisane de poulet, dont il fera sa boisson ordinaire pendant un mois entier; cette tisane sera faite avec un jeune poulet de la grosseur d'une caille ou environ, que l'on fera bouillir pendant un seul quart-d'heure dans six pintes d'eau, après l'avoir écorché & éventré, à laquelle on pourra ajouter un petit morceau de zeste de citron pour l'aromatiser tant soit peu. Après l'usage de cette tisane, on passera à celui des bains domestiques tièdes, dans lesquels le malade restera, s'il est possible, deux ou trois heures consécutives; au sortir du bain, il se couchera dans son lit sans l'avoir fait chauffer, & avalera ensuite un bouillon

rafraîchissant

rafraîchissant, composé de quatre onces de chair d'agneau ou de veau, les cuisses de trois grenouilles, le cœur d'une laitue romaine, & une pincée de chicorée amère de jardin : l'eau seule sera sa boisson ordinaire.

Après avoir pris trente ou quarante bains domestiques & autant de bouillons rafraîchissans, on passera à l'usage des eaux minérales d'Yeuset, que l'on prendra pendant neuf jours à la dose de deux pintes, tous les matins à jeun, sans addition d'aucun sel purgatif, & sans les faire tiédir; après quoi on prendra le petit-lait clarifié, & par préférence le lait distillé à l'alembic de verre. On pourra revenir alternativement à l'usage des remèdes ci-dessus prescrits, en nous donnant avis de leurs effets & de l'état où se trouvera le malade. On interdit la saignée, les purgatifs, le vin, les liqueurs & le café; on exhorte le malade à éviter les contentions d'esprit, sans quoi les remèdes ne produiroient aucun effet : on lui conseille encore de monter à cheval de temps en temps, de se promener journellement, mais avec modération, de se dissiper enfin pour écarter de son esprit les idées lugubres que son état lui procure. Ses alimens seront doux & humectans; tels que les viandes fraîches, la volaille, le mouton, l'agneau, le veau, le poisson bouilli, grillé ou frit au gras; sa boisson ordinaire sera de l'eau pure de fontaine ou de rivière, & encore mieux l'eau de citerne ou de pluie : il en boira copieusement à ses repas, & plusieurs fois dans la journée, & sur-tout le matin à jeun. On se flatte qu'il sera scrupuleusement exact

à ſuivre ce régime ; c'eſt à ces conditions que l'on répond de la cure.

Délibéré à Arles le 28 Août 1760.

Signé POMME, Médecin.

Le Malade fut ſi content de l'eſpérance que je venois de lui donner, qu'il m'en témoigna ſur le champ toute ſa reconnoiſſance par une ſeconde lettre, en m'aſſurant qu'il alloit commencer avec d'autant plus d'empreſſement l'uſage des remèdes que je lui preſcrivois, qu'il étoit convaincu de leur efficacité. Il uſa le même jour de la tiſane de poulet ; il prit enſuite les bains domeſtiques, & dans la crainte de manquer à l'obéiſſance qu'il m'avoit jurée, il reſta chaque jour dans l'eau plus de trois heures. Ces remèdes amenèrent le calme en nous procurant une partie du relâchement que nous cherchions, & les eaux d'Yeuſet qui vinrent après, balayèrent tellement les entrailles, qu'elles pénétrèrent dans les plus petits recoins des glandes & des viſcères, & entraînèrent avec elles tous les embarras qui s'y étoient formés : les évacuations furent ſi ménagées, que les forces du malade n'en reçurent aucune atteinte ; mais tout ne fut pas fini. La tenſion des fibres étoit trop forte pour céder à ſi bas prix ; il fallut donc revenir aux mêmes remèdes : le petit-lait diſtillé ſeconda parfaitement bien leur effet, & après une année entière de ce régime, le malade reprit ſa ſanté.

Seconde Lettre de M. de la Roquete.

« J'avois bien résolu, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous voir; mais les pluies, la gelée, les vents, ont « empêché l'exécution de ce projet. En attendant que « je puisse me procurer ce plaisir, recevez, je vous prie, « le témoignage des vœux que j'offre au Ciel en votre « faveur au commencement de cette nouvelle année. « Vous devez être convaincu de leur sincérité, puisque « vous en connoissez le motif. Une santé, que vous « m'avez rendue, au lieu d'une maladie qui, depuis douze « à treize ans, tenoit mon corps & mon esprit dans une « dépendance continuelle, exigera toujours la plus vive « reconnoissance. Je sens le bienfait; connoissez mon « cœur; il n'est rien moins qu'ingrat, & vous aurez une « foible idée du bonheur que je vous souhaite. «

J'ai l'honneur d'être, &c. »

Signé LA ROQUETE.

A Breau le 5 Janvier 1762.

La reconnoissance de M. de la Roquete étoit si vive, qu'elle lui inspiroit le desir le plus ardent de faire un voyage à Arles. Délivré de ses maux, libre dans ses actions, aimant à faire de l'exercice, parce qu'il en connoissoit le prix pour sa santé, il ne put se refuser aux pressantes sollicitations de son cœur. Il partit en effet dès que le temps le lui permit, & arriva à Arles le 20 Avril suivant. Nos entretiens auroient été bien instructifs pour ceux

qui en auroient été les témoins; un malade inſtruit par lui-même, & par tous les Médecins qu'il avoit tant de fois conſultés, qui rend compte des maux qu'il connoît, parce qu'il les avoit éprouvés, toujours traités, jamais guéris, mais au contraire irrités par tant de remèdes contraires, s'exprime bien énergiquement pour ſe faire écouter avec plaiſir, & pour perſuader le moins intelligent. Si l'ouverture des cadavres nous découvre au naturel la cauſe de beaucoup de maladies incurables, elle ne nous fournit pas toujours les moyens d'y remédier; tandis que l'Obſervation pratique, éclairée du flambeau d'une théorie ſaine & judicieuſe, nous fait connoître le véritable remède.

Pour étayer toujours plus les idées curatives que cette Obſervation nous préſente, nous authentiquerons les faits dont elle eſt accompagnée. Deux Conſultations d'un des plus grands Praticiens de ce ſiècle, que je rapporterai ici toutes entières, extraites ſur les originaux que M. de la Roquete m'a fournis, dévoileront aux vaporeux ce myſtère d'incurabilité, ſi facile aujourd'hui à pénétrer par ceux qui ne ſe refuſent pas à l'évidence des preuves & à la démonſtration.

CONSULTATION

De M. Fizes, Médecin de Montpellier, pour M. de la Roquete, année 1750.

« Le battement que le malade ſent en différentes » parties de la tête & du bas-ventre, & les autres

ſymptômes énoncés dans le Mémoire, établiſſent une « affection mélancolique, dont la cauſe eſt un ſang épais, « ſec & acrimonieux, avec trop de tenſion des filets « nerveux. La vie laborieuſe que le malade a menée juſ- « qu'à aujourd'hui, & les excès auxquels il s'eſt livré, « ont occaſionné une diſſipation conſidérable de ce mu- « cilage doux qui donne la fluidité à la maſſe du ſang; « & c'eſt en conſéquence de cette diſſipation que le « ſang a pris les mauvaiſes qualités énoncées, & que le « genre nerveux eſt trop tendu. Dans un pareil état des « fluides & des ſolides, le ſang eſt quelquefois gêné dans « ſon paſſage à travers les tuyaux capillaires, &, quelque « petite que ſoit la difficulté qu'il a d'y pénétrer, les « filets nerveux, trop roides, en ſont ſecoués extrême- « ment, ce qui donne lieu à de légers ſpaſmes dans les « parties muſculaires, & par conſéquent à des tiraille- « mens, des battemens, & autres ſentimens de cette « eſpèce: c'eſt ce qui arrive aux malades en différens « endroits de la tête & dans les muſcles du bas-ventre. «

Cette maladie eſt ſans danger pour la vie; mais elle « réſiſtera long-temps aux remèdes. Les vues que l'on « doit avoir pour venir à bout de la guérir, ſont de « corriger les digeſtions, de les entretenir en bon état, « d'inciſer doucement la maſſe du ſang, de la délayer « & de l'adoucir; c'eſt pourquoi, ſans perdre du temps, « on fera les remèdes ſuivans. On commencera par une « ſaignée au bras de la valeur de huit onces; on purgera « le lendemain avec une once de racine de polypède «

» de chêne en décoction, dont on fera deux verres, » après avoir fait infuser toute la nuit sur les cendres » chaudes, deux dragmes de séné, deux scrupules de » rhubarbe concassée, & une petite demi-poignée de » fleurs de mauve, dissolvant le lendemain dans le premier » verre de la colature, deux onces de manne, & dans » le second, une once seulement. On passera ensuite » à l'usage des bouillons, qui seront faits avec un jeune » poulet, trois écrevisses de rivière, une dragme de racine » d'*enula campana*, deux dragmes de celle de *pivoine* » *mâle*, une dragme & demie de racine de *valériane sau-* » *vage*, & une poignée de chicorée amère de jardin. On » continuera neuf matins de suite l'usage de ce bouillon; » puis on passera à celui du petit-lait de vache, fait avec » la pressure, que l'on prendra le matin à jeun, à la dose » d'environ douze onces: on éteindra dans ce petit-lait » trois gros clous rougis au feu; on le clarifiera avec le » blanc d'œufs, y faisant bouillir pendant la clarification, » une demi-pincée de sommités fleuries d'*hypericum*, & » l'ayant coulé, on y ajoutera un peu de sucre.

» Ayant pris ce petit-lait dix matins, on purgera le » malade comme auparavant, pour passer tout de suite au » lait d'ânesse, qu'il prendra le matin à jeun, à la dose » de douze à seize onces pendant deux mois; mais, » pendant le lait d'ânesse, il prendra de trois en trois » jours, un moment avant le lait, & dans deux cuillerées » d'eau de fleur-d'orange, une prise de poudre composée » de dix grains de cachou, huit grains de cloportes

préparés, & ſix grains de ſafran de Mars apéritif. Si «
l'eſtomac ne ſoutient pas bien le lait d'âneſſe, on y «
ajoutera deux cuillerées de la ſeconde eau de chaux : «
mais ſi, après dix ou douze jours de lait, l'eſtomac «
s'en accommode, on le prendra encore une fois dans «
la journée, à ſavoir à dix heures du ſoir, & pour lors «
il faut ſouper à ſix heures, ſimplement avec une ſoupe «
à la viande : après deux mois de lait d'âneſſe, il faut «
purger le malade comme auparavant. Pendant l'hiver, «
il prendra, dix jours de chaque mois, tous les matins «
à jeun, une grande taſſe d'infuſion de méliſſe ou «
citronelle en guiſe de thé, & les dix jours ſuivans, «
huit grains de ſafran de Mars apéritif, avec la pre- «
mière cuillerée de ſoupe du dîner. Au printemps «
prochain, s'il reſte quelqu'impreſſion du mal, on «
recommencera tous les remèdes ordonnés pour cet «
automne. «

Au ſurplus, le malade obſervera exactement un «
bon régime ; il ſe nourrira de ſoupe, de bouilli, de «
rôti : il pourra cependant quelquefois manger du «
poiſſon, mais ſeulement rôti ſur le gril ou cuit à l'eau «
au court bouillon léger, comme auſſi quelquefois des «
œufs frais ; il boira du vin bien choiſi, vieux & rouge, «
mais toujours mêlé avec trois fois autant d'eau : il «
ſera de l'exercice, mais modéré, & ſe diſſipera par «
des amuſemens honnêtes. »

Délibéré à Montpellier le 10 Septembre 1750.

Signé FIZES, Médecin.

Si la cauſe de l'affection mélancolique ou vaporeuſe, réſide, ſuivant M. Fizes, dans un ſang ſec & acrimonieux, & dans une trop grande tenſion des filets nerveux, les indications que l'on a à remplir, ſont donc de délayer les humeurs, de les adoucir, & de relâcher les nerfs. Les bouillons de poulet, le petit-lait, le lait d'âneſſe, dont il compoſe ſon traitement, ſont très-propres à procurer ces effets; mais, quand on ajoute enſuite à ces remèdes adouciſſans & indiqués, ſuivant l'auteur de cette Conſultation, les contraires, tels que les ſtomachiques, les céphaliques, les apéritifs & les purgatifs, ne doit-on pas s'attendre à des effets oppoſés, leſquels prévaudront d'autant plus ſur ceux des remèdes ſalutaires, qu'ils favoriſeront la cauſe eſſentielle de la maladie ! C'eſt ce qui eſt arrivé à M. de la Roquete, & c'eſt auſſi ce que nous voyons encore arriver journellement chez tous les malades qui reviennent de Montpellier; j'en appelle à leur propre témoignage, après avoir demandé moi-même à M. Fizes, ſi ſes Obſervations pratiques à ce ſujet, pourroient jamais démentir ce reproche *(o)*.

Il eût été bien difficile qu'un Médecin auſſi judicieux méconnût plus long-temps les écarts de la pratique vulgaire. Tant de victimes, ſi ſouvent immolées, qui s'adreſſoient à lui de toutes les parties de l'Univers, lui avoient fourni tant de fois l'occaſion de méditer ſur l'incurabilité de cette maladie, qu'il étoit réellement

(o) Voyez les premières Éditions du *Traité des Vapeurs.*

impoſſible

impoſſible que ce grand Praticien n'en pénétrât tôt ou tard le myſtère, & n'en corrigeât les défauts. La dernière Conſultation qu'il fit pour M. de la Roquete, que je tranſcrirai ci-après, nous annonce en effet un changement dans ſa pratique, qui l'auroit enfin conduit à la méthode ci-deſſus propoſée; les ſtomachiques, les apéritifs, la plus grande partie enfin de ce cortége pharmaceutique, en eſt retranchée, ce qui faiſoit eſpérer une réforme ſalutaire.

SECONDE CONSULTATION

De M. Fizes, pour M. de la Roquete, année 1760.

« Les ſuffocations, dont ſe plaint M. le Conſultant, les palpitations de cœur, le battement qu'il reſſent « dans la tête & quelquefois dans les entrailles, l'eſpèce « d'incube dont il eſt attaqué preſque toutes les nuits, « la conſtipation, les vents dont il eſt tourmenté dans « l'eſtomac & dans les inteſtins, la gêne qu'il reſſent « dans la région épigaſtrique & dans les hypocondres, « la grande frayeur enfin dont tous ces accidens ſont « accompagnés, établiſſent évidemment une affection « hypocondriaque. «

Cette maladie reconnoît pour cauſe, la ſéchereſſe « du ſang avec quelqu'acrimonie, & une trop grande « tenſion dans le genre nerveux; ce qui eſt démontré « par le ſpaſmodique qu'on aperçoit dans les attaques. «

Il paroît que l'exercice violent de la chaſſe, joint «

» à bien d'autres excès *(p)*, ont donné lieu à cette » maladie, ayant fait diſſiper une grande partie du muci- » lage du ſang qui lui donne la détrempe néceſſaire. » Cette maladie eſt beaucoup plus effrayante que dan- » gereuſe; mais il faut un traitement long & méthodique » pour pouvoir en venir à bout, ce dont on ſe flatte, » pourvu que le malade tâche principalement de ſe » diſtraire *(q)*, & de ſe perſuader que ſa maladie n'a » rien de dangereux pour la vie.

» Les indications que l'on a à remplir ſont de dé- » tremper & d'adoucir la maſſe du ſang, de l'inciſer » légèrement, & de rectifier les digeſtions. C'eſt pour- » quoi, d'entrée, on prendra pendant quatre matins » un bouillon fait avec ſix onces de collet de mouton, » une laitue & une pincée de chicorée; on ſe purgera » enſuite avec un minoratif doux: le ſurlendemain de » cette purgation, on commencera l'uſage des bouillons, » qui ſeront faits avec un petit poulet & une poignée » de chicorée amère de jardin. Ayant pris ces bouillons » pendant dix matins, on commencera l'uſage du bain » domeſtique tiède; on y reſtera une heure, & au ſortir

(p) Dans le nombre de ces excès, M. Fizes auroit pu compter ceux des remèdes pharmaceutiques, avec leſquels il avoit traité ce malheureux malade pendant dix ans, ainſi qu'il conſte par la date des deux Conſultations.

(q) Comment ſe diſtraire quand on ſouffre continuellement! Et quel eſt donc ce remède contre une fibre tendue & ſouvent deſſéchée!

du bain, on prendra le même bouillon de poulet : «
ayant pris les bains pendant neuf jours, on prendra «
les eaux d'Yeuſet pendant neuf jours encore ; ob- «
ſervant de prendre le premier & le dernier jour, deux «
onces de manne au premier & au dernier verre. «
Après les eaux, on prendra le même bouillon de «
poulet pendant dix jours, & on ſe repurgera avec la «
médecine ci-deſſus preſcrite, pour paſſer à l'uſage du «
petit-lait de vache, à la doſe de douze à quinze onces ; «
obſervant de faire infuſer pendant la clarification une «
demi-poignée de *Gallium luteum*, & d'y ajouter une «
cuillerée de ſucre. Ayant pris ce petit-lait pendant «
quinze jours, on en viendra au lait d'âneſſe, que l'on «
prendra pendant deux mois, obſervant de prendre alors «
de deux jours l'un, un opiat fait avec quinze grains de «
craie de Briançon, autant de poudre de guttête & de «
corail rouge préparé, incorporé avec le ſyrop de capil- «
laire. On commencera par une turquête de lait ; on en «
viendra peu-à-peu juſqu'à une bonne écuelle ; on ſe «
contentera pendant tout l'hiver de prendre trois fois «
la ſemaine, une taſſe de citronelle en guiſe de thé, «
avalant dans la première cuillerée vingt grains de «
poudre de guttête : pendant l'uſage de ces remèdes, «
on ſe nourrira avec du bouilli & du rôti, & on boira «
le vin bien trempé. »

Délibéré à Montpellier le 29 Juillet 1760.

On voit dans cette Conſultation, que l'emploi des humectans domine de beaucoup ſur celui des remèdes

pharmaceutiques ; & il paroît que M. Fizes les reconnoiſſoit alors pour les vrais ſpécifiques du mal qu'il avoit à traiter : mais quelques petits purgatifs & quelques antiſpaſmodiques légers, lui paroiſſoient encore néceſſaires. Pour achever de le convaincre à ce ſujet, je fus moi-même tout exprès à Montpellier ; je lui fis part de toutes mes découvertes ; mais après l'avoir combattu & convaincu, j'en revins peu ſatisfait : il a vécu depuis dans ſes principes, & il eſt mort en les ſuivant. J'ajouterai ici que la Médecine a perdu un homme qui a mérité de la célébrité ; la Pharmacie le regrette, & la Faculté de Montpellier ſeroit inconſolable, ſi elle n'avoit trouvé chez elle, un ſujet digne à tous égards de le remplacer (M. Barthes), puiſque, non content d'imiter M. Fizes dans ſa pratique, il préconiſe encore ſes leçons dans ſes Écrits *(r)*. Quels que ſoient les motifs de ce ſavant Profeſſeur dans cette nouvelle entrepriſe, je n'ai pas moins cru qu'il étoit de mon devoir d'y répondre par la Lettre que voici, déjà inſérée dans le Journal Encyclopédique, mois de Décembre 1778.

Lettre à M. Barthes, Profeſſeur en Médecine, & Vice-Chancelier de l'Univerſité de Montpellier.

« J'ai lû, Monſieur, avec la plus grande attention » vos *nouveaux Élémens de la ſcience de l'homme*, &, » après avoir admiré la vaſte érudition qui fait tout

(r) Voyez les *Élémens de la ſcience de l'homme*, par M. Barthes, 1778.

l'ornement de ce systême, je me suis arrêté à la *page 241,* «
où se trouve un article des plus intéressans, quoique «
déplacé, intitulé : *Théorie pratique des Maladies, dites* «
nerveuses ou *vaporeuses ;* & quelle a été ma surprise «
quand, après un si beau début, je vous ai vu échouer «
sur la théorie de ces maladies & sur leur traitement. «
C'est en effet échouer & se précipiter dans l'abyme de «
l'erreur, que de réveiller après coup les vieilles idées «
de *tension* & de *relâchement*, autrement dit de *spasme* «
& d'*atonie ;* c'est échouer, que de publier contradictoi- «
rement l'efficacité du quinquina avec celle du lait & «
des bains tièdes ; c'est échouer enfin, que de prôner «
tout haut le mélange des remèdes tempérans avec les «
excitans, & de donner à cette pratique usée, le nom «
pompeux de *méthode perturbatrice.* «

Vous permettrez, j'espère, Monsieur, qu'en vous «
prenant sur le mot, je prenne aussi la liberté de vous «
répondre que, si les Médecins vouloient bien cesser «
de *perturber* leurs malades en pareil cas, ils guériroient «
les maux de nerfs tout comme moi, &, puisqu'il faut «
achever de vous convaincre sur cet article, je vous «
prierai de vérifier le fait suivant : vous l'avez sous «
vos yeux. «

Le fils d'un riche Négociant de Montpellier, âgé «
de vingt-deux ans, fut attaqué de vapeurs assez fortes à «
la suite de certains excès vénériens ; il fut traité l'année «
passée par cette méthode mixte, prônée alors dans «

» vos Écoles *(ſ)*, & devint maniaque : on l'amena » à Arles dans cette ſituation; il fut guéri dans l'eſpace » de trois mois, avec de l'eau de poulet, les eaux » d'Yeuſet & le bain tiède.

» Voilà, Monſieur, une nouvelle cure que j'oppoſe » à votre doctrine; ſi elle ne ſuffit pas, je vous prierai » de revenir ſur mes anciennes Obſervations, & ſur » celles que l'on publie de toutes parts : vous y verrez » des guériſons conſtantes & multipliées à la faveur des » délayans & des rafraîchiſſans, tandis que d'un autre côté » nous n'y trouvons que des maux invétérés, entretenus » par la *méthode perturbatrice;* &, à la vue de ce ſpec- » tacle affreux, pourrez-vous ne pas reconnoître » l'erreur ! S'il vous paroît étrange, Monſieur, que je » m'aviſe de vous critiquer, j'aurai l'honneur de vous » répondre avec franchiſe, qu'il l'eût paru bien davantage » à ceux qui m'ont lû tant de fois, ſi j'euſſe gardé le » ſilence; & d'ailleurs effrayé du mal que j'ai vu que » vous alliez faire, en vous plaçant par votre grade à la » tête de mes Antagoniſtes, je n'ai pu me diſpenſer de le » prévenir avant de m'occuper à le détruire.

Je ſuis, &c. »

(ſ) Thèſe ſoutenue à Montpellier en 1777, ſous la Préſidence de M. Barthes : *De morborum quos nervoſos aut vaporoſos dicunt principiis & elementis.*

SECOND MÉMOIRE.

« La lecture de votre Traité des Vapeurs m'avoit déjà rempli d'estime pour vous, Monsieur ; mais le « bien qu'elle m'a fait, & celui que vous me ferez « encore, ajouteront à mes sentimens ceux de la véné- « ration & de la reconnoissance. Vous voyez par ce « début que c'est une Consultation que je viens vous « demander. J'écrirai mon histoire, mais je tâcherai de « ne rien omettre. J'ai bien vu des maladies de nerfs « dans votre livre, mais je n'en trouve aucune qui res- « semble à la mienne. Les symptômes de M. de la « Roquete, & ceux de madame de Cligny, ont cepen- « dant quelques rapports avec les miens ; la beauté de « leur cure m'a charmé : j'ai écrit à Lyon en consé- « quence pour savoir ce qu'étoit devenue madame de « Cligny depuis le mois de Juin 1764 que vous cessez « d'en parler, & j'ai appris avec admiration que cette « miraculeuse jouissoit aujourd'hui de la liberté de ses « membres & d'une pleine santé. Au bruit de cette « merveille, & à l'exemple de cette héroïne, je me « précipitai dans l'eau comme un soldat poursuivi, « & je commence par vous dire que je m'en suis « fort bien trouvé. «

Je suis né à Genève le 28 Février 1727, d'un père « & d'une mère qui étoient l'un & l'autre assez mal en « nerfs. Ma mère a eu un oncle & une tante qui ont eu « des vapeurs jusqu'à la démence, & un de ses cousins- «

» germains, attaqué du même mal, ſe tua à Lyon dans
» un de ſes accès. Elle s'eſt plaint pendant vingt ans
» & plus, de maux de tête effroyables ; elle éprouvoit
» alors un froid glacial aux jambes, que rien ne pouvoit
» calmer. Dans ces circonſtances, elle couroit à la fon-
» taine pour en recevoir l'eau ſur la tête, & revenoit
» enſuite ſe brûler les pieds ſur les tiſons ; elle étoit
» toujours plongée dans la triſteſſe la plus profonde, &
» reſtoit ſouvent dans une immobilité qui paroiſſoit ſou-
» verainement ridicule, & que j'ai compris enſuite être
» un triſte effet de ſes maux : elle a fini enfin par devenir
» tout-à-fait folle, parce qu'on l'a traitée à l'inverſe des
» principes que vous établiſſez.
» Mon père, né avec beaucoup d'eſprit, avoit auſſi
» les nerfs dans un mauvais état, & le tenoit de ſa mère.
» Une triſte particularité à obſerver dans ſa famille, vous
» prouvera combien notre pauvre ville eſt remplie de
» gens à mauvais nerfs ; c'eſt la perte que nous avons
» faite en peu de temps de quatre de nos proches parens
» par cette cruelle maladie. Mon père avoit l'imagination
» ſombre ; il étoit ſolitaire par goût & timide : il a ſouffert
» pendant les trente dernières années de ſa vie, d'une
» douleur vive ſur le muſcle *ſterno-maztoidien* droit qui lui
» faiſoit pirouetter la tête de droite à gauche avec tant
» de violence en certains temps, que ſix hommes forts
» n'auroient pu la contenir : ſon père avoit été attaqué
» d'un tremblement de tête pendant les quarante dernières
» années de ſa vie.

Juſqu'à

Juſqu'à l'âge de dix-huit ans j'étois triſte, ſtudieux; je n'avois aucun goût pour les plaiſirs de mon âge; j'étois en même temps timide & emporté: quant à mon tempérament, j'étois gros & gras, haut en couleur, & j'avois bon appétit. J'eus la petite vérole à l'âge de quatre ans, & depuis lors juſqu'à l'âge de dix-huit ans, où je m'arrête, je n'eus pas le plus petit mal: c'eſt alors qu'il parut ſe faire en moi une vive révolution. Je fus d'abord pris du cauchemar; mon cou ſe gonfloit pendant le ſommeil: un affreux déſordre s'emparoit de ma tête, il me ſembloit qu'elle alloit s'éclater; le mal me réveilloit, & cependant je ne pouvois remuer ni pied ni patte: j'attendois la mort à tout inſtant, perſuadé que je ne pouvois lui échapper. Cependant, au bout de quelque temps, il ſe faiſoit dans mon cerveau une eſpèce de détente ſubite, & alors je recouvrois l'uſage de mes membres; je parlois, je me réveillois tout de bon: cet accident m'arrivoit trois ou quatre fois par ſemaine; cette première maladie a duré pluſieurs années dans des degrés de force bien différens. Je pris du goût dans ce même temps pour la Poëſie & pour la Philoſophie; peut-être l'aurois-je cultivée avec ſuccès ſans une maladie de l'ame, que j'ai regardée depuis comme l'avant-coureur des maux qui m'attendoient.

A l'âge de dix-neuf ans, je tombai dans une mélancolie amoureuſe; j'étois tourmenté du beſoin d'aimer, &, pour mieux dire, c'étoit un amour véritable qui me

» tyrannisoit, dont l'objet étoit, non une beauté parti-
» culière, mais toute beauté : je ne recherchois rien
» avec tant d'ardeur, que de voir de belles femmes, &
» leur vue étoit pour moi un supplice. Je me souviendrai
» toujours qu'en 1747, passant à Lyon devant l'abbaye
» des Dames de Saint-Pierre, je me remplis si bien
» l'imagination des beautés que cette Maison devoit
» renfermer, que je supposai brûler comme moi d'amour,
» que je sentis mon cœur ému de pitié autant que de
» tendresse; les larmes inondèrent mon visage, je fus
» forcé d'entrer dans l'allée du couvent pour les essuyer
» & me cacher aux yeux des passans : cette espèce de
» folie me tourmenta long-temps.

» Au retour de ce voyage, au commencement de
» l'année 1748, je devins éperdument amoureux d'un
» objet déterminé ; mais de combien de sentimens bizarres
» & douloureux les gens à mauvais nerfs ne sont-ils pas
» susceptibles ? Dans certains temps je croyois avoir reçu
» un instinct contraire à celui des actions humaines. Quand
» je réfléchissois au mal que ma passion me faisoit, je me
» croyois poussé par la haine de moi-même ; après quel-
» ques visites à l'objet qui m'enchantoit, il se fit dans
» mon cerveau une révolution soudaine ; je me figurai
» que cette passion me feroit perdre & le goût des
» sciences & le temps le plus précieux de ma vie. Je
» repris l'étude, mais avec une si profonde tristesse,
» que souvent en écrivant j'effaçois de mes larmes les
» caractères que je venois de tracer ; pendant deux ans,

l'image de la perſonne que j'aimois, me fut toujours préſente. Je prétendis fuir l'amour pour ne ſuivre que l'étude; je calculai comme un enfant: car j'appris par ma propre expérience que, dans les grandes paſſions, la vue n'embrâſe pas le cœur comme le fait l'imagination, & que l'amour ne nous pourſuit jamais avec tant de force, que lorſque nous nous arrachons de l'objet aimé; je crus quitter l'amour pour l'étude, & par la ſuite, dès que j'eus renoncé à voir la perſonne que j'aimois, je quittai entièrement l'étude pour ne m'occuper que de mon amour.

Dès l'âge de dix-ſept ans, j'avois été entièrement ſenſible au phyſique de l'amour; ce fut vers cet âge que je fis le funeſte apprentiſſage de l'*onaniſme*, mais je n'ai pas donné dans les excès où j'ai vu tomber pluſieurs de mes camarades. Pour revenir à mon amour, ſoit que j'eſpéraſſe de m'en guérir de jour en jour, ſoit que, comme tous les mélancoliques, je trouvaſſe une douceur perfide à m'abreuver de mes peines, je continuai tant qu'il dura à éviter l'objet aimé avec le plus grand ſoin, & lorſqu'il m'arrivoit de paſſer auprès de ſa maiſon, je frémiſſois, je paſſois outre. Cependant je ſentis mon cerveau s'uſer, & je m'apercevois que la conception étoit moins prompte: le même ordre des fibres perpétuellement fatiguées parut tomber dans l'atonie; mais les maux de mon ame ne devoient pas finir-là.

Il fut queſtion alors d'un mariage très-avantageux

» pour moi, & ce mariage manqua au moment de sa » conclusion. Un si fâcheux contre-temps me causa le » plus vif chagrin; le chagrin m'hébète & m'endort: je » dormis donc durant une année entière, douze heures » par nuit; je passois les jours dans la solitude. Je sentis » bientôt ma tête s'appesantir, mes facultés s'éteindre, » & je crus pour cette fois que c'étoit fait de moi; enfin » un an après la rupture de ce mariage, le 17 Février » 1754, je me sentis la tête dans l'état où elle doit être » lorsqu'on est prêt à tomber en apoplexie: le mal aug-» menta à vue d'œil, ce qui m'obligea de recourir au » Médecin qui me fit saigner au pied droit & au pied » gauche tout-à-la-fois; le sang coula avec tant de force, » que je m'évanouis. Je fus dans un état si misérable en » sortant de cet évanouissement, qu'il me seroit impos-» sible de le peindre; il sera plus court de dire que » toutes les facultés de l'ame me parurent éteintes » pour jamais: je n'eus plus ni imagination ni mémoire; » une profonde tristesse & le sentiment d'un désordre » épouvantable dans ma tête, furent tout ce qui me » rappela mon existence; mon pouls se faisoit sentir » à peine par sa lenteur & par ses intermittences; mes » facultés furent si affoiblies, que les simples percep-» tions ne se faisoient pas sentir. Mes yeux voyoient, » mais mon ame n'avoit pas le sentiment de l'objet qui » lui étoit offert; le soleil lui-même frappoit mes yeux » sans frapper mon ame: dès ce jour-là, je n'eus plus » ni crainte, ni desir, ni volonté. Les premiers sentimens

de la Nature furent perdus pour moi; l'imagination & « la fenfibilité font deux facultés de notre être qui fe « tiennent fans doute de bien près : auffi me furent-elles « enlevées enfemble; la nuit entre mes rideaux, je ne « pouvois me repréfenter l'image d'un homme; la jau- « niffe furvint à cet état. J'eus auffi des vomiffemens & « de l'oppreffion, ce qui m'obligea de confulter de « nouveau un Médecin. «

Celui-ci me défendit de faire aucun remède, parce « que mon père étoit alors bien malade, & fe mouroit; « fa maladie dura dix mois, je fus donc dix mois fans « remèdes. Peu de jours après la mort de mon père, « cherchant à me fuir moi-même, je partis pour Turin « avec un de mes amis; je traverfai le mont Cenis dans « le fort de l'hiver : j'étois dans une fi grande apathie, « qu'il ne m'arrivoit pas une fois en deux jours de tourner « la tête : me montrer, étoit pour moi une action vigou- « reufe; je ne penfois point, ou fi je m'efforçois de « penfer, c'étoit pour moi un fupplice, & je fentois de « la douleur dans les fibres penfantes. Si quelqu'un, que « j'aurois très-bien connu, m'abordoit, je me recueillois « dans moi-même pour me reffouvenir qui il étoit, après « quoi je lui parlois, & s'il m'arrivoit de lui dire deux « ou trois mots à propos, j'étois dans l'admiration. Je « m'affoupiffois cent fois par jour, & je me réveillois le « plus fouvent avec de grands cris; ce fymptôme n'a « ceffé qu'en 1761. Je ne pouvois pas refter affis, & « j'étois obligé de me coucher par terre : j'avois le «

» cerveau dans un état si variable, que les modifications
» douloureuses en sont inexprimables; je tâcherai cependant
» de me faire entendre, en disant que j'avois le cerveau
» *noué, pâteux, aplati, encloué, somnoleux, vide, plein,*
» *sec, aqueux, frémissant, pierreux:* ce dernier état étoit
» le plus ordinaire.

» Je revins à Genève dans le mois de Mai; je traversai
» de nouveau le mont Cenis, dans le temps où le
» dégel étoit si fort à craindre. Le grand éclat du soleil
» sur la neige, excitoit un tel frémissement sur ma rétine,
» que ma tête en étoit encore plus ébranlée. De retour
» chez moi, le Médecin m'ordonna des pillules de
» *castoreum*, d'*assa fœtida*, & autres drogues que vous
» caractérisez fort sagement de poison, des gouttes très-
» fortes qui m'auroient enflammé la gorge si je n'avois
» eu la précaution de les noyer avec une grande quan-
» tité d'eau que je buvois par-dessus. Ces remèdes me
» firent beaucoup de mal & augmentèrent mes symp-
» tômes. Mes rêves devinrent épouvantables: je rêvois
» en effet, que je jetois le cadavre de mon père par la
» fenêtre; que je m'étendois le long des rues, & que
» je demandois aux cochers de faire passer leurs voitures
» sur mon corps, que je poignardois de droit & de
» gauche tous ceux qui m'entouroient, &c. Ces rêves
» ont duré plus de trois ans: à mon réveil, j'avois peine
» à reconnoître la lumière, & je ne me souvenois plus
» de rien. Je cherchai un jour le nom d'une des drogues
» qui entroient dans mes pillules; je l'avois prononcé

cent fois la veille, & quelqu'effort que je fisse, je ne « pus le trouver. Je sentois souvent dans ma tête le « mouvement d'une pendule; j'étois poursuivi par une « même phrase, que je répétois mentalement des heures « entières, ce qui faisoit un supplice. J'aurois voulu « pleurer, mais je ne le pouvois pas; ma douleur « s'exhaloit quelquefois par des emportemens. «

Au mois d'Octobre 1756, me trouvant toujours « aussi mal, & toujours prévenu de l'opinion que l'exer- « cice étoit le meilleur remède à mes maux, je fis un « voyage à l'Orient; mais je n'en fus pas moins affoli par la « tyrannie de mes idées. Dans cette misérable situation, « je ne mangeois pas moins avec voracité, & je digérois « les viandes les plus dures. Je revins à Genève au mois « de Février 1757, après avoir passé plusieurs semaines « à Paris, y faisant les mêmes remèdes par les avis des « plus habiles Médecins de cette ville, que je consultai « chacun séparément. L'an 1758, j'étois encore dans le « même état; il me prit fantaisie pour lors de faire des « vers : mon coup d'essai fut une Épître de cinq cents « vers, que j'adressai aux Vaporeux; c'est en général une « exhortation au suicide. Pendant que je faisois cette pièce « où il n'y a pas une seule faute de versification, j'étois « hors d'état de lire un almanach; c'est bien-là où l'on « peut dire : *facit indignatio versum.* «

A peu-près dans ce même temps, mademoiselle « M**, que vous connoissez, & qui vous a de si grandes « obligations, me conseilla de quitter le vin, les Médecins «

» m'avoient pourtant conſeillé d'en boire ; je lui obéis,
» & je m'en trouvai bien. Une autre de vos malades,
» madame G ** me dit que vous l'aviez guérie avec le
» petit-lait ſeul, ſans autre ſecours, & qu'elle en avoit
» pris pendant un an deux pintes par jour ; je me mis au
» petit-lait. Qui l'auroit cru ! En moins de deux mois,
» mes rêves affreux me quittèrent. Le Médecin m'avoit
» pourtant aſſuré que c'étoit un mal ſans remède, &
» qu'il ne connoiſſoit qu'un léger palliatif, ſavoir les
» bains des pieds avec du ſavon. L'an 1760, je me
» trouvai ſenſiblement mieux ; mais quel état miſérable
» que ce mieux-là ! Je me mariai ; mon mariage m'attira
» les regards de tout le monde, & même la dériſion du
» Public, & ce même Public auroit dû me plaindre, ſi
» l'homme n'étoit pas un tigre pour l'homme. Je con-
» tinuai mon petit-lait, & je me trouvai mieux ; le temps
» ſe paſſa ainſi juſqu'en 1762. Je fus en Hollande avec
» ma femme & une dame de ſes amies qui y alloit pour
» ſes affaires ; par amitié pour elle, je voulus m'en
» occuper auſſi, & je me trouvai en état de le faire.
» J'avois beaucoup plus d'appétit dans ce pays-là ; je
» fus voir à la Haye le Profeſſeur *Scheving* qui, pour
» toute ordonnance, me conſeilla de boire de l'eau de
» Selter. Je conſultai par haſard un Médecin François
» qui me fit une longue ordonnance dont la pharmacie
» me révolta. Je fus pourtant aſſez dupe pour eſſayer
» une des pillules qu'il m'ordonna ; mais je m'arrêtai-là,
» car je ſentis bien vîte qu'elles alloient me jeter dans

mon

mon premier état. J'essayai le remède de M. *Scheving;* «
je bus environ cent cinquante bouteilles d'eau de Selter, «
& je n'ai point à m'en plaindre. J'allai ainsi jusqu'à «
l'année 1764, buvant toujours du petit-lait, & tous «
ces petits mieux réunis me procurèrent enfin une exis- «
tence passable: je pus m'occuper alors d'autres choses «
que de mes maux; j'écrivis presque tout l'été sur «
divers sujets, & entr'autres, près de deux cents Lettres, «
que je publiai sur nos affaires consistoriales. Le temps «
se passa de la sorte jusqu'en 1765. «

Enfin, Monsieur, vers la fin de cette année, la «
profonde tristesse & le sentiment continuel de mes «
maux reparurent encore. J'ouvris pour la première «
fois votre Traité des Vapeurs qui m'inspira bientôt de «
la confiance, & je résolus de me baigner dès le com- «
mencement du printemps. M. le Médecin de Rabour «
me l'avoit conseillé en 1761, mais pas assez fortement «
pour me persuader; j'avois pris quelques bains par son «
conseil, & je les avois laissés: comme je les avois pris «
trop chauds, ils m'avoient affoibli, & ne m'avoient «
procuré aucun soulagement. J'ai toujours été très- «
timide dans l'emploi des remèdes, & il ne falloit pas «
moins que vos beaux succès pour vaincre ma paresse; «
je revins à ce puissant remède au commencement du «
mois de Mai 1766. Je restai d'abord dans le bain une «
heure & demie, l'eau étant un peu au-dessous du tiède; «
je n'en eus pas pris quarante, que je m'aperçus de «
quelque différence: j'étois plus vivant; la somnolence «

» diminua: je voyois les objets avec une attention toute » nouvelle pour moi. Enhardi par cette épreuve, je » prolongeai mes bains jusqu'à deux heures, & enfin » jusqu'à trois; je me trouvois à merveille dans l'eau, » & j'y fus en état de dicter un long projet de constitution » pour notre République.

» Cependant, après avoir pris cent bains de cette » espèce, & lorsque je me faisois un vrai plaisir de les » continuer, je fus interrompu par une maladie bilieuse. » Le Médecin me traita d'abord avec des poudres pur- » gatives qui m'irritèrent beaucoup sans m'évacuer; il » essaya d'autres purgatifs plus doux qui ne réussirent » pas mieux; un émétique enfin en triompha: mes nerfs » en furent si ébranlés, que je sentis ma tête dans l'état » où elle avoit été en 1754, mais cela ne dura pas » long-temps: les bains m'eussent été pour lors bien » nécessaires; mais les affaires de la République devenant » toujours plus importantes, je ne pus les reprendre; » cet hiver-là, comme vous savez sans doute, Monsieur, » se passa à Genève dans la plus grande fermentation.

» Enfin, au commencement d'Avril 1767, je quittai » la ville & me retirai à la campagne pour y prendre » mes bains. Je voulus d'abord rester trois heures dans » le bain; mon Médecin s'y opposa. Sans doute, » Monsieur, j'aurois dû vous écrire dès ce temps-là, & » même l'année précédente; mais le dégoût de repasser » sur des idées tristes, m'en empêcha. Le bien que » m'avoient fait les bains l'année précédente, s'accrut

encore; j'en avois déjà pris ſoixante-dix, lorſqu'une « ſciatique cruelle m'obligea de les interrompre; j'y « revins en Décembre, & j'en pris trente: ceux-ci me « firent plus de bien encore que les autres; je les aurois « continués tout l'hiver ſans les affaires publiques: je les « ai recommencés encore au mois d'Avril 1768, & ils « m'ont fait faire de plus grands progrès; l'aſſoupiſſe- « ment & la triſteſſe ont ceſſé; le ſentiment d'un cerveau « roide & ſec, en un mot phyſiquement malade, a « diminué des trois-quarts. L'action de vivre ne me fait « plus ſouffrir; car autrefois je ſouffrois de vivre; je ne « ſors du bain qu'en vous béniſſant. Ah, Monſieur, que « l'apathie fait une exiſtence triſte & humiliante! «

J'ai déjà pris cent ſoixante bains; ſavoir, ſoixante- « quinze de deux heures, & quatre-vingt-cinq de trois « heures. L'exemple de madame de Cligny qui a reſté « dans l'eau douze cents heures, dans cinq mois de « temps, m'a fait ſentir la vanité des craintes que mon « Médecin avoit conçues ſur la prétendue longueur des « bains de trois heures. J'ai compris que, ſi elle étoit « reſtée impunément dans l'eau huit heures par jour, « à l'âge de cinquante ans, je pouvois bien y reſter « trois heures à l'âge de quarante ans: ce qui devoit « arriver de ma conſtance eſt arrivé. J'ai fait des progrès « plus rapides pendant les bains de trois heures, que « pendant ceux de deux heures: cependant quelque « grands que ſoient mes ſuccès, je ne ſuis pas encore « rendu à mon état naturel, & il me reſte quelques «

» misères en ce genre, pour lesquelles je viens vous » demander de nouvelles instructions.

» Je vous conjure donc, Monsieur, de vouloir bien » réfléchir sérieusement sur mon Mémoire ; ayez la » bonté de me dire, 1.° si, depuis la publication de » votre Ouvrage, il ne s'est point présenté à vous des » malades dont les symptômes ressemblassent à ceux » que je vous ai décrits : 2.° si, par le secours des » bains & des autres remèdes que vous me don- » nerez, je puis arriver un jour à la pleine santé : » 3.° si, dans le cas que vous jugeriez que les bains » me conviennent encore, je puis en continuer l'usage » pendant l'hiver.

» Je vous prie enfin, Monsieur, de ne rien omettre » dans votre réponse, qui pourra contribuer à me déli- » vrer d'une maladie qui me fait souffrir tout-à-la-fois, » à la fleur de l'âge, les horreurs d'une profonde ma- » ladie & tous les dégoûts d'une entière décrépitude : » voici quatorze ans d'écoulés, pendant lesquels je n'ai » pas passé une heure sans souffrir. Quoi qu'il arrive, » Monsieur, les progrès que j'ai faits d'après vos prin- » cipes appuyent votre système & vous feront honneur, » si jamais vous publié cette Relation : ils vous assurent » déjà de ma part une reconnoissance qui durera autant » que moi.

J'ai l'honneur d'être, &c. »

RÉPONSE.

J'AURAI l'honneur de répondre à votre Lettre, Monſieur, en vous certifiant que vous guérirez tout-à-fait par la conſtance à ſuivre le régime auquel vous venez de vous livrer ; ce régime attaque directement la cauſe de votre maladie ; comment n'en triompheroit-il pas ? Je vous atteſterai encore, en répondant à la queſtion que vous me faites, que votre état n'a rien d'extraordinaire, & que, depuis la publication de mon *Traité des Vapeurs*, j'ai reçu plus d'un Mémoire à conſulter, dans leſquels on trouve le détail des mêmes ſymptômes, & toujours les mêmes fautes à corriger. Je vous exhorterai enfin à continuer les bains, ſans égard à la ſaiſon ; d'ajouter à ce puiſſant remède une boiſſon abondante d'eau de poulet & de veau *(t)*, & de la continuer ſans interruption juſqu'au parfait relâchement des entrailles ; mais quand vous en ſerez-là, ne vous aviſez pas de le

---

(t) Mademoiſelle de Montpenſier raconte dans ſes Mémoires *(tome V, page 95)*, que dans un voyage qu'elle fit en Provence avec la Cour, elle s'arrêta à Arles, à Aix & à Marſeille ; & en parlant de cette dernière ville, elle dit : *Il n'y a ni veaux ni chapons ; ainſi au lieu d'eau de veau que j'ai accoutumé de prendre, je fus réduite à me ſervir de celle de poulet, ce qui ne m'accommodoit guère.* Cette ſingulière anecdote certifie tout au moins, qu'en 1660 (époque de ce voyage du Roi avec la Reine-mère en Provence), les Médecins de la Cour connoiſſoient l'eau de veau & l'eau de poulet, & qu'ils en preſcrivoient l'uſage journalier aux perſonnes vaporeuſes ou nerveuſes ; car il eſt très-probable que Mademoiſelle de Montpenſier étoit de ce nombre : on en juge par ſes Écrits.

contrarier, comme vous avez déjà fait avec des purgatifs, vous rétrograderiez pour lors, & vous n'arriveriez jamais au terme de la parfaite guérison ; vous finirez enfin par les eaux minérales froides, & dans le nombre, vous préférerez les plus légères : vous êtes trop instruit pour que je doive vous en dire davantage. Je suis, &c.

Ce n'est pas sans raison que je prohibai à ce malade les purgatifs, puisque l'expérience la plus constante m'a appris à ne jamais contrarier en pareil cas l'effet de l'humectant par un remède aussi contraire à l'action de celui-ci. Cette assertion démentira formellement celle que le sieur Gamet a eu l'audace d'insérer dans un Livre qui porte son nom, intitulé : *Théorie nouvelle sur les maladies cancéreuses, nerveuses, & autres affections de tout genre,* dans lequel, après avoir avoué par avertissement qu'il n'en est pas l'Auteur, il se permet le mensonge le plus hardi & le plus révoltant, quand il avance qu'ayant consulté à Paris avec moi pour un malade dont il nous raconte l'histoire, *il m'avoit arraché l'aveu qu'il manquoit à ma méthode, un remède incisif pour associer aux délayans & aux aqueux, & que je m'étois décidé en faveur de son remède :* telle a été l'imposture de cet Empirique ; mais de quoi n'est pas capable un Empirique, un vendeur d'opiat, un homme enfin qui partage le butin avec celui qui a su lui faire un Livre pour favoriser le débit de son baume !



FLUX HÉMORROÏDAL.

Soit que le flux hémorroïdal devienne trop abondant ou qu'il s'arrête, il ſera toujours compris parmi les ſymptômes de l'affection hypocondriaque, puiſque la même cauſe procure l'un & l'autre dérangement, ainſi que chez les femmes hyſtériques elle procure le flux immodéré des règles, comme leur ſuppreſſion.

Ce ſera dans la roideur des fibres & dans l'épaiſſiſſement & la ſéchereſſe des liqueurs, que nous trouverons l'explication de ce ſymptôme, & nous ſerons toujours plus aſſurés d'y remédier, quand nous ſuivrons ſcrupuleuſement l'indication que cette roideur & cet épaiſſiſſement nous préſentent.

Nous dirons encore que, ſi la fougue du ſang & ſon impétuoſité prévalent ſur le vice des ſolides, cet écoulement ſera pour lors immodéré ; nous nous empreſſerons à le ralentir en tempérant l'*orgaſme* des humeurs, & à l'exemple d'Hoffman, nous aurons recours aux remèdes les plus rafraîchiſſans : *Etenim uſurpanda ea quæ excedentem inteſtinum partium in ſanguine ſulphurearum motum componunt, diluentia maximè & refrigerentia, potus aquæ frigidæ, ſive lactis cum ſucco citri cocti, &c.* (u).

Que ſi au contraire la roideur des ſolides & le ſpaſme des entrailles prévalent ſur cette conſtitution du ſang &

(u) Fréd. Hoffman, *de fluxu hemorr. nimio*, tom. I, pag. 220.

des humeurs, le flux ſe ſupprimera pour lors, & nous remédierons aux ravages qu'il ne manquera pas de produire en relâchant le ſpaſme des entrailles & en ouvrant les voies naturelles par leſquelles ce ſang doit s'échapper, & ce ſera encore par les mêmes remèdes, je veux dire, les calmans & les adouciſſans. *Quando tamen ſanguinis ex hemorroïdalibus locis fluxum ſubitò ſublatum, &c. revocandus is eſt, lenioribus, elicientibus & laxantibus, clyſteriis quoque emollientibus & ſuppoſitoriis (x).*

Ce n'eſt donc pas ici le lieu d'accuſer le relâchement des vaiſſeaux, & de recourir par conſéquent aux remèdes ſtiptiques, quelque violente que ſoit l'hémorragie; ce ſeroit le moyen de la rendre funeſte par le degré d'éréthiſme & de criſpation que l'on ajouteroit aux ſolides: en outre, ſi ces remèdes ſtiptiques devenoient aſſez puiſſans pour boucher exactement l'ouverture des vaiſſeaux hémorroïdaux, le reflux du ſang n'en ſeroit que plus à craindre, puiſque l'oſcillation des vaiſſeaux, devenant toujours plus forte dans les parties irritées, le ſang ſe porteroit ſubitement ſur les parties ſupérieures, & principalement ſur le cerveau qui par ſa ſtructure ſeroit toujours le préféré ſur les autres parties du corps, ce qui a procuré plus d'une fois des apoplexies rébelles, la manie, l'épilepſie, & toutes les maladies qui dépendent de l'engorgement de ce viſcère. On voit par-là combien

(x) Fréd. Hoffman, *de fluxu hemorr. nimio,* tom. I, pag. 220.

il eſt

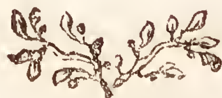
il eſt eſſentiel de diſtinguer ce flux hémorroïdal en développant la véritable cauſe qui le procure, pour ne pas employer des remèdes contraires. Ces topiques, ſi vantés pour calmer les douleurs qu'occaſionne toujours le gonflement des vaiſſeaux hémorroïdaux, ne ſont donc pas indifférens, puiſque par leur action, il peut en réſulter un effet tout contraire à celui que l'on deſire; il n'en ſera pas de même de ceux qui tempèrent l'ardeur des entrailles, toujours inſéparable de cette incommodité dans les tempéramens vaporeux, puiſqu'au contraire nous les verrons calmer cette hémorragie, ſi elle eſt trop abondante, & même la provoquer ſi elle eſt ſuſpendue ou ſupprimée. Sans nous arrêter à citer des exemples funeſtes d'un traitement empirique, trop connus pour qu'il ſoit néceſſaire de les rappeler ici, nous nous contenterons d'étaler les vertus de la méthode contraire.

Un Bourgeois de cette ville, âgé de trente-ſix ans, & d'une conſtitution atrabilaire, éprouvoit depuis long-temps un flux hémorroïdal immodéré, pour lequel il avoit déjà fait pluſieurs remèdes infructueuſement, ce qui donna lieu de ſoupçonner le virus vérolique. On le traita en conſéquence, quoiqu'avec beaucoup de ménagement, & l'hémorragie ceſſa; il étoit ſur le point de ſortir de ſa retraite, lorſqu'il s'emporta vivement contre ſon domeſtique, ce qui rappela d'abord l'hémorragie: celle-ci fut ſi abondante, que je crus le malade dans le plus grand danger; car l'enflure du viſage & des pieds y

ſuccéda avec des coliques des plus violentes *(y)*. Dans cette ſituation, je ne m'aviſai pas de recourir aux aſtringens, mais bien à tempérer la fougue des humeurs trop raréfiées par le mercure, & ce fut par le demi-bain froid, pluſieurs lavemens rafraîchiſſans, une diète forte, mais humectante, que je vins à bout de calmer l'hémorragie; les enflures ſe diſſipèrent enſuite peu-à-peu par l'effet de l'exercice du cheval aſſorti à ce régime.

Un Avocat, âgé de ſoixante-dix ans, & du même tempérament, eſt ſujet à une hémorragie périodique qui reparoît aſſez régulièrement tous les mois, & qui lui eſt ſi ſalutaire, que ſa ſanté en eſt altérée quand cette évacuation ſouffre le moindre dérangement. Des coliques aſſez vives, ſuivies quelquefois du vomiſſement, ſont les ſymptômes qui annoncent la pléthore; on a recours alors aux fomentations émollientes, aux lavemens & aux boiſſons les plus rafraîchiſſantes : on rappelle ainſi l'hémorragie, & on amène le calme. Ces deux Obſervations nous prouvent évidemment que la même cauſe qui procure cette eſpèce d'hémorragie, en procure auſſi la ſuppreſſion, puiſque les mêmes remèdes réuſſiſſent dans l'un & l'autre dérangement.

(y) Cette hémorragie étoit plus conſidérable qu'aucune de celles que *Montanus* & *Panarollus* aient jamais obſervées; car elle dura plus d'un mois, & le malade perdit chaque jour une livre de ſang ou environ.



JAUNISSE HYPOCONDRIAQUE.

QUOIQUE perſonne, que je ſache, n'ait fait mention de la jauniſſe hypocondriaque, elle n'eſt pas moins un ſymptôme des affections vaporeuſes, qui en impoſe ſouvent aux Médecins lorſqu'ils ſe livrent aveuglément à la maladie elle-même, ſans enviſager la cauſe qui la procure; & en effet, les embarras du foie ou ceux de la véſicule du fiel, ont été regardés juſqu'ici comme les ſeules cauſes du reflux de la bile dans la maſſe des humeurs, & quand on a voulu y remédier, on a recouru aux purgatifs dans la vue d'évacuer les humeurs ſuperflues, & de diviſer celles dont l'épaiſſiſſement forme en apparence lui-même l'obſtruction. Dans celle-ci nos vues ſeront bien différentes, puiſque les embarras du foie ne proviennent que du vice des ſolides qui, par leur ſécheresse & par leur contraction, forment eux-mêmes un obſtacle ſuffiſant à l'écoulement de la bile, & procurent la jauniſſe dont il eſt ici queſtion. C'eſt pourquoi nous ſerons attentifs à ne pas irriter les vaiſſeaux par des remèdes actifs, mais au contraire à les relâcher, & de cette manière, nous remédierons à ce ſymptôme. Les Obſervations que nous allons rapporter, autoriſent ſi fort notre façon de penſer à ce ſujet, qu'à moins de les rejeter tout-à-fait ou de les révoquer en doute, on ne peut s'y refuſer.

Le ſieur Arnaud, Marchand Cordier, ſexagénaire,

ſut attaqué de la dyſſenterie ; il fut traité avec l'*hypecacuanha,* le *ſimarrouba* & autres remèdes vantés, & la maladie ceſſa ; mais après elle, la jauniſſe parut avec des ſymptômes ſpaſmodiques : le malade maigrit conſidérablement ; il fut attaqué des vapeurs pour la première fois, ce qui caractériſa parfaitement ſa maladie. Je ne doutai plus alors que la criſpation des tuyaux hépatiques ne fût la vraie cauſe du mal, & je me diſpoſai à la vaincre. La quantité prodigieuſe de purgatifs, d'opiats ſtomachiques, dont le malade avoit fait uſage pour la dyſſenterie, & l'atrophie de ſon corps, m'aſſuroient que les vaiſſeaux capillaires étoient entièrement deſſéchés, & que c'étoit cette ſécheresſe qui formoit elle-même l'obſtruction ; il fallut donc s'occuper de l'ouverture de ces tuyaux pour rétablir ainſi les fonctions du foie, & pour obvier aux ravages d'une maladie qui menaçoit déjà le ſieur Arnaud d'hydropiſie, & d'une mort certaine pour peu que le germe eût vieilli, ou qu'il eût dans la ſuite affecté les autres viſcères du bas-ventre *(z)*.

(z) C'eſt de cette manière que ſe forment toutes les obſtructions dans le tempérament vaporeux ; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont ſecondaires. Leur ſigne propre eſt caractériſtique ; c'eſt la tenſion & la ſenſibilité de la partie affectée au moindre tact, tandis que l'inſenſibilité accompagne toujours la vraie obſtruction. Un Tateur de profeſſion, qui n'a jamais connu cette différence, eſt donc ſouvent trompé dans ſes perquiſitions, perquiſitions le plus ſouvent déplacées, auxquelles on ſe livre d'autant plus volontiers, que l'on trouve des Médecins aſſez charlatans pour ſe plaire à entretenir ce préjugé, & aſſez ignorans pour ne pas rougir de leur béyue.

Le premier remède que je mis en uſage, fut un bouillon de poulet fait avec les herbes rafraîchiſſantes, auquel on ajouta les cuiſſes de ſix grenouilles; ce remède opéra après vingt jours : il appaiſa les ſymptômes ſpaſmodiques en reſtituant la ſoupleſſe aux membranes de l'eſtomac, & en jetant quelque peu de véhicule dans le ſang déjà trop ſec & trop acrimonieux pour pénétrer librement les tuyaux ſecrétoires & excrétoires des glandes & des viſcères; de-là je paſſai à une tiſane légèrement diurétique & nitrée: celle-ci changea dans peu la couleur des urines, & la jauniſſe diminua pour lors à vue d'œil; on donna auſſi beaucoup de lavemens, on fit des fomentations continuelles : les évacuations ſuivirent de près l'action de tous ces remèdes; le canal cholidoque ſe prêta à l'écoulement de la bile, & la jauniſſe diſparut ſans purgatifs & ſans autres ſecours.

M. Baſſac, habitant de Mouriès, fut attaqué de la jauniſſe après avoir eſſuyé pluſieurs accès de fièvre-quarte dont il guérit par les remèdes uſités; mais le ventre étoit tendu & conſtipé : le malade étoit tourmenté par des vents, & ſes idées étoient celles d'un vrai mélancolique, ce qui caractériſa d'abord la cauſe hypocondriaque. Un Médecin d'Avignon, qui jouit d'une réputation qui lui eſt héréditaire, l'avoit déjà traité avec les purgatifs & les apéritifs les plus puiſſans, lorſque je fus conſulté, ce qui avoit déjà augmenté les ſymptômes: il quitta tout remède de cette eſpèce par mon avis ; il prit des bouillons de poulet avec les bains domeſtiques

tièdes : ces remèdes le ſoulagèrent; il paſſa aux eaux minérales d'Yeuſet, & celles-ci terminèrent la cure.

Madame de la Poterie, âgée de quarante-cinq ans, étoit ſujette depuis longues années à des coliques hépatiques dont les retours étoient fréquens; des douleurs plus ou moins vives annonçoient conſtamment le début de l'attaque; le vomiſſement ſuivoit; il étoit accompagné de mouvemens convulſifs au viſage, ce qui duroit douze heures, quelquefois vingt-quatre, au bout deſquelles la jauniſſe paroiſſoit, & le paroxiſme ceſſoit par un écoulement d'urines jaunes & ſafranées, telles qu'on les obſerve toujours toutes les fois que la bile ſe dévoie de ſes couloirs naturels : tel étoit l'état de madame de la Poterie, lorſqu'elle me conſulta au mois de Novembre 1766, peu de temps après mon arrivée à Paris. Au récit que M. Lalouette, ſon Médecin, eut la bonté de me faire, je reconnus la colique ſpaſmodique de Sydenham & la jauniſſe qui la ſuit. Le détail des remèdes actifs dont cette Dame avoit fait uſage, confirma mes ſoupçons. Ce détail eſt effrayant, car depuis vingt ans qu'elle étoit en proie à cette cruelle maladie, on l'avoit conſtamment traitée avec des purgatifs violens, & tous les apéritifs d'uſage, dans le nombre deſquels la terre foliée de tartre tenoit le premier rang par ſon énorme quantité, ce qui avoit tellement aigri les ſymptômes que les retours de la colique étoient devenus ſi fréquens que, depuis dix-huit mois, on pouvoit à peine compter les intervalles : l'inefficacité de ce traitement m'autoriſa

à en propoſer un autre à M. Lalouette; ce fut d'attaquer les ſpaſmes ſans égard à l'obſtruction du canal cholidoque, dans lequel il étoit naturel de ſuppoſer de très-grands embarras. Mon Confrère y conſentit ſans peine: ces remèdes furent de l'eau de poulet ou de veau pour boiſſon ordinaire, les fomentations émollientes, les lavemens rafraîchiſſans & les bains tièdes: ces humectans n'emportèrent pas d'abord la cauſe du mal, elle étoit trop profonde, mais ils nous donnèrent des preuves réelles de leur efficacité au premier retour de la colique, laquelle fut beaucoup moins douloureuſe & moins longue: on continua par conſéquent avec confiance; le ſecond période fut encore plus mitigé; le troiſième & le quatrième diminuèrent encore: cinq mois ſe paſsèrent enfin ſous ce régime, ſans cependant avoir obtenu d'autre diminution que celles des douleurs & des mouvemens convulſifs: la longueur du traitement amena le ſoupçon & le dégoût; on changea de méthode: ce fut un purgatif dont on voulut faire l'eſſai à mon inſu. Le paroxiſme ſuivit de près l'action de ce remède; la fièvre ſurvint, & l'inflammation du foie en fut la ſuite; ce qui, en dévoilant le myſtère, nous obligea de faire ſaigner la malade deux fois: il fallut revenir promptement aux mêmes remèdes qui procurèrent enfin le relâchement ſi deſiré: la Nature, moins opprimée, ſe débarraſſa de ſon fardeau par le vomiſſement; le ventre s'ouvrit, la bile coula, les douleurs & la grande ſenſibilité des entrailles diſparurent peu-à-peu; on s'aſſura enfin que le

ſpaſme avoit ceſſé ; ce fut le temps où il falloit changer de remèdes : on ſubſtitua à l'eau de poulet l'eau de chiendent nitrée, on donna des aposèmes apéritifs, on permit le vin, & la malade fut guérie. J'atteſterai avec M. Lalouette que la colique hépatique n'a plus reparu, que les fonctions naturelles ſont en très-bon état, que madame de la Poterie jouit à préſent d'une parfaite ſanté & d'un embonpoint qu'elle ne connoiſſoit pas depuis bien des années.

On concevra donc ſans peine que la diminution du calibre des vaiſſeaux du foie, que le ſeul racorniſſement peut produire, procurera cette eſpèce de jauniſſe que j'appelle *hyvocondriaque*, parce qu'elle eſt particulière à ce tempérament ; & ne concevra-t-on pas auſſi que les remèdes humectans feront les ſeuls déſobſtructifs en pareille circonſtance ?



TOUX

TOUX CONVULSIVE.

Toutes les parties nerveuſes & membraneuſes étant expoſées aux différens ſpaſmes, le diaphragme, la poitrine, & par ſympathie le ventricule & les entrailles ne ſeront point exemptes de cette ſorte de contraction, & la toux s'enſuivra néceſſairement toutes les fois que ces parties ſeront agacées & irritées par les pointes piquantes des différentes humeurs qui agiront ſur elles; mais comme la ſenſibilité des nerfs ſera toujours très-grande, eu égard à leur tenſion, l'impreſſion des parties irritantes ſera très-vive & l'ébranlement très-violent, d'où s'enſuivront les mouvemens convulſifs qui conſtituent le caractère eſſentiel de la toux que je vais décrire par ſes ſymptômes.

Dans le mois d'Octobre de l'année 1758, je fus moi-même attaqué d'une toux convulſive après de rudes fatigues que j'avois eſſuyées; deux ſaignées que l'on me fit, & toutes les tiſanes pectorales dont je m'abreuvai continuellement, n'ayant rien opéré dans l'eſpace de trois ſemaines, je me crus attaqué de la poitrine & prêt à cracher mes poumons, quoique ma toux fût toujours sèche & ſans expectoration: des idées encore plus noires s'emparèrent alors de mon eſprit; l'inſomnie continuelle amena le dégoût; je maigris à vue d'œil; je fus hypocondriaque ſans m'en douter; je devins inſupportable à moi-même & aux autres, malgré

les bons avis & les leçons des personnes qui desiroient ardemment de me voir rétablir : les vents, la tension des hypocondres & l'abondance de mes urines, ainsi que leur qualité, se joignirent ensuite aux premiers symptômes de ma maladie ; je m'aperçus enfin que j'étois réellement devenu tel que chacun me caractérisoit.

Pour remédier avec efficacité au mal dont je me voyois affecté, je changeai promptement mon régime pour recourir à l'eau froide ; j'en bus abondamment, j'ose dire avec fureur : je pris des lavemens froids, & je fus soulagé. Enhardi & convaincu par l'effet d'un remède dans lequel j'ai mis ma confiance depuis long-temps, je sortis de ma maison pour travailler sérieusement à guérir mon cerveau qui souffroit tout autant que mon corps. Je pris la poste, je parcourus en peu de temps toutes les villes de la province, accompagné d'un de mes amis, avec lequel je m'arrêtai à Marseille, d'où j'arrivai guéri de ma toux : il me restoit cependant quelques légers symptômes de vapeurs que j'attaquai par le même remède, lorsque je fus appelé à Manosque par mademoiselle de Saint-Jœurs que j'ai déjà citée ; j'acceptai la proposition du voyage avec d'autant plus de plaisir, que j'en connoissois déjà le prix pour ma santé. Je me rendis donc à Manosque par la même voie & sous le même régime ; mais quelle fut ma surprise, lorsque deux jours après mon arrivée dans cette ville, je fus saisi d'un dégoût insurmontable pour toute sorte d'alimens, & encore pour tout liquide ! Ce symptôme me déconcerta de

nouveau, lorſqu'une diarrhée bilieuſe qui parut le lendemain avec tous les caractères d'une évacuation critique, me rendit l'appétit & mes forces.

Parmi les différentes toux convulſives, celle que j'appelle *hypocondriaque,* ſe diſtinguera toujours par les ſignes particuliers qui la caractériſent. Frédéric Hoffman a obſervé avant moi, que dans celle-ci il s'y joignoit les vents, le ſpaſme des inteſtins & tous les autres ſymptômes de l'affection mélancolique: *in tuſſi hypocondriacâ junguntur flatulentiæ, ſpaſmi inteſtinorum & ſymptomata reliqua hypocondriaca (a).* Ce même Auteur prétend avec raiſon que la véritable cauſe de cette maladie doit être attribuée à une ſurabondance d'humeurs craſſes, impures, ſéreuſes, dont l'eſtomac & les entrailles ſont abreuvées, qui étant agitées par les contractions continuelles de ces parties, refluent ſouvent ſur la poitrine: *& generatur ab humoribus craſſis, impuris, ſeroſis, & ſpaſmorum ac flatulentiarum abdominalium ad pectus & pulmones compulſis, & eò magis infeſtat, ſi ingens frigus, aut animi affectus tanquam occaſionales cauſæ præceſſerint (b).*

Pour me conformer aux idées d'un ſi grand Praticien, je reconnois avec lui la préſence de ces humeurs ſéreuſes comme cauſe prochaine de la toux qui me fatiguoit depuis ſi long-temps. Les cauſes éloignées qui avoient

---

(a) Hoffman, *ſect. II, cap. III, tom. II, pag. 112.*

(b) *Ibidem.*

donné lieu à celle-ci, étayèrent parfaitement mes idées, puiſque la grande diſſipation d'eſprits animaux que j'avois faite juſque-là dans mes courſes & par des contentions d'eſprit peu ménagées, avoit pu épaiſſir mes humeurs, & les rendre moins fluides. La bile, devenue plus groſſière, s'étoit arrêtée au milieu de ſes couloirs, & avoit infecté par ſon ſéjour les différens ſucs qui ſe mêlent avec elle ; de-là l'obſtruction des glandes inteſtinales, les irritations, le ſpaſme des inteſtins & des parties nerveuſes & membraneuſes qui ſympathiſent avec eux, ce qui acheva de caractériſer l'affection vaporeuſe dont ma toux étoit le ſymptôme.

Pour remédier à mon mal, je devois donc l'attaquer dans ſa ſource ; c'étoit ſur mon eſtomac & ſur mes entrailles que je devois porter le remède : il falloit calmer les irritations de toutes ces parties, déraciner l'humeur peccante, la détremper & la rendre plus coulante pour inviter la Nature à s'en débarraſſer par la voie la plus courte. Pour me procurer ces effets, je ne connus pas de plus puiſſans ſpécifiques que l'eau froide, dont la vertu calmante ſurpaſſera toujours celle de tous les remèdes; je m'y livrai avec d'autant plus de confiance, que j'étois déjà convaincu de ſon efficacité par ma propre expérience, & par celle que pluſieurs Médecins illuſtres en avoient fait avant moi. L'Auteur que j'ai cité eſt de ce nombre, & ſans vouloir comme lui en faire ici l'apologie la plus outrée *(c)*, me ſera-t-il permis

(c) Hoffman, *de aquâ Medicinâ univerſali*, tom. IV, pag. 201.

du moins d'en publier les vertus, puiſqu'elle a été pour moi un remède ſi favorable! J'aurois pu ajouter à ſon efficacité, en copiant mon modèle, les parties mucilagineuſes de différens remèdes balſamiques & adouciſſans ; les eaux minérales rafraîchiſſantes que notre Auteur emploie coupées avec du lait, auroient auſſi formé un délayant aſſorti à l'épaiſſiſſement & à l'acrimonie des humeurs que j'avois à combattre : mais mon eſtomac s'y refuſoit par une répugnance naturelle & invincible. Je m'en tins donc à l'eau; j'y ajoutai l'exercice, qui en aidant la diſtribution des liqueurs, facilita l'expulſion des humeurs étrangères, & l'eau que l'on boit à Manoſque étant tout-à-fait minérale, ne contribua pas peu à ma guériſon par les évacuations qu'elle me procura. *Certè omnes facilè credent vix unquam accuratiorem morbi deſcriptionem haberi, quàm ſi facta fuerit a perito Medico, qui hunc paſſus fuit; dùm in ægro corpore mens ſana erat. Ideo magnì eſtimatur podagræ deſcriptio quam Sydenhamus dedit, choleræ hiſtoria quam Tralles conſcripſit, &c. Sic Benedictus phtiſi graviter laboravit, ac ſe ipſum curavit.* Vide *Vanſwieten. Comment. in Herm. Boerrahavæ*, tom. IV, pag. 58.



VOMISSEMENT, HOQUET, AIGREURS ET RAPPORTS.

Pour ne pas revenir à des répétitions toujours fort ennuyeuſes à tout Lecteur impartial, & trop avantageuſes à celui qui ne lit un Ouvrage que pour le critiquer, nous préſenterons ici les différens ſymptômes de l'eſtomac produits par une même cauſe ſous un ſeul point de vue; l'explication en ſera ainſi plus claire & plus intelligible. Quoique le mécaniſme de la digeſtion ſoit connu de chaque Médecin, il ne ſera pourtant pas inutile de nous le rappeler, en diſant que la diſſolution des alimens (& non la fermentation ni la trituration), eſt la véritable fonction de ce viſcère, de laquelle il réſulte un chyle doux & balſamique, capable de réparer les pertes du corps en réparant les déperditions journalières des humeurs, & en entretenant par-là l'état de ſoupleſſe ſi néceſſaire aux ſolides, pour qu'ils puiſſent ſe prêter aux mouvemens intérieurs & extérieurs du corps, d'où réſulte cette heureuſe harmonie qui doit régner entre eux dans la ſanté la plus parfaite.

La qualité naturelle & bienfaiſante des ſucs digeſtifs, celle des alimens, ſont donc les conditions eſſentielles de ce mécaniſme; c'eſt-à-dire, que ſi l'une des deux pèche dans ſes principes, la digeſtion en ſera dérangée, le chyle qui en réſulte ſera altéré, puiſqu'il ſera empreint

des mauvaiſes qualités qui le compoſent. Un ſang épais, ſec & acrimonieux (tel qu'eſt celui des hypocondriaques), produira-t-il des ſucs d'une qualité bienfaiſante & telle qu'elle a été énoncée ? La groſſièreté de la bile, l'âcreté du ſuc pancréatique, celle de la ſalive & des ſucs ſtomachiques, l'alkaleſcence des uns, l'acidité des autres, engendreront ſans doute un compoſé des plus ardens, qui fermentera pour lors, & produira une liqueur piquante, acide, acrimonieuſe, incapable de fournir un chyle doux & ſalutaire *(d)*. Cette même acidité heurtant continuellement ſur les parois de l'eſtomac, en excitera la contraction, ce qui obligera les liquides contenus dans ce viſcère à refluer promptement par ſes orifices ; mais la preſſion continuelle des muſcles du bas-ventre (attendu leur érétiſme), l'embarras du *duodenum*, la tenſion ſpaſmodique des fibres circulaires du pylore, formant des obſtacles naturels à l'écoulement du chyle par les voies

---

(d) Pour ne pas effaroucher les eſprits par cette fermentation des ſucs digeſtifs qui procurent à notre avis, l'acidité dont il eſt ici queſtion, nous avertirons le Lecteur que nous ne l'adoptons que dans le cas dont il s'agit ; c'eſt-à-dire, *in ſtatu morboſo.* Car la ſaine Phyſiologie nous apprend que la bile eſt une liqueur ſavonneuſe qui n'eſt ni acide ni alkaline ; qu'elle eſt compoſée d'une grande quantité d'huile & de ſel, & des parties ſpiritueuſes, le tout délayé dans l'eau ; que le ſuc pancréatique eſt une lymphe limpide, formée de beaucoup d'eau & de peu de ſel & d'huile, ſans être acide ni alkaline ; qu'enfin ces deux liqueurs ne ſont point ennemies, qu'elles s'aſſocient enſemble ſans bruit & ſans tumulte, & qu'elles concourent amiablement & paiſiblement à la perfection du chyle.

inférieures, l'orifice ſupérieur ſera forcé de ſe dilater, & de recevoir une portion des liqueurs exprimées par la contraction de la membrane nerveuſe du ventricule, ce qui procurera ces aigreurs qui fatiguent d'autant plus les hypocondriaques, qu'elles amènent ordinairement avec elles le dégoût, & laiſſent à la ſalive, qui ſe ſépare dans les glandes de la bouche, l'empreinte ineffaçable de leur acidité.

Cette contraction & cette exploſion (ſuite néceſſaire des parties où elles ſe forment), ſuppoſeront toujours une chaleur conſidérable qui raréfiera l'air contenu dans les petites cellules des alimens; leſquelles, étant une fois ouvertes, en laiſſeront échapper toutes les particules, & augmenteront ainſi le volume de celui qui eſt contenu dans l'eſtomac & dans les entrailles, ce qui diſtendra toujours plus leurs tuniques & excitera des nouvelles contractions qui, s'oppoſant continuellement à l'expanſion de l'air & de la dilatation du canal inteſtinal, preſſeront de toutes parts l'air contenu, & l'obligeront enfin à s'échapper par les voies naturelles, d'où proviennent les rapports, *ructus*, les vents inférieurs, les grouillemens, les borborigmes, la paſſion flattueuſe, les coliques venteuſes de l'eſtomac, celles des inteſtins & tous les météoriſmes auxquels les vaporeux ſont ordinairement ſujets.

La même contraction ſpaſmodique des membranes de l'eſtomac devenant toujours plus forte, à raiſon d'une plus grande irritation, excitera bientôt les mouvemens convulſifs,

convulſifs, entraînera ainſi le diaphragme & procurera le hoquet ; &, pour peu que cet état convulſif ſoit porté à un degré plus conſidérable par l'intenſité de ſes cauſes, les muſcles du bas-ventre ſe contracteront; les convulſions deviendront alors générales dans toutes les parties intérieures & extérieures du ventre, & le vomiſſement en ſera la ſuite : les matières contenues non-ſeulement dans l'eſtomac, mais encore dans le *duodenum*, s'échapperont avec tous les liquides que l'on préſentera par la déglutition, leſquels irritant toujours plus les loupes nerveuſes du ventricule, déjà trop agacées & trop éréti- ſées, réveilleront les ſpaſmes, ce qui caractériſera pour lors le parfait racorniſſement de toutes ces parties & le dernier degré de la cauſe qui agit.

Il réſulte de la théorie que je viens d'établir, qu'une trop grande tenſion des membranes de l'eſtomac, & que l'efferveſcence des ſucs digeſtifs, tels que la ſalive, la bile, le ſuc pancréatique & celui qui découle des glandes méſentériques, procureront chez les hypocondriaques les aigreurs, les vents, les rapports, le hoquet & le vomiſſement, ſuivant le degré des deux cauſes qui agiſſent réciproquement pour produire un même effet : la tenſion des membranes trouvera donc ſon antidote dans les remèdes délayans & humectans ; & l'effervefcence des liqueurs digeſtives dans le véhicule le plus rafraîchiſſant qui, en éteignant le mouvement des liqueurs qui les oblige à fermenter, & en les condenſant, émouſſera ainſi les pointes piquantes & acrimonieuſes que

l'acidité qu'elles avoient contractée leur procure : l'eau froide l'emportera ici ſur l'abſorbant le plus vanté ; elle corrigera les aigreurs, en détruira les effets ; & les remèdes humectans, tels que les mucilagineux, les délayans & les adouciſſans oppoſeront enſuite aux efforts du vomiſſement, du hoquet, la détente des ſolides que l'on chercheroit inutilement ailleurs. Écoutons l'expérience, elle ſeule nous convaincra.

Madame de P** fut appelée à Marſeille en 1759 pour un fils qui étoit dangereuſement malade. La maladie de cet enfant fut longue, & la convaleſcence très-pénible ; ce qui altéra la ſanté de ſa mère. Elle avoit des vertiges, des éblouiſſemens, & les règles étoient ſupprimées, ce qui caractériſoit aſſez l'affection vaporeuſe ; mais il parut auſſi des aigreurs qui en impoſèrent au Médecin de Marſeille : celui-ci ordonna en conſéquence beaucoup d'eſprits ſtomachiques, des abſorbans & des purgatifs qui n'opérèrent rien. La ſanté de cet enfant ayant permis alors à madame de P** de revenir à Arles, je fus conſulté, & après avoir décidé que les aigreurs ne changeoient pas le caractère de la première maladie, madame de P** fut livrée à une copieuſe boiſſon d'eau du Rhône. Ce remède opéra avec ſuccès, puiſqu'il emporta les aigreurs & les autres ſymptômes.

Le ſieur Germain, ſexagénaire, devenu aveugle par deux cataractes des mieux conditionnées, tomba tout-à-coup dans une triſteſſe mortelle, & fut attaqué des aigreurs & du hoquet. La ſituation de ce malheureux

étoit d'autant plus fâcheuſe, qu'un chagrin naturel à quiconque ſe voit privé de jouir de la lumière, fait ordinairement mépriſer tout ſecours étranger à cette cruelle privation. Notre aveugle avoit tellement adopté ce ſyſtème, qu'il refuſa pendant long-temps tout remède. Le hoquet fit des progrès; les aigreurs augmentèrent; elles amenèrent la fièvre, & le malade fut en danger. C'eſt alors qu'on recourut au Médecin, & je fus appelé; mais pour perſuader au malade qu'il étoit de ſon devoir de ſe ſoumettre pour ne pas ſe rendre homicide de lui-même, il fallut au préalable le raſſurer ſur la perte de ſa vue, & lui promettre des ſecours aſſurés : l'extraction du criſtallin étoit en effet ce remède efficace; il obéit pour lors, & ſe prêta à mes conſeils. Le malade fut livré à l'eau de poulet; il en but abondamment avec une double confiance: on lui fit des fomentations continuelles; on lui donna des lavemens. Ces remèdes opérèrent avec ſuccès, le hoquet diſparut, enſuite les aigreurs, ce qui mit le malade en état de partir pour Avignon, où il fut opéré par M. Pamard avec un ſuccès ſi éclatant, qu'on le voit aujourd'hui jouir de ſes yeux & de ſa ſanté,

La tenſion des nerfs & la raréfaction des liqueurs digeſtives, étoient trop grandes chez ce malade pour ne leur oppoſer que l'eau froide. Le mucilage de la tiſane de poulet me parut néceſſaire pour augmenter la vertu du délayant, & pour émouſſer les pointes piquantes des acides de l'eſtomac; les fomentations émollientes & les lavemens rafraîchiſſans, contribuèrent auſſi à procurer

la détente des ſolides, en appaiſant toujours plus la raréfaction des liqueurs, & en s'oppoſant ainſi au mouvement inteſtin qui les obligeoit à fermenter. Ces remèdes abſorbèrent eux-mêmes les acides; le corail, la craie de Briançon, les yeux d'écreviſſe, ſans oublier le cachou, trop dangereux pour ne pas le faire connoître, & autres abſorbans de ce genre, auroient par conſéquent produit de très-mauvais effets, puiſque par leur alkaleſcence ils auroient excité la fermentation des liqueurs digeſtives, bien loin de les détruire.

Un jeune Religieux Bénédictin, de la Congrégation de Saint-Maur, attaqué depuis deux ans d'un vomiſſement périodique qui revenoit tous les jours après le repas, me fut confié en 1762; & ce fut après avoir employé tous les remèdes ſtomachiques qui avoient aigri le mal, bien loin de le détruire. Au ſeul récit des remèdes dont il avoit fait uſage juſque-là, il me fut aiſé de juger que la tenſion des membranes de l'eſtomac étoit encore ici la véritable cauſe à combattre. Des veilles continuelles, & des contractions d'eſprit beaucoup trop fortes, auxquelles ce jeune homme s'étoit livré, favorisèrent mon opinion; tout en un mot annonçoit la néceſſité de détendre. L'eau de poulet me parut donc le ſeul remède favorable; le malade en fit ſa boiſſon ordinaire, & dans l'eſpace d'un mois ou environ, le vomiſſement ceſſa: il ajouta enſuite à ce puiſſant remède, les bains domeſtiques tièdes, & les eaux minérales rafraîchiſſantes qui perfectionnèrent la cure.

Un Procureur de cette ville, ſexagénaire & hypocondriaque, fut attaqué dans le même temps de la même maladie; le vomiſſement étoit atrabilaire : les matières rejetées étoient noires, fétides, & d'une amertume inſupportable, ſemblables en tout à l'atre-bile, ſi connue des Anciens, proſcrite par l'Oracle de la Médecine *(e)*, & de tous les Auteurs qui l'ont ſuivi. Des inquiétudes journalières, un chagrin des plus vifs, avoient donné naiſſance à cette maladie, & en fomentant continuellement la cauſe qui la procuroit, ſembloient la rendre incurable & mortelle. Des exemples auſſi récens que funeſtes *(f)*, autoriſoient le malade à déſeſpérer de ſon ſort, ce qui rendit la cure très-longue & très-pénible. Les ſeuls humectans, employés avec une conſtance inébranlable, n'en triomphèrent pas moins; l'eau de poulet & les bains domeſtiques s'opposèrent d'abord aux ravages du mal, & ſi ces remèdes ne les détruiſirent pas d'entrée, ils en empêchèrent au moins les progrès. Deux années entières s'étoient déjà écoulées ſans pouvoir accuſer la négligence du régime, mais bien des peines domeſtiques qui, en entretenant les inquiétudes de l'eſprit, s'oppoſoient à l'efficacité du remède. Il fallut donc quitter la ville, abandonner les occupations de ſon état, pour aller chercher dans l'oiſiveté & le repos, le rétabliſſement d'une ſanté ſi délabrée. L'épreuve ne fut pas infructueuſe;

(e) Hippocrates, *aph. XXII, ſect. IV.*

(f) Il n'y avoit pas un an que M. l'Abbé de Laval, Archidiacre de l'Égliſe métropolitaine de cette ville, étoit mort de la même maladie ſous les coups redoublés de l'*Ipecacuanha*.

le vomiſſement céda pour lors, & le malade ſe rétablit parfaitement.

La méthode de Gallien dans le traitement de ces maladies, ne ceſſe de me ſurprendre, quand il nous dit: *In univerſum igitur omnes qui ab humore melancolico proveniunt affectus inter initia medicamentis eum humorem vacuantibus, validè purgans quò minùs augeantur, prohibebis (g)*; c'eſt-à-dire, que ſelon lui, les purgatifs ordinaires ne ſuffiſent pas: mais encore faudra-t-il préférer ceux qui purgent violemment, *validè purgans*. Ces maladies ont donc changé de caractère depuis Gallien! Si cela eſt, il faut en changer le nom pour ne pas nous induire à erreur. Cette atre-bile, dont il étoit ſi occupé, l'avoit ſans doute elle-même infecté par ſon odeur & ſes mauvaiſes qualités, puiſqu'il avoit recours à des remèdes auſſi actifs pour la détruire. Moins prévenu que lui ſur la qualité de cette humeur acrimonieuſe, je ſais que ſi elle domine dans les maladies hypocondriaques, elle n'en eſt point la cauſe primitive, puiſqu'au contraire j'aſſure & j'atteſte qu'elle n'en eſt que l'effet. La diminution du calibre des vaiſſeaux du foie, leur ſécchereſſe & leur obſtruction, rendant le cours de la bile plus pénible, cette humeur, déjà trop groſſière, s'arrêtera au milieu de ſon cours, elle obſtruera ſes couloirs, &, par le ſéjour qu'elle ſera obligée d'y faire, elle prendra la couleur & l'acrimonie néceſſaires pour former cette atre-bile ſi redoutée de Gallien, & mépriſée aujourd'hui des Médecins modernes. Obligée quelquefois de refluer dans la maſſe

(g) Galenus, *de atrabile*, pag. 705.

des liquides, elle les infectera; elle formera enſuite de nouveaux embarras, procurera des irritations conſidérables là où elle ſera portée, & enfantera ainſi toutes les maladies que l'on voudra lui imputer; mais pour remédier à tous les déſordres qu'elle procure, faudroit-il la forcer bruſquement de ſortir de la maſſe des liqueurs, & pour cela faudra-t-il agacer des ſolides racornis qui, pour ainſi dire, ont déjà fait corps avec elle? Ce ne ſera jamais ainſi que l'on domptera cette humeur, ſulfureuſe dès la naiſſance, ſaline par degrés, acrimonieuſe de ſa nature, elle s'effarouchera au moindre abord, & pour peu que l'on s'obſtine, elle éclatera avec fureur, elle ſera indomptable. Comment donc y remédier? La choſe eſt pénible, il eſt vrai, mais elle n'eſt pas impoſſible; & ſi elle fut juſqu'ici l'écueil des Médecins, elle ſera le chef-d'œuvre de l'Art. Ce ſera donc par des remèdes doux que nous émouſſerons les pointes piquantes dont elle eſt hériſſée, & en la délayant & la détrempant avec un véhicule approprié, nous lui oppoſerons un torrent dans lequel elle ſera ſubmergée & détruite, en même-temps qu'elle ſera entraînée au-dehors par les voies ordinaires: elle réſiſtera long-temps à ſon ennemi, mais elle ne ſuccombera pas moins tôt ou tard à une puiſſance d'autant plus redoutable, qu'elle l'attaquera avec des armes conſtantes & variées.

Mon raiſonnement & mes expériences ſatisferont, j'eſpère, les Médecins praticiens; mais les Phyſiologiſtes exigeront ſans doute des expériences de leur goût & à leur portée. Pour les ſatisfaire & les convaincre en même-

temps, en voici une que je leur propose, qu'ils pourront faire dans leur cabinet, s'ils ne veulent pas prendre la peine de descendre jusqu'au lit des malades. Que l'on prenne de l'atre-bile récemment rejetée par le vomissement ou rendue par les selles; son odeur est fétide, & son goût, au rapport de ceux qui la vomissent, est d'une acerbité insupportable. Qu'on la détrempe avec une certaine quantité d'eau, on la verra changer sa couleur noire en une couleur verte; en augmentant le véhicule, elle deviendra jaune, & en continuant, elle perdra entièrement sa couleur, son odeur & son goût: qu'on la fasse évaporer ensuite, on la verra reprendre ses couleurs par degrés, & la matière qui restera au fond du vaisseau, sera la même que celle que l'on y avoit mise précédemment; elle aura sa couleur & son acerbité. Que l'on compare ensuite l'effet des délayans avec la nature de cette humeur, on conviendra sans peine que par la détrempe que procure le véhicule, on vient à bout de lui faire perdre son âcreté en lui faisant perdre ses couleurs. Aussi voyons-nous chez tous les mélancoliques atrabilaires, que les évacuations de cette espèce varient chez eux par tous ces degrés, & que leur rétablissement est toujours précédé de toutes les variations dont je viens de parler. Le malade dont il s'agit ici, & plusieurs autres, m'ont fourni toutes ces expériences; & beaucoup d'autres encore que j'ai vu succomber, parce qu'ils n'étoient pas secourus avec les mêmes remèdes, m'ont fourni par contraire les mêmes gradations.



HÉMIPLÉGIE

HÉMIPLÉGIE SPASMODIQUE.

J'ENTENDS par hémiplégie ſpaſmodique, cette eſpèce de paralyſie parfaite ou imparfaite qui ſurvient à l'engorgement du cerveau; lequel engorgement eſt un effet de la tenſion ſpaſmodique des nerfs. Les différens embarras du cerveau ſont produits par trois différentes cauſes, leſquelles fourniſſent trois eſpèces d'apoplexie. La première & la ſeconde ſont connues ſous le nom d'*apoplexie pituiteuſe* & *ſanguine,* parce que dans l'une, la ſurabondance du ſang, que l'on déſigne plus particulièrement ſous le nom de *pléthore,* en eſt la cauſe; & que dans l'autre, la pituite ou la ſurabondance des humeurs ſéreuſes & lymphatiques, procurent le même effet. Mais la troiſième, que j'appelle *ſpaſmodique,* que M. de Sauvages a reconnue depuis *(h),* eſt celle qui ne reconnoît abſolument que le vice des nerfs, *contractura nervorum (i),* je veux dire, cette tenſion outrée des filets nerveux, ce racorniſſement tant vanté & ſi conteſté, qui s'oppoſe entièrement à cet état d'atonie & de relâchement propre aux autres paralyſies; laquelle tenſion rétrécit le diamètre des vaiſſeaux, & procure ainſi la pléthore, d'où naiſſent enſuite l'engorgement,

(h) Apoplexia ſpaſmodica Domini Pomme. Voyez de Sauvages, *Noſologia meth.* tom. III, pag. 264.

(i) Ibidem.

la compreſſion des vaiſſeaux ſanguins, lymphatiques & nerveux, l'interceptation des eſprits animaux, l'apoplexie enfin & la paralyſie qui la ſuit.

Pour concevoir comment l'engorgement dont il s'agit, peut ſe former dans des vaiſſeaux tendus & racornis, on ſe rappellera: 1.° Que le cerveau eſt d'une ſubſtance molle & flexible, dont les fibres ſont continuellement abreuvées par la ſéroſité qui s'y ſépare: 2.° Que le nombre des vaiſſeaux ſanguins, dont la ſurface de ce viſcère eſt tapiſſée, eſt fort conſidérable, & qu'en outre elle eſt remplie de pluſieurs *ſinus* qui ralentiſſent le mouvement de la circulation: 3.° Qu'il eſt continuellement expoſé à la compreſſion des meninges qui l'embraſſent de toutes parts, & qui, dans le cas du racorniſſement, le preſſent avec beaucoup de force, & gênent ainſi le mouvement des liqueurs, ce qui préſente autant d'obſtacles à la circulation du ſang dans ce viſcère, & favoriſe par conſéquent l'engorgement dont il s'agit.

De cette diſpoſition organique du cerveau, il réſulte que, toutes les fois que le ſang s'y portera avec trop de fougue & d'impétuoſité, il faudra néceſſairement qu'il excite des dilatations forcées dans les vaiſſeaux artériels & veineux, leſquelles augmenteront inſenſiblement leur calibre, & formeront enfin des gonflemens variqueux qui gêneront la circulation du ſang & des eſprits animaux, & produiront l'apoplexie, la paralyſie, & bien d'autres maladies qu'une telle compreſſion peut produire. Cette fougue & cette impétuoſité, avec laquelle le ſang ſe

portera dans le cerveau, proviendront à leur tour des mouvemens irréguliers des ſpaſmes de l'eſtomac & des entrailles, toujours très-familiers chez les hypocondriaques, attendu l'extrême ſenſibilité de leurs nerfs. En effet, les nerfs du ventricule étant continuellement agités & ébranlés par l'âcreté des ſucs ſtomachiques & digeſtifs qui s'y ſéparent, ceux des reins, de la rate, du foie, du plexus méſentérique le feront tout de même; ils contracteront les vaiſſeaux : la contraction des extrémités artérielles arrêtera le cours du ſang dans toutes ces parties; les liqueurs ſe porteront donc en plus grande quantité vers la tête : elles y produiront les effets dont nous venons de parler. Il en ſera de même des inteſtins; car ſi les contractions artérielles ſont telles dans ces parties, que le ſang ne puiſſe pas y circuler avec une certaine liberté, les engorgemens qui ſurviendront, cauſeront de tels mouvemens dans les nerfs, que toute la machine entrera en convulſion. Les tiraillemens cauſés par les nerfs inférieurs, pourront auſſi produire les mêmes effets dans ceux qui communiquent avec eux; tous ces différens ſpaſmes pourront enfin produire la paralyſie dont il s'agit, de même que nous avons dit qu'ils produiſoient l'apoplexie.

Puiſque cette eſpèce de paralyſie reconnoît une cauſe particulière à elle propre, il faudra néceſſairement qu'elle produiſe des ſymptômes particuliers qui la diſtinguent des autres; auſſi verrons-nous cette tenſion ſpaſmodique des nerfs ſe montrer dans la roideur des membres paralyſés,

dans leur irritabilité, comme auſſi dans l'atrophie & les mouvemens convulſifs; le pouls ſera petit & fréquent: il s'éloignera de cette plénitude qui annonce la vraie pléthore & le relâchement des tuniques artérielles. La cure différera donc auſſi de celle que l'on adopte indiſtinctement pour les deux autres eſpèces d'apoplexie? C'eſt pourquoi les ſaignées, les cordiaux, les purgatifs, les émétiques, les vifs ſtimulans, ne lui conviennent pas, puiſque les irritations violentes que procurent ces ſortes de remèdes, augmentent la cauſe du mal bien loin de la détruire; c'eſt à l'Obſervation à nous en fournir les preuves.

M. Ornan, Chirurgien de cette ville, âgé de trente-ſix ans, fut attaqué en Mai 1761, d'une fièvre putride inflammatoire; on le guérit par les ſaignées, un émétique & quelques doux purgatifs méthodiquement appliqués, lorſque dans ſa convaleſcence, & après une inſomnie de vingt-deux jours, il fut ſaiſi d'une hémiplégie imparfaite au côté droit: ſon bras & ſa jambe furent d'abord engourdis; ſon œil fut éraillé par la rétraction des deux paupières, & la bouche reſta dans un état convulſif. Le malade alarmé par les ſymptômes d'une hémiplégie réelle, réclamoit à tout inſtant les ſecours de ſon Art, & ſe diſpoſoit à ſe ſaigner lui-même, ſi je ne fuſſe arrivé tout à temps pour m'y oppoſer. Les ſymptômes qui avoient précédé, & les remèdes que j'avois employés dans la première maladie, me fournirent d'abord les ſignes diagnoſtiques de celle-ci; le ſpaſme & l'érétiſme des

nerfs ne purent pas ſe méconnoître : il fallut par conſéquent relâcher au plus vîte les parties qui en étoient localement affectées, ſans quoi le mal auroit fait des progrès. Le bain tiède fut préféré en conſéquence, quoique la foibleſſe du malade parût le contr'indiquer, & ſon efficacité ne ſe démentit point, puiſque l'on vit en peu de jours diſparoître l'hémiplégie avec tous ſes ſymptômes.

Les fréquentes ſaignées, que le malade avoit eſſuyées dans le cours de la fièvre inflammatoire, & les autres évacuations que les purgatifs dont je m'étois ſervi, avoient produites, doivent être regardées comme les cauſes éloignées de l'hémiplégie qui ſurvint à ce convaleſcent. Il falloit par conſéquent recourir aux remèdes qui pouvoient reſtituer au ſang le véhicule qu'il avoit perdu, & aux nerfs la ſoupleſſe qui leur avoit été enlevée par les différentes irritations qu'ils avoient ſouffertes. C'étoit-là ſans contredit le ſeul moyen de ſauver le malade, & quelque nouveau qu'il paroiſſe à pluſieurs, il n'eſt pas moins le ſeul curatif, puiſqu'il eſt appuyé ſur les principes d'une théorie ſaine, & ſur les plus heureuſes expériences que pluſieurs Médecins ont faites avant moi *(k)*.

Je demande à préſent ſi la ſaignée, que tout autre Médecin auroit preſcrite dans l'idée de combattre l'engorgement du cerveau, & les purgatifs dont il n'auroit pas manqué de faire uſage dans cette même vue, auroient

(k) On trouve dans Foreſtus un nombre de pareilles cures dans certaines paralyſies produites, dit-il, par une cauſe sèche & chaude.

été utiles au malade ! Les effets opposés que le bain tiède nous procura avec tant de célérité, nous prouvent inconteſtablement que les nerfs, agacés de nouveau par l'action de ces remèdes, auroient ſouffert de plus grandes contractions. La circulation des eſprits auroit été dans peu interceptée, les mouvemens convulſifs auroient paru, & le malade y auroit ſuccombé. L'Obſervation ci-après certifiera ce pronoſtic.

M. le Marquis de Caſtillon, âgé de trente-huit ans, ſouffroit depuis long-temps des douleurs à la tête, pour leſquelles il demanda des remèdes; ſon tempérament m'étoit aſſez connu, ainſi que ſon genre de vie, pour ne pas me tromper ſur la cauſe de cette indiſpoſition. Je preſcrivis d'abord des bouillons rafraîchiſſans *(l)* qui réuſſirent aſſez bien; la douleur de tête diſparut, & le malade ſe croyant guéri pour toujours, abandonna ſon régime: les leçons & les conſeils des Médecins ne lui faiſoient impreſſion que dans la maladie, & s'il ſe les

---

(l) Les bouillons rafraîchiſſans, dont j'entends parler ici, ſont compoſés ſimplement avec un morceau d'agneau ou de veau & une laitue-romaine; ils ſont, comme l'on voit bien différens de ceux que les Médecins en général ordonnent ſous ce nom, & qui n'en ont aſſurément pas les qualités, puiſqu'ils y ajoutent la chicorée amère, la pimprenelle, la bourache, le cerfeuil, le creſſon, &c. ce que j'appelle avec raiſon des *bouillons échauffans.* Cette fauſſe qualification, qui annonce les effets aſſurés d'un remède quelconque, date de ſi loin, qu'elle remonte juſqu'à la naiſſance de la Médecine. Quelle anarchie ! Il ne faut pas ſe flatter d'en être jamais délivré, puiſque Molière n'y a pas réuſſi.

rappeloit quelquefois dans l'état de santé, c'étoit sans réflexion. La douleur de tête ne tarda pas à reparoître; elle augmenta ensuite par degrés; elle se termina enfin par un évanouissement convulsif qui fit craindre pour la vie. Cet accident fut suivi d'une hémiplégie de tout le côté droit; le bras, la jambe & la cuisse furent roides & immobiles; l'œil & l'oreille du même côté eurent part à cette paralysie : tout en un mot annonça le racornissement des nerfs sans pouvoir s'y méprendre. Un Médecin de grande réputation (M. Fizes) qui fut consulté, reconnut en effet le vice des nerfs, auquel il associa l'épaississement des fluides, & pour combattre cette double cause, il prononça en faveur des remèdes humectans & incisifs tout-à-la-fois. On débuta donc par les bouillons de tortue, & ce fut après que le malade en eut pris vingt par l'ordonnance du Médecin de Montpellier, que l'on passa aux remèdes contraires : ce fut un opiat composé avec les conserves d'*enula campana* & de *kinorrodon*, dans lesquelles étoient incorporées la poudre de guttête, celle de cloporte, la canelle, la cascarille & la valérienne sauvage. On avoit trop de confiance à un remède qui devoit opérer tant d'effets à la fois, pour que j'osasse me récrier; je me tus donc; mais eus-je du moins la liberté d'en faire diminuer la dose à l'insu des personnes intéressées, & malgré cette précaution, la première dose de ce remède procura un nouvel évanouissement de la même nature que le premier; les mouvemens convulsifs reparurent; le ventre fut tendu, gonflé & douloureux, ce qui fit reconnoître l'erreur.

Cet accident imprévu, quoique si fort prédit, effraya tellement la famille, qu'elle me laissa alors le maître du traitement. Cent soixante bains domestiques tièdes, autant de bouillons de poulet ou de tortue, & beaucoup de lavemens d'eau simplement dégourdie & le plus souvent froide, rendirent la souplesse aux membres paralysés; l'exercice du cheval rendit ensuite à ces parties leur liberté & leurs mouvemens, de sorte que le malade reprit sa première santé au grand étonnement de ceux qui l'avoient déclaré mort, parce qu'il se soumettoit à de nouvelles épreuves.

De tous les Auteurs qui ont écrit sur les maladies du genre nerveux, Frédéric Hoffman *(m)* est le seul, que je sache, qui fasse mention de l'apoplexie spasmodique & de la paralysie qui la suit. Cet Auteur, après en avoir fait la plus exacte description, annonce que cette espèce d'apoplexie n'est connue que chez les hommes hypocondriaques & les femmes hystériques; il nous dit que la tension naturelle de leurs nerfs, & la sécheresse des entrailles s'opposant à la libre circulation du sang dans les viscères du bas-ventre, le cerveau en est par cette raison surchargé, ce qui procure des engorgemens sanguins & des compressions irrégulières dans cet organe, d'où dépendent tous les symptômes qui caractérisent l'apoplexie spasmodique dont je viens de fournir deux exemples.

La distinction de cette espèce d'apoplexie d'avec les

(m) Hoffman, *de nervorum resolut.* tom. I, cap. 1, pag. 192.

deux

deux autres que l'on connoît ſous le nom de *ſanguine* & de *ſéroſe*, eſt encore dûe à cet Auteur, ainſi que le traitement que je préconiſe, puiſqu'il interdit les ſaignées, les émétiques, les véſicatoires, &c. Mon témoignage ne paroîtra donc pas ſuſpect, puiſqu'il eſt étayé de l'expérience d'un Auteur très-reſpectable *(n)*; ce qui me donne le droit d'ajouter que j'ai vu, comme je vois encore tous les jours, les funeſtes effets de la méthode vulgaire. Combien en effet de malheureux, attaqués de cette eſpèce d'apoplexie, n'ont-ils pas terminé leur vie ſous le joug d'une ſi cruelle pratique ! Le dirai-je ! l'intérêt du public l'exige, & le zèle qui m'anime m'y engage. J'ai été plus d'une fois le témoin, en pareil cas, des funeſtes effets des eaux de Balaruc, où l'on envoie communément tous les paralytiques des provinces voiſines, ſans égard & ſans diſtinction. J'y ai vu entr'autres un Chanoine de Béziers, attaqué de la paralyſie dont il eſt ici queſtion, ſaiſi d'une fièvre violente avec délire & mouvemens convulſifs, le premier jour qu'il fut purgé avec ces eaux, au grand étonnement du Médecin qui s'en étoit chargé, & qui m'ayant trouvé ſur les lieux, vint m'en témoigner ſa peine. Il fallut deux ſaignées précipitées pour parer le coup dont le malade étoit menacé, & le renvoyer bien vîte à Béziers avec ſon Médecin, où il fut traité par des remèdes contraires, & par-là plus efficaces. Ces eaux thermales & ſalines agiſſent donc ici avec trop de fougue, ainſi que toutes les autres eaux de cette eſpèce

(n) *Voyez* Hoffman. conſult. & reſp. *cert. I, ſect. 1, cap. 19.*

quelles qu'elles ſoient. M. Leroy, Profeſſeur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, qui a écrit avec autant d'élégance que de préciſion ſur les effets des eaux minérales, n'a pas oublié de nous prévenir ſur ceux des eaux de Balaruc, puiſqu'il nous dit : *ad hoc autem auxilii genus non facilè venias cum homine qui aut podagrus ſit, aut lue laboret venereâ, aut epilepſiæ obnoxius, aut paſſione laboret hypocondriacâ, aut hyſtericâ.* Nous avouerons avec lui qu'elles réuſſiſſent parfaitement là où le relâchement des ſolides, l'épaiſſiſſement & la viſcoſité des humeurs, procurent la maladie; leurs effets miraculeux atteſtent ſi bien en leur faveur, qu'il ſeroit ridicule de vouloir conteſter leurs vertus. Nous avouerons encore, ſi l'on veut, qu'elles peuvent être ſalutaires dans bien d'autres circonſtances où la rigidité des ſolides pourroit être compliquée avec d'autres vices; mais ce ſera toujours ſous les conditions que l'on ſe contentera alors de les appliquer extérieurement : & avec quelle précaution ſe permettra-t-on leur uſage intérieur ! C'eſt ainſi que je conclus en faveur des autres eaux thermales, ſalines ou ſulfureuſes, à qui on a vu opérer tant de fois de merveilleux effets entre les mains de ceux qui ſavent les appliquer à propos.



RACORNISSEMENT DES EXTRÉMITÉS.

CE ſera particulièrement ſur les parties éloignées du centre que ſe feront ſentir les effets du racorniſſement. L'extrémité des vaiſſeaux & la petiteſſe de leur calibre favoriſant ſon action par les obſtacles naturels qu'ils préſentent à la circulation des liqueurs, les lymphatiques ſeront bientôt oblitérés; la nutrition ſera interceptée, ce qui deſſéchera toujours plus les parties ſolides, & les racornira ſouvent à tel point, que les muſcles, les nerfs, & les tendons qui aboutiſſent aux extrémités du corps, ſe contracteront avec douleur, & forceront ainſi les membres à ſe replier après avoir forcé le tronc d'obéir à l'action qui le preſſe; & nous aurons dans ce dernier effet du racorniſſement des ſolides, dont nous fournirons plus d'un exemple, la preuve inconteſtable de ſon exiſtence dans chaque ſymptôme des affections vaporeuſes.

Un Religieux Bénédictin, âgé de vingt-trois ans, ſouffroit depuis deux ans des douleurs très-aiguës aux jambes, aux cuiſſes & aux reins, avec une roideur qui l'empêchoit de marcher; une trop grande application à ſes études avoit fourni les cauſes de cette incommodité: la diſſipation conſidérable des eſprits avoit inſenſiblement appauvri la maſſe des liquides; les nerfs avoient été

dépourvus de l'humide néceſſaire à leur ſoupleſſe; ils s'étoient enfin racornis. Les bains agirent d'abord avec tant d'efficacité, que, dans l'eſpace d'un mois, les douleurs diſparurent, & le malade marcha comme s'il n'avoit jamais eu d'incommodité. Il reprit ſes exercices & retomba; il eut recours de nouveau au même remède qui opéra encore avec le même ſuccès. Je l'obligeai pour lors à quitter ſes études, & la muſique à laquelle il s'étoit livré avec fureur depuis ſa plus tendre jeuneſſe. Ce ne fut pas ſans peine que l'on obtint de lui une privation ſi coûteuſe à tout Muſicien paſſionné; mais auſſi jouit-il d'une meilleure ſanté juſqu'aux chaleurs de la canicule, leſquelles plus exceſſives qu'elles n'avoient jamais été, le firent retomber de nouveau. Il revint aux bains domeſtiques tièdes pour la troiſième fois; il en diminua la chaleur par degrés juſqu'à la température de la ſaiſon, & il guérit ainſi parfaitement.

Il me ſera permis, je penſe, de joindre à cette Obſervation, une autre de ce genre, qui appartient à mon père. M. B**, Conſeiller au Siége de cette ville, fut attaqué, dans les plus grandes chaleurs de l'été, d'un vrai *cholera morbus.* Le vomiſſement, la diarrhée, les crampes & les défaillances caractériſoient cette maladie à ne pouvoir la méconnoître; la limonade en arrêta les progrès. La fièvre qui ſuccéda, la ſéchereſſe de la langue, les urines rouges & ardentes, & le délire dénotoient une efferveſcence extraordinaire dans les humeurs. Les ſaignées répétées, les émulſions, les lavemens rafraîchiſſans, les

fomentations & l'eau de poulet s'opposèrent au ravage d'une inflammation dont le malade étoit menacé, & terminèrent ainſi une maladie qui eût été très-ſérieuſe, pour ne pas dire mortelle, ſi on l'eût méconnue. La fièvre céda enfin, & tous les autres ſymptômes s'évanouirent; mais le racorniſſement des extrémités du corps en fut la ſuite. L'alkaleſcence des humeurs étoit ſi grande, que les humectans que l'on avoit ſi prudemment employés, ne purent pas la dompter; les bras, les jambes, les doigts des mains & des pieds furent roides & immobiles; l'épiderme s'en détacha, & la peau ſe deſſécha totalement. Ce fut par le ſecours des bains domeſtiques, & autres remèdes humectans, employés ſans relâche pendant une année entière, que ce malade vint à bout de rétablir ſes membres & ſa ſanté.

Les effets de ce racorniſſement nous fourniſſent tous les jours des nouvelles preuves de cette ſéchereſſe des ſolides, que nous reconnoiſſons pour cauſe immédiate des affections vaporeuſes. Je connois un nombre de perſonnes attaquées des vapeurs, chez leſquelles cette ſéchereſſe eſt ſi manifeſte, que dans différens endroits de leur corps, l'épiderme ſe détache, les ongles, les cheveux & les poils tombent; chez d'autres, les fibres muſculaires ſe ſéparent & forment des crevaſſes aux doigts des mains & des pieds. Que répondront ici nos Adverſaires à la vue de ces ſymptômes? Eſt-ce-là l'effet de l'irrégularité du cours des eſprits animaux; & n'eſt-ce pas plutôt celui des ſolides viciés? Le ſimple dérangement

des fonctions de l'*uterus* & les obstructions de chaque viscère du bas-ventre, en général ou en particulier, produisent-elles des symptômes de cette espèce, & ne sommes-nous pas forcés d'avouer qu'elles sont elles-mêmes le fruit du vice des solides que nous indiquons? Que l'on ne nous objecte point que l'on voit tous les jours des personnes qui jouissent en apparence de l'embonpoint le plus envié, chez lesquelles les solides ne paroissent pas plus viciés que les liquides, qui cependant sont sujettes aux vapeurs. Nous répondrons que la tension spasmodique des nerfs, leur sécheresse & leur roideur se cachent dans ce tempérament, sous une enflure aérienne, produite par l'extrême raréfaction des liqueurs, laquelle raréfaction en impose ainsi à ceux qui ne la connoissent pas. Que l'on use chez elles d'un remède irritant, & l'on verra bientôt réveiller la tension naturelle de leurs fibres; elles seront par conséquent asservies aux mêmes vicissitudes, & soumises au même traitement, mais avec ce désavantage, qu'elles n'oseront pas se plaindre. Cet embonpoint leur sera d'autant plus à charge, qu'il leur sera reproché par le Médecin ignorant dont elles imploreront les secours.

Je ne me bornerai pas là en faveur de nos incrédules; je leur citerai des faits, toujours plus concluans: écoutons-les. Dès mon arrivée à Paris, en 1766, Madame la Marquise de Bezons me fit l'honneur de me consulter sur son état. Cette Dame, âgée de trente-un ans, étoit sujette depuis bien des années à des attaques hystériques, qui paroissoient irrégulièrement sous les symptômes les plus communs

de cette maladie ; c'étoient des convulſions plus ou moins fortes, avec étranglement à la gorge, le hoquet, la toux convulſive, aſſoupiſſement, perte de connoiſſance, inſenſibilité totale ; en un mot, cet état d'hyſtéricité qui ſe termine toujours par une abondance d'urines claires & limpides, ſur lequel on ne peut pas ſe tromper. Le temps périodique des règles rappeloit ces accidens ; mais les affections morales les rendoient ſi fréquens, que la vie de Madame de Bezons n'étoit autre choſe qu'une exiſtence douloureuſe, ſans beaucoup d'intervalles. J'appris en même temps que, dans les dernières attaques que la malade venoit d'eſſuyer depuis peu, les extrémités inférieures avoient été paralyſées pour quelques jours. Par de plus grandes informations j'eus lieu de ſoupçonner des embarras conſidérables dans les viſcères. En les examinant de plus près, je trouvai les entrailles sèches & aplaties, le côté droit durci, tendu & douloureux ; le petit lobe du foie me parut ſquirreux, &, dans le méſentère, on y ſentoit des noyaux d'une conſiſtance pierreuſe. Les ovaires & la matrice étoient auſſi affectés ; l'évacuation de l'urine ne ſe faiſoit pas ſans douleur ; le ſommeil naturel étoit abſolument interdit. Tel étoit l'état de Madame la Marquiſe de Bezons, lorſque j'eus l'honneur de la voir à Paris pour la première fois ; ce qui m'inſtruiſoit aſſez pour porter mon jugement, ſi je n'avois voulu attendre le retour du premier paroxiſme.

Ce fut trois jours après que je fus appelé chez elle pour être le témoin des ſymptômes ci-deſſus mentionnés,

auxquels je remédiai avec des lavemens d'eau froide. La nuit qui ſuccéda à cette première époque, fut paiſible; mais le réveil nous préſenta de nouveaux maux: ce furent des douleurs aſſez vives dans la région du rein droit, qui s'étendirent enſuite tout le long de l'uretère juſque dans la veſſie; elles imitoient aſſez la néphrétique, lorſque le vomiſſement vint la caractériſer. Ce ſymptôme étoit nouveau pour la malade, ainſi que les remèdes qu'il fallut y apporter; les ſaignées, les narcotiques & les bains tièdes furent employés tour-à-tour: ils favorisèrent la ſortie de pluſieurs graviers, & terminèrent ce paroxiſme. Mais après quelques heures de repos, la néphrétique reparut avec des mouvemens convulſifs, ce qui obligea de revenir à la ſaignée & aux bains domeſtiques; & malgré tous ces ſecours, les douleurs continuèrent juſqu'à la ſortie d'une plus grande quantité de ſable & de graviers. Les irritations furent ſi fortes dans tout le trajet de l'uretère, & dans toutes les parties qui correſpondent avec elles, que la cuiſſe & la jambe ſe replioient en arrière avec douleur toutes les fois qu'il falloit que la malade urinât, ce qui dura vingt-un jours de ſuite ſans le moindre intervalle. La malade fut réduite dans un état ſi pitoyable, que je déſeſpérai de ſa vie; la fièvre parut alors; l'écoulement des urines s'intercepta, le ventre ſe tendit; il étoit ſi douloureux, qu'on ne pouvoit pas le toucher, ce qui exigea de nouvelles ſaignées. On appliqua enſuite des fomentations émollientes ainſi que des embrocations huileuſes; on calma enfin

enfin ces accidens : les urines reprirent leur cours, la fièvre cessa, & la malade fut rappelée à la vie une seconde fois; le canal de l'urètre qui avoit été excorié par le passage des graviers, suppura dans certains points; on y remédia par des injections déterſives & autres remèdes appropriés : ce malheureux corps résista enfin aux cruelles épreuves d'un martyre dont on n'a pas encore vu d'exemple; la jambe droite fut paralysée & raccourcie de trois pouces, & la malade perdit la vue entièrement. Tel fut l'état de madame la Marquise de Bezons; telle fut ma première entreprise dès mon arrivée à Paris.

Quelles indications peut-on tirer de ce récit? quel pronostic & quels remèdes? Disons-mieux, quelle est la cause de tant de maux? En remontant jusqu'à leur origine, on trouve une disposition nerveuse & convulsive, dont la date étoit fixée à l'âge de quatorze ans; cette disposition nerveuse caractérisoit alors cet état de rigidité & de contraction, que nous avons reconnu pour cause première; les obstructions du ventre en général me parurent soumises à cette cause, & ce fut sur elle que j'établis mon indication : c'étoit donc la sécheresse de la fibre que j'avois à combattre, la roideur, le spasme & l'érétisme que j'avois à dompter; le calibre rétréci des vaisseaux à vaincre; le parchemin racorni à humecter pour restituer la souplesse à toutes les fibres; & alors la paralysie de la jambe, celle des nerfs optiques devoient céder ainsi que l'obstruction des viscères.

Pour étayer mes idées curatives, je rappelai les causes

éloignées qui avoient donné lieu à cette diſpoſition ſpaſmodique des nerfs, & qui l'avoient nourrie enſuite & augmentée par degrés, juſqu'à celui où elle ſe montroit à mes yeux. J'en découvris un très-grand nombre. 1.° Un vice ſpaſmodique héréditaire; la mère de Madame la Marquiſe de Bezons étoit en ce moment paralytique, à la ſuite d'une attaque d'apoplexie ſpaſmodique, méconnue par ſon Médecin, dont elle fut la victime. 2.° Du côté paternel, c'étoit un vice goutteux qui déceloit parfaitement l'hérédité calculeuſe. 3.° Les cauſes morales étoient portées au plus haut degré. 4.° J'ajouterai les triſtes effets d'un traitement inconſidéré, auquel cette pauvre martyre avoit été livrée depuis la première époque de ſes attaques juſqu'à moi; ſaignées ſans nombre, vomitifs, purgatifs, opiats ſtomachiques, l'*æther*, l'eau des Carmes, celle de Cologne, celle de fleurs-d'orange, la liqueur anodine minérale, dont elle avoit fait ſes remèdes favoris; tous les apéritifs ou déſobſtructifs connus, avec leſquels on vouloit abſolument emporter les obſtructions du ventre, que l'on regardoit toujours comme la cauſe du mal, quoiqu'on les vît croître par l'effet de ces remèdes, bien loin de diminuer; véſicatoires réitérés, après eux le cautère; & enfin les eaux minérales de Plombières. A cette marche, je reconnus la routine journalière, celle de mes Antagoniſtes; c'eſt celle qui a fait juſqu'ici le martyre de toutes les Vaporeuſes invétérées dont le royaume eſt encore empeſté. Telle eſt la doctrine de nos Auteurs modernes, même les plus

célèbres, & que j'honore infiniment, c'eſt celle de Robert Whitt, de Raulin, de Lorry, de Tiſſot, de Barthès, déſignée par celui-ci ſous le nom de *Méthode perturbatrice*, & de tous ceux qui ont écrit après lui, mais qui, forcés aujourd'hui par les malades eux-mêmes à retrancher la plus grande partie de leurs drogues, ſe rapprochent tacitement de moi. Tel fut le tableau que me préſenta cette maladie dans cette première époque; ce fut ſur lui que j'établis mon indication, d'après laquelle je preſcrivis le traitement: celui-ci conſiſta en bains continuels, en boiſſons aqueuſes & en un régime des plus fades & des plus doux. La malade ſe ſoumit à tout ce que je voulus exiger d'elle, avec cette réſignation que la ſeule confiance inſpire; mes prédictions ne l'effrayèrent point: la perte de ſa vue & celle de ſa jambe ne l'alarmèrent pas davantage; ſon intrépidité étoit ſans doute le fruit des rudes épreuves de ſon martyre: elle ſe repoſa ſur mes promeſſes, & ſe livra entièrement à mes ſoins.

Deux mois s'écoulèrent ſous ce régime ſans avoir gagné le plus petit avantage; huit heures de bain par jour, cinq ou ſix pintes d'eau de poulet ou de veau & pluſieurs lavemens d'eau froide, n'avoient pas pu juſque-là pénétrer bien avant, tant la roideur & le racorniſſement des fibres étoient extrêmes. Le premier ſuccès ne ſe manifeſta qu'au troiſième mois, & ce fut ſur la paralyſie des nerfs optiques; la détente arriva, la malade recouvra la vue par des éclats douloureux qui ſe firent entendre, & qu'elle ſentit dans le fond des orbites, en nous les

défignant comme celui que fait le déchirement d'une toile affez fine. Quel triomphe ! Ce premier pas nous ouvrit la carrière de nos conquêtes ; dès cet inftant nous portames tous nos regards fur la paralyfie de la jambe : fon infenfibilité totale & fon raccourciffement annonçoient un état de crifpation peu commun, puifqu'ils fuppofoient l'entière oblitération des tuyaux nerveux. J'examinai de plus près cette jambe ; je la vis atrophiée de même que la cuiffe, & en cherchant la caufe de fon raccourciffement, je la trouvai dans la contraction des mufcles des lombes & dans celle des mufcles quarrés, grand oblique, petit oblique & tranfverfe qui, par les efforts du racorniffement le plus complet, avoient élevé les os des ifles jufqu'à la hauteur des fauffes-côtes, de même que feroit le cuir defféché d'une vieille voiture qui, en fe racorniffant peu-à-peu, obligeroit le fer à céder à fes efforts, ce qui eft très-connu. Il fallut donc travailler au ramolliffement de ces mufcles, & leur détente devoit nous rendre toute la longueur du membre paralyfé ; cette détente arriva en effet après cinq mois de traitement, & ce fut par un éclat très-douloureux qui fe fit encore entendre à merveille, & qui fut l'effet de l'ouverture des vaiffeaux par la force impulfive du fang & des efprits. Cette opération fut fi douloureufe, qu'elle rappela les mouvemens convulfifs en même-temps que les règles qui, depuis la première crife, n'avoient plus reparu, & la jambe fut rendue à fa première longueur.

La paralyfie fubfiftoit encore à cette époque ; l'infen-

ſibilité paroiſſoit même plus profonde, puiſque la piqûre d'une épingle ne la réveilloit pas. Que faire en pareil cas ! Si ce n'eſt de continuer à ramollir pour relâcher un membre relâché en apparence, dont cependant la tenſion & le racorniſſement nous étoient démontrés, & ſur leſquels il ne pouvoit pas nous reſter aucun doute. C'eſt ici où il fallut ranimer la confiance, oppoſer une conſtance inébranlable aux attaques du préjugé ; mais ma malade, déjà inſtruite par elle-même, réſiſta aux efforts de l'importunité & de l'erreur ; elle continua ſes bains & ſa boiſſon ; elle y ajouta même un bain local de plus ſous la forme d'un *pédiluve tiède,* dans lequel ſa jambe trempoit, pour remplir les intervalles du grand bain. Ce fut de cette manière qu'elle répondoit à la critique, lorſqu'enfin la ſenſibilité reparut au bout d'un an, & ce fut avec douleur : cette jambe, prétendue relâchée, reprit alors ſes mouvemens par degrés, de ſorte qu'au quinzième mois de boiſſon & de bain, il ne fut plus queſtion de paralyſie, pas même de foibleſſe ; la cuiſſe & la jambe prirent leur force & leur volume : Madame de Bezons quitta les béquilles ; elle marcha, courut à pied & à cheval, & ſa guériſon fut radicale.

Mais que devinrent les obſtructions ! & n'étoient-elles pas aſſez conſidérables pour exiger des remèdes à elles propres ! A quoi je répondrai que, toutes conſidérables qu'elles étoient, elles avoient été enfantées par l'épaiſſiſſement général des humeurs & par le rétréciſſement du calibre des vaiſſeaux. Le ſang dépouillé de ſon

véhicule par l'effet de tant de remèdes évacuans, avoit perdu toute ſa fluidité; ſes molécules, devenues très-groſſières, n'avoient pu pénétrer à travers ces mêmes vaiſſeaux: elles s'y étoient arrêtées, & avoient formé ainſi des embarras & de véritables obſtructions; la bile elle-même, douée d'un caractère d'épaiſſiſſement à elle propre, avoit fourni la matière de ces obſtructions. Falloit-il autre choſe pour les vaincre, que de reſtituer le véhicule aux humeurs, relâcher les tuyaux, rouvrir ainſi leur calibre, & entraîner les obſtructions par le torrent d'une circulation plus fluide & plus coulante? Ce furent tous les apéritifs que je mis en uſage, après m'être aſſuré que tout autre eût été dangereux, & par ces ſeuls ſecours le ventre s'ouvrit, les déjections fournirent une grande quantité de petites pierres biliaires qui s'enflammoient au feu. La malade en rendoit journellement dans ſa baignoire, & cette heureuſe évacuation continua juſqu'à parfaite guériſon. Tous les viſcères du bas-ventre, ſans en excepter la matrice, reprirent alors leurs fonctions; les règles coulèrent; les orages qui les accompagnoient toujours, diſparurent entièrement: le parchemin fut ramolli dans tous ſes coins, plis & replis, & cette ſeconde exiſtence fut une ſeconde vie.

Je m'arrêterai ici pour obſerver que la paralyſie de Madame de Bezons forme le caractère particulier de la paralyſie ſpaſmodique ſans qu'on puiſſe le conteſter; elle réaliſe elle-ſeule le racorniſſement des nerfs à ne pouvoir le méconnoître. En effet, la perte du ſentiment & du

mouvement ne pouvoit provenir que de l'interceptation du cours du fluide nerveux ; & comment cette circulation auroit-elle repris ſon cours par des remèdes relâchans, ſi la tenſion & le racorniſſement des nerfs n'en euſſent été la véritable cauſe ? Nous obſerverons encore que le premier ſentiment qui reparut dans le membre paralyſé, fut celui de la douleur, ce qui nous démontre que le retour de la fibre du dernier degré du racorniſſement (qui eſt celui qui intercepte entièrement le cours du fluide nerveux) au premier qui la lui rend, doit être marqué par la ſenſibilité la plus outrée, ainſi qu'il a été expoſé par ma théorie, ce qui ſeroit tout-à-fait contradictoire avec la paralyſie qui provient d'une cauſe oppoſée (c'eſt-à-dire, le relâchement), & dans laquelle on ne voit jamais de pareils effets.

Pourſuivons, & diſons que notre reſſuſcitée jouit pendant deux ans d'une ſanté ſtable & ſolide, dont ſa famille & ſes amis partageoient avec moi les douceurs, lorſqu'une légère attaque de goutte vint la déranger. Juſque-là le mal n'étoit pas d'une nature à faire craindre pour les ſuites ; il étoit même d'un caractère à nous raſſurer, puiſqu'en ſéparant de la maſſe du ſang un vice héréditaire, il devenoit plus ſalutaire que préjudiciable. Mais une ſeconde attaque, qui fut beaucoup plus vive, & qui parut dans des circonſtances morales auxquelles il eût été bien difficile de ne pas ſe livrer, nous menaça du plus grand danger, puiſqu'il ſe fit un reflux de la goutte ſur la poitrine. On y remédia promptement par

la ſaignée & par l'application de la moutarde ſur l'endroit affecté, ce qui détourna le coup en rappelant cette humeur égarée. Une troiſième attaque parut enfin dans un temps encore plus critique; ce fut celui des règles: ce double contraſte procura de nouveau le reflux de la goutte ſur la poitrine; le coup fut porté ſi avant dans le poumon, que ſix ſaignées, l'application des ſang-ſues, & tous les remèdes d'uſage ne firent rien du tout: le poumon ſuppura, & dès ce moment, la perte de la malade fut aſſurée. La fièvre lente qui s'établit alors avec des crachats purulens, la jeta dans l'eſpace de huit mois dans le maraſme & l'entière conſomption. Madame de Bezons mourut enfin; la ſociété perdit une femme qui lui étoit chère par ſes talens & ſes vertus, & moi, une amie tendre & reſpectable, dont je pleure encore la perte. J'offre à mes Adverſaires l'ouverture de ſon corps; ils y liront les vérités que je leur ai annoncées tant de fois: c'eſt le plus beau préſent que je puiſſe leur faire.

OUVERTURE *du corps de feue Madame la Marquiſe de Bezons.*

« NOUS ſouſſignés, Touſſaint Guindant, Médecin » des Facultés de Paris & de Montpellier, & nous, » Jean-Baptiſte Champion, Maître en Chirurgie, ayant » été commis pour procéder à l'ouverture du corps » de feue Madame la Marquiſe de Bezons, certifions » avoir obſervé ce qui ſuit:

» 1.° Le

1.° Le poumon droit étoit adhérent à la plèvre; « la partie ſupérieure rongée par un ulcère & preſque « entièrement détruite; la partie inférieure gangrénée, « & ſes vaiſſeaux nus & à découvert. «

2.° La partie ſupérieure du poumon gauche étoit « calleuſe & abcédée dans ſon milieu. «

3.° Le médiaſtin, le péricarde & le cœur étoient ſains. «

4.° Le diaphragme avoit pluſieurs adhérences, & « n'a offert d'ailleurs rien de remarquable. «

5.° L'eſtomac, l'épiploon étoient fort ſains. «

6.° Le foie étoit volumineux. Le grand lobe avoit « perdu ſa couleur naturelle; il étoit noir, & ſa mem- « brane extérieure, ainſi que la capſule de Gliſſon, ſe « déchiroient au plus léger toucher. «

7.° La véſicule du fiel, le canal cholidoque étoient « dilatés, & l'intérieur de leurs tuniques étoit rempli de « concrétions bilieuſes qui avoient acquis la conſiſtance « du gravier. «

8.° De tous les inteſtins, il n'y avoit que le « *duodenum* qui préſentoit quelque choſe de particulier; « il étoit teint d'une couleur verdâtre, & parſemé des « mêmes concrétions bilieuſes. «

9.° La rate étoit petite, mais ſaine. «

10.° Les reins, la veſſie, le méſentère & la matrice « étoient également ſains. »

FAIT à Paris le 5 Septembre 1770. *Signé* GUINDANT, Médecin; CHAMPION, Chirurgien.

L'ouverture de ce corps nous apprend que la ſuppuration du poumon a été la cauſe de la maladie & de la mort. Les concrétions bilieuſes qu'on a trouvées dans la véſicule du fiel & dans le *duodenum*, caractériſent l'eſpèce de celles que la malade avoit rendues dans ſa première maladie; la dilatation du canal cholidoque, celle de la véſicule, & l'augmentation du volume du foie, ne nous apprennent rien de plus, ſinon que la grande quantité de pierres biliaires que toutes ces parties contenoient ci-devant, avoit produit cette dilatation : mais l'état ſain de l'eſtomac, de la rate, de la veſſie, du méſentère, des ovaires & de la matrice, nous enſeigne que les ſeules boiſſons aqueuſes & tous les humectans, dont la malade avoit fait uſage, avoient rétabli ces viſcères dans leur premier état : d'où l'on peut conclure que toutes ces obſtructions étoient ſecondaires, c'eſt-à-dire, qu'elles avoient été produites primitivement par la diminution du calibre des vaiſſeaux, comme elles ont été enſuite enlevées par la reſtitution de ce même calibre, puiſqu'on n'a employé que les ſeuls relâchans pour opérer ces effets, ce qui laiſſe ſubſiſter mon argument dans ſa force, & le laiſſe ſans replique.

Mais n'y auroit-il pas encore des objections à faire en faveur de cette matière goutteuſe, & pourquoi ne la regarderoit-on pas comme la cauſe première des accidens hyſtériques ? En ce cas, le racorniſſement des nerfs n'en ſeroit que l'effet, ce qui détruiroit l'hypothèſe. A quoi je répondrai que la goutte, comme toute

autre humeur étrangère, ne pourront jamais produire ces accidens, qu'autant que la fibre ſur laquelle elles agiront, répondra à leur action; & ce ne ſera que dans le cas de cette diſpoſition ſpaſmodique innée: mais une nouvelle cure de l'eſpèce de celle-ci va détruire cette objection; c'eſt celle de madame Pécauld, citée par elle-même dans le Journal de Médecine & ailleurs.

Dans le mois de Novembre 1768, je reçus d'Arbois en Franche-comté, un Mémoire à conſulter ſur l'état & la maladie de madame Pécauld. Cette Dame, âgée de quarante-deux ans, étoit paralytique de la jambe droite, & ſujette à des attaques convulſives dont je ne connois pas d'exemple; ces attaques étoient périodiques; elles reparoiſſoient très-régulièrement tous les Lundis à ſix heures du ſoir; elles duroient toute la nuit & tout le lendemain, & laiſſoient la malade dans un état de ſtupeur qui ne lui permettoit pas de prononcer un ſeul mot, encore moins de prendre des alimens, ſi ce n'eſt quelques gouttes d'eau, ſans éprouver les efforts d'un vomiſſement qui rappeloit les mouvemens convulſifs. Madame Pécauld ajoutoit elle-même à ſon récit, que ſi le conſeil auquel elle s'adreſſoit ne jugeoit pas ſon mal incurable, elle partiroit ſur le champ pour Paris, prévoyant que le traitement de ſa maladie ſeroit pénible, d'après les informations qu'elle avoit priſes ailleurs, & qu'elle avoit beſoin de l'appui du Médecin pour en ſoutenir les épreuves. Je donnai le choix par ma réponſe à madame Pécauld de reſter à Arbois ou de venir à Paris; mais elle ſe

décida ſur le champ pour le voyage. Elle arriva en effet les premiers jours de Décembre, & ayant calculé les jours néceſſaires pour ſa route, elle arriva le Lundi pour me rendre le témoin de la violence de ſes attaques ; de ſorte qu'après l'avoir vue dans ce cruel état, je fus obligé de renvoyer le détail des inſtructions à un autre jour.

Cet orage paſſé, j'appris par la malade elle-même, que ces attaques étoient anciennes, mais qu'elles n'étoient parvenues à ce degré que depuis quatre ans, & à la ſuite d'une couche. Un prétendu lait répandu (ſource commune de tant d'erreurs dans la pratique) y avoit donné lieu ; & ce fut en conſéquence que l'on purgea la malade outre-meſure, ſans égard à ſon tempérament, ce qui agaça prodigieuſement les entrailles qui dès-lors devinrent ſi ſenſibles & ſi irritables qu'on ne pouvoit les palper ſans exciter la douleur : les alimens les plus doux les fatiguoient ; ceux qui avoient tant ſoit peu d'action provoquoient le vomiſſement & le hoquet, & réveilloient tous les autres ſymptômes hyſtériques : on continua néanmoins les toniques & les évacuans, & alors la jambe droite ſe raccourcit peu-à-peu ; elle fut paralytique ſans perdre le ſentiment : on ſe déſiſta à cette époque ; mais les mouvemens convulſifs reparoiſſant toujours au période réglé, il ne fut pas poſſible de laiſſer la malade ſans remèdes ; ce période plaidoit trop bien en faveur du quinquina pour ne pas l'employer ici avec confiance. Madame Pécauld fut donc livrée au quinquina & aux différentes préparations de ce ſpéci-

fique précieux : elle en prit enfin jusqu'à ce que son estomac s'y refusât entièrement. Que faire en pareille circonstance ? la Pharmacie n'est point au dépourvu ; & quel est le Médecin qui ne se flatte de trouver chez elle des ressources ? Se reposer en pareil cas, & devenir le simple spectateur de la Nature, c'est déshonorer l'Art, pour ne pas dire l'Artiste : il fallut donc se retourner d'un autre côté, & en partant du faux principe que cette maladie de nerfs provenoit d'une humeur étrangère qui les agaçoit, on en tira l'indication suivante ; ce fut en faveur de l'évacuation de cette humeur par les voies extérieures, puisque les autres s'y refusoient absolument : les vésicatoires remplirent d'abord ces vues curatives ; on en plaça plusieurs ; on agaça par conséquent davantage ; le mal augmenta, & il ne resta plus d'espoir que dans les anti-spasmodiques ; on en donna, pour ne pas dire qu'on les réitéra ; car dans les premières attaques, on ne les avoit pas épargnés ; mais ces remèdes ne réussirent pas mieux : le mal continua, il fallut recourir à d'autres secours ; ce furent les eaux minérales, dernière ressource pour les paralysies de toute espèce ; mais si elle est par fois infructueuse, sert-elle du moins de dissipation aux malades, & très-souvent de trève aux attaques meurtrières du Guérisseur.

Madame Pécauld fut transportée enfin aux eaux de Luxeuil : elle ne voyagea jamais les Lundis ni les Mardis ; ces malheureux jours furent destinés à son martyre : elle revint à Arbois avec ses maux, désolée

de ne point mourir, lorſqu'une main ſecourable que la Providence lui envoya, vint ranimer ſes eſpérances en lui citant la guériſon de madame la Marquiſe de Bezons, celle de madame de Cligny & autres de cette eſpèce. Notre malade écouta cet Oracle ſans trop de confiance; mais après avoir pris des informations ſur les faits cités & atteſtés, elle conçut des eſpérances de guériſon: elle m'écrivit en conſéquence, & elle partit pour Paris, réſolue de ne plus retourner à Arbois qu'elle ne fût guérie. Cette démarche m'aſſura d'abord la confiance de cette reſpectable Dame ; c'en étoit bien aſſez pour allumer mon zèle ; je lui donnai donc mes ſoins avec empreſſement, je lui vouai en même temps l'attachement le plus ſincère, je la conſolai dans ſes ſouffrances par la douce eſpérance que je ne ceſſois de lui donner de les voir finir dans peu. Quant au traitement que j'avois à lui preſcrire, il lui étoit déjà connu par les informations qu'elle avoit priſes, & par mon Traité des Vapeurs qu'elle avoit lû & relû pluſieurs fois; il ne fut plus queſtion que d'opérer.

Après m'être bien aſſuré de l'état des viſcères du bas-ventre, & n'y ayant rien trouvé que la ſéchereſſe la plus marquée, je prononçai en faveur du bain tiède. Madame Pécauld reſta dans l'eau dix heures par jour, elle y ſurnagea; ſa boiſſon fut de l'eau de veau, elle fut très-abondante: ſes alimens ſe réduiſirent à des ſoupes de riz, à l'eau ou au lait; l'agacement des houppes nerveuſes de ſon eſtomac ne lui permit jamais d'eſſayer

une autre nourriture; un régime auſſi ſévère devoit être ſuivi d'un prompt ſuccès : néanmoins nous ne le vimes opérer qu'au ſixième mois que les attaques convulſives diſparurent. C'en fut aſſez pour la malade; car juſque-là elle auroit conſenti à perdre ſa jambe au profit des convulſions; mais en continuant nous parvinmes à la détente du membre paralyſé: cette détente ſe fit avec le même bruit & dans le même endroit que chez Madame de Bezons, puiſque le baſſin étoit remonté de même juſqu'à la hauteur des fauſſes-côtes par la contraction des muſcles. Nous étions alors au dixième mois du traitement; le quinzième, madame Pécauld marcha & fut guérie: elle retourna à Arbois où on la voit aujourd'hui, non ſans admiration, jouir d'une ſanté parfaite *(o)*.

(o) Ces accès convulſifs périodiques ſont très-rares & peu connus des Médecins; ceux de Paris avouent qu'ils n'en avoient jamais entendu parler avant moi. Je citerai néanmoins après celle-ci, la dame Amalric, épouſe d'un Négociant de la ville de Nîmes en Languedoc, qui pendant trois ans conſécutifs en a éprouvé trois par jour, aux mêmes heures, & qui après avoir été traitée infructueuſement avec tous les anti-ſpaſmodiques connus, l'opium & le quinquina, en a été enfin délivrée par les mêmes remèdes que madame Pecauld. Je citerai encore la demoiſelle Aumon, de Straſbourg, qui a paſſé par les mêmes épreuves, & qui a été guérie par le même traitement; & enfin une jeune Princeſſe qui depuis dix-huit mois eſſuie patiemment trois de ces accès périodiques par ſemaine, dont la durée de chacun eſt de vingt-trois heures, & madame la Comteſſe de V** qui en a deux par jour. Je n'annoncerai pas de long-temps la guériſon de ces deux Dames par les difficultés inſurmontables que je rencontre dans leur traitement.

On obſervera que dans cette cure il n'a paru aucune évacuation, ſi ce n'eſt de quelques pellicules membraneuſes dont la matrice, la veſſie & les inteſtins ſe ſont dépouillés, ce qui éloigne tout ſoupçon d'une humeur étrangère. La conſtipation a toujours été chez madame Pécauld le premier ſymptôme de ſa maladie, & j'apprends qu'elle ſubſiſte encore quoiqu'elle ſe porte bien.

Pourſuivons en ajoutant au récit des deux cures que je viens de citer, celui d'une troiſième & d'une quatrième du même genre, faites à Paris ſous les yeux de mes Antagoniſtes; & ſi je me borne là, c'eſt par la crainte de bleſſer trop profondément l'amour-propre de ceux qui m'en ont procuré tant d'autres en ſe conduiſant en aveugles, & ſur les faux principes de relâchement auxquels ils ſont toujours plus aſſervis. La première regarde une Demoiſelle de quatorze ans, Penſionnaire dans le Couvent des Dames Religieuſes de Sainte-Avoie. Cette Demoiſelle ſouffroit depuis long-temps des douleurs aux cuiſſes & aux jambes qui augmentoient pendant la nuit, & pour leſquelles on avoit appliqué quelques remèdes externes, mais ſans fruit. Un Médecin de réputation, toujours prévenu contre l'affection ſcorbutique, accuſa le ſcorbut, & preſcrivit les anti-ſcorbutiques qui ne réuſſirent pas mieux; le mal augmenta, & les jambes ſe contractèrent, ce qui, bien loin d'ouvrir les yeux de ce Médecin, le confirma davantage dans ſon opinion, attendu l'affinité de cette contraction des nerfs avec celle qu'éprouvent les vrais ſcorbutiques; il

il insista donc sur les spécifiques de ce mal : ce fut le vin de Demouret, & on le prodigua; la contraction des jambes devint alors si forte, que la paralysie fut complette : la malade perdit les jambes, & fut déclarée incurable; à cet état, il survint de nouveaux maux; la poitrine & les entrailles, irritées par ces remèdes incendiaires, s'échauffèrent considérablement, & firent craindre pour la vie de cette Demoiselle. La tête ne fut pas à l'abri de cette irritation; le sommeil disparut, l'esprit s'égara par intervalles; la malade avoit par fois de petites vivacités qui annonçoient le trouble du cerveau : tout étoit enfin dans le plus grand désordre.

Deux Personnes de considération, alarmées de l'état de cette Demoiselle, me firent l'honneur de me consulter; elles me menèrent dans son Couvent; j'examinai la paralysie; j'entendis le récit de ce qui avoit précédé, & je conclus que le premier symptôme du mal provenoit des efforts impuissans que la Nature avoit faits dans la première éruption des règles: que la matrice peu flexible s'y étoit refusée; le sang se portant avec plus de force dans ce viscère, avoit produit des irritations, suscité des spasmes dans les attaches & les cordons de la matrice, & avoit procuré ainsi les premières douleurs: que celles des jambes avoient été les suites des premières, & que la méprise du Médecin dans ce premier début, étoit la cause de tous les accidens, de sorte que l'affection scorbutique prétendue étoit le fruit de la première

faute, & qu'enfin le total inculpoit les Médecins ; car il y en avoit eu plusieurs de consultés.

Tel fut le tableau que me présenta cette maladie. Mon pronostic fut des plus avantageux, après que j'eus reconnu pour cause le racornissement des nerfs ; dès ce moment, on changea de régime, on supprima tout remède, on donna de l'eau de veau, on baigna la malade : on la guérit ainsi dans quelques mois de sa paralysie ; elle surnagea dans le bain ; elle s'y enfonça : on lui mouilla la tête avec de l'eau froide, & le rétablissement du cerveau suivit de près celui de tout le corps. On peut conclure de cet exemple & d'un millier d'autres de cette espèce, qu'un Médecin qui verroit le scorbut partout, seroit bien plus dangereux que celui qui ne verroit que racornissement ; celui-là tue ses malades à coup sûr, tandis que l'autre, en se trompant, ne peut jamais devenir meurtrier.

En voici un autre qui méconnoissant encore le racornissement, attribue ses effets à ceux du rhumatisme, & se conduit en conséquence. M. Perrot de Saint-Ange, Avocat général de la Cour des Aides, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament fort & robuste, devint paralytique de ses mains & de ses pieds, après l'usage de beaucoup de remèdes sudorifiques dont on l'avoit abreuvé dans la vue de le guérir d'un prétendu rhumatisme ; le mal augmenta par l'effet de ces remèdes ; on demanda conseil, & dans peu la méprise fut reconnue :

M. Perrot quitta ſon régime échauffant pour recourir à l'eau & aux bains domeſtiques ; il guérit parfaitement. Je m'arrête ici, & je déclare que c'eſt dans la crainte de nuire à des Confrères que je reſpecte infiniment, mais dont la converſion me tient trop à cœur pour avoir gardé le ſilence. Je paſſe à de nouveaux effets du racorniſſement ; je les leur offre comme une nouvelle preuve du deſir que j'ai de les inſtruire.



RACORNISSEMENT DE L'ÉPINE DU DOS.

Toutes les fois qu'il y aura roideur des ſolides, le cours des liqueurs ſera gêné plus ou moins dans les circonvolutions des vaiſſeaux, ſuivant le degré de rétréciſſement de leur calibre, ce qui procurera des irritations. Toutes les parties nerveuſes du corps ſeront donc expoſées aux ſpaſmes, & ceux-ci feront naître divers accidens, ſuivant les différentes fonctions qui en ſeront dérangées : tant que ce ſpaſme ſera léger, il ſera amovible, c'eſt-à-dire qu'il ſe tranſportera facilement d'une partie ſur une autre ; c'eſt ce que les Médecins ont appelé juſqu'ici *métaſtaſe des vapeurs*, parce qu'ils attribuoient ce déplacement au ſeul mouvement des liqueurs, tandis que ce ſymptôme eſt primitivement l'effet de la tenſion de la fibre nerveuſe, & que ſon déplacement eſt celui d'une plus grande irritation ſur une partie éloignée ; & c'eſt de cette manière que les remèdes actifs que l'on emploie produiſent des effets ſatisfaiſans, en guériſſant le ſpaſme d'une partie pour en produire un autre. Telle eſt la ſource de l'erreur des Médecins ; telle eſt encore celle des malades qui, courant au ſoulagement momentané, augmentent ainſi leurs maux par ces ſortes de ſoulagemens, & finiſſent par ſe donner la mort : il arrive auſſi de cette erreur que voulant déplacer un ſpaſme, ſoit par des topiques violens, ſoit par des

remèdes internes de la même ſorce, on augmente ſi fort le degré d'irritation ſur les ſolides, que l'on provoque le racorniſſement de la partie affectée, & alors plus de remèdes capables de le déplacer ; & cette tenſion augmentant à meſure que l'on s'efforce de la détruire par des remèdes irritans, devient enfin la ſource de mille maux & de plus grandes fautes encore que l'on commet journellement dans la pratique. Les Obſervations que je rapporterai ci-après nous fourniſſent la preuve de toutes ces vérités.

En 1768, M. de***, Évêque de N***, âgé de trente-cinq ans, fut attaqué d'une douleur ſourde à la région des reins qui imitoit aſſez la lombalgie : cette douleur ſe ſoutint au même degré pendant quelque temps, & juſque-là M. de N*** ne fit pas beaucoup de remèdes ; mais étant devenue plus forte, il fallut recourir au Médecin : celui-ci accuſa d'abord le rhumatiſme, & propoſa en conſéquence des ſudorifiques : le mal augmenta par l'effet de ces remèdes, & on changea le traitement ; ce furent des purgatifs que l'on mit en uſage & certains topiques vantés qui ne réuſſirent pas mieux, ce qui fit prononcer ce Médecin pour les Eaux minérales d'Aix-la-Chapelle. M. de N*** fut tranſporté à Aix ; il y but, on le baigna, on le doucha à différentes repriſes, on excita les ſueurs, on deſſécha par conſéquent davantage, on irrita de nouveau, & le mal augmenta : on appliqua néanmoins des ventouſes ſcarifiées ; on finit enfin par les véſicatoires que l'on

plaça cruellement ſur les reins, ſans enviſager que les cantharides ont une action déterminée ſur les voies de l'urine, & que ces parties ſont précìſément celles qu'il ſaudroit garantir, s'il étoit poſſible, de l'effet de ce remède toutes les fois qu'il faut y avoir recours.

Après tant d'épreuves inutiles faites à Aix ſous les yeux du Médecin des Eaux, & par l'avis du premier qui en avoit conſeillé l'uſage, M. de N*** revint à Paris: un nouveau Médecin à qui il s'adreſſa ne prononça pas d'abord ſur la cauſe du mal, & après de mûres réflexions, il ſe décida en faveur du rhumatiſme: il ordonna la diète blanche, mais le lait donna la conſtipation, il augmenta les douleurs; le ventre ſe gonfla conſidérablement, & le mal fit alors des progrès ſi rapides que le malade perdit le ſommeil entièrement: il ne put plus ſe coucher, ce qui dura huit mois: mais ce qui alarma davantage, ce fut l'incurvation de l'épine du dos qui déconcerta le Médecin juſqu'à lui arracher l'aveu de ne rien entendre à cette maladie; & cet aveu, ſelon moi, lui fait beaucoup d'honneur. Cette tournure de l'épine formoit une boſſe ſur un côté de la poitrine & un enfoncement du côté oppoſé; elle ſe prolongeoit enſuite tout le long des vertèbres en formant un ξ; ce phénomène Anatomique devint alors un ſujet de méditation pour pluſieurs Médecins & Chirurgiens tous plus célèbres dont cette Capitale abonde, & chacun prononça d'après ſes idées. Peu content de tous ces différens avis, on écrivit à l'Étranger: M. de Vans-vieten donna le ſien; parmi

le nombre, il y en eut un qui entraîna les suffrages, ce fut celui qui prononçoit en faveur du *rachitisme :* la courbure de l'épine autorisoit cette opinion, & il fut décidé définitivement que M. de N*** étoit rachitique (par privilége sans doute, car nos Écoliers savent que le rachitisme est une maladie de l'enfance qui suit les différens degrés de l'accroissement du corps, & non celle d'un adulte); mais n'importe, un Médecin despote avoit décidé la question ; il avoit entraîné le plus grand nombre des suffrages, il n'y avoit plus rien à repliquer, & le remède étoit trouvé, c'étoit le sirop de Belet, spécifique nouveau que l'on vouloit accréditer en le donnant pour infaillible (on saura tout en passant, que ce sirop n'est autre chose qu'une dissolution de mercure par l'acide nitreux, & qu'il est corrosif, ainsi que je le prouverai ailleurs par ses effets). Cette proposition ne fut pas du goût de tout le monde ; le malade lui-même s'y refusa, & je fus appelé. J'aurois été peut-être alarmé, comme tant d'autres, à l'aspect de ce corps, si je n'eusse été auparavant instruit de ce qui se passoit chez le malade. Son état étoit connu de tous les Médecins par le bruit que faisoit la diversité d'opinions : chaque avis avoit trouvé des partisans ; & c'étoit à Paris, comme dans la Province, la nouvelle du jour. Il y a plus, il falloit bien se garder d'épouser trop vivement la querelle, on auroit pu trouver sur ses pas des cerveaux beaucoup trop échauffés dans les partisans du sirop de Belet dont on vouloit assurer le débit.

Je vérifiai néanmoins le local affecté ; je m'instruisis plus particulièrement de tout ce qui avoit précédé, & j'appris que M. de N*** avoit toujours rendu, depuis l'enfance, des urines troubles & bourbeuses, & qu'après des travaux pénibles & des contentions d'esprit beaucoup trop fortes pour lui, ces urines étoient devenues claires & limpides, & que c'étoit à cette époque que les premières douleurs avoient paru : cette découverte me montra d'abord la route de ce dédale ; elle me conduisit jusqu'aux remèdes employés mal-à-propos, & enfin jusqu'au sirop de Belet auquel le malade alloit être livré pour la dernière fois ; car on verra, par la suite de cette Histoire, que ce Prélat respectable, si chéri de tous ceux qni avoient le bonheur de le connoître, alloit être la victime de ce remède & de son Apologiste. Je présumai pour lors que les reins étoient embourbés par le sédiment en question, & que la cause première de cet embourbement étoit le spasme de ces parties & des environs. La limpidité des urines n'en étoit-elle pas le symptôme pathognomonique ! M. de N*** me parut donc dans le cas du racornissement, lui en total, & plus particulièrement son épine du dos : cet arrêt fut prononcé en présence de beaucoup de personnes prévenues contre mon opinion, dont l'une, déjà imbue des idées rachitiques, ne craignit pas de me répondre : *Que ma Médecine étoit donc une selle à tous chevaux.* A quoi je repliquai avec toute la décence que m'inspiroit le respect, légitimement dû à celui qui me tint ce

ce langage : *Que c'étoit le même cheval que l'on me préſentoit preſque toujours, & que, par cette raiſon, j'étois forcé d'offrir la même ſelle.* Qu'il en coûte pour établir la vérité ! & quand on a le courage de s'en déclarer l'apôtre, ne doit-on pas s'attendre à en être le martyr !

Je ne m'en tins pas là, j'entrai dans les détails les plus minutieux : je fis plus, j'expoſai mon avis publiquement en le donnant par écrit, & je me retirai. Cet avis fut préſenté à tous les Conſultans ; il fut approuvé de pluſieurs, ce qui détermina M. de N*** à me donner ſa confiance. Les cris des Apologiſtes du ſirop redoublèrent alors ; ils étaloient les merveilles qu'avoit déjà opérées ce remède ; ils citoient des exemples bons à vérifier ; mais on ſe tranſporta ſur les lieux cités, & on n'y trouva rien. Cette manœuvre, peu digne d'un Médecin célèbre, indigna le malade, & je devins alors le maître de ſon ſort.

M. de N*** fut livré à l'eau de poulet & aux bains tièdes ; ſa boiſſon fut des plus abondantes ; ſon bain fut preſque continuel : car ſouffrant continuellement ſur ſon fauteuil, & ne trouvant aucun repos depuis huit mois dans aucune poſition, autant valoit-il ſouffrir dans ſa baignoire : il y paſſa donc des journées entières, & très-ſouvent des nuits en ſouffrant, en criant, & l'on peut dire ſans hyperbole, que ſa ſituation étoit celle d'un criminel ſur la roue ; nous paſſames ainſi trois ſemaines ſans progrès & ſans amendement. Comment gagner à ce prix la confiance ? Les douleurs redoublèrent

enfin, & la néphrétique ne fut plus douteuse; on saigna, on resaigna, & après cette seconde saignée, les urines se chargèrent d'un sédiment, que l'on savoit être la cause du mal. La fièvre cessa pour lors, mais le sédiment des urines se soutint toujours avec la même abondance; on reprit les bains: enhardi par ce succès, on fut autorisé à se croire dans la bonne route; on souffrit alors sans murmurer, je pourrois dire, avec plaisir, & on eut bientôt la récompense qui étoit dûe à des travaux aussi pénibles: le sédiment devint plus tartareux; des glaires & des flocons l'accompagnèrent, les douleurs diminuèrent, le malade put enfin se coucher; en continuant ce régime, il put marcher; il dormit de même, & par une constance inébranlable à s'humecter, le ventre s'ouvrit: les évacuations furent d'une nature satisfaisante; la bile, l'atre-bile coulèrent abondamment, & dès ce moment l'épine du dos eut gagné une moitié de son extension. Ce premier relâchement m'annonça qu'il étoit temps d'évacuer & d'entraîner les embarras qui s'étoient formés dans les entrailles; le petit lait remplit mes vues à cet égard, & ce remède opéra avec succès: les progrès devinrent chaque jour plus considérables. M. de N*** sortit; il monta en voiture, & l'épine du dos se redressa tout-à-fait par degrés; il ne resta à M. de N*** qu'un léger ressentiment de douleur dans les reins toutes les fois qu'il falloit éternuer, & non autrement, ce qui annonçoit un reste de roideur, & peut-être une adhérence qui ne permettoit pas encore aux muscles

de ſe contracter librement. On ſoupçonnoit un noyau calculeux dans le rein droit; mais la théorie des embarras ſpaſmodiques ne me permit pas de ſuppoſer des obſtructions plus fortes que le calibre des vaiſſeaux ne pouvoit le permettre, & ce calcul n'eût jamais pu ſe former à travers un ſpaſme auſſi conſidérable. M. de N*** ne reprit pas moins ſa première ſanté; il montoit à cheval, il vaquoit à toutes les fonctions de ſon miniſtère, ſans en excepter les plus pénibles, puiſqu'on l'a vu depuis officier à Reims auprès de la perſonne du Roi le jour de ſon Sacre.

Je demande à préſent ſi le ſirop de Belet auroit produit les mêmes effets que l'eau de veau & le bain chez ce rachitique prétendu; la réponſe eſt trop affirmative pour prendre la peine d'en appeler aux effets de ce remède. Il eſt donc évident que M. de N*** en ſeroit mort; il eſt tout auſſi évident que les nouvelles irritations que ce remède auroit procurées, auroient produit l'inflammation, & celle-ci la ſuppuration, & alors l'ouverture du corps auroit prouvé aux Médecins que la maladie étoit incurable, parce qu'ils ne ſe ſeroient jamais douté que l'inflammation & la ſuppuration fuſſent l'effet d'un traitement auſſi meurtrier. C'eſt de cette manière que meurent la plupart des racornis méconnus, & c'eſt ainſi que l'ignorance s'enveloppe de ſon manteau; d'où naît cette extrême difficulté de parvenir au vrai.

Quelle étoit donc cette fatalité qui a voulu que

M. de N*** vînt nous fournir la preuve de cette assertion, puisque ce malheureux pronostic ne se vérifia que trop sur lui-même en 1776. Ayant succombé moi-même sous le poids de mes fatigues, je me vis forcé de partir brusquement de Paris en 1772 pour venir dans ma patrie y chercher du repos & la santé. M. de N*** me perdit donc de vue. Devenu libre dans ses actions comme dans son régime, il oublia mes conseils ; il chercha tous les moyens de se débarrasser de son petit *bobo* (c'est ainsi qu'il appeloit cette espèce de douleur qu'il ressentoit dans les reins toutes les fois qu'il éternuoit & jamais autrement) : infidèle enfin pour la première fois, il s'adressa à un autre Médecin qui prononça en faveur d'une caûse humorale, c'est-à-dire contre mon avis & contre le traitement qui avoit si bien réussi ; & cette cause, selon lui, étoit logée dans les muscles des lombes : il proposa ensuite, pour la détruire, le sublimé corrosif. M. de N*** fut effrayé de ce conseil ; il opposa même une forte résistance avant de se soumettre à l'action de ce terrible remède, parce qu'il en connoissoit la valeur depuis l'époque du sirop de Belet ; mais il ne succomba pas moins, & cette première épreuve le punit sévèrement de sa foiblesse. Un second Médecin succéda à celui-ci, qui accusa la même cause, & proposa des pillules fondantes & purgatives qui ne réussirent pas mieux. Ces deux essais dégoûtèrent pour le moment M. de N***, & réveillèrent sa confiance en son libérateur : il m'écrivit en conséquence;

il me parut ſi contrit, en me promettant de ne plus retomber à l'avenir, qu'il me perſuada; mais il n'attendit pas ma réponſe, il partit pour Lauſane, entièrement réſolu d'eſſayer d'autres remèdes pour éviter les longueurs du régime auquel je l'avois livré. Que fera en pareille circonſtance le Médecin de Lauſane ! il blâmera ſans doute l'emploi du ſublimé corroſif & celui des pillules fondantes, puiſque l'un & l'autre de ces remèdes avoient ſi mal réuſſi, il propoſera au malade de revenir à ſon premier traitement. Et en effet, M. de N*** fut livré de nouveau à l'eau de poulet & aux bains tièdes, & avec ces ſeuls ſecours, on remédia aux nouvelles irritations qu'il venoit d'eſſuyer. Il revint à Paris avec un arrangement projeté pour l'année ſuivante, par lequel il étoit convenu de porter les derniers coups ſur cette prétendue cauſe locale avec des remèdes plus déciſifs : ces remèdes furent une tiſane ſudorifique, des pillules purgatives, des bouillons de vipère & les eaux d'Aix-la-Chapelle. Une ſaiſon ne ſuffiſant pas, on y revint une ſeconde, & dans celle-ci on ajouta tout ce que la Pharmacie la plus active pouvoit fournir : le mal augmenta conſidérablement, & le malade quitta Lauſane pour la dernière fois.

Revenu à N***, il ſe livra aux fonctions de ſon miniſtère avec une ardeur qui ſeule dénotoit l'efferveſcence de ſon ſang & celle de ſes eſprits; il voulut monter en chaire, & dans l'action de cet exercice évangélique, il vomit le ſang à pleine bouche. L'hémoptyſie

ſuccéda enſuite à ce vomiſſement, & cette cataſtrophe dévoila l'imprudence; on remédia à ce déſordre par des ſaignées répétées, après leſquelles on tranſporta le malade à Paris: le Médecin, auquel il fut confié, reconnut d'abord cet état inflammatoire; il preſcrivit de nouvelles ſaignées qui calmèrent l'hémoptyſie. J'arrivai à Paris à cette époque (c'eſt celle où j'y fus appelé par madame la Comteſſe de Boufflers); juſque-là la ſuppuration du poumon n'étoit pas commencée, puiſque la toux avoit entièrement ceſſé: nous ne nous occupames donc, le Médecin ordinaire & moi, qu'à appaiſer toujours plus cet état inflammatoire, & nos opinions ne ſe croisèrent jamais à cet égard. Notre malade ne vécut pour lors que de concombre, de laitue, &c. il buvoit de l'eau de veau avec un nouveau goût, lorſqu'après un mois de ce régime, l'hémoptyſie reparut; le mois ſuivant, il en parut une troiſième; trois ſemaines après, une quatrième, dont je fus déconcerté: il fallut revenir à la ſaignée à toutes ces époques; mais dans celle-ci l'ouverture de la veine m'ayant fourni un ſang coëneux au plus haut degré, je ſoupçonnai des démarches cachées: j'en murmurai ſecrétement, lorſqu'enfin je déclarai publiquement que toutes ces récidives ne me paroiſſoient pas naturelles, encore moins la qualité du ſang que je voyois ſous un régime auſſi extraordinaire, & je me retirai après avoir publié hautement mes ſoupçons. M. le Prince de***, aujourd'hui Son Éminence le Cardinal de*** étoit préſent; il m'entendit, & jugeant par mes expreſſions

que j'étois décidé à faire cette découverte, il voulut bien prendre la peine de la faire lui-même; pour cet effet, il reste auprès de son ami & vérifie le fait: l'heure de la purée de concombre arrive; il la goûte; celle de la boisson arrive à son tour, il veut la goûter encore, & par ce double essai, il découvre le mystère. Cet illustre Prélat, cet ami généreux de M. de N***, sort tout étonné, arrive chez madame la Comtesse de Boufflers où je logeois, & ne m'y trouvant pas, il dépose sa confidence à cette respectable Dame. Je fus instruit à onze heures du soir que la purée de concombre & l'eau de veau étoient arrosées avec de l'eau de Rabel; l'odeur de cette préparation chimique dominoit tellement, qu'on ne pouvoit pas s'y méprendre. Qu'entends-je! Les réflexions de la nuit mirent le comble à ma douleur. Le jour parut; je courus chez mon malade qui étonné de me voir de si grand matin, m'en demanda la raison. « *Ha, Monseigneur! que n'ai-je pas à vous dire, quand je découvre que vous faites des remèdes cachés en ma* « *présence!* Moi, mon ami! serois-je coupable envers « vous & envers moi d'un tel procédé! » A ces mots, tout son monde est appelé, & à la première question, un Valet-de-chambre se prosterne & avoue sa faute; mais il déclare en même-temps son innocence, puisqu'il a obéi, nous dit-il, au Médecin de la maison. Qu'entends-je encore! Quelle sera donc la fin de cette tragique scène! On court chez l'Apothicaire, on lui demande son registre; celui-ci arrive, & nous fait le même aveu, en

ajoutant qu'il avoit fait ses représentations à cet égard, relativement à la quantité qu'il avoit déjà livrée d'eau de Rabel, mais que s'il n'avoit pas obéi au Médecin, il exposoit sa réputation & sa fortune. Toute la famille de M. de N*** se rassembla à mes cris, ses amis, son Clergé, ses voisins, & l'on conçoit aisément quel fut le dénouement de cette tragique aventure; la vérification du registre de l'Apothicaire nous apprit que depuis la première époque du crachement de sang, le malade étoit livré à son insu & au mien, à l'eau de Rabel; nous apprimes aussi que le Valet-de-chambre avoit eu ordre d'en verser plusieurs gouttes dans chaque verre de sa boisson & dans la purée de concombre. Le remède découvert, on jugea ses effets; cet astringent vitriolique, devenu corrosif en agissant sur des fibres crispées, produisit l'inflammation & l'ulcère. La phtisie pulmonaire fut alors confirmée; les crachats devinrent purulens; la fièvre lente s'établit, & le mal fut sans remède. Ma présence fut alors plus qu'inutile; je revins à Arles; le malade voulut absolument venir m'y joindre, lorsque son compagnon de voyage, M. le Baron de Bon, le décida en route de se replier sur Montpellier, dans l'espérance que les Médecins célèbres, dont cette ville abonde, trouveroient encore des ressources pour le soustraire au funeste coup dont il étoit menacé. M. Barthès en fut chargé, & si ce Professeur célèbre ne répondit pas aux espérances que l'on avoit conçues de ses talens, ce ne fut pas sa faute. Le mal empira donc

donc toujours plus ; notre malade voulut encore me voir pour ſe conſoler avec moi : il m'appela à Montpellier, & le réſultat de mes conférences avec M. Barthès, fut de l'engager à partir pour N*** où il mourut quelques mois après.

Je ne me permets aucune réflexion ſur ce genre de mort ; je me contente ſeulement de révéler ici que ce n'eſt pas le ſeul malade de cette eſpèce que l'on a arraché de mes mains après la guériſon. L'ouverture de ſon corps montra tous les viſcères ſains, à l'exception du poumon qui avoit ſuppuré ; les reins & la veſſie étoient par conſéquent hors de ſoupçon de tout vice local, ce qui nous prouve que toutes ces parties avoient été ci-devant débarraſſées des matières étrangères qui s'y étoient arrêtées par l'effet du rétréciſſement de leurs tuyaux : cela nous prouve encore que M. de N*** auroit guéri radicalement tôt ou tard s'il avoit voulu ſe gêner plus long-temps dans ſon régime, & ſe ſoumettre aux mêmes remèdes juſqu'au terme du parfait relâchement.

Je reviens à mon ſujet pour apprendre à la Chirurgie, que le ſpaſme vaporeux exige d'elle des égards & la connoiſſance parfaite de ſes effets, ſi elle ne veut pas être comptée au nombre de nos complices. Pour cet effet, je citerai une Dame qui tourmentée du clou hyſtérique depuis long-temps, fut ſoupçonnée par un Chirurgien de nom d'avoir un épanchement de matière entre le crâne & la dure-mère ; & d'après cette idée, cette malade fut condamnée à l'opération du trépan.

On a vu à Paris un certain Prémontré, attaqué d'un spasme douloureux sur la lèvre supérieure & sur la joue, subir par l'ordonnance d'un Médecin fameux, trois incisions transversales à pure perte; l'exemple de celui-ci en séduisit un second à Dijon: j'en ai découvert depuis un troisième à Lyon, & nombre d'autres qui ont subi des opérations semblables en différentes parties de leur corps; tous ces malades portent aujourd'hui des marques ineffaçables de leur crédulité, & d'une confiance donnée au hasard ou au bruit d'une réputation du moment, & tous ces malades sont venus depuis me demander des secours. J'ai déjà cité plus d'une fois une Dame qui non contente de s'être fait arracher onze dents, subit par surcroît une opération encore plus cruelle sur la mâchoire supérieure, où les Chirurgiens de Paris avoient supposé une carie; ce dernier exemple est trop commun pour venir à d'autres citations: mais en voici un que l'on peut regarder comme neuf, & qui mérite d'être exposé avec détail.

Étant à Lyon en 1763 pour madame de Clugny, déjà citée plusieurs fois, je fus prié de me rendre chez mademoiselle Roux, fille cadette d'un Négociant de cette ville, chez laquelle je trouvai deux Médecins assemblés, & un Chirurgien d'une réputation bien méritée (M. Poutau); ces trois Consultans étoient à délibérer sur l'opération de la nephrotomie, & mademoiselle Roux étoit le sujet sur lequel on devoit opérer. Cette Demoiselle, âgée de dix-huit ans, étoit hystérique,

ſans qu'aucun de ces trois Meſſieurs s'en fût jamais douté ; parmi le nombre des ſymptômes de ſa maladie, un ſeul les avoit déconcertés : c'étoit une douleur fixe & continuelle dans le rein droit, pour laquelle on employa d'abord pluſieurs topiques adouciſſans qui n'eurent aucun ſuccès : on ſaigna enſuite & on reſaigna juſqu'à ce que l'on eût amené les mouvemens convulſifs, & la douleur ſe ſoutint néanmoins avec la même force ; on ſoupçonna pour lors un embarras dans le rein, & on ſe décida en faveur du véſicatoire ; le mal augmenta conſidérablement après cette application ; on en fit une ſeconde : celle-ci n'ayant rien opéré, on fit faire un ſeton ſur l'endroit douloureux, & dès ce moment la jeune Demoiſelle fut livrée aux convulſions les plus terribles : on ſuſpendit alors toute autre tentative chirurgicale, pour ſe livrer aux anti-ſpaſmodiques ; la doſe de ceux-ci ne fut pas ménagée, mais les convulſions redoublèrent, & le danger commençoit à devenir très-preſſant. Que faire en pareil cas ! Les Médecins furent embarraſſés, mais la Chirurgie plus fertile en reſſources par le ſecours de l'inſtrument, offre toujours des expédiens au Chirurgien qui croit tout ſavoir & qui ne doute de rien ; celui-ci auroit même rougi de ſon inſuffiſance, & profitant du ſilence des deux Médecins ſes adjoints, il prononça pour l'opération de la nephrotomie *(p)*, après avoir décidé qu'il

(p) Cette opération n'a été faite encore que ſur le cadavre ; elle n'eſt par conſéquent connue que de nom.

y avoit une pierre dans le rein: il plaida ſi bien ſa cauſe, qu'il perſuada la famille & même les aſſiſtans, & alors il n'y eut plus qu'un avis en faveur de cette cruelle opération. Le rendez-vous fut pris au lendemain à dix heures du matin; mais la nuit, dit-on, porte conſeil : un parent, alarmé de l'état de cette Demoiſelle, ainſi que des projets du Chirurgien, vint troubler la ſécurité de la famille; l'heure donnée arrive, on s'aſſemble, on prépare l'appareil, & l'on va porter l'inſtrument dans le rein de cette jeune fille, lorſque le parent en queſtion demande du délai & m'appelle au conſeil.

J'arrive ſans trop ſavoir ce que l'on exigeoit de moi, & à la vue de l'appareil, je ſuis inſtruit de ce dont il s'agit. Quelle fut ma ſurpriſe ! On me fait le récit de la maladie; j'en découvre la cauſe, & je me vois forcé de prononcer contre les trois avis: je donnai donc le mien, mais ce fut avec toute la modeſtie qu'exigeoit une pareille commiſſion; néanmoins je fus hué; diſons mieux (dans une conſultation auſſi tranchante on peut trancher le mot), je fus inſulté. Je connoiſſois juſque-là toutes les rigueurs des contradictions médicinales, ſans en connoître les dangers; ce jargon peu connu m'irrita, mais mon ame n'en devint que plus ſenſible: je m'attachai donc à conſoler cette pauvre ſouffrante, je me déclarai en ce moment ſon défenſeur & ſon ſoutien, & ce fut de cette manière que je répondis aux injures. Je repris le détail de ſes maux, je prouvai clairement que la douleur primitive étoit ſimplement l'effet d'un ſpaſme nerveux, que

de très-petits ſecours auroient détruit dans ſon principe, ſi on avoit ſu les employer : que cette douleur avoit augmenté enſuite par l'effet des emplâtres véſicatoires & du ſeton : que les anti-ſpaſmodiques & les ſaignées avoient procuré elles ſeules les convulſions : que l'augmentation de tous les ſymptômes avoit été le fruit du traitement : que le cruel avis qui avoit prononcé pour l'opération de la néphrotomie, étoit une ſuite de la première erreur, & qu'il ne s'agiſſoit enfin que de revenir ſur ſes pas pour trouver le fil du labyrinthe dans lequel on s'étoit égaré.

Je fis obſerver encore que cette douleur avoit été précédée par les ſymptômes de l'hyſtéricité la plus marquée ; la diminution des règles, les coliques qui les accompagnoient toujours, les vents, la tenſion du ventre & l'abondance d'une urine claire & limpide, me le certifioient : je perſuadai enfin, & je me chargeai tout ſeul de cette guériſon.

Mademoiſelle Roux fut plongée le même jour dans un bain froid malgré les convulſions (nous étions au mois d'Août) ; elle y fut attachée, l'eau du bain s'échauffa en peu de temps : il fallut la renouveler pluſieurs fois dans l'eſpace de douze heures qu'elle reſta dans ſa baignoire, ce qui m'aſſura que la raréfaction dominoit chez elle ſur la tenſion de la fibre. Cette première épreuve ne fut pas ſans ſuccès ; les douleurs diminuèrent, & les convulſions ceſsèrent : on y revint le lendemain ; l'eau du bain s'échauffa encore par la ſeule chaleur du

corps : les douleurs furent moins vives que la veille, & la malade dormit ; le troisième jour, même remède & même succès : au huitième enfin, les douleurs disparurent entièrement, & la guérison fut assurée. La boisson fut abondante, les lavemens d'eau froide ne furent pas épargnés, & au bout de trois semaines, mademoiselle Roux fut si radicalement guérie, qu'elle fit avec moi le voyage de Lyon en Languedoc, où elle fut trouver sa famille. Mon récit est effrayant ; il paroîtra peut-être exagéré : en ce cas, la famille de mademoiselle Roux offre à mes incrédules de leur en fournir les preuves ; j'offre à mon tour le certificat des trois Médecins consultans, car je n'imagine pas que si je le leur demandois, ils eussent le courage de nier le fait & tout le contenu de cette histoire. Il en seroit de même d'une autre cure de cette espèce que voici.

Une Fille du peuple, demeurant à Lyon rue Mercière, chez un Tireur-d'or, fut attaquée dans le même temps d'un spasme douloureux qui s'étoit emparé des nerfs optiques, pour lequel on employa d'abord toutes sortes de remèdes connus. Cette douleur augmentant, on appela le Chirurgien, & celui-ci s'empressa d'abord d'appliquer une emplâtre vésicatoire derrière les oreilles ; on irrita par conséquent les douleurs, la vue s'obscurcit ; à ces remèdes, on substitua le cautère ; on revint une seconde fois aux emplâtres vésicatoires : on appliqua des sangsues, & après toutes ces épreuves, la malade perdit la vue entièrement. Les nerfs optiques étoient si contractés,

ainſi que les muſcles, que le globe de l'œil étoit renverſé en arrière & en dedans de l'orbite; la prunelle étoit cachée ſous la paupière ſupérieure, ce qui en me montrant le racorniſſement de toutes ces parties, me fit eſpérer de guérir la malade. J'employai ſur le champ la douche d'eau froide ſur la tête & le bain tiède; ces deux remèdes réuſſirent ſi bien, qu'en peu de jours les douleurs diſparurent, & la vue fut rendue à cette aveugle. Je termine ces détails par quelques réflexions ſur le bain froid, & je dis que ſi j'ai employé dans celle-ci le bain tiède, c'eſt à raiſon du ſpaſme qui occupant la partie ſupérieure du corps, auroit été contrarié par le bain froid & par le reflux du ſang ſur la partie affectée; c'eſt par les raiſons contraires que la douche d'eau froide a ſi bien réuſſi. Je répéterai encore qu'il ne faut recourir au bain froid que dans le cas où la raréfaction des liqueurs ſera démontrée, & qu'elle ſera bien au-deſſus de la tenſion de la fibre, ce qui n'eſt pas le plus commun; & dans tous les autres cas il faut employer le bain tiède, celui qui eſt marqué au vingt-ſixième degré du thermomètre de M. de Reaumur.

Tous ces faits cités ci-deſſus, & pluſieurs autres que je ſupprime, ſont connus à Lyon de tout le Corps pharmaceutique. M. Preſſavin, Membre du Collége de Chirurgie de cette même ville, ne pouvoit pas les ignorer, quand il a compoſé ſon Livre intitulé : *Nouveau Traité des Vapeurs*, ou *Traité des Maladies des nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs ; &*

cependant ce même Chirurgien se récrie sur ma pratique, l'appelle dangereuse & funeste. Une entreprise aussi hardie dévoila parfaitement les motifs de cet Auteur; mais l'analyse, que je vais faire de son Ouvrage, servira à développer toujours plus ma théorie. Je ne rougirai donc pas de repousser ainsi les attaques de ce Chirurgien.

ANALYSE de l'Ouvrage de M. Pressavin.

LES Écrits les plus médiocres portent communément des titres fastueux, & le Public est souvent la dupe de ces titres. C'est un magnifique portique qui conduit à des appartemens si mesquins & si misérables, qu'on est tout-à-fait étonné du contraste. L'Ouvrage, dont il s'agit ici, réalise cette comparaison, & pour ne pas le déprécier avant de le faire connoître, je citerai d'abord en preuve la contradiction que M. Pressavin établit entre la cause prochaine de la maladie, & le traitement qu'il nous propose pour la détruire.

L'altération des forces centrales, désignée par la foiblesse des forces épigastriques (on entend par-là le diaphragme & tout le canal intestinal), est, selon notre Auteur, la cause prochaine des vapeurs hypocondriaques; d'où il conclud en faveur des toniques & de tout ce qui est propre à relever le ton de ses organes, & les remèdes qu'il propose ensuite pour remplir cette première indication, sont pris dans la classe des contraires : ce sont les délayans, les aqueux, les humectans, les rafraîchissans,

& les adouciſſans, tels que les bains, l'eau de veau, de poulet, de riz, d'orge, de mauve, &c. Écoutons-le.

« L'expérience qui nous a montré l'avantage des bains dans l'affection hypocondriaque, ſemble indiquer « les bons effets qu'on doit attendre de l'uſage abondant « des boiſſons délayantes & adouciſſantes ; elles ſervent « de bain intérieur, & produiſent ſur les premières voies « à peu-près les mêmes effets que les bains ſur la ſur- « face du corps : elles ont de plus l'avantage d'attaquer « la cauſe des vapeurs plus immédiatement ». (*Voyez* le nouveau Traité des Vapeurs par M. Preſſavin, *page 29*). Et cette cauſe, je le répète ici avec lui, eſt déſignée par la foibleſſe des forces centrales, ce qui ne peut ſignifier autre choſe que le relâchement. Notre Auteur ne veut pas même que l'on s'y trompe ; car il nous dit expreſſément : « Que les Anciens avoient ſi bien reconnu cette foibleſſe organique pour cauſe des vapeurs, « qu'ils employoient les ſtimulans pour la détruire. » (*Ibidem, page 242*).

Mais les vapeurs hyſtériques, ſelon lui, reconnoiſſent une cauſe bien différente, & diamétralement oppoſée à la foibleſſe des forces centrales ; c'eſt le ſpaſme de la matrice, & l'irritation de cet organe par les difficultés qu'éprouve le ſang menſtruel dans ſon paſſage à travers ſes vaiſſeaux rétrécis par le ſpaſme (*ibidem, pag. 249*) ; d'où il conclud contradictoirement encore en faveur des anti-ſpaſmodiques ou des irritans (*page 96* & *253*), à la tête deſquels il place l'huile d'olive, qu'il nous

Sſ

donne pour un anti-ſpaſmodique nouveau & le plus ſûr.

On rencontre par-tout, lui dira-t-on, des femmes hyſtériques qui n'ont jamais éprouvé de dérangement dans l'évacuation menſtruelle; on en rencontre d'autres qui éprouvent au contraire ce flux immodéré, & dans ces deux cas, que deviendra votre hypothèſe? C'eſt ici où l'Auteur ſe voit embarraſſé, à moins qu'il ne ſubſtitue promptement le relâchement à la tenſion, & la tenſion au relâchement; c'eſt ce qu'il a fait, à l'exemple de tant d'autres qui l'ont précédé dans cette erreur, & dont il a ſuivi entièrement le plan: car il n'a pas manqué d'aſſocier les toniques aux relâchans dans le cas de l'affection hypocondriaque, & les relâchans aux toniques, dans celui de l'hyſtéricité; méthode ſurannée & meurtrière, qui étant contradictoire en elle-même, n'a pour appui que des théories fauſſes & ridicules, reconnue inſuffiſante par ceux même qui l'emploient, avec laquelle on ſoulage quelquefois le malade, que l'on eſt ſûr de retrouver le lendemain, pour le conduire ainſi lentement au trépas.

On trouve dans le *Traité de l'Homme phiſique & moral*, toute la théorie de M. Preſſavin, ſous la brillante hypothèſe des forces centrales, hypothèſe que j'adopte dans le ſens de ſon illuſtre Auteur; mais ici ce ſera dans le ſens contraire, ce qui eſt prouvé par les ſymptômes les plus caractériſtiques de la maladie, tels que la toux convulſive, le hoquet, le vomiſſement, les borborigmes,

la constipation, le spasme des entrailles, & cet étranglement de tout le canal intestinal qui se prolonge jusqu'à la gorge, & qui gêne souvent la déglutition, symptômes inséparables de tout état vaporeux, quelles que soient les causes qui l'aient produit, lesquels symptômes ne dénotent rien moins que la foiblesse des forces épigastriques.

L'étiologie de la maladie a été prise chez M. de Sauvages, que notre Chirurgien a copié jusqu'au Chapitre de la contraction des nerfs, duquel il a su retrancher l'article suivant. *Hemiplegia spasmodica Domini Pomme an contractura.* (Voyez de Sauvages, *Nosol. Method. tom. III, pag. 364).* Sa pratique est précisément celle qu'il censure avec tant d'aigreur dans sa Préface ; c'est la mienne à quelque chose près : elle se réduit aux boissons abondantes, aux bains tièdes, aux lavemens d'eau froide, aux eaux minérales, ferrugineuses & à l'exercice; proscrivant en outre les purgatifs qu'il regarde comme des poisons, & s'il l'a défigurée en y ajoutant des toniques, c'est sans doute en faveur des contradictions qu'il a établies dans l'exposé de la cause.

Jusque-là M. Pressavin ne mérite pas d'être compté au nombre de mes Antagonistes décidés ; mais pour ne pas se voir exclu d'une secte qu'il honore, il a fait insérer depuis dans le *Journal de Médecine du mois de Septembre 1770*, une pièce intéressante qu'il m'a adressée sous le titre de *Réponse,* quoique je n'eusse pas alors l'honneur de le connoître ni son livre; & dans cette

Lettre il a ramaſſé toutes les forces centrales de l'Auteur du Traité de l'Homme phiſique & moral, pour m'attaquer & pour me vaincre. Le Lecteur jugera ſi cette pièce, à laquelle je le renvoie, fait plus d'honneur à M. Preſſavin, que l'invention de ſon ſyſtème.

RÉPONSE aux Objections de M. Preſſavin.

POUR répondre cathégoriquement aux Objections de M. Preſſavin, j'établirai la propoſition qui leur a donné lieu en la dépouillant de tout ce qui lui eſt étranger : la voici. *Cette maladie* (l'affection hyſtérique) *ne ſe trouve pas*, ai-je dit, *chez l'enfant de neuf ans, ni chez celui de neuf mois ; la fibre à cet âge n'a point encore contracté le vice en queſtion : on ne la trouve que chez les adultes ; les mouvemens convulſifs de ceux-ci appartiennent réellement au vice de la fibre, tandis que ceux des autres trouvent ſouvent leur cauſe dans le cerveau.* (Voyez le *Journal encyclopédique du mois de Mai 1770, page 126,* & non celui de Juin, que M. Preſſavin a cité mal-à-propos, ne fût-ce que pour ajouter une petite altération à une plus conſidérable, qui eſt le mot *toujours,* qu'il a ſubſtitué au mot *ſouvent,* pour rendre la propoſition plus favorable à la critique).

Je la reprends, & je dis que l'affection hyſtérique ne ſe trouve point chez l'enfant de neuf ans, ni chez celui de neuf mois, parce que réellement à cet âge le corps n'a pas ſubi d'altérations aſſez fortes pour enfanter la

caufe vaporeufe; mais au contraire on la trouve, ai-je dit, chez les adultes, parce que dans ceux-ci plufieurs caufes éloignées concourent à enfanter cette maladie. J'ai ajouté enfuite que je n'avois pas fait cette diftinction pour M. Tiffot (j'aurois cru l'offenfer), mais bien pour ceux qui ofent entrer en lice avec de telles armes; & qui font ces adverfaires redoutables! ce font M. Duffau & M. Roux. (*Voyez* le journal de Médecine, *tome XXX, page 273,* & le fecond Cahier du Supplément, *page 113).* Mais M. Preffavin veut abfolument que ce foit lui, ce qui l'autorife à rompre le filence, quoiqu'il eût promis fecrétement, nous dit-il, *d'en garder un très-profond.*

Quoi qu'il en foit, me voici vis-à-vis M. Preffavin, Chirurgien-gradué en l'Univerfité de Paris, Membre du Collége royal de Chirurgie, & Démonftrateur en matière *medico-chirurgicale* à Lyon; ces titres peuvent être impofans, j'en conviens, mais cependant pas affez pour me taire. J'entrerai donc en matière, & je tâcherai de prouver que la comparaifon que mon Adverfaire fait de l'état des nerfs des enfans avec celui des adultes vaporeux, ne contrarie point ma théorie, mais qu'elle en fait au contraire l'appui; d'où s'enfuit l'inconféquence de fon raifonnement, & plus encore de *fes forces centrales.*

Les enfans, les perfonnes du fexe, & les hommes d'un tempérament délicat, avance notre Adverfaire, ont naturellement le genre nerveux plus mobile & plus fenfible; ils font en conféquence plus fujets aux maladies

nerveuſes, que les adultes & les hommes d'une conſtitution plus robuſte.

La propoſition eſt vraie, quant aux maladies nerveuſes, mais non, quant aux maladies vaporeuſes, ce qui n'infirme pas la validité de l'objection : il s'agit ſeulement de donner le pourquoi ; je crois l'avoir trouvé dans la ſolution de la queſtion ſuivante.

Pourquoi les enfans ont les nerfs ſi ſenſibles & ſi mobiles ! & pourquoi les adultes vaporeux ont auſſi la même ſenſibilité dans leurs nerfs ! En un mot, le rapport de ces deux vérités ; telle eſt l'objection que l'on me fait. J'aurai recours aux principes de l'animalité, établis par M. Preſſavin dans ſon Livre, *page 28;* pour la réſoudre, écoutons-le :

« Dirigeons nos démarches vers le premier mobile » de la machine qui eſt le point fondamental de toute » l'économie animale. Il faut pour cela obſerver » l'animal dans deux états ; en commençant par ſon » origine, ſi nous conſidérons les premiers linéamens, » nous les trouverons ſous la forme d'un liquide de » nature mucilagineuſe : la ſubſtance qui doit compoſer » la partie ſolide de ſon corps, eſt en diſſolution dans » le fluide qui doit remplir les vaiſſeaux, comme des » criſtaux ſalins le ſont dans un diſſolvant ; la chaleur lui » donne peu-à-peu une forme concrète. Dans cet état, » elle renferme ſous le plus petit volume poſſible, les » premiers linéamens de tous les organes de l'animal, » qui ſont parfaitement homogènes ; quant à la nature de

la fibre qui les compoſe, ils ne diffèrent que par « l'arrangement de cette même fibre qui les rend ſuſcep- « tibles chacun d'une action particulière, & leur donne « une aptitude plus ou moins grande aux mouvemens, « ſelon l'uſage que la Nature leur a deſtiné. Dans cet « état, ils jouiſſent au plus haut degré de la propriété « élaſtique *(il pouvoit ajouter au plus haut degré de la* « *ſenſibilité)* que nous avons remarquée dans la fibre « animale, parce que cette fibre qui eſt alors *de la plus* « *grande nudité, n'eſt aſſociée à aucune ſubſtance qui puiſſe* « *en diminuer l'effet; elle eſt purement nerveuſe: Malpighi* « *nous l'annonce, l'Obſervation le confirme.* »

Nous voilà donc à conſidérer la fibre animale dans ſon principe; *elle eſt toute nue, ſans alliage d'aucune autre ſubſtance,* & par cette raiſon, *elle eſt fort élaſtique & fort ſenſible.* L'enfant qui vient au monde eſt donc en ce moment plus ſenſible que lorſqu'il a atteint l'âge mûr, puiſqu'alors il a perdu une partie de cette ſenſibilité & de cette élaſticité vivante de M. Preſſavin; & quelle eſt cette ſubſtance qui vient ſe joindre dans la ſuite à cette fibre? C'eſt le *mucus*, le *gluten*, le ſuc nerveux, que les Phyſiologiſtes ont dit être l'enveloppe des nerfs & leur propre aliment, de ſorte que plus la fibre avance en âge, plus elle ſera enveloppée du *mucus* en queſtion, plus celle-ci aura de conſiſtance, & plus la fibre perdra de ſa ſenſibilité *(q)*, ce qui la conduira juſqu'au terme

(q) C'eſt préciſément parce qu'ils avoient moins de ſucs moëlleux, nerveux, qu'ils ont été plus ſenſibles. *(Voyez* M. Lecat, *de l'Exiſtence du fluide nerveux, page 254.*

de ſon parfait accroiſſement, qui eſt celui qui conſtitue la fibre forte. Les Obſervations des Phyſiciens nous apprennent en effet, que dans les animaux les plus robuſtes, ce corps muqueux eſt très-conſidérable, & dans quelques-uns il ſe durcit. M. Daubenton l'a trouvé tel dans le lion.

Il ſuit de-là que la grande ſenſibilité des nerfs des enfans, eſt la cauſe des mouvemens convulſifs auxquels ils ſont ſujets. En effet, la dentition laborieuſe agiſſant ſur des fibres ainſi conſtituées, produira des ébranlemens conſidérables, & ces ébranlemens répétés produiront la tenſion, le ſpaſme & les convulſions. Des vers qui picoteront la tunique nerveuſe des inteſtins, peu fournie de cette enveloppe muqueuſe, exciteront les mêmes ſpaſmes. Le moindre dérangement qui ſe fera dans le cerveau, ſoit idiopathiquement, ſoit ſympathiquement, excitera auſſi les mêmes commotions, non par rapport à la délicateſſe de ſes fibres, mais par rapport à la ſecrétion des eſprits animaux, laquelle étant dérangée par ces ébranlemens répétés, produira les mêmes effets. Cet enfant ſera donc expoſé à tous ces différens ſpaſmes, ſans que l'on puiſſe accuſer le racorniſſement de ſes nerfs, mais bien leur nudité & leur trop grande ſenſibilité.

Le vaporeux adulte éprouvera les mêmes accidens par la même cauſe; & comment! La fibre, dira-t-on, eſt arrivée au terme de ſa force; elle a été nourrie dès ſon enfance, & le *mucus* qui l'enveloppe, devroit le garantir des mêmes impreſſions que celles de l'enfant cité.

L'objection feroit en forme, s'il s'agiffoit ici de la fibre faine, mais cette fibre eft malade, elle a perdu fon enveloppe; & ce tiffu muqueux qui lui a été enlevé, a réduit cette fibre dans fon premier état: c'eft pourquoi l'on verra ce vaporeux adulte fujet aux infirmités de l'enfance.

Si l'on demande enfuite comment cette fibre a pu rétrograder à fon premier degré, on n'a qu'à confidérer l'action phyfique des caufes éloignées qui enfantent la caufe vaporeufe. Faudra-t-il les citer? Excès en tout genre, paffions, plaifirs, chagrins, contentions d'efprit, grandes évacuations, maladies aiguës, & par furcroît l'action des remèdes pharmaceutiques toujours prodigués, &c. voilà ce qui dépouille cette fibre, & ceci me rappelle la comparaifon que j'ai donnée du parchemin fec & racorni: je la rapporterai de nouveau pour l'inftruction de notre Chirurgien. Qu'on imagine un parchemin trempé, mou & flexible (tels doivent être les nerfs dans leur état naturel). Les Phyfiologiftes favent que les tuyaux des glandes difperfées çà & là, féparent du fang le fuc qui arrofe le tiffu des nerfs, pour entretenir leur foupleffe & cette flexibilité qui les rend propres à exécuter librement leurs fonctions. Par un défaut de ce fuc, le parchemin fe roidit, & par une féchereffe totale, il fe racornit. Tel eft l'état des nerfs dans le cas dont il s'agit: vouloir les rétablir dans leur première fituation, c'eft leur rendre l'humide dont ils font dépourvus.

Suivant cette comparaiſon, qu'aucun de mes Antagoniſtes n'a oſé rejeter, il eſt prouvé que les nerſs ſont plus ou moins tendus, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins arroſés & humectés ; & quelle eſt cette humeur qui les arroſe, les humecte & entretient leur ſoupleſſe ? c'eſt ſans contredit celle qui fournit le *mucus* en queſtion. Quelle eſt enfin cette humeur qui leur eſt enlevée par l'effet des cauſes éloignées ? c'eſt encore le *mucus* en queſtion. Dans cet état, la fibre ſe deſsèche ; elle ſe tend, & ſon deſſéchement la rend égale à la fibre de l'enfant, en la rappelant à ſa nudité & à ſon extrême ſenſibilité ; auſſi devient-elle alors ſuſceptible de ſpaſme & de convulſion, tandis que celle de l'enfant n'en devient ſuſceptible que par ſa ſeule nudité. Cette fibre enfin, continuellement agacée, & à laquelle on a enlevé peu-à-peu tout le *mucus* qui l'enveloppe & la nourrit, ſe deſſéchant toujours plus, ſe racornit, & fournit ainſi le dernier degré de la cauſe vaporeuſe.

C'eſt ici où finit le terme de la ſenſibilité de la fibre nerveuſe, parce que la tenant en partie de l'influence des eſprits animaux, & cette influence dépendant de la liberté des tuyaux qui la tranſmettent à la fibre nerveuſe, il faudroit ſuppoſer que ces conduits reſtaſſent ouverts, ce qui n'eſt pas poſſible, puiſque le racorniſſement bouche entièrement les vaiſſeaux quand il eſt porté à ſon dernier degré, & alors la partie muſculeuſe perd ſa ſenſibilité par degrés, après avoir perdu le mouvement, & c'eſt ce qui conſtitue la paralyſie ſpaſmodique.

Pour étayer toujours plus ces idées physiques, je viens au traitement de la fibre dépouillée de ses enveloppes, que j'appellerai *glutineuses*, & les salutaires effets des remèdes propres à lui restituer le *gluten* en question, réaliseront ma théorie, ma comparaison & tout l'ensemble de mon système. Ces remèdes sont les adoucissans, les aqueux, les mucilagineux, les délayans, les humectans, & tout ce qui ajoute au sang, aux liqueurs & aux fibres des parties analogues au *mucus* dont il s'agit; l'eau de veau, l'eau de poulet ne porteroient-elles pas ce *mucus* animal, ce mucilage fin que nous cherchons? En effet, la manipulation de ce remède nous enseigne que par une courte ébullition, l'eau extrait de ces jeunes substances animales, la partie mucilagineuse qu'elles contiennent; elle s'en charge, & nous donne par-là un remède si parfaitement indiqué pour la cause du mal, qu'il n'a jamais manqué de le détruire: des bouillons d'agneau, de veau, de poulet, de grenouille, & ceux de tortue fourniront aussi les mêmes substances, & si dans ces derniers il s'y mêle quelque peu de volatil, ce seront des parties fines & propres à régénérer la source épuisée des esprits par la grande évaporation qui s'en est faite. Le bain tiède fournira cet humide nécessaire pour ramollir le parchemin desséché, pour le rendre souple & perméable ou pénétrable; c'est lui qui restituera au sang son véhicule aqueux, qui dissoudra les sels dont il se trouve alors surchargé: c'est enfin par ces remèdes que la fibre reviendra dans cet état de force & de plénitude qui lui fait perdre

cette grande mobilité, que celui-ci appelle *foibleſſe* ou *vibratilité*, & cette ſenſibilité outrée que celui-là appellera *irritabilité*, *&c.* expreſſions que je n'emploie qu'après les autres, ſans prétendre donner lieu à des diſputes de mots qui n'ont ſervi juſqu'ici qu'à obſcurcir la queſtion au préjudice du fond.

La théorie du bain froid s'adaptera de même à la méthode relâchante malgré la contradiction qu'elle préſente à nos yeux, ce qui achevera de réſoudre le problème. Le froid, en effet, n'a point d'action analogue aux indications établies, & ſon effet eſt réellement contraire à la fibre vaporeuſe; mais cette fibre eſt-elle ſeule à conſidérer dans notre traitement ? N'a-t-elle pas pour compagne de ſes vices, ceux du ſang & des autres liqueurs avec leſquelles elle eſt ſi intimement liée, qu'elle partage en ſanté comme en maladie, leur action, leur réaction, diſons mieux, tous leurs maux ? Ces liqueurs ainſi viciées par l'effet des mêmes cauſes phyſiques & morales, entrent donc ici pour cauſe; & dans la maſſe générale, il y a encore un fluide à diſtinguer, c'eſt l'air; & celui-ci ne demandera-t-il pas des remèdes à lui propres ? C'eſt dans ce cas que nous placerons le bain froid, dût-on l'employer au préjudice de la fibre; & s'il faut établir pour cela une nouvelle indication, nous la déduirons de la raréfaction de cet air contenu dans les liqueurs, laquelle raréfaction en augmente prodigieuſement le volume, & diſtendant ainſi les parois des vaiſſeaux, y produit une nouvelle tenſion que l'on pourroit appeler *aérienne* ou

par *raréfaction.* Comment donc remédier à cette nouvelle cause, si ce n'est par le froid, & en condensant cet air raréfié ?

Si nous écoutons l'effet de ce remède, nous nous rendrons sans peine à cette vérité ; car nous verrons que ce bain froid, ce lavement d'eau froide ou cette fomentation tiédissent en peu de temps par le seul contact immédiat de la chaleur du corps ; & alors ce tonique ne deviendra-t-il pas relâchant, tandis qu'il aura absorbé une partie de cette chaleur interne au préjudice sans doute de la cause, & au profit du traitement ? Ce tonique est donc nécessaire ici, pour ne pas dire indispensable ; mais il le sera bien davantage dans ces attaques hystériques où le cours des esprits, intercepté par le spasme, produira des symptômes si effrayans, qu'il exigera des remèdes actifs pour le rétablir : & pourquoi ne pas s'apercevoir que ce remède est très-capable de remplacer ces anti-spasmodiques si vantés, & en même-temps si funestes ?

Je n'aurois pas rempli ma tâche, si je ne répondois à la dernière objection que l'on m'a faite contre le racornissement, en me présentant en contradiction celui des vieillards. Pour cet effet, je répéterai que ce racornissement qui est naturel aux vieillards, diffère du nôtre en tant qu'il est le produit de la dissipation journalière, mais égale & uniforme des sucs nourriciers, & que par cette raison, il n'attaque pas plus les nerfs que toutes les autres parties du corps, tant solides que fluides :

je dis plus ; il ne ſe fait point aux dépens des eſprits animaux, & n'enlève par conſéquent pas le *mucus* ou l'enveloppe des nerfs, & la preuve que j'en donne, c'eſt qu'il ne fut jamais le produit des cauſes éloignées qui ſeules procurent l'extrême diſſipation d'eſprits animaux, diſſipation néceſſaire pour le racorniſſement nerveux ; d'où je conclus qu'il ne doit pas être appelé *racorniſſement* dans le ſens que nous l'entendons, mais bien *deſſéchement ;* & par toutes ces raiſons, il ne peut entrer en parallèle avec le nôtre.

Si M. Preſſavin étoit Médecin, il auroit pu concevoir toutes ces idées phyſiques & pratiques. Il ſe ſeroit épargné la peine de compoſer ſon Livre ; il n'auroit pas mérité, enfin, cette réfutation, à laquelle j'ajouterai encore quelque choſe ſous la forme du *Poſt-ſcriptum* ci-après.

POST-SCRIPTUM.

S'IL falloit analyſer l'Ouvrage de M. Preſſavin plus ſcrupuleuſement, je prendrois la liberté de lui dire que ſon chapitre de l'apoplexie eſt auſſi inutile que défectueux ; car on ne s'aviſe pas de traiter de cette maladie dans un Ouvrage deſtiné aux maladies des nerfs, ſans faire mention de l'apoplexie nerveuſe ou ſpaſmodique, & de la paralyſie qui la ſuit, laquelle forme aujourd'hui une troiſième eſpèce d'apoplexie, déjà reconnue par Frédéric Hoffman, & décrite par moi, ainſi que le traitement particulier qu'elle exige. C'eſt par diſcrétion que je ne lui parle pas de ſon Obſervation au ſujet

de la Demoiſelle hyſtérique & hypocondriaque tout-à-la-fois *(page 264)*; je me contente de la lui préſenter en oppoſition de ſa doctrine : mais je m'arrêterai ſur une Obſervation du même genre *(page 45)*. C'eſt celle d'un Enfant de deux ans, attaqué d'un ſpaſme général, que M. Preſſavin arracha, dit-il, des bras de la mort en le plongeant courageuſement dans un bain tiède, au grand étonnement de trois Médecins qui, imbus des principes de notre Auteur, ne concevoient pas que la tenſion de la fibre pût avoir lieu dans un âge ſi tendre; mais ce qui les ſurprit bien davantage, ce fut la rechute, & la même guériſon par l'effet du bain froid, au préjudice des forces centrales qui ſe trouveront ainſi contrariées par deux effets oppoſés.

Je finirai par relever le fait de pratique le plus intéreſſant, & par-là même le plus révoltant; c'eſt l'uſage des purgatifs dont M. Preſſavin fait double emploi dans le cas de la dentition, nous enſeignant qu'il faut alors purger l'enfant & la mère ſans égard à la tenſion du ventre, ni aux mouvemens convulſifs *(page 90)*. Quelle pratique ! & que l'Humanité eſt à plaindre quand elle eſt expoſée à un traitement auſſi haſardé !



RACORNISSEMENT DES PARTIES INTERNES.

Après avoir montré les effets du racorniſſement dans les parties éloignées du centre, il ne me reſte plus qu'à le découvrir dans celles qui en ſont les plus rapprochées; ce ſeront les viſcères, & par préférence, ceux qui, plus expoſés à l'action trop vive des humeurs les plus acrimonieuſes, & à celle des remèdes irritans, ſouffriront de plus grandes irritations, ſe criſperont & ſe racorniront; c'eſt-à-dire, que les contractions réitérées des vaiſſeaux, en exprimeront peu-à-peu tout l'humide, & les laiſſant ainſi au dépourvu, elles obligeront ſouvent leur enveloppe à ſe ſéparer du vivant. Les membranes internes de chaque viſcère, ſeront donc expoſées aux effets de ce racorniſſement? les Anatomiſtes nous en fourniſſent les preuves; qu'on liſe leurs Ouvrages? on y verra que l'ouverture du crâne de pluſieurs maniaques, a montré plus d'une fois, des adhérences invincibles des méninges avec le cerveau: celui du maniaque de Montpellier, cité par le premier de mes Antagoniſtes *(r)*, a montré *des ſolides deſſéchés, un ſang viſqueux, un cerveau ferme & compact.* La poitrine, affectée du même vice, a montré encore, & plus d'une fois, des adhérences des poumons avec la plèvre, & de celle-ci avec

(r) Réflexions ſur les affections vaporeuſes ou *Examen du Traité des vapeurs,* par un Anonyme.

les

les mufcles intercoftaux: elle a montré auffi des poumons flétris, defféchés & racornis. Combien de fois la rate, le pancréas, le foie, le méfentère, l'eftomac & les entrailles ont-elles été trouvées dans ce même état; les ovaires & la matrice auffi ? Les Lithotomiftes enfin, nous difent que la veffie des calculeux leur offre tous les jours des effets de ce racorniffement ; j'ajouterai que cette expreffion leur eft devenue fi familière, que perfonne ne s'avife aujourd'hui de la contefter. Ces Obfervations anatomiques, font affurément très-fuffifantes pour réalifer ma comparaifon; mais elles gagneront davantage, fi je leur affocie celles que le corps vivant m'a fournies.

Madame Delacoré, Intendante de Befançon, vint à Paris en 1766, pour me confier fa fanté qui étoit alors bien délabrée; l'enfemble de tous fes maux fe réduifoit aux fymptômes de l'affection nerveufe la plus invétérée, à laquelle fe joignirent d'abord des obftructions au foie. Le clou hyftérique étoit celui qui la fatiguoit le plus; cette douleur étoit quelquefois fi violente, qu'elle attiroit les mouvemens convulfifs, & ceux-ci étoient d'autant plus forts, que la malade étoit douée du tempérament le plus robufte. A ce fymptôme, s'en joignoit un autre non moins terrible; c'étoit une douleur fixe au pylore, avec un fentiment de chaleur âcre & brûlant, que la malade appeloit le *fer chaud :* la faim canine accompagnoit tous ces accidens, & les règles étoient dérangées. Tel étoit l'état de madame Delacoré lorfqu'elle arriva

à Paris; en remontant à l'origine du mal, j'appris que la malade avoit été attaquée de la jauniſſe dans ſa plus tendre jeuneſſe, pour laquelle on avoit employé infructueuſement tous les remèdes connus, lorſqu'enfin un Empirique nommé *Cigogne* la guérit avec un certain élixir qu'il appeloit *huile de Vénus.* Ce rétabliſſement la conduiſit juſqu'à l'âge de puberté, & au temps du développement de la matrice ou celui de l'écoulement des règles; les ſymptômes de l'hyſtéricité parurent alors; on les traita ſuivant l'uſage, de ſorte que les règles ſe dérangèrent entièrement. La ſanté de madame Delacoré ne fut plus alors qu'une convaleſcence continuelle qui étoit ſuivie & précédée de mille maux divers, ce qui l'obligeoit à chercher continuellement des ſecours : elle fut à Genève où elle reſta dix-huit mois. Je ne détaillerai pas ici le nombre ni l'eſpèce des remèdes qu'elle prit dans cette ville, mais je dirai ſans hyperbole que la liſte qu'elle m'en apporta, eſt effrayante; ce fut après avoir payé ce dernier tribut à la Pharmacie qu'elle eut recours à moi.

Sur ce récit, il ne me fut pas difficile de découvrir la cauſe cachée de la maladie; il n'étoit que trop viſible que l'Empirique *Cigogne* lui avoit donné naiſſance, & que le Médecin de Genève l'avoit portée à ſon plus haut degré : il étoit démontré auſſi que le genre nerveux ſouffroit, mais les embarras du foie formoient une complication trop évidente pour ne pas en craindre les ſuites, ce qui m'empêcha de pronoſtiquer auſſi favorablement

que je l'aurois fait, si l'affection nerveuse eût été la seule maladie à combattre. Les indications ne furent pas moins les mêmes à remplir; le parchemin paroissoit ici trop sec & trop ridé pour ne pas s'occuper à l'humecter promptement en jetant dans le sang tout l'humide qui lui avoit été enlevé par l'effet de tant de remèdes pharmaceutiques. J'employai donc le bain tiède, les boissons aqueuses & tous les autres humectans connus ; le premier effet de ce remède fut d'emporter les convulsions, & de diminuer la violence de tous les symptômes hystériques. Enhardi par ce succès, on marcha avec plus de fermeté dans la nouvelle route ; on doubla la dose des humectans, tant en boissons qu'en bains : la malade se condamna elle-même à rester huit heures par jour dans l'eau, & après plusieurs mois de traitement, le ventre s'ouvrit ; les évacuations furent considérables & d'un caractère qui annonçoit le dégorgement du foie & de la vésicule du fiel, puisqu'elles entraînèrent des pierres biliaires & en grand nombre, une d'elles, d'une forme triangulaire, procura des symptômes très-effrayans ; ce fut une hémorragie qui mit la malade en danger. Je recourus aux astringens, mais les entrailles s'y refusèrent, ce qui me décida alors en faveur d'un remède tout opposé qui en ne contrariant point la grande sensibilité des fibres, me parut devoir opérer avec succès en consolidant les vaisseaux ouverts : ce fut la gomme arabique qui réussit parfaitement.

Nous revinmes alors aux bains & aux boissons aqueuses;

les évacuations reparurent, & avec elles un morceau de la membrane interne du *duodenum*, qui ſe déchira & ſortit par les ſelles: celui-ci fut ſuivi d'un ſecond, d'un troiſième & de pluſieurs autres, qui, en rappelant l'hémorragie, nous obligèrent de ſuſpendre nos opérations, & de recourir de nouveau à la gomme arabique, qui réuſſit toujours avec un ſuccès marqué. Nous primes donc du repos; après quoi nous revinmes aux bains & à la boiſſon, & les évacuations reparurent; ce ne fut plus alors des membranes ni du ſang, mais des pierres de la nature du gravier; ce qui me préſenta un nouveau phénomène dont il fallut chercher la cauſe. Pour me rendre raiſon de l'origine & de la nature de ces pierres, j'imaginai qu'elles avoient été formées dans le *pancréas*, par le même mécaniſme que les pierres biliaires avoient été formées dans le foie & dans la véſicule; l'analogie du ſuc pancréatique avec la ſalive autoriſoit d'autant plus ma façon de penſer, que celle-ci fournit communément des pierres de cette eſpèce ſous la langue & ailleurs; ce qui me ſervit à l'explication du phénomène. Les évacuations finirent enfin; le fer chaud diſparut; il ne reſta plus alors que quelques ſymptômes vaporeux, qui accompagnoient encore le temps critique des règles, & qui paroiſſoient viſiblement nuire à leur cours: j'en cherchai long-temps la vraie cauſe, lorſqu'enfin je crus l'avoir trouvée dans l'extrême raréfaction des liqueurs qui circuloient dans la matrice; la ſortie impétueuſe des vents par cet organe me le prouva, & alors je ne connus que

le demi-bain froid pour la détruire; j'engageai même la malade à ne pas respecter l'écoulement des règles; ce qu'elle fit avec un succès si éclatant, que cette évacuation fut rétablie à cette époque: la chaleur des entrailles, celle de la matrice étoient si grandes, que l'eau du bain s'échauffoit en peu de temps, jusqu'à élever le mercure dans le thermomètre au vingt-huitième degré; ce qui nous obligea de renouveler souvent la froideur de l'eau; & par cette dernière manœuvre, je vins à bout de détruire tous les symptômes.

Toutes les carnosités que la malade a rendues, sont conservées précieusement dans l'eau-de-vie; & on observe là le racornissement dans tous ses degrés, puisqu'on les voit toutes rapetissées; mais, si on les retire de la liqueur, & qu'on les fasse macérer dans l'eau froide, on les voit en peu de temps reprendre leur première forme, leur volume & leur souplesse membraneuse. La même expérience a produit les mêmes effets sur celles que mademoiselle Authemant, citée plus haut, a rendues jadis par la vessie; ce qui fournit la démonstration la plus complette du racornissement en question: mais de quelle manière & par quels effets ces membranes se sont-elles détachées du vivant? C'est sur quoi je m'arrête; en disant que chez madame Delacoré, il y avoit eu précédemment une crispation considérable dans le *duodenum*, par les vives irritations des remèdes brûlans dont elle avoit fait usage dans le principe de sa maladie; ce qui avoit froncé les fibres crispées: le canal *cholidoque* avoit par

conséquent souffert des étranglemens plus ou moins forts, suivant le degré du spasme; l'écoulement de la bile en avoit été gêné & même intercepté: de-là les engorgemens du foie & de la vésicule, & enfin, la congestion de la bile dans les environs du conduit & dans l'interstice des tuniques du *duodenum*, ou dans le tissu cellulaire; (car les Anatomistes savent que l'insertion du canal *cholidoque* serpente à travers les membranes de cet intestin). La bile ainsi arrêtée s'y est épaissie; elle a formé des pierres: celles-ci ont distendu les membranes qui, toujours agacées par les mêmes remèdes, se sont enfin racornies & séparées, & ont fourni ensuite le kiste qui a servi d'enveloppe aux concrétions bilieuses. L'ensemble de cette collection a donc fourni la tumeur, la douleur & le *fer chaud*; elle a produit tous les désordres de la digestion.

Cette tumeur approchoit déjà du squirre; elle seroit même devenue telle par le seul effet d'un plus grand dessèchement des parties, si le véhicule aqueux & l'abondance des boissons ne l'eussent ramollie, ainsi que toutes les parties d'alentour: ce ramollissement leur a restitué leur forme & leur souplesse, & les pierres biliaires qui étoient contenues, faisant continuellement effort pour briser leurs entraves, soit par leur propre poids, soit par le torrent de la bile qui arrivoit du foie, ont percé l'enveloppe; tel fut le mécanisme de cette évacuation salutaire qui sauva la vie à madame Delacoré: cette enveloppe, ainsi déchirée, a dû se séparer ensuite

par l'effet des mêmes remèdes; elle a dû aussi entraîner tout ce qui étoit racorni de cette membrane interne du *duodenum* & celle des autres intestins; car la quantité de ces membranes est trop grande pour ne pas supposer que chacun d'eux a fourni sa portion. C'est ainsi qu'une pierre formée à l'insertion de l'uretère dans les membranes de la vessie, a procuré le même déchirement à la demoiselle Authemant déjà citée, & que la membrane interne de la vessie détachée ensuite par ce dépouillement forma des champignons à l'extrémité de son col, à raison de l'obstacle que présenta d'abord le *sphincter*: à quelle cause attribuera-t-on de pareils effets, si ce n'est au racornissement des membranes? Et comment faudra-t-il le démontrer *(s)*!

Quant à la formation des calculs dans l'un & l'autre cas, on la déduit des mêmes causes qui ont produit le racornissement; ce sont toutes celles qui, en favorisant l'évaporation du fluide, ont laissé le sang à sec, & de cette évaporation s'ensuivent toujours des concrétions, des cristallisations, suivant la qualité des secrétions & des matières qu'elles produisent: le foie fournira par

---

(s) Ce ne sont point les seuls exemples que j'aurois à citer en faveur de cette exfibration. M. le Marquis de Seyssel, habitant ses terres en Bugey, a rendu de même par le seul effet du régime aqueux, toute la tunique interne de ses boyaux. J'ai actuellement auprès de moi, une Dame de Paris dont la matrice s'exfolie, & je reçois un Mémoire à consulter de la part d'une autre qui, étonnée ainsi que son Médecin, de pareils effets, me demande raison de ce phénomène.

conséquent des pierres biliaires; la vessie, des calculs & des graviers; le pancréas, une concrétion saline & puisée dans la qualité de sa secrétion, &c. Il résulte de cet ensemble que, toutes les fois que la tension de la fibre sera la cause première des maladies, les remèdes pharmaceutiques, que l'on emploîra pour-lors, produiront eux seuls tous ces effets, & en imposeront ainsi à celui qui aura méconnu le mal dans son principe. Il résulte encore que le seul moyen d'y remédier, c'est de rendre d'abord à cette fibre tendue sa première souplesse, & d'attaquer ensuite ses effets; c'est alors que l'on peut recourir aux remèdes pharmaceutiques, pourvu toutefois que ce soit avec la plus grande modération; car la fibre, ainsi relâchée, reprend bien vîte son ressort. D'après ces principes, j'employai quelques apéritifs à la fin du traitement de madame Delacoré dans la vue d'attaquer les anciennes obstructions du foie que tous les Médecins avoient regardées comme la cause première. Les sucs de chiendent, de chicorée, de marrube blanc fournirent la matière d'un aposème apéritif que je rendis par fois tant soit peu purgatif par l'addition du sirop de chicorée composé. Ce remède réussit assez bien, ce qui m'enhardit à passer jusqu'aux eaux minérales froides. Telle a été ma conduite; tel en a été le fruit: c'est aux Médecins non prévenus à en tirer les conséquences, & pour leur en faciliter les moyens, je continuerai d'observer avec eux, mais ce sera sur mes fautes & mes malheurs, à l'exemple de l'Hippocrate Anglois; exemple

trop

trop peu ſuivi, quoique bien éloquent dans la recherche du vrai.

De toutes les maladies nerveuſes que j'ai traitées depuis trente-deux ans que j'exerce ma profeſſion, quelques-unes ont échappé à mes foibles lumières, ſoit par les complications qu'elles m'ont préſentées, ſoit par les entraves que j'ai rencontrées dans le traitement; & dans l'un & l'autre cas, les malades en ont été les victimes: celle que je citerai ici eſt de ce nombre. Madame la Comteſſe de Belzunce, d'un tempérament ſec & fort ſenſible, ſe maria à l'âge de dix-huit ans, ayant joui juſque-là d'une ſanté fort délicate: à dix-neuf ans, elle accoucha laborieuſement, & à cette époque, il parut des ſymptômes hyſtériques; les mouvemens convulſifs ſurvinrent aux douleurs de l'enfantement, & firent tout craindre pour la vie de l'enfant, & plus encore pour celle de la mère. Depuis cette couche, madame de Belzunce conſerva une extrême ſenſibilité dans le genre nerveux, de ſorte que la moindre affection réveilloit les ſpaſmes: deux ans après, ſes digeſtions ſe dérangèrent & la diarrhée ſurvint. Le premier Médecin à qui elle s'adreſſa, prononça d'abord en faveur de la foibleſſe de l'eſtomac, & preſcrivit des toniques qui augmentèrent la diarrhée: on en doubla la doſe; on continua de même pendant deux ans, & ce fut avec du kermès, du quinquina, du maſtic, du cachou & autres de cette eſpèce: ces remèdes procurèrent enfin une hémoptiſie dans le temps de l'écoulement des règles;

ce qui fit connoître l'erreur; & c'eſt alors que je fus appelé.

Au récit de ce qui avoit précédé, je vis d'abord que l'hémoptiſie étoit produite par le reflux du ſang menſtruel ſur le poumon: la diarrhée me parut provenir de la même ſource; & dans ces deux ſymptômes, je ne vis que l'effet des toniques, placés ſous une fauſſe indication. On ſaigna la malade, & l'hémoptiſie ceſſa; mais la diarrhée continua toujours avec la même force: elle fut accompagnée de douleurs aſſez vives pour me faire ſoupçonner le racorniſſement des entrailles. Le ventre étoit tendu; la région de la matrice étoit fort douloureuſe, & par l'inſpection du local, un Chirurgien habile & très-honnête (M. Tenon), découvrit la dureté de ſon col; ce qui, en confirmant mon opinion, m'indiqua les moyens que je devois mettre en uſage: ces moyens furent ceux qui avoient réuſſi tant de fois en pareil cas. Madame de Belzunce fut donc livrée à l'eau de veau & au bain tiède; elle reſta conſtamment pendant dix mois à ce régime, & la diarrhée ceſſa; l'écoulement des règles ſe rétablit. Notre convaleſcente fut à la campagne; elle ſe crut ſi bien guérie, qu'elle m'en fit ſes remercîmens par une lettre qu'elle eut la bonté de m'écrire, & je n'entendis plus parler d'elle de quelque temps: mais cette guériſon n'étoit encore qu'apparente; il eût fallu y travailler à nouveaux frais: c'eſt ce qu'elle ne fit pas, tant s'en faut, & la rechute ſuivit de près cette convaleſcence. La malade revint

à Paris ; la diarrhée reparut avec la même force : il y eut plus ; l'écoulement des règles se dérangea de nouveau, ce qui rappela les anciens orages. Cette rechute ne me surprit pas tant que la famille qui, voulant l'attribuer au reflux d'une humeur dartreuse, me proposa mille moyens d'y remédier. Je combattis cette opinion par le contraste de la méthode avec laquelle j'avois si bien réussi une première fois ; mais je ne pus jamais la détruire : il fallut plier aux circonstances, & malheureusement *aussi foible que coupable,* je parus y adhérer en consentant à l'ouverture d'un cautère, espérant que les mêmes remèdes triompheroient encore du cautère & du mal. On fit donc un cautère, & par une plus grande faute, on le plaça sur la jambe ; l'irritation se porta d'abord sur la matrice ; les douleurs d'entrailles devinrent ensuite plus vives ; les mouvemens convulsifs reparurent sur la jambe cautérisée ; je m'aperçus du mal que ce remède avoit fait ; j'avouai publiquement ma faute, & je voulus la réparer ; mais toute représentation fut inutile, & me voyant trop foible pour résister à tous, je demandai conseil : j'aurois beaucoup mieux fait si je m'étois retiré.

Un second Médecin, homme habile, que j'estime & que j'honore, se joignit à moi ; il jugea sur le récit que cette rechute provenoit de cette humeur dartreuse ; il consentit à faire usage des mêmes remèdes, qu'il reconnut seuls capables de remédier à l'affection nerveuse ; mais il plaida en faveur du cautère : un troisième conseil qui se joignit à nous pour réunir les opinions, fut aussi

de cet avis, & le cautère ſubſiſta; les irritations ſubſiſtèrent donc: le premier période des règles fut encore plus orageux, ce qui rappela l'hémorragie. Je revins une ſeconde fois à mes repréſentations ſur ce cautère; je perſuadai enfin que l'irritation qu'il procuroit, étoit la cauſe de ce déſordre, & j'eus la ſatisfaction de le voir ſupprimer. Mais on forma bientôt de nouveaux ſoupçons ſur cette humeur dartreuſe, & le conſeil prononça très-affirmativement qu'il falloit y ſuppléer par un nouvel égoût que l'on placeroit ailleurs; mes repréſentations euſſent été très-inutiles, parce que l'on m'accuſoit ſecrétement d'en avoir fermé jadis un que l'on avoit pratiqué ſur un des deux bras par le moyen du *garrou*, ſans ſe rappeler que le rétabliſſement de la malade avoit ſuivi de près cette ſuppreſſion. Je n'eus donc rien à oppoſer, & le garrou fut appliqué pour la ſeconde fois; la fièvre parut alors; le troiſième période des règles fut ſupprimé tout-à-fait: le reflux du ſang menſtruel porta ſur les entrailles qui, irritées de nouveau, le furent bien davantage par quelques purgatifs que l'on plaça malgré moi, & par quelques anti-ſpaſmodiques; les évacuations furent alors plus abondantes; elles entraînèrent une exfoliation de la tunique interne des inteſtins d'une aune de longueur, qui reſſembloit aſſez par ſa forme au vers ſolitaire, & qui dénotoit parfaitement le racorniſſement en queſtion; les entrailles devinrent alors plus ſenſibles. La matrice irritée procura de nouveaux ſymptômes qui firent naître des nouvelles idées; on accuſa le foie; un quatrième Médecin

ſut de cet avis, & tous prononcèrent pour les Eaux minérales : ce ſurent celles de Bagnières de Luçon, *parce qu'elles ont,* diſoient-ils, *la vertu de provoquer les règles & de guérir les dartres.* Mais où étoient-elles ces règles, à la ſuite de ſi grandes évacuations & dans l'état de dépériſſement où étoit alors réduite cette malade ? Et quand même la pléthore ſanguine eût exiſté malgré cet appauvriſſement, comment les règles auroient-elles pu pénétrer à travers la matrice déjà criſpée & peut-être racornie ? La malade ne partit pas moins pour Bagnières; le voyage fut des plus pénibles : il fallut s'arrêter pluſieurs fois ; on arriva enfin, & on ſe livra avec la plus grande confiance aux Eaux de cette piſcine miraculeuſe. Les premiers effets de ce remède ne furent pas avantageux ; néanmoins on en continua l'uſage juſqu'à ce que l'on ſe vît obligé de châtier la vivacité de ſon action par un mélange d'eau de poulet. On m'écrivit pour-lors ; j'opinai pour le retour, mais je fus ſeul de cet avis, & la malade périt à Bagnières. L'ouverture de ſon corps a déjà prononcé en faveur du racorniſſement méconnu ; elle me laiſſa le regret de n'avoir pas ſoutenu mon opinion avec plus de conſtance, & je déclare que je me ſuis trouvé plus d'une fois à Paris dans cette extrémité.

OUVERTURE du corps de feue Madame la Comteſſe de Belzunce.

« NOUS ſouſſignés, Médecins, Chirurgiens, &c. ayant été requis de faire l'ouverture du corps de «

» madame la Comteſſe de Belzunce, morte le 4 Octobre » à Bagnières, à la ſuite d'une fièvre lente, pour tâcher » de découvrir la cauſe de cette mort, nous avons pro- » cédé à l'examen de la poitrine, où nous avons trouvé : » 1.° Une adhérence des deux lobes du poumon dans » toute leur étendue avec la plèvre ; ce viſcère étoit en » outre rempli de tubercules qui ſuppuroient. 2.° Nous » avons paſſé enſuite à l'examen du ventre & de tous » les viſcères y contenus ; nous avons trouvé le foie » adhérent au péritoine & au diaphragme, ſon volume » plus gros que de coutume, & ſa ſubſtance ſi molle, » qu'on la déchiroit au toucher : l'ordre des vaiſſeaux y » étoit ſi confondu, que toute la ſubſtance de ce » viſcère paroiſſoit être dans une macération putreſcente. » 3.° L'eſtomac, la rate & les reins étoient dans l'état » naturel ; mais les inteſtins étoient enflammés : ils ſup- » puroient dans pluſieurs points ; les glandes du méſentère » étoient ſquirreuſes : l'épiploon étoit fondu. 4.° la ma- » trice & les ovaires ont été trouvés *deſſéchés, racornis* » *& décolorés.* FAIT à Bagnières de Luçon, ce 5 » Octobre 1770. *Signé* BARRIÉ, Médecin ; GELÈS, Chirurgien. »

D'après cette ouverture, j'obſerve, 1.° qu'elle a été faite à deux cents lieues loin de moi, en préſence d'un Médecin que je n'ai pas l'honneur de connoître, & qui, ayant reconnu le racorniſſement de la matrice, n'a pas ménagé ſes expreſſions dans l'expoſé qu'il en a fait :

2.° J'obſerve encore que le poumon, le diaphragme &

le foie étoient tous adhérens avec leurs enveloppes membraneuſes; je veux dire la plèvre & le péritoine; ce qui forme une nouvelle preuve en faveur du racorniſſement:

3.° J'obſerve enfin que l'inflammation des entrailles, leur ſuppuration dans pluſieurs points & celle du poumon, ont été la cauſe de la mort, ſans pouvoir le conteſter.

Il s'agit à préſent de découvrir la cauſe de cette inflammation: les partiſans de cette humeur dartreuſe, ne manqueront pas de lui attribuer tout le mal; ils nous diront que cette humeur ayant été repouſſée ſur l'eſtomac comme ſur les entrailles, en avoit dépravé les ſucs & procuré le dévoiement; ils ne manqueront pas non plus de nous dire qu'ayant été repouſſée en partie ſur les poumons, elle avoit procuré l'inflammation & la ſuppuration de ce viſcère, & ils auront gain de cauſe. C'eſt ſous ce point de vue que tous les Médecins jugeront la queſtion: ils m'objecteront même que madame la Marquiſe de Bezons, citée plus haut, a éprouvé le même ſort par le reflux d'une humeur tout auſſi acrimonieuſe (la goutte): mais pourquoi, repliquerai-je, la matrice a-t-elle été trouvée racornie chez madame la Comteſſe de Belzunce? & pourquoi chez madame la Marquiſe de Bezons a-t-elle été trouvée ſaine? C'eſt ſur quoi je m'arrête, pour objecter à mon tour, que le racorniſſement de la matrice, ne peut pas être l'effet de la maladie de madame la Comteſſe de Belzunce, mais bien la cauſe réelle & primitive; puiſque chez madame de Bezons, ce viſcère jadis tout auſſi affecté, à en juger par

les ſymptômes hyſtériques qui avoient précédé, auroit dû l'être de préférence par les effets de la maladie de poitrine; ce qui prouve clairement que la phtiſie a été idiopathique ou eſſentielle chez madame de Bezons, & tout-à-fait indépendante de l'affection nerveuſe dont elle avoit été guérie; tandis que chez madame de Belzunce, elle a été ſymptomatique, ayant été produite par le vice de la matrice & par ſon racorniſſement.

En effet, les mouvemens convulſifs ont été les premiers ſymptômes du mal; la diarrhée les a ſuivis & enſuite l'hémoptiſie; & tous ces ſymptômes ont été précédés & ſuivis du dérangement des règles dans la première attaque de la maladie, comme dans la rechute; d'où l'on peut conclure que le couloir utérin, trop ſerré de ſa nature, n'a pas permis au flux menſtruel ſon libre cours; d'où s'en eſt ſuivi le reflux dans les parties ſupérieures: les entrailles ont été ſurchargées les premières; les ſucs digeſtifs ont été viciés par cet alliage; & de-là les fauſſes digeſtions & la diarrhée. Les remèdes irritans que l'on a employés dans ce premier début, ont augmenté le degré de la cauſe primitive: le ſang menſtruel a donc trouvé plus de réſiſtance à ſes efforts; la pléthore ſanguine eſt devenue peu-à-peu fort conſidérable; le poumon en a été ſurchargé par la communication des veines hypogaſtriques avec les mammaires, & l'hémoptiſie en a été l'effet.

On obſervera encore que tous ces ſymptômes avoient diſparu une fois, par le relâchement que l'on avoit

procuré

procuré dans tout le canal inteſtinal, par le moyen des boiſſons abondantes & par les bains tièdes; & que ces mêmes ſymptômes ont reparu quand on a ceſſé d'humecter, & quand on a irrité de nouveau; ce qui ne laiſſe plus de doute ſur la cauſe réelle de la maladie; elle gît dans le racorniſſement de la matrice & dans celui des entrailles; l'ouverture du corps le préſente à nos yeux.

Ce raiſonnement ſera bien plus convaincant, quand on ſaura que cette humeur dartreuſe n'avoit jamais exiſté chez madame la Comteſſe de Belzunce: on n'avoit jamais vu chez elle une dartre; à peine les glandes ſébacées des oreilles avoient-elles fourni dans la jeuneſſe un petit ſuintement qui n'exigea jamais de remèdes: jamais ſa peau ne fut altérée; & quand on a voulu trouver chez elle ce vice dartreux, on s'eſt trompé volontairement; car, par les informations que j'avois priſes dans ſa famille, le vice dartreux n'y fut jamais connu: en vain a-t-on voulu en accuſer la mère. Toutes ſortes d'accuſations à cet égard ont été gratuites; & il n'a pas moins fallu mourir en dartreuſe & non en racornie: tel eſt le ſort de pluſieurs. Si l'ouverture des corps devient plus familière, le racorniſſement ne ſera plus méconnu; & ce ſera à cette époque que la Médecine aura fait de véritables progrès.

Je terminerai cet article par citer l'Obſervation d'un Médecin de Bretagne, inſérée dans la Gazette ſalutaire du 11 Octobre 1770; par laquelle on découvre un nouvel effet du racorniſſement, d'après l'ouverture du corps du malheureux qui en fut la victime. M. Villeaupuis-

Frétaud, Médecin à Savenay, raconte que M. Montfort, Recteur de Savenay, d'un tempérament ſec & fort mélancolique, fut ſaiſi tout-à-coup, dans le mois d'Août 1769, d'un vomiſſement qui reparut enſuite tous les jours après les repas: le malade étoit dans ce temps-là tourmenté par des chagrins, & ſe livroit à des contentions d'eſprit de toute eſpèce. Le premier Médecin qu'il conſulta lui conſeilla des purgatifs; le malade en prit ſous différentes formes, ce qui aggrava les ſymptômes: des borborigmes ſe joignirent au vomiſſement; des ſpaſmes douloureux dans les entrailles; des urines claires & abondantes, ce qui obligea le malade de recourir à d'autres remèdes, & de demander conſeil à un autre Médecin.

Celui-ci ſubſtitua aux purgatifs qui venoient de réuſſir ſi mal, l'émétique & l'hypécacuanha: il y revint pluſieurs fois; il ajouta enſuite à ces remèdes, des pilules fondantes, ſtomachiques & apéritives, des lavemens purgatifs avec le ſéné; il finit enfin par la thériaque, dans la vue ſans doute de calmer les douleurs qu'il avoit aigries lui-même par ſon traitement. La boiſſon ordinaire du malade fut toujours du vin pur, par l'ordonnance de tous les Conſultans qui, ne voyant que la foibleſſe dans les *forces centrales,* rejetoient de leur régime tout humectant, ſans en excepter l'eau: on continua ainſi pendant cinq mois, au bout deſquels il parut des mouvemens convulſifs qui effrayèrent la famille: le malade reſſentit alors des douleurs cruelles dans les teſticules, qui rentroient dans le ventre par des contractions vives; & ces douleurs ſe terminoient

par la ſyncope : le malade mourut enfin dans ces tourmens, étant réduit dans le maraſme & dans la conſomption.

L'ouverture du corps montra un deſſéchement général de tout le canal inteſtinal, & une diminution conſidérable de ſon calibre, ainſi que de celui de l'eſtomac ; la valvule du *cæcum* étoit ſi rétrécie qu'à peine elle permettoit le paſſage à un tuyau de plume : tous les viſcères étoient d'ailleurs en bon état ; les glandes méſentériques étoient cependant obſtruées & durcies. M. Guerin, mon Confrère & moi, ajoute M. Frétaud, fumes appelés quelques jours avant la mort du malade ; nous vimes avec regret, que les remèdes qui auroient pu le guérir ne pouvoient plus lui être utiles : nous le ſecourumes pourtant avec beaucoup de petit lait ; le malade nous diſoit en éprouver un ſoulagement marqué, ce qui ne ſervit qu'à lui faire regretter davantage la vie qu'il perdoit par l'impéritie de ceux à qui il avoit malheureuſement confié ſa ſanté.

« Voilà, ſi je ne me trompe, ajoute ce Médecin, une nouvelle preuve du racorniſſement des ſolides « que M. Pomme admet pour le dernier degré de la « cauſe vaporeuſe. Je l'offre aux Antagoniſtes de cet « Auteur, & je ſouhaite que cet exemple faſſe ſur eux « le même effet que ſur moi. »

Le tableau que nous préſente cette Obſervation, eſt, en effet, ſi frappant, que notre Journaliſte (M. Roux) à qui M. Frétaud l'avoit adreſſé, en fut ému de pitié & de compaſſion pour ce pauvre martyr, & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'il ne voulut pas la publier ;

mais cela ne nous empêchera pas de conclure que la diminution du calibre des inteſtins étoit l'effet de la contraction des fibres, & par conſéquent celui du racorniſſement; & que c'eſt aux remèdes irritans que l'on doit en attribuer tout l'effet. Boërhaave a déjà conclu de même en nous rapportant l'Obſervation anatomique faite ſur le cadavre d'un homme qui étoit dans le pernicieux uſage de boire beaucoup d'eau-de-vie, & dont l'eſtomac fut trouvé racorni, au point qu'il n'étoit pas plus grand qu'une noix. Baglivi, diſſéquant à Rome le cadavre d'un homme fort & robuſte, qui étoit mort d'une fièvre ardente, fut fort ſurpris de ne point trouver de graiſſe ſous la peau; il n'y avoit à ſa place que des membranes & des pellicules entaſſées les unes ſur les autres: les fibres des muſcles étoient ſi dures, ſi deſſéchées, ſi racornies, qu'on ne pouvoit pas les couper avec les meilleurs couteaux. L'autorité d'un Médecin de la première Antiquité, puiſqu'il vivoit quatre cents quarante-quatre ans avant Jéſus-Chriſt, vient encore à l'appui de cette concluſion; c'eſt celle d'Empedocle, diſciple de Pythagore, qui a prétendu dans ſon *Syſtème ſur la génération*, que les ongles ſont une expanſion des nerfs *racornis* par l'air & par le toucher *(t)*. Telles ſont les preuves que j'avois à donner ſur le racorniſſement, ſans oſer me promettre qu'il ne ſera plus conteſté.

(t) Voyez l'article *Anatomie* dans le Dictionnaire encyclopédique.



RARÉFACTION DE L'AIR INTÉRIEUR.

J'ai déjà fait mention de cette raréfaction aérienne, & j'ai avancé que l'enflure étoit le fruit de cette raréfaction. J'ajouterai que cet effet de l'air raréfié outre-mesure, l'emporte en pareil cas sur la roideur des solides, & que ceux-ci ne pouvant alors résister aux efforts de cet air; ils se relâchent, & laissent ainsi des intervalles entre eux, par lesquels l'air s'échappe quelquefois dans le tissu cellulaire, se répand par tout le corps, & le parcourt à son gré. Mais il arrive souvent que les solides trop roides ou trop tendus résistent aux efforts de cette raréfaction, & alors les molécules du sang sont extrêmement pressées; le frottement augmente & la chaleur devient considérable: le sang, toujours plus pressé dans les capillaires, s'y engorge, & de-là s'ensuivent les douleurs & de nouvelles crispations. Le cerveau est surchargé, le cours des esprits animaux est gêné, intercepté; le délire survient, le corps s'enflamme enfin & se consume. L'ardeur brûlante de la peau, & plus encore celle des parties internes, nous l'annoncent; l'incendie est général: l'inflammation auroit lieu sans doute, si les vaisseaux lymphatiques, trop comprimés par la pléthore, pouvoient donner l'entrée aux globules rouges du sang. Tel est l'état où se trouve souvent réduit un Vaporeux; celui qui a la fibre tendue, sèche

& racornie, c'eſt toujours celui qui a été irrité par un régime échauffant & par des remèdes chauds.

Dans cet état, on court à la ſaignée, aux remèdes les plus rafraîchiſſans, à ceux qui peuvent condenſer cette raréfaction aérienne; la limonade, les ſirops de vinaigre, de groſeille, de limon, l'eſprit-de-vitriol, &c. rempliſſent d'abord nos vues, & avec ces ſeuls ſecours, on peut éteindre le feu ſans cependant ſe procurer la détente de la fibre : le bain froid produit auſſi le même effet; il abſorbe cet excès de chaleur: on ne peut pas en douter, puiſque l'on voit tiédir l'eau du bain par le ſeul effet du contact immédiat de l'eau ſur l'habitude du corps; telles ſont les armes que j'oppoſe à ce ſymptôme : mais ces armes ne ſont-elles pas contradictoires aux premières indications? L'eau froide n'eſt-elle pas tonique? comment donc concilier l'action de ce remède avec le racorniſſement? Telle eſt l'objection que l'on me fait journellement, à laquelle on ajoute le reproche d'avoir donné ce remède pour relâchant, ce qui préſente une contradiction manifeſte de mes principes, je dirai même une abſurdité.

L'objection eſt en forme, mais le reproche eſt déplacé; car j'ai dit, j'ai répété dans toutes les Éditions de cet Ouvrage, que le bain froid étoit un tonique puiſſant, & que je ne l'employois ici qu'en qualité de condenſant au préjudice de la fibre: mais j'ai ajouté qu'après avoir agi momentanément comme tonique, il agiſſoit bientôt comme relâchant; puiſque l'eau du bain, le lavement

froid & la fomentation froide tiédissent bien vîte en pareil cas par la seule chaleur du corps immergé; & pour fournir la preuve de cette assertion, je la répéterai telle qu'elle se trouve dans toutes les Éditions précédentes du Traité des vapeurs, & encore dans la réponse au premier anonyme & ailleurs; ce qui n'empêchera pas sans doute que mes adversaires n'y reviennent; car cette objection leur plaît infiniment *(u)*.

Pour expliquer l'action du bain dans les cas ci-dessus rapportés, ai-je dit, nous rappellerons ses effets, qui sont de détendre, d'assouplir, d'humecter des solides desséchés & racornis, de condenser les liqueurs trop raréfiées, d'en dissoudre les sels, d'en corriger l'acrimonie, en leur restituant le véhicule dont elles sont dépourvues: c'est ainsi qu'il opère, & qu'il guérit les maladies auxquelles il est approprié, dès qu'il est diamétralement opposé aux différentes causes qui les produisent. Ce

---

(u) M. Maret, Rédacteur de l'article *bains* du Dictionnaire encyclopédique, a adopté cette même erreur dans l'Édition la plus récente de cet Ouvrage, faite à Genève en 1778. « On aura obligation, a-t-il dit, à M. Pomme, d'avoir familiarisé les François « avec les bains froids, employés depuis long-temps par les Russes « & les Anglois avec beaucoup d'avantage; mais il seroit dangereux « de croire avec cet Auteur, que toutes les maladies spasmodiques » exigent l'usage des bains froids »: telle est l'erreur de M. Maret. Ce Médecin, si distingué dans la République des Lettres, le Secrétaire d'une Académie savante, l'Auteur enfin d'un Ouvrage sur les bains, couronné par une autre Académie, sera surpris sans doute d'avoir commis cette faute, & la corrigera, j'espère, à l'avenir.

remède employé de cette manière, c'eſt-à-dire, tiède ou agréablement frais, ſera ſans contredit le plus grand humectant connu, non-ſeulement pour le relâchement & pour le ramolliſſement de la peau qu'il procure, mais encore par la quantité de véhicule aqueux qu'il fournit à la maſſe du ſang.

La force avec laquelle l'eau s'inſinue dans le ſang eſt immenſe; les Phyſiciens n'en connoiſſent pas encore les limites. Les particules de ce fluide pénètrent dans les pores des tégumens, dans leur tiſſu le plus ſerré juſque dans les glandes; elles écartent les fibres les unes des autres avec la même force qu'elles fendent les rochers: le tiſſu des parties abreuvées, cédant en tout ſens, ſe ramollit au lieu de ſe fendre; l'eau pénètre ainſi dans les vaiſſeaux & les membranes, & paſſe à travers tous les obſtacles: l'eau attaque par cette voie le vice des ſolides & des fluides juſque dans leurs derniers recoins, où elle ne pourroit aborder par la voie de la circulation lorſqu'il y a des obſtructions.

C'eſt ainſi que la ſécchereſſe des membranes & des nerfs cédera à l'action de ce puiſſant ſpécifique: les vaiſſeaux capillaires, dont le calibre eſt tellement rétréci, que la circulation y eſt interceptée, devenus ſouples, céderont aiſément à l'impulſion des fluides qui y abordent. Les ſecrétions, auparavant ſupprimées par l'obſtruction, &, pour mieux dire, par l'oblitération des canaux, ſe rétabliront en même-temps, & les fluides, que la denſité, l'épaiſſiſſement, la ſécchereſſe & l'acrimonie rendent

rendent impropres à circuler, reprenant leur véhicule, contribueront à leur tour au rétabliſſement général de la machine.

Tant de merveilleux effets ſeront dûs à l'action puiſſante du bain tiède, & quelquefois encore à celle du bain froid, & ce ſera par le degré de tiédeur ou de froidure de l'eau que nous y oppoſons. On conçoit aiſément que dans le cas où la raréfaction des liqueurs eſt extrême, & que le racorniſſement des nerfs eſt porté à ſon plus haut degré, on ne pourra parvenir à la détente de la fibre, ſans qu'au préalable la raréfaction des liqueurs ne ſoit tout-à-fait appaiſée, ce que l'on ne pourra jamais obtenir que par le bain froid. Auſſi verrons-nous en pareil cas tiédir l'eau du bain par ſon contact immédiat ſur l'habitude du corps, & nous ſerons alors forcés de renouveler cette froidure de l'eau pour abſorber cet excès de chaleur, & pour nous procurer l'efficacité que nous cherchons dans la température du ſang & des autres humeurs. On voit par les raiſons contraires, combien ſeroit ici nuiſible le bain chaud, puiſque par ſon action le ſang ſe raréfie, la tranſpiration augmente, la graiſſe ſe liquéfie & tranſpire par la peau dont les pores ſont alors très-dilatés; le ſang devient toujours plus alkaleſcent, & ſon tiſſu ſe déſunit: auſſi le reconnoiſſons-nous comme très-nuiſible, & oppoſé à nos vues. (*Voyez* toutes les Éditions du *Traité des Vapeurs*).

Et ailleurs, M. Brun ajoute dans ſa réponſe à un Anonyme: « Suivons notre Cenſeur; écoutons ſes leçons

» de physique, dans lesquelles il nous apprend que le
» bain froid condense, & que le bain chaud raréfie.
» Lisons ensuite M. Pomme, & nous verrons qu'il
» nous a dit avant lui, que le bain froid condensoit,
» & que le bain chaud raréfioit. Il nous enseigne en
» même-temps de n'employer le premier que dans le
» cas de l'extrême raréfaction des liqueurs, que l'on dis-
» tinguera par la chaleur de l'eau après l'immersion du
» corps dans le bain froid, ce qui s'opérera sans doute
» par la communication de la chaleur interne du corps
» avec la froidure de l'eau extérieurement. Ce sera dans
» le cas d'une moindre raréfaction qu'il faudra employer
» le bain tiède, qu'il regarde comme le plus puissant
» remède pour relâcher les fibres & pour détremper
» la masse des liqueurs ; ce que M. Pomme nous prouve
par les Observations dont il a enrichi son Ouvrage ».

J'ai encore ajouté dans ma réponse au Journaliste de Trévoux, & dans l'explication physique de l'action du bain chez madame de Cligny, que si la froidure de l'eau a toujours été tempérée par la chaleur du corps, c'est à la température de l'eau qu'il faut attribuer l'effet dont il s'agit, parce que personne n'ignore que le bain froid tend les fibres, bien loin de les relâcher, & que par conséquent il deviendroit contraire s'il agissoit en cette qualité.

Il est donc prouvé & démontré que j'ai donné le bain tiède, celui que tous les Physiciens ont marqué au vingt-sixième degré du thermomètre de M. de Reaumur

(que j'appelle agréablement *frais*, parce que plusieurs malades dont la fibre sera plus ou moins tendue, sensible & irritable, le trouveront tel à ce degré) pour le remède le plus approprié à la roideur que j'attaque, & pour le plus grand humectant connu. Il est prouvé aussi que j'ai donné le bain froid, celui qui est marqué au quinzième degré de ce thermomètre, comme celui qui est au vingtième pour un tonique puissant qui contrarie la fibre tendue, mais qui en même-temps condense puissamment les liqueurs raréfiées, & produit les effets énoncés.

Comment donc après cela oseroit-on m'accuser d'avoir commis une pareille faute ! mes plus sévères Antagonistes, ces adversaires de si mauvaise foi, tels que M.rs Roux, Lecamus, Rostain, Marteau & autres, ont tous insisté sur cet article avec un air de triomphe qui en a peut-être imposé aux esprits prévenus, jusqu'à M. Maret; ils ont voulu par-là intimider les ames foibles, & détourner ainsi le Public de mes préceptes. *Prenez-garde*, ont-ils dit, *on vous baignera dans l'eau froide & à la glace; on vous traitera comme l'on traite les fous:* & en réveillant ainsi la crainte & l'amour-propre, ils ont cru mettre une barrière invincible entre le bien que j'ai voulu faire, & le mal que j'avois à réparer. Mais ce Public a vu que l'imputation étoit dénuée de preuves; il a vu qu'on se baignoit dans l'eau tiède, & que l'on guérissoit: il a vu dans le même temps un établissement de Bains publics se former à Paris sous les auspices de ma méthode; tout l'a séduit; les déclamations

de mes Antagoniſtes n'ont ſervi qu'à fortifier ſa confiance. Tel a été le fruit des autres imputations calomnieuſes avec leſquelles on a voulu me déchirer; la vérité a ſurmonté tous ces obſtacles: tout de même que ce fleuve impétueux auquel on oppoſe des réſiſtances, elle a franchi les bords, & la terre en a été arroſée. Cette expreſſion n'eſt point hyperbolique; car je vois avec une ſatisfaction, qui me tient lieu de récompenſe, que l'eſpèce humaine dégénérée & entièrement conſumée depuis la découverte du nouveau Monde, ſe reproduit à la faveur du bain & de l'eau: je vois encore que le Royaume, ci-devant empeſté des découvertes que nos Chimiſtes ont tant vantées, reprend aujourd'hui ſa première vigueur; la métamorphoſe eſt accomplie; mes Adverſaires en rougiſſent. Pour moi qui ai toujours prévu que leurs clameurs me feroient plus utiles que préjudiciables, je les remercie bien ſincèrement puiſqu'ils m'ont ſervi à mon gré. Je ne craindrai donc pas d'étaler les merveilles du bain froid après avoir publié celles du bain tiède, & quoique ces ſortes de cas ſoient aſſez rares, je ne ſuis pas au dépourvu: mais je préfère en ce moment de publier ceux que les Médecins ont bien voulu me fournir.

LETTRE de M. Viger, Chirurgien à Saintes.

« JE vous envoie, Monſieur, quelques Obſervations; » elles ſont le fruit de vos préceptes. Animé comme » vous du deſir de me rendre utile, je les avois adreſſées » à notre Journaliſte, & j'attendois tous les jours de les

voir publier, lorſque j'ai appris les motifs de leur « ſuppreſſion *(u)*. Quoi qu'il en ſoit, mes Obſervations « vous appartiennent, & je crois devoir les publier; « c'eſt pourquoi, en vous les adreſſant, je vous prie « d'en faire uſage, trop heureux ſi je mérite de figurer « avec vos proſélites. Je vous prierai encore de me « donner quelques éclairciſſemens ſur un phénomène « ſingulier que j'expoſe dans une de mes Obſervations; « c'eſt l'action phyſique de l'eau froide ſur le ſpaſme: « comment un tonique auſſi puiſſant peut-il opérer un « effet auſſi prompt, & détruire la rigidité de la fibre! « Cette cure eſt peut-être de toutes celles que vous « avez opérées, la preuve la plus convaincante de la « beauté de vos découvertes; mais ce fait eſt un vrai « myſtère pour ma foible intelligence: daignez, je vous « en conjure, m'éclairer ſur ce point; je commence « par lui. «

Un Curé de cette ville, âgé de trente-quatre ans, « attaqué depuis cinq ans de vapeurs hypocondriaques, « s'étoit adreſſé à tous les Guériſſeurs dont ce pays « abonde, qui le déclarèrent pulmonique, ſcorbutique, « &c. & le traitèrent en conſéquence; c'eſt-à-dire, avec « des ſtomachiques, des purgatifs, des bouillons anti- « ſcorbutiques: il fut envoyé enſuite aux Eaux de Cau- « terets pendant deux fois, d'où il revint paralytique «

(u) Voyez mon Recueil des pièces relatives au traitement des Vapeurs, chez Hériſſant père, *rue Saint-Jacques à Paris.*

» de la jambe droite, laquelle se raccourcit considéra-
» blement; à cette méprise, on en ajouta une plus
» grande encore : ce fut l'application de plusieurs topiques
» irritans, des fumigations & des bains aromatiques qui
» parurent d'abord le soulager, mais qui dans peu
» augmentèrent la paralysie : la fièvre survint après ce
» traitement, & je fus appelé. Par les instructions que
» l'on me donna sur l'état de ce malade, j'appris que
» son mal devoit sa naissance à une trop grande appli-
» cation, à une étude forcée, & d'après ce détail,
» j'entrevis la cause vaporeuse. Les symptômes étoient
» trop caractérisés d'ailleurs pour ne pas la reconnoître;
» les digestions étoient lentes, laborieuses, accompagnées
» de vents : la maigreur étoit extrême, la respiration
» gênée, le sommeil profond & accablant, des douleurs
» vagues, une salivation abondante, les urines claires,
» & une impuissance réelle de s'appliquer à la lecture la
» moins fatigante. La fièvre étoit erratique; elle varioit
» à tous propos; tantôt elle prenoit le type de la tierce,
» tantôt celui de la quarte & celui de la quotidienne:
» elle commençoit souvent par un accès qui duroit six
» heures; le lendemain cet accès se divisoit en deux,
» c'est-à-dire, trois heures le matin & trois heures le
» soir; celui-ci se réduisoit le surlendemain à une heure
» & demie; il se terminoit par la durée de quelques
» minutes, recommençoit ensuite par celle de six heures,
» & diminuoit par gradation comme auparavant: cette
» fièvre s'annonçoit par des baillemens, des pandiculations,

par une toux convulſive, par une douleur de tête aſſez vive, un mal-aiſe général & par l'augmentation de la paralyſie ; car dans ces momens la jambe étoit beaucoup plus foible & raccourcie. Tel étoit l'état de M. le Curé de*** en Janvier 1766.

Cette ſaiſon ne me permit pas de grandes tentatives ; c'eſt pourquoi je me contentai d'exhorter mon malade à laiſſer tout remède, & à ſe livrer entièrement à l'eau pour boiſſon : je lui conſeillai encore de prendre beaucoup de lavemens d'eau froide, & d'obſerver le régime le plus exact. Le malade vécut en effet fort régulièrement ; il ſe nourrit avec du poulet & du veau bouilli ou rôti, & quelques fruits fondans : ce régime opéra ſi bien, qu'il emporta la fièvre ; la ſalivation ceſſa, & le malade fut en état d'attendre la ſaiſon favorable, auquel temps il étoit décidé qu'il prendroit les bains froids. Un Médecin de grande réputation, qui fut conſulté dans cet intervalle, fut de cet avis ; mais le malade avoit beaucoup de peine à s'y ſoumettre, lorſque le haſard vint le perſuader en faveur de ce remède. Un jour qu'il étoit altéré par la fièvre, il ſortit de ſon lit, & ſe traîna juſqu'auprès d'une table où il y avoit un pot à l'eau rempli d'eau froide ; il le but tout entier, & tandis qu'il buvoit, il ſentit que ſon talon, que la rétraction des muſcles tenoit élevé de plus de deux pouces, s'alongeoit, & le malade l'appuya ſur le parquet : il crut d'abord qu'il devoit cet effet à la ceſſation de la fièvre ; mais ayant voulu faire une ſeconde

» épreuve, il s'assura que c'étoit à l'eau froide qu'il en » étoit redevable; il répéta cette expérience plusieurs » fois, & ce fut toujours avec le même succès: cet » alongement duroit quelques minutes; après quoi la » jambe revenoit dans son premier état: une seule gorgée » d'eau très-froide opéroit le même effet. Il n'en arrivoit » pas de même s'il plongeoit sa jambe dans l'eau tiède; » il y a plus, car il lui suffisoit de tenir un doigt de la » main dans l'eau froide, pour pouvoir marcher avec » facilité, & aussi long-temps qu'il le vouloit, & s'il » retiroit son doigt de l'eau, la jambe revenoit dans son » premier état au bout de quelques minutes.

» D'après toutes ces expériences, notre malade se » rendit à mes avis, & se soumit aux bains froids: » j'ajoutai à ce régime l'eau de poulet; j'exigeai de lui » qu'il en bût sans retenue; ce qu'il fit avec une entière » soumission. Il resta dans le bain pour la première fois » un quart-d'heure, & peu-à-peu il parvint à rester » une bonne heure: l'eau du bain s'échauffa toujours par » la chaleur de son corps: le quarantième bain rendit la » jambe à sa première longueur; les symptômes vaporeux » diminuèrent, la fièvre disparut, & l'existence du ma- » lade fut une nouvelle vie. Il les continua néanmoins » jusqu'au nombre de cent, ayant toujours sur la tête » une vessie remplie d'eau froide; & à la faveur de ce » traitement répété pendant deux ans, le malade a » été entièrement rétabli, puisqu'on le voit occupé » aujourd'hui des fonctions de son ministère.

La

La femme d'un Meunier, âgée de vingt-quatre ans, « enceinte de ſept mois, fut attaquée tout-à-coup de la « cardialgie; ſon pouls étoit ſerré & convulſif, la reſpi- « ration gênée, le ventre ſec & tendu, le viſage pâle, & « une ſueur froide qui ſe répandoit par tout ſon corps. « On ſaigna d'entrée ſans trop ſavoir pourquoi; on « donna des carminatifs ſous différentes formes; on en « vint à la teinture de *caſtoreum*, aux gouttes anodines: « on purgea enſuite, & bien loin de ſoulager la ma- « lade, on augmenta les douleurs; la cardialgie devint « ſi forte, qu'elle fit craindre pour la vie de cette « femme: on continua en vain ce traitement, on déſeſ- « péra d'elle, & plus encore de ſon enfant, car depuis « le premier jour de l'attaque, il n'avoit donné aucun « ſigne de vie. Quel parti prendre dans cette extrémité! « On me demanda conſeil, mais trop tard. Inſtruit de « tout ce qui s'étoit paſſé avant mon arrivée, je reconnus « d'abord la mépriſe. La tenſion douloureuſe du ventre, « celle de toute la région épigaſtrique, ne me laiſſa « aucun doute ſur l'irritation de ces parties & ſur la « raréfaction de l'air qui y étoit contenu; il ne s'agiſſoit « plus que de trouver les moyens d'y remédier: ces « moyens furent ceux que vous avez employés tant de « fois, Monſieur, avec ſuccès. Ce fut l'application ſur « le ventre d'une ſerviette trempée dans l'eau froide, « avec laquelle je voulus condenſer l'air inteſtinal, en « même-temps que je voulus relever le ton des parties, « qui ayant été bandées au-delà de leur reſſort, étoient «

» tombées dans une eſpèce d'atonie : le remède réuſſit » parfaitement ; on renouvela ſouvent cette application » ainſi que ſa froidure ; on ſoulagea la malade peu-à-peu, » juſqu'à ce que l'on eût emporté les douleurs. La dé- » tente ſe fit pour-lors ; des évacuations copieuſes l'annon- » cèrent : la malade accoucha enfin d'un enfant mort, » & ſa couche fut heureuſe ; on purgea au temps preſcrit » avec un doux minoratif : on y revint plus d'une fois » ſous les auſpices de l'eau de poulet ; les évacuations » furent ſi ſalutaires, qu'elles amenèrent des vers, & la malade ſe rétablit parfaitement ».

Les autres Obſervations contenues dans la Lettre de M. Viger, regardent le bain tiède ; elles ne figureront par conſéquent pas dans ce Chapitre, mais ailleurs.

RÉPONSE.

Il eſt très-juſte, Monſieur, que je me rende à vos deſirs, en vous donnant l'explication que vous me demandez ſur le phénomène que la guériſon de votre Curé vous préſente. Pour cet effet, je répéterai ce que j'ai dit tant de fois dans toutes les Éditions de mon Livre, & je dirai que la qualité tonique de l'eau froide exclut abſolument ce remède de la claſſe des relâchans, & que par cette raiſon, il eſt employé ici comme un remède contraire : mais j'ai ajouté que la tenſion ſpaſmodique étoit ſouvent entretenue par l'extrême raréfaction de l'air contenu dans les liqueurs, & que, dans ce cas, on ne

pouvoit parvenir à la détente de la fibre, ſans qu'au préalable on eût condenſé cette raréfaction aérienne ; & c'eſt-là le ſeul cas où j'emploie le bain froid. J'ai ajouté encore, Monſieur, que ce remède agiſſoit comme tonique, puiſqu'en méditant ſon action, on voit que le bain froid ſe tiédit ordinairement par la chaleur du corps du malade immergé, & c'eſt par cette raiſon que je fais ſouvent renouveler la froidure de l'eau, quand il s'agit de condenſer davantage, tout comme je la laiſſe tiédir, quand je crois que cette condenſation ne m'eſt plus néceſſaire. D'après ces effets, je puis donc employer ce tonique au préjudice de la fibre, mais au profit de la raréfaction aérienne, & vous voyez par tout ce que je viens de vous dire, que ce tonique n'eſt tel que par la volonté de celui qui l'emploie.

Vous pouvez conclure de-là, Monſieur, que votre Curé étoit dans le cas de cette raréfaction aérienne ſans que vous vous en ſoyez douté ; la tenſion de ſes fibres étoit à ce degré de criſpation qui produit le raccourciſſement de la partie affectée, & ce degré étoit entretenu par celui de la raréfaction de l'air : l'eau froide que vous avez employée, n'a pas manqué d'agir ſur cet air, & de le condenſer, ce qui a enlevé ſur le champ à la fibre ce dernier degré de tenſion qu'elle tenoit de la raréfaction de cet air, & le contraire eſt arrivé quand vous avez ceſſé d'appliquer ce remède. Les Phyſiciens vous diront, Monſieur, que la vîteſſe avec laquelle l'air ſe condenſe par le froid eſt très-grande. Il paroît que vous

en êtes convaincu, puiſque c'eſt ſans doute d'après ces idées phyſiques que vous avez employé l'eau froide chez la malade qui fait le ſujet de votre troiſième Obſervation. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir diſcerner les cas où cette raréfaction domine ſur la tenſion de la fibre, & alors vous appliquerez l'eau froide ſans contradiction. Les ſignes diagnoſtiques de cette raréfaction ſe tirent du tempérament, du régime, des remèdes & de l'intenſité des ſymptômes ſpaſmodiques. Avec les diſpoſitions que vous montrez, Monſieur, vous ſerez bientôt en état de les connoître parfaitement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

M. Renard, Médecin à la Fère, raconte dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1769, *page 355*, « que madame Lebœuf, femme d'un Avocat de » cette ville, alloit périr en Janvier 1768, par la vapeur » du charbon qu'on avoit alumé dans une alcove où elle » s'étoit couchée & endormie depuis environ une heure, » ſans le ſecours de l'air froid & de la glace; tout-à- » coup le mari eſt éveillé par le bruit que fait un chat » dans la même alcove, qu'on pouvoit alors comparer à » une machine pneumatique : il ſaute en bas du lit pour » chaſſer cet animal importun, mais il le trouva étendu » roide ſur le carreau; il le croit mort & le jette dans la » rivière par une fenêtre du premier étage; il vola enſuite » au lit de ſa chère épouſe : quel triſte ſpectacle! il la » trouva ſans connoiſſance, tous les membres en convulſion,

reſpirant à peine ; un moment plus tard elle étoit ſuffo- «
quée : les ſphincters s'étoient déjà relâchés chez elle. «
L'inconſolable mari qui crut avoir perdu la moitié de «
lui-même, fait appeler ſes voiſins, ôte le foyer ardent, «
cauſe de tant de malheurs, & accourt lui-même chez «
moi. En chemin, il s'apercoit qu'il eſt auſſi malade ; il «
a des éblouiſſemens ; ſes jambes chancellent. . . . . Que «
va-t-il devenir ? L'amour & le grand froid lui donnent «
du courage & des forces : il arrive, & je cours avec lui «
chez ſa chère moitié ; la fenêtre étoit reſtée ouverte «
depuis qu'on s'étoit débarraſſé du chat : Je fis ouvrir «
encore tous les rideaux de l'alcove & du lit, & je trouve «
la malade dans l'état décrit ci-deſſus : elle faiſoit des «
efforts ſinguliers pour reſpirer ; la bouche étoit torſe, «
ſans parole, & les yeux qui étoient réellement ouverts «
ne fixoient rien, ne voyoient rien, en un mot, tous les «
organes des ſens étoient ſans ſentiment & ſans action ; «
j'attribuai tous ces accidens au défaut ou au peu d'élaſ- «
ticité de l'air extérieur, & à la trop grande raréfaction de «
l'air intérieur ou contenu ; & comme je ſavois qu'il n'y «
a rien de plus propre pour condenſer, pour diminuer le «
volume d'air raréfié, & rétablir en pareil cas l'équilibre «
entre les ſolides & les fluides, qu'un corps froid : je fis «
apporter auſſitôt de la glace ; j'en introduiſis dans la «
bouche de la malade à pluſieurs repriſes : au troiſième «
morceau elle ouvre les yeux, fixe les objets, & nous «
reconnoît tous. Son mari étoit abſent, elle le demande, «
il arrive ; elle l'embraſſe tendrement, & lui dit les choſes «
les plus raiſonnables pour le conſoler. On lui applique «

» un paquet de glace pulvériſée ſur le front, elle paroît » recouvrer toute ſa préſence d'eſprit; elle préſide elle-même » à ſa toilette ; ſe fait changer de lit & s'endort : à ſon réveil, » elle crut avoir fait un ſonge ; cependant elle ſe plaint de » maux de tête, de laſſitude, de foibleſſe & de douleur » de reins : tout cela auroit pu inquiéter chez une autre » malade ; mais madame Lebœuf étoit groſſe de trois mois. » Je lui conſeillai un régime convenable, & quelques autres » ſecours ; elle a fait une couche heureuſe, les ſuites ne » l'ont pas été de même ; mais elle ſe porte bien au» jourd'hui *(x)*.

» Le chat qu'on avoit jeté dans la rivière, fut reçu par » la glace ; le choc fut rude, peut-être cela contribua-t-il » autant que le grand air & l'impreſſion de la glace à le » rappeler à la vie ; quoi qu'il en ſoit, il revint à la maiſon » quelques heures après, & ſi bien portant, qu'on avoit » peine à croire qu'il avoit été malade ; tout cela prouve » que le grand air, l'eau froide, la glace, &c. ſont ſouvent indiqués & peuvent opérer des merveilles ».

Je n'ai rapporté ici l'obſervation de M. Renard, que pour montrer les effets de la raréfaction de l'air intérieur, par quelle cauſe qu'elle ſoit produite, & pour

---

(x) Un habile Chirurgien de Laon (M. Naches) qui nous a vu, M. Labruſſe & moi, employer en 1766, avec le plus grand ſuccès, l'eau froide & la glace dans les attaques convulſives de madame Rillard (*Voyez* le Journal de Médecine, Octobre 1767), a fait imprimer depuis dans le même Journal du mois de Mai 1767, deux Obſervations ſur des accidens de même eſpèce, où il a employé avec le même ſuccès, l'eau à la glace en topique.

prouver que l'eau froide & la glace réuſſiſſent dans tous
les cas de cette raréfaction, je vais rapporter ceux où
cette raréfaction agit de concert avec la roideur de la
fibre. M. Dupont, Médecin à Tartas, raconte dans le
journal de Médecine, du mois de Février 1770, « que
le nommé *Dupouy*, de la paroiſſe de Villeneuve, âgé de »
vingt-cinq ans, avoit depuis ſon enfance, la rate gonflée, «
dure, & dans certain temps ſon volume étoit deux «
ou trois fois plus conſidérable qu'il ne dût l'être natu- «
rellement. Vers la fin d'Octobre dernier, ſon Chi- «
rurgien lui fit prendre l'émétique en lavage, pour je ne «
ſais quelle indiſpoſition. Le 2 Novembre, il prit à «
titre de précaution, une médecine qui le purgea à «
merveille: le malade ſe leva dans l'après-midi, & ſatis- «
fait de ſon état, il ſe tint juſqu'au ſoir auprès du feu. «
Cet homme pendant la nuit perdit ſubitement la con- «
noiſſance, le ſentiment, la vue, & fut attaqué de «
convulſions ſi violentes, que cinq ou ſix perſonnes «
pouvoient à peine le contenir dans ſon lit. On appela «
M. Dupont pour ſecourir ce miſérable; rendu chez «
lui vers les neuf heures du matin, il fut témoin du «
plus triſte ſpectacle; les agitations les plus fortes & les «
convulſions de toutes les parties du corps l'empê- «
chèrent pendant quelque temps de prononcer ſur le «
caractère de la maladie; la reſpiration étoit forte, fré- «
quente & embarraſſée; le mouvement du cœur violent «
& ſans ordre; le viſage rouge & enflammé; les yeux «
étincelans, égarés, incertains: de cet état, il tomba «

» dans un accès d'épilepſie qui dura quatre ou cinq
» minutes; à peine l'attaque d'épilepſie eut-elle diſparu,
» que les convulſions générales ſe reproduiſirent; elles
» durèrent trois quarts-d'heure, & furent ſuivies de
» nouveaux accès épileptiques : cette alternative eut lieu
» pendant vingt-quatre heures; de ſorte que le malade
» eut au moins quarante aſſauts d'épilepſie dans la
journée ».

M. Dupont avoue qu'il fut auſſi effrayé des cruels accidens dont il étoit le ſpectateur, qu'incertain ſur le parti qu'il devoit prendre pour les combattre ; rien ne s'offroit à ſes recherches & à ſon eſprit, pour fixer avec quelques fondement, la véritable cauſe de la maladie. Jamais Dupouy n'avoit éprouvé de pareils accidens ; le purgatif pris la veille ne lui paroiſſoit pas avoir pu produire un ſi grand déſordre ; & le moyen de penſer que la rate gonflée fût le principe d'une ſcène auſſi tragique ! Au milieu de ces perplexités, il ſe détermina à faire ouvrir la ſaphène ; ce remède n'opéra rien, on y revint une ſeconde fois; après cette ſeconde opération, les accidens ſubſiſtans toujours dans le même degré, il ſe détermina à faire appliquer ſur la tête du malade, une groſſe ſerviette pliée en quatre doubles & trempée dans l'eau froide ; ce topique fut renouvelé tous les quarts-d'heure; les convulſions diminuèrent & ceſſèrent enfin pendant la nuit.

« N'eſt-il pas évident, ajoute M. Dupont, que le
» ſuccès de cette cure dépend de l'eau froide, & ſon
» heureuſe

heureuſe application ne donnera-t-elle pas une nouvelle « force au ſyſtème de M. Pomme ! Il fut, dit-il, déter- « miné à faire uſage de ce ſecours par les brillans ſuccès « dans des cas à peu-près ſemblables, inſérés dans les « Journaux de Médecine & ailleurs ».

M. Perreymond le fils, Médecin à Barjemon en Provence, raconte encore dans le même Journal, que la demoiſelle Tournel, âgée de vingt-neuf ans, d'un tempérament bilieux & naturellement porté à la colère, s'expoſa témérairement au ſoleil; elle ſe plaignit quelques heures après d'un mal de tête aſſez vif, & d'une douleur circulaire autour du diaphragme qui hâta ſon retour, & l'obligea de ſe coucher. Le lendemain, 13 Mars 1769, la fièvre ſe développa, la douleur de tête augmenta, & il parut une toux convulſive; le 14 & le 15, tous les ſymptômes s'aigrirent; la reſpiration devint laborieuſe, la douleur augmenta, & le délire ſurvint; on fit une ſaignée copieuſe qui ne produiſit aucun ſoulagement; le 16, la malade pouſſa des cris affreux; elle paſſa rapidement de la fureur au ris ſardonique: la reſpiration étoit fréquente, ſes yeux étinceloient, l'œil gauche étoit larmoyant, les mains tremblantes; on auroit dit qu'elle démêloit entre ſes doigts des flocons de laine: enfin un babil effréné & ſans ordre portoit par repriſes, l'horreur & l'effroi dans le cœur des aſſiſtans. Dans cet état, M. Perreymond ne connut que le bain froid; la malade y fut plongée; on lui donna de l'eau d'orge nitrée pour boiſſon: on

continua ces remèdes le 17 & le 18, & tous les ſymptômes diſparurent.

M. Raymond, Médecin de Marſeille, cite, dans la Diſſertation ſur le bain, l'Obſervation ſuivante. « Une » perſonne d'une bonne conſtitution, d'un tempérament » ardent, & dans la fleur de ſon âge, eſt attaquée dans » les chaleurs de l'été d'une fièvre ardente. La chaleur » fébrille eſt brûlante; la ſurface du corps eſt aride; le » ſang ſe deſſéche, ſe diſſout, s'alkaliſe, les vaiſſeaux » ſont irrités & tendus; les nerfs ſont agacés; le genre » muſculaire entre en convulſion; le Fébricitant, ſaiſi » d'un délire furieux, fait tous ſes efforts pour ſortir d'un » lit où il brûle, trompe enfin la vigilance de ſes gardes, » s'enfuit de ſa chaude priſon, va ſe plonger dans l'eau » froide, éteint ainſi l'ardeur fébrile, condenſe le ſang » trop raréfié, l'épaiſſit, & enveloppe par-là & émouſſe » l'âcreté ſeptique; l'action des ſolides rentre dans ſes » juſtes bornes; le mouvement du ſang eſt ralenti; le » calme ſurvient, & le malade ſort de la rivière guéri, » au grand étonnement du Médecin qui avoit prononcé » à la mort; tant le ſentiment, ajoute M. Raymond, eſt au-deſſus de la ſcience ».

Je ſortirai un inſtant de mon plan pour ajouter aux Obſervations des Médecins encore vivans, celles des Médecins qui nous ont précédés; & je dirai que Villis a guéri une Servante qui, dans la fièvre, étoit tombée dans un délire furieux, en la faiſant porter dans une

rivière, où elle nagea d'elle-même l'eſpace d'un quart-d'heure, & d'où elle ſe retira ſaine & tranquille. Linnæus rapporte encore un exemple frappant des merveilles du bain froid : il dit, d'après un Auteur, que la peſte emporta tous les habitans d'un village du Nord, excepté deux perſonnes, un Amant & ſa Maîtreſſe. L'Amant, ayant été ſaiſi de cette cruelle maladie, ſa Maîtreſſe le lava dans l'eau froide, & le guérit heureuſement. Celui-ci rendit le même ſervice à ſa Maîtreſſe par le même traitement. Il eſt hors de doute que ce ne fût une ardeur brûlante & une raréfaction extraordinaire qui obligea ces perſonnes à recourir à cet extrême remède ; & on doit en conclure de-là que le bain froid eſt un remède de tous les pays, quand on rencontre une pareille cauſe. On a opéré, en effet, les mêmes cures en Perſe, en Angleterre & en France. Faudra-t-il s'appuyer ſur l'autorité de notre premier Maître ? Je dirai qu'Hippocrate connoiſſoit ſi bien les effets de ce tonique, & il étoit ſi convaincu de ſon efficacité, dans certains cas particuliers, qu'il n'a pas manqué de faire un aphoriſme de ce genre de curation. *Une grande effuſion d'eau froide*, dit-il, *ſur les articles qui ſouffrent des douleurs avec enflures, mais ſans ulcère, & ſur les parties qui ſont en convulſion, ſoulage, diminue le mal, & emporte même la douleur.* Aph. XXV, Sect. V.

Cet Oracle avoit pourtant obſervé ailleurs que le froid eſt ennemi des nerfs *(Aph. XVIII, ſect. V.)* &, s'il recommandoit l'effuſion d'eau froide ſur le corps dans

cette occaſion, c'eſt qu'il ſavoit très-bien qu'il avoit la raréfaction à combattre. S'il décrit ailleurs les différentes eſpèces d'affections hyſtériques, il recommande de laver le corps avec beaucoup d'eau chaude (*Libr. de Natur. Mulieb. & libr. II. de morb. mul.*) Et il ajoute que, ſi le mal réſiſte, il faut laver beaucoup avec de l'eau froide. Mais le mal ne réſiſtoit à Hippocrate en pareil cas que parce que l'eau tiède ne pouvoit pas détruire la raréfaction aérienne; il falloit donc recourir à l'eau froide. Celſe employoit le même remède dans les mêmes maladies, & ſur-tout dans l'épilepſie hyſtérique. Je citerois en vain toute l'Antiquité; je ne ferois que répéter ceux qui m'ont précédé; je préfère de renvoyer le Lecteur à la ſavante Diſſertation de M. Raymond, Médecin à Marſeille, ſur l'action du bain, & à celle de M. Maret, Médecin à Dijon. Je me hâte de finir par l'Obſervation de M. Planchon, Médecin à Tournai, inférée dans le Journal de Médecine, *mois de Février 1769, page 127*, dans laquelle je trouve tout ce qui eſt analogue à mon ſujet.

« La fièvre, dont Boërhaave a ſcrupuleuſement recueilli » toutes les cauſes, & qu'il a préciſément décrite dans ſes » aphoriſmes, eſt de toutes les maladies la plus com» mune (*y*). La ſyncope ſimple, dont les cauſes ſont les » mêmes que celles de l'éphémère, *cauſæ, ſigna, medela* » *eadem*, dit ce Renovateur de la Médecine (*z*), attaque

(*y*) Boërhaave, *aph. 448.*

(*z*) *Ibid. aph. 729.*

plus ſouvent, comme l'on ſait, les perſonnes d'un bon « tempérament *(a)*, où l'abondance d'un bon ſang eſt « manifeſte, ſur-tout à cet âge où la Nature a achevé ſon « ouvrage, où les organes ſont parvenus à leur dernier « accroiſſement; alors la pléthore, miſe en mouvement par « des exercices violens, par des boiſſons ſpiritueuſes, par « des paſſions de l'ame, par la chaleur exceſſive du climat « ou de l'atmoſphère, qui raréfie la maſſe des humeurs, « conſtitue cette eſpèce de fièvre, que la Nature guérit « ſouvent par une hémorragie critique le quatrième jour, « ou par une ſueur bienfaiſante le ſeptième, ſi on ne la « trouble pas dans l'œuvre de la coction. Enfin la ſeule « raréfaction du ſang dans un ſujet non pléthorique, en « établiſſant ce qu'on appelle une *fauſſe pléthore*, produit « quelquefois une ſynoque ſimple qui eſt accompagnée des « mêmes ſymptômes, que ceux d'une ſurabondance décidée « des liquides agités par la fièvre. Telle eſt l'Obſervation « que nous ont tranſmiſe nos ancêtres, & que nous « vérifions chaque jour; tel eſt le langage des Médecins « que la raiſon & l'expérience accompagnent. «

Dans ces circonſtances, toujours miniſtres de la « Nature, établis pour la guider pas à pas, & marcher ſur « ſes traces, nous l'aidons dans ſes mouvemens critiques, « & nous n'employons que des moyens curatifs, que l'art « nous aſſure être les ſeuls propres à rétablir le calme dans « l'économie animale. Nous diminuons la plénitude par «

(a) Boërhaave, *aph. 728.*

» les ſaignées répétées *(b)* qui maîtriſent en quelque ſorte » la fougue de la circulation, & nous la tempérons par les » rafraîchiſſans, les nitreux, les aceſcens, les acides même » prudemment ménagés. Mais dans le cas d'une raréfaction » du ſang qui donne lieu à une fièvre extrêmement aiguë, » où l'on ne ſaigne que pour diminuer la fièvre, ou réprimer » la fougue du ſang, pourquoi ne met-on pas en uſage les » bains froids que l'Auteur de l'abus de la Saignée dit être » autant négligés que l'uſage de l'air frais *(c)* ?

» On lit pourtant dans les livres de quelques bons » Obſervateurs, que ces bains ont guéri, comme par » enchantement des fièvres qui ne devoient leur cauſe » qu'aux humeurs extrêmement raréfiées. M. Floyer, cité » pluſieurs fois par l'Auteur des abus de la Saignée *(d)*, » en rapporte des exemples frappans, par leſquels on voit » que le ſeul inſtinct a pouſſé des malades en délire à ſe » précipiter, l'un dans une fontaine, l'autre dans la Tamiſe, » quelques-uns dans un abreuvoir, ou dans des réſervoirs » d'eau froide, où ils ont recouvert la raiſon & favoriſé » leur guériſon. M. Pomme cite des exemples de cette » eſpèce. Je vis moi-même en 1760, un cas qui a du » rapport à ceux-ci.

» Ce fut pendant l'été de cette année, qui nous fit ſentir » des chaleurs exceſſives, qu'étant appelé à Baſecles,

---

(b) Maximè verò venæ ſectionibus & refrigerantibus aget. Boërhaave, *aph. 729.*

(c) Voyez les abus de la Saignée, *pag. 81, ſect. 53.*

(d) Ibidem, pag. 89, ſect. 57.

village à une lieue de Peruvels, par quelques malades, «
j'eus l'occaſion de voir, chez un Maître d'école, un «
jeune homme Flamand. Il étoit âgé de dix-huit ans, vigou- «
reux & ſanguin. Il avoit une fièvre ſynoque ſimple, qu'il «
s'étoit procurée en s'échauffant trop. Malgré quelques «
ſaignées du bras, des doux laxatifs, des lavemens, des «
boiſſons rafraîchiſſantes & nitreuſes, il étoit tombé dans «
un délire furieux; la fièvre étoit violente; &, entre le «
ſixième où le ſeptième jour, dans un moment où il n'étoit «
aſſujetti par perſonne, il ſe lève, prend un couteau, & «
pourſuit ſon Maître dans le jardin. Ce Maître effrayé, «
craignant d'être égorgé par ce furieux, fuit, & le malade «
à ſa ſuite. Cependant le Maître rappelle ſa raiſon; &, «
s'étonnant lui-même de ſa fuite, revient vivement ſur «
ſes pas, menace le furieux Flamand, qui devient tout- «
à-coup craintif & puſillanime, & prend la fuite à ſon «
tour. Il voit un puits, qui ſe trouvoit dans le jardin; il le «
franchit, & s'y précipite pour ſe mettre à l'abri des coups «
dont il eſt menacé. A peine y eſt-il tombé que le froid «
de l'eau, reſſerrant par ſon contact toute l'habitude du «
corps, & réprimant les fluides trop raréfiés, le rappelle «
à lui-même. Il crie au ſecours; on le retire bientôt de «
ce bain froid, où il avoit recouvré le bon ſens. De-là, «
on le tranſporte dans ſon lit, où il ſua copieuſement. »
J'arrivai un quart-d'heure après; je le vis bien tranquille, «
& je reconnus une ſueur vraiment ſalutaire, qui dura toute «
la nuit & termina la fièvre. «

Il eſt vraiſemblable, ajoute M. Planchon, que cette «

„ fièvre dépendoit plus de la raréfaction du sang que d'une „ pléthore sanguine, puisque les saignées, qui suffisent „ toujours pour diminuer la plénitude, n'avoient point „ suffi; que l'immersion dans un puits a tellement réprimé „ la fougue du sang raréfié, que la Nature a pu alors, étant „ à l'aise, expulser l'humeur morbifique. Disons à cette „ occasion que le délire de ce malade le servit mieux que „ tous les moyens employés jusqu'ici. Disons que l'instinct, „ ou plutôt le hasard, le conduisit à ce remède, dont „ l'action prompte & efficace est opposée à la cause évidente „ de la maladie. On sait en effet que toutes les fièvres qui „ sont l'effet de l'extrême raréfaction du sang, trouvent « un vrai spécifique dans le bain d'eau froide qui opère „ promptement & sans ruiner les forces, puisqu'au con- „ traire il resserre & fortifie les vaisseaux, en quelque sorte „ affoiblis & forcés au-delà de leur ton par la raréfaction „ des liqueurs: qu'il réprime efficacement & rétablit l'équi- „ libre de la circulation, si on l'emploie dans des circons- „ tances propres, & qu'il n'y ait aucun soupçon d'impureté „ dans les premières voies. *(e)*. Je dois avouer que, si cet „ évènement imprévu ne l'eût point poussé à se jeter dans „ un puits, je n'eusse pas hasardé de le plonger dans un bain „ froid; l'heureuse issue démontre cependant qu'il étoit „ indiqué. Mais employer des moyens peu accrédités dans „ la pratique, des moyens sur-tout qui, aux yeux du „ vulgaire, paroissent plutôt devoir accélérer la perte du „ malade que son rétablissement, c'est soulever contre lui

(e) *Voyez* les abus de la saignée, *page 87*.

le

le Public ignorant, toujours prêt à blâmer le Médecin, s'il arrive que, malgré l'indication juſtement remplie, le malade ſuccombe à ſes maux.

Quelqu'aſſurance que le Médecin ait de la vraie raréfaction du ſang & de l'air intérieur dans une fièvre aiguë ou ſans fièvre, il faut qu'il ſoit accrédité, qu'il ſoit au-deſſus des vains propos & de la cenſure, pour faire ce qu'on appelle un *coup de maître* dans ces circonſtances, & qu'il pratique ſans témérité, parce qu'il eſt perſuadé que l'âge du malade, ſon tempérament, l'état de l'atmoſphère, le climat, le genre d'exercice, &c. qui ont précédé cette fièvre, ont tellement dilaté les liqueurs animales, que ſans l'action du bain froid, il eſt impoſſible de rendre à l'air intérieur moins d'élaſticité, que le feu de la fièvre, allumé par ces cauſes, raréfie encore plus. Il faut auſſi ſavoir ſaiſir le moment propre, & diſtinguer ſi la véhémence de la fièvre doit toute ſon intenſité à la ſeule raréfaction, comme a fait autrefois M. Didier, Profeſſeur de l'Univerſité de Montpellier *(f)*, ſans quoi le bain froid pourroit être auſſi dangereux que le *Cydnus* faillit à l'être pour Alexandre-le-Grand.

C'eſt donc un point eſſentiel dans la pratique, de ſavoir juger ſi dans ces fièvres aiguës, preſque ardentes,

(f) Un Courrier part de Lyon dans les grandes chaleurs, arrive à Montpellier ſans s'arrêter, tombe de ſon cheval, évanoui; on le croit mort : M. Didier le fait couvrir de glace, & le rappelle à la vie. C'eſt ainſi que l'empereur Auguſte fut guéri par Muſa.

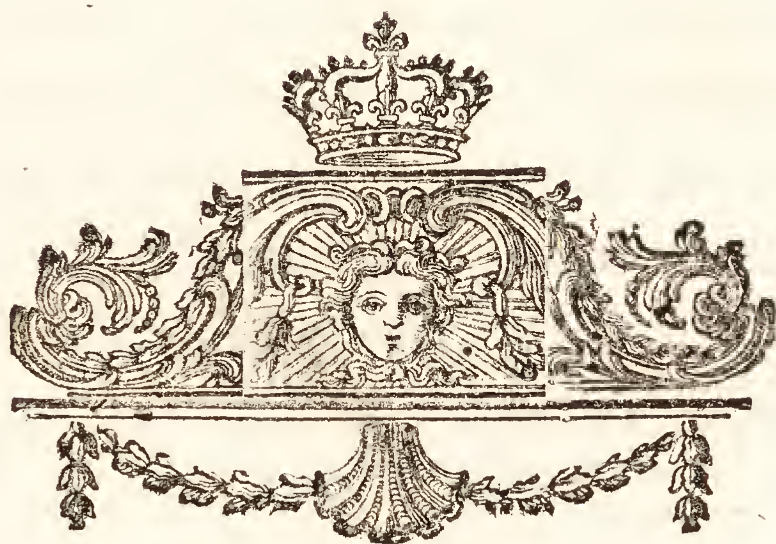
» la raréfaction des humeurs tient la principale place : » *Judicium difficile, occasio præceps*; deux avis qui sont » presque inséparables, puisque si, par un défaut de con» noissance, on néglige d'employer ce moyen curatif, la » maladie fait des progrès : à la raréfaction du sang succèdent » des engorgemens inflammatoires & la gangrène. On ne » doit donc pas tant craindre les bains d'eau froide dans » ces sortes de fièvres, dès que l'on reconnoîtra que l'ex» pansion seule des liquides & de l'air y donne lieu, de » même que l'eau froide appliquée sur la tête, sur le » front & sur le bas-ventre météorisé, d'après le conseil » d'Hippocrate. *Cum ardor tenuerit lintea frigida, intentâ* » *quâ præcipuâ parte ardente dixerit, admoveto.* Hipp. *de internis affectionibus*, cap. XIII ».

Doutera-t-on que, dans tous les cas ci-dessus rapportés en faveur du bain froid, il n'y eût roideur des solides en même temps qu'il y avoit cette extrême raréfaction des liqueurs & de l'air ?

Douter-at-on qu'Hippocrate n'a prononcé que l'eau froide étoit contraire aux maux de nerfs que parce qu'il regardoit ce remède comme un puissant tonique ? ce qui nous prouve encore qu'il reconnoissoit la tension des solides pour cause, & non le relâchement.

Doutera-t-on que, lorsqu'il a été obligé d'employer le bain froid dans le traitement de quelques-unes de ces maladies, il n'a eu d'autre objet que de condenser l'air intérieur, & qu'il avoit pensé avant moi que cette raréfaction dominoit réellement alors sur la tension de la fibre ?

Hippocrate connoiſſoit donc la pratique que je propoſe ! Les Médecins de ſon temps n'en connoiſſoient pas d'autre. Ceux qui ſont venus après, ennivrés de leur ſcience, abandonnèrent les préceptes du Maître ; leur erreur a germé en ſe perpétuant juſqu'à nous : il étoit temps de mettre fin aux égaremens qu'a enfantés l'eſprit de ſyſtème, & de rendre à la Médecine ſon premier luſtre en la rappelant à ſa première ſimplicité. Ce fut l'objet de mon travail ; c'eſt celui qui ranime aujourd'hui mon zèle & mon courage. Que le motif ſoit louable, on n'en diſconviendra pas ; c'en eſt aſſez pour moi : que ſera-ce ſi j'enviſage le bonheur de mes ſemblables !





COMPLICATIONS.

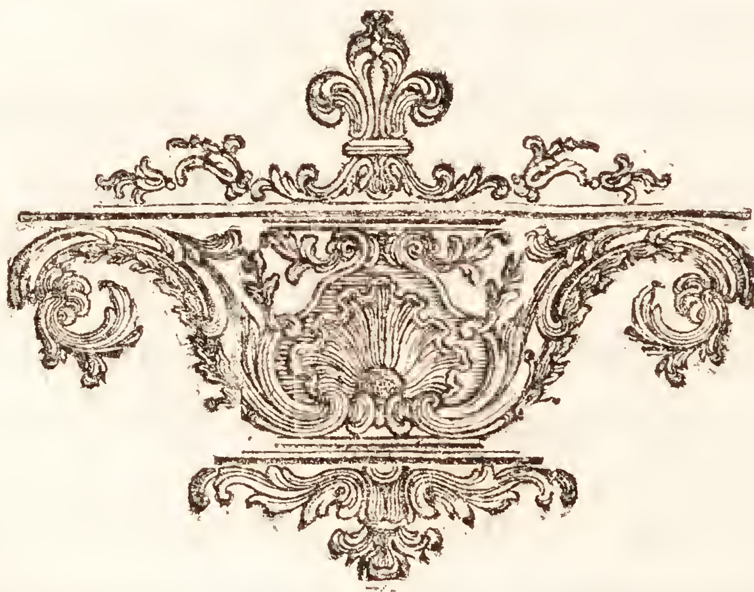
J'ENTENDS par Complication, l'alliage d'une caufe humorale à la caufe fpafmodique; c'eft-à-dire, que ce n'eft plus la roideur feule de la fibre qui procure les fymptômes vaporeux, c'eft encore le vice d'une humeur étrangère, telle qu'elle fe préfentera dans chaque maladie: ce fera par conféquent la fièvre putride, fimple, l'inflammatoire, l'intermittente; la vérole, les écrouelles, le fcorbut, la leucophlegmatie, les pâles couleurs, fous la dénomination defquelles nous comprenons toutes les obftructions, les pertes blanches, les pertes rouges, la fuppreffion des vidanges, celle des hémorroïdes, & la trop grande abondance de toutes ces évacuations; j'ajouterai encore toutes ces éruptions cutanées, telles que la galle, l'humeur dartreufe, la goutte, les dépôts laiteux, &c. Telles feront les complications des vapeurs; lefquelles, comme l'on voit, s'étendent fur toutes les maladies aiguës & chroniques.

Toutes ces complications exigeront un traitement particulier, qui fera foumis à celui de la première maladie; c'eft-à-dire, que les remèdes actifs que l'on oppofera, marcheront toujours à côté du relâchant; ils précèderont même fouvent l'emploi de ceux-ci, eu égard à la tenfion de la fibre. C'eft ainfi, par exemple,

dans une fièvre putride de ce caractère, que j'attaquerai la matière fébrile, & que sous les auspices des boissons délayantes, j'emploîrai les émétiques & les purgatifs aux jours marqués pour cette opération. C'est ainsi que je me hâterai de vider l'estomac les premiers jours du mal, après avoir désempli les vaisseaux par la saignée, & devenant ensuite le spectateur attentif des efforts de la Nature, j'éviterai de la contrarier, encore moins de troubler ses opérations. Cette pratique est très-connue; des Auteurs modernes l'ont adoptée, & l'ont nommée la *Médecine d'expectation (g)*, tandis que ceux qui les ont précédés de fort près, l'avoient calomniée, ce qui n'empêchera pas que je ne me déclare son défenseur. Si l'évacuation du foyer fébrile ne suffit pas, & qu'il faille encore en fixer le retour dans la masse du sang, la Pharmacie m'offrira des secours que je ne refuse pas; mais plus avisé que bien des Médecins, j'associerai à tous ces remèdes les mêmes délayans, & je ne les emploîrai qu'après une longue dépuration des humeurs. Telle est la pratique que j'ai adoptée; c'est celle de tous les Médecins prudens, à la tête desquels je placerai M. Desbrest, Médecin à

(g) *Voyez* Bordeu, *Recherches sur le tissu muqueux.* Fouquet, Médecin de Montpellier, *Essais sur le pouls,* & encore sa Thèse, *Fibræ natura, vires & morbi.* Guindant, Médecin de Paris & de Montpellier, *la Nature opprimée par la Médecine moderne.* Robert, *Traité des principaux objets de Médecine.* Et encore l'Auteur anonyme de l'idée de l'Homme physique & moral. *Voyez* enfin Voulone, Professeur à Avignon; son Mémoire qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon *en 1776.*

Cuſſet, depuis qu'il a ſu s'exprimer ſi courageuſement en ces termes. « Je penſe, dit-il, qu'il vaut mieux ne » pas paſſer aux yeux du vulgaire pour fort habile, en » preſcrivant beaucoup de remèdes, & en tuant ainſi ſes » malades, que de paroître un Médecin ordinaire en » les guériſſant ſans remèdes. Les ſuccès conſtans du » Médecin qui gagne du temps en temporiſant, lui feront » à la longue une réputation ſûre & brillante, tandis » qu'on ſe laſſera de mettre ſur le compte des maladies » les mauvais ſuccès des Médecins qui accablent leurs malades de drogues ». (*Journal de Medecine*). J'entre courageuſement dans ce détail.



FIÈVRE PUTRIDE.

LA complication de cette maladie avec les vapeurs, fut toujours, en effet, le piége des Médecins pharmaceutiques. Cette matière putride, dont les premières voies font alors furchargées, la turgefcence de ces levains étrangers qui inondent la maffe du fang & des humeurs, exigent promptement, dira-t-on, les fecours de la Pharmacie. J'avouerai avec les plus outrés, que là où la matière putride abonde, il faut l'évacuer; je dirai même plus, puifque je conviendrai avec eux, que nous devons employer les remèdes les plus actifs pour ne pas fimplement remuer les matières, mais encore les expulfer avec force & efficacité. Les émétiques, les cathartiques, & tous les vermifuges feront donc reconnus ici pour les feuls fpécifiques, & quand ces maladies fe termineront favorablement, ce fera par les évacuations que ces remèdes procurent.

Cette méthode, généralement approuvée, eft encore appuyée fur l'expérience la plus conftante; mais ne trouvera-t-elle jamais de contradiction? Et faudra-t-il toujours purger par la feule raifon que la fièvre eft putride, & que les matières abondent? ou bien, s'il faut néceffairement évacuer, ne faudra-t-il jamais employer d'autres remèdes que ceux qui attaquent le vice des fluides, fans jamais avoir égard à celui des folides qui demande auffi des fecours?

Le tempérament vaporeux eſt précifément celui qui nous préfentera des entraves en fourniſſant à la première maladie une feconde cauſe, d'autant plus redoutable, qu'elle s'oppofera à l'efficacité des remèdes évacuans. Cette cauſe réſide dans cette roideur des fibres & dans cette ſenſibilité ſi grande, que le moindre choc des parties actives des plus doux purgatifs excitera des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs, leſquels, en s'oppoſant à l'évacuation des matières putrides, en augmenteront encore l'efferveſcence.

Pour remédier à cette double cauſe, les humectans ſeront les ſeuls remèdes appropriés, puiſqu'ils ſeront ſeuls capables de prévenir les irritations que les cathartiques procureront néceſſairement. On les emploîra donc dans tous les temps de la maladie, & ce ne ſera que par leurs effets que l'on obtiendra la dépuration des humeurs. La terminaiſon plus ou moins funeſte de ces ſortes de fièvres par l'impéritie de ceux qui les traitent dans les villes, & plus encore dans les campagnes, où les Médecins ſont toujours appelés trop tard, prouve clairement que cette complication eſt auſſi commune dans ce climat que peu connue. Il ſeroit bien à ſouhaiter pour le profit de cette partie du genre humain, ſi utile à l'État, & en particulier à cette ville, à cauſe de ſon immenſe terroir, que les Chirurgiens & les Apothicaires vouluſſent la connoître, & nous écouter dans les leçons que nous ne ceſſons jamais de leur faire à cet égard. Nous ſommes en droit d'exiger d'eux plus de modération dans l'emploi

des

des purgatifs, & plus d'attention sur les différentes boissons chaudes dont ils abreuvent leurs malades, dans la vue d'exciter des sueurs, toujours symptomatiques, & toujours pernicieuses, puisqu'elles dessèchent les humeurs, rendent la matière fébrile plus épaisse & plus tenace, moins propre à être élaborée & dissoute, pour être ainsi expulsée par les efforts de la Nature; ce qui procure des engorgemens sanguins dans les viscères, & des inflammations funestes.

Pour leur apprendre donc à être moins cruels, & pour les instruire sur une matière aussi intéressante *(h)*, nous nous faisons un devoir de publier ici notre manière de traiter cette complication de maladies. Elle consiste, je le répète, dans le mélange des remèdes évacuans avec ceux qui humectent & relâchent les solides trop tendus. On emploîra les saignées dans le début du mal, &, suivant le degré de l'inflammation, si la fièvre est de ce caractère. Si, au contraire, elle ne l'est pas, & que

---

(h) Cette leçon n'est faite que pour les Chirurgiens de campagne, & pour ceux qui, par cupidité, se mêlent de pratiquer la Médecine dans les villes sans en connoître les principes. On en compte plusieurs dans le Royaume où cette Chirurgie médicale a pris un empire si absolu, qu'elle y commet impunément les plus grands meurtres sous les yeux de ceux même que le Souverain a établis pour veiller à la conservation de ses sujets. L'abus est si outré, que les remèdes que la Chirurgie n'a jamais employés que dans les cas graves, sont devenus si familiers, que bientôt on comptera les hommes qui n'en portent pas les marques; cautériser, couper, brûler, sont aujourd'hui des remèdes à tous les maux.

la matière putride domine, nous nous hâterons de l'évacuer, en vidant les premières voies, & nous préférerons toujours le tartre émétique, dont l'action sera beaucoup plus assurée. La tisane la plus rafraîchissante sera la boisson ordinaire des malades; les lavemens, les émulsions & les fomentations en soutiendront les effets : on pourra aussi ajouter dans certaines circonstances, les boissons acidulées avec l'esprit de vitriol, l'acide du citron; &, par le moyen de tous ces lavages, on pourra recourir aux purgatifs, les jours marqués pour leur emploi, sans crainte d'irritation, pour expulser ainsi les matières putrides, & pour étouffer le foyer de la fièvre.

C'est de cette manière que nous aiderons la Nature à se débarrasser de son fardeau, & si, malgré tous nos soins, nous ne pouvons éviter l'agacement des solides, un régime assorti à nos idées corrigera bientôt ce vice. L'Observation suivante va nous fournir la preuve de cette complication, ainsi que de la terminaison dont je parle.

Madame Blanc, Religieuse Hospitalière, âgée de trente-quatre ans, fut attaquée, dans le mois de Décembre 1749, d'une fièvre putride & inflammatoire. Elle fut saignée plusieurs fois au bras & au pied; elle prit l'émétique; elle fut purgée ensuite deux fois, ce qui procura de grandes évacuations de matières bilieuses & des vers. Nous étions arrivés au quatorzième jour de la maladie. La fièvre avoit considérablement diminué, & le danger me paroissoit passé, lorsque le délire parut, accompagné d'un

tremblement univerſel, qui ſe changea dans peu en une roideur de tout le corps, & la malade s'évanouit. La mâchoire en convulſion ôta la poſſibilité de faire prendre aucun aliment. Cet état caractériſoit l'affection hyſtérique; mais ce qui avoit précédé rendoit le pronoſtic très-douteux. Je me décidai néanmoins à recourir au bain tiède. La malade, à demi-morte, fut plongée dans l'eau en ma préſence. Le premier bain n'opéra rien du tout; le ſecond n'opéra pas davantage; mais le troiſième agit avec tant d'efficacité, que la malade ouvrit la bouche; elle parla; elle put avaler: la fièvre & le délire s'appaisèrent; la roideur du corps fut moindre; elle put prendre des alimens, & fut guérie.

Les mouvemens convulſifs qui ſurviennent à la fin des maladies aiguës, ont été regardés comme mortels. Hippocrate & Duret nous l'aſſurent, le premier nous dit: *In febribus acutis convulſiones & circa viſcera dolores fortes, malum (i)*; & le ſecond ajoute: *Convulſio febri ſuperveniens omnino funeſta, perraro autem puerulis; qui verò ſeptem annis provectiores ſunt, convulſione non tentantur in febre, vix autem deſperati (k).* Les Médecins qui ont ſuivi ces deux Oracles, ſe ſont depuis convaincus par leur propre expérience de la vérité de ce pronoſtic. Imbu des mêmes principes & de ces vérités, j'avois déjà condamné la malade; & elle auroit infailliblement

---

(i) Hippocrate, *aph. LXVII.*

(k) Duretus *in coacas Hippocrat.* cap. XIV, page 226.

ſubi l'arrêt, ſi je n'euſſe craint de me rendre homicide, en l'abandonnant à ſon malheureux ſort. Continuellement occupé à chercher dans les reſſources de l'Art, des moyens pour lui ſauver la vie, je parcourus plus d'une fois les dérangemens de la Nature ; les cauſes qui les avoient produits, fixèrent auſſi mes regards, & les ſymptômes qui ſe préſentoient à mes yeux éclairèrent mon eſprit. Je vis en effet que des contentions d'eſprit & de grandes évacuations avoient précédé le mal. Quelle reſſource pour eſpérer d'en deviner la cauſe & le remède ! mais l'idée d'une métaſtaſe de la matière fébrile au cerveau, la préſence des vers, ou bien l'anéantiſſement du ſang & des eſprits traverſoient continuellement mon eſpoir. Embarraſſé de moi-même, & me reprochant ſecrètement mon inſuffiſance, je me décidai enfin. Une copieuſe évacuation d'urine qui parut en ce moment, & que le lit recevoit, parce que la malade étoit roide & immobile, étaya mes idées ; je ne doutai plus alors que la maladie ne fût compliquée de ſpaſme *(l)*. Je me décide enfin. J'ordonne le bain tiède avec une confiance qui parut à pluſieurs une témérité, & j'annonce le ſuccès. La joie des aſſiſtans ranime leurs forces ainſi que mon

(l) Parmi les ſignes de l'hyſtéricité, l'abondance des urines en eſt un des plus certains au rapport de Sydenham. *Illud maximè proprium eſt atque inſeparabile, quòd ſcilicet ægræ urinam reddant planè limpidam, ad inſtar aquæ e rupibus ſcaturientis, idque ſatis copioſæ. Quòd quidem ego ſigillatìm percontando, ex omnibus ferè didici ſignum eſſe patogomonicum eorum affectuum, quos in fœminis hyſtericos, in viris hypocondriacos appellandos cenſemus.* Sydenham, *tome II, page 230.*

courage; on court, on ſe hâte de préparer le remède; la confiance que l'on avoit en lui redoubloit à chaque inſtant par le récit de ſes vertus; on le vit en effet opérer cette merveille.

Madame de Mondorge, aujourd'hui Marquiſe d'A***, âgée de dix-huit ans, tomba malade en Bourgogne, où elle voyageoit, & ſa maladie fut caractériſée de fièvre putride. La fièvre étoit continue; elle avoit ſes redoublemens marqués, à quoi ſe joignirent enſuite des ſymptômes ſpaſmodiques, qui déconcertèrent le Médecin du lieu; ce fut entr'autres une douleur de tête qui imitoit parfaitement le clou hyſtérique, & qui ſe terminoit par des mouvemens convulſifs. Ces ſymptômes augmentoient tous les ſoirs avec la fièvre; ils diminuoient avec elle, & reparoiſſoient enſuite le lendemain. La malade fut tranſportée à Paris dans cet état, & me fut confiée. Elle étoit déjà arrivée au ſixième jour de ſa maladie, ſans qu'elle eût voulu permettre qu'on lui fît des remèdes. La tenſion & la dureté du pouls m'obligèrent à la faire ſaigner deux fois, après quoi je donnai une doſe d'*hypecacuanha*, qui réuſſit à merveille; les évacuations furent très-copieuſes, & ce relâchement apparent des entrailles amena celui des parties ſupérieures: les douleurs diminuèrent tant ſoit peu, mais elles augmentèrent le ſoir avec la fièvre; le pouls ne ſe développa point après cette évacuation; il devint au contraire plus vif, ſerré & convulſif: les urines étoient crues, ce qui caractériſoit parfaitement l'irritation, & cette eſpèce de pouls, que

M. de Bordeu appelle *non critique*, tel qu'il l'avoit obſervé lui-même dans les maladies nerveuſes; d'où je conclus qu'il falloit ſuſpendre tout remède évacuant juſqu'à ce que le pouls eût changé de caractère, & qu'il eût paſſé de cet état convulſif, à celui de ſoupleſſe qui annonce toujours les criſes, & nous donne la liberté d'agir. La malade fut livrée aux boiſſons délayantes & nitreuſes, au petit-lait, aux fomentations émollientes & aux lavemens rafraîchiſſans, dans la vue de détendre les entrailles, d'appaiſer ainſi l'orgaſme des humeurs & le ſpaſme; ces remèdes opérèrent avec ſuccès : on vit diminuer de jour en jour la violence des ſymptômes ſpaſmodiques; le pouls ſe dilata peu-à-peu, il devint ſouple : il me permit d'employer d'autres ſecours. Les urines changèrent de nature; elles ſe colorèrent & ſe chargèrent d'un nuage ſédimenteux: je purgeai, & la maladie fut terminée à cette époque; c'étoit le trente-ſixième jour de l'invaſion.

Dans le même temps, Madame la Comteſſe de Beaumont fut attaquée d'une fièvre putride ſimple, c'eſt-à-dire, ſans inflammation & ſans complication nerveuſe. Son pouls fut toujours égal & ſouple; les évacuations ne furent jamais ſuivies d'aucune irritation; les urines ne dénotèrent jamais le ſpaſme; les ſolides parurent être dans le relâchement le plus parfait; la matière putride dominoit; toutes les humeurs en étoient ſaturées; la proſtration des forces, l'abattement, un délire obſcur accompagnoient le ſommeil; un ſaignement de nez

paroiſſoit chaque jour au réveil : tout annonçoit la *ſaburre* & le beſoin d'évacuer. Madame de Beaumont fut ſaignée au pied dans la première invaſion de la maladie ; le dérangement du flux menſtruel l'exigea ; elle fut émétiſée, enſuite purgée quatorze fois avec des intervalles réglés ; elle prit du quinquina, ce qui termina la maladie. Ces trois exemples, auxquels je me borne pour ne pas ſortir de mon plan, caractériſent la fièvre putride, ſimple, & celle qui eſt compliquée de ſpaſme ; elles indiquent deux traitemens différens, tels que je les ai employés : elles forment enfin le tableau de toutes les maladies de ce genre. Je pourrois ajouter en faveur de celle-ci, une troiſième eſpèce, que les Médecins appellent *maligne.* L'auteur des Recherches & tous ſes Partiſans ne me contrediroient pas, puiſque je les vois depuis peu avec une vraie ſatisfaction, employer dans ces ſortes de cas le bain froid & le bain tiède, & ce n'eſt pas ſans ſuccès.

A côté de celle-ci vient encore la fièvre ſpaſmodique ; c'eſt celle qui en a impoſé long-temps aux Médecins, de laquelle j'ai déjà traité ci-deſſus. Cette fièvre, ai-je dit, eſt ſans matière ; elle ne fournit par conſéquent pas de criſes ; les remèdes évacuans l'irritent ; on ne la guérit enfin que par les rafraîchiſſans & les bains. J'en ai fourni un exemple, &, s'il falloit en ajouter d'autres, je citerois par préférence un Mémoire à conſulter que j'ai actuellement ſous mes yeux, par lequel on demande mon avis ſur l'état d'une demoiſelle d'Angoulême, âgée de vingt-ſix ans, qui, depuis l'âge de dix-neuf, a, dit-on, une

fièvre ſingulière qui réſiſte, depuis ce temps, à tous les remèdes connus ; ce qui ſuffiroit pour déſigner la fièvre ſpaſmodique, ſi l'hyſtéricité n'étoit pas d'ailleurs caractériſée chez cette Demoiſelle par les ſymptômes les plus connus ; d'où l'on peut conclure que cette fièvre ne dure depuis ſept ans que par l'impéritie de ceux qui l'ont traitée juſqu'ici ; & ces exemples ne ſont que trop communs.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les fièvres putrides compliquées de ſpaſme que nous prétendons uſer de ce ménagement, mais encore ſur les intermittentes ; puiſque la même roideur des ſolides s'oppoſe encore à l'action des fébrifuges, auxquels il faut néceſſairement avoir recours. Combien pourrions-nous citer d'exemples de fièvres les plus rébelles dégénérées enſuite en maladies chroniques, par le trop grand uſage du quinquina *(m)*.

(m) Cette aſſertion, toute contradictoire qu'elle eſt avec celle de nos premiers Maîtres, méritera toujours les égards des Médecins praticiens ; on compte pluſieurs Auteurs ſur l'autorité deſquels j'ai commis moi-même pluſieurs fois la faute que je publie. Ce ſeroit m'expoſer au reproche de les avoir méconnus ou mépriſés, ſi je n'en citois pas un certain nombre. Sydenham *in Epiſtolâ ad Guillelmum Cole*, pag. 115. Mead. *monita & præcepta.* Med. *de malo hypocondriaco.* Linnæus, *mat. med. des végétaux*, n.° XVII. Fracaſſini *de affect. hyſt. & hypoc.* p. 363. Morton, *Phtiſiologia, p. 93.* Pticarn, *p. 161.* Fuller, *p. 73.* Malpighi, *Conſult. med.* n.° XL, *page 39.* Lanciſci, *Conſult. med.* n.° XI, *pag. 17* ; & pluſieurs autres qui n'ont pas manqué de publier les vertus du quinquina dans l'affection hyſtérique & hypocondriaque, ſans nous prévenir ſur ſes mauvais effets, toutes les fois que le ſpaſme prévaudra ſur la cauſe humorale.

Pluſieurs

Plusieurs épidémies qui ont régné dans cette ville comme dans plusieurs autres de la province, nous ont appris à user modérément de ce remède; & ce n'a été qu'après bien des leçons que tant d'exemples funestes nous ont faites, que nous avons su nous en passer ou lui associer les humectans & les aqueux. C'est de cette manière que nous sommes venus à bout de fixer la fièvre ; nous avons en même temps ouvert les voies à la matière fébrile, qui s'est échappée par l'extrémité des vaisseaux & par les différens écouloirs que la Nature lui avoit préparés. Parmi le nombre de ces fébricitans, j'en citerai deux exemples.

Le sieur Pelissery, Capitaine de la chaloupe des fermes du Roi, âgé de cinquante ans, d'un tempérament mélancolique, fut attaqué de la fièvre épidémique. Il fut saigné, purgé; il prit ensuite plusieurs prises de quinquina avec succès. Quelque temps après il retomba : on recourut au même remède, avec lequel on fixa la fièvre pour la seconde fois. Revenu dans le même état une troisième, on changea de routine, & on se décida pour l'émétique qui opéra fort bien, sans cependant emporter la fièvre. On revint encore au fébrifuge; on le donna en décoction & en opiat, sans détruire la fièvre, qui devint alors irrégulière, tantôt continue, tantôt intermittente; une fois elle étoit marquée en tierce; une autre fois en double tierce; elle se fixa enfin en quarte bien réglée. Les vents, les borborigmes, les douleurs aux hémorroïdes parurent après toutes ces épreuves &

tourmentèrent prodigieusement le malade qui, naturellement inquiet, se livroit au désespoir. Dans cet état, on recourut à l'eau de poulet ; mais n'ayant pas été suffisante, on y ajouta le bain tiède, & ces remèdes emportèrent les douleurs & la fièvre.

Le sieur Thévenon, Économe de l'hôpital de la Charité, du même âge & du même tempérament, fut attaqué de la même fièvre. Les purgatifs & les fébrifuges attirèrent chez lui les vapeurs sans fixer la fièvre. Il guérit aussi par le bain tiède. J'en pourrois citer bien d'autres qui prouveroient incontestablement la complication que j'annonce, où les solides encore plus tendus & irritables refusoient constamment l'action du fébrifuge, de sorte qu'il ne fut jamais permis de l'employer, quoiqu'affoibli par le véhicule le plus approprié & le plus abondant. Le seul relâchement des solides que l'on se procuroit alors par les seules boissons aqueuses rendoit aux fibres cette souplesse nécessaire à leur élasticité pour agir elle-même sur la matière fébrile, & pour inviter ainsi la Nature à l'expulser au dehors.

Que sera-ce quand on opposera ce remède au spasme sans complication de matière fébrile, & à tous ces périodes réglés qui en imposent si souvent au Médecin ? j'en appelle à toutes les vaporeuses qui ont payé ce tribut au quinquina, & qui se reprochent aujourd'hui leur crédulité. Mais, pour achever d'instruire les Médecins sur cet article, je leur dirai que, si l'affection spasmodique prend alors le *type* & la forme de l'accès

fébrile, en se montrant sous un période réglé, c'est en raison des obstacles que trouve le fluide nerveux dans ses propres conduits qui, d'un autre côté, devenu plus grossier, les pénètre plus difficilement; d'où s'ensuit le reflux de ce fluide animal dans le cerveau, & une pléthore particulière, laquelle donne lieu aux engorgemens & aux secousses spasmodiques qui, à les bien considérer, sont excitées par les seuls efforts de la Nature, cherchant à se débarrasser de son poids, tout de même que dans la fièvre avec matière, & d'après les idées que nous en a données l'illustre Sydenham. Tel est, à mon avis, le mécanisme des convulsions: telle est aussi l'explication que je donne à leur retour périodique; le traitement qui réussit si bien aujourd'hui la réalise, puisqu'en relâchant les conduits, je remédie à la pléthore existante, je préviens celle qui alloit se former, & je rétablis ainsi la circulation, sans employer d'autres secours que ceux que cette indication me présente.

D'après cet exposé, je conclus que la fièvre intermittente humorale, sera traitée comme la fièvre continue, c'est-à-dire, avec les évacuans & avec le quinquina; que celle qui est compliquée du spasme, sera traitée de même, mais avec plus de ménagement, c'est-à-dire, que tous les délayans & tous les humectans précéderont l'emploi du fébrifuge, pour se procurer auparavant la détente nécessaire à la dépuration des humeurs. Je dirai enfin que la fièvre intermittente spasmodique, celle qui est sans matière, ainsi que tous les périodes hystériques, seront

traités à l'oppoſé des deux premières, puiſqu'il eſt démontré que le quinquina ne peut pas convenir en pareil cas. Un Médecin de Paris, peu convaincu de cette vérité, diſoit un jour *qu'il ne connoiſſoit point les maux de nerfs, & qu'il ne vouloit pas les connoître.* Ce même Docteur, traitant une fièvre double-tierce, compliquée de ſpaſme, qui réſiſtoit à ſes efforts depuis trois mois, parce qu'il s'obſtinoit à vouloir la détruire avec les purgatifs, laſſa enfin la patience de ſa malade qui ſe ſentant brûlée & écorchée intérieurement, lui déclara qu'elle ne vouloit plus de remèdes. Celui-ci alarmé, mais toujours obſtiné dans ſon opinion, employa une nouvelle éloquence pour la vaincre, & après avoir tout réfuté, il finit par la comparaiſon ſuivante. « J'avouerai, Madame avec » vous, que le feu eſt à la cheminée, & qu'il eſt néceſ- » ſaire de l'éteindre; mais le vrai moyen d'y réuſſir, » c'eſt d'emporter toute la ſuie de cette cheminée, & pour » cela il faut la racler fortement, en y revenant pluſieurs fois ». Voilà donc un Ramoneur Médecin, à qui il ſera permis ſans doute de répondre que le ſeul moyen d'éteindre le feu, c'eſt d'y jeter de l'eau. Je lui dirai enſuite que le tuyau de la cheminée, qu'il racle ſans pitié, n'eſt ni de bronze, ni de marbre, mais ſeulement d'une brique très-légère, & que par conſéquent il eſt à craindre qu'en le raclant trop ſouvent, il ne le perce & ne le détruiſe; cela arriva en effet à la Dame en queſtion.



MALADIES VÉNÉRIENNES.

Nous n'avons point de nouveaux remèdes à propoſer pour la guériſon de ces ſortes de maladies; la Médecine poſsède depuis long-temps le ſpécifique de ce fléau. Mais nous demanderons juſqu'à quand continuera-t-on de varier ſur l'emploi de ce remède! Son adminiſtration ſera-t-elle encore long-temps livrée à la cupidité des Charlatans! Les hommes ſeront-ils donc toujours les victimes de l'inſatiabilité de ces infames Guériſſeurs! Quand eſt-ce enfin qu'un nouveau Légiſlateur conſolera l'Humanité en la délivrant de cette foule d'aſſaſſins dont elle eſt aſſaillie! Si jamais nous arrivons à ce terme ſi deſiré, nous n'entendrons plus parler de ces panacées miraculeuſes, toujours nouvelles, toujours de mode, pilules, poudres, dragées, tiſanes, ſirops, &c. Remèdes toujours ſuſpects, par-là même qu'ils ſont plus protégés, & qui, *bien loin de nous indemniſer de la découverte du nouveau Monde (n)*, augmentent au contraire le nombre des poiſons que ce Continent nous a fournis.

Comme l'abus de tous ces remèdes eſt une des cauſes de l'affection nerveuſe, nous ne pouvons trop inſiſter à le décrier; c'eſt ce que nous avons voulu faire en publiant une Méthode particulière de traiter la vérole

(n) Telles ſont les expreſſions de M. Bouvard dans le certificat qu'il a donné en faveur du ſirop de Belet.

compliquée de ſpaſme. Cette Méthode conſiſte dans le mélange des frictions & des bains tièdes ; elle appartient à M. Haguenot, Profeſſeur de Montpellier, qui la publia en 1734 dans un Mémoire académique ; le voici en abrégé.

« Perſonne n'ignore, dit-il, que le mercure ne ſoit » un puiſſant remède & le ſeul ſpécifique pour la gué- » riſon des maux vénériens. Les Médecins conviennent » encore unanimement que de toutes les manières de s'en » ſervir, celle de frotter tout le corps avec l'onguent » mercuriel eſt la meilleure, la plus ſûre, & la ſeule qui » guériſſe radicalement. Quelque utiles que puiſſent être » en certain cas, les préparations chimiques que l'on fait » de ce minéral, & les différentes tiſanes dans leſquelles » on a trouvé le moyen de le ſuſpendre malgré ſon » exceſſive peſanteur, elles ont été néanmoins ou aban- » données aux Empiriques, ou regardées comme inſuf- » fiſantes pour la cure radicale, par la raiſon que les » unes compoſent des remèdes violens, comme les » précipités, & que les autres ſont tout au moins des » alliages du mercure avec des parties de quelqu'autre » mixte ; ce qui donnant à ce remède plus de corps, » lui ôte la vertu de fureter, & d'emporter les embarras » des plus petits vaiſſeaux, cauſés par le virus vénérien.

» Cette méthode de frictionner les malades, dont la » Médecine ſe fait honneur d'être en poſſeſſion depuis » ſi long-temps, a été fort perfectionnée de nos jours. » Le célèbre M. Barbeirac, Docteur en Médecine de

la Faculté de Montpellier, dont le nom ſubſiſtera «
toujours dans la poſtérité la plus reculée, fut le premier «
qui mit la main à cet Ouvrage; il ne pouvoit voir «
d'un œil indifférent qu'un remède qu'il regardoit, à «
juſte titre, comme un ſpécifique aſſuré, fit périr une «
grande quantité de malades par les violens accidens «
qu'il procuroit preſque toujours; il n'eut pas de peine «
à comprendre que ces accidens provenoient des frictions «
univerſelles que l'on pratiquoit alors; il crut, pour «
arrêter la fougue du mercure, devoir ſupprimer ces «
frictions & leur en ſubſtituer de particulières. «

Cette méthode, qui a été ſuivie par tous ceux qui «
ont marché ſur les traces de ce grand Praticien, fut «
corrigée enſuite d'une manière plus particutière, en pré- «
parant les malades plus long-temps, en leur donnant «
des frictions plus légères, en mettant de plus longs «
intervalles de l'une à l'autre, & en leur faiſant uſer, «
pendant tout le cours de ces frictions, de laitage & des «
tiſanes délayantes pour amortir l'action du remède. «
C'eſt à M. Chicoineau, premier Médecin du Roi, que «
nous ſommes redevables de cette manière de traiter, «
qu'il rendit publique en 1718, dans une thèſe qui fut «
ſoutenue aux Écoles de Médecine, dans laquelle il «
prouve par des raiſons ſolides & par des obſervations «
bien circonſtanciées, que le principal but que l'on «
doit ſe propoſer dans la guériſon de la vérole, c'eſt «
d'éviter, autant qu'il eſt poſſible, la ſalivation; que «
ce genre d'évacuation eſt plus dangereux qu'utile, & «

» que l'on doit s'attacher à éteindre le virus plutôt qu'à » l'évacuer. Rien ne fait tant l'éloge de cette Méthode » & de son Auteur, que les contradictions qu'elle trouva » d'abord parmi les plus habiles & les plus expérimentés » sur cette matière, qui furent contraints dans la suite » d'en devenir les Apologistes, & de se conformer à la » pratique de ce grand Médecin.

» Cependant, quoique cette méthode, aujourd'hui » généralement reçue, & publiée une seconde fois par » M. Guisard *(o)*, Médecin de Montpellier, soit pré- » férable à toutes celles qui l'avoient précédée, & » qu'elle ait procuré jusqu'ici de très-grands avantages, » elle est encore sujette à bien des inconvéniens, dont » la plupart, tirés de la nature & de l'action même du » mercure, sont presque toujours inévitables. Tout le » monde convient que ce remède a des parties inté- » grantes très-lourdes & très-massives, qui, par leur » poids, ébranlent beaucoup les solides & brisent les » humeurs, ce qui fait qu'on le regarde comme un » remède fondant, capable d'apporter des changemens » considérables à la machine: la chaleur qu'il excite dans » tous les corps, l'élévation du pouls & les autres effets » qu'il produit, en sont une preuve incontestable.

» C'est de cette action violente du mercure qu'on » doit déduire tous les accidens que les frictions ont » coutume de procurer; &, sans parler ici des mauvais

(o) *Dissertation pratique sur les maux vénériens.*, par M. Guisard.

» effets

effets qu'il faisoit anciennement, lorsqu'on donnoit « des frictions générales, & qu'on ne les ménageoit point « avec la prudence de nos jours, il est certain que, « malgré les sages précautions que l'on prend aujourd'hui, « on ne peut guère préserver certains malades des fâcheux « accidens, quelquefois mortels, toujours difficiles à « arrêter. Par exemple, on a éprouvé même lorsqu'on « ménage les frictions, & par rapport à la quantité de « l'onguent, & par rapport à l'intervalle qu'on laisse de « l'une à l'autre, qu'il survient encore aux malades « des salivations, des insomnies, des maux de tête, des « cardialgies, des ulcères à la bouche, des nausées, des « vomissemens, des dyssenteries, des abattemens de force, « des syncopes, & autres accidens, qui, quoique moins « violens qu'autrefois, ont souvent de mauvaises suites, « si les sujets ont la poitrine délicate, ou s'ils sont d'une « mauvaise constitution. «

Nous avons vu, dit notre Auteur, des gens qui « avoient été traités selon les règles de l'Art, devenir « paralytiques & perclus de tous les membres, sans « qu'on eût pu soupçonner d'autre cause que la trop « grande action du mercure sur le cerveau & sur le « genre nerveux, & qu'on n'avoit pas pu prévenir. On « sait, en un mot, qu'il y a certains malades disposés à « saliver, qu'on a manqué de guérir par cette méthode, « parce qu'une salivation abondante, survenue après la « première ou seconde friction, a obligé de les suspendre, «

» & qu'on n'a pas pu fournir au ſang une ſuffiſante quantité de mercure pour détruire le virus ».

Convaincu, par cet expoſé, de la néceſſité des frictions pour la guériſon des maux vénériens, mais en même temps peu ſatisfait de la manière dont on les donnoit, notre Auteur crut que, pour la perfectionner, il ne s'agiſſoit que de trouver un remède qui bridât, pour ainſi dire, le mercure, & en arrêtât la trop grande violence ; il imagina fort ſagement que le bain domeſtique, dont on ſe ſervoit pour préparer les malades aux frictions, étoit le moyen le plus efficace pour produire cet effet. Les raiſons ſuivantes le déterminèrent à ſaiſir cette penſée.

Première raiſon. Pendant le cours des frictions, on ſe propoſe de délayer le ſang intérieurement par des lavages ou des tiſanes rafraîchiſſantes & diurétiques, dans la vue non-ſeulement de procurer une évacuation par les urines, mais encore d'appaiſer le grand mouvement qu'excite le mercure & d'empêcher le deſſéchement des ſolides. Or, le bain a toutes ces qualités ; il jette dans le corps une grande quantité de parties d'eau qui détrempent les humeurs, relâchent les parties ſolides, & augmentent l'évacuation de l'urine.

La ſeconde raiſon, qui ſuit de la première, eſt que le bain diminuant l'action du mercure, & prévenant par conſéquent ſes mauvais effets, on peut pouſſer plus loin les frictions & les continuer long-temps ſans rien craindre,

ce qu'il ne faut pas se flatter de pouvoir faire en suivant la méthode reçue.

Troisième raison. Le bain ramollit la peau, rend ses conduits plus souples & plus faciles à céder aux parties du mercure qui s'y présentent, & en favorise par conséquent l'entrée. C'est pour cela que, lorsque l'on traite les malades selon la méthode ordinaire, après les avoir fait saigner & purger le lendemain des bains qui servent de préparation, on leur en fait prendre encore deux ou trois autres immédiatement avant les frictions, pour éviter la sécheresse que la peau contracte pendant ces deux jours, employés à la saignée & à la purgation; sécheresse qui est certainement un grand obstacle à l'entrée du mercure. Or, le bain pris depuis le commencement du traitement jusqu'à la fin, doit entretenir cet état de mollesse de la peau, qui la rend propre à recevoir les parties du vif-argent: donc le bain a encore cet avantage, qu'il convient merveilleusement pour faciliter l'action du mercure, en rendant son entrée plus aisée dans le sang; ce qui est une des principales vues qu'on doit avoir dans l'usage des frictions.

Quatrième raison. De toutes les évacuations, celle qui soulage le plus ces malades, est la sueur & l'insensible transpiration, parce qu'elle est la plus considérable de toutes les évacuations naturelles du corps humain, & qu'on peut la regarder comme un égoût universel, qui sert à mettre au dehors le virus qui a été brisé par le

mercure *(p)*. Or, le bain ſavoriſe la tranſpiration, en rendant la peau moite & diſpoſée à recevoir une plus grande quantité de fluide: donc le bain eſt encore, par cette raiſon, très-convenable.

Cinquième raiſon. La tranſpiration étant plus aiſée & plus abondante par le moyen du bain, les liqueurs ſe portent moins vers les autres couloirs, & par-là on prévient la ſalivation, qui eſt un des plus grands obſtacles à la guériſon des maux vénériens, & ſujette aux inconvéniens marqués ci-deſſus; c'eſt ce qui oblige pluſieurs fois, dans le traitement des Vérolés, de recourir au bain domeſtique pour en arrêter les progrès; & notre Auteur a conſtamment obſervé que ce ſecours eſt plus prompt & plus puiſſant que les ſaignées & les purgatifs qu'on a coutume d'employer mal-à-propos dans ces ſortes d'occaſions, ſans compter qu'on eſt encore à temps, après avoir arrêté la ſalivation, de continuer les frictions mercurielles, ſuppoſé qu'elles n'aient pas été ſuffiſantes.

Toutes ces raiſons ſur l'utilité du bain pendant les

(p) *A Balneo aquæ tepidæ perſpiratio unius horæ ad ſeſqui libram aſſurget, nec ſubſequentium horarum perſpiratio a precedente evacuatione inhibetur,* aph. XXVI, Med. ſtat. Britan. veill. Cet Auteur ajoute, aph. XXI, *calore motu & exercitu unciæ duæ vel tres interdum quatuor perſpiratione ſpatio unius horæ expelluntur;* & aph. XXII, *quantò major eſt perſpiratio motu aut exercitu elicita, tantò minor eſt per ſubſequentes horas corpore quieſcente :* d'où il ſuit évidemment que rien ne favoriſe tant la tranſpiration que le bain, puiſqu'il n'en empêche pas la continuation, comme le mouvement, la chaleur & l'exercice.

frictions, lui parurent si plausibles, qu'il crut ne rien hasarder d'en tenter l'expérience. Ce fut en 1719 qu'il en fit le premier essai sur un Artisan de Montpellier, dont la maladie étoit parfaitement caractérisée ; & il eut la satisfaction de voir disparoître peu-à-peu tous les symptômes véroliques. Il réitéra ces épreuves, & il nous assure que dans l'espace de quelques années il avoit guéri plus de trente malades, aussi vivement attaqués du mal vénérien que l'Artisan dont il est fait mention : il ajoute encore qu'il a traité différentes espèces de vérole, & que tous les symptômes vénériens les plus marqués ont été constamment emportés par sa méthode, qui consiste, en général, dans l'usage des frictions & des bains entre-mêlés & continués depuis le commencement jusqu'à la fin.

Si jamais cette manière de traiter la vérole doit prévaloir sur toute autre, ce sera sans contredit toutes les fois que les malades qui en sont attaqués, auront les fibres roides, sèches & racornies, & que leur sang épais & acrimonieux exigera les remèdes les plus propres à changer son caractère. Dans une pareille constitution, le mercure sera toujours un remède dangereux, puisque, par son action, il heurtera violemment contre ces fibres, raréfiera outre-mesure les molécules du sang, distendra les tuniques des vaisseaux & procurera des engorgemens & des inflammations souvent mortelles. On trouve dans la méthode ci-dessus proposée les plus sages précautions pour prévenir tant de mauvais effets, puisque,

par l'uſage continuel du bain, on s'oppoſe continuellement à l'action d'un remède tojours contraire à l'état des ſolides, mais toujours néceſſaire pour détruire le virus. Si les Obſervations de M. Haguenot en prouvent évidemment l'efficacité, celles que j'ai faites après lui confirmeront la juſteſſe des idées curatives que ce grand Médecin nous propoſe.

Une Fille du monde, âgée de vingt-cinq ans, ſujette aux vapeurs, s'étant livrée de fort bonne heure à la débauche, eut bientôt mérité les faveurs de Vénus. Les ſymptômes qui caractériſoient ſa maladie n'étoient pas équivoques: elle s'adreſſa à un Chirurgien qui la retira chez lui & la traita à ſa manière : une ou deux ſaignées, autant de purgations, & quelques bains domeſtiques chauds, pour ne pas dire bouillans, firent tous les frais de la préparation, qui, comme l'on voit, fut bien précipitée : il ajouta, avec la même célérité, la pommade mercurielle, pour ſe débarraſſer au plus vîte d'une malade importune qui vivoit à ſes frais *(q)*: les ſymptômes hyſtériques augmentèrent chaque jour, & une ſalivation abondante, qui ſurvint à la quatrième friction, termina le traitement. On y revint une ſeconde fois au retour de la belle ſaiſon: on la traita de même, & ſans autre ſuccès: on ſe flattoit enfin qu'à la troiſième fois le mal ne ſeroit

(q) Il eſt d'uſage à Montpellier de livrer ces ſortes de malades à des Chirurgiens qui les reçoivent dans leur maiſon ſous un marché fait pour chaque traitement, de ſorte que, ſi le traitement eſt court, le Chirurgien y gagne davantage.

pas ſi rébelle ; & après avoir pris conſeil de pluſieurs Chirurgiens, tous également expérimentés, on recommença de nouveau le traitement, qui, pour cette fois, fut un peu plus modéré : mais inutilement voulut-on s'obſtiner à pouſſer les frictions juſqu'à l'extrémité du corps, il fallut s'arrêter au milieu de la route ; & pour peu que l'on eût tardé de recourir au bain, la malade ſuccomboit ſous l'effet du remède. L'orage une fois paſſé, on aſſura à cette Fille une guériſon radicale, & ce fut avec l'approbation de tous les Conſultans qu'elle ſe maria.

Une perte blanche qu'elle gardoit depuis deux ans, & que l'on regardoit alors comme non ſuſpecte, dévoila le myſtère au ſixième jour de ſes nôces : ſon mari fut empeſté par une gonorrhée virulente qui reflua dans le *ſcrotum*, & qui laiſſa après elle des marques aſſurées d'une vérole confirmée. Je fus appelé pour y remédier : le jeune homme, d'un naturel fort doux, ſe ſoumit ſans murmurer au remède ; il fut traité tout ſimplement par la méthode commune, & fut guéri dans l'eſpace de deux mois. Le traitement de ſon épouſe exigea bien d'autres précautions : ſon mal étoit invétéré ; & ſon tempérament s'oppoſoit d'autant plus à l'action du mercure, qu'il s'étoit effarouché trois fois à ſon approche. N'eſt-il pas évident qu'elle auroit ſubi le même ſort pour la quatrième fois, ſi j'euſſe ſuivi la même route ? la préparation la plus longue & la plus ménagée n'eût-elle pas été inſuffiſante encore ? C'eſt pourquoi j'employai la méthode ci-deſſus

proposée, &, après avoir préludé par trente bains domestiques, dans lesquels la malade resta quatre heures chaque jour, & autant de bouillons rafraîchissans, on donna les frictions, sans jamais discontinuer l'usage du bain, que la malade prit régulièrement les deux jours d'intervalle que je mis aux frictions. Par ce moyen, on repassa deux fois le corps; on employa deux doses de pommade mercurielle faite au tiers, sans que la bouche en fût jamais altérée; ce traitement fut long, mais la malade guérit si radicalement, que son mari en fit l'épreuve. Cette femme a fait depuis plusieurs couches, & les enfans à qui elle a donné le jour, jouissent de la plus brillante santé.

Il est prouvé par cet exemple, & par bien d'autres que je pourrois citer, que le seul moyen de guérir la vérole dans les tempéramens secs & irritables, & par-là trop sensibles à l'effet du mercure, est d'en brider l'action par le bain domestique tiède; c'est la seule manière d'en arrêter la fougue, & de l'obliger à rester assez long-temps dans le sang pour qu'il puisse détruire les concrétions véroliques, & les expulser au-dehors : les effets dangereux que ce remède procure, quand il est employé seul & sans ménagement, prouvent évidemment la nécessité de lui associer le bain tiède.

Le sieur Savy, Calfeteur de son métier, âgé de quarante-quatre ans, d'un tempérament sec & atrabilaire, se fixa dans l'esprit qu'il avoit la vérole; on le traita par les frictions, & on le dessécha davantage; tourmenté toujours

toujours plus par ſes idées chimériques, il voulut eſſayer un autre remède ; ce fut la tiſane d'Aix (la tiſane de Doche): il fut dans cette ville pour conſulter l'Inventeur de ce prétendu ſpécifique, d'où il revint très - ſatisfait. Il commença en 1760 pour la première fois, l'uſage de ce remède, il conſiſte en une tiſane ſudorifique & des pilules mercurielles purgatives, qui l'échauffèrent ſi prodigieuſement, qu'il fallut recourir à tous les rafraîchiſſans pour réparer le mal. Au mois de Mai 1761, il y revint pour la ſeconde fois; les ſolides agacés de nouveau par l'effet de cette tiſane, en ſouffrirent de ſi grandes contractions, que la fièvre ſurvint: les entrailles irritées, & l'eſtomac tout auſſi révolté, procurèrent des ſymptômes non douteux de cet agacement; ce fut le *cholera morbus :* les évacuations furent copieuſes par le vomiſſement & par les ſelles; les crampes & les défaillances les accompagnèrent; on vit enfin le malade à deux doigts de ſa perte : mais l'eau de poulet calma cet orage, & le bain tiède, auquel on eut recours d'abord après les évacuations, acheva la guériſon.

Après cette ſeconde épreuve, dans laquelle notre hypocondriaque avoit couru de ſi grands riſques, n'avoit-on pas lieu de croire qu'il fuiroit pour toujours les conſeils de l'Empirique d'Aix ? On ajouta à la leçon qu'il venoit de recevoir, les raiſons les plus perſuaſives pour le tranquiliſer ſur un mal dont il étoit continuellement occupé. On fit plus; on écrivit à l'Inventeur de ce remède pour le prier de rejeter ce fanatique; tout cela

ſut inutile ; le malade ſut fort bien ſe le procurer ; il s'y livra pour la troiſième fois, & ſon opiniâtreté lui valut le retour de tous les accidens. On voit par ce récit, combien auroit été favorable à ce malade la méthode que nous publions, puiſqu'en combattant la maladie hypocondriaque par le bain, on auroit alors guéri la manie vérolique qui en étoit un ſymptôme.

Une Dame, nouvellement mariée à Paris, reçut de ſon mari, pour préſent de ſes nôces, une vérole bien caractériſée ; il falloit la guérir & la cacher aux yeux de ſa famille. Pour cet effet, on court au ſpécifique du jour, c'eſt le ſirop de Belet ; on s'y livre avec une confiance entière, & ſoutenue par les aſſurances des deux Médecins qui en faiſoient les honneurs : on commence le traitement ſous leurs yeux, & quel en fut le réſultat ! La poitrine de cette Dame s'échauffe ; elle touſſe ; elle ſe plaint de chaleur d'entrailles ; la fièvre ſurvient : cette fièvre eſt inflammatoire ; elle exige pluſieurs ſaignées ; elle fait naître des ſoupçons ſur l'action de ce ſirop corroſif, mais les deux Guériſſeurs aſſurent le contraire en jurant en faveur de la légitimité de ce poiſon. Cette aſſertion ne raſſure pas la malade, & je ſuis appelé. Les effets de ce remède m'inſtruiſirent aſſez pour comprendre que le tempérament de cette jeune Mariée étoit du nombre de ceux que j'appelle *irritable ;* la foible conſtitution du ſujet, une phyſionomie douce & agréable, une taille fine & déliée, un corps délicat en tout point caractériſoient aſſez la conſtitution nerveuſe : tout enfin

m'autoriſa à propoſer ma méthode. La malade ſouſcrivit à cette propoſition d'autant plus volontiers, qu'il falloit ſe ſouſtraire à la vue du Public, & en cela la méthode en queſtion lui étoit doublement ſavorable ; elle ſe baigna donc tous les jours ; elle ſortit dans le beſoin ; elle ſe nourrit avec les alimens les plus doux : ſa boiſſon fut copieuſe, & ſous les auſpices de ce régime, elle reçut trente frictions de deux gros de pommade mercurielle, faite au tiers, & par ce traitement tous les ſymptômes véroliques diſparurent ſans bruit dans l'eſpace de trois mois. Cette cure fut ſi radicale, que cette jeune femme embellit à cette époque, en prenant un embonpoint qu'elle ne connoiſſoit pas, dont elle jouit encore.

Une Dame du monde, diſtinguée par des talens qui la rendoient fort précieuſe au Public, tombe dans le même cas, & ſupporte ſucceſſivement deux traitemens ordinaires ; elle ne guérit point, mais au contraire elle dépérit chaque jour : ſa poitrine ſouffre ; le crachement de ſang ſurvient ; une fièvre lente qui s'établit, la conſume. On appelle pluſieurs Médecins, autant de Chirurgiens, qui déclarent tous qu'il falloit revenir au mercure ; on propoſe le ſirop en queſtion ; la malade en fait l'eſſai, mais bientôt elle fut obligée d'abandonner ce remède par les nouvelles irritations qu'il procura. Un Homme de conſidération exige de moi que je me charge de cette cure ; je traite cette malade par la méthode en queſtion en préſence de deux habiles Chirurgiens qui s'y étoient dejà exercés, & qui,

témoins oculaires du ſuccès, avouèrent leur faute.

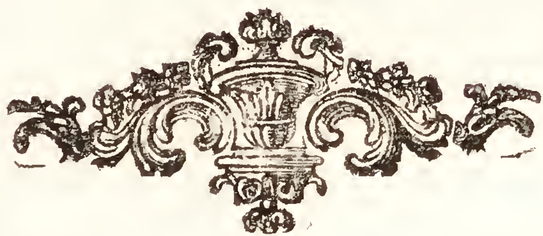
Le traitement de la gonorrhée compliquée de ſpaſme, exigera encore les mêmes ménagemens, puiſque les remèdes les plus appropriés agiront ici ſur des fibres douées d'une même conſtitution; les tiſanes rafraîchiſſantes & diurétiques ſeront toujours néceſſaires pour déterger l'ulcère des proſtates, & pour expulſer par le canal de l'urètre, les parties du virus qui l'ont formé; mais les purgatifs & les diurétiques chauds ſeront toujours ſuſpects, & bien loin d'en favoriſer la ſortie, ils en procureront au contraire le reflux dans la maſſe du ſang; c'eſt par cette raiſon que nous regardons ici les pilules mercurielles, comme des remèdes ſuſpects, que tout Médecin éclairé doit rejeter de ſa pratique *(r)*. Les ſages réflexions de M. Goulard, ſur le traitement de cette maladie *(ſ)* apprennent aux Chirurgiens, la route qu'ils doivent ſuivre, en publiant authentiquement les avantages des frictions & des bains. Un Vaporeux très-connu à Paris, & très-uſé par ſes débauches, eſt attaqué d'une gonorrhée virulente; il s'adreſſe au Chirurgien, qui ſans autre précaution, arrête l'écoulement, en faiſant prendre au malade des pilules mercurielles, & le reflux porte ſur une jambe; le cas n'étoit point équivoque, il

---

(r) Nous portons le même jugement ſur le ſublimé corroſif de Wanſwieten, ſur les dragées de Keiſer, & autres remèdes de cette eſpèce.

(ſ) Voyez Goulard, Remarques & Obſervations pratiques ſur les maladies vénériennes.

s'agiſſoit d'y remédier promptement: pour cet effet, j'employe les frictions & les bains; je mets de longs intervalles de l'une à l'autre friction; l'écoulement revient & le malade guérit. Ces ſortes de cas ne ſont pas rares, mais malheureuſement il eſt trop rare de voir employer ce traitement; je ne m'étendrai pas davantage ſur cet article, puiſque M. Goulard m'a prévenu; j'ajouterai ſeulement que, ſi cette manière de traiter la gonorrhée, a paru à cet habile Chirurgien, la plus ſalutaire de toutes, c'eſt parce qu'il pratiquoit dans un climat où les tempéramens phlegmatiques & relâchés, ſont auſſi rares que les tempéramens chauds & ſecs ſont communs. Ce ſeroit ici le lieu de rapporter une quantité d'exemples, tous plus funeſtes, des effets des pilules mercurielles, ſi je n'étois pleinement convaincu que tout Médecin les connoît comme moi; je me contenterai donc d'avertir ceux qui n'emploient pas d'autres remèdes, de vouloir bien étudier leur action, & ils verront alors que c'eſt avec raiſon que je leur impute tant de mauvais effets.



ÉCROUELLES.

Cette eſpèce d'épaiſſiſſement lymphatique qui conſtitue le virus ſcrophuleux, n'eſt point étranger aux vapeurs, puiſque l'on voit des véritables ſcrophuleux attaqués de cette maladie, c'eſt-à-dire, que l'affection nerveuſe devient pour-lors compliquée avec celle-ci, par la raiſon qu'elle eſt preſque toujours l'effet des remèdes trop actifs, que l'on emploie pour attaquer le virus ſcrophuleux. Pour remédier à cette double cauſe, autant que pour la prévenir, nous aurons ſoin dans le traitement de cette complication, de rejeter tout purgatif draſtique, tel que l'hellébore noir, aſſocié au mercure doux *(t)* & autres de même eſpèce; les ſudorifiques trop puiſſans ſeront auſſi exclus, pour y ſubſtituer les altérans les plus doux, aſſociés aux remèdes aqueux; ce ſera ſous ce régime que nous attaquerons avec ſûreté ce vice de la lymphe, puiſqu'en ſoumettant ainſi le genre nerveux aux impreſſions du virus ſcrophuleux & à l'action des remèdes à lui propres, nous obvierons aux ravages intérieurs que ce virus ne ceſſe de produire.

Si les cures en ce genre ſont rares, c'eſt que le remède ſpécifique n'eſt pas encore trouvé. Les heu-

(t) Voyez *l'Abrégé de la Médecine-pratique,* par Allen, *tome IV, page 478.*

reuſes expériences de M. Stork *(u)* ſur la cigüe, ſemblent cependant nous permettre quelque choſe pour l'avenir. Il eſt à eſpérer que ce Médecin habile, qui a ſi bien ſu manier ce poiſon, nous dévoilera un jour toute la ſpécificité de ce remède, puiſqu'il nous force déjà à reconnoître en lui un fondant des plus pénétrans, des plus actifs, ſans être échauffant, qui opère avec efficacité dans tous les cas où il faut réſoudre, diviſer, & donner de la liberté à la circulation; c'eſt ainſi que l'on a vu réſoudre des obſtructions, fondre des ſquirres & guérir le cancer, corriger en même temps l'acrimonie du ſang, guérir les fluxions, les catharres, les démangeaiſons, la gale, la teigne & toutes les autres maladies de la peau.

Tant de merveilleux effets, atteſtés par les expériences réitérées de M. Stork, & par celles qui ont été faites depuis la publication de ſon Ouvrage, par pluſieurs Médecins & Chirurgiens *(x)* aſſez amis de l'Humanité pour s'être empreſſés de mettre à profit cette découverte, ſemblent nous aſſurer que nous trouverons un jour dans

---

(u) Antonii Stork. Sacra. Cæſ. Reg. apoſt. majeſt. Concilii aulici Archiatri, &c. Supplement. neceſſar. de cicutâ.

(x) M. Lallemand, Médecin à Epernai, *Jour. de Med. Mai 1760.*
M. Martin, Médecin à Aumale, *Idem, Février 1761.*
M. des Milleville, Médecin à Lille en Flandre, *Id. Avril 1761.*
M. Pellet, Médecin à Milhaud en Auvergne, *Idem Déc. 1761.*
M. Finanrau, Chirurgien à Briançon, *Idem Février 1761.*
M. Agaſſon, Médecin à Lectoure, *Idem Février 1763.*
M. Bieſlaar, Chirurgien à Bergopzoom, *Idem Mai 1763.*

les différentes préparations de cette plante, un antidote pour détruire le virus ſcrophuleux. En attendant que les partiſans de ce nouveau remède, animés par ſes antagoniſtes, en aient découvert toutes les propriétés, il eſt eſſentiel de prévenir les uns & les autres ſur ſon inſuffiſance toutes les fois que le virus qu'il attaque, ſe trouvera en contradiction avec le vice des nerfs, ce qui exigera pour-lors un traitement analogue à ces deux maladies.

M. Stork a prévenu l'objection, puiſqu'il conſeille en Médecin prudent, de faire uſage des remèdes propres aux différentes affections particulières qui forment des complications, parmi leſquelles il compte l'affection ſpaſmodique, qu'il attaque en pareil cas avec les narcotiques & autres remèdes uſités. Je reſpecte beaucoup les déciſions de cet Auteur ſur l'efficacité de ſon remède comme ſur ſon emploi; mais il me ſera permis de rejeter de ſa pratique les anti-ſpaſmodiques dont il ſe ſert dans le cas de cette complication. Cette modification ne ſera pas indiſcrette, puiſqu'elle rehauſſe le prix de la cigüe en fortifiant ſes vertus. La contradiction de ces prétendus remèdes anti-ſpaſmodiques eſt trop manifeſte pour ne pas concevoir qu'en agaçant davantage le ſyſtème des nerfs, ils s'oppoſent entièrement à l'action du ſpécifique en lui refuſant l'entrée dans les plus petits vaiſſeaux qui contiennent préciſément la matière ſur laquelle le ſpécifique doit agir. Ce n'eſt donc qu'en relâchant le tiſſu de ces vaiſſeaux, que l'on facilitera l'action du fondant

que

que l'on emploie contre le virus : à l'exemple de M. Stork & de tout Praticien, j'appuyerai cette théorie de ma propre expérience.

Un Moine Bénédictin, âgé de quarante ans, d'un tempérament bilieux & atrabilaire, me montra une tumeur qu'il portoit ſecrètement à la mamelle gauche depuis quelques mois ; cette tumeur étoit dure & indolente, d'une figure ovale & de la groſſeur d'un œuf de poule, ce qui caractériſoit aſſez le virus ſcrophuleux. Je n'avois point encore fait l'eſſai de la cigüe, & ce cas me parut décidé pour ſon emploi. Je fis préparer le même jour l'extrait de cette plante à la manière de ſon Inventeur, & le malade s'y ſoumit d'autant plus volontiers, qu'il étoit déjà fort affecté de ſa maladie ; la crainte que cette tumeur ne devînt cancéreuſe, fatiguoit ſi fort ſon eſprit, qu'elle avoit déjà porté ſur ſa ſanté, & les vapeurs s'en mêlèrent : elles devinrent toujours plus fortes à meſure que j'augmentois la doſe de la cigüe ; je perſiſtai néanmoins à en donner juſqu'à ce que le vomiſſement s'enſuivît, auquel cas il fallut s'arrêter. La complication fut alors évidente ; on recourut aux bains pour la calmer, ce qui réuſſit parfaitement ; après quoi je revins à la cigüe dont je ſoutins l'effet par une boiſſon aqueuſe & par le lait diſtillé ; ces deux remèdes agirent alors avec tant de force, que dans l'eſpace de trois mois ils emportèrent la tumeur & tous les ſymptômes ſpaſmodiques.

Madame de***, âgée de vingt-cinq ans, éprouve du dérangement dans l'évacuation menſtruelle, à la ſuite

duquel il ſurvient un ſentiment de peſanteur dans la matrice, un écoulement lymphatique & acrimonieux, & enfin des douleurs qui font craindre l'ulcère. Un Accoucheur s'aſſure par le tact que le col de la matrice eſt gorgé, & qu'il eſt douloureux; ſon pronoſtic effraye bien davantage: on cherche la cauſe du mal, & on la trouve dans le vice ſcrophuleux par des ſymptômes non équivoques. Madame de *** étoit nerveuſe; les inquiétudes de ſon eſprit, la terreur qu'inſpire communément à toutes les femmes l'idée d'un cancer, augmente les vapeurs: il fallut par conſéquent débuter par calmer les ſymptômes ſpaſmodiques, ce que je fis à la faveur du bain tiède, après quoi j'employai la cigüe : la malade en fit uſage pendant ſix mois, & ce remède opéra ſi parfaitement, que tous les ſymptômes diſparurent.

Je ſuppoſe que l'on eût employé ici les antiſpaſmodiques, il eſt très-aſſuré que, bien loin de guérir ces deux malades, on les eût au contraire irrités de nouveau, & n'eſt-il pas à préſumer que l'action de la cigüe eût été pour-lors ſuſpendue, pour ne pas dire étouffée, puiſque le ſpaſme de l'eſtomac & celui de tous les vaiſſeaux ſanguins & lympathiques auroient infailliblement empêché la diſtribution de ce remède, ſa diviſion & ſes effets ? Il falloit par conſéquent relâcher les nerfs, aſſouplir les vaiſſeaux capillaires pour les rendre libres à l'action du fondant qui devoit les pénétrer, & obtenir par-là les ſalutaires effets qu'on lui attribue. C'eſt de cette manière que je détruiſis les ſymptômes ſcrophuleux, c'eſt-à-dire,

en ſecondant l'efficacité de la cigüe par l'effet d'un autre ſpécifique tout auſſi puiſſant que celui de M. Stork.

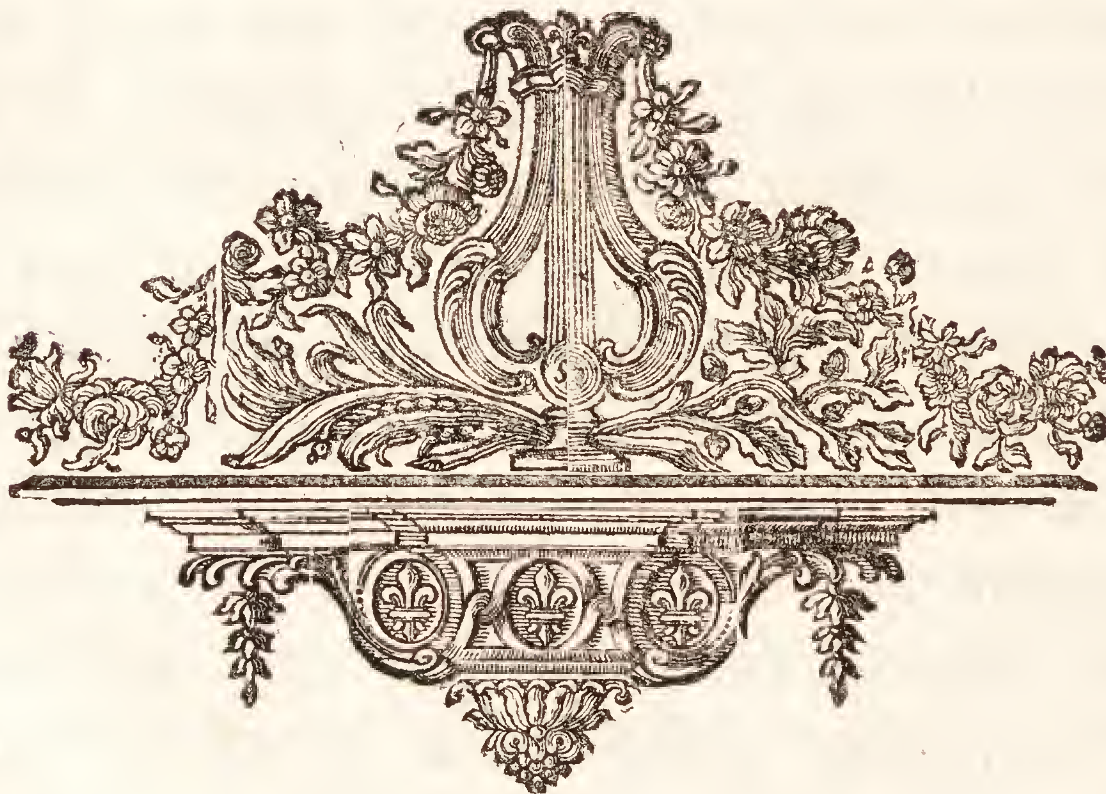
Malgré les nombreuſes atteſtations qui dépoſent en faveur de la nouvelle méthode de traiter les vapeurs, comme en faveur de la cigüe, quelles contradictions n'ont-elles pas l'une & l'autre eſſuyées ! Nous défendrions volontiers cette nouvelle découverte contre ſes plus redoutables Adverſaires, ſi l'apologiſte de M. Stork *(y)* ne nous avoit prévenus; c'eſt pourquoi nous dirons avec lui, que tous les nouveaux remèdes ont trouvé de tous les temps des oppoſitions & des obſtacles de la part de ceux qui, faiſant profeſſion d'incrédulité, ont réſolu de nier tout ce que leurs pères ne leur ont pas appris. Tout croire & tout nier ſont deux extrémités également abſurdes, & qui n'ont d'autres ſources que le défaut d'examen. Quand on croit tout, la moindre vraiſemblance paroît une vérité; le plus léger nuage au contraire eſt une obſcurité complette pour celui qui doute de tout : la crédulité aveugle eſt le partage des ignorans & des ſots; l'incrédulité opiniâtre eſt le fruit des préjugés, de la fauſſe doctrine & d'une orgueilleuſe jalouſie; le doute méthodique & réfléchi eſt l'apanage des Sages. Dans les connoiſſances humaines, & par conſéquent dans la ſcience de la Médecine, l'Obſervateur démontre ce qu'il peut, croit ce qui lui eſt démontré, ne rejette pas ce qui combat & déconcerte ſes opinions particulières,

---

(y) Vandermonde, *Journal de Médecine,* Janvier 1762.

& ſuſpend ſon jugement ſur tout ce qui eſt poſſible, & dont il ne connoît ni les effets ni les propriétés.

De ſi ſages réflexions ſemblent nous annoncer quelques ſuccès, & nous font eſpérer qu'après que l'expérience aura ſi ſouvent prononcé, la vérité ſe fera jour.



AFFECTION SCORBUTIQUE.

C'EST ici une de ces complications qui exige le plus de ménagement, puiſqu'elle ſe maſque ſouvent en empruntant le vrai caractère de l'affection nerveuſe; & c'eſt alors que les Médecins *ſcorbutiques* ſe livrent aux plus grands excès *(z)*. Les premières Obſervations, ci-deſſus rapportées, nous montrent en effet l'affection hyſtérique dégénérée en affection ſcorbutique par l'effet d'un traitement qui favoriſe la cauſe de la maladie primitive; c'eſt-à-dire, qu'en agaçant toujours plus les ſolides déjà tendus, & en volatiliſant la maſſe des humeurs déjà trop raréfiées par les remèdes échauffans, le ſang ſe dépouille enfin de ſa partie balſamique: la ſéroſité s'échappe par les couloirs où elle eſt attirée, & les ſels qui n'ont pas été ſuffiſamment diſſous, deviennent encore plus groſſiers, ce qui procure la *diathèſe* ſcorbutique, & la complique avec l'affection hyſtérique. Rien ne prouve plus évidemment les triſtes effets de la pratique vulgaire, que la terminaiſon funeſte de la maladie de la demoiſelle Majot citée ci-devant. On me pardonnera ſans doute de la rappeler ici une ſeconde fois, puiſqu'elle doit réveiller l'attention des Médecins dans la diſtinction de cette eſpèce d'affection ſcorbutique avec toute autre; diſtinction d'autant plus

(z) J'entends ceux qui dans les maladies chroniques accuſent preſque toujours le ſcorbut.

essentielle que la cure en dépend. Pour nous convaincre donc sur un point de pratique aussi intéressant, nous allons discuter la question par les faits.

M. le Marquis de Pirré, âgé de vingt-six ans, d'un tempérament sec & irritable, arrive de Bretagne à Paris pour des affaires litigieuses; il tombe malade après beaucoup de veilles & de fatigues, & à la seule inspection des gencives, on le déclare scorbutique. On court au spécifique le plus accrédité; c'est le vin de Demouret; on le lui donne sans ménagement: il le prend enfin sans interruption, jusqu'à ce que des symptômes effrayans l'obligent à quitter ce remède: le malade tombe dans le marasme; son pouls s'éteint; le palais & la bouche se dessèchent; il ne peut pas parler; il avale encore avec plus de peine; la salive manque; les urines ne coulent point; la diarrhée survient; son visage est cadavéreux; tout annonce une mort inévitable: tel fut l'effet de ce traitement bannal. Comment y remédier? L'indication étoit sans doute de tempérer l'ardeur du sang, de lui restituer promptement son véhicule; il falloit aussi trouver un aliment propre à régénérer promptement le principe de vie qui paroissoit éteint. Ces considérations me déterminèrent en faveur des bouillons de tortue: le malade en prit deux par jour, & le petit-lait clarifié fut sa boisson ordinaire. L'effet de ce régime fut aussi prompt que l'avoit été celui du régime contraire. La bouche & la langue s'humectèrent; le malade put avaler: il continua, & peu-à-peu il revint à la vie; on ajouta

alors le creſſon aux bouillons de tortue. M. le Marquis de Pirré en fit uſage pendant long-temps; il y revint pluſieurs années de ſuite par pure reconnoiſſance, & depuis cette époque, il n'a plus paru chez lui de ſymptômes ſcorbutiques.

La femme d'un Négociant de la ville de Coignac en Angoumois, âgée de quarante ans, éprouvoit depuis long-temps des ſymptômes ſcorbutiques compliqués de ſpaſmes, pour leſquels elle avoit pris tous les anti-ſcorbutiques connus, qui avoient aggravé le mal & avoient procuré les ſymptômes les plus violens de l'affection nerveuſe; ce fut la rétraction des tendons & des nerfs des deux extrémités. Le gonflement des gencives devint alors plus conſidérable; il reparoiſſoit ſur-tout dans le temps des règles. Dans cet état, on eut recours à M. Viger, Chirurgien de Saintes (cité plus haut) qui, au ſimple détail qu'on lui fit de cette maladie, reconnut d'abord la mépriſe. Il ſupprima en conſéquence tout remède anti-ſcorbutique; il ordonna l'eau de poulet, le bain tiède & le régime le plus analogue à ces idées. Ces remèdes opérèrent avec douleur; les tendons ſe contractèrent davantage dans le bain; ils éclatèrent enfin & s'aſſouplirent; mais l'affection ſcorbutique exigea d'autres ſecours. Il employa pour-lors ceux qui avoient ſi mal réuſſi dans le commencement du mal. La malade les ſupporta ſans peine ſous les auſpices de l'eau de poulet & du bain; elle guérit ainſi parfaitement.

Un Chirurgien de grande réputation, généralement

connu par ſes talens dans chaque ville de cette province & ailleurs, (M. Pamard le fils) d'un tempérament maigre & ſec, fut attaqué d'une affection ſcorbutique, pour laquelle il fit pluſieurs remèdes ſans aucun ſoulagement. Appelé dans notre ville pour y faire l'opération de la taille, il vint me conſulter. Les ſymptômes de ſa maladie n'étoient point équivoques. Les gencives ſaignoient; le voile du palais & le goſier étoient écorchés & ulcérés; les amigdales étoient ſi prodigieuſement gorgées, que la déglutition des alimens ne ſe faiſoit qu'avec peine; la ſalive étoit ſaumurée; elle picotoit ſi fort les parties intérieures de la bouche, qu'elle y procuroit des aphtes, & entretenoit ainſi l'inflammation de toutes ces parties. La fièvre ſe montroit auſſi par intervalles; des douleurs dans les articulations ſe faiſoient ſentir pour lors; elles étoient quelquefois aſſez vives pour interrompre le ſommeil. Ce fut dans cet état que ce Chirurgien charitable s'expoſa à faire le voyage d'Avignon à Arles, & à prendre l'inſtrument pour délivrer trois malheureux qui imploroient ardemment ſon ſecours. Sur ce récit, il étoit fort aiſé de caractériſer ſa maladie. La diſſolution du ſang & ſa conſtitution muriatique ſe préſentoient au premier coup-d'œil; il falloit par conſéquent reſtituer au ſang & à toutes les humeurs leur ſéroſité & l'humide néceſſaire pour unir enſemble ſes molécules, & diſſoudre les ſels dont il étoit ſurchargé. Il falloit en même-temps relâcher les ſolides pour les rendre moins ſenſibles aux impreſſions des parties piquantes & corroſives des humeurs

humeurs qui dans leur circulation irritoient continuellement les vaiſſeaux, & procuroient ainſi l'engorgement des amigdales & leur inflammation: les remèdes antiſcorbutiques auroient ſans contredit agacé les ſolides; le malade d'ailleurs en avoit déjà fait l'expérience *(a)*. Il fallut employer d'autres ſpécifiques qui doués de toute autre vertu, ne pouvoient être inſuffiſans; les balſamiques, les laiteux, les humectans, les délayans remplirent parfaitement nos vues: notre malade les reconnut pour les ſeuls indiqués, & s'y livra avec une confiance ſoutenue de l'amitié qui nous lie depuis l'enfance; il s'interdit le vin, les liqueurs & le café; ſes alimens furent ſi ſimples & ſi doux, que ſon bouillon fut fait avec l'agneau ou le poulet, ſans ſel, & ſes remèdes furent le lait d'âneſſe, des bouillons de poulet & des bains domeſtiques, pris alternativement pendant un an, & par ces ſeuls ſecours, il ſe rétablit entièrement.

Nous n'omettrons pas ici une circonſtance des plus eſſentielles de ce traitement, qui caractériſe elle ſeule la complication nerveuſe, je veux dire, cette ſéchereſſe & cette extrême ſenſibilité du genre nerveux qui dominent ſur la *diathèſe* ſcorbutique. L'effet d'un purgatif nous en fournit la preuve. Ce fut après trois mois de lait d'âneſſe, que le malade ſe crut autoriſé à ſe purger avec

(a) M. Raulin avoue avoir obſervé chez pluſieurs femmes ſcorbutiques que les remèdes anti-ſcorbutiques ne les ſoulageoient pas lorſqu'elles avoient des vapeurs. *Voyez* ſon Traité des Vapeurs, *page 262.*

trois onces de manne ; ſon rétabliſſement étoit en effet aſſez avancé ; les ſymptômes ſcorbutiques étoient conſi-dérablement appaiſés ; les fluides avoient par conſéquent repris leur conſiſtance, mais le genre nerveux n'étoit pas encore réduit à ſon état de relâchement néceſſaire pour cette opération. Ce purgatif opéra aſſez bien ; les ſelles furent nombreuſes & abondantes, mais elles irritèrent ſi fort les vaiſſeaux hémorroïdaux, qu'elles procurèrent des cuiſſons & des douleurs : la fièvre ſurvint le lende-main, & les ſymptômes ſcorbutiques reparurent avec la même force ; les regrets devinrent inutiles, il fallut revenir ſur ſes pas : l'eau de poulet remédia à ce déſordre, & le bain domeſtique perfectionna la cure.

Si trois onces de manne ont pu produire des effets auſſi extraordinaires dans une affection ſcorbutique com-pliquée de ſpaſme, combien ne doit-on pas craindre en pareil cas les autres purgatifs & les anti-ſcorbutiques ! Si on en demande enſuite la raiſon, on la trouvera dans le dépouillement de la fibre nerveuſe & dans la chute de ſon enveloppe muqueuſe, ci-devant deſſéchée & racornie, ce qui laiſſe cette fibre dans une nudité com-plette ; & de-là l'augmentation de ſa ſenſibilité & de ſon irritabilité ; de-là encore l'augmentation graduée de tous les ſymptômes ſpaſmodiques dans le début du traitement, effet néceſſaire à connoître pour le Médecin comme pour le malade, ſans quoi celui-ci accuſe bientôt le remède, & abandonne la cure.

Ce n'eſt pas le ſeul exemple que je pourrois citer des

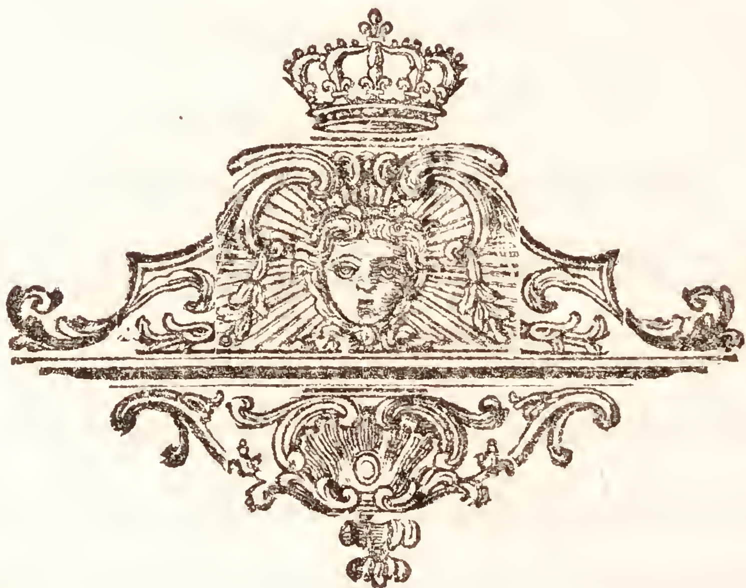
dangereux effets des purgatifs dans toutes les maladies compliquées de ſpaſmes, & cette erreur eſt ſi commune que l'on peut, ſans partialité, la regarder comme générale. J'en appelle à toutes les conſultations des différens Médecins de réputation répandus dans le royaume, & ſur-tout à celles des Médecins de Montpellier *(b)*. Qu'y voit-on, hélas ! un aſſemblage ridicule de tout ce qu'il y a de plus contradictoire dans ſes effets, & ſur-tout des purgatifs placés avec ordre & méthode dans la feuille du jour & dans celle du lendemain. Cet abus eſt trop ſérieux pour qu'il ne me ſoit pas permis de le divulguer, juſqu'à ce que je ſois venu à bout de le détruire. Heureux les pauvres malades qui ne dédaigneront pas de ſe ſoumettre alors aux déciſions du Médecin ſubalterne qui, ſans être plus habile, ſera toujours plus ſincère ; & malheur à celui qui adore la divinité ! . . . . M. le Marquis de Caſtillon, cité plus haut, fut de ce nombre. Par diſcrétion, je n'en citerai pas d'autres ; mais du moins que ma modération apprenne à ces Meſſieurs à devenir eux-mêmes plus modérés, s'ils ne veulent pas que l'on retranche de leurs écrits tout ce qui eſt irritant, là où il ne faut qu'aſſoupir les ſolides ; tout comme ils trouveroient eux-mêmes fort étrange que l'on employât des relâchans, là où il faut leur rendre le ton & l'élaſticité. C'eſt ainſi que tant de vaporeux ſe diſent incurables. En ſerons-nous toujours ſurpris ! d'un mélange de remèdes

---

(b) Voyez le Recueil des Conſultations des Médecins de Montpellier, *en quatre Volumes.*

auſſi contradictoires que peut-il réſulter, ſi ce n'eſt des effets oppoſés & des viciſſitudes continuelles, l'incurabilité enfin, à la honte des Médecins & de l'Art! Que l'on ſe récrie après cela ſur la bizarrerie du mal, & ſur ſes caprices, qu'on lui impute tant qu'on voudra d'avoir toujours été le fléau des Médecins *(c)*; le reproche n'eſt pas fondé; n'en accuſons que notre inſuffiſance, puiſqu'elle ſeule en eſt la cauſe.

(c) Non minùs hyſterica in fœminis quàm hypocondriaca in viris paſſio Medicorum flagellum eſt. Voyez Fitzeral, Traité des maladies des femmes.



LEUCOPHLEGMATIE.

Sous le nom de leucophlegmatie, nous comprendrons en même temps toutes les eſpèces d'hydropiſie auxquelles le tempérament vaporeux eſt expoſé, &, pour mieux dire, nous enviſagerons toutes les parties du corps expoſées aux épanchemens de la ſéroſité. La denſité du ſang, ſi connue du grand Boërhaave, & de tous les Pathologiſtes de nos jours, jointe au rétréciſſement du calibre des vaiſſeaux, produiront cette maladie, puiſque la ſurabondance des liqueurs & leur ſtagnation en ſeront les ſuites. En effet, cette conſtitution du ſang rejettera conſtamment la partie fluide & ſéreuſe; & ne pouvant ſe mêler avec lui, il faudra de néceſſité que la circulation en ſoit dérangée. Cette ſéroſité ſera donc ſuperflue. Repouſſée enſuite par des ſolides roides & ſecs, elle formera des embarras dans les vaiſſeaux lymphatiques, les forcera, & s'épanchera dans toutes les cavités du corps, après en avoir inondé toute la ſuperficie. Devenue ainſi étrangère, elle formera des véritables hydropiſies, que tout Médecin-praticien aura attention de diſtinguer, s'il veut éviter les écarts d'une pratique que les principes d'une ſaine théorie n'ont jamais éclairée. Les purgatifs ſeront toujours ſuſpects, pour ne pas dire meurtriers. Les diurétiques trop actifs agiront encore avec trop de fougue, &, bien loin d'ouvrir aux humeurs épanchées une iſſue au-dehors, ils ſe mêleront avec elles, & en

augmenteront le volume. Nous ferons donc fcrupuleu-fement attentifs à garder un jufte milieu. Les diurétiques les plus fimples rempliront toutes nos vues. Ils forceront cette denfité du fang; ils en fépareront les globules; ils ouvriront aux humeurs épanchées une première voie de retour. Agiffant de même fur les folides, ils les relâcheront, & défobftrueront ainfi ce nombre de petits vaiffeaux capillaires oblitérés, qui, en facilitant la diftribution des liqueurs, provoqueront l'évacuation de celles qui furabondent. Les plus groffières qui refteront alors, parce qu'elles n'auront pu pénétrer jufqu'à l'extrémité des vaiffeaux excrétoires, feront refervées enfuite pour les purgatifs; on préférera les plus fimples & les plus doux; on en émouffera les pointes, en les noyant dans quelque véhicule approprié pour parer les ravages qu'ils font en ufage de produire.

Cette théorie, toute nouvelle qu'elle paroît à plufieurs, & toute contradictoire qu'elle eft avec celle de plufieurs Médecins de ce fiècle, n'eft pas moins établie par l'effet des remèdes contraires à ceux dont nous vantons l'efficacité. Les obfervations pratiques que je rapporterai dépofent d'autant plus en fa faveur, qu'elles font familières à tous les Médecins de cette province, & à tous ceux encore qui vivent dans un climat égal au nôtre.

Mademoifelle C***, âgée de trente ans, fujette aux vapeurs, fut attaquée, dans les plus grandes chaleurs de l'été, d'une fièvre continue, qui céda aux remèdes ordinaires, après avoir fatigué la malade pendant vingt-un

jours ; mais l'enflure des mains ſuccéda à cette première maladie, elle fit de ſi grands progrès, qu'elle occupa dans peu toute l'habitude du corps : le viſage étoit monſtrueux ; les cuiſſes & les jambes étoient prodigieuſement gonflées ; l'impreſſion du doigt ſur ces parties n'y étoit pas fort ſenſible (ce qui caractériſe cette eſpèce de leucophlegmatie, en la diſtinguant de celle où le relâchement des ſolides en eſt la principale cauſe). Les purgatifs les plus forts n'avoient opéré aucun changement à cet état, lorſque j'y fus appelé. La fièvre qui avoit précédé, & les grandes évacuations qui l'avoient ſuivie avoient tellement appauvri le ſang & les humeurs, que la ſéchereſſe des ſolides en avoit été la ſuite. Des mouvemens vaporeux qui parurent alors, & un léger crachement de ſang ne me donnèrent plus lieu de douter de cette cauſe. Les purgatifs & les diurétiques furent par conſéquent interdits, & le petit-lait, que je leur ſuppléai, remplit parfaitement mes vues. Les urines, auparavant ſupprimées, coulèrent bientôt par l'effet de ce nouveau remède ; & ce fut par le ſeul uſage que la malade en fit pendant un mois, que les enflures diſparurent entièrement. Le lait d'âneſſe perfectionna la cure, en reſtituant au ſang le véhicule dont il avoit été dépourvu, & aux nerfs le mucilage qui les lubrifie & les entretient dans cet état de ſoupleſſe qui leur permet d'exercer leurs mouvemens. Ils reprirent ainſi cette élaſticité ſi néceſſaire à l'oſcillation des vaiſſeaux & à la circulation générale ; & tout fut rétabli dans ſon premier état.

Cette roideur des ſolides, qui forme elle-même un

obſtacle invincible à la circulation des liqueurs, & cette denſité du ſang qui refuſe le mélange de la ſéroſité, qui en produit la ſéparation & l'épanchement ſur la ſuperficie du corps, ſeront encore mieux prouvées par l'obſervation ſuivante.

Un jeune homme de cette ville, d'un tempérament ſec & mélancolique, fut attaqué, en 1761, d'une fièvre intermittente, qui fut long-temps rébelle à l'action des remèdes, & qui fut accompagnée d'enflures. Les remèdes fébrifuges & les délayans opéroient tour-à-tour chez notre hypocondriaque des effets contraires; c'eſt-à-dire, que ceux-ci le rafraîchiſſoient, diſoit-il, beaucoup trop, tandis que les autres l'échauffoient conſidérablement; ce qui rendit la fièvre habituelle. A tous les ſymptômes de la maladie ſe joignit alors une difficulté d'uriner; les urines coulèrent avec peine & avec des douleurs plus ou moins vives, ſuivant la quantité qui ſe préſentoit au paſſage de l'urètre..... Des carnoſités qu'il portoit dans le canal firent craindre des obſtacles invincibles; on ſoupçonna auſſi le reflux des urines dans la maſſe du ſang, & c'eſt à ce reflux que l'on imputoit la durée de la fièvre. Cette complication de maladie, jointe à l'hypocondriacité, faiſoit en tout un aſſemblage d'autant plus difficile à démêler, que le malade, naturellement indocile, ſe refuſoit entièrement aux remèdes. Dans cette ſituation, il part pour Montpellier; c'eſt-à-dire avec ſes enflures & un mouvement fébrile qui ne le quittoit jamais. Le Médecin qu'il conſulta (M. Fizes) prononça,

prononça, après de mûres réflexions, que *ce malade étoit en grand danger,* puiſqu'il reconnoiſſoit en lui une *fièvre hectique, un ſang cachectique, la pierre & la vérole (d).* Les remèdes qu'il preſcrivit furent des bouillons de poulet, ceux d'écreviſſe, des apozèmes diurétiques, le petit-lait, & enſuite le lait d'âneſſe, ſuppoſé que les enflures euſſent cédé à l'action des premiers remèdes, entre-mêlés de purgatifs, comme il fut toujours d'uſage dans l'École de Montpellier. Mais peu de jours après, le malade revint à Arles, entièrement guéri de la fièvre & des enflures, ſans avoir pris de remèdes; c'eſt-à-dire, que la voiture ſeule opéra ce changement. Il fut à la campagne; il voyagea continuellement; il prit du petit-lait avec abondance, & il guérit de ſon hypocondriacité & de tous les autres maux.

Si l'effet de l'exercice eſt ici manifeſte, ſon action dévoile encore mieux la véritable cauſe de la maladie que je viens de décrire; puiſqu'en ſecouant les ſolides engourdis, & en accélérant ainſi le mouvement des liqueurs, il ranima la circulation de celles qui étoient engorgées ſur les extrémités du corps, d'où provenoient les enflures. La fièvre qui les accompagnoit étoit produite en partie par le reflux d'une portion de ces humeurs épanchées, & par l'obſtruction des vaiſſeaux capillaires, qui, préſentant des obſtacles invincibles à la circulation, excitoient des contractions plus grandes & plus fréquentes des artères & du cœur. Ces deux ſymptômes reconnoiſſoient une

(d) Ce ſont les termes & les expreſſions du Médecin conſulté, extraits ſur l'original.

même cauſe ; auſſi cédèrent-ils à l'action d'un remède bien puiſſant (j'entends l'exercice), mais trop peu uſité en pareille circonſtance.

Quoique la roideur des ſolides & la denſité du ſang nous fourniſſent les cauſes de cette complication vaporeuſe, il y a tout lieu de croire que l'extrême raréfaction de l'air contenu dans la maſſe des liqueurs ſe joint à celles-ci, & nous penſons que par ſon élaſticité, il force les tuyaux lymphatiques & ſe mêle ainſi avec les humeurs épanchées ſur l'habitude du corps, ce qui forme alors de véritables emphisèmes ; mais ces enflures ont un caractère particulier qui les diſtingue des autres. Elles ſont le plus ſouvent amovibles ; rarement elles ſe fixent ; la tenſion & la douleur les accompagnent toujours. En conſidérant leurs effets, on ne peut diſconvenir qu'elles ne ſoient le produit d'un air trop raréfié. La ſortie impétueuſe des vents par le *rectum*, par la matrice & par la veſſie, que l'on obſerve ſi ſouvent chez les femmes hyſtériques, confirme cette opinion. En voici un autre exemple.

Madame la Marquiſe de Pons, enceinte de cinq mois, eſt attaquée d'enflures aux deux extrémités ; on court aux purgatifs & aux diurétiques, & l'enflure fait des progrès. Madame de Pons ne peut plus marcher ; les incommodités de la groſſeſſe augmentent ; tenſion à l'eſtomac, vents, rapports, aigreurs, vomiſſement, hoquet, tous ces ſymptômes augmentent par degrés, & font craindre pour les ſuites. On donne des pilules ſtomachiques & purgatives qui irritent conſidérablement ;

je ſuis appelé, & je m'aſſure que l'enflure étoit de l'eſpèce de celles dont il s'agit, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit emphiſématique. Je rejette toute cette Pharmacie brûlante; la malade eſt livrée pour tout remède à l'eau de poulet ou de veau, & les enflures diſparoiſſent entièrement. Madame de Pons continue cette boiſſon juſqu'au terme de l'accouchement, & dans le temps même de ſa couche, ce qui bien loin de ſuſpendre le cours des vidanges, parut le favoriſer; elle jouit depuis de la meilleure ſanté.

Ces deux exemples ſuffiſent pour nous faire connoître l'enflure emphiſématique; ils nous apprennent à éviter le piége qu'elle nous tend en empruntant le vrai caractère d'une maladie qui reconnoît une cauſe toute oppoſée à celle-ci; c'eſt le relâchement: ils ſuppoſent auſſi que cette raréfaction aérienne l'a emporté ſur la réſiſtance des ſolides; car, dans le cas contraire, elle n'auroit pas produit l'enflure, mais bien d'autres ſymptômes plus conſidérables, dont j'ai déjà parlé au Chapitre de la raréfaction de l'air.

Si cependant ces épanchemens devenoient ſi conſidérables, que les cavités du corps en fuſſent abreuvées, (je veux dire, la poitrine & le ventre, ce qui formeroit alors de véritables hydropiſies) faudroit-il bien évacuer par les voies inférieures une portion des ſéroſités épanchées? J'avouerai ici qu'en pareil cas il faut néceſſairement évacuer; on aura par conſéquent recours à ces ſortes de ſtimulans qui, agiſſant ſur les tuniques des inteſtins, y attirent par leur action une partie des

férofités fuperflues, & diminuent ainfi le volume de celles qui font déjà épanchées dans une de ces deux cavités. Mais en pareille circonftance faudra-t-il faire affez peu d'attention aux folides defféchés, quelquefois même racornis, jufqu'à vouloir exciter fur eux des contractions continuelles ! Ce feroit une contradiction manifefte entre la caufe de la maladie primitive & l'effet du remède que l'on eft obligé d'employer pour la dompter. Quelle fera donc la néceffité urgente qui forcera le Médecin à recourir à ce remède contraire, celui qui eft entièrement oppofé aux vues curatives ! Sera-ce l'infuffifance de l'Art ou l'impéritie de celui qui l'exerce ! La Chirurgie nous offre des fecours; pourquoi les méprifer ! ils feront par fois infuffifans, j'en conviens; mais du moins ils ne feront pas meurtriers. Par ce moyen nous dégagerons les vifcères opprimés, & nous remédierons aux plus preffans fymptômes, & en prolongeant ainfi les jours d'un malade défefpéré, nous laifferons à la Nature fon entière liberté pour travailler à la confervation de fon individu, en fecondant l'effet des remèdes falutaires ; on entend ceux qui attaqueront la caufe primitive dans fon principe, & qui s'oppoferont par conféquent aux ravages qu'elle a coutume de produire toutes les fois qu'elle eft méconnue ou tant foit peu négligée *(e)*.

(e) On a vu autrefois à Lyon la dame Garcin devenue tympanique par l'effet de cent trente-trois médecines, auxquelles on oppofa les bains, l'eau de poulet, le petit-lait avec fuccès. Devenue enfuite afcite, elle fut guérie par la ponction.

Les cures de cette eſpèce ſont rares, il eſt vrai ; mais auſſi ces maladies ſeroient-elles moins communes, ſi on ſe hâtoit d'en arrêter le cours dès leur naiſſance par des remèdes aſſortis & non par des contraires. C'eſt au commencement du mal, dans le temps où la Nature eſt en défaut que le Médecin eſt prépoſé pour la redreſſer, & pour la rappeler des voies où elle s'eſt égarée. Auſſi voyons-nous que les premiers ſymptômes d'un mal coûtent peu à détruire, tandis que raſſemblés au nombre de pluſieurs, ils deviennent très-ſouvent indomptables. *Principiis obſta*, s'écrioit autrefois notre Oracle. Il connoiſſoit l'indolence des Médecins de ſon temps ; il vouloit par conſéquent réveiller leur vigilance. Ceſſerions-nous de reſpecter ce précepte, & celui qui l'a donné !

Quoique la difficulté de guérir augmente toujours plus à proportion de l'intenſité des ſymptômes de la maladie que l'on traite, il eſt cependant très-poſſible de parvenir à ce but, quand on les attaque avec des armes toujours conſtantes & toujours ſalutaires. C'eſt ainſi, par exemple, que l'épanchement des ſéroſités dans l'hydropiſie aſcite, ou dans celle de la poitrine, deviendra moins rébelle à guérir, ſi, dans le traitement qu'on y oppoſe, on ne perd jamais de vue la cauſe primitive qui la produit. Dans les épanchemens dont il eſt ici queſtion, le vice des ſolides doit principalement occuper le Médecin, & ce ſera toujours dans le relâchement des vaiſſeaux qu'il trouvera les effets qu'il chercheroit en vain dans

l'évacuation des humeurs épanchées. L'heureuſe terminaiſon d'une hydropiſie de poitrine commençante nous inſtruira beaucoup mieux que toutes les raiſons théoriques que je viens d'établir.

M. Begue, Avocat, mon ami & mon conſeil, homme méditatif & ſeptuagénaire, fut tout-à-coup affecté de terreur par la mort ſubite d'un de ſes proches qui tomba apoplectique en ſe promenant avec lui. La liaiſon qu'il y avoit entre ces deux parens étoit trop étroite pour que celui-ci ne fût pas ſenſible à cet évènement; auſſi le vit-on dès ce moment affecté de vapeurs. Une inquiétude continuelle tracaſſoit ſon eſprit depuis pluſieurs jours, lorſque je l'obligeai à quitter la ville pour ſe diſtraire à la campagne, pour laquelle il avoit beaucoup de goût. Mais inutilement voulut-on le ſouſtraire aux effets d'un ſi funeſte coup; le mal empira toujours plus; la reſpiration fut gênée, enſuite embarraſſée; la ſuffocation enfin s'en mêla. Je courus au plus vîte auprès de lui pour le ramener à la ville, dans la crainte de le voir étouffer ſans pouvoir lui donner des ſecours. Les ſecouſſes de la voiture calmèrent tant ſoit peu la ſuffocation; mais le calme ne fut pas de longue durée; il fallut le ſaigner. Je fus même obligé d'y revenir une ſeconde fois, mais toujours ſans ſuccès. L'enflure des pieds ne tarda pas alors à ſe montrer; elle fit des progrès aſſez conſidérables; elle nous menaçoit déjà d'un épanchement prochain dans la poitrine, lorſque la bouffiſſure des mains ſembla le caractériſer. La ſuffocation devint ſi

forte, qu'il ne fut pas possible au malade de rester dans le lit un seul instant; mais encore devenoit-elle par fois si violente, que l'on craignoit à tout moment de le voir expirer. Une pareille situation exigeoit des remèdes aussi prompts qu'efficaces; l'empième paroissoit indiqué, si l'épanchement eût été caractérisé au point de pouvoir distinguer quelle étoit des deux cavités de la poitrine, celle qui étoit inondée; mais aucun signe caractéristique n'autorisa cette opération: le malade étoit également suffoqué de quelque côté qu'il penchât sa tête & son corps sur son fauteuil; il ne pouvoit même respirer que la tête courbée sur la poitrine & appuyée en avant sur les bras relevés. Quel parti prendre dans cette extrémité!

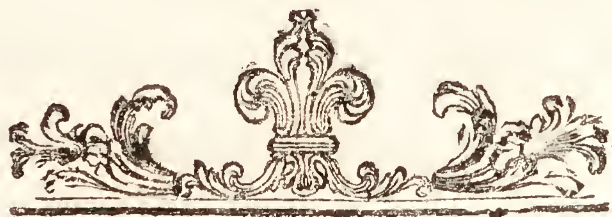
Les secours chirurgicaux étant tout-à-fait inutiles, il fallut se retourner d'un autre côté, & travailler à calmer les symptômes du mal, quoiqu'ils parussent si difficiles à vaincre. Nos indications étoient sans doute de détourner par les voies ordinaires le cours des humeurs qui menaçoient la poitrine; l'évacuation des urines & l'expectoration furent les préférées: le petit-lait clarifié, aiguisé par les cloportes, fut employé avec quelqu'apparence de succès; & pour entretenir une expectoration qui étoit naturelle au malade, on employa les sucs épurés de bourrache & d'aigremoine, adoucis par le sirop de lierre terrestre; mais un mouvement fébrile qui parut alors, la sécheresse de la peau, une chaleur brûlante, dont le malade se plaignoit continuellement, me firent apercevoir que ces remèdes n'étoient pas assez

tempérans. Je retranchai les cloportes du petit-lait; je ſubſtituai au ſirop de lierre terreſtre, celui de *nimphæa:* les urines furent plus abondantes, & la chaleur fébrile fut moindre; la tiſane fut faite avec le chiendent & le nitre; on en augmenta la doſe à meſure que la reſpiration devint plus libre : l'évacuation des urines fut alors très-abondante, &, dans l'eſpace de trois ſemaines, les enflures & la ſuffocation diſparurent entièrement; le ventre s'ouvrit, les évacuations furent auſſi très-copieuſes: un léger minoratif, qui précéda le lait d'âneſſe, perfectionna la cure.

On improuvera ſans doute cette manière de traiter les hydropiſies; elle paroîtra non-ſeulement inſuffiſante au premier coup-d'œil, mais encore dangereuſe & meurtrière dans bien des circonſtances. Quant à ſon inſuffiſance, je répondrai hardiment qu'elle ne la ſera jamais, toutes les fois que l'hydropiſie dépendra de la même cauſe que celle dont il eſt ici queſtion, puiſqu'en remédiant au vice des ſolides, on eſt aſſuré de le détruire. Ce vice, je le répète, conſiſte ici dans une trop grande tenſion des nerfs, comme dans la criſpation des vaiſſeaux capillaires, qui ne permettant pas le paſſage à la ſéroſité, l'obligent à refluer dans le torrent de la circulation, d'où elle eſt repouſſée enſuite pour s'épancher dans une des cavités du corps. Dans le cas ci-deſſus, cette tenſion, toute naturelle qu'elle étoit au malade, fut encore augmentée par l'effet de la frayeur ſubite, laquelle agiſſant à l'extérieur du corps, repouſſa les humeurs dans l'intérieur.

Ces

Ces humeurs, ainſi repouſſées de l'extrémité des vaiſſeaux capillaires, refluèrent ſur la poitrine, engorgèrent la plèvre & les vaiſſeaux du poumon, & elles auroient bientôt formé un épanchement local dans une des deux cavités de la poitrine, ſi elles n'euſſent été promptement évacuées par les voies inférieures. Les purgatifs auroient ſans contredit augmenté l'érétiſme; les diurétiques chauds auroient produit les mêmes effets (l'action des cloportes nous l'aſſure). Il falloit donc tempérer l'orgaſme des humeurs, & en diminuant ainſi leur raréfaction & leur volume, on étoit aſſuré de détendre les vaiſſeaux capillaires, & de remédier par-là à cette première cauſe. La circulation devenue ainſi plus libre, la ſéparation des ſéroſités ſe fit par les voies où elle fut attirée; la tiſane, légèrement diurétique, & le petit-lait, procurèrent cet effet. Le ſang ſe déchargea des humeurs ſuperflues; celles qui étoient engorgées rentrèrent en partie dans la circulation, & tout contribua à la guériſon du malade. Que cette pratique ſoit ſouvent infructueuſe, j'en conviens; auſſi ne doit-elle être adoptée que par ceux qui ſeront en état de diſtinguer le cas où elle doit être employée.



TYMPANITE.

HIPPOCRATE a prononcé que les douleurs du bas-ventre qui ne cèdent à aucun remède, ſont ordinairement ſuivies de la tympanite. *Quibus tormina & circa umbilicum dolores & lumborum dolor, qui neque a medicamento, neque aliàs ſolvitur, in hydropem ſiccum firmatur.* Et en effet, après les douleurs aiguës qu'ont eſſuyées les inteſtins & le méſentère, ces viſcères acquièrent une diſpoſition hectique à laquelle ce premier Père de la Médecine attribuoit avec raiſon la tympanite.

Cette maladie, ſi elle n'eſt promptement guérie, n'exiſte pas long-temps ſeule ; l'aſcite s'y joint bientôt : *Dolor colicus,* dit Lomnius, *ſæpe tranſit in hydropem.* Les vaiſſeaux exhalans du péritoine, continuent de filtrer beaucoup de ſéroſités dans la cavité du bas-ventre, pendant que les vaiſſeaux abſorbans, qui ſont toujours les premiers obſtrués, en repompent une très-petite quantité : ils ont perdu leurs reſſorts, & ne charient qu'avec peine la lymphe qu'ils rapportent, & cet aſcite qui ſuccède preſque toujours à la tympanite, eſt incurable.

Ce n'eſt donc point dans ces derniers temps de la maladie que nous apporterons des remèdes ; ils ſeroient inſuffiſans : mais ce ſera dès ſon commencement, c'eſt-à-dire, quand les douleurs du bas-ventre nous annon-

ceront le début d'une maladie ſérieuſe & très-ſouvent mortelle. Ces douleurs ſont produites par les violentes irritations des inteſtins, relativement à l'acrimonie des liqueurs qui s'y ſéparent, leſquelles agiſſant ſur des nerfs trop tendus, excitent des ſpaſmes, & cette raréfaction aérienne qui procure enſuite le gonflement & la tenſion du ventre, la tympanite enfin, je veux dire, celle qui eſt l'effet du racorniſſement des fibres inteſtinales. Pour y remédier, nous n'aurons d'autre indication à remplir que celle qui nous porte à détendre les nerfs & à condenſer l'air inteſtinal trop raréfié, comme celui qui eſt contenu dans la capacité de l'*abdomen.* C'eſt de cette manière que nous remédierons avec efficacité aux premiers efforts d'une maladie cruelle, &, en arrêtant ainſi ſes progrès, nous ſerons quelquefois aſſez heureux pour en détruire le germe. Mes Obſervations pratiques à ce ſujet, étayées de celles de pluſieurs Médecins célèbres qui nous ont précédés, autoriſeront le traitement que je propoſe.

M. le Chevalier de Beauchamp, Brigadier des armées du Roi, ſexagénaire & mélancolique, fut attaqué de douleurs d'entrailles qui amenèrent bientôt le météoriſme du bas-ventre : la ſéchereſſe de la bouche, les flatuoſités ſe joignirent à ces ſymptômes, & caractérisèrent une tympanite naiſſante. Un mal qui débutoit avec tant de vivacité, faiſoit tout craindre pour les ſuites, ſi les remèdes que l'on ſe propoſoit d'y apporter, ne l'euſſent

bientôt calmé; mais l'eau de poulet, les lavemens d'eau froide & les fomentations émollientes furent employés avec un ſi prompt ſuccès, qu'elles ne laiſsèrent aucune crainte pour le retour: le lait d'âneſſe perfectionna la cure. On voit par ce récit que la tympanite naiſſante peut ſe guérir aiſément, quand on reconnoîtra la véritable cauſe qui la procure, & qu'on lui oppoſera les remèdes à elle propres; mais par la raiſon contraire, celle qui ſera méconnue & irritée, réſiſtera aux remèdes appropriés. En voici un exemple.

La Dame Galoutaire, ſexagénaire d'un tempérament ſec & atrabilaire, fut attaquée de la fièvre-quarte en 1756. Un Empirique la guérit avec des purgatifs hydragogues, aſſociés au quinquina; mais le ventre fut tendu: il s'éleva conſidérablement; il devint douloureux, & la tympanite fut confirmée. J'oppoſai à ce déſordre des fomentations froides, l'eau de poulet à la glace, le petit-lait, les lavemens huileux & le bain tiède, & tous ces ſymptômes diminuèrent conſidérablement. Une diarrhée bilieuſe qui parut enſuite, ſoulagea encore plus la malade; je me crus enfin autoriſé à donner deux onces de manne pour entretenir les évacuations, mais ce remède réveilla les douleurs; le gonflement & la tenſion du ventre reparurent; il fallut revenir à ceux qui avoient ſi bien réuſſi: ce fut le lait d'âneſſe qui termina la cure.

M. Combaluzier connoiſſoit avant moi l'eſpèce de

tympanite dont il s'agit ici ; ce ſavant Médecin nous a dépeint cette maladie avec tant de fidélité, que je n'ajouterai rien au portrait qu'il en fait *(f)*. Uniquement occupé du ſpaſme des entrailles & de la raréfaction de l'air qui y eſt contenu, il a recours aux bains domeſtiques, aux lavemens rafraîchiſſans, aux fomentations d'eau froide, au petit-lait, à l'eau de poulet, au lait d'âneſſe, & enfin à tous les autres remèdes qui tempèrent la fougue des humeurs, & qui relâchent les ſolides : c'eſt auſſi avec ces mêmes remèdes qu'il traite & qu'il guérit les coliques venteuſes qui précèdent la tympanite & qui l'accompagnent toujours juſqu'à la fin. Pour donner plus de poids à ſon ſyſtème, il l'étaye de l'autorité de nos plus grands Praticiens. Il rapporte, d'après Hippocrate *(g)*, qu'une femme, qui d'ailleurs étoit graſſe & de bonne ſanté, avoit pris un bol pour ſe faire avorter, & qui en conſéquence avoit été ſaiſie d'une colique avec des tranchées violentes, enflure du ventre & autres ſymptômes, & étoit tombée juſqu'à cinq fois dans une ſi violente ſyncope, qu'elle paroiſſoit morte. Hippocrate lui fit répandre ſur le corps trente cruchées d'eau froide, & la ſoulagea par ce ſeul remède ; elle rendit auſſi beaucoup de bile par bas ; mais, quand elle

---

(f) Voyez le *Traité des maladies venteuſes*, par M. Combaluzier, *tome I, page 20.*

(g) Hippocrate, *lib. V de morb. popul. Obſerv. 18.*

ſentoit ces douleurs, elle ne rendoit rien : elle revint en ſanté *(h)*.

Il ajoute au témoignage d'Hippocrate, celui de *Zacutus Luſitanus*, qui faiſoit boire aux malades une grande quantité d'eau à la glace, & faiſoit obſerver un régime froid. Il cite pluſieurs exemples rapportés par Avicène & par *Amatus.* Il rapporte, d'après Jean Colbatch, Médecin de Londres, l'hiſtoire d'une Fille tympanitique qui guérit en ſe baignant dans l'eau froide de la mer. Il finit par celle d'une Femme tympanitique guérie par l'uſage interne & externe de l'eau à la glace, par M. Raſt, Médecin de Lyon. Les circonſtances qui accompagnent cette cure miraculeuſe, méritent d'autant plus d'être rapportées ici, qu'elles publient non-ſeulement l'efficacité du remède, mais encore les pernicieux effets de bien d'autres diamétralement oppoſés à celui-ci par leur action, d'après l'épreuve que cette femme en avoit faite.

La veuve Triquet, après une couche où les vidanges avoient très-peu coulé, tomba tout-à-coup dans une fièvre continue, putride, qui fut ſuivie d'une enflure

---

(h) On obſervera que la malade d'Hippocrate étoit, ſans contredit, hyſtérique, puiſque la ſyncope la caractériſe telle, & on remarquera encore que l'évacuation de la bile n'avoit lieu que dans l'intervalle des douleurs, c'eſt-à-dire, quand le relâchement étoit ſurvenu, ce qui fait une nouvelle preuve en faveur des relâchans dans les maladies ſpaſmodiques.

tympanitique & de tous les autres ſymptômes qui caractériſent la tympanite ſpaſmodique ; elle ne put être guérie ni par les huileux, ni par les différentes ſortes de carminatifs. M. Raſt penſa que, dans ce cas, il falloit réprimer par le froid, l'air intérieur qui ſe raréfioit par trop de chaleur ; il propoſa de remplir cette indication en appliquant de l'eau à la glace ; mais il n'oſa l'eſſayer ſans prendre conſeil d'un de ſes confrères. Ce Médecin, qu'il appelle *célèbre*, conſentit qu'on employât ce remède, & en même-temps il conſeilla, à cauſe de la foibleſſe de la malade, de lui donner intérieurement quelques cordiaux ſpiritueux, ce qui fut fait ; la malade rendit quelques vents, & peu-à-peu le ventre ſe déſenfla. On mit encore quelque temps en uſage ces deux remèdes oppoſés ; mais le ventre redevint plus enflé, la malade ſouffroit de plus grandes douleurs. Le Médecin ordinaire attribua, avec juſte raiſon, ce mauvais effet à la chaleur des cordiaux ; &, à leur place, il ordonna à la malade de boire copieuſement de l'eau à la glace ; elle la but avidement & avec plaiſir ; on lui en appliqua extérieurement ſur le ventre ; l'enflure diminua : elle diſparut enfin tout-à-fait.

Quoique la tympanite ſoit quelquefois produite par le relâchement des fibres du canal inteſtinal, avouons-le ſans peine, il eſt bien rare que cette cauſe la produiſe primitivement, puiſqu'elle eſt preſque toujours la ſuite de la trop grande tenſion des fibres qui, après de violentes diſtenſions, tombent alors dans cette atonie générale où

les remèdes les plus appropriés deviennent impuissans. Pourquoi donc employer en pareil cas tant de carminatifs & autres remèdes chauds ! Les douleurs qui précèdent ordinairement la tympanite, & qui l'accompagnent toujours jusqu'à la fin, ne dénotent rien moins que la foiblesse des parties intéressées. M. Combaluzier a prévenu ce reproche, & s'il est fécond en formules & en remèdes de toute espèce, ce n'est que pour avoir la satisfaction de nous dire : *plura hic habes ut pauca seligas (i).* Quelle preuve plus authentique de l'étendue de son génie & de son discernement !

(i) Voyez la Préface du Taducteur, *page 50.*



PÂLES

PÂLES COULEURS.

Les pâles couleurs ou *chlorosis*, maladie très-commune en Europe, qui a toujours été regardée comme un symptôme de la suppression des règles, se compliquera avec les vapeurs, lorsque la tension spasmodique des vaisseaux utérins, tant sanguins que lymphatiques, procurera elle seule cette suppression. Que cet état convulsif des nerfs de la matrice forme souvent un obstacle à l'évacuation des règles, tout le monde en conviendra; c'est pourquoi on doit le reconnoître pour une des causes du *chlorosis*, puisque cette seconde maladie fut toujours l'effet de la première, je veux dire, la suppression. Cette cause une fois établie, il sera fort aisé d'en déduire les symptômes. Le reflux de la lymphe utérine & celui du sang menstruel ont déjà fourni à M. Astruc une infinité de preuves & de raisons, sur lesquelles il fonde son système *(k)*. Mais quel est le traitement qu'il convient d'apporter à cette maladie lorsqu'elle est compliquée avec les vapeurs? M. Astruc le désigne sans oser le prescrire; c'est pourquoi il nous sera permis d'y ajouter le nôtre.

Pour éviter la méprise dans la distinction de cette complication, nous donnerons pour signes non équivoques, tous les symptômes hystériques quels qu'ils

(k) Voyez Astruc, *Traité des maladies des femmes.*

ſoient, même les plus légers ; la tenſion des hypocondres, le gonflement douloureux de l'eſtomac & du *colon*, des douleurs dans la matrice qui s'étendent juſqu'aux reins, dans les aines, qui annoncent toujours un état de tenſion & de *phlogoſe ;* le vomiſſement, la limpidité des urines, &c.

Dans cet état, on chercheroit en vain à déſobſtruer les vaiſſeaux utérins & ceux des autres viſcères du bas-ventre. La rigidité des nerfs, qui a donné lieu au premier vice, s'oppoſera toujours à l'action des remèdes apéritifs; les criſpations augmenteront, & les obſtructions devenant par-là plus compactes, elles ſeront plus rébelles à détruire ; elles formeront enfin des obſtacles invincibles à la circulation des liqueurs, d'où s'enſuivront les plus grands maux. Cette erreur eſt générale ; l'ignorance du Vulgaire l'entretient, & la cupidité des Artiſtes la favoriſe. Que de remèdes vantés, & ſous combien de formes ! opiats, électuaires, extraits, poudres, élixirs, vins médicinaux & autres de cette eſpèce, leſquels remèdes ſont autant de poiſons entre les mains de l'Empirique qui ſe mêle de guérir ſans connoître la cauſe de la maladie qu'il traite, tandis que ces mêmes remèdes ſont de véritables ſpécifiques entre les mains de celui qui ſait diſtinguer les cas où ils ſont appropriés.

Ce ne ſera donc jamais dans la complication vaporeuſe que la Pharmacie étalera ſes tréſors, mais bien dans les maladies où l'embarras des viſcères ſera produit par tout autre vice que celui que nous venons d'adopter ;

ici, tout eſt tenſion, criſpation, érétiſme, &, s'il paroît d'autres vices à combattre par les complications des différentes maladies, ils ſeront toujours ſoumis au premier; ils ne pourront être domptés qu'après avoir détruit celui-ci, avec lequel ils ſont tellement liés & unis, qu'on doit les regarder comme une même cauſe, ſi l'on veut éviter les écarts dangereux d'une pratique inconſidérée. C'eſt pourquoi, à quel degré que ſoit porté le mal, & malgré les ſymptômes les plus contradictoires, comme l'enflure des pieds, la bouffiſſure du viſage, ſa pâleur, l'inapétence, &c. nous annonçons, d'après l'expérience, que tous ces ſymptômes doivent être réputés nuls lorſque l'affection hyſtérique leur ſera aſſociée, & que celle-ci, au contraire, exigera les remèdes les plus prompts. Les délayans & les humectans précéderont donc l'emploi de tout autre ſpécifique, & ce ne ſera qu'après eux que l'on pourra employer, ſans crainte de mauvais effets, les purgatifs, les apéritifs & tous les déſobſtructifs les plus accrédités, leſquels remèdes agiront alors avec d'autant plus d'efficacité, que les nerfs & les vaiſſeaux, devenus moins ſenſibles aux impreſſions des parties actives de ces remèdes, ſe contracteront ſans peine; &, de cette manière, nous procureront des évacuations ſalutaires, puiſqu'elles ſeront ménagées par les deux efforts des ſolides qui inviteront ainſi la Nature à participer elle-même à la cure. Faudra-t-il des exemples aſſortis aux idées pratiques que je propoſe ? ou bien

en exigera-t-on des contraires? Je fournirai l'un & l'autre pour la ſatisfaction de nos Lecteurs.

Mademoiſelle de F*** aujourd'hui Comteſſe d'A*** âgée de dix-ſept ans, n'a point encore ſes règles; mais, depuis long-temps, elle eſt attaquée des pâles couleurs; elle en éprouve tous les ſymptômes; laſſitude, peſanteur, oppreſſion, dégoût, appétit dépravé, pâleur extrême, bouffiſſure, & une langueur générale dans toutes les fonctions de l'eſprit & du corps: on la traite en conſéquence dans ſa province, & c'eſt avec tous les remèdes uſités. Ces remèdes l'évacuent conſidérablement, mais ne la guériſſent pas; elle vient à Paris, on la traite de même; elle dépérit enfin, tombe dans le maraſme & l'entière conſomption: l'eſprit ſouffre alors tout autant que le corps; l'hypocondriacité ſurvient; les digeſtions ne ſe ſont plus; on ſe laſſe enfin de mutiler cette jeune Demoiſelle, parce qu'elle ſe meurt: on demande des ſecours étant perſuadé qu'ils ſeront inutiles. Tel fut le fruit de ce traitement bannal, contre lequel je me récrie, parce qu'on inſiſte ſur lui avec opiniâtreté au détriment des humains.

J'arrive auprès de la malade, & j'en ſuis ſi effrayé, que je n'oſe raſſurer la famille, je n'oſe pas même preſcrire des remèdes; la ſoif eſt extrême; la malade demande avec inſtance une boiſſon qui puiſſe la rafraîchir, & éteindre le feu qui la dévore: elle veut de la limonade, de l'orgeat, de l'orangeade. Je ſouſcris à la dernière; elle en boit à

ſon gré, & toute mon ordonnance conſiſte à lui donner des crêmes de riz à l'eau pour tout aliment: ſon eſtomac irrité ne pouvoit pas en ſupporter d'autres. Ce régime eſt du goût de la malade; elle s'y livre avec courage, & en ſe conduiſant ainſi au gré de la Nature, elle revient à la vie, & l'on parvient juſqu'au projet de la traiter plus méthodiquement. Je propoſe le demi-bain tiède & les fomentations émollientes dans la vue de ramollir les entrailles & les voies inférieures qui n'avoient été ouvertes juſque-là que par violence & par des purgatifs. Ces remèdes réuſſiſſent parfaitement; la langue s'humecte, les digeſtions deviennent moins laborieuſes: on voit, non ſans ſurpriſe, les forces s'accroître peu-à-peu; on eſpère pour-lors de guérir la malade: on continue ainſi pendant ſix mois, & l'on arrive au moment où il eſt permis d'employer d'autres remèdes pour détruire les premiers embarras ou obſtructions que l'on avoit ſuppoſés; &, pour opérer un ſi bel effet, on n'emploie que les eaux minérales de Paſſy épurées, qu'il fallut couper plus d'une fois pour éviter des nouvelles irritations, & pour ne pas retomber dans le premier inconvénient. Ce traitement, continué pendant un an, fut couronné du plus brillant ſuccès. Tel fut le fruit de ma pratique; celui de la méthode contraire va faire le parallèle des deux traitemens oppoſés.

Mademoiſelle du * * *, âgée de dix-huit ans, eſt attaquée des mêmes infirmités; elle eſt traitée de la même manière; elle ne guérit pas: mais on ſe flatte que la

première éruption des règles emportera la maladie : &, en attendant cet effort de la Nature, on ne cesse de la contrarier par l'usage continuel des apéritifs, des purgatifs & autres remèdes de cette espèce, auxquels on ajoute l'ouverture d'un cautère que l'on croit indiqué, sans trop savoir pourquoi. Mademoiselle du *** avoit alors douze ans ; & depuis ce temps jusqu'à l'âge de dix-huit, elle garde soigneusement son cautère. Le mal fait des progrès ; le corps dépérit de jour en jour : il est prêt à succomber tout-à-fait, lorsque l'on m'appelle en consultation avec trois Médecins célèbres *(l)*, qui, d'après l'exposé d'un traitement aussi cruel, prononcèrent avec moi, qu'il falloit supprimer tout remède, pour ne s'occuper que du rétablissement des forces. Pour cet effet, nous prescrivimes les bouillons de tortue ; mais la malade n'eut pas le temps d'en retirer le fruit ; elle mourut.

Le Médecin qui avoit commis une si grande faute, étoit pourtant dans la bonne foi, puisqu'il avoit suivi les leçons de ses Maîtres, puisées dans nos Écoles, au commencement de ce siècle. Ne lui avoit-on pas appris, en effet, que les obstructions étoient la cause des pâles couleurs ? Et n'avoit-il pas vu de tous les temps employer les mêmes remèdes ? N'avoit-il pas vu aussi les cautères accrédités & vantés par un Médecin de réputation (feu M. Petit), & toutes les vaporeuses de son temps porter ainsi les stigmates de leur martyre ? Si la malade eût

(l) M.rs Vernages, Bordeu & Lorry.

ſurvécu aux ſix années de purgatifs & de déſobſtructifs, ſon Médecin auroit changé le traitement pour celui qui a ſuccédé à la terre-folie de tartre & aux cautères; c'eſt l'anti-ſcorbutique; &, en la livrant à ces nouveaux remèdes, il n'auroit pas été plus coupable, puiſqu'il auroit ſuivi les indications que l'appauvriſſement du ſang lui préſentoit, & c'étoit-là la méthode du jour. A celle-ci, en a ſuccédé une nouvelle que l'incurabilité a enfantée; elle eſt priſe dans la claſſe des poiſons: notre Médecin ne l'auroit aſſurément pas mépriſée; & le deſir de guérir ſa malade lui auroit fait naître des idées & des indications pour s'en ſervir. C'eſt ainſi que le Chimiſte au-devant de ſon fourneau enfante une hypothèſe qui s'adapte au remède qu'il prépare *(m)*. Le Galeniſte en fait autant, & ce ſont les Humains qui payent le tribut de toutes ces erreurs. Il étoit temps de mettre fin à cette dépravation; l'orgueil des Sciences l'a enfantée: c'eſt à la ſimplicité antique à la réparer. Rentrons dans le néant de nos connoiſſances; ſuivons nos premiers Pères dans leurs travaux; écoutons la Nature; puiſons chez elle nos tréſors, & nous ſerons plus heureux dans la pratique. Nous guérirons à la vérité ſans faſte; mais nous jouirons plus paiſiblement du bonheur de faire le bien.

(m) Telle a été la conduite du grand Boërhaave & celle de ſon Commentateur le célèbre Wanſwieten: *tel en a été le fruit;* quand eſt-ce que l'on pourra décrier leurs erreurs ſans trop révolter les eſprits?



FLEURS BLANCHES.

SERA-CE toujours au relâchement des vaiſſeaux utérins que l'on attribuera la cauſe des fleurs blanches ? Et pourquoi ne ſera-ce pas auſſi à la tenſion ou à l'irritation de la matrice ? Cette dernière cauſe eſt cependant la plus commune ; elle eſt portée même le plus ſouvent à un degré ſi extraordinaire, que les fleurs blanches empruntent le caractère de la gonorrhée à raiſon de la cauſticité de la lymphe & de la ſéroſité qui les fournit. Fernel, & bien d'autres après lui, ont reconnu, comme moi, cette cauſe, en comparant les fleurs blanches aux flux de ventre & à d'autres évacuations ſéreuſes. *Hoffman* les compare au *coriza* ou à cet écoulement catharreux par les narines, d'humeurs ſéreuſes, âcres, qui eſt ſuivi de rougeur & ſouvent d'excoriation & d'ulcères. Ces ſortes de cas caractériſent parfaitement la complication dont il s'agit ; ils exigent des remèdes oppoſés à l'indication du *relâchement*, pour prévenir les effets de cette acrimonie, effets funeſtes ſur leſquels on ne ſauroit trop inſiſter, puiſqu'ils entraînent après eux les tourmens de l'ulcère & la mort.

Pour prévenir ces deſordres, nous regarderons ici cet écoulement comme l'effet d'une conſtitution *muriatique* des humeurs ; conſtitution qui approche beaucoup de la *diathèſe* ſcorbutique de Boërhaave, & qui demande pour

pour remèdes les incraſſans, les adouciſſans & tous les rafraîchiſſans, avant tout autre ſecours, & qui, par les raiſons contraires, exclut entièrement les toniques & les aſtringens. Les ſignes de cette conſtitution ſont 1.° le caractère de l'écoulement qui eſt ordinairement très-abondant, ſéreux, jaunâtre & quelquefois verdâtre, accompagné de chaleur & d'irritation dans les parties affectées. 2.° Les ſymptômes vaporeux qui l'accompagnent toujours. 3.° Les mauvais effets des purgatifs, des toniques & autres remèdes de cette eſpèce. Ces ſignes caractériſtiques nous indiquent la route qu'il faut ſuivre, & nous apprennent à rejeter tout remède pharmaceutique, juſqu'à ce que l'écoulement ait changé de caractère, & que tous les ſymptômes ſpaſmodiques ſoient domptés.

Les moyens les plus efficaces, en pareil cas, ſeront donc les bains tièdes, les boiſſons aqueuſes, les fomentations avec les herbes émollientes, les ſubſtances huileuſes & les atténuantes. Un régime de vie, propre à humecter, précédera tous ces ſecours; il ſera la baſe des remèdes indiqués ; il en ſoutiendra les effets. Boërhaave a déjà dit, « que s'il avoit à diſſéquer un cadavre, dont le corps & les membres fuſſent tendus, « roides & inflexibles, & qu'il voulût le ramollir, il intro- « duiroit de l'eau tiède, & qu'il étoit aſſuré, par cette « manœuvre, de rendre toutes ces parties ſouples & « flexibles ». Ce grand Médecin étoit par conſéquent convaincu que le bain tiède étoit le remède le plus propre à oppoſer à la roideur de la fibre, & c'eſt ici le

cas où il produit de ſi grands biens; après lui, viendront les boiſſons délayantes, que l'on prépare en forme de tiſanes, en y ajoutant des ſubſtances mucilagineuſes, farineuſes & incraſſantes, telles que le riz, le gruau, l'orge, l'avoine, les fleurs de bouillon-blanc, de mauve, de guimauve, la graine de lin, le poulet, l'agneau, le veau & les grenouilles : c'eſt par ces moyens que l'on rend l'eau plus humectante & plus propre à remplir l'indication. A tous ces ſecours, on peut ajouter les bains de vapeurs, faits avec la décoction des mêmes plantes émollientes, dont on fera encore des injections dans la matrice, & les réſolutives quand l'irritation ſera calmée.

Une Dame, âgée de quarante-un ans, d'un tempérament bilieux & très-vif, étoit depuis long-temps agitée par des paſſions, des traverſes & des contrariétés; elle ne put pas remplir ſes projets; elle maigrit conſidérablement; ſes fonctions ſe dérangèrent : il lui ſurvint des fleurs blanches, dont elle fut fort alarmée. Elle conſulta M. Raulin *(n)*, qui conſeilla les bains de Plombières; elle les continua pendant un mois, & l'écoulement ceſſa. Cette Dame étoit ſans contredit dans le cas de l'affection nerveuſe: elle a été guérie par le ſeul relâchant, je veux dire, le bain tiède; car les Médecins ſavent que les bains de Plombières ont à peu-près la même vertu

(n) *Voyez* le Traité des fleurs blanches, par M. Raulin, *tome II, page 320.*

que les bains domestiques tièdes, à en juger par l'analyse desdites eaux, faite par M. Monet *(o)*.

Une Demoiselle de dix-huit ans, grande & bien constituée, après une fièvre putride de quarante jours, eut une convalescence traversée par des dérangemens d'estomac, des coliques, des mouvemens de fièvre & des insomnies; ses règles, qui avoient cessé pendant sa maladie, ne revenoient point: trois mois après, il survint des fleurs blanches presque continuelles; elle fut saisie tout-à-coup d'une dysurie qui alarma ses parens. M. Raulin fut appelé à son secours *(p)*; il ne l'avoit point vue dans sa maladie; il trouva la malade dans son lit: elle ne pouvoit pas se tenir debout, ni assise, par rapport à des douleurs qu'elle ressentoit dans les entrailles; elle avoit la peau sèche & brûlante, une fièvre médiocre, une tension dans tout le ventre si douloureuse, sur-tout dans l'épygastre, qu'il ne supportoit pas même l'approche de la chemise: ces tensions douloureuses s'étendoient jusque dans les cuisses; les urines ne couloient que par gouttes, & causoient, en les rendant, des irritations cruelles; les pertes blanches étoient supprimées. Il fit faire plusieurs saignées & des fomentations avec les herbes émollientes sur le ventre, souvent répétées: il prescrivit pour boisson ordinaire le petit-lait, l'eau de

---

(o) *Voyez* le Journal de Médecine, *Août 1770*, *page 143*.

(p) *Voyez* son Traité des fleurs blanches, *page 339*.

poulet ; il fit prendre des émulsions avec les quatre semences froides.

Comme pas un de ces remèdes ne réussissoit, il fit mettre la malade dans un bain tiède, chargé d'une décoction émolliente ; il le fit réitérer dans la journée, pendant la nuit & le lendemain ; la malade se trouva soulagée après le quatrième : les douleurs se modérèrent, le cours des urines se rétablit, & il fut permis alors de faire des recherches sur la cause de ces accidens ; tout le ventre étoit encore douloureux, mais plus souple qu'auparavant. La région hypogastrique étoit la plus sensible, & en la comprimant légèrement avec la main, on découvroit un gonflement considérable de la matrice qui s'étendoit jusqu'à la région ombilicale. La douleur intéressoit vivement les ovaires, les trompes & les ligamens, au point qu'elle se faisoit sentir aussi vivement aux aines qu'à la matrice ; elle s'étendoit presque avec la même violence dans la partie interne supérieure & moyenne des cuisses : ces accidens diminuèrent de plus en plus, se dissipèrent enfin par les secours de l'Art, employés & variés suivant les circonstances ; les règles se rétablirent, & les pertes blanches cessèrent.

Quelque temps après que M. Raulin eut fait cette observation, il eut occasion d'en faire une semblable *(q)* ; elles ne différoient l'une de l'autre que par les causes éloignées. La première malade étoit tombée dans ces

(q) Voyez son Traité des fleurs blanches, *page 341.*

accidens après une fièvre putride, & l'autre à la ſuite d'un chagrin violent & de durée, occaſionné par la perte totale de ſa fortune; elle fut ſoulagée par des ſecours approchans de ceux qui avoient réuſſi à l'autre: mais ſa guériſon ne fut pas parfaite, parce que la cauſe de ſes malheurs lui étoit toujours préſente. Le même Auteur ajoute que les bains de Plombières, ceux d'Aix-la-Chapelle font des effets admirables dans les fleurs blanches qui proviennent de la même cauſe, & ſur-tout lorſqu'ils ſont ſecondés par des boiſſons délayantes & par des eaux minérales rafraîchiſſantes. « Une Dame, dit-il, d'un tempérament mélancolique, guérit en 1760, « des fleurs blanches qui l'accabloient depuis deux ans, « par le ſeul uſage des bains de Plombières, qu'elle prit « pendant deux ſaiſons conſécutives *(r)*. »

D'après ces Obſervations que j'ai voulu citer de préférence aux miennes; il eſt prouvé que M. Raulin a reconnu avec moi le même vice des nerfs & la même contraction, puiſqu'il a employé le même traitement. J'adopterai avec lui les remèdes contraires à ceux-ci, toutes les fois que j'aurai dompté l'affection des nerfs par les relâchans, & alors il me ſera permis, tout comme à lui, de faire des recherches ſur la cauſe des fleurs blanches: j'obſerverai donc ſi elles ſont aqueuſes, ſéreuſes, lymphatiques, muqueuſes, bilieuſes, chileuſes ou laiteuſes, ſi elles prennent différens caractères,

---

(r) Voyez ſon Traité des fleurs blanches, *page 242.*

différentes couleurs, différentes odeurs, ou différens degrés de ſolidité. Je chercherai enfin les différentes cauſes qui les produiſent pour leur appliquer différens remèdes ; & ces remèdes ſeront tous adaptés pour lors au relâchement des ſolides, & non à la tenſion : pour cet effet, j'emploîrai s'il le faut, les différens toniques les plus accrédités de la Pharmacie ; tels que la racine de galangua, de biſtorte, d'iris de Florence, d'Aneth ; l'armoiſe, la matricaire, l'origan, les feuilles de laurier, le ſcordium, la ſemence d'anis, de *daucus*, les coraux, les yeux d'écreviſſe ; & encore les huiles aromatiques, les ſubſtances gommeuſes, les réſineuſes, la rhubarbe, les différens cinabres, l'antimoine, le ſuccin, la myrrhe & le camphre ; la poudre de *doleus*, enfin les ſudorifiques d'Hoffman & de Baglivi, les purgatifs de Rivière, les aſtringens de Sennert, les eaux minérales ferrugineuſes, à l'exemple de Baillou, & de tous les Médecins vivans. Mais ce ſera avec les plus grands ménagemens que j'emploîrai ces remèdes, dans la crainte d'arrêter trop promptement les fleurs blanches, & de nuire par-là à la matrice. Pour parer à cet inconvénient, je commencerai par les plus doux, & je ne les augmenterai qu'à proportion de leurs effets. Juſque-là j'imiterai en tout point M. Raulin ; mais je ne confondrai jamais avec lui le relâchement des fibres avec l'irritabilité, ni celle-ci avec le relâchement. Je dirai au contraire, que là où il y a relâchement il n'y a point d'irritabilité, & que là où il y a de l'irritabilité il ne ſauroit y avoir de

relâchement. L'Obſervation ſuivante va nous fournir la preuve de cette étonnante contradiction. M. Raulin nous la préſente lui-même dans ſon Traité des fleurs blanches : Voici ſon Titre.

OBSERVATION ſur des pertes blanches, provenant du relâchement & d'une irritation extraordinaire des fibres. (Traité des fleurs blanches, *p. 294*).

« Je fus appelé en 1764, nous dit M. Raulin, pour une Femme âgée de vingt-cinq ans ; on m'avertit, « avant d'entrer dans ſon appartement, que la moindre « choſe la faiſoit tomber en convulſion : on me pria « en conſéquence de marcher le plus légèrement qu'il « me feroit poſſible ; on ne touchoit qu'avec crainte « le loquet de ſa porte qui étoit exactement garni de « linge pour que la malade ne l'entendît pas remuer *(ſ)* : « les parquets de ſa chambre étoient couverts d'un tapis, « même pendant les plus fortes chaleurs de l'été ; on « approchoit de ſon lit pour lui parler avec les plus « grandes précautions : il falloit modifier ſa voix, de « façon qu'elle fût dans une eſpèce d'équilibre avec le «

(ſ) On a vu à Paris Madame la Marquiſe de L** dans cette même ſituation, tombant en convulſion au moindre bruit & par l'effet de la moindre ſurpriſe. Les fruits acides, une ſeule goutte de vinaigre réveilloient auſſi les convulſions. Madame de L** étoit traitée alors par les anti-ſpaſmodiques ; je l'ai guérie depuis par les contraires.

» ton foible & délicat de ses oreilles. Malgré toutes ces » attentions recommandées, une Demoiselle de la com- » pagnie, en s'asseyant sur un fauteuil, fit quelqu'espèce » de bruit, dont personne ne s'aperçut que la malade; » dans l'instant, elle pâlit; ses membres se roidirent, » des mouvemens spasmodiques se succédèrent dans tout » le corps, & se terminèrent par une convulsion géné- » rale qui dura un quart-d'heure. La malade avoit com- » mencé à être incommodée dès la première jeunesse; » elle étoit parvenue depuis trois ans au point où je » viens de la représenter; elle étoit naturellement d'un » tempérament fort délicat: il lui survint quelque temps » avant ses règles, vers l'âge de douze ans, des tumeurs » & des abcès en différentes parties du corps; elle » guérissoit des unes, il en revenoit d'autres: il s'établit » enfin des mouvemens spasmodiques assez fréquens. » Les règles furent précédées de fleurs blanches qui » ont duré jusqu'à la mort, en faisant toujours des » progrès. Malgré toutes ces incommodités, cette » Demoiselle se maria; elle eut des enfans très-bien » constitués: après la seconde couche, les fleurs blanches » & les mouvemens spasmodiques augmentèrent considé- » rablement; l'écoulement devint purulent: il n'étoit » personne qui ne jugeât que c'étoit du vrai pus.

» Ce fut pour lors que l'irritabilité du genre nerveux » fit de plus grands progrès; elle parvint au point que » la moindre surprise, le moindre bruit, la moindre » vivacité lui causoient des convulsions: en même temps

que

que les fleurs blanches devinrent purulentes, il ſurvint «
une douleur à la partie latérale gauche de l'*abdomen*, «
qui paroiſſoit avoir ſon ſiége dans l'ovaire ; elle fut «
conſtante juſqu'à la mort. Cette douleur & les fleurs «
blanches, qui devenoient de plus en plus purulentes, «
firent juger généralement que la purulence provenoit «
d'une ſuppuration à l'ovaire. Je n'étois pas le Médecin «
ordinaire de la malade ; je la perdis de vue pendant «
plus d'un an. On m'appela enſuite, & je trouvai que les «
ſymptômes précédens étoient devenus extrêmes ; elle «
étoit dans le maraſme : il étoit ſurvenu de nouveaux «
accidens, les glandes parotides, les axillaires, & d'autres «
glandes des bras & de la poitrine étoient entièrement «
gorgées : il y en avoit quelques-unes qui ſuppuroient «
en rendant un pus fétide. La malade mourut quelques «
jours après. On m'appela avec d'autres Médecins à «
l'ouverture de ſon cadavre ; on trouva preſque tous «
les viſcères obſtrués & en très-mauvais état. La matrice «
& les ovaires, principalement le gauche, où l'on «
croyoit le ſiége de la douleur qui l'avoit fait ſoupçonner «
de fournir la ſuppuration, étoient dans l'état le plus «
naturel & le plus ſain *(t)*. »

Je cherche dans cette Obſervation un ſeul ſymptôme qui indique le relâchement, & je demande à M. Raulin de vouloir bien me le montrer, puiſque je ne le trouve pas : j'y vois au contraire des irritations continuelles, la

---

(t) Cet exemple non-ſeulement n'eſt pas rare ; mais encore il n'eſt que trop commun.

roideur des membres, des ſpaſmes, des convulſions, la ſéchereſſe la plus décidée, le maraſme & des ſuppurations. C'eſt encore ici un de ces prétendus relâchemens que l'on oppoſe à ma théorie; & c'eſt ſans doute dans ces ſortes de cas que l'on emploie les aqueux, le petit-lait & les bains tièdes, en guiſe d'anti-ſpaſmodiques; & que par ſurcroît de contradiction, on les appelle tels *(u)*: de ſorte que pour ſe faire entendre à l'avenir, il ne s'agit plus que d'adopter les contraires. Telle a été juſqu'ici la confuſion qui règne dans la diſpute que mon ſyſtème a fait naître: celui-ci (M. Raulin) confond la tenſion avec le relâchement, & l'autre (M. Tiſſot) veut que je confonde ſous la dénomination générale des maux de nerfs, tous ceux qui dépendent des deux cauſes oppoſées, tandis que je n'ai jamais traité que de ceux qui dépendent de la tenſion de la fibre, autrement dit du ſpaſme; & ce ſont ceux que nous appelons *vapeurs*: mon crime ſera donc de divulguer l'erreur.

Je m'arrête un moment ſur l'ouverture du cadavre qui a fait le ſujet de cette dernière Obſervation de M. Raulin; & je dis que ce n'eſt pas la première fois que chez les femmes vaporeuſes, attaquées de fleurs blanches, on a trouvé après la mort, les ovaires & la matrice accuſés de purulence, d'ulcère & de cancer, dans l'état le plus ſain: j'en ai vu pluſieurs mourir de même. J'ai vu auſſi deux Dames à Paris, accuſées l'une & l'autre, d'après

(u) Voyez le Traité de l'épilepſie, par M. Tiſſot, *page 257.*

l'inſpection du local, d'avoir un ulcère à la matrice; guérir enſuite par des remèdes adouciſſans, l'une en rendant une fauſſe-couche, & l'autre par des évacuations atrabilaires, favoriſées par le bain tiède. J'en citerai une troiſième qui publie en ce moment à Arles, les effets miraculeux de la méthode relâchante dans tous les cas de la complication nerveuſe, même les plus déſeſpérés; celle-ci, arrivée au temps de la ſuppreſſion de ſes règles, a été attaquée d'une perte blanche des plus conſidérables, avec des douleurs ſi vives & ſi fréquentes, que perſonne ne doutoit que l'ulcère ne fût formé: le tout étoit accompagné d'un dégoût inſurmontable pour la viande & pour le pain. Cette malade a reſté pendant trois ans dans ce cruel état; c'eſt par l'effet d'une confiance ſans bornes, ſoutenue de la plus tendre amitié, qu'elle a rejeté toute ſorte de conſeil pour ne ſuivre que les miens: elle s'eſt baignée continuellement, elle ne s'eſt nourrie que de lait d'âneſſe; elle eſt guérie enfin de ſon ulcère prétendu & de ſa perte. Ces ſortes de cas nous prouvent que l'irritabilité des fibres ſe montre ſous des ſymptômes très-effrayans, quand on la favoriſe par des remèdes chauds, & ces ſymptômes deviennent mortels entre les mains de ceux qui ne les connoiſſent pas.



PERTES DE SANG.

C'EST d'après la même théorie que j'ai indiqué un traitement particulier aux pertes de ſang compliquées de ſpaſme, & à la ſuppreſſion des règles & des vidanges auxquelles les femmes hyſtériques ſont ſi ſujettes ; & j'ai déjà dit plus d'une fois, que ſi la roideur des ſolides l'emportoit alors ſur la raréfaction des liqueurs, on verroit arriver la ſuppreſſion ; que ſi au contraire la raréfaction dominoit ſur cette tenſion ſpaſmodique, ce ſeroit l'hémorragie. Hoffman lui-même a reconnu cette cauſe ; je n'ai pas manqué de le citer pour m'étayer d'une autorité des plus reſpectables : car c'eſt ici où la réforme de la pratique vulgaire devient indiſpenſable. Comment en effet, perſuader les Médecins, qu'il faut baigner une femme avec des pertes de ſang ! comment oſer encore prononcer pour ce remède chez la nouvelle accouchée, dont les vidanges ſe ſuppriment tout-à-coup ! comment enfin, s'oppoſer à la routine qui enſeigne à ſaigner l'une, à purger l'autre, ou bien à les incendier l'une & l'autre avec des cordiaux ! Quelles que ſoient les difficultés à vaincre, je ne me flatte pas moins d'y parvenir, en multipliant les faits en faveur de mon opinion.

Ma méthode exclut par conſéquent les élixirs dont on ſe ſert preſque toujours dans les défaillances qui accompagnent ces ſortes d'hémorragies ; elle publie au contraire les vertus de l'eau froide & à la glace, & celles

du bain tiède: elle s'étend ſur tous les cas d'hémorragie utérine, & encore dans le flux hémorroïdal immodéré ou ſupprimé; dans tous les cas enfin, où la raréfaction du ſang, jointe à la roideur des ſolides, produiront la maladie, & je dirai que cette double cauſe eſt très-commune ſans prétendre la rendre générale, ce qui ſeroit une autre erreur. Il s'agit ſimplement de la diſtinguer par ſes ſignes à elle propres: Hoffman nous les fournit. Ces ſignes ſont, ſelon cet habile Praticien: *Tenſio & inflatio hypocondriorum, circa lumbos dolor gravativus & preſſorius, quandoque cum ſenſu refrigerii junctus, extremarum partium refrigeratio, vaſorum detumeſcentia, color faciei pallidus, pulſus citatior, cum internorum ardore, alvi ſtrictura, urinæ parcior fluxus. Hæc omnia autem ſatis abundèque teſtantur, non a cauſâ ſolùm paſſivâ, id eſt nimiâ debilitate uteri, ſed ab activâ etiam, ſpaſmodicis partium vaſculorum & nervorum ſtricturis ſanguinem ad uterum nimiùm urgentibus, hoc vitium proficiſci. Unde etiam repetenda ratio, quod fœminæ hypocondriacæ, hyſtericæ, & quæ tenuioris ſunt ad animi commotiones proclivioris naturæ hoc moleſto malo afficiantur (x).*

Le relâchement des vaiſſeaux utérins, ni la trop grande fluidité du ſang, n'ont point lieu dans cette eſpèce d'hémorragie; une telle conſtitution ne pourroit jamais produire des ſymptômes pareils à ceux ci-deſſus détaillés

(x) *Voyez* Hoffman, *de uteri hemorragiâ,* tom. I, ſect. 1, cap. V, pag. 225.

par l'Auteur que je cite. Ce ſera donc ſur le ſpaſme des vaiſſeaux de la matrice, & ſur la raréfaction d'un ſang ſec & acrimonieux, que nous porterons nos regards pour lui oppoſer des remèdes capables de relâcher les vaiſſeaux trop tendus, dont le calibre, diminué par cet effet, augmente lui-même la pléthore; ces remèdes ouvriront le diamètre des vaiſſeaux en les relâchant: ils appaiſeront ainſi la raréfaction des liqueurs qui y circulent, & par ce double accord, la circulation deviendra plus paiſible, la diſtribution du ſang plus égale dans toutes les parties du corps, ce qui arrêtera l'hémorragie.

Les remèdes que cet Auteur emploie répondent à ces idées; écoutons leur éloge. *Quandò nimius ebullientis ſanguinis orgaſmus,* ajoute-t-il, *fovet & auget hoc malum, ob motum inteſtinum partium ſulphurearum concitatiorem, diluentia, humectantia, refrigerantia auxilio ſunt efficaciſſimo; atque inter hæc excellit quammaximè ſola aqua frigida fontana, modò ſit pura & ſubtilis, aut quæ melior adhuc, pluvialis.... Conſervata & putredinis expers, vel admixta nitri decenti quantitate alterata, vel cùm ſpiritu vitrioli & ſufficienti copiâ pota.*

Il prétend avec raiſon que par ce traitement, tout ſimple qu'il eſt, on diviſe les humeurs trop épaiſſes, on adoucit l'acrimonie, on appaiſe la chaleur, on redonne le ton aux fibres, & on guérit plus promptement & plus efficacement la maladie dont il s'agit, qu'en employant les ſpécifiques les plus vantés. *Etenim ſimplex hæc Medicina, & diluendo ſpiſſos humores, acres temperando,*

nimiumque æstum restinguendo, fibras quoque relaxatas firmando, plus certè præstat quam tantopere a Medicis alia varii generis ad hoc malum laudata specifica, &c (y).

Le relâchement des fibres, qui paroît contradictoire avec le spasme que nous accusons, doit s'entendre de celles de la matrice que l'impétuosité du sang a déchirées & relâchées, après les avoir forcé de céder aux violentes distensions qu'elles ont souffertes. C'est sur ces mêmes fibres que les remèdes humectans agiront; ils leur rendront leur première élasticité: les toniques, les astringens, qui d'abord sembleroient leur être favorables, crisperoient toujours plus les vaisseaux, & procureroient des irritations d'autant plus dangereuses, qu'elles ulcèreroient les parties affectées: aussi voit-on le plus souvent ces sortes d'hémorragies enfanter à la longue l'ulcère de la matrice, tant par rapport à la qualité du sang, que par les effets pernicieux des remèdes contraires.

D'après cet exposé, dans lequel nous trouvons une explication claire & naturelle du mécanisme qui procure ce dérangement du flux menstruel, il nous paroît déjà qu'il ne sera pas difficile d'y remédier, puisqu'en tempérant l'*orgasme* des humeurs, & en relâchant le spasme de la matrice, nous sommes assurés de rétablir les fonctions naturelles de ce viscère, & de prévenir en même temps les différens maux qui succèdent au premier dérangement. Ce projet si vaste en apparence, puisqu'il

---

(y) *Voyez* Hoffman, *de uteri hemorragiâ*, tom. I, sect. 1, cap. V, pag. 226.

embraſſe la plus grande partie des maladies du ſexe, intéreſſe d'autant plus les Médecins praticiens, qu'il les éclaire ſur une matière ſi intéreſſante, qu'elle a fait juſqu'ici le ſujet de leurs recherches, & ſur laquelle la plupart de ceux qui s'y ſont exercés ont toujours échoué, & ſe ſont plaints des difficultés inſurmontables qui ſe ſont préſentées ; ce qui avoit fait dire à Démocrite, *ſexentarum ærumnarum, calamitatumque autorem eſſe uterum (z).*

Pour éviter toute contradiction, rejetons tout ſyſtème ; écoutons ſimplement la Nature : fut-elle jamais ſi éloquente que lorſqu'elle eſt opprimée & prête à ſuccomber ! La roideur des reſſorts qui compoſent la machine demande viſiblement des ſecours : hâtons-nous de les relâcher, ces organes ; ouvrons par ce moyen les canaux oblitérés, & rappelant ainſi la circulation dans ceux où elle étoit éteinte, nous rétablirons les fonctions du viſcère affecté.

Madame F *, âgée de quarante ans, d'un tempérament chaud & ſec, éprouvoit depuis deux ans le flux immodéré de ſes règles : ſon Médecin attribua ce dérangement menſtruel à la ceſſation prochaine de cette évacuation, & ne preſcrivit aucun remède ; mais les mouvemens vaporeux qui ſurvinrent, le gonflement dans les entrailles, & des douleurs aiguës qui ſe faiſoient ſentir dans les cuiſſes & aux reins exigèrent des ſecours. On preſcrivit des bouillons rafraîchiſſans qui calmèrent l'hémorragie,

(z) *Voyez* Démocrite, *de Naturâ humanâ.*

après

après leſquels on crut ne pouvoir ſe diſpenſer de la purger légèrement: l'irritation que procura ce purgatif dérangea ſi fort les projets du Médecin, que l'hémorragie reparut avec une nouvelle force; les douleurs ſe réveillèrent, & une éruption dartreuſe ſe manifeſta bientôt ſur tout le corps. L'eau de poulet calma d'abord tous ces ſymptômes, à l'exception de l'hémorragie, pour laquelle il fallut recourir au bain tiède qui réuſſit parfaitement.

La femme d'un Chirurgien de cette ville, âgée de vingt-deux ans, éprouvoit le même dérangement dans ſes évacuations périodiques, & fut encore guérie par le même remède. Revenue en ſanté, elle s'écarta beaucoup trop tôt de ſon régime; deux taſſes de café qu'elle prit ſucceſſivement à la fin d'un repas lui donnèrent la fièvre, & rappelèrent l'hémorragie.

Madame D**, arrivée à l'âge de la ſuppreſſion de ſes règles, éprouve des mouvemens ſpaſmodiques & une inſomnie totale: ſon ſang s'agite & s'enflamme; elle me demande conſeil. Madame D** ſe baigne & s'humecte beaucoup, ſans éprouver le moindre ſoulagement. La révolution critique qui ſe préparoit chez elle, me parut être la cauſe de l'inefficacité de ces remèdes, lorſqu'en effet la Nature ſe déclare par une perte rouge des plus conſidérables: les évanouiſſemens vaporeux accompagnent cet état; on s'alarme de ce nouvel accident; on donne des cordiaux avant mon arrivée, & les ſymptômes ſpaſmodiques continuent. Il eſt décidé enfin qu'il faut

recourir promptement au bain tiède, malgré l'hémorragie; ce qui exige plusieurs jours de réflexion, après lesquels il fallut obéir. La malade entra donc dans le bain avec sa perte de sang, &, par cette première épreuve, les symptômes spasmodiques disparurent: elle y revint une seconde fois, & le troisième bain arrêta l'hémorragie. Madame D** s'est baignée pendant trois ans; elle a bu de l'eau de poulet sans relâche: tout est fini aujourd'hui; notre malade a franchi courageusement ce pas critique, où tant d'autres plus timides échouent journellement.

On voit par ce récit, que la cause que j'assigne étoit parfaitement bien caractérisée chez Madame D**; mais l'effet des remèdes contraires nous démontre la nécessité de ne jamais la méconnoître: le bain qui paroît aujourd'hui le spécifique assuré d'un mal si redoutable, ne doit point alarmer les Médecins par les contradictions qui paroissent se présenter d'abord à son usage; les moins hardis ne l'emploîront que dans les intervalles de l'hémorragie; & de cette manière, ils en éloigneront peu-à-peu le retour: les autres plus courageux sans être téméraires, franchiront tous ces obstacles pour arriver plus promptement à leur but. Pour se conformer cependant aux loix que la Nature nous impose, on s'arrêtera aux jours marqués pour cette évacuation, toutes les fois que les symptômes ne seront pas des plus urgens.

Ce n'est pas seulement sur les pertes périodiques immodérées, que nous prétendons établir ces mêmes indications curatives; celles qui suivent de près l'accou-

chement naturel, & qui ſortent des bornes que la Nature leur a preſcrites, exigeront les mêmes ſecours lorſque cette même cauſe les produira. Cette cauſe eſt commune à toutes les femmes ſujettes aux vapeurs, puiſque la tenſion naturelle de leurs fibres, augmentée par les différentes irritations que ſouffre le genre nerveux dans les douleurs de l'accouchement, procure toujours chez elles des ſpaſmes & des contractions violentes, qui, agiſſant inégalement ſur les fluides, les preſſent de toutes parts, & les obligent à ſe porter dans les vaiſſeaux où ils trouvent moins de réſiſtance. Ceux de la matrice préſentent alors un vide aſſez conſidérable pour attirer ſur eux les fluides, & leur fournir des iſſues, par leſquelles ils s'échapperont avec d'autant plus de vîteſſe, que la force qui les meut, agira avec plus ou moins de vigueur. Ce ſera donc du degré de cette action organique que dépendront les pertes immodérées dont il s'agit, auxquelles on remédiera toujours avec efficacité, quand on attaquera cette cauſe par ſes contraires.

Quel changement dans la pratique! que d'erreurs à corriger! La mort funeſte d'un grand nombre d'accouchées accuſe ici l'impéritie des Sages-femmes qui deviennent ſi ſouvent homicides. C'eſt dans les cordiaux qu'exiſtent leurs poiſons; la raréfaction des liqueurs que ces remèdes procurent, & la contraction des vaiſſeaux qu'ils favoriſent, n'augmenteront-elles pas l'hémorragie bien loin de la calmer! Les défaillances qui précèdent l'accouchement, comme celles qui lui ſuccèdent,

ſemblent cependant exiger des remèdes actifs pour accélérer le mouvement d'une circulation qui paroît languiſſante, tandis qu'elle eſt au contraire opprimée. Quel contraſte & quelles extrémités ! Ne ſerions-nous pas coupables à notre tour, ſi nous héſitions de divulguer la mépriſe ! On me pardonnera donc de rappeler ici la perte que fit il y a quelques années M. de S * *, de deux femmes chéries qui, après un accouchement laborieux, périrent également l'une & l'autre par cette eſpèce d'hémorragie & par l'effet des cordiaux. Ces exemples, auſſi authentiques que récens, nous apprennent à n'employer ces remèdes, que dans le cas où le relâchement des ſolides demande de vifs ſtimulans pour les exciter à ſe mouvoir & à broyer les liqueurs dont la circulation languiſſante menace de s'éteindre. C'eſt dans ces circonſtances que nous les reconnoiſſons pour de véritables ſpécifiques ; mais, dans le cas contraire, ils ſeront reconnus pour de véritables poiſons, puiſque, par leur action, les ſolides, déjà trop tendus, ſouffriront de plus grandes contractions qui accéléreront le mouvement des liqueurs, & les obligeront ainſi à fuir par les voies qui leur ſeront ouvertes. C'eſt dans ces ſortes de cas, que l'Auteur, déjà cité, rejetoit ces remèdes pour recourir à l'eau froide dont il connoiſſoit toute l'efficacité, quoique vivant dans un climat bien différent du nôtre. Ajoutons à l'expérience de ce grand Médecin des exemples aſſortis.

Madame la Marquiſe de * * *, d'un tempérament vif

& très-ardent, accoucha pour la première fois dans une de ſes terres, & fut traitée avec des cordiaux qui l'échauffèrent ſi fort, que ſa ſanté en fut depuis altérée: deux ans après, elle devint groſſe; elle accoucha dans le même endroit & ſous le même régime; ce qui augmenta le degré de chaleur & de raréfaction, & dès-lors elle fut attaquée des vapeurs. Devenue groſſe pour la troiſième fois, elle accoucha à Arles d'un enfant mort: elle eſſuya en ce moment une perte de ſang des plus conſidérables, avec des mouvemens convulſifs qui effrayèrent ſon Accoucheur & la famille. On m'appela dans la nuit: on l'avoit déjà gorgée de cordiaux avant mon arrivée, & malgré mes défenſes on auroit continué, ſi je ne me fuſſe déterminé à paſſer le reſte de la nuit auprès d'elle. L'eau froide fut mon unique remède; j'en fis boire en abondance; & par ce ſeul ſecours, les évanouiſſemens, ainſi que les mouvemens convulſifs, ceſsèrent dans l'eſpace de deux heures: l'hémorragie devint à ſon tour moins conſidérable; la malade enfin échappa au danger dont elle étoit menacée. Je preſcrivis enſuite un régime des plus rafraîchiſſans, des bouillons rafraîchiſſans & des bains; & ces remèdes la rétablirent parfaitement.

La femme d'un Meûnier, qui étoit accouchée depuis quarante-cinq jours, ne pouvoit ſe relever de ſa couche par la durée de ſes pertes; les mouvemens convulſifs ſurvinrent, & je fus appelé. Cette femme avoit été gorgée de cordiaux & avoit été nourrie juſque-là avec des ſoupes très-ſucculentes: je ſubſtituai à ce régime des

lavemens froids, l'eau de poulet & les bains, & la malade fut dans peu rétablie.

On conçoit déjà, par ce qui a été expoſé ci-deſſus, combien il eſt eſſentiel de connoître les fautes du régime des accouchées pour ſavoir les éviter, & pour y remédier avec ſuccès : c'eſt dans les alimens, comme dans la boiſſon, que l'on trouve tant d'erreurs à corriger. Les bouillons trop ſucculens dans leſquels on fait entrer la poule, la perdrix & le bœuf : les tiſanes diurétiques chaudes; les herbes vulnéraires, auxquelles on attribue ſi gratuitement la propriété de pouſſer les vidanges; le vin, l'eau de fleurs-d'orange, &c. toutes les eſpèces d'élixirs ou cordiaux quels qu'ils ſoient, & autres boiſſons, toutes plus alkaleſcentes, ſont les ſources de la plus grande partie des maux qui ſurviennent après l'accouchement.

Dans cette eſpèce d'hémorragie utérine, nous comprendrons encore celle qui procure la fauſſe-couche, laquelle eſt, ſans contredit, la plus dangereuſe de toutes; puiſque le déchirement du *placenta* préſente des ouvertures très-conſidérables, par leſquelles le ſang s'échappe avec d'autant plus de vîteſſe, qu'il eſt pouſſé par la contraction des vaiſſeaux; il eſt vrai que la ſortie du *fœtus* termine le plus ſouvent cette hémorragie : la matrice qui pour lors ſe contracte, en ſe repliant ſur elle-même, comprime l'ouverture des vaiſſeaux & en bouche l'orifice. Mais en attendant cet effort de la Nature, l'hémorragie continue; elle peut par conſéquent devenir mortelle :

pour obvier à cet inconvénient, nous ſerons attentifs à calmer l'impétuoſité des liquides, en diminuant les contractions du cœur, & de cette manière nous ſuſpendrons l'hémorragie, & en nous procurant ainſi le relâchement des ſolides, nous faciliterons d'autant plus l'expulſion du *fœtus* hors de la cavité de la matrice, que les iſſues ſeront plus libres & moins inacceſſibles aux efforts de la main. Les cordiaux, les anti-hyſtériques ſeront donc des remèdes contraires; mais à leur place, nous emploîrons avec ſuccès, les fomentations émollientes, les boiſſons délayantes & rafraîchiſſantes, & quelquefois encore le bain tiède, quand les douleurs ſeront ſi vives qu'elles exciteront des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs *(z)*; j'en citerai des exemples.

La femme d'un Apotichaire, enceinte de deux mois, éprouvoit chaque jour des évanouiſſemens vaporeux, que l'on traitoit avec tous les anti-hyſtériques que le mari avoit ſous ſa main: les mouvemens convulſifs

---

(z) Le Commentateur de Deventer nous donne des préceptes curatifs pour cette eſpèce d'hémorragie utérine, analogues à ma façon de penſer. Il aſſigne trois cauſes de convulſions; la perte, l'abondance de ſang, & les douleurs que ſouffre la matrice à cauſe de ſa grande diſtenſion. Il arrive quelquefois, ajoute-t-il, que la matrice n'eſt pas ſuffiſamment ouverte quand la convulſion arrive; dans ce cas, on ne peut faire que les remèdes ordinaires: la ſaignée ne convient point dans les convulſions cauſées par l'inanition; ce qui caractériſe la ſeconde cauſe. Les décoctions émollientes feront un bon effet dans la troiſième. Dionis & Moriceau penſent comme lui. *Voyez* le Commentateur de Deventer, *page 198.*

ſuccédèrent à ce traitement, & la fauſſe-couche fut bientôt aſſurée par l'hémorragie qui ſurvint. Les douleurs aux reins devinrent dans peu inſoutenables; le ventre fut tendu & douloureux; la cardialgie & les vents tourmentoient alternativement la malade; tout en un mot caractériſoit le ſpaſme. Dans cet état, on eut recours aux lavemens d'eau froide qui calmèrent les évanouiſſemens, ſans calmer l'hémorragie: les fomentations émollientes & la boiſſon la plus rafraîchiſſante ne ſuffirent pas non plus; il fallut recourir au bain tiède, & par ce nouveau remède, on emporta les douleurs: la malade accoucha enſuite, ſans bruit & ſans orage.

M. Hazon, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, raconte dans le Journal de Médecine, mois de Février 1756, *page 110 :* Qu'une femme du commun, âgée de trente ans, d'un tempérament ſanguin, forte & bien conſtituée, fut attaquée pendant l'hiver de 1755, d'une paſſion iliaque des plus fâcheuſes, qui ſe trouva compliquée avec une groſſeſſe de cinq mois. On l'appela pluſieurs jours après que la maladie fut déclarée: les accidens conſiſtoient dans des douleurs énormes par tout le bas-ventre, & ſur-tout dans toute l'étendue des inteſtins grêles. La malade vomiſſoit toutes les boiſſons qu'on lui donnoit, peu de temps après les avoir priſes: elle rejetoit la bile accompagnée quelquefois de matières ſtercorales, moulées & formées, telles qu'on les rend par le bas: les lavemens ſortoient comme ils y étoient entrés; les douleurs étoient ſi

vives,

vives, qu'elles étoient accompagnées de convulſions: le pouls étoit plein; il y avoit beaucoup de fièvre. Il examina s'il y avoit quelque deſcente; mais il trouva toutes les parties dans leur état naturel. Pour arrêter les progrès d'un mal auſſi funeſte, il fit multiplier les ſaignées; on en fit huit du bras & deux du pied: il ordonna des boiſſons avec la graine de lin, des émulſions, des lavemens émolliens & anodins, des fomentations d'herbes émollientes, des potions huileuſes & calmantes; il employa même les Eaux de Vichy, & le tout ſans ſuccès: les vomiſſemens continuèrent toujours; les forces cependant s'affoibliſſoient beaucoup, & il y avoit tout lieu de craindre pour la vie de la malade. Dans ces triſtes conjectures, ſe voyant preſque au bout de toutes les reſſources ordinaires, M. Hazon ſe retourna d'un autre côté; il conſeilla les bains domeſtiques tièdes: les deux premiers ne produiſirent aucun effet; le troiſième eut plus de ſuccès: la femme accoucha d'un enfant mort, & les vidanges prirent leur cours. Il crut pour lors que le vomiſſement ſe calmeroit, mais il n'étoit pas encore temps; il fut par conſéquent contraint de faire continuer le même remède qui réuſſit à merveille. Le jour même de la couche, on plongea cette femme dans l'eau; on obſerva ſeulement que l'eau fût un peu plus tiède qu'auparavant; en ſuivant cette méthode, les vidanges ne ceſsèrent pas de couler; le ventre ſe dégagea, le vomiſſement ceſſa; les douleurs ſe calmèrent enfin entièrement: on purgea enſuite

avec un doux minoratif, pour emporter le germe de la fièvre.

On trouvera peut-être, *ajoute M. Hazon*, cette pratique trop hardie; mais le mal étoit extrême. Le peu de ſuccès qu'avoient eu les remèdes que ce Médecin avoit ci-devant employés, & l'analogie le déterminèrent à ſe frayer cette nouvelle route. Il y a quelques années, ajoute-t-il encore, que je vis une Demoiſelle attaquée d'une affection hyſtérique, qui eſſaya de tous les remèdes, & qui ne fut ſoulagée que par l'uſage continuel des bains domeſtiques; cette Demoiſelle les prenoit même pendant ſes règles qui, par ce ſecours, venoient avec plus de facilité : quand on ſuſpendoit les bains, les vapeurs revenoient avec plus de force.

On nous trouvera ſans doute, M. Hazon & moi, bien téméraires, & l'on ne voudra pas adopter cette pratique, parce que, dira-t-on, elle eſt trop nouvelle, & ſujette à bien des inconvéniens. Plonger dans le bain une femme enceinte qui fait une fauſſe-couche, dans la vue de faciliter l'accouchement, c'eſt vouloir révolter les eſprits, & s'attirer les plus cruels reproches. Quelles que ſoient cependant les raiſons que l'on oppoſe à ce ſyſtème, elles trouveront dans la théorie que j'établis, la plus ſolide réfutation, & l'expérience qui la ſuit, l'emportera ſur elles. On ſe récriera bien davantage, ſi, après avoir employé ce remède dans le cas de la fauſſe-couche, je prétends encore m'en ſervir dans le temps que les lochies coulent, quand des ſymptômes urgens

l'exigeront. Trois Obſervations, bien conſtatées, vont fournir aux incrédules, un vaſte champ de réflexions. Je les rapporterai ici ſous la même forme qu'elles furent adreſſées par moi au Journaliſte de Médecine.

LETTRE *à l'Auteur du Journal de Médecine.*

Voyez le Journal de Février 1761, *page 195.*

J'ai été pénétré, Monſieur, de la plus vive reconnoiſſance, en liſant le Journal de ce mois, à la tête duquel j'ai trouvé un extrait avantageux de mon Eſſai ſur les Vapeurs. Enhardi par votre ſuffrage, je reprendrai dans peu la plume pour achever un Ouvrage que je n'ai fait qu'ébaucher: j'avois travaillé ſeul juſqu'ici dans cette pénible carrière; mon exemple a ſéduit les Médecins, & les ſuccès ſe multiplient à tel point, que ma méthode réuſſit par-tout où on la met en pratique. Entre pluſieurs Obſervations qui m'ont été communiquées, j'ai ſu que vous en aviez reçu une qui a mérité de paroître dans votre Journal; un Capitaine Hollandois en fait le ſujet. M. Debaus, Médecin à Marſeille, en eſt l'auteur. M. Félix, Médecin à Mornas (petite ville du Comtat), m'écrit en même temps au nom de ſes confrères, pour me faire le récit de mille merveilles opérées ſous leurs yeux. J'ai pardevers moi, depuis la publication de mon Ouvrage, pluſieurs Obſervations, toutes plus intéreſſantes, dont je vous ferai part en ſon temps; mais je ne puis m'empêcher de vous apprendre aujourd'hui que je viens

de faire uſage du bain tiède chez trois femmes en couche, dont l'une des trois m'eſt redevable de la vie. Cette femme, âgée de vingt-cinq ans, épouſe de M. Lacroix, Négociant de Marſeille, étoit ſujette aux vapeurs depuis quelques années avant ſon mariage: un Chirurgien de cette ville l'avoit ci-devant traitée à ſa manière; la groſſeſſe ſuſpendit les accidens; ce qui faiſoit eſpérer que la couche acheveroit la cure. Elle tint bon, en effet, juſqu'au vingt-deuxième jour, auquel temps les accidens hyſtériques reparurent avec une nouvelle force: le délire fut du nombre; la mâchoire & la langue étoient roides & immobiles, les vidanges ne ſouffrirent aucun dérangement. Le bain me parut d'abord le ſeul remède à employer; mais l'écoulement des vidanges étaya le préjugé, & il ne me fut pas poſſible d'en faire uſage: on acquieſça plus volontiers aux lavemens d'eau froide qui ne produiſirent rien. Il y avoit déjà trois jours que la malade n'avoit point pris d'alimens, pas même une goutte d'eau, lorſqu'on ſe détermina à recourir au bain tiède: les trois premiers, dans leſquels la malade reſta quatre heures, ne produiſirent aucun effet, mais le quatrième triompha de tous les ſymptômes; la malade put avaler, le délire ceſſa; les vidanges ne ceſsèrent jamais de couler pendant tout le temps du remède.

Madame S**, ma parente, vaporeuſe depuis l'adoleſcence & par hérédité, fut attaquée des hémorroïdes avec un gonflement extraordinaire qui procuroit les

douleurs les plus vives & des mouvemens convulsifs. Madame S** étoit en couche; les topiques les plus adoucissans, l'application des sangsues, n'ayant procuré aucun soulagement, il fallut recourir au bain tiède; mais on hésita long-temps avant de se soumettre, lorsque les douleurs forcèrent la malade à m'obéir. Le premier bain les calma considérablement, & au cinquième tout fut évanoui, sans que les vidanges eussent souffert le moindre dérangement.

Madame P** accoucha laborieusement d'un enfant mort. La fièvre survint le troisième jour avec une forte douleur de sciatique qui occupoit toute la cuisse droite, une chaleur extrême, une soif inaltérable, l'insomnie, tous les symptômes enfin d'une effervescence portée à son plus haut degré. On opposa à cet état, les boissons les plus rafraîchissantes, les lavemens & les fomentations, mais sans succès, ce qui me détermina à proposer le bain tiède: celui-ci réussit si parfaitement, qu'il emporta la fièvre & ses symptômes sans déranger l'écoulement des vidanges. Je suis en droit de conclure, après des expériences de cette espèce, que le bain tiède est le plus puissant remède que l'on puisse employer dans tous les temps de la maladie que j'attaque, puisqu'il est entièrement opposé par son action à la véritable cause que j'assigne.

Voilà donc des femmes en couche dans le bain tiède! en voilà encore avec des pertes de sang. J'en ai montré ailleurs avec leurs règles; il ne reste plus que

les femmes enceintes : ce qui confirmera l'opinion que je viens d'établir, qui eſt, que dans tous les temps de la vie, & dans tous les cas où l'affection nerveuſe ſera la première cauſe à combattre, les relâchans feront les ſeuls remèdes que l'on pourra employer avec fruit.

Mais quelles feront les raiſons que l'on oppoſera à cette pratique ? On ſaigne tous les jours une femme groſſe par précaution ; on la purge de même : on ne craint pas d'y revenir quelques jours avant l'accouchement ; on a le courage, pour ne pas dire la témérité, de lui donner un émétique & de s'en glorifier *(a)*, &, ſi on demandoit quelle eſt l'indication que l'on établit en pareil cas, on ſeroit le plus ſouvent fort embarraſſé, car on ne le fait que par routine. La femme de l'indigent ne ſe fait pas ſaigner, encore moins ſe purge-t-elle ; cette payſanne au teint fleuri ne ſe fait pas ſaigner non plus que cette négreſſe toujours active, mais au contraire celle-ci accouche & ſe baigne. Celles qui habitent un climat tempéré, comme celles qui habitent le Nord, ne ſe font pas ſaigner & ne ſe purgent pas ; il n'y aura donc que nos femmes de ville, celles qui vivent dans la molleſſe, qui ſeront ſoumiſes aux loix que la Médecine leur impoſe ; elles ſe feront ſaigner & purger ſans raiſon, mais par mode, &, s'il faut leur propoſer le bain, elles ſe révolteront. Ce préjugé funeſte a déjà coûté la vie à pluſieurs ; il eſt de mon devoir de l'attaquer, & de l'intérêt des

---

(a) Dans les Journaux de Médecine.

Humains de le vaincre. Toute difficile que paroît cette entreprise, je ne me rebuterai pas ; l'expérience m'y autorise, la raison est mon appui.

L'action du bain tiède peut-elle devenir nuisible en pareil cas ? la détente de la peau & des muscles ne favorise-t-elle pas le relâchement nécessaire au développement de la matrice & du *fœtus!* la souplesse du ventre, celle de la matrice & du vagin ne sont-elles pas requises pour faciliter l'accouchement ? l'augmentation de la transpiration insensible ne diminue-t-elle pas le volume des liqueurs au profit de cette pléthore naturelle à toutes les femmes grosses ? une détente générale ne favorise-t-elle pas enfin toutes les fonctions du corps ? tels sont les effets du bain tiède. Quelles seront donc les objections que l'on fera contre l'emploi de ce remède ? sera-ce le poids de l'eau sur l'habitude du corps ? mais ce poids diminue à raison de la tiédeur de l'eau, & cette objection n'auroit de valeur que pour le bain froid que nous rejetons absolument. Craindra-t-on de nuire au *fœtus* contenu dans la matrice ? mais ce viscère est exactement fermé ; l'eau n'y pénètre pas, & quand elle y pénétreroit, elle ne lui seroit pas nuisible, puisque l'enfant nage lui-même dans l'eau & ne respire pas : quelles seront donc ces raisons contraires ? En attendant qu'on les présente, je citerai des faits très-favorables à mon opinion.

Madame la vicomtesse de Sersay, âgée de vingt ans, devient grosse les premiers jours de son mariage : elle soutient les incommodités de ce nouvel état sans s'en

apercevoir; mais au ſixième mois, elle ſouffre des douleurs aux reins aſſez vives; il y ſurvient une enflure. On ſaigne & on purge; l'enflure augmente; elle occupe dans peu les cuiſſes & les jambes: on ſe croit obligé de ſaigner une ſeconde fois; on y revient une troiſième; on purge de nouveau; les mêmes incommodités ſubſiſtent juſqu'au huitième mois, auquel temps les douleurs de l'accouchement arrivent, & la malade eſt en travail. L'Accoucheur qui eſt appelé aſſure imprudemment que tout eſt dans le meilleur état, & que madame de Serſay accouchera bientôt. Un jour entier s'écoule ſans faire des progrès: les douleurs cependant continuent; elles redoublent le lendemain; on ſaigne de nouveau; on y revient le troiſième jour; le ſang eſt très-coeneux; on s'alarme: notre Accoucheur eſt fort embarraſſé. Un état auſſi cruel demandoit des ſecours plus efficaces; mais quel étoit ce remède? L'Accoucheur répond qu'il faut employer le bain; mais qu'il ſoumet ſon avis au mien, parce que, ajouta-t-il, on me lapideroit, s'il arrivoit quelque choſe de fâcheux à la malade. On m'appelle & on m'inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé juſque-là: on m'apprit auſſi que madame de Serſay avoit été ſujette, dès ſa plus tendre jeuneſſe, à des attaques convulſives, pour leſquelles on lui avoit donné toutes ſortes de remèdes: que dans le couvent où elle avoit paſſé ſa vie juſqu'au moment de ſon mariage, elle avoit été traitée par le Médecin de la Communauté, ſous différentes formes; tantôt avec les anti-ſcorbutiques, tantôt avec les

les anti-ſcrophuleux, tantôt avec le mercure; qu'il avoit enfin fini par le cautère: elle le portoit encore, & on me le montra. Je vis à ce récit une femme deſſéchée & racornie; & je jugeai que la roideur des fibres étoit un obſtacle invincible à ſon accouchement & à la dilatation du col de la matrice; car par le rapport de trois Accoucheurs qui ſe ſuccédoient depuis trois jours, toutes les parties étoient dans la plus grande contraction, & bien loin de ſe dilater après les ſaignées, elles ſe contractoient davantage: il n'y avoit donc plus que le remède propoſé pour mettre fin aux tourmens inouïs de cette malheureuſe Dame. J'opinai donc pour ce remède, & l'Accoucheur fut ſatisfait. Madame de Serſay fut plongée dans le bain tiède, &, malgré le volume conſidérable de ſon corps & ſon poids, elle y ſurnagea; ce qui autoriſa d'abord ma démarche: elle reſta huit heures dans le bain pour la première fois; elle s'y endormit: on y revint le lendemain; les douleurs diſparurent & il ne fut plus queſtion d'accouchement. La malade continua à ſe baigner juſqu'au terme accompli, & ce terme, annoncé un mois après par les véritables douleurs de l'accouchement, on ne put jamais perſuader madame de Serſay qu'il falloit renoncer à ſa baignoire; ſon état précédent l'avoit ſi alarmée qu'elle crut pouvoir attendre davantage: on la preſſa en vain; elle accoucha dans l'eau, ſans pouvoir s'en défendre. La ſcène fut bruyante; on s'en doute bien; néanmoins elle ne fut ſuivie d'aucun accident pour l'enfant & pour la mère.

On vient de voir tout-à-l'heure à Paris, madame la comtesse d'Im***, grosse de six mois, attaquée de fortes convulsions qui revenoient périodiquement, les dompter par le secours des bains tièdes & par l'eau de poulet qu'elle a continués sans interruption jusqu'aux premières douleurs de son accouchement, & soutenir ensuite l'écoulement des vidanges par cette même boisson, ce qui l'a rétablie parfaitement. Je citerai encore un exemple bien frappant & bien satisfaisant pour moi, c'est celui que nous fournit aujourd'hui l'heureux accouchement de notre auguste Souveraine, qui s'étant baignée pendant sa grossesse, & jusqu'aux premières douleurs, par le conseil du sage & vertueux M. de Lassone son premier Médecin, a prévenu ainsi le retour d'un accident convulsif qu'elle a essuyé une première fois, & qui fit craindre pour sa vie.

Madame T**, sujette à des attaques convulsives qui n'avoient pas encore cédé aux remèdes ordinaires, devient grosse, & dès ce moment elle n'a plus de convulsions. Madame T** se baigne tous les jours, &, à la faveur de ce remède, elle arrive au terme de son accouchement sans éprouver d'autres incommodités. Il seroit inutile de multiplier les exemples; les Accoucheurs de Paris les connoissent aujourd'hui parfaitement; mais ces exemples ne les autorisent pas à en faire une méthode générale. Si l'on demande pourquoi les douleurs de l'accouchement furent suspendues par le bain chez madame de Sersay, je répondrai que les premières

douleurs provenoient de l'irritation & de la roideur des fibres de la matrice, laquelle n'avoit pu se dilater au-delà, pour donner ainsi la place nécessaire à l'accroissement du *fœtus;* d'où s'ensuivit la tension, l'agacement, l'irritation & l'inflammation; la mort même de l'enfant & de la mère en auroit été la suite, si la femme n'eût pas été promptement secourue par le bain tiède *(b).* Si on demande encore pourquoi la grossesse a suspendu les attaques convulsives chez madame T**, je répondrai, 1.° que la pléthore de la matrice a fait d'abord diversion de celle du cerveau; 2.° que la dilatation forcée de cet organe par le développement du *fœtus,* s'est opposée aux contractions spasmodiques; 3.° que la matrice n'a plus été irritée par le passage du flux menstruel. C'est dans une de ces trois raisons que l'on trouvera l'explication de ce phénomène.

(b) Si jamais pareil cas arrivoit à M. Sigault ou à M. Leroy, que n'en résulteroit-il pas! & quel seroit le succès de l'opération de la symphise! Je les prie l'un & l'autre d'excuser cette réflexion, & j'espère qu'ils en feront usage.



SUPPRESSION DES VIDANGES.

IL eſt prouvé & démontré par les Obſervations ci-deſſus rapportées, que le flux menſtruel ſupprimé, & celui qui eſt immodéré, ſont ici le produit d'une même cauſe. Par la même théorie, & par l'expérience pratique qui la ſuit, il eſt encore prouvé que la même cauſe agit dans les différens dérangemens du flux hémorroïdal. Pourquoi la ſuppreſſion des vidanges ne proviendra-t-elle pas du même vice que toutes ces différentes eſpèces d'hémorragies, ſoit qu'on les conſidère comme immodérées ou ſupprimées ! C'eſt dans l'état convulſif du genre nerveux, & dans la fougue impétueuſe avec laquelle circulent les différentes liqueurs dans la matrice, que nous avons aſſigné plus haut la cauſe des hémorragies utérines ; il a été même rapporté que, ſi la fougue du ſang & ſa raréfaction prévaloient ſur la roideur des ſolides, l'hémorragie ſeroit alors immodérée ; que ſi au contraire cette roideur prévaloit ſur cette conſtitution du ſang, l'hémorragie ceſſeroit, & il y auroit ſuppreſſion. Nous ſommes d'autant plus fondés à adopter ici cette théorie, que l'effet des remèdes qu'elle indique, répond parfaitement à nos vues ; c'eſt-à-dire, qu'en relâchant le ſpaſme de la matrice, nous ſommes aſſurés de provoquer les vidanges, & de remédier par-là à tous les maux qui ſurviennent toujours à ce dérangement.

La délicateſſe de la matière que je traite, & la difficulté

de ramener les eſprits prévenus, me forcent aujourd'hui à multiplier les preuves; c'eſt pourquoi je n'héſiterai pas de divulguer les mépriſes de l'Art, en publiant ſans partialité, ce que l'Obſervation-pratique dépoſe chaque jour contre la méthode vulgaire, dans le cas dont il s'agit..... Une Fille du monde, qui vivoit dans la débauche, accoucha ſecrètement d'un enfant mort; des inquiétudes journalières & familières à ſon état, des effrois & des alarmes, ſuivies ſouvent de déſeſpoir, furent les principales cauſes d'un accouchement auſſi laborieux: la fièvre ſurvint bientôt, & les vidanges ſe ſupprimèrent. On appela le Médecin, le Chirurgien, l'Apothicaire, & dans peu, les confidences ſe multiplièrent à tel point que la maladie de cette fille ne fut plus un myſtère. L'ouverture de la ſaphène fut le premier remède que l'on mit en uſage; mais la fièvre augmenta: on revint pluſieurs fois à ce remède qui, bien loin de calmer la fièvre, procura le délire & des mouvemens convulſifs. La malade devint dans peu inabordable; deux Médecins en furent épouvantés, & après avoir été menacés pluſieurs fois par cette frénétique, ils n'osèrent plus ſe préſenter devant elle; ils furent enfin forcés de s'aſſembler au bas de l'eſcalier: ce fut dans cet endroit qu'ils conférèrent entr'eux ſur l'état de cette infortunée. Les aſſiſtans ont prétendu qu'ils ne furent pas toujours d'accord ſur le choix des ſaignées: celle du pied étoit-elle révulſive ou dérivative à la matrice? étoit-elle par-là ſalutaire ou nuiſible en pareille circonſtance? Mille raiſons, toutes

plus perſuaſives, fortifièrent l'opinion de chaque combattant ; aucun d'eux ne céda ; & l'on ſaigna tant du bras que du pied, *uſque ad mutationem coloris*, ce qui calma la frénéſie : mais par une fatalité que ces deux Médecins ne purent concevoir, la malade mourut, ayant ſon cerveau libre & le cœur ſi touché au ſouvenir d'une vie ſi criminelle, qu'elle en fit à Dieu le plus généreux ſacrifice.

Il a été expoſé que des contentions d'eſprit, des effrois & des alarmes avoient précédé cet accouchement ; en voilà bien aſſez pour produire tant de déſordres : en effet, l'extrême diſſipation des eſprits animaux, les contractions violentes du cœur & des vaiſſeaux agitèrent la maſſe des fluides ; la circulation en fut troublée & dérangée ; ce qui excita des ſecouſſes ſur le genre nerveux, & principalement ſur la matrice, leſquelles intéreſsèrent d'abord la vie du *fœtus* & l'accouchement ; ce qui ne put ſe faire ſans des efforts très-douloureux. Le trouble de la circulation procura enſuite la fièvre ; la contraction ſpaſmodique de la matrice amena la ſuppreſſion des vidanges, & leur reflux ſur le cerveau procura le délire & les convulſions.

Quel parti prendre dans cette extrémité ! appaiſer le trouble de la circulation du ſang & des eſprits, relâcher le ſpaſme & la contraction de la matrice, étoient ſans contredit les ſeules indications à remplir : les humectans, les délayans & les rafraîchiſſans étoient par conſéquent les ſeuls remèdes propres à produire cet effet, puiſque

en appaiſant le mouvement des liqueurs, ils ſe feroient oppoſés aux efforts de la pléthore ; & en relâchant la tenſion ſpaſmodique des nerfs de la matrice, ils auroient provoqué l'écoulement des vidanges. Les triſtes effets de tant de ſaignées répétées autoriſent ici ma façon de penſer, puiſqu'en diminuant le volume du ſang, ſans en éteindre la raréfaction, elles accélérèrent la circulation ; les contractions du cœur devinrent donc plus fréquentes, & les ſymptômes augmentèrent au lieu de diminuer ; le ſpaſme de la matrice procura enfin la ſuppreſſion : ces idées théoriques ſeront encore étayées de l'expérience contraire.

Une Femme du monde, amie de la défunte dont je viens de parler, s'alarma ſi prodigieuſement le premier jour de ſa couche, qu'elle ſe perſuada qu'elle alloit éprouver le même ſort : les vapeurs s'en mêlèrent bientôt, & les vidanges diſparurent ; ce qui caractériſoit parfaitement la maladie qui venoit d'enlever ſon amie. Les indications curatives étoient par conſéquent les mêmes à remplir ; elles plaidoient en faveur du bain tiède ; mais il fallut commencer par des remèdes moins déciſifs pour encourager la malade à entrer dans le bain : ces remèdes furent une tiſane émulſionnée, des fomentations émollientes & des lavemens rafraîchiſſans, qui réuſſirent ſi parfaitement qu'ils emportèrent la fièvre ; le délire & les vidanges reparurent le troiſième jour.

Me trouvant à Mâcon où j'avois été appelé pour un malade de conſidération, je fus prié par deux Dames

charitables, de viſiter une pauvre femme en couche, dont le triſte état me parut les affecter vivement: j'y courus à l'inſtant avec elles. Cette Femme étoit vaporeuſe; elle avoit la fièvre depuis un mois; elle étoit conſtipée & tourmentée nuit & jour par les vents, & par des hémorroïdes externes qui ne fluoient point: les urines ne couloient qu'avec peine & avec douleur; & tous ces ſymptômes étoient le fruit de la ſuppreſſion des vidanges. Un Apothicaire de Mâcon, qui faiſoit les fonctions de Médecin auprès de cette femme, mais qui n'en ſavoit pas aſſez pour connoître la cauſe de cette ſuppreſſion, employa d'abord des tiſanes diurétiques chaudes, des vulnéraires & des emménagogues, & par cette cruelle pratique, il ajouta irritation ſur irritation: la malade alloit bientôt ſuccomber ſous une inflammation générale ſi le haſard ne m'eût conduit auprès d'elle. Je changeai promptement ce régime; j'ordonnai une tiſane rafraîchiſſante & nitrée, des fomentations émollientes que l'on appliqua ſur le ventre; ces deux remèdes rappellèrent les vidanges en peu de jours, & les ſymptômes s'évanouirent.

La femme d'un Chirurgien de cette ville, (madame Chiris) âgée de vingt-cinq ans, accoucha de deux enfans dans le mois de Décembre 1759: ſon accouchement fut pénible & laborieux; les défaillances furent continuelles; on l'abreuva de cordiaux des plus ſpiritueux, & la fièvre parut. La langue étoit sèche; le goſier aride, des coliques violentes ſe joignirent à ces ſymptômes, & les

les vidanges ſe ſupprimèrent: le vomiſſement qui imitoit celui de la paſſion iliaque, la ſuffocation & le délire annonçoient des engorgemens inflammatoires & la mort, ſi la malade n'eût été promptement ſecourue; le bain étoit d'autant plus indiqué que la malade de M. Hazon en a publié les merveilles *(c)*; l'érétiſme de tout le canal inteſtinal & le ſpaſme de la matrice exigeoient ce ſecours: la rigueur de la ſaiſon ne formoit point un obſtacle à l'efficacité de ce remède; mais elle favoriſa le préjugé des perſonnes intéreſſées aux jours de la malade; on ne voulut donc y conſentir, que dans le cas où les autres remèdes euſſent été inſuffiſans. Il fallut obéir, & concilier la cure d'une maladie ſi dangereuſe avec les obſtacles qu'on oppoſoit à mes opérations: une tiſane émulſionnée, les lavemens froids & les fomentations émollientes furent préférés au bain tiède: la boiſſon fut abondante; car huit pots de tiſane ne ſuffirent pas du jour au lendemain. La fièvre ſe calma dans les vingt-quatre heures; le vomiſſement ceſſa, & le troiſième jour, les vidanges reparurent.

D'après cet expoſé, il eſt aiſé de conclure que le vomiſſement, les coliques inteſtinales, le délire & la fièvre étoient l'effet des cordiaux qui, ayant agacé le genre nerveux par leurs parties âcres & cauſtiques, avoient ainſi embraſé la machine: falloit-il donc pour y remédier recourir à des remèdes de même eſpèce? ou falloit-il

(c) Journal de Médecine, cité ci-deſſus.

ſe borner à l'ouverture de la ſaphène! quelle reſſource! pour ne pas dire quelle foibleſſe de la part du Médecin! on diminue par-là le volume d'un ſang raréfié, & d'autant plus preſſé dans les vaiſſeaux, que leur calibre eſt rétréci par l'effet des contractions nerveuſes. Mais comment la ſaignée remédieroit-elle à la tenſion ſpaſmodique de tout le genre nerveux & à celle qui eſt particulièrement affectée à la matrice, qui ſeule produit tous les ſymptômes! C'eſt-là où la Médecine chancelle & ſe tait: il étoit réſervé ſans doute aux plus jeunes & aux plus téméraires de franchir le pas & de rompre le ſilence. L'eau ſeule triomphera donc à l'avenir du préjugé & de l'erreur: des lochies ſupprimées, des pertes immodérées, des règles arrêtées, le cerveau dérangé, la poitrine gênée, des entrailles criſpées ou érétiſées, toute la machine enfin détraquée, publieront déſormais les merveilles de l'Art. Les obſervations que je viens de rapporter ſerviront de bouclier contre les aſſauts d'une opiniâtre incrédulité: ſi après cela, il ſe trouve encore des Médecins & des malades qui s'obſtinent dans leur entêtement *(d)*, je leur dirai avec Pline, *qui vult decipi, decipiatur.*

(d) Un nouveau Partiſan de la méthode perturbatrice vient frapper mes oreilles en ce moment, par des annonces pompeuſes; c'eſt l'Auteur d'un Ouvrage intitulé *De l'Influence des affections de l'ame dans les maladies des femmes, avec leur traitement.* En ouvrant cette brochure, j'ai été arrêté d'abord dans le projet que j'avois eu d'en faire l'analyſe, par des contradictions révoltantes qui ſe ſont

préſentées à mes yeux ; la première eſt celle qui confond le tempérament *bilieux* avec le *flegmatique, pages 70 & 85 ;* la ſeconde place le ſel de Sedlits dans la claſſe des *remèdes adouciſſans,* ainſi des autres. Quant à la méthode perturbatrice, elle eſt telle que ſon Inventeur l'a annoncée ; c'eſt un mélange des remèdes relâchans avec les irritans, tels que les vomitifs, les purgatifs draſtiques, les véſicatoires, les eaux ferrugineuſes, les thermales les plus chaudes, tous les ſpaſmodiques connus & le quinquina ; le tout aſſorti d'une apologie non ſuſpecte de la poudre d'Aillaud. Voilà donc, ai-je dit, un vrai perturbateur, un de ces Médecins entêtés, à qui je réponds encore avec Pline, *qui vult decipi, decipiatur.*



ÉRUPTIONS CUTANÉES.

Les dartres, la goutte & autres éruptions, seront regardées ici comme une évacuation critique; elles sont, en effet, le produit de la dépuration des humeurs par l'organe de la peau, & cette évacuation exige 1.° que la force sistaltique des vaisseaux ou les forces *épigastriques*, soient assez considérables pour surmonter la résistance des vaisseaux excrétoires de la peau, ou bien que cette résistance diminue elle-même à proportion; 2.° que l'humeur excrétoire soit assez fine pour enfiler le couloir, & celui-ci assez large pour lui permettre le passage. Telles sont les conditions requises pour les éruptions dont il s'agit; il suit de-là que, dans le cas de l'affection nerveuse spasmodique, le couloir de la peau sera toujours trop serré, & cette contraction spasmodique s'opposera par conséquent à l'évacuation critique, ce qui procurera le reflux de cette humeur hétérogène sur les parties internes, & produira souvent de très-grands maux : il y a plus; le sang, dépouillé de son véhicule, ne fournira jamais assez de liquide pour tenir cette humeur dartreuse, goutteuse, &c. dans une certaine dissolution. Les sels, dont la masse du sang abonde, deviendront plus grossiers; ils se rapprocheront, & deviendront par-là toujours plus impropres à cette crise, & cette double cause enfantera souvent des maux de nerfs & différentes maladies

particulières qui ne ſeront pas ſans danger. C'eſt cette complication qui a fait dire à pluſieurs que les maux de nerſs reconnoiſſoient pluſieurs cauſes ; c'eſt d'après elle que l'on a cru devoir varier les indications & le traitement. Mais j'ai prévenu depuis long-temps cette objection, en diſant que cette humeur, quelle qu'elle ſoit, ne pourroit jamais produire, toute ſeule, le ſpaſme, & qu'il falloit que la fibre, déjà tendue, répondît à ſon action, ſans quoi il n'y auroit point de ſpaſme, & la preuve en eſt que l'on voit tous les jours les mêmes éruptions & le même alliage des matières étrangères, ſans qu'elles produiſent les mêmes accidens, ce qui nous prouve que les ſolides ſouffrent ici primitivement, & que la complication humorale eſt ſecondaire.

Sur ce principe, il faut bien ſe garder d'attaquer cette complication avant d'avoir détruit la cauſe primitive, ſans quoi on ne réuſſira jamais à débarraſſer le ſang de cette humeur, mais au contraire on la rendra plus âcre & plus cauſtique ; on fermera les iſſues par leſquelles elle veut s'échapper ; on augmentera enfin les ſymptômes juſqu'à procurer de nouveaux maux. On attaquera donc préalablement l'affection nerveuſe ; on relâchera le tiſſu de la peau ; on délayera l'humeur peccante, celle que l'on ſuppoſe faire cette complication ; on diſſoudra par le véhicule le plus approprié, les ſels dont elle eſt formée : on diminuera ainſi ſon épaiſſiſſement & ſon acrimonie ; on la rendra plus propre à enfiler le couloir de la peau, celui que la Nature lui a deſtiné : car on doit être prévenu

qu'elle ne choiſira jamais d'autres voies, ſoit par l'analogie de ſa figure avec celle du calibre des vaiſſeaux par où elle doit paſſer, ſoit par l'impulſion qu'elle reçoit de la part des ſolides, & par ce mouvement intérieur qui la pouſſe du centre à la ſuperficie du corps *(e)*. Cette théorie, toute nouvelle qu'elle eſt, n'eſt point hypothétique; elle eſt le fruit de l'expérience pratique; elle eſt ſans contradiction: elle nous apprend, d'après Baglivi, Hoffman, Freind, Pitcarn, Hecquet & autres, que les ſolides l'emportent ici ſur les humeurs, & que celles-ci, ſoumiſes à leur action, en reçoivent leurs mouvemens progreſſifs.

D'après cet expoſé, je ſuppoſe qu'une humeur dartreuſe forme la complication dont il s'agit, qu'elle ſoit aſſez évidente pour ne pouvoir pas la méconnoître; faudroit-il recourir tout de ſuite aux véſicatoires & aux cautères! ou bien faudra-t-il recourir aux ſudorifiques & aux autres inciſiſs propres à aiguillonner les ſolides, à augmenter leur reſſort! c'eſt ainſi que ſe conduira celui qui ne verra que l'humeur dartreuſe: il agacera les nerfs; il augmentera l'irritation & conſéquemment la contraction de la peau; il enflammera le ſang; il augmentera encore l'activité de l'humeur dartreuſe & ſa cauſticité; il irritera

---

(e) Si on vouloit bien adopter ces idées pratiques, dans toutes les maladies éruptives inflammatoires, telles que la rougeole, la fièvre ſcarlatine & autres, on craindroit davantage les purgatifs. & on ne s'aviſeroit pas ſur-tout de les employer trop tôt, ce qui produit journellement les effets les plus funeſtes.

tous les ſymptômes qu'il auroit voulu vaincre : il n'attirera jamais la matière au dehors, dût-il employer les attractifs les plus efficaces, par la raiſon que ces remèdes n'attireront à la peau que des ſéroſités, le calibre des vaiſſeaux étant trop reſſerré pour permettre le paſſage à des humeurs plus groſſières. Ce Médecin ſe verra alors forcé de revenir ſur ſes pas ; il ſera forcé, dis-je, de calmer les irritations qu'il aura procurées, & ſa faute le conduira au vrai ; je veux dire à la première cauſe, à celle qu'il faut détruire avant toute autre ; & quand il aura préludé de cette manière & avec un ſuccès marqué, il pourra ſans crainte, employer les remèdes contraires & les aſſocier à ceux-ci : l'expérience confirmera cette aſſertion.

Madame l'Abbeſſe de F** eſt ſujette à des éruptions dartreuſes, & plus encore à des attaques ſpaſmodiques, qui précèdent ſouvent l'écoulement périodique & qui en procurent le reflux : elle a des maux de nerfs, des tenſions douloureuſes à l'eſtomac & aux entrailles, des dévoiemens, des conſtipations, des douleurs de tête, des dégoûts & un appétit dévorant ; les urines ſont très-claires ; elles ſont abondantes ; elle a en outre un tremblement général, & principalement des mains ; ce qui caractériſe l'affection nerveuſe, ſans pouvoir s'y méprendre. Quelle eſt la cauſe de tous ces accidens ? on répondra que c'eſt l'humeur dartreuſe ; & en effet, cette humeur ſe montre par bouffées ; elle précède l'éruption des règles, ou elle la ſuit de près ; elle eſt, pour ainſi

dire, identifiée avec l'affection nerveuse, & on est en droit de juger que, tant que cette humeur restera dans le sang, les maux de nerfs continueront, & qu'il faut absolument l'attirer au dehors, dût-il en coûter la vie à madame l'Abbesse. On saigne; on purge; on donne les remèdes appropriés sous différentes formes : on applique des vésicatoires en différentes parties du corps, mais on ne la guérit pas, puisqu'au contraire les symptômes augmentent; ils deviennent même assez effrayans pour craindre l'inflammation : les Médecins de Douai, ceux de Lille en Flandre en sont déconcertés. Madame l'Abbesse arrive à Paris dans cet état, accompagnée de son Médecin ordinaire, homme d'un vrai mérite, à qui j'ai voué depuis le plus sincère attachement: elle me demande conseil, & se confie à mes soins. Je reconnois d'abord la complication dont il s'agit; je la démontre; le Médecin est convaincu; il ne s'agit plus que de changer de traitement pour s'assurer de la guérison. Je supprime en conséquence tout remède irritant : on y substitue les relâchans que l'on applique intérieurement & extérieurement, je veux dire, en bains & en boissons. La malade, docile à mes avis, observe ce régime pendant six mois consécutifs, & les symptômes spasmodiques cessent; l'écoulement des règles se rétablit; les orages qui les précédoient toujours se dissipent: le temps arrive où il faut penser à la complication humorale. J'opine pour le cautère ou le garrou, lorsque la Nature attentive remplit elle-même sa tâche par une éruption dartreuse très-considérable

considérable qui se fait sur une jambe, bientôt après sur l'autre, & la malade est soulagée. Madame l'Abbesse retourne à son couvent avec de l'embonpoint & une nouvelle santé: néanmoins l'humeur dartreuse n'est pas encore entièrement évacuée; elle a fait depuis quelques petites éruptions: j'ai conseillé, pour en prévenir les effets, d'ouvrir un cautère, sans préjudice de quelques remèdes altérans, tels que les bouillons de tortue, ceux d'écrevisse, de vipère & autres que l'on peut ajouter au régime aqueux.

Cette observation réalise elle seule la théorie ci-dessus établie; elle la met à l'abri de toute discussion: j'ajouterai que la même contraction spasmodique s'oppose souvent à l'éruption de la matière goutteuse, & encore à toutes celles que le sang peut fournir; car j'ai vu des symptômes véroliques reparoître long-temps après la contagion par le seul effet des relâchans, sans que l'on pût accuser l'impureté d'un nouveau commerce: que répondroit en pareil cas celui qui méconnoîtroit ici la contraction de la peau, l'étranglement des vaisseaux capillaires, ou de ceux qui fournissent le passage à de pareilles éruptions? Les Solidistes trouveront dans ces effets des armes invincibles en faveur de leur opinion, & s'il leur en falloit d'autres, la goutte elle-même va leur en fournir.

Madame la Duchesse de * * * a essuyé de légères attaques de goutte, & encore différentes éruptions cutanées, pour lesquelles elle avoit fait placer du *garrou* sur un bras: lassée des soins que ce remède exige, & n'en

ayant retiré aucun fruit, elle l'abandonna, ſans éprouver d'autres incommodités. Un an après, elle a des attaques de vapeurs, qui ſe déclarent par un battement à l'eſtomac, palpitation, baillement & autres ſymptômes: elle en eſt affectée, parce qu'elle ſoupçonne la goutte de produire tous ces ravages. Un Médecin arrive; il aſſure que c'eſt la goutte; un ſecond confirme cette opinion: j'arrive le troiſième, & je prétends que ce n'eſt pas la goutte, mais bien une attaque de vapeurs. La malade ne croit point à mon avis; la terreur s'empare de ſon ame, & les vapeurs augmentent. Je ſuis appelé de nouveau pour certifier à la malade que ce n'eſt pas la goutte; que celle-ci attaque plus vivement les parties qu'elle affecte, & que ſon mal provient d'une autre cauſe: on cherche cette cauſe, & on la trouve dans l'uſage immodéré de l'acide du citron, quoique madame la Ducheſſe ſût que tout acide lui étoit nuiſible. Perſuadée enfin qu'elle n'étoit pas auſſi malade qu'elle l'avoit cru d'abord, elle boit de l'eau de veau par mon conſeil, & ce remède la guérit. Néanmoins madame la Ducheſſe de *** eſt réellement goutteuſe; elle a ſouvent des clous & des abcès; ſon ſang eſt chargé d'une matière étrangère qui ne peut point s'aſſimiler avec lui; il y a indication pour l'évacuer s'il eſt poſſible. J'ordonne en conſéquence d'appliquer le garrou ſur un bras; ce remède opère, & en continuant de relâcher, en humectant l'intérieur par les boiſſons abondantes, la goutte paroît, & l'on eſt convaincu pour lors que la goutte vague reconnoît très-ſouvent le ſpaſme pour

caufe, fans prétendre affurer qu'elle n'en reconnoît pas d'autres : car un épaiffiffement confidérable produit auffi le même effet; mais dans celle-ci il n'y a point de fpafme : en voici la preuve.

M. le Marquis de S.t-H*** eft tourmenté par une goutte vague qui attaque les digeftions & les dérange; cette goutte fe porte encore à la tête, & fucceffivement fur toutes les parties du corps, fans rougeur, avec très-peu d'enflure, excepté fur une joue où elle vient s'établir. Cette goutte paroît froide; je lui oppofe en conféquence les bouillons de vipère : le malade en fait ufage pendant trois mois avec des intervalles, & fa fanté fe rétablit parfaitement, puifque, dans l'efpace d'un an, il n'effuya qu'un léger paroxifme de goutte; mais, dans cette nouvelle attaque, l'enflure fe fixa fur un pied, ce qui me détermina à faire appliquer les fangfues d'après le confeil de M. Paulmier. Ce remède opéra avec fuccès, puifque l'enflure difparut & le paroxifme ceffa.

M. le Comte de R*** eft fujet à des attaques de goutte du même caractère; il eft gros & gras, d'un tempérament très-humide & relâché; néanmoins il a l'imprudence de fe gorger de firop d'orgeat dans un de ces paroxifmes : cette boiffon fufpend totalement l'éruption de la goutte; la tête & la poitrine en font menacées. Appelé auprès de lui, je le traite avec du vin d'Efpagne, & je réuffis.

Voilà donc des preuves fans replique de l'obftacle qu'oppofe le genre nerveux aux éruptions cutanées,

comme aux autres évacuations; la première de ces trois Obſervations nous l'atteſte : ſi je ne craignois pas d'être trop prolixe, j'en fournirois bien d'autres : j'en ai montré auſſi en faveur d'une cauſe oppoſée; l'effet des bouillons de vipère, & celui du vin d'Eſpagne, confirment encore mon opinion. J'ajouterai que la diſtance de ces deux cauſes oppoſées eſt quelquefois très-grande; mais auſſi eſt-elle ſouvent très-rapprochée, &, dans ce cas, le Médecin peut arriver aux deux extrêmes ſans s'en apercevoir; & alors s'il n'eſt pas attentif à ſonder le terrein ſur lequel il marche, il s'égare. Le Praticien judicieux eſt ce Pilote habile, à la conduite duquel le navire eſt confié; il doit connoître les écueils pour ſavoir les éviter, & le plus grand de tous eſt ſans contredit de paſſer aux extrêmes. C'eſt ici où l'on peut dire avec Horace :

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit conſiſtere rectum.

Si, après avoir relâché les ſolides dans le cas de l'affection dartreuſe compliquée, j'abandonne le traitement, je remédie à une cauſe; mais je laiſſe la ſeconde, & je ne guéris pas. Il faut donc à celle-ci des remèdes particuliers; ce ſont les ſudorifiques, les inciſifs, les épigaſtriques, les fondans, dans le nombre deſquels le mercure tient le premier rang en l'employant avec le ménagement qu'une telle complication exige : tout comme dans le cas contraire, ſi on abandonne le traitement après avoir relevé le ton des fibres, la Nature ne provoquera pas elle ſeule l'évacuation; il faut encore la ſeconder

par les remèdes évacuans. Telle a été la pratique des plus grands Maîtres de l'Art; c'eſt celle de Thémiſon; pourquoi l'avoir délaiſſée & rejetée? pourquoi ces ſyſtèmes ridicules, forgés dans le laboratoire de nos Chimiſtes, ont prévalu ſur celui-ci? Pourquoi me faire un crime de renouveler des préceptes auſſi ſages, & d'y ajouter ce que ma propre expérience m'a appris? pourquoi enfin ne me ſeroit-il pas permis de me ranger dans la claſſe des Médecins méthodiques? Hélas! Quand eſt-ce que l'on verra les Médecins ſe prêter mutuellement la main & marcher d'un pas égal à la recherche du vrai? Quand eſt-ce que la Médecine ceſſera d'être deshonorée par les ſarcaſmes des eſprits jaloux & par l'avidité des Charlatans? & quand la verrons-nous délivrée de cette fureur de ſyſtème qui l'expoſe journellement aux plus funeſtes révolutions? Nos Pères avoient formé ce projet. Le *ſtrictum* & le *laxum* de Thémiſon en eſt la preuve; l'idée de ranger toutes les maladies ſous ces deux claſſes ne m'a point paru imaginaire: pénétré au contraire de cette vérité, j'ai voulu ſuivre ce plan & le développer; mes peines & mes recherches n'ont pas été infructueuſes, puiſqu'elles m'ont conduit, malgré les contradictions, au terme de la première partie de ce projet. Mes Obſervations prouvent, en effet, que Thémiſon a eu raiſon dans ſa première propoſition. Le *ſtrictum* vient d'être prouvé & démontré; il ne reſte plus qu'à travailler ſur l'autre: la liaiſon de ces deux

parties eſt ſi grande, qu'il ſeroit difficile d'échouer à la ſeconde. Je ramaſſerai donc mes faits, je les lierai, je les concilierai, & ſans doute trouverai-je les mêmes preuves en faveur du relâchement, ce qui ſera, ſi l'on veut, la ſeconde eſpèce des maladies nerveuſes. Je ne m'aviſerai pas de donner à ce ſecond Ouvrage le titre de maladie des nerfs, mais bien celui de maladies qui dépendent du relâchement des ſolides, &, de cette manière, j'éviterai la confuſion & le déſordre.

CONCLUSIONS.

Il eſt prouvé & démontré par les expériences ci-deſſus rapportées, 1.° que la tenſion des nerfs eſt la ſeule cauſe à combattre dans les affections vaporeuſes, & que le relâchement que l'on voudroit admettre, ne paroît jamais ici.

2.° Il eſt prouvé auſſi & démontré que les remèdes anti-ſpaſmodiques, tels que le *caſtoreum*, le muſc, le camphre, l'*aſſa-fœtida, l'ether,* & autres incendiaires de cette eſpèce, ſont ici de véritables poiſons, auxquels on attribue fauſſement une vertu anti-ſpaſmodique; puiſqu'ils produiſent des effets oppoſés à l'indication curative, qui eſt de détendre les nerfs dans tous les temps de la maladie.

3.° Il eſt encore prouvé & démontré que les relâchans, & tous les humectans ſont les ſeuls remèdes favorables

pour cette maladie, lorſqu'elle n'eſt pas compliquée avec toute autre, & qu'elle eſt le produit du ſpaſme proprement dit, ſans matière quelconque & autres vices adjoints.

4.° Il eſt enfin prouvé & démontré que l'eau froide & l'eau tiède réuſſiſſent également dans ces ſortes de cas, & qu'il faut les employer comme anti-ſpaſmodiques, puiſqu'elles ſeules ont mérité ce nom; mais ce ſera avec les conditions que le Médecin diſtinguera celle des deux à laquelle il faudra donner la préférence; & ce ſera par les ſymptômes qu'il aura à combattre, leſquels ſymptômes indiqueront quelle ſera la première cauſe à détruire, ou la tenſion des nerfs, ou la raréfaction des liqueurs & de l'air: dans le premier cas, on emploîra le bain tiède, & dans le ſecond, ce ſera le bain froid; &, pour ne pas donner matière à de nouvelles contradictions, je répéterai que celui-ci agira, en condenſant l'air intérieur trop raréfié, & quoique dans le moment il agiſſe au préjudice de la fibre, il ne deviendra pas moins ſpécifique & radical.

5.° Les mêmes expériences nous enſeignent que cette tenſion des fibres eſt quelquefois excitée par une matière quelconque, laquelle fait alors une complication humorale qui demande d'autres ſecours que le ſeul relâchant: le quinquina a paru quelquefois réuſſir; les autres remèdes de la Pharmacie peuvent auſſi en partager la gloire; mais comme la complication de cette matière fébrile, ou

autre ſera toujours ſoumiſe à la tenſion ſpaſmodique des nerfs, on s'occupera à dompter celle-ci par les relâchans, avant de recourir aux remèdes contraires ; ceux-ci même ne ſeront jamais employés ſeuls ; & par ce double accord, on guérira ſûrement toutes les maladies dépendantes de cette cauſe.



OBSERVATIONS

De différens Médecins en faveur de la Méthode humectante dans les maladies spasmodiques.

OBSERVATIONS du Docteur Berkenhout, Médecin à Londres, Auteur de la Traduction Angloise du Traité des vapeurs.

CEUX qui suivent aveuglément la routine dans la pratique médicinale, trouveront dans la lecture du *Traité des Vapeurs,* par M. Pomme, des sujets d'étonnement; mais toutes les fois qu'ils mettront leur crédulité à l'épreuve, je les supplie de se rappeler que l'Auteur est un vrai Médecin, & que conséquemment son assertion dans les faits cités, doit être admise comme une preuve suffisante, quelqu'opposés qu'ils paroissent à nos préceptes médicinaux. Depuis Hippocrate jusqu'à nous, les révolutions de la Médecine ont été presque aussi nombreuses que celles des Empires; aussi avons-nous vu les règnes successifs des Empiriques, des Théoristes, des Galénistes, des Chimistes, des Mécanistes, des Méthodistes, &c. Il y a fort peu de temps que le système de Boërhaave étoit universellement reçu & établi; cependant de nos jours, nous l'avons vu entièrement

rejeté par le premier Collége de Médecine de l'Europe (Édimbourg); mais une des révolutions des plus remarquables dans la Médecine, ne paroît-elle pas à préſent dans l'inoculation & dans le traîtement de la pétite vérole? cet exemple ſeul doit nous ſuffire pour ne jamais rejeter avec trop de précipitation, une innovation quelconque, par la ſeule raiſon qu'elle contrarie les opinions du moment: tout extraordinaire que parut d'abord le ſyſtème de l'inoculation, il n'eſt pas moins vrai que la révolution qu'il a produite a été très-avantageuſe aux Humains; il en eſt de même aujourd'hui pour le ſyſtème de M. Pomme.

A l'égard du bain tiède, ſi univerſellement recommandé dans le *Traité des Vapeurs*, quoique M. Pomme ſoit le premier qui s'en ſoit ſervi, comme d'un vrai ſpécifique, dans les maladies hyſtériques & hypocondriaques, il eſt évident que les Anciens en connoiſſoient l'utilité; & en effet, notre Bible nous apprend que les bains étoient en uſage parmi les Juifs; car c'étoit dans le bain que David vit pour la première fois Bethſabé *(f)*. Suſanne auſſi ſe baignoit, quand les deux Vieillards devinrent amoureux d'elle. Homère parle du bain tiède dans pluſieurs endroits de ſon Iliade & de ſon Odyſſée *(g)*. Andromaque fit préparer un bain tiède pour Hector, à ſon retour d'une bataille, & Nicomède en prépara auſſi un pour ſon maître Neſtor *(h)*: il y a enfin des citations

---

(f) Samuel, *chapitre 11.*

(g) Homère, *Iliade XXII.*

(h) Homère, *Iliade XIV.*

innombrables dans les anciens Poëtes & les Historiens, qui prouvent que les bains étoient en usage de leur temps. Diodore de Sicile parle des bains de Sicile, dans lesquels on disoit qu'Hercule se baignoit après ses travaux pour recouvrer ses forces *(i)*. Pindare parle aussi de ces bains, ainsi que le poëte Thébain, qui chante la vertu vivifiante de ce puissant remède *(k)*. Platon recommande le bain tiède, non-seulement après quelques fatigues, mais encore pour la guérison de plusieurs maladies *(l)*. Denys d'Halicarnasse, dans la description de l'Italie, parle aussi de plusieurs bains qui étoient célébrés pour la guérison de plusieurs maladies chroniques *(m)*. Il est bien évident qu'Hippocrate connoissoit aussi les vertus du bain tiède, puisqu'il nous dit: *Calida balnea jejunum attenuant ac frigefaciunt, a cibo accepto eadem calefaciunt ac humectant (n);* & ailleurs *dolorem lateris & pectoris ac dorsi balneum lenit & sputum maturum facit ac educit, facilem spirationem reddit, & lassitudinem eximit, articulos enim ac cutis superficiem mollit, sed & urinam ciet, capitis gravitatem solvit & nares humectat (o) :* je pourrois rappeler ici bien

---

(i) Diodore, *lib. X.*

(k) Pindare, *Olimp. XII.*

(l) Platon, *de legibus, lib. VI.*

(m) Denys d'Halicarnasse, *lib. I.*

(n) Hippocrate, *de dietâ.*

(o) *Ibidem, de victu.*

d'autres paſſages d'Hippocrate qui prouvent l'uſage que ce divin Vieillard faiſoit du bain tiède, ſi ceux que j'ai déjà cités ne ſuffiſoient pas.

Les bains publics des Romains ſont connus non-ſeulement par l'Hiſtoire, mais encore par les reſtes magnifiques de ceux d'Agrippa, de Trajan, de Séverus, de Caracalla, de Dioclétien, de Conſtantin, &c. les bains tièdes n'étoient pas ſeulement connus dans Rome, mais encore dans l'Italie *(p)*; car Sénèque blâme les Plébéiens de la dépenſe exceſſive qu'ils faiſoient pour la décoration de leurs bains *(q)*. Les bains publics de *Baya* étoient auſſi fréquentés par le peuple en Italie, que ceux de Bath le ſont en Angleterre par le beau monde de cette Iſle; ce qui a fait dire à Horace: *Nullus in orbe ſinus Baiis prælucet amœnis (r)*. Mais nous apprenons par une autre de ſes Épîtres, que ces bains étoient auſſi fréquentés par les malades *(ſ)*. Strabon vante les vertus médicinales non-ſeulement des eaux minérales de *Baya;* mais encore celles de pluſieurs ſources de l'Étrurie alors également fréquentées par les malades *(t)*. Celſe

(p) Montfaucon, *antiq. explanat. tom. III,*

(q) Sénèque, *epiſtol. 86.*

(r) Horace, *lib. I, epiſtol. 1.*

(ſ) *Ibidem*, epiſtol. 15.

(t) Strabon, *lib. I.*

ordonnoit aussi les bains tièdes & les bains froids *(u)*. Gallien faisoit de même *(x)*: on voit par les ouvrages d'Avicène, que les Arabes employoient aussi les bains médicinalement *(y)*. Arétée & Alexandre de Tralles les prescrivoient aussi aux mélancoliques, *ad melancoliam curandam (z)*. Nous voyons donc que ce remède, si simple en apparence (le bain tiède & le bain froid), a été très-estimé par les Médecins de l'Antiquité: nous voyons aussi que l'idée d'ordonner les bains aux malades mélancholiques n'est pas entièrement neuve; & ce n'est pas pour déprécier le mérite de l'Ouvrage du Docteur Pomme, que nous révendiquons cette gloire aux Anciens; mais au contraire pour augmenter son éloge; puisque cet Auteur nous dit expressément dans son Livre, au chapitre de la fièvre spasmodique, qu'*il n'est pas Novateur & qu'il rougiroit de l'être;* & après avoir cité Hippocrate, Gallien, Celse & autres, il ajoute: *Bien loin de vouloir m'ériger en maître de l'Art, je fais gloire au contraire de me montrer le Disciple de ces Hommes illustres, qui ont ouvert les premiers, les routes pénibles dans lesquelles nous marchons, &c.*

(u) Celse, *lib. I.*

(x) Galenus, *de usu partium.*

(y) Avicène, *canon. lib. III.*

(z) Arétée, *de curandis morbis.* Alexandre de Tralles, *lib. I.*

A l'égard du racorniſſement des nerfs *(a)* qu'il ſuppoſe être la cauſe prochaine des vapeurs ; quelque peu vraiſemblable que puiſſe paroître cette idée à pluſieurs, nous ne la rejetterons pas juſqu'à ce que nous en ayons découvert une meilleure. Que ſa théorie ſoit vraie ou fauſſe, ſi ſon remède réuſſit, il a des droits ſur notre eſtime & ſur notre reconnoiſſance, ſur - tout quand nous nous voyons forcés de convenir que les drogues pharmaceu-

---

« *(a)* J'ai vu, non ſans ſurpriſe, dans le Journal de Médecine » du mois de Janvier de cette année, à la *page 80*, ſon auteur » (M. Bacher) parler de *viſcères racornis, deſſéchés, durs, ſquirreux,* » *&c.* par les funeſtes effets d'un régime ſec, qui n'eſt que trop » connu, dit-il du vulgaire ; aſſertion appuyée par M. Bacher ſur » des ouvertures de cadavres. J'ai vu encore, dans le même Journal, » *pages 7 & 8*, une critique amère de la méthode que j'applique » en pareil cas avec tant de ſuccès (par M. Lepreux), que l'on » appelle *reſſuſcitée, défectueuſe*, & par fois *dangereuſe*, d'après l'au» torité du même M. Bacher, qui a cité jadis dans ſes recherches » ſur les maladies chroniques, une Thèſe qui a pour titre : *An* » *aliquandò morbos chronicos aquæ uſu debellare periculoſum,* avec » l'affirmative, ce qui eſt conſéquent. . . Mais que faut - il que je » penſe de cet acharnement à vouloir étouffer la vérité, & de toutes » ces contradictions ! Sinon que pour ne pas ſe fixer à une méthode » ſûre & trop aiſée, on embrouille la matière, on défigure la » queſtion, & on laiſſe ainſi le Médecin & le malade dans l'embarras. » L'ancien Journaliſte de Médecine, feu M. Roux, faiſoit de » même ; auſſi, quand j'ai voulu répondre à ſes attaques, ai-je été » forcé de le diſtinguer en Roux de 1764 & en Roux de 1769. » *Voyez* mon Recueil de pièces, imprimé à Paris chez Hériſſant en 1772, *pages 32 & 47.* »

tiques, que nous ordonnons communément en pareil cas, produiſent tout au plus un ſoulagement momentané, & ſouvent ne le produiſent pas. J'ai commencé à exercer la Médecine avec une très-haute eſtime de cette claſſe de drogues, que nous nommons très-improprement *nerveuſes* ou *anti-ſpaſmodiques ;* cette haute idée a diminué peu-à-peu, & aujourd'hui je ſuis convaincu, par l'expérience de pluſieurs années, qu'elles ſont nuiſibles, & pour rendre juſtice à notre Auteur, je ſuis au ſurplus obligé d'avouer que, depuis la lecture de ſon livre, & en me conduiſant d'après ſes principes, j'ai obtenu de vrais ſuccès dans le traitement des maladies hyſtériques : en voici deux exemples.

Je fus appelé pour la fille d'un Jardinier de Twickenham, âgée de dix-neuf ans, laquelle étoit ſujette à des paroxiſmes hyſtériques de la première force, puiſqu'ils ne laiſſoient que de petits intervalles d'un quart-d'heure & ſouvent de cinq minutes. Cette fille étoit alors ſi violemment agitée par les convulſions, qu'il falloit pluſieurs perſonnes pour la tenir dans ſon lit. L'Apothicaire que je trouvai chez elle à ma première viſite, me raconta que cette fille étoit depuis long-temps ſujette à ces ſortes d'attaques, & qu'il avoit donné lui-même toutes les drogues dont on ſe ſert communément en pareil cas ; ſon pouls étoit très-fréquent & concentré, battant quatre-vingt-dix fois par minute : je la vis reprendre ſes ſens en peu de temps pour retomber enſuite quelques minutes après. J'ordonnai d'abord une potion

très-ſimple pour me conformer à l'uſage, & un opiat des plus doux; mais ces remèdes ne produiſirent rien, ce qui m'engagea à faire préparer un bain tiède, avec ordre d'y contenir la malade de gré ou de force au moins une heure, pour l'augmenter enſuite peu-à-peu: ce qui fut fait. La violence des ſymptômes hyſtériques diminua après les premiers bains, & dans quinze jours les convulſions diſparurent entièrement.

Une autre Fille, âgée de dix-huit ans, fut attaquée du *chorea-S.ti-Vyti;* bientôt après elle parut hébétée, enſuite elle devint folle: elle parloit continuellement, ne dormoit point, & ſes membres étoient toujours dans des mouvemens convulſifs. Après une ſaignée, je la fis plonger dans un bain tiède où elle reſtoit trois ou quatre heures par jour; on lui appliquoit en même-temps de l'eau froide ſur la tête, à la manière du Docteur Pomme. La première épreuve fut douloureuſe; mais peu-à-peu la malade s'y accoutuma, & le ſixième jour, elle fut guérie. J'ai donné la préférence à ces deux Obſervations ſur pluſieurs autres, parce que les ſymptômes m'ont paru les mieux caractériſés.

Indépendamment de l'avantage que les malades hyſtériques & hypocondriaques peuvent tirer du Traité des vapeurs du Docteur Pomme, je penſe que les Médecins qui traitent les maniaques, pourront y puiſer des idées très-utiles. C'eſt un objet d'une importance infinie pour les individus en particulier & pour toute la ſociété; la routine que l'on ſuit depuis long-temps, les conduit

rarement

rarement à la ſanté. Si donc les expériences hardies peuvent être juſtifiables en Médecine, c'eſt aſſurément dans les cas déſeſpérés. L'analogie qu'il y a entre les maladies hyſtériques & hypocondriaques, & pluſieurs genres de folie, eſt ſi évidente, qu'il ſeroit difficile de prouver que les unes & les autres de ces maladies ne ſont pas l'effet d'une même cauſe. Or, s'il eſt vrai que des évacuations immodérées ſont funeſtes dans les premiers cas, il eſt facile de rendre raiſon du peu de ſuccès de notre méthode actuelle de traiter les maniaques *(b)*.

OBSERVATION ſur une Affection vaporeuſe, par M. Guindant, Médecin à Paris.

IL n'y a pas en Médecine de ſujet qui ait été plus touché que celui des affections vaporeuſes : aucun ſujet, il eſt vrai, ne demande plus de réflexions ; aucun n'exige plus la vérité ; mais cette vérité, une fois trouvée, doit-elle être conteſtée ! doit-elle ſouffrir des contradictions, dès que la raiſon l'autoriſe & que l'expérience la ſoutient ! Voilà cependant où nous en ſommes pour ce qui regarde les affections vaporeuſes : un nombre d'Auteurs anciens & modernes, ont écrit ſur les vapeurs ; tous ont voulu établir leurs ſyſtèmes ; mais, comme ces mêmes ſyſtèmes ſont plus emphatiques & plus ſpécieux que concluans

(b) Voyez la Préface du Traducteur Anglois.

pour la thérapeutique, n'étoit-il pas néceſſaire à la Médecine qu'il parût quelqu'un qui ſe chargeât de débrouiller dans cette matière, le vrai d'avec le faux, le clair d'avec l'obſcur, & l'utile d'avec l'apparent, pour de-là percer à travers la vérité? Nous trouvons ce quelqu'un en la perſonne de M. Pomme. Le Traité des Affections vaporeuſes, que ce Médecin a mis au jour, eſt des mieux raiſonnés & des plus ſimples : on y remarque un raiſonnement palpable, une théorie naturelle, aiſée, & des ſuccès qui ne peuvent s'attribuer qu'à la connoiſſance parfaite de la claſſe, du genre & de l'eſpèce de la maladie qu'il traite.

L'affection vaporeuſe, ſuivant notre Auteur, eſt cette affection particulière du genre nerveux qui en produit l'irritabilité & le racorniſſement : voilà donc l'irritabilité, l'érétiſme, le ſpaſme, le racorniſſement des nerfs, le produit du genre nerveux affecté ; qui eſt-ce actuellement qui peut affecter les nerfs? qui eſt-ce qui ſera par conſéquent la cauſe occaſionnelle des affections vaporeuſes? Ce ſera, comme le remarque judicieuſement M. Pomme, la vie ſédentaire, les études prolongées, les paſſions violentes, les *animi pathemata;* ce ſera les longues abſtinences, les évacuations immodérées, les grandes pertes de ſang, la ſuppreſſion des mois & des lochies; ce ſera les veilles continuelles, les boiſſons exceſſives en vin & en liqueurs, l'abus des remèdes pharmaceutiques, du tabac, du chocolat, du café, du thé & celui des alimens; ce ſera des parens valétudinaires, infirmes

& vaporeux qui, en donnant la vie, auront auſſi donné leurs infirmités : ce ſera enfin, ainſi que je l'ai obſervé pluſieurs fois, l'érotomanie & la noſtalgie *(c)*.

Comment tout ceci peut-il affecter le genre nerveux? rien de plus facile à concevoir. C'eſt d'abord en agiſſant ſur lui, en évaporant le fluide qui ſert à le lubrifier, à le rendre ſouple & propre à exécuter avec ordre, les fonctions vitales naturelles & animales : d'après cela, ne réſulte-t-il pas, & ne s'enſuit-il pas phyſiquement, la ſéchereſſe extrême & le racorniſſement des nerfs? réſumons à préſent le tout, & nous verrons enſuite ſi le traitement que M. Pomme preſcrit, d'après ſes

« (*c*) *L'érotomanie* ou folie amoureuſe, eſt de toutes les paſſions de l'ame, celle qui affecte le plus le cerveau & la matrice chez « les femmes nerveuſes; elle porte le trouble dans la circulation des « eſprits, elle dérange toutes les fonctions de la machine; elle l'em- « braſe, elle eſt avec l'adverſité, que j'ai citée ailleurs, une des « cauſes d'incurabilité, & ſi le Médecin eſt trompé en pareille cir- « conſtance, la malade en eſt la victime, par la raiſon que, courant « après les ſymptômes du mal, & voulant les dompter avec des « remèdes actifs, il vient à bout de détruire le corps en procurant de « nouveaux maux. Il en eſt de même de *la noſtalgie*, ou cette mélan- « colie qui ſurvient au dégoût du pays que l'on habite malgré ſoi, « que l'on appelle communément *maladie du pays* (quoiqu'elle opère « des effets oppoſés) ; cette averſion inſurmontable pour le lieu, « pour la maiſon, pour les perſonnes avec leſquelles on eſt obligé « de vivre par état, ſoit dans le monde, ſoit dans le cloître, &c. « Je préviens donc les Médecins que, dans ces ſortes de cas, il faut « oppoſer, s'il eſt poſſible, le remède moral à la cauſe morale, ſans « quoi point de guériſon. »

expériences, n'est pas étayé de la raison, & s'il n'est pas de la plus grande utilité pour la Médecine.

Les affections vaporeuses sont des affections qui attaquent le genre nerveux, ou en total, ou en partie, & qui en produisent l'irritabilité, l'érétisme, le spasme & le racornissement: les causes qui donnent naissance à ces affections sont toutes celles que j'ai rapportées ci-dessus; ce sont celles, ainsi que je l'ai dit, qui causent l'évaporation du fluide nerveux, & qui par conséquent empêchent les nerfs d'exécuter leurs fonctions. Maintenant le but que doit se proposer le Médecin pour la cure de ces affections, ne doit-il pas tendre à empêcher l'évaporation, & à restituer le fluide perdu par cette évaporation? n'est-ce pas-là positivement où veut atteindre M. Pomme? Je n'imagine pas que l'on puisse mieux y prétendre qu'en proposant les relâchans, les délayans, les humectans, tels que les bains domestiques, simples, composés, tièdes, froids, le pédiluve, les lavemens à l'eau froide, les fomentations émollientes, les tisanes rafraîchissantes, l'eau de poulet ou de veau, le petit-lait, les bouillons d'agneau, de veau, de mou de veau, de grenouille, de tortue, les potions huileuses, adoucissantes & mucilagineuses, & enfin les eaux minérales légèrement acidules.

J'avoue que tous ces remèdes doivent paroître contraires & mal indiqués, à ceux qui font dépendre les affections vaporeuses du relâchement des nerfs ou de l'opilation & de l'embarras des viscères du bas-ventre;

ainſi que ceux qui admettent le cours irrégulier des eſprits animaux pour la cauſe occaſionnelle de ces affections: la bonne pratique exigeant que, dans des cas pareils, on mette en uſage les toniques, les inciſifs, les apéritifs & les ſtomachiques; mais en revanche que ces remèdes paroiſſent propres & bien indiqués à ceux qui ſavent trouver la vérité où elle eſt, qui, par conſéquent, regardent les cauſes dont nous avons ci-deſſus fait l'énumération comme autant d'agens capables d'affecter le genre nerveux, & de produire enſuite le racorniſſement des nerfs; qui conſidèrent l'obſtruction de chaque viſcère du bas-ventre, & les accidens qui ſe font ſentir dans les paroxiſmes des vapeurs, comme les effets de ce racorniſſement, & qui ſavent que le cours irrégulier des eſprits animaux ne provient que de l'irritabilité & de la trop grande ſenſibilité du genre nerveux; en un mot, les relâchans, les délayans, les tempérans, les humectans ſont des remèdes précieux &, pour ainſi dire, inſpirés à ceux qui ont le bonheur de penſer & d'agir, comme penſe & agit M. Pomme, dans ſon *Traité des Affections vaporeuſes.*

Cependant M. Pomme s'eſt fait des adverſaires, & s'en fait encore aujourd'hui par cette façon de penſer & d'agir: mais ſeroit-ce parce qu'il conſulte attentivement la Nature, & qu'il pratique dans le goût des Anciens! ſeroit-ce parce que ſa méthode & ſon traitement ſont fondés ſur la doctrine d'Hippocrate, de Galien, de *Cœlius Aurelianus,* d'Arétée, de Celſe, d'Alexandre de

Tralles, de Sanctorius, d'Hoffman, de Baglivi, &c? seroit-ce parce qu'il ne veut pas augmenter le nombre des Ministres de la mort, ou de ceux qui se révoltent contre la Nature? seroit-ce enfin parce qu'il ne veut pas adhérer aux préjugés inhumains que beaucoup de Médecins de ce siècle savent si bien perpétuer, & parce qu'il regarde les stomachiques, les cordiaux, les purgatifs, les anti-spasmodiques comme des secours toujours préjudiciables & souvent meurtriers, dans la cure des affections vaporeuses? C'est probablement ce dernier motif qui fait jeter des regards foudroyans sur M. Pomme; c'est assurément son indocilité invincible à prendre le parti des Médecins routiniers, ou plutôt sa constance pour les oracles de la Nature, qui lui attire des paroles dures & injurieuses. Heureusement que, lorsqu'on est muni de la vérité, l'on pare sans peine tous les coups des calomniateurs; aussi M. Pomme est-il tranquille: la franchise est la règle de ses mœurs, la Nature son oracle, & avec cela, peut-on manquer de défenseurs? C'est en cette qualité que je parois, & que j'oppose à ses ennemis l'observation suivante.

Mademoiselle Énault, Marchande d'Orléans, âgée de 28 ans, d'un tempérament bilieux, sanguin, d'une figure des plus heureuses, me fit appeler le 14 Février 1766: cette Demoiselle éprouvoit les rigueurs d'un spasme si général, qu'aucune partie du corps n'en étoit exempte; l'estomac, entr'autres, étoit si affecté & si douloureux qu'il permettoit à peine l'entrée des alimens liquides, &

ſi quelque choſe entroit, c'étoit pour entretenir un vomiſſement dont elle enduroit les triſtes ſecouſſes depuis trois ſemaines entières; les muſcles du cou & de la gorge étoient ſi tendus qu'il étoit impoſſible à la malade de fléchir la tête. La reſpiration étoit entièrement gênée; le ventre étoit dans un état de contraction auſſi violent que la gorge: le diaphragme, dans ſes deux mouvemens, ſouffroit des tiraillemens dont la malade ſentoit les effets dans toute la région épigaſtrique, effets qui lui faiſoit continuellement jeter des cris horribles; les coliques, les borborigmes étoient de la partie; tout en un mot, étoit ſi érétiſé, que la malade ne pouvoit ni cracher, ni moucher, ni aller à la ſelle; les urines même étoient fort modiques, & le pouls étoit petit, inégal & fréquent.

Après avoir pris les informations néceſſaires en pareil cas, j'appris que cette Demoiſelle éprouvoit depuis deux années entières, des douleurs d'eſtomac; que ces douleurs la jetoient de temps en temps dans des états de rigidité & de ſpaſme ſurprenans. Je ſus que l'écoulement périodique de ſes mois n'avoit jamais eu chez elle aucune interruption, & que, ſi elle en avoit quelquefois éprouvé le dérangement, ç'avoit toujours été par trop d'abondance plutôt que par diminution. Je ſus enfin que le traitement qu'on avoit employé pour combattre cette affection ſpaſmodique, conſiſtoit en ſaignées du bras & du pied, en purgatifs, en ſudorifiques, & en remèdes chauds & violens; le quinquina ſur-tout & la tiſane des bois ſudorifiques lui avoient été conſeillés par beaucoup

de Médecins : les ſaignées furent répétées à outrance ; on l'avoit ſaignée même dans cette dernière attaque deux fois du bras & autant du pied, & les cordiaux étoient les autres remèdes qu'on avoit oppoſés à la maladie. Mais la Nature ne demandoit pas ces ſecours ; auſſi n'en fut-elle nullement ſoulagée : *Naturâ repugnante irrita ſunt omnia,* nous dit Hippocrate. J'ignorois juſque-là quelle pouvoit être la cauſe éloignée de cette cardialgie hyſtérique, & je deſirois ardemment d'en être informé avant de procéder à la curation. J'en fus inſtruit quand on m'eut dit que cette Demoiſelle, après avoir perdu ſon père & ſa mère, avoit été obligée de renoncer à la ville pour ſe retirer à la campagne, & que cela n'avoit pu ſe faire ſans violence de ſa part. Il ne m'en fallut pas davantage pour m'éclairer dans la conduite que je devois tenir auprès d'elle ; je commençai d'abord par éloigner tous les remèdes avec leſquels on prétendoit la ſecourir : je défendis même l'uſage des bouillons ordinaires ; je preſcrivis l'eau de poulet, la limonade légère. Juſque-là je ne trouvai nulle réſiſtance à mes propoſitions ; mais tout changea de face quand je propoſai les bains entiers preſque froids, dans leſquels il faudroit reſter au moins deux heures ; ce remède effraya moins la malade que le temps que je lui preſcrivois ; cependant elle ſe rendit à mes avis & les exécuta ponctuellement ; les lavemens & les fomentations émollientes ne furent point omis : je défendis qu'on baſſinât le lit à la ſortie du bain, & qu'on couvrît beaucoup la malade, ainſi que cela ſe pratique ordinairement.

ordinairement. Je ne voulois, en un mot, rien qui pût augmenter & entretenir l'évaporation du fluide nerveux, qui pût causer de la chaleur à cause du desséchement & du racornissement qui en sont le produit indispensable; je ne voulois au contraire que quelque chose qui pût entretenir les pores de la peau ouverts, & qui pût procurer cette douce fraîcheur qui est si nécessaire aux corps irrités & tendus. Pouvois-je mieux y réussir qu'en prescrivant des linges blancs & froids, & qu'en faisant peu couvrir la malade? Tous ces remèdes innocens ne procurèrent pas d'abord un effet sensible. La malade vomissoit également; les douleurs n'étoient pas moins aiguës : cependant trois heures après le bain, elle reposa pendant quelque temps; mais les souffrances succédèrent bien vîte au calme.

Le lendemain au matin, cette Demoiselle rentra dans le bain; elle y resta trois heures, & elle n'y souffrit aucunement. On la mit ensuite au lit avec les précautions que j'avois indiquées. Le vomissement subsistoit toujours; le ventre n'étoit pas moins douloureux & paresseux : les urines paroissoient avec la même médiocrité; les douleurs se montroient avec des intervalles; il n'y avoit que le pouls qui eût changé de caractère; il étoit bien plus mou & bien moins vif qu'auparavant. Le soir, elle prit un autre bain, dans lequel elle resta autant de temps que le matin; malgré cela, les mêmes accidens subsistèrent, mais plutôt avec de la diminution qu'avec de l'augmentation. Le 16 Février, la malade

prit deux bains; la tenſion du ventre & de la gorge diminua conſidérablement; les muſcles fléchiſſeurs exercèrent leurs fonctions; les douleurs ne furent pas ſi univerſelles; il n'y eut même que celle de la région épigaſtrique & diaphragmatique qui ſubſiſta: la déglutition étoit bien plus aiſée, mais l'eſtomac étoit toujours tendu au point de ne garder aucune boiſſon. Ennuyé preſque autant que la malade de ce que le vomiſſement continuoit, je pris le parti de faire appliquer ſur la région épigaſtrique, des ſerviettes trempées dans l'eau exactement froide: ce remède parut dur à la malade; mais, quand on veut guérir, qu'eſt-ce qu'on ne ſouffre pas? Le 17, je vis la malade plus contente; la douleur étoit diſſipée, & le vomiſſement avoit diſparu: il n'y avoit plus que deux choſes qui l'inquiétoient, elle & moi; c'étoit la pareſſe du ventre & celle des voies urinaires: ainſi j'inſiſtai toujours ſur le bain, & je perſuadai à la malade d'y reſter cinq à ſix heures de ſuite ſi elle le pouvoit, ce qu'elle fit: ce bain procura une détente ſi conſidérable, que preſque aucun *ſphincter* ne put réſiſter à ſon effet; les urines & les excrémens ſortirent involontairement; la ſalive vint en abondance lubrifier les contours de la bouche, du goſier, & tout l'intérieur du palais: ces excrétions durèrent ſi long-temps, qu'elles causèrent une foibleſſe, laquelle ſe diſſipa en faiſant prendre à la malade un peu de vin; elle ſe coucha & paſſa la nuit fort tranquillement. Le 18 au matin, tous les accidens nous parurent éclipſés; le corps n'étoit plus

douloureux; le côté gauche de l'estomac étoit le seul endroit encore un peu sensible: je fis continuer l'eau de poulet & la limonade; je prescrivis pour nourriture la crême de riz à l'eau: les lavemens & les fomentations ne furent pas négligés. La malade ne prit plus qu'un bain par jour; elle les continua jusqu'au 21 en y restant quatre heures au moins chaque fois. Voyant ensuite que toutes les fonctions du corps se faisoient exactement, & qu'il ne restoit aucun vestige des accidens passés, je purgeai cette Demoiselle avec un gros de crême de tartre incorporé dans deux onces de pulpe de casse: ce doux minoratif la débarrassa de beaucoup de bile noire & fétide, &, depuis ce temps, elle se porte très-bien. *Voyez* le Journal de Médecine du mois de Novembre 1767 *(d)*.

OBSERVATIONS sur des Affections vaporeuses, par M. Blanc, Médecin à Marseille.

SI l'usage des bains est ancien & presque de toutes les Nations, c'est cependant chez les Orientaux qu'il

(d) « Pour juger du mérite de M. Guindant, je renvoie le Lecteur à deux Ouvrages dont il a enrichi la Médecine, dans lesquels on « trouve les réflexions sages & judicieuses d'un Médecin très-instruit « dans la pratique de son Art. Le premier de ces Ouvrages a pour « titre: *La Nature opprimée par la Médecine moderne,* ou *la Nécessité* « *de recourir à la Médecine hippocratique,* imprimé à Paris en 1768; « le second a pour titre: *Exposition des variations de la Nature dans* « *l'espèce humaine,* imprimé à Paris en 1771 ».

a eu le plus de vogue : les Écrits des Médecins de ces contrées en font foi ; mais, quoique ces habiles Praticiens reconnussent l'efficacité de ce remède pour tempérer, rafraîchir, relâcher, adoucir, &c. leur confiance n'étoit pas si décidée en faveur des aqueux qu'ils n'employassent en même temps d'autres remèdes d'une qualité contraire, tant pour contre-balancer la vertu trop atténuante & relâchante de l'eau, que pour combattre certains embarras qu'ils supposoient être dans les viscères & dans les glandes : de cette pratique il en résultoit un bien incomplet, & les malades étoient par-là exposés à différentes rechutes. La plus grande partie des Médecins d'aujourd'hui est encore l'esclave de ce fatal préjugé ; puisque dans les maladies que nous voyons céder aux seuls remèdes aqueux, telles que les vapeurs, ils leur associent d'autres remèdes contradictoires, & ne guérissent pas. Il étoit réservé à M. Pomme de divulguer cette erreur & d'écarter tous les obstacles qui s'opposoient à une cure radicale : ce Médecin judicieux a reconnu que la sécheresse des nerfs étoit la cause prochaine & essentielle des vapeurs, & que pour remédier à cette maladie, il falloit assouplir, humecter & détendre : mais, comme les nerfs sont d'une texture fort resserrée, & que dans un état d'exsiccation, ils acquièrent une rigidité & une densité extrême, il est arrivé, ainsi qu'il arrive encore, qu'une courte immersion dans l'eau, quoique répétée pendant le cours non interrompu de plusieurs mois, ne produisoit pas de grands effets. C'est d'après cette

Obſervation que M. Pomme s'eſt décidé à tenir ſes malades dans l'eau pendant pluſieurs heures de ſuite, & qu'il a laiſſé de courts intervalles d'un bain à l'autre. Les heureux ſuccès qu'il a obtenus, ont juſtifié ſes idées, & les affections vaporeuſes, même les plus graves, regardées comme incurables, ont enfin cédé à ſa conſtance. Je n'entrerai pas dans le détail de la théorie de ces maladies, je ne ferois que répéter ce qui eſt ſi bien expoſé dans le *Traité des Vapeurs.* Je ſuis l'ami de M. Pomme; mais je le ſuis auſſi de l'humanité, & en cette qualité, j'avouerai que ſi j'ai été frappé de ces nouvelles découvertes, elles ne m'ont pas cependant entraîné tout de ſuite. J'ai voulu voir par moi-même, & m'étant convaincu par ma propre expérience, j'ai cru devoir à mon ami le témoignage public de la bonté de ſa méthode, que je regarde aujourd'hui comme ſeule & ſupérieure à toutes les autres. Puiſſent mes ſuccès enhardir les Médecins timides & déſiller les yeux des eſprits prévenus!

Premier cas. La Demoiſelle Bayle, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament ſec & mélancholique, fut attaquée de convulſions dans le mois de Mai 1766; elle fut d'abord ſaignée & purgée par le Chirurgien du coin, & les convulſions ceſsèrent; mais elles reparurent huit jours après; elles furent plus violentes; la glotte étoit ſi reſſerrée qu'il ne paſſoit qu'une très-petite quantité d'air; la ſuffocation étoit extrême; la malade cruellement agitée ne pouvoit prononcer que des monoſyllabes; l'air

renfermé dans le poumon n'en ſortoit qu'avec un ſifflement aigu : cet état duroit une heure environ ; il revenoit périodiquement deux fois le jour. Le même Chirurgien n'épargna pas les potions anti-hyſtériques, non plus que les cordiaux, parce que, diſoit-il, les extrémités étoient froides dans le paroxiſme, & que le pouls étoit tout-à-fait concentré. Le mal devenant toujours plus rebelle, je fus appelé dans le mois de Juillet ſuivant, & voulant être inſtruit de tout ce qui avoit précédé, j'appris que la Demoiſelle Bayle ne ſe nourriſſoit qu'avec des ſoupes ſucculentes, des viandes ſalées ; qu'elle prenoit journellement du café, & pluſieurs fois par jour ; qu'elle paſſoit la plus grande partie de la nuit au travail ; que depuis long-temps elle ſentoit une ardeur brûlante dans la poitrine ; que la voix étoit devenue rauque ; qu'elle avoit été fort alarmée par une maladie cruelle dont une de ſes amies venoit d'être attaquée depuis peu, & que c'étoit avec le plus grand chagrin qu'elle l'avoit vue dans le plus grand danger.

D'après cet expoſé, je vis une grande diſſipation d'eſprits animaux, un incendie général par l'effet d'un régime auſſi déſordonné, & enfin la ſéchereſſe des nerfs & leur raccorniſſement, d'où je tirai les indications curatives ; il fallut donc rafraîchir, éteindre, humecter & détendre pour procurer un relâchement complet. Pour cet effet, je preſcrivis des crêmes de riz à l'eau ; à la place du bouillon à la viande, des émulſions avec le ſyrop de *nymphæa* & une abondante boiſſon d'eau

de poulet, des lavemens rafraîchiſſans, & les bains tièdes. La malade exécuta ponctuellement cette ordonnance, mais ſans beaucoup de fruit. Le 22 du même mois, elle eſſuya un nouveau paroxiſme, ce qui m'autoriſa à recourir aux bains froids ; la malade y fut plongée le même jour ; elle reſta dans le bain pendant quatre heures ; elle y ſurnagea comme dans les bains tièdes ; & ce ne fut qu'au quatorzième qu'elle enfonça dans ſa baignoire. La chaleur de ſon corps échauffoit l'eau d'une manière ſi ſenſible, qu'elle voyoit une fumée s'élever ſur la baignoire, & il falloit de temps en temps y verſer de l'eau froide pour appaiſer cette exhalaiſon.

Le lendemain 23, les convulſions & l'étranglement reparurent encore avec la même force ; le 24, la malade reſta huit heures dans le bain, ce qui fut continué juſqu'au 30 ; les convulſions diminuèrent pour lors ; il n'en fut pas de même de l'étranglement de la gorge, la malade n'avala ni ſolide ni liquide pendant tout ce temps ; les parens en étoient alarmés, & moi à mon tour, je n'étois pas fort tranquille ſur les ſuites de cette abſtinence : dans cette extrémité, j'ajoutai aux bains froids un collier de glace que je fis appliquer autour du cou, ainſi que des morceaux de glace que l'on mettoit dans la bouche de la malade. Quel prodige ! dans l'inſtant même la *cardia* ſe détendit, la déglutition devint libre ; mais la durée de cet enchantement fut courte ; la ſcène changea de face ; ce furent des coliques violentes qui parurent annoncer la deſtruction prochaine

de la machine. Je recourus aux lavemens d'eau froide, qui calmèrent ce symptôme pour faire place à l'assoupissement. Le 31 il n'y eut plus d'accidens convulsifs; le lendemain 1.er Août la région du cou éclata; demi-heure après elle éclata de nouveau & successivement six autres fois; & alors tout parut fini; & en effet, il ne se passa rien de nouveau jusqu'au 11 suivant que les convulsions reparurent & se terminèrent par un délire maniaque. Je fis continuer les bains jusqu'au 30, & pendant tout ce temps, je fis arroser la tête avec de l'eau froide, ce qui procura encore des éclats dans les jambes, les bras, les boyaux & le cou. Les nerfs se détendirent enfin; le relâchement si desiré arriva: la malade n'eut plus le courage d'entrer dans les bains; elle ne pouvoit alors se soutenir sur ses jambes; elle manqua d'appétit; je l'engageai à monter en voiture; ce remède rappela l'appétit & les forces. Je terminai enfin le traitement par le lait d'ânesse, & la Demoiselle Bayle jouit depuis d'une santé parfaite *(e)*.

Second cas. La Demoiselle Savon étoit sujette depuis quatre ans à des éruptions cutanées qui reparoissoient tous les printemps; on la saigna, on la purgea chaque année, & on lui donna des bouillons incisifs. La Demoiselle Savon n'observa aucun régime; elle se nourrit d'alimens salés ou épicés; elle prit du café, elle veilla, travailla beaucoup & sa santé se dérangea davantage. Au mois de Novembre 1767, elle fut enfin attaquée de

(e) Voyez l'Observation ci-dessus de Mademoiselle Autheman, dans le premier volume du *Traité des Vapeurs*, IV.e édition.

mouvemens

mouvemens convulſifs qui devinrent enſuite périodiques. Son cou s'enfla; la face ſe colora; les yeux rouloient dans les orbites, & reluiſoient d'un éclat vif & reſplendiſſant; les ſens internes ſe dérangèrent; elle oublia tout à la fin du paroxiſme: on l'abreuva de potions anti-hyſtériques; on lui donna des bouillons céphaliques, & on augmenta le mal. On m'appela enfin le 3 Février au moment de l'attaque; je propoſai le bain tiède, mais je trouvai des oppoſitions invincibles, relativement à la rigueur de la ſaiſon. J'inſiſtai cependant avec beaucoup de force, & on ſouſcrivit à l'ordonnance; la malade entra dans le bain le lendemain à huit heures; elle n'en ſortit qu'à midi: on lui donna une tiſane émulſionnée; on la nourrit avec des crêmes de riz à l'eau; on lui donna des lavemens d'eau froide, & le ſoir, à l'heure du ſommeil, elle prit une émulſion paregorique; le feu que la malade ſentit dans l'intérieur du corps, s'éteignit en partie, &, dès ce moment, la malade ne ſoupira plus que pour le bain: elle y reſta cinq heures de ſuite; elle demanda de rafraîchir l'eau; on lui obéit, &, dans peu, elle exigea qu'elle fût entièrement froide: celui-ci opéra de grands effets, néanmoins les attaques hyſtériques reparurent encore. Nous étions au 1.er Mars; le même traitement ſe prolongea juſqu'au 12, que la malade tomba dans un aſſoupiſſement léthargique. Je la fis ſaigner; les règles parurent & l'aſſoupiſſement ceſſa. Le 23, elle tomba dans le même état. J'ajoutai aux remèdes ci-deſſus, la veſſie remplie de glace, appliquée

ſur la tête; ce topique fut renouvelé ſouvent; il opéra avec tant de ſuccès, qu'après deux jours la tête fut tout-à-fait rétablie. Le 8 Avril, les bains furent diſcontinués; la malade ſe ſentit foible; les yeux qui avoient toujours montré beaucoup de feu, ne donnèrent plus un éclat ſi vif, & le coloris du viſage fut moins animé: le ventre s'ouvrit; les éruptions cutanées ne ſe montrèrent plus, & à la fin d'Avril la malade fut entièrement guérie.

OBSERVATIONS ſur l'uſage des humectans dans les maladies ſpaſmodiques, par M. Comte, Médecin à Aoſt en Dauphiné.

ON loue, on préconiſe le Traité des Vapeurs; on l'attaque en même temps, & l'on forme des doutes ſur la doctrine que contient cet Ouvrage. Il ne m'appartient point d'entrer en lice avec ſes Adverſaires; le litige décelleroit bientôt mon inſuffiſance, & en voulant défendre ſon Auteur, je fournirois peut-être des armes aux combattans. Je me bornerai donc à fournir des matériaux à ceux qui, plus courageux que moi, ſauront en faire uſage. Des Obſervations bien conſtatées, des expériences pratiques enfin, feront à l'abri de toute diſcuſſion: en voici un certain nombre.

Une Fille du commun, âgée de trente ans, ſouffroit depuis long-temps d'un gonflement douloureux aux deux mamelles, pour lequel elle avoit été ſaignée pluſieurs fois

infructueusement, lorsqu'elle me consulta. Ce symptôme, méconnu par son Médecin, caractérisoit cependant l'affection vaporeuse; il étoit le produit du spasme de la matrice & du reflux des règles par la communication des vaisseaux de l'hypogastre avec ceux des mamelles. L'eau froide, appliquée sur les parties souffrantes, & renouvelée plusieurs fois, emporta le gonflement & les douleurs *(e)*.

Le sieur Chatelan, Laboureur, âgé de cinquante-cinq ans, d'un tempérament sec, fut attaqué d'une fièvre putride compliquée de spasme; cette fièvre fut méconnue & dénaturée par la quantité de purgatifs que l'on employa pour la dompter: il survint une chaleur brûlante dans l'intérieur du corps; la langue étoit sèche & noire; les yeux enflammés; le délire, le hoquet & une tension douloureuse sur la région de l'estomac; tous ces symptômes m'obligèrent à changer le traitement: l'eau de poulet, les lavemens d'eau froide, les émulsions & les fomentations émollientes calmèrent peu-à-peu le malade, & le guérirent ensuite, sans autre secours *(f)*.

La femme de Jacques Geynet, âgée de vingt-cinq ans, fut attaquée tout-à-coup d'accidens épileptiques qui alarmèrent sa famille; mais ayant découvert le vice de la matrice par les symptômes qui se présentoient à mes yeux, je la guéris, d'après les instructions de notre

(e) Voyez le Traité des vapeurs, *Volume I.*

(f) *Ibidem, page 281,* quatrième Édition.

Auteur, avec le bain tiède & la douche d'eau froide sur la tête *(g)*.

La Demoiselle Buisson, Gouvernante chez M. le comte d'Aost, âgée de trente-cinq ans, enceinte de sept mois, fut attaquée, le 1.er juin 1764, d'une perte de sang; le 8, la perte fut plus forte; & le 9, elle fut si considérable, qu'elle procura l'accouchement : le cordon ombilical se présenta d'abord; il parut gangréné; l'odeur des pertes étoit cadavéreuse ; les défaillances étoient continuelles ; les forces abattues, ce qui annonçoit un danger évident. La fièvre parut alors: les mouvemens convulsifs se mirent de la partie; le ventre se tendit & les vidanges se supprimèrent. Mes indications furent donc d'attaquer les spasmes, en relâchant les tuyaux de la matrice & de toutes les parties du bassin. Pour me procurer cet effet, j'employai les fomentations émollientes, les injections dans la matrice & l'eau de poulet pour boisson: ces remèdes agirent d'abord avec succès, puisqu'ils rappelèrent les vidanges. On appela un autre Médecin qui, alarmé par l'odeur des pertes, accusa la gangrène, & rejeta ces remèdes pour y substituer le quinquina; mais celui-ci réveilla les spasmes, & il fallut bien vîte revenir aux relâchans, & dans l'espace d'un mois tout fut entièrement rétabli *(h)*.

Madame Beaudran, âgée de trente ans, accoucha heureusement le 10 juillet 1764; le 15, les vidanges

(g) Voyez le Traité des vapeurs, *Volume I, page 123.*

(h) Ibidem, page 410.

ſe ſupprimèrent, & leur reflux ſur le cerveau procura le délire. Je fus appelé avec un autre Médecin pour ſecourir cette accouchée ; je propoſai le bain comme le ſeul ſpécifique ; mais mon avis fut rejeté ; on débuta par une ſaignée au pied, après laquelle on donna l'hypecacuanha ; & non content d'avoir excité par ce remède de plus grandes irritations qui augmentèrent le délire, on donna des anti-hyſtériques que l'on fit avaler de gré ou de force, juſqu'à ce que l'eſtomac les rejetât tout-à-fait. La malade devint alors furieuſe ; elle s'arrachoit les cheveux, ſe jetoit ſur tous ceux qui l'entouroient pour les mordre, ce qui fit croire à pluſieurs qu'elle étoit hydrophobe ; mon Confrère en fût ſi déconcerté qu'il abandonna la malade à mes ſoins. Le bain froid devint alors notre unique remède, relativement à l'extrême raréfaction des liqueurs ; la malade y fut détenue par force : on renouvela pluſieurs fois la froidure de l'eau dans l'eſpace de deux heures qu'elle y reſta pour la première fois. On appliqua ſur la tête des ſerviettes trempées dans l'eau froide ; ces remèdes agirent avec tant d'efficacité, qu'on en continua l'uſage juſqu'à parfaite guériſon *(i)*.

Je laiſſe aux Antagoniſtes de la méthode aqueuſe le ſoin de réfléchir ſur ces Obſervations. Ma reconnoiſſance envers ſon Auteur eſt le premier motif qui m'engage à les publier ; le ſecond, non moins intéreſſant, eſt le deſir de ſoulager l'Humanité, en invitant mes Confrères à m'imiter en pareille circonſtance.

(i) Voyez le Traité des vapeurs, *Volume I, p. 128*.

LETTRE de M. Destrées, Médecin à Châteaudun en Beauce, sur quelques affections nerveuses, guéries par les remèdes humectans.

TOUJOURS prêt à abjurer mes anciens principes depuis que j'ai adopté les vôtres pour le traitement des maladies nerveuses, je m'impose le devoir de vous en renouveler, Monsieur, publiquement l'aveu, comme un tribut de ma reconnoissance & du desir que j'ai de concourir avec vous au soulagement des Humains. Puisse mon exemple entraîner avec lui le suffrage de ceux qui résistent encore aux efforts que vous ne cessez de faire pour les convaincre ! Voici des faits sur lesquels ils n'auront rien à répondre.

M. Dugort, Commissaire des guerres, fut attaqué d'une fièvre intermittente compliquée de spasme. Le Chirurgien la méconnut entièrement, & la traita avec les remèdes usités, & ces remèdes attirèrent les symptômes les plus effrayans sans en excepter ceux de la fièvre maligne. Le malade touchoit déjà au terme le plus funeste quand je fus appelé ; les seuls humectans que je substituai aux purgatifs, eurent tant de succès, qu'en peu de jours ils réparèrent le mal qu'on avoit fait. J'employai ensuite le quinquina sous les auspices d'une copieuse boisson d'eau froide, & le malade se rétablit entièrement.

M. Corrigoux, Receveur de l'abbaye de Saint-Avire,

âgé de soixante ans, homme méditatif & fort mélancolique, fut menacé d'une hydropisie de poitrine, que l'enflure des pieds & des mains, jointe à la suffocation, caractérisoit parfaitement ; mais, à travers tous ces symptômes, on ne pouvoit méconnoître le spasme des nerfs & même l'érétisme. Ce fut en conséquence que je me décidai à supprimer tous les diurétiques chauds dont le malade faisoit usage, &c. pour leur substituer le petit-lait nitré: le malade en fit sa boisson ordinaire, & il guérit en peu de temps *(k)*.

Madame la Marquise d***, livrée depuis longues années à tous les Empiriques dont la Capitale abonde, vint enfin dans ce pays pour mettre trève aux remèdes & pour y respirer un meilleur air. Madame de B*** étoit vaporeuse invétérée; elle étoit maigre, bouffie, pâle ; elle étoit tourmentée par les vents & par des coliques violentes : elle me parut enfin menacée de la tympanite, si cette maladie n'étoit pas déjà formée. Tel fut l'effet d'une grande quantité de purgatifs & autres remèdes de cette espèce dont elle avoit fait usage ; il fallut donc changer le traitement : ce fut le petit - lait clarifié dont la malade fit, dès ce moment, sa boisson ordinaire qui calma les douleurs & les enflures; le lait d'ânesse qu'elle prit ensuite pendant un an, acheva de la rétablir. J'ai actuellement sous mes yeux une Dame de

---

(k) Voyez le Traité des vapeurs, *page 351*, au chapitre de la Leucophlegmatie compliquée.

Châteaudun, & deux Demoiselles qui imitent d'assez près la demoiselle Majot & la femme du Procureur d'Arles, citées dans votre Ouvrage *(l)*. L'amendement qu'elles éprouvent aujourd'hui par votre traitement, me fait espérer d'en tirer parti, & c'est à vous à qui elles seront redevables de la vie. Voilà, Monsieur, des titres de reconnoissance; l'Humanité vous devra toujours plus à mesure que votre système vous fera de nouveaux partisans.

OBSERVATIONS sur les effets de l'eau froide & de la glace dans les maladies spasmodiques, par M. Regnard, Médecin à la Fère.

> *Hippocrates, convulsiones frigidâ copiosè effusâ, levari & dolorem solvi monuit.* Voyez Vanswieten, *t. III, p. 181.*

DEPUIS Hippocrate jusqu'à nous, on a toujours regardé les corps froids, appliqués extérieurement, comme répercussifs, & c'est avec succès que l'on emploie tous les jours l'eau froide, la glace & la neige, dans les extensions, les entorses, les luxations, &c. Ces différens topiques rétrécissent en pareil cas les vaisseaux, empêchent l'extravasion des sucs, & préviennent ainsi l'enflure; mais dans ceux, dont il est ici question (le spasme), ils agissent en condensant les liqueurs trop raréfiées, ainsi que l'air qui est contenu dans les vaisseaux.

(l) Voyez le Traité des vapeurs, *pages 70 & 99.*

Dans

Dans le temps d'Hippocrate, on ſe ſervoit déjà de ces différens moyens de guérir; on les employoit même dans les maladies aiguës. Cette pratique n'eſt donc pas nouvelle; mais nous devons à M. Pomme de l'avoir renouvelée: on doit, en effet, à ce Médecin de nous l'avoir fait connoître; il reſte encore à perſuader quelques eſprits mal intentionnés ou prévenus contre cette méthode ſalutaire; les raiſonnemens les plus ſolides détruiſent rarement les préjugés; c'eſt l'ouvrage de l'expérience & des faits. Je pourrois en citer bon nombre; car que n'aurois-je pas à dire ſi je voulois m'étendre ſur l'efficacité de ces remèdes dans tous les cas de ſpaſme, de convulſions, & dans les attaques de l'affection hyſtérique & hypocondriaque! Mais je me borne à deux Obſervations, leſquelles nous prouvent que tous ces accidens ſont cauſés le plus ſouvent par la raréfaction des humeurs & de l'air, autant que par la tenſion démeſurée des nerfs. On voit, en effet, que l'application ſubite d'un corps froid ſur la peau, & particulièrement ſur la partie malade, rappelle à l'inſtant l'équilibre, & rétablit l'ordre dans la circulation des eſprits animaux; un moment auparavant, le malade, livré à toutes ſortes de douleurs, d'agitations & de ſecouſſes violentes, paroiſſoit privé de toutes les facultés de l'ame: le déſordre étoit univerſel, continu, effrayant; on applique ſur la peau un topique froid ou à la glace, le patient ceſſe de ſe tourmenter; auſſitôt il reprend ſes ſens, voit, entend & raiſonne. Il ſembleroit que l'endroit, touché par le

corps froid, devient dans le moment une espèce de *sensorium commune*, où se porte tout le sentiment. M. Whit, dans son *Traité sur les maladies des nerfs*, ne s'éloigne pas de cette façon de penser, quand il dit, à l'occasion des bains froids, *que rien ne fortifie plus sensiblement le système nerveux que les bains froids.* Car, quoique l'eau n'agisse immédiatement que sur les nerfs & les vaisseaux cutanés, cependant sa vertu fortifiante se communique par sympathie jusqu'aux parties les plus intérieures. D'ailleurs, on n'est pas trop d'accord sur le siége du *sensorium commune.* M. de Buffon le place avec M. de la Caze, dans le diaphragme ou dans les nerfs des sens, & dans les membranes de la tête; pourquoi n'existeroit-il pas dans tout autre endroit, & particulièrement dans ceux où se porteroient avec plus d'abondance & de célérité les esprits animaux, & où la sensation seroit plus exquise? Comme cela arrive au moment de l'application de la glace sur un endroit quelconque, les esprits animaux, dont le cours étoit déréglé & impétueux, se portent subitement vers cet endroit, attirés par une impression vive, & le calme reparoît *(m)*.

Il n'est guère possible d'expliquer autrement la manière d'agir des corps froids appliqués extérieurement. Je laisse à d'autres le soin d'établir des hypothèses; pour moi,

---

(m) « Telle est l'action des anti-spasmodiques; c'est-à-dire, qu'ils » agissent dans une partie aux dépens d'une autre, ou bien au profit » d'une autre; *& vice versâ.* L'eau froide & la glace seront donc préférées à l'avenir à tous les anti-spasmodiques connus. »

je m'en tiens à cette théorie, à l'appui de laquelle l'expérience vient tous les jours. Je ne citerai que deux faits en sa faveur, d'autant plus que le livre de M. Pomme & le Journal de Médecine en sont pleins.

La jeune épouse de Louis Clotin ressentoit depuis huit mois des douleurs très-aiguës à la tête, qui la privoient des mouvemens de cette partie & du cou; les yeux même se mouvoient dans l'orbite avec douleur: elle marchoit courbée; le sommeil avoit entièrement disparu: la maigreur étoit extrême, & toutes les facultés de l'ame en étoient affoiblies; je crus reconnoître à travers tous ces symptômes, le clou hystérique. J'ordonnai en conséquence d'appliquer sur la tête, de la jusquiame verte pilée & des serviettes trempées dans l'eau froide. On donna pour boisson une infusion céphalique froide; les lavemens d'eau étoient aussi froids ou presque froids. Quand la malade eut fait usage pendant dix jours de ces remèdes, elle fut délivrée de ses douleurs; elle recouvra ses facultés, & en continuant, elle reprit un embonpoint qu'elle ne connoissoit pas: elle devint grosse; elle accoucha heureusement, & depuis elle jouit de la plus belle santé.

Madame Rillart, de la ville de Laon, âgée de vingt-huit ans, étant en couche, éprouva toutes sortes d'accidens de cette espèce. Son Accoucheur ne prescrivit aucun remède, parce qu'il ne trouvoit aucune indication à remplir, &, en effet, tout étoit dans l'ordre, relativement à ses couches; les vidanges continuoient de couler,

& le ſein de ſe déſemplir : la malade ſembloit recouvrer ſes forces, puiſqu'elle marchoit dans ſon appartement, faiſoit les honneurs de ſa maiſon, lorſque tout-à-coup les vidanges ſe ſupprimèrent, & de-là tous les accidens que je vais décrire. Elle fut ſaiſie d'une hémiplégie du côté gauche, laquelle fut précédée par des mouvemens convulſifs de la première force ; ſon Médecin ordinaire (M. Labroſſe), la fit ſaigner du pied, mais inutilement : la malade ne pouvoit déjà plus avaler ; à peine pouvoit-elle articuler quelques mots, lorſque je fus appelé : l'emploi des remèdes internes devenant tout-à-fait impoſſible, il fallut ſe replier ailleurs ; nous convinmes alors, M. Labroſſe & moi, de faire uſage des bains ; on diſpoſa auſſitôt un bain tiède, peut-être fut-il trop chaud ; la malade y entra trente-ſix heures après l'attaque de paralyſie : mais elle n'y reſta pas un demi-quart-d'heure tranquille ; les agitations, les ſecouſſes & les mouvemens convulſifs devinrent encore plus violens. La cauſe de tant de déſordres étoit connue ; il y avoit évidemment une matière laiteuſe retenue dans la maſſe des humeurs qui picotoit les nerfs, & qui s'étoit ſur-tout portée dans le cerveau, & les bains tièdes, quoique ſalutaires dans cette circonſtance, nous parurent inſuffiſans. Dans cette vue, nous fimes pratiquer un cautère au *ſinciput*, à l'endroit de la fontanelle ; on donna la préférence à la pierre infernale : elle fut effectivement appliquée, lorſque la malade étoit dans le bain ; mais les accidens étant devenus beaucoup plus forts, on fut forcé de ſortir la

malade du bain, & nous la vimes apoplectique : les lavemens irritans, les frictions sèches & spiritueuses, les huiles, les sels volatils, tout fut employé inutilement. On fit une saignée à l'artère temporale qui parut faire du bien, sans cependant nous donner plus d'espérance de sauver la malade ; les symptômes les plus terribles se succédoient les uns aux autres ; tantôt c'étoit la frénésie, tantôt l'assoupissement léthargique, & cette tragique scène dura pendant six jours. Dans cette perplexité, nous recourumes aux anti-phlogistiques, aux humectans & à l'eau froide : nous conseillames en même-temps d'attirer le lait au sein par la succion : tous les topiques froids alloient aussi être mis en usage, lorsqu'on vint nous prier de consulter avec un troisième Médecin de Laon. Celui-ci plaida en faveur des remèdes nervins & spiritueux qui nous avoient déjà si mal réussi ; il ne connoissoit pas, nous dit-il, la pratique de M. Pomme, encore moins son Ouvrage & toutes les Observations publiées en faveur des humectans, ainsi que des topiques froids dans tous les cas de l'hystéricité. Les faits les mieux attestés, les raisonnemens les plus solides ne purent le convaincre ; il tenta, malgré nous & à plusieurs reprises, de faire avaler à la malade quelques gouttes d'*éther vitriolique :* il fit appliquer sur l'estomac un écusson composé de plusieurs drogues chaudes ; il conseilla de frotter la tête avec du baume de Fioraventi ; enfin, il n'auroit pas tenu à lui que la malade n'avalât, à notre insu, la plus forte dose d'un élixir des plus spiritueux : mais la famille s'y

opposa, & nous délivra de cet adjoint. Nous voyant libres alors d'opérer à notre gré, nous fimes appliquer sur la tête qui avoit été rasée pour y appliquer le funeste cautère, une vessie remplie d'eau froide, que l'on renouvela souvent : ce topique ne fit pas grand effet, ce qui nous détermina à nous servir de la glace ; non-seulement on en appliqua sur la tête, mais encore on en introduisit de force des morceaux dans la bouche dans le temps d'un accès de convulsion. Chose singulière ! j'ai presque dit, o prodige ! l'accès cessa subitement. La malade reprit ses sens aussitôt ; elle demanda à boire. Depuis ce moment, le mieux fut toujours en augmentant ; néanmoins les convulsions reparoissoient irrégulièrement, mais elles étoient moins fortes. Notre Accouchée, qui étoit alors au vingt-deuxième jour de sa couche, avoit une si grande confiance à ce remède, qu'aux moindres apparences de douleur ou de convulsion, elle l'appeloit à son secours : elle s'en servit en effet jusqu'à la cessation de tous les symptômes hystériques.

Ne pourroit-on pas regarder la langue chez cette Dame, comme un *sensorium commune*, où se portoient les esprits animaux avec affluence au moment de l'impression du froid glacial sur cette partie ? Quoi qu'il en soit, on profita de bons intervalles entre chaque attaque pour administrer les remèdes convenables & spécifiques ; ce fut le bain froid & les boissons délayantes & rafraîchissantes qui réussirent parfaitement.

OBSERVATION sur une Affection hystérique, par M. Mercadier, Chirurgien de Paris, insérée dans le Journal de Médecine, mois d'Août 1765.

Le sujet de l'Observation que j'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur, est une fille hystérique qui a passé environ six mois sans prendre presque aucune nourriture, & sans prononcer aucune parole. Ce phénomène, direz-vous, quoique très-extraordinaire, n'est pas nouveau, puisque dans un des Journaux des Savans de l'année 1688, on lit l'Observation d'une fille qui fut trente-cinq semaines dans le même état, & qui cependant a vécu long-temps après. Michelloti, dans ses Ouvrages, en rapporte encore un semblable. Le Journal de Verdun (Mars 1760), cite une femme qui ne vouloit ni boire ni manger devant personne, & qui a resté dix-sept ans dans cet état. Votre Journal en fournit même plus d'un exemple; mais comme celle-ci a été accompagnée de bien des circonstances qui semblent la distinguer des autres, je me persuade qu'elle pourra devenir intéressante; c'est pourquoi je me fais un devoir de la publier.

La demoiselle L * *, âgée de vingt-trois ans, jouissant d'une parfaite santé, n'ayant eu en sa vie d'autre maladie que la petite vérole, d'un caractère sombre & mélancolique, tomba vers la fin de Décembre 1759 dans une espèce d'imbécillité; elle versoit continuellement des larmes, comme une personne qui seroit affectée d'un

grand chagrin, & paſſa pluſieurs jours ſans prendre aucun aliment tant ſolide que liquide. Ses parens, alarmés ſur ſon état, firent tous leurs efforts pour découvrir la cauſe de ce chagrin apparent; mais leurs recherches furent inutiles; elle s'obſtina à garder le ſilence. Il eſt très-vraiſemblable qu'elle en ignoroit elle-même la cauſe, la triſte ſuite de la maladie en eſt la preuve. Dans ces circonſtances, on me pria de voir cette Demoiſelle. Son pouls étoit très-régulier, ſon embonpoint toujours le même. Son ſommeil étoit naturel; mais, à ſon réveil, les pleurs recommençoient comme la veille. Après bien des queſtions auxquelles elle ne répondit point, je m'informai de ſes évacuations périodiques, & j'appris qu'elles étoient dans l'ordre naturel. Ne trouvant aucune choſe qui pût exiger des remèdes déciſifs, je conſeillai de lui donner une légère infuſion de ſafran, puiſqu'elle avoit moins d'horreur pour la boiſſon que pour tout autre aliment, afin d'aider la Nature dans cette évacuation, qui n'avoit jamais été auparavant ſupprimée ni retardée d'un ſeul jour. En effet, après deux jours d'uſage de ce remède, les règles parurent avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire. Sans doute que ce retard ne provenoit que du prétendu chagrin dont ſon eſprit étoit affecté, puiſqu'à la ſeule apparition des règles les larmes, qui avoient coulé pendant près de quinze jours, ceſsèrent ſur le champ, & la malade reprit ſes occupations vers le commencement de Janvier 1760.

Cette tranquillité apparente ne dura pas long-temps. Vers

Vers la fin du même mois, les règles reparurent, & avec elles, les larmes & les gémiſſemens. On lui fit des queſtions toujours inutiles; car elle ne parloit que par monoſyllabes. Après les règles, qui ne furent pas ſi abondantes que le mois précédent, les larmes parurent ſe calmer. Dans le peu de paroles qu'elle prononçoit, on s'apercevoit qu'elle déraiſonnoit un peu. Elle reſta dix jours dans ce ſecond période de la maladie, pendant leſquels elle eſſuya pluſieurs foibleſſes qui nous alarmèrent. Cela ne paroîtra pas étonnant, quand on ſaura que la malade ne prenoit pour toute nourriture qu'un peu de tiſane ou de bouillon. Elle n'a eu d'autres évacuations pendant ce temps-là que celles des urines.

Enfin, vers le milieu du mois de Février, dix jours après la ceſſation du ſecond période de ſa maladie, la malade tomba dans un aſſoupiſſement léthargique. Elle ne verſoit plus aucune larme, ne prenoit aucune nourriture, ne prononçoit aucune parole. Les excrétions furent totalement ſupprimées; les règles diſparurent; les yeux étoient fermés, la tête penchoit ſur la poitrine, ſans qu'on pût la lui faire relever. Son pouls étoit cependant dans le même état qu'auparavant. A l'inſpection du viſage, on ſoupçonnoit qu'elle ſouffroit beaucoup. Les parens, plus touchés de ce triſte état qu'ils ne l'avoient encore été, conſultèrent un Médecin qui, après s'être informé de ce qui avoit précédé, convint de la ſingularité

de la maladie ſans la caractériſer *(n)*; mais faiſant conſiſter ſa principale cauſe dans l'embarras du cerveau, il propoſa les ſaignées du pied & du bras, qui ne furent pas exécutées, attendu les foibleſſes qui ſurvenoient après l'ouverture de la veine. Il propoſa enſuite des boiſſons aiguiſées, mais inutilement, à cauſe de la difficulté inſurmontable de faire avaler une ſeule goutte de liquide. Après toutes ces tentatives, on parvint à lui faire prendre un lavement purgatif qu'elle garda ſix heures, après leſquelles il procura une évacuation conſidérable de matières noires & liquides; elle mangea alors avec une avidité ſurprenante. Deux heures après elle retomba dans ſon premier état. Le lendemain on tenta un ſecond lavement, dans l'eſpérance qu'il procureroit le même effet; mais, malgré tous les efforts, on ne put jamais en venir à bout. On lui préſenta à manger, elle le refuſa. Dans ces circonſtances, on propoſa les demi-bains tièdes, pour paſſer enſuite aux bains entiers; ce qui fut exécuté. La malade reſta trois heures dans le bain, où on la tenoit de force. Après quinze jours d'uſage de ces bains, il ne parut pas que la malade fût mieux; mais, au contraire, elle étoit plus mal qu'auparavant. Le Médecin ſe retira.

Depuis cette époque, ſix ſemaines s'écoulèrent, durant

(n) « Ne pas reconnoître ici l'hyſtéricité la plus parfaite, & » paroître ſurpris de la bizarrerie des ſymptômes qui la caractériſoient » chez la Demoiſelle en queſtion, c'eſt nous donner une idée peu favorable du Médecin conſulté. »

lequel temps la malade ne prononça pas une parole. Sa nourriture fut du pain trempé dans du lait, ce qui n'arrivoit que deux ou trois fois, & sa boisson une eau rougie très-légère. On la faisoit promener dans sa chambre ; il falloit la soutenir, ayant toujours sa tête penchée sur sa poitrine. A l'égard du sommeil, on ignore si elle en prenoit, parce qu'elle avoit toujours les yeux fermés. Il n'étoit pas possible aussi de savoir l'état de son pouls, puisqu'elle retiroit le bras toutes les fois qu'on vouloit le lui prendre. Dans cet état désespéré, la famille se détermina à l'envoyer à l'Hôtel-Dieu, (asyle où se trouvent plus communément tous les secours, qui, dans le particulier, constituent dans d'énormes dépenses) & ce fut au commencement d'Avril de la même année 1760 *(o)*.

Les circonstances de cette maladie ne parurent pas moins surprenantes aux habiles Médecins de cette Maison ; ils employèrent donc tout ce qu'ils crurent capable de la détruire, &, malgré les saignées réitérées du bras & du pied, celle de la jugulaire, malgré l'application continuelle des vésicatoires, pendant près de deux mois, & les remèdes internes qu'on employa sous différentes formes, elle resta toujours dans le même état *(p)*. Dans

(o) « Disons mieux : Asyle de ces malheureuses victimes, dont tous les Hôpitaux du royaume se trouvent aujourd'hui surchargés, « à la honte des Médecins & de l'Art. »

(p) « On voit par ce traitement que ceux-ci ne connoissoient pas davantage cette maladie en 1760 ; & il eût été bien avan- « tageux pour cette pauvre infortunée, que les Médecins de l'Hôtel- « Dieu eussent pensé aussi sagement que le premier ; c'est-à-dire, «

le courant du mois de Mai, on s'aperçut par hasard qu'elle craignoit beaucoup l'eau froide, on la baigna dans l'eau froide; ce remède parut réussir; mais ne paroissant pas suffisant, on la coucha à nu sur le carreau, & on l'arrosa avec de l'eau très-froide sortant du robinet. On répéta plusieurs fois cette douche, & l'on parvint à la remettre dans son premier état de santé, au commencement de Juin de la même année *(q)*. Quelques jours après elle revint dans sa famille; elle y fut attaquée d'une éruption cutanée qui, suivant toutes les apparences, contribua beaucoup à sa parfaite guérison. Depuis ce temps-là, elle s'est très-bien portée; elle s'est mariée, &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle ne se rappelle pas la moindre circonstance de sa maladie.

Dans le même Journal de Médecine, *Octobre 1766, page 331*, on lit l'Observation suivante, rapportée par M. Gauthier, Chirurgien à Versailles.

Lorsque la Maison du Roi eut ordre, en 1761, de retourner de Vestphalie en France, elle campa entre le Rhin & Burick. C'est-là où je fus appelé pour secourir

» que, ne connoissant pas plus que lui la véritable cause du mal, » ils eussent abandonné la malade à son malheureux sort: on lui » eût épargné par-là toutes les cruautés que cette continuelle appli- » cation des vésicatoires nous représente, & qu'on ne peut imaginer sans frémir. »

(q) « Il a fallu enfin que le hasard, l'instinct ou la Nature, » découvrissent un spécifique qui nous coûte tant à préconiser » aujourd'hui & à faire adopter à ceux même que nous rendons journellement les témoins de ses puissans effets. »

la femme d'un Vivandier qui se mouroit par une hémorragie utérine des plus considérables, accompagnée de spasme & de mouvemens convulsifs, suite des fatigues que nous avions essuyées. On avoit déjà recouru aux cordiaux, & on alloit passer à de plus forts, lorsque je vins tout-à-coup pour empêcher de se servir davantage de ces remèdes, auxquels je substituai l'eau froide, que je savois être le seul spécifique en pareil cas. Je fis en conséquence envelopper cette femme mourante dans un drap trempé dans l'eau froide. Ce remède opéra avec un si prompt succès, que l'hémorragie cessa d'abord, ainsi que les mouvemens convulsifs, &, ce même jour, cette femme fut en état de poursuivre la route. Je laisse aux antagonistes de la nouvelle méthode d'attaquer les spasmes, nous dit M. Gauthier, le soin de réfléchir sur cette expérience.

M. Feuillerade, Médecin à Damason en Guyenne, raconte encore dans le même Journal, *Août 1768*, qu'un Vigneron fut attaqué de mouvemens convulsifs dans les bras & dans les jambes avec un spasme cinique qui faisoit horreur, pour lequel on avoit déjà employé plusieurs saignées & nombre de purgatifs fort inutilement. Appelé auprès du malade à cette époque, il ordonna de lui raser la tête, & de lui appliquer des serviettes trempées dans l'eau froide; ce remède réussit si promptement, qu'à la troisième application les mouvemens convulsifs cessèrent, & le malade reprit tous ses sens. M. Feuillerade finit son récit par dire qu'il est partisan du systême

de M. Pomme, mais qu'il ne croit pas au racorniſſement des nerfs, à quoi je répondrai que, s'il a employé l'eau froide en pareille circonſtance, ça été ſans doute dans l'intention de condenſer les liqueurs trop raréfiées, de ranger ainſi les fluides dans leur circulation & ſur-tout les eſprits animaux, ce qui a amené la détente de la fibre. C'eſt d'après cette théorie que ſon remède a agi, & c'eſt ſous ce même point de vue que je l'emploie moi-même avec ſuccès dans tous les cas où la raréfaction des liqueurs domine ſur la tenſion des ſolides. Si M. Feuillerade a jugé ainſi ſon malade, on peut dire qu'il a appliqué le remède avec connoiſſance de cauſe, & alors doit-il faire parade de ſon incrédulité au ſujet du racorniſſement des nerfs ?

OBSERVATIONS ſur l'uſage des Humectans dans les maladies ſpaſmodiques, par M. Delabrouſſe, Médecin de Montpellier, de l'Académie royale des Sciences de la même ville.

LA Médecine fait tous les jours de nouveaux progrès ; l'expérience les découvre, la théorie les éclaircit & la pratique en forme des règles : c'eſt ainſi que toutes les Sciences ſe ſont perfectionnées, & que ceux qui les ont ennoblies par leurs découvertes, ſe ſont couverts d'une immortelle gloire. Nous devons au zèle de M. Pomme une nouvelle méthode de traiter cette eſpèce de maladie qu'on nomme vulgairement *Vapeurs.*

Les obſervations ſur leſquelles il fonde ſon ſyſtème m'ont paru ſi curieuſes & ſi intéreſſantes, qu'elles m'ont engagé à l'adopter. Les faits ſuivans en ſont le fruit.

Un Laboureur, âgé de quarante ans, d'un tempérament ſec & atrabilaire, étoit tourmenté depuis ſix ans, d'une douleur vive dans l'épigaſtre, qui s'étendoit ſur les fauſſes-côtes, ſur la poitrine & ſur la tête. Il fut ſaigné, purgé pluſieurs fois; il prit des aposèmes, des opiats & autres drogues de cette eſpèce, & le tout ſans ſuccès. Un Médecin d'Avignon l'envoya enſuite aux Eaux thermales de Saint-Laurent, d'où il revint encore plus malade; c'eſt alors que je fus conſulté. Ayant d'abord jugé par ſon récit qu'il étoit hypocondriaque, je le condamnai au bain tiède; de celui-ci il paſſa au bain de rivière qui le guérit parfaitement.

M. l'abbé Bermond, âgé de ſoixante ans, eſt frappé d'apoplexie en Mai 1765; il eſt paralytique du côté gauche, avec contraction des muſcles. M. Bermond eſt hypocondriaque; il eſt maigre, ſec & décharné; il eſt tourmenté par les vents; il ne dort point: néanmoins on le ſaigne pluſieurs fois, & on le purge de même. Il eſt enfin condamné à partir pour Balaruc pour y boire les eaux & y prendre les bains: mais au troiſième jour de la boiſſon la fièvre paroît & tous les ſymptômes ſpaſmodiques augmentent; on calme la violence de cette fièvre avec l'eau de poulet, les lavemens rafraîchiſſans, & on ramène le malade chez lui; la fièvre ſe ſoutient pluſieurs jours dans le même état; elle prend enſuite le caractère de la fièvre

lente ; la diarrhée colliquative ſurvient : les crachats ſont purulens ; le malade meurt trois mois après : ſon corps fut réduit par le maraſme au poids de quarante livres. C'eſt ici le lieu de rappeler le ſage prognoſtic de M. Pomme ſur les effets des eaux de Balaruc, & de publier une ſeconde fois, avec M. Leroy, les précautions que ce remède exige dans ſon emploi. Nous dirons donc après lui : *Ad hoc autem auxilii genus non facilè venias cum homine qui aut podagrus ſit, aut lue laboret vencreâ, aut epilepſiæ obnoxius, aut paſſione laboret hypocondriacâ & hyſtericâ (r).*

La femme d'un Maréchal eſt attaquée d'une hémorragie utérine avec des coliques violentes, auxquelles ſuccèdent la ſuffocation, des ſyncopes fréquentes & le clou hyſtérique ; on lui donne des cordiaux, des anti-hyſtériques : les nerfs ſe contractent par l'effet de ces remèdes ; ils forment une courbure ſur les phalanges des doigts des mains & des pieds : le racorniſſement ſe montre enfin dans la dernière évidence. Je fais prendre à la malade des lavemens d'eau froide ; je la livre à l'eau de poulet à la glace pour tout remède : la perte ceſſe à meſure que la raréfaction interne s'appaiſe : les bains tièdes achèvent la guériſon.

La femme d'un Meunier, enceinte de cinq mois, eſt attaquée de la fièvre tierce ; elle eſt ſaignée & purgée pluſieurs fois ; elle prend du quinquina juſqu'à l'excès,

(r) Caroli Leroy, *de aquâ min. naturâ & uſu*, page 26.

ſans

ſans fixer cette fièvre : elle arrive ainſi juſqu'au huitième mois de ſa groſſeſſe, auquel temps elle accouche ſans douleur d'un enfant mort, & ce fut dans le froid de la fièvre : la chaleur qui ſurvient eſt forte ; la malade reſſent, dit-elle, un feu intérieur qui la conſume, le délire paroît, la langue eſt sèche, la ſoif eſt des plus ardentes, le pouls eſt convulſif, & il ne paroît point de vidanges. J'arrive au moment où l'on va la ſaigner du pied ; je m'y oppoſe, attendu l'état d'appauvriſſement où je vois réduite cette malheureuſe femme. J'ordonne des lavemens d'eau froide, l'eau de poulet à la glace; je fais appliquer ſur le ventre des fomentations émollientes tièdes, & le troiſième jour de ce traitement, les vidanges reparoiſſent: le feu des entrailles eſt appaiſé; cet écoulement ſalutaire devient ſi abondant, qu'il emporte la fièvre. Les mamelles ſe déſenflent, la Nature obéit enfin, & ce n'eſt pas ſans ſurpriſe que l'on voit une maladie des plus graves céder à des remèdes ſi doux.

La Femme du ſieur Germain accouche le 2 Juillet 1766, & ſe voit ſans ſecours. Une Femme du voiſinage fait les fonctions d'accoucheuſe pour la première fois, & n'étant pas au fait de cette manœuvre, elle laiſſe échapper le cordon après l'avoir déchiré. La fièvre ſurvient à ce cruel accident; quelques heures après, la malade tombe dans un aſſoupiſſement léthargique, auquel ſuccèdent bientôt des mouvemens convulſifs. L'hémorragie eſt des plus conſidérables; le ventre eſt tendu: on

court chez moi parce que la femme se meurt. Que faire en pareille circonstance ? J'ai recours au pédiluve froid dans la vue de suspendre d'abord l'hémorragie, & ce remède réussit; après quoi je prescris le bain tiède: celui-ci opère si merveilleusement, que l'arrière-faix se détache; les vidanges coulèrent ensuite paisiblement, & la malade se rétablit tout-à-fait.

Que les Antagonistes de M. Pomme s'élèvent tant qu'ils voudront contre les Observations journalières qui publient la bonté de sa méthode, leurs efforts seront toujours impuissans. Je confesse ici publiquement les maux que j'ai procurés moi-même en me conformant à l'ancienne pratique, tandis qu'aujourd'hui je ne compte que des succès.

OBSERVATION sur l'usage des Humectans dans une maladie convulsive, par M. Pamard, Chirurgien à Avignon, de l'Académie royale de Chirurgie, &c.

LES maladies convulsives en ont imposé de tous les temps aux Chirurgiens les plus habiles, & il seroit inutile de cacher que ces maladies ne seroient pas si communes si l'on avoit connu la véritable cause qui les procure. Entraînés jusqu'ici par la diversité d'opinions, autant que par la bizarrerie de leurs symptômes, nous avons inutilement cherché des moyens curatifs assurés, & c'est dans cette incertitude que nous avons commis tant de fautes.

C'eſt d'après l'aveu de celles que j'ai commiſes moi-même dans le cours de mes opérations où j'ai ſi ſouvent rencontré cette complication nerveuſe, que je viens publier les heureux effets de la nouvelle méthode de les traiter. L'inſuffiſance des remèdes communs, dont le malade, qui ſera le ſujet de cette Obſervation, avoit fait uſage, miſe en parallèle avec ceux qui ont ſi bien réuſſi, prouvera toujours plus la néceſſité de nous ranger ſous les loix du généreux Auteur à qui nous en ſommes redevables.

M. Boin, Secrétaire de l'Intendance de Lyon, d'un témpérament ſec & mélancolique, tombe en ſyncope; on le déclare apoplectique; on le ſaigne; on lui donne l'émétique; on emploie des ſpiritueux dont on fait des frictions ſur la tête, & tous ces remèdes augmentent les ſymptômes; le malade reſte enfin dans un état de ſtupeur, auquel ſuccède bientôt un état tout contraire. Ses nerfs ſe roidiſſent, ils deviennent extrêmement ſenſibles aux impreſſions du froid & du chaud, la lumière procure des douleurs dans l'orbite, les objets paroiſſent doubles, les yeux ſe tournent du côté du nez, le malade devient louche, la paupière ſupérieure s'affaiſſe enſuite, ce qui caractériſe l'érétiſme de cet organe que l'on méconnoît encore, puiſqu'on emploie des remèdes de l'eſpèce de ceux qui l'avoient produit; c'eſt un large véſicatoire que l'on applique ſur les épaules; les ſucs, devenus toujours plus âcres, ſont alors déterminés ſur les parties; ils forment deux tumeurs phlegmonneuſes

qui abcèdent & en imposent jusqu'au point que l'on annonce la guérison; mais, plus la suppuration est abondante, plus le strabisme fait des progrès. Tel étoit l'état de M. Boin, lorsque je le vis à Lyon, où j'avois été appelé pour faire l'opération de la cataracte.

A cet aspect, il ne me fut pas difficile de juger que l'érétisme des nerfs étoit la seule cause à combattre. Le strabisme, accompagné de douleurs dans l'orbite, en étoit le vrai symptôme. L'affaissement de la paupière, qui en imposoit à plusieurs, ne me parut pas contradictoire avec mon opinion. Instruit par les leçons journalières de l'Auteur cité, que les humectans étoient les seuls remèdes capables de détruire le spasme & cette foule de symptômes qui en dépendent, & convaincu par ma propre expérience, je prescrivis l'eau de poulet & le bain tiède. Je substituai à une nourriture des plus échauffantes, les crêmes de riz à l'eau & les alimens les plus doux. Le quatrième jour de ce régime, la paupière affaissée se releva; le malade satisfait & plus docile se soumit alors aux bains froids, dans lesquels il resta journellement pendant trois heures. Celui-ci agit avec plus d'efficacité. La sensation douloureuse de la rétine fut moindre; les deux prunelles devinrent parallèles peu-à-peu, l'impression des objets fut moins sensible, le strabisme en un mot cessa; & ce fut après cette détente qu'une diarrhée bilieuse (effet ordinaire de ce traitement) parut avec un caractère vraiment critique; on purgea à cette époque : mais après mon départ, malgré la défense expresse que j'en avois faite, on

ſuſpendit l'uſage des bains; on donna des bouillons altérans, & les ſymptômes reparurent. Il fallut par conſéquent revenir aux mêmes remèdes; on me promit ſincèrement de ne plus écouter que mes conſeils, & le malade guérit une ſeconde fois.

Je compte déjà plus d'une Obſervation de cette eſpèce dans des cas Chirurgicaux compliqués de ſpaſme, & ces Obſervations plaident toutes en faveur des humectans ſans l'alliage d'aucun remède anti-ſpaſmodique; je m'empreſſerois de les publier ſi je les croyois néceſſaires aux progrès de cette nouvelle méthode.

OBSERVATION *ſur une maladie convulſive, par M. Brotte, Maître en Chirurgie au bourg d'Eſſoye en Champagne* (ſ).

ÉLISABETH ROY, femme d'un Domeſtique de la ferme de Beaumont, reſſentoit depuis quatre mois, dans la région hypogaſtrique gauche, des mouvemens convulſifs, que l'on auroit pris pour les mouvemens d'un enfant de huit mois; ils étoient accompagnés de ſuffocation, de reſſerrement à la gorge & de douleurs ſur les lombes; tous ces accidens ſe terminoient par des ſueurs abondantes, qui duroient deux heures.

Ces accidens augmentèrent par l'uſage des emménagogues que l'on fit continuer pendant un mois, dans la

(ſ) Journal de Médecine, *mois de Janvier 1766, page 62.*

vue de rappeler les règles ſupprimées depuis long-temps; les ſelles & les urines ceſsèrent de couler; le ventre ſe tendit; &, malgré un grand nombre de potions hydragogues & de lavemens ſtimulans, la malade fut quatre mois ſans évacuer.

Je fus appelé dans cette extrémité le 15 Octobre 1764. Je trouvai le pouls enfoncé & rare, le col de la matrice dur comme du bois, le ventre raiſonnant comme un tambour; je ne tirai pas une ſeule goutte d'urine de la veſſie par la ſonde: on me dit que cette femme étoit fort colérique; & je conclus de tout ce que deſſus, que l'érétiſme de toutes les parties du bas-ventre étoit la cauſe de tous les accidens qu'elle éprouvoit.

En conſéquence, je fis mettre la malade dans le bain d'eau tiède, d'où on la tira une heure après, à cauſe d'une légère foibleſſe qu'elle eut: le ſoir on réitéra ce bain, dans lequel les convulſions reparurent ſi fortement qu'on la crut expirante: dès ce ſecond bain, il y eut des borborigmes très-forts. Le 16, la malade reſta deux heures dans le bain, & le ſoir trois heures, ſans être incommodée; on lui donna un lavement d'eau tiède; les convulſions furent auſſi violentes que les jours précédens. Le 17, la malade fut à peine dans le bain que les douleurs des lombes augmentèrent, on entendoit des borborigmes en ſortant: on lui donna un lavement, on lui appliqua des ſerviettes froides mouillées ſur le ventre; la malade dormit deux heures; elle n'avoit pas fermé l'œil depuis quatre mois.

Le 18, mêmes remèdes; les convulſions revinrent; mais alors le col de la matrice étoit moins tendu : pendant le bain du ſoir, il ſortit un vent avec tant d'impétuoſité qu'il fit jaillir l'eau hors de la baignoire, & répandit une odeur inſupportable *(t)*. Ce bain étoit froid; le lavement fut donné avec l'eau froide, & les serviettes qu'on appliquoit ſur le ventre étoient trempées dans l'eau froide; après cela on trouva le ventre ramolli; les convulſions revinrent plus tard, furent moins longues & moins vives; le ſommeil fut plus long & plus tranquille. Le 19, mêmes remèdes; la malade urina, rendit par les ſelles des crottes blanches, & les convulſions furent très-légères. Ces bains ont été continués pendant un mois : on lui a donné de l'eau de poulet, & toutes les fonctions ſont actuellement dans l'ordre naturel.

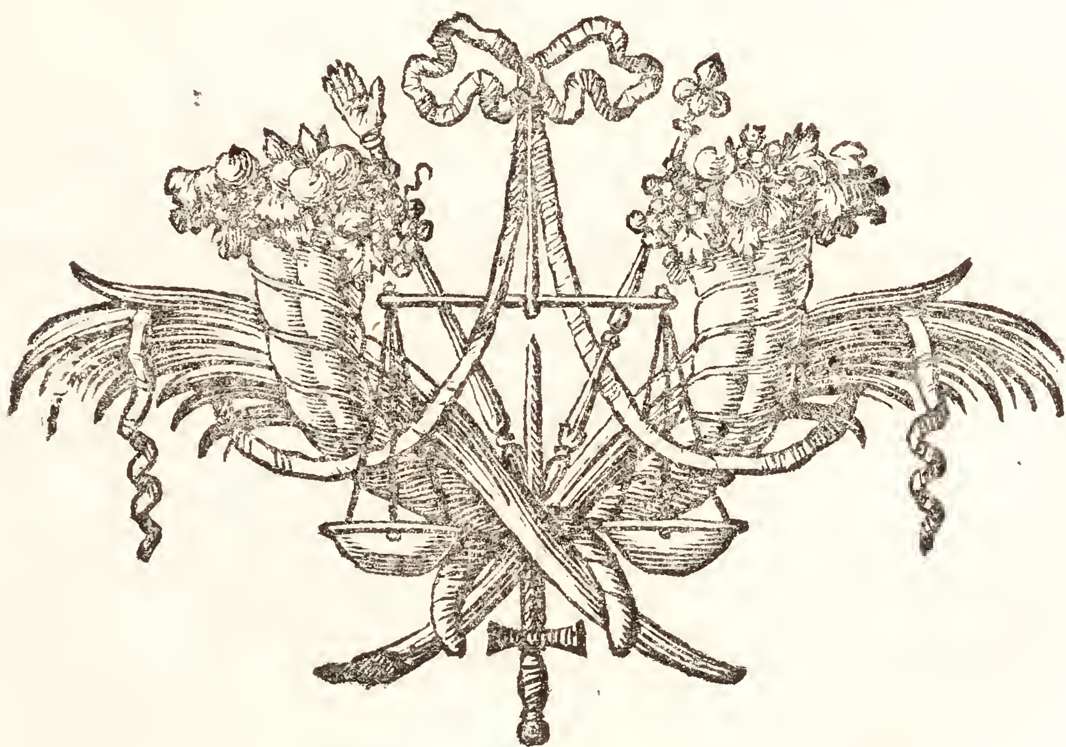
« *(t)* Il n'eſt pas nouveau de voir ſortir les vents avec cette impétuoſité par le fondement, mais encore par la matrice, dans « tous les cas d'hyſtéricité portée à ſon plus haut degré, ce qui « annonce cette raréfaction de l'air intérieur contenu dans les liqueurs, « laquelle eſt inſéparable de l'état ſpaſmodique, & qui eſt plus ou « moins grande, ſuivant le degré de la cauſe qui agit. J'ai vu une « fois chez une Fille hyſtérique cette exploſion aérienne, ſe faire « par le canal de l'urètre avec bruit & douleur, en même temps « qu'elle ſe faiſoit auſſi par la matrice. Quand on rencontre ces « ſymptômes, qui ne ſont pas auſſi rares qu'on le croit, on les « trouve preſque toujours joints à celui du ſurnagement, ce qui « autoriſe l'explication phyſique que j'en donne. »

OBSERVATION sur une grossesse de cinq mois, accompagnée de convulsions, par M. Tronchin.

MADAME la Comtesse d'I***, enceinte de cinq mois, est tout-à-coup attaquée de mouvemens convulsifs qui surviennent à une cardialgie dont elle étoit tourmentée depuis l'enfance; on lui donne des antispasmodiques qui augmentent le mal, & les convulsions paroissent; elles sont irrégulières, mais en continuant l'usage de ces mêmes remèdes, elles deviennent périodiques; la malade en essuie plusieurs attaques tous les mois, & ces attaques sont assez fortes pour faire craindre la fausse-couche. Effrayé moi-même de cet état, j'abjure l'erreur en déclarant à la famille qu'il faut absolument renoncer à la Pharmacie pour livrer la malade à l'eau de poulet & aux bains tièdes, sans égard à la grossesse & sans en craindre les suites. On saigne la malade; on la baigne journellement pendant deux heures, elle boit abondamment, & les convulsions disparoissent: elle continue néanmoins de se baigner jusqu'à l'arrivée des premières douleurs de l'accouchement; elle continue aussi sa boisson pendant sa couche, & tout se passe paisiblement. Madame la Comtesse d'I*** jouit depuis de la meilleure santé.

« Hippocrate a avoué ses fautes : M. Tronchin » imite en tout ce premier Maître de l'Art, puisqu'il » s'empresse de les réparer. Ce Médecin célèbre, » ce digne Élève du grand Boërhaave, abandonne généreusement

généreuſement ce faſte pharmaceutique avec lequel on «
en impoſe toujours au Public ignorant pour ſe dé- «
clarer en faveur de la Médecine hippocratique ; quel «
triomphe ! mais nous venons de perdre ce Praticien «
habile, quand il conſentoit à reconnoître l'erreur & «
à la publier. Cette perte ſeroit irréparable ſi ſon «
exemple n'avoit déjà produit les plus grands effets ».



CAUSES GÉNÉRALES
des maux de nerfs.

ON demande tous les jours pourquoi les maladies de nerfs ſont devenues ſi communes : je m'étois impoſé le devoir de répondre à la queſtion, lorſque M. Tiſſot m'a prévenu. Je trouve, comme lui, pluſieurs cauſes de cette contagion : il en indique les principales *(u)* : j'ajouterai celles qu'il a omiſes.

1.° L'amour des Sciences & la culture des Lettres beaucoup plus répandues. On pourroit dire, comme Cicéron diſoit autrefois des Dieux : Il eſt plus aiſé de rencontrer un Académicien qu'un Homme. Cette foule de preſſes qui roulent continuellement en Europe, cette immenſité d'Ouvrages qui en ſortent tous les jours, ſuppoſent néceſſairement une multitude d'hommes qui n'ont peut-être point les attributs des Savans, mais qui ſont plus ou moins expoſés aux maux qu'ils éprouvent. Tant d'Auteurs font éclore une foule de Lecteurs ; & une lecture continue produit toutes les maladies nerveuſes : peut-être que de toutes les cauſes qui ont nui à la ſanté des femmes, la principale a été la multiplication infinie des Romans depuis cent ans. Dès la bavette jusqu'à la vieilleſſe, elles les liſent avec une ſi grande ardeur, qu'elles craignent de ſe diſtraire un moment, ne prennent aucun mouvement, & ſouvent veillent très-tard pour ſatisfaire cette paſſion, ce qui ruine abſolument

(u) Tiſſot, de la ſanté des Gens de Lettres, *page 182.*

leur ſanté; ſans parler de celles qui ſont elles-mêmes Auteurs, & ce nombre s'accroît tous les jours. Une fille qui à dix ans lit au lieu de courir, doit être à vingt, une femme à vapeurs, & non point une bonne nourrice.

2.° Un plus grand uſage des eaux chaudes, le café, le chocolat, le thé, &c. Pour donner une juſte idée des effets dangereux de ce dernier, je dirai qu'un Anglois de réputation, employé à Londres dans l'inſpection des magaſins de la Compagnie des Indes, m'a appris que les malheureux ouvriers qui ſont deſtinés au ſervice du thé, perdent en peu d'années, à cet exercice, l'uſage de leurs bras, qui ſe deſsèchent, s'atrophient, & deviennent enfin paralytiques.

Une Société ſavante, établie en Hollande, invite aujourd'hui les Médecins de donner la raiſon pourquoi les maux de nerfs ſont devenus ſi communs dans les Provinces-unies *(x)*; nous répondrons que c'eſt l'abus du café & du thé qui en eſt la principale cauſe. Les Anglois, tout auſſi infectés de ce terrible mal, propoſent la même queſtion dans leurs Académies, & nous répondrons encore le *café* & le *thé*. On ne ſauroit comprendre combien la dégénération actuelle, tant au phyſique qu'au moral, doit au grand uſage de ces ſortes de boiſſons.

3.° L'augmentation du luxe qui entraîne une vie beaucoup plus molle pour les maîtres & pour les domeſtiques, & qui a multiplié prodigieuſement le nombre des arts

---

(x) Voyez tous les Journaux & autres Ouvrages périodiques de l'année 1781.

sédentaires, dont l'établissement si vanté a ruiné tout-à-la-fois l'agriculture & la santé. « J'ai vu, dit M. Tissot, » dans ce pays, quelques villages, dont tous les habitans, » occupés aux ouvrages de fûtaillerie, passoient leur vie » à aller couper les arbres dans les forêts, à les mettre en » œuvre, à conduire leurs ouvrages sur les marchés, & » c'étoit le canton du pays où l'on trouvoit les hommes » les plus beaux, les plus forts, les mieux portans & les » plus à leur aise. Il y a trente ans qu'il s'y établit quelques » Lapidaires ; la quantité d'argent augmenta & séduisit: » la lapidomanie gagna ; la fûtaillerie tomba : la vie séden- » taire succéda à la vie active ; des Mercénaires étrangers » sont venus travailler leurs terres ; la nouvelle profession » a perdu de sa vogue : c'est aujourd'hui le quartier du » pays qui a le plus dégénéré, & l'aisance s'en éloigne » pour n'y revenir peut-être jamais, parce qu'elle fuit les contrées où les hommes sont foibles & oisifs ». Plusieurs ordres de gens qui se servoient eux-mêmes il y a trente ans, se font servir aujourd'hui. Ceux qui alloient à cheval, vont en voiture ; ils trouvent même le cahotement des voitures publiques trop rude, & les derniers Artisans ne voyageront bientôt plus que dans des carrosses à ressorts bien lians. On demeure beaucoup plus en ville qu'on ne faisoit ; le mot vague d'éducation a frappé les oreilles, & sans savoir quelles idées on y attachoit, on est venu en ville donner de l'éducation à ses enfans : ils y ont perdu leur santé & trop souvent peut-être leurs vertus. Qu'ont-ils acquis en échange !

4.° Plus de paſſions. Le luxe & la vie de la ville les mettent néceſſairement en jeu; ils augmentent la vanité, la cupidité, l'ambition, la jalouſie, paſſions nuiſibles qui détruiſent la ſanté, & produiſent tous les maux de nerfs: ils diminuent les liaiſons, l'amitié, la gaieté qui font tant de bien.

5.° Un goût d'aſſaiſonnement dans la cuiſine beaucoup plus échauffant, ce qui uſe néceſſairement les organes, jette dans la foibleſſe, la fièvre lente, tous les maux de nerfs.

6.° Une dégénération qui eſt inévitable. Les enfans ſe reſſentent des maux de leurs pères; nos aïeux ont commencé par s'écarter un peu du genre de vie le plus ſalutaire: nos grands-pères ſont nés un peu plus foibles, ont été élevés plus mollement, ont eu des enfans encore plus foibles qu'eux, & nous, quatrième génération, nous ne connoiſſons plus la force & la ſanté que chez les vieillards octogénaires, ou par ouï-dire. Il faudroit pour nous les rendre, une conduite raiſonnée, qu'on ne peut point eſpérer, ou quelques ſiècles de barbarie qu'on n'oſe pas même deſirer.

7.° Les influences des maladies ſecrettes, & ces différentes préparations mercurielles, nouvellement imaginées par la cupidité, dont on abuſe d'autant plus, qu'elles diſpenſent de toute ſervitude.

8.° L'abus des remèdes pharmaceutiques. La diète & l'eau ſuffiſoient autrefois pour une légère indiſpoſition & quelquefois pour les plus graves: aujourd'hui on ſaigne, on purge, & ſi cette première purgation opère bien, on y revient pluſieurs fois. On paye le tribut à la Médecine en

naiſſant ; la dentition, la rougeole, la petite vérole, & les autres maladies de l'enfance, ſont toutes autant d'aſſauts à ſoutenir contre elle. C'eſt ainſi que le corps s'altère de fort bonne heure : ſes organes irrités ſe détraquent, & on eſt vaporeux avant l'adoleſcence ſans le ſavoir.

9.° Les mépriſes des Médecins dans la diſtinction des maladies nerveuſes avec tant d'autres dont elles empruntent ſouvent le caractère. Que d'écarts dans la pratique ! que de maux aggravés, défigurés ou méconnus ! J'en ſuis coupable tout comme un autre ; ces écarts ſont d'autant plus communs, que pluſieurs d'entre nous méconnoiſſent non-ſeulement ces maladies, mais encore ils en font gloire. Il a été un temps où tout vaporeux invétéré étoit livré aux anti-ſcorbutiques les plus âcres ; les anti-ſcrophuleux prirent enſuite la place de ceux-ci : les mercuriaux ſont à préſent les remèdes du jour.

10.° Les Charlatans, & ce nombre de remèdes empiriques ſi vantés pour les vapeurs, dont on tolère le débit, opiats, électuaires, élixirs, poudres, &c.

Telles ſont les ſources qui ont produit les maladies nerveuſes ; ce ſont elles qui les entretiennent en perpétuant la contagion. Si l'on conſidère leurs effets, on verra clairement qu'elles provoquent toute l'évaporation du fluide nerveux, & qu'elles deſsèchent ainſi la fibre : d'où s'enſuit la roideur des nerfs & leur racorniſſement, quand cette cauſe eſt portée à ſon plus haut degré.



EXPLICATION

De quelques Termes de Médecine qui pourroient arrêter certains Lecteurs.

SPASME. Convulſion ou contraction violente & involontaire : (effet d'une tenſion outrée des fibres nerveuſes & d'une trop grande ſenſibilité). Premier degré de la cauſe prochaine des affections vaporeuſes.

ÉRÉTISME. Accroiſſement de tenſion & de ſenſibilité, joint à une plus grande vibratilité. Second degré de la cauſe prochaine des affections vaporeuſes.

RACORNISSEMENT. Entier deſſéchement de la fibre nerveuſe, qui entraîne après lui ſon raccourciſſement, & quelquefois encore l'oblitération des vaiſſeaux lymphatiques & nerveux. Dernier degré de la cauſe des affections vaporeuſes.

A

ABDOMEN, le bas-ventre, ou le ventre proprement dit.

ACRIMONIE, âcreté.

ACRIMONIEUX, âcre.

ÆTHER, liqueur blanche, diaphane, d'une odeur particulière, très-pénétrante & très-volatile.

ÆTHIOLOGIE, deſcription d'une maladie quelconque.

ALTÉRANS, remèdes qui cauſent quelques changemens manifeſtes, ſoit dans les parties ſolides, ſoit dans les humeurs, ſans évacuation ſenſible.

ANTI-SEPTIQUES, remèdes contre la putridité.

ANTI-SPASMODIQUES, remèdes usités contre les convulsions.

ANXIÉTÉS, inquiétudes.

APÉRITIFS, remèdes qui atténuent les humeurs épaissies, & détruisent les obstructions.

APOPLEXIE, maladie où le malade est dans une inaction générale, où tous les efforts que l'on fait pour le réveiller sont inutiles, & où il n'y a ni sentiment ni parole.

APOSÈME, décoction de différentes plantes, racines, feuilles, fleurs, fruits, semences, bois, &c. édulcorée avec du sirop, du suc & du miel.

ARTÈRES, vaisseaux membraneux, élastiques, lisses, polis intérieurement, figurés en cône alongé, destinés à recevoir le sang du cœur, pour le distribuer aux poumons & à toutes les parties du corps.

ASCITE, hydropisie du bas-ventre.

ASTHME, maladie du poumon, avec grande difficulté de respirer, sans fièvre.

ATONIE, défaut de ton ou de ressort, relâchement (effet opposé à la cause ci-dessus établie).

ATROPHIE, amaigrissement & consomption de tout le corps ou de quelques-uns de ses membres.

B

BÉCHIQUES, remèdes pectoraux, c'est-à-dire, qui conviennent aux maladies de poitrine.

BILE, liqueur jaune, amère, huileuse, savonneuse, séparée du sang de la veine-porte dans le foie.

CACHECTIQUES

C

CACHECTIQUES, perſonnes dont les humeurs ſont altérées & viciées.

CARDIALGIE, douleur violente qu'on ſent à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac.

CATHARTIQUES, médicamens purgatifs qui font leurs effets par les voies inférieures.

CAUTÈRE, ulcère rond qu'on fait à quelque partie du corps avec la pierre à cautère, pour détourner les humeurs nuiſibles.

CHILE, humeur alimentaire, douce, blanche, laiteuſe, préparée dans l'eſtomac & les inteſtins grêles, ſéparée des excrémens par le moyen des vaiſſeaux lactés, & conduits par le canal thorachique dans la maſſe du ſang.

CHLOROTIQUES, perſonnes qui ont les pâles couleurs.

CLINIQUE (Médecin), ou Médecin qui traite les malades qui ſont alités.

COLLIQUATION, fonte d'humeurs.

COLLYRES, remèdes externes, deſtinés particulièrement pour les maladies des yeux.

CONVULSION, contraction violente & involontaire de tout le corps ou de quelques-unes de ſes parties.

CORDIAL, remède qui fortifie le cœur & rétablit les forces.

COULOIRS, paſſages deſtinés & faits pour filtrer les humeurs ſecrétoires.

CRISE, changement ſubit qui arrive dans l'état de la maladie, & qui démontre que la Nature ſurmonte & chaſſe la matière morbifique.

CRITIQUE, temps auquel les criſes arrivent ordinairement.

D

DÉCOCTION, préparatif de drogues médicinales, qu'on fait bouillir dans quelques liqueurs pour en tirer les vertus.

DÉJECTION, excrémens ou ſelles.

DIAGNOSTIC, connoiſſance de l'état préſent, & de la nature des maladies ou de la ſanté, par des ſignes & des ſymptômes.

DIAPHORÉTIQUES, remèdes qui pouſſent la tranſpiration.

DIAPHRAGME, cloiſon muſculeuſe, tendineuſe & nerveuſe, qui ſépare le ventre de la poitrine.

DIASTOLE, dilatation du cœur & des artères.

DIGESTION, fonction naturelle, dont l'effet le plus ſenſible eſt le changement des alimens en chyle.

DISSOLUTION, corruption.

DIURÉTIQUES, remèdes qui pouſſent par les urines.

DOUCHES, c'eſt faire tomber une liqueur d'une certaine hauteur, ſur quelques parties malades: elles ſe font ordinairement goutte à goutte ou à filet.

DRASTIQUES, purgatifs violens.

DYSURIE, difficulté d'uriner.

E

ÉCORCE DU PÉROU, quinquina.

EMETO-CATHARTIQUES, remèdes qui purgent par haut & par bas: ce ſont des émétiques auxquels ont joint des purgatifs.

ÉMOLLIENS, remèdes qui ramolliſſent en relâchant les fibres.

EMPIÈME, collection de pus dans la capacité de la poitrine.

ÉMULSIONS, remèdes liquides, laiteux & agréables, qu'on prépare avec la moelle des ſemences laiteuſes & huileuſes.

ÉPIGASTRE, partie ſupérieure du bas-ventre qui commence au cartilage xiphoïde, & finit à deux travers de doigt au-deſſus de l'ombilic.

ÉPIPLOON, membrane graiſſeuſe qui flotte librement ſur les inteſtins.

ÉPISPASTIQUES, médicamens topiques & externes qui attirent fortement les humeurs en dehors.

ÉROTOMANIE, folie amoureuſe.

ERRATIQUE, irrégulier, déréglé.

ÉRUPTION, ſorte de taches ou de boutons ſur la peau.

ÉRYSIPÈLE, humeur ſuperficielle, inflammatoire, qui s'étend facilement ſur la peau, accompagnée de chaleur âcre & brûlante.

ESSENTIELLE : on appelle *maladie eſſentielle*, celle qui bleſſe les fonctions par elle-même, ſans dépendre d'aucune affection contre nature.

EXCRÉMENTITIELLES, humeurs qui ſe ſéparent de la maſſe du ſang comme incapables de nourrir le corps.

EXCRÉTOIRES, vaiſſeaux qui donnent iſſue aux humeurs ſéparées de la maſſe du ſang, dans les glandes.

EXPECTORATION, évacuation par les crachats, d'humeurs groſſières & viſqueuſes, contenues dans les bronches & les véſicules du poumon.

F

FÉBRIFUGES, remèdes qui diſſipent la fièvre.

FIBRES, filets ou filamens qui ſont le tiſſu des vaiſſeaux, des muſcles & de toutes les parties du corps.

FIÈVRE, mouvement déréglé de la maſſe du ſang, avec fréquence permanente du pouls & avec léſion des fonctions.

FOMENTATIONS, remèdes externes qu'on applique ſur quelque

partie du corps, en vue de ramollir, de rafraîchir, de calmer, de résoudre, de fortifier, &c.

FONCTIONS, actions qui se font en conséquence de la structure & de la disposition particulière des parties, dont le corps est composé.

Fonctions animales, celles qui dépendent ou de l'action de l'ame seulement, ou de la disposition organique des parties, ou du concours de l'une ou de l'autre.

Fonctions naturelles, celles qui ne sont pas nécessaires pour la conservation de l'individu dans tous les instans de son être, mais qui cependant lui sont essentielles pour sa conservation en général, pour son accroissement & pour la propagation de l'espèce, comme la digestion, la sanguification, la secrétion, la nutrition, la génération, &c.

Fonctions vitales, celles qui entretiennent la vie, & sans lesquelles elle ne sauroit subsister, comme l'action du cœur, l'action des poumons & l'action du cerveau.

G

GASTRIQUE, nom quon donne à plusieurs parties relatives à l'estomac.

GERME, la semence ou la matière qui entretient la maladie.

GLANDES, corps formés par l'assemblage, l'union & l'entrelacement intime de quantité de vaisseaux de tout genre.

GYMNASTIQUE, partie de la Médecine qui appartient à l'hygiène, & qui concerne le mouvement.

H

HÉMOPTISIE, crachement de sang provenant des poumons.

HÉMOPTISIQUE, celui qui crache le sang.

HYDRAGOGUES, remèdes purgatifs qui évacuent les eaux & les sérosités.

HYDROPISIE, maladie causée par un amas d'eaux dans quelques parties du corps.

HYPOCONDRES, parties internes du ventre au-dessous des côtes.

HYPOGASTRE, partie inférieure du bas-ventre.

I

ICTÉRITIE, jaunisse.

IDIOPATHIQUE : une maladie idiopathique est la même qu'une maladie essentielle.

IDIOSYNCRASIE, disposition ou tempérament propre d'un corps.

INCISIFS, remèdes qui divisent les humeurs grossières.

INDICATION, connoissance d'une maladie & de ses accidens, qui indique ou fait choisir les remèdes propres à la guérir.

INFUSION, action par laquelle on fait seulement macérer les médicamens dans quelque liqueur chaude, sans faire bouillir, pour en tirer les vertus.

ISCHURIE, suppression entière ou rétention d'urine.

L

LÉTHARGIE, sommeil ou assoupissement profond & contre nature, accompagné d'une diminution considérable du sentiment & du mouvement volontaire, de délire, d'oubli, & quelquefois de la fièvre.

LEUCOPHLEGMATIE, enflure de toute l'habitude du corps, qui retient l'impression du doigt.

LINIMENS, remèdes topiques & externes, onctueux, dont on se sert pour oindre & frotter quelque partie.

LOOCHS, remèdes pectoraux, doux & ſucrés, qu'on prend par cuillerée, ou qu'on ſuce avec un bâton de régliſſe.

LYMPHE, ſuc aqueux, doux & ſpiritueux, qui nourrit les parties, & qui eſt contenu dans des vaiſſeaux particuliers, appelés *lymphatiques.*

M

MALADIE AIGUË, maladie vive, qui ſe termine promptement.

Maladie chronique, maladie longue, qui dure quelquefois des années.

MANIAQUE, un homme fou & furieux.

MARASME, maigreur extrême; conſomption de tout le corps.

MARTIAUX, remèdes qui contiennent du fer.

MATIÈRE MORBIFIQUE, le germe, le foyer de la maladie.

MÉTASTASE, tranſport de la matière morbifique dans un autre endroit que celui où elle étoit auparavant.

MÉTHODIQUES, ſecte qui réduit le grand nombre des maladies à deux genres principaux, qui ſont le genre reſſerré & le genre relâché; c'eſt-à-dire, que toutes les maladies dépendent ou du relâchement ou du reſſerrement.

MÉSENTÈRE, membrane graiſſeuſe qui ſert d'attache aux inteſtins.

MINORATIF, purgation douce & légère.

MOELLE ÉPINIÈRE (moelle de l'épine); c'eſt la continuation de la moelle alongée.

MOUVEMENT PÉRISTALTIQUE, mouvement vermiculaire des inteſtins, qui conſiſte dans un raccourciſſement & un alongement ſucceſſifs & alternatifs des fibres qui les compoſent.

N

NARCOTIQUES, remèdes qui aſſoupiſſent & procurent le ſommeil.

NAUSÉES, envies de vomir.

NÉPHRÉTIQUE (colique), douleur aiguë & considérable qu'on sent dans la région des reins.

NOSTALGIE, maladie du pays.

NUTRITION, fonction naturelle, par laquelle le suc nourricier, que les alimens fournissent, est assimilé & converti en notre propre substance, pour réparer les pertes continuelles qui se font.

O

OBSTRUCTION, embarras dans les vaisseaux, causé par un épaississement d'humeurs qui empêche les liqueurs d'y couler.

ODONTALGIE, douleurs aux dents.

ŒDEME, tumeur froide, molle, lâche, blanche, sans douleur, cédant à l'impression du doigt, & la retenant quelque temps.

OPIATS, remèdes d'une consistance molle, composés de pulpes, de poudres, de sels, de sirops & d'autres ingrédiens.

OPILATION, obstruction.

ORGASME, turgescence, gonflement de sucs & d'humeurs.

OTALGIE, douleurs d'oreille.

P

PALPITATION DE CŒUR, mouvement du cœur, violent, fréquent, déréglé, convulsif, accompagné d'oppression, de difficulté de respirer, d'abattement de forces & de défaillance.

PARENCHYME, substance propre de chaque viscère.

PAROIS, surface interne des parties du corps qui ont des cavités.

PAROXISME, accès.

PATHOGNOMONIQUE, signe propre, essentiel, particulier & inséparable.

PATHOLOGIE, partie de la Médecine théorique, qui enſeigne la connoiſſance des maladies, de leurs cauſes & de leurs ſymptômes.

PÉRIODE, temps, point fixe avec ſes retours à telle heure, à tel jour, &c.

PÉRIODIQUE, régulier, réglé.

PÉRIOSTE, membrane fine & très-ſenſible, qui couvre immédiatement les os.

PHARMACEUTIQUE, ſecours tiré de la Pharmacie.

PHLÉBOTOMIE, ſaignée.

PHLEGMATIQUE, pituiteux.

PHRÉNÉSIE, délire continuel & furieux, ſuivi de fièvre aiguë, d'inſomnie & d'inflammation.

PHTYSIE, maladie qui deſsèche les poumons & tout le corps, & qui eſt accompagnée d'une grande langueur & de la fièvre lente.

PHYSIOLOGIE, partie de la Médecine théorique qui enſeigne la connoiſſance de la ſtructure de l'homme, conſidéré dans l'état ſain.

PLACENTA, arrière-faix.

PLÉTHORE, ſurabondance de ſang.

PLÈVRE, membrane qui tapiſſe intérieurement toute la poitrine.

POULS, battement des artères.

PREMIÈRES VOIES : ce ſont l'eſtomac & les inteſtins.

PRONOSTIC, jugement qu'on fait de l'évènement d'une maladie par les ſignes qui l'ont précédée ou qui l'accompagnent.

R

RAFRAÎCHISSANS, remèdes qui tempèrent la trop grande agitation des humeurs.

RHUMATISME,

RHUMATISME, douleur aiguë & inflammatoire qu'on ſent dans les membranes & ſouvent dans le périoſte même.

S

SABURE, ordures ou mauvaiſes humeurs renfermées dans les premières voies, c'eſt-à-dire, dans l'eſtomac & les inteſtins.

SANG COUENNEUX, couleur & conſiſtance de ſang ordinaire dans les maladies inflammatoires, reſſemblant à une couenne de lard.

SCARIFICATION, inciſion qu'on fait à la peau avec une lancette ou un biſtouri.

SECRÉTION, ſéparation de quelque liqueur.

SÉDIMENT, dépôt qui ſe fait au fond du vaſe où l'on a mis repoſer de l'urine.

SÉROSITÉ, partie aqueuſe du ſang.

SOUBRESAUTS, commotion, ſauts de tendons.

SPASMODIQUE, convulſif.

SQUIRRE, tumeur froide, glanduleuſe, dure, ſans douleur & ſans changement de couleur.

STAGNATION, ſéjour du ſang ou d'humeurs dans quelque partie du corps.

STASE, c'eſt la même choſe que ſtagnation.

STOMACHIQUES, remèdes propres à fortifier l'eſtomac.

SUC INTESTINAL, liqueur fournie par les inteſtins.

Suc pancréatique, liqueur qui ſe filtre dans une glande conglomérée, appelée *Pancreas*.

SUDORIFIQUES, remèdes qui excitent la tranſpiration & la ſueur.

SUPERPURGATION, purgation exceſſive.

SYMPTOMATIQUE : on appelle une *maladie ſymptomatique*, une maladie qui dépend d'une autre.

Symptôme : on entend par ſymptôme, tout ce qu'on obſerve dans une maladie, d'étranger à la ſanté.

Syncope, perte de connoiſſance.

Systole, contraction du cœur & des artères.

T

Tartre stibié, tartre émétique.

Tempérans, remèdes qui appaiſent la fougue des humeurs.

Théorie, connoiſſance ſpéculative.

Thérapeutique, partie de la Médecine qui apprend la manière de traiter & de guérir les maladies, ou d'en adoucir les ſymptômes lorſqu'elles ſont incurables.

Tonique (action), contraction propre à toutes les fibres du corps.

Tonique (remède) qui donne du reſſort aux ſolides.

Topiques, remèdes qui s'appliquent extérieurement.

Trachée-artère, canal de la reſpiration, qui va du fond de la bouche dans les poumons.

Tumeur, protubérance, élévation contre nature, qui ſurvient à quelque partie du corps.

Tunique charnue, membrane muſculeuſe, formée de plans de fibres charnues.

Tunique nerveuſe, membrane formée par l'entrelacement de pluſieurs filets nerveux.

Tunique veloutée, membrane fabriquée en forme de velours.

Tympanite, hydropiſie sèche, cauſée par de l'air ou des vents dans le bas-ventre.

V

Vagin, le col de la matrice.

VAISSEAUX ILIAQUES, vaiſſeaux qui ont du rapport à la région du ventre, appelée *iliaque*.

VALVULES, membranes qui font le même effet dans les vaiſſeaux du corps, que les ſoupapes dans les machines hydrauliques.

VEINE-PORTE, tronc de veine conſidérable, qui pénètre la ſubſtance du foie.

VEINES HÉMORROÏDALES, qui ont du rapport aux hémorroïdes.

VENTRICULE, eſtomac.

VÉSICATOIRES, remèdes cauſtiques qui attirent les ſéroſités vers la ſuperficie de la peau.

VISCÈRES, parties principales du corps, deſtinées à quelques fonctions propres & principales, comme le foie eſt un viſcère deſtiné à la ſecrétion de la bile, le cerveau à celle des eſprits animaux, &c.

U

URETÈRES, canaux qui conduiſent l'urine des reins dans la veſſie.

UTERUS, matrice.





TABLE

DES TITRES ET DES MATIÈRES.

VAPEURS HYPOCONDRIAQUES.

COMPLICATIONS.



FAUTES à corriger.

Page 7,	*ligne* 3,	renverſés, *liſez* renverſé.
31,	*ligne* 4,	ſavoureuſe, *liſez* ſavonneuſe.
69,	*ligne* 19,	exalation, *liſez* exaltation.
70,	*ligne* 22,	prouver, *liſez* procurer.
167,	*ligne* 20,	entamés, *liſez* cutanés.
183,	*ligne* 11,	ſymptôme, *liſez* ſyſtème des nerfs.
195,	*ligne* 27,	en ſurabondance, *liſez* ou ſurabondance.
197,	*ligne* 8,	en fluide nerveux, *liſez* ou fluide nerveux.
201,	*ligne* 13,	percée, *liſez* percé.
320,	*ligne* 3,	dévoila, *liſez* dévoilé.
231,	*ligne* 11,	affoli, *liſez* aſſailli.
239,	*ligne* 21,	*ſive lactis*, liſez *ſeri lactis*.
273,	*ligne* 2,	ſeroſe, *liſez* ſereuſe.
582,	*ligne* 23,	favoriſent toute, *liſez* favoriſent toutes.

